BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT
DU
DICTIONAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DE
BAYLE,
DIVISÉ EN DEUX VOLUMES
AVEC
UNE PREFACE

SIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

À BERLIN,
CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS.
1767.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

On offre au Public cet Extrait du Dictionnaire de Bayle; & l'on se flatte qu'il sera favorablement accueuilli. On s'est attaché surtout à rassembler les articles philosophiques de ce Dictionnaire, dans lesquels Mr. Bayle a supérieurement réussi, & l'on ose avancer, non-obstant les préjugés de l'Ecole & l'amour-propre des auteurs de ce siécle, qu'il a surpassé par la force de sa Dialectique, tout ce qu'ont produit en ce genre les anciens & les modernes. Que l'on compare ses Ouvrages avec ceux qui nous restent de Ciceron sur la Nature des Dieux, & avec les Tusculanes: on trouvera à la verité, dans l'Orateur Romain, le même fond de scepticisme, plus d'éloquence, un stile plus châtié & plus élégant; mais en revanche Mr. Bayle se distingue par un esprit géometrique, sans qu'il sût beaucoup de géometrie; il est plus serré, plus pressant dans ses raisonnemens, il va droit au fait, & ne s'amuse point à escarmoucher, comme il arrive quelquefois à Ciceron dans les Ouvrages que l'on vient de citer. Si nous comparons Mr. Bayle

* à ses

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

à ſes Contemporains, Deſcartes, Leibnitz, quoiqu'eſprits créateurs, ou avec Mallebranche: on le trouvera, nous oſons le dire, ſupérieur à ces hommes célébres, non pas pour avoir découvert des verités nouvelles, mais pour ne s'être écarté jamais de la juſteſſe & de l'exactitude du raiſonnement, & pour avoir le mieux developpé les conſéquences des principes. Il a eu la prudence de ne jamais donner dans l'eſprit ſiſtématique comme les autres. Descartes & Mallebranche, nés avec une imagination vive & forte, adoptoient quelquefois les fictions ſpécieuſes de leur eſprit, comme autant de verités; l'un créa un Monde qui n'étoit point le nôtre, l'autre s'égarant par trop de ſubtilités, confondoit les Créatures avec le Créateur, & faiſoit de l'homme un Automate mû par la volonté ſuprême. Leibnitz donna dans des écarts ſemblables; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'il inventa ſon ſiſtême des monades & de l'harmonie préétablie, en ſe jouant, & pour donner une matiere à diſcuter & à débattre aux métaphiſiciens. Mr. Bayle, avec un eſprit auſſi juſte que ſévére, a examiné tous les rêves des anciens & des modernes, & comme le Bellerophon de la fable, il a détruit la chimere née du cerveau des philoſophes; il n'oublioit jamais ce ſage précepte qu'Ariſtote inculquoit à ſes Diſciples, *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.* Il ne diſoit point, je veux prouver telle choſe, qu'elle ſoit vraie ou fauſſe: on le voit toûjours ſuivre docilement le chemin où le guident l'analiſe & la Syntéſe.

Ce Dictionnaire, ce monument précieux de notre ſiècle, s'eſt trouvé juſqu'à préſent enſeveli dans les grandes Bibli-

Digitized by Google

Bibliotheques, ſon prix en avoit interdit la poſſeſſion aux gens de Lettres & aux amateurs mal partagés des dons de la fortune; nous tirons cette médaille de ſon ſanctuaire, pour en faire une monnoie courante. Un anonime qui a publié il y a quelques années *L'Eſprit de Bayle*, paroît avoir eu en vûe le deſſein que nous exécutons aujourdhui, avec la différence qu'il n'a pas réuni tous les articles philoſophiques, & qu'il en a fait entrer quelques uns d'hiſtoriques dans ſa compilation. Dans le choix qu'on préſente au public, on a exclus toutes les matieres d'hiſtoire, parce que Mr. Bayle s'eſt trompé ſur quelques anecdotes & ſur quelques faits, en les rapportant ſur la foi de mauvais garants, & parceque ce n'eſt aſſurément pas dans les Dictionnaires que l'on doit étudier l'hiſtoire. Le but principal qu'on ſe propoſe en publiant cet Extrait, c'eſt de rendre la Dialectique admirable de Mr. Bayle, plus commune. C'eſt le bréviaire du bon ſens, c'eſt la Lecture la plus utile que les perſonnes de tout rang & de tout état puiſſent faire; car l'application la plus importante de l'homme eſt de ſe former le jugement. On en appelle à tous ceux qui ont quelque connoiſſance du monde: ils ſe ſeront ſouvent apperçus de la frivolité & de l'inſuffiſance des raiſons qui ont ſervi de motifs aux actions les plus importantes.

On n'eſt pas aſſez idiot pour imaginer, qu'il ſuffiſe d'avoir lû Bayle pour raiſonner juſte; on diſtingue, comme il le faut, les dons que la nature accorde ou refuſe aux hommes, de ce que l'art y peut perfectionner: mais n'eſt-ce pas un grand avantage que de fournir des ſecours

Digitized by Google

aux bons eſprits, d'arrêter la curioſité intempérante de la jeuneſſe, & d'humilier la préſomption de ces eſprits orgueilleux prêts à ſe livrer à l'envie d'imaginer des Siſtèmes? Quel Lecteur ne ſe dit pas en ſoi-même, en liſant la réfutation du ſiſtème de Zenon ou d'Epicure: Quoi! les plus grands philoſophes de l'antiquité, les Sectes les plus nombreuſes, ont été ſujettes à des erreurs: combien à plus forte raiſon dois-je être ſujet à me tromper ſouvent? Quoi! un Bayle qui a paſſé toute ſa vie dans l'eſcrime de l'Ecole, a raiſonné avec tant de circonſpection, de crainte de s'égarer, combien plus me convient-il de ne me point précipiter dans mes jugemens? Comment, après avoir vû réfuter tant d'opinions humaines, ne ſe convaincroit-on pas qu'en métaphiſique la verité ſe trouve preſque toûjours bien au de-là des limites de notre raiſon? Pouſſez votre Courſier fougueux dans cette carriere, il ſe trouve arrêté par des abimes impénétrables. Ces obſtacles, en vous prouvant la foibleſſe de votre eſprit, vous inſpireront une ſage timidité; c'eſt le plus grand fruit qu'on doit ſe promettre de la Lecture de cet Ouvrage.

Mais, pourquoi perdre ſon temps, dira-t-on, à la recherche de la vérité, ſi cette verité ſe trouve hors de la portée de notre ſphere? Je reponds à cette objection, qu'il eſt digne d'un être penſant de faire au moins des efforts pour en approcher; & qu'en s'adonnant de bonne foi à cette étude, on y gagne à coup ſûr de s'affranchir d'une infinité d'erreurs. Si votre champ n'a pas beaucoup de fruits, du moins ne portera-t-il pas des ronces, & deviendra-

Digitized by Google

dra-t-il plus propre à être bien cultivé; vous vous défierez d'avantage des ſubtilités des logiciens, vous prendrez inſenſiblement l'Eſprit de Bayle; & découvrant du premier coup d'œil ce qu'un argument a de défectueux, vous parcourrez avec moins de danger les routes ténébreuſes de la metaphiſique.

Sans doute qu'il ſe trouvera dans le public des perſonnes d'un ſentiment contraire au nôtre, qui s'étonneront de la préférence que nous donnons aux Ouvrages de Bayle ſur tant de livres de logique dont nous ſommes inondés: il ſera aiſé de leur répondre, que les principes des Sciences ont en eux une certaine ſechereſſe qu'ils perdent lorsqu'ils ſont mis en œuvre par les mains d'un maître habile; & puiſque notre ſujet nous mene ſur cette matiere, il ne ſera peut-être pas hors de propos, pour la jeuneſſe, de lui faire remarquer les différens emplois que les Orateurs & les philoſophes font de la logique. Le but pour lequel ils travaillent eſt entierement différent; l'Orateur ſe contente des vraiſſemblances, le philoſophe rejette tout hors la vérité; au barreau l'orateur chargé de défendre ſa partie employe tout pour la ſauver, il fait illuſion à ſes juges, il change jusqu'au nom des choſes, les crimes ne ſont que des foibleſſes, & les fautes deviennent presque des vertus; il pallie, il colore les faces de la cauſe qui lui ſont contraires; & ſi ces moyens ne lui ſuffiſent pas, il a recours aux paſſions, & il employe ce que l'éloquence a de plus fort pour les exciter. Quoique l'éloquence de la chaire s'occupe d'objets plus graves que celle du barreau, elle ſe conduit néantmoins par de ſemblables

Digitized by Google

principes, & donne ſouvent à gémir aux bonnes ames du choix peu judicieux des argumens qu'elle employe, faute de jugement ſans doute de la part de l'Orateur, qui par-là donne malheureuſement beau jeu aux eſprits contentieux & difficiles, qu'on ne ſatisfait ni par un raiſonnement lâche, ni par de pompeuſes paroles. Ce clinquant, ces ſubtilités, ces raiſonnemens ſuperficiels, rien de tout cela n'eſt admis dans l'argumentation auſtère & rigoureuſe des bons philoſophes: ils ne veulent convaincre que par l'évidence & la vérité, ils examinent un ſiſtème d'un eſprit équitable & impartial, ils en apportent les preuves ſans les déguiſer ou les affoiblir, ils épuiſent toutes les raiſons pour le défendre, après quoi ils font de tout auſſi grands efforts pour le combattre, ils réſument enfin le nombre des probabilités favorables ou contraires; & comme en ces matieres, il eſt rare de trouver une entiere évidence, la crainte de prononcer un jugement téméraire, tient leur eſprit en ſuſpend. Si l'homme eſt un animal raiſonnable, comme l'Ecole nous en aſſure, les philoſophes doivent être plus hommes que les autres, auſſi les a-t-on toûjours conſiderés comme les précepteurs du genre humain; & leurs Ouvrages, qui ſont le Catéchisme de la raiſon, ne ſauroient aſſez ſe répandre pour l'avantage de l'humanité.

EX-

Digitized by Google

EXTRAIT
DU DICTIONAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE.

PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT

Du Dictionaire Hiſtorique & Critique.

A.

ABARIS (*a*) Scythe de Nation, & fils de Seuthus. On en débitoit tant de choſes fabuleuſes, qu'il ſemble qu'Herodote même ſe fit un ſcrupule de les rapporter & de s'en bien informer. Il ſe contenta de dire qu'on diſoit, que ce barbare avoit porté une fleche par tout le monde, & ne mangeoit rien. C'eſt n'avoir pas ſu la choſe par ſon merveilleux; car ceux qui l'ont ſue de ce côté là, ont prétendu qu'Abaris étoit (*b*) porté ſur la fleche au travers de l'air, comme

(*a*) *Scythe de Nation.*] C'eſt Suidas qui lui donne cette qualité, & qui remarque fort diſtinctement qu'il vint de Scythie en Grece; & qu'avec la fleche dont Apollon lui fit préſent, il vola de Grece juſques au Pays des Scythes Hyperboréens. Euſebe auſſi le fait venir de Scythie en Grece. Si l'article d'Abaris n'étoit pas en désordre dans Suidas, ou en pourroit légitimement conclurre que l'Auteur y a déſigné trois ſortes de Régions; la Scythie où Abaris étoit né; la Grèce, où il alla faire un voyage; & une autre Scythie où il fit auſſi un Voyage, c'étoit celle des Hyperboréens. On pourroit d'ailleurs en conclurre, qu'il ne ſe ſervit du vol de ſa fleche que dans ſon ſecond voyage, & par conſéquent que ce fut en Grece qu'Apollon la lui donna. Toutes ces conſéquences ſeroient juſtes, ſi l'on avoit à faire à un Ecrivain exact, ou ſi l'on étoit aſſuré qu'il a dit les choſes telles qu'on les voit aujourd'hui dans ſes Ouvrages; & alors il faudroit dire que Suidas a ſuivi une opinion très-particuliere: car presque tous les Auteurs qui nous parlent d'Abaris aſſurent qu'il étoit Hyperboréen, & que lorsqu'il fit le voyage de Grece, il étoit parti du pays des Hyperboréens; & s'ils parlent de ſa fleche volante, ils ne manquent pas de dire qu'il l'avoit avant que d'aller en Grece.

(*b*) *Etoit porté ſur ſa fleche au travers de l'air.*] Les Paroles de Jamblique expriment celà fort nettement. *A Cheval*, dit-il, *ſur un Javelot que lui avoit donné Apollon honoré par les Hyperboréens, il franchiſſoit porté en l'air, les fleuves, les mers & les lieux inacceſſibles.* M. Petit rapportant ce qui con-

Digitized by Google

comme ſur un cheval Pégaſe; & qu'ainſi les Rivieres, les Mers, & les lieux inacceſſibles aux autres hommes ne lui cauſoient nul retardement. Cette fleche avoit appartenu à Apollon; & c'étoit apparemment avec celle-là qu'il avoit tué les Cyclopes, fabricateurs de la foudre dont Jupiter s'étoit ſervi contre

cerne cette fleche, s'eſt ſouvenu de ce qu'on débite ordinairement, que les ſorcieres vont au Sabbat à Cheval ſur un bâton. L'un des Journaliſtes, en faiſant l'Extrait du livre de Mr. Petit, n'oublia pas les Vers de Villon, où un Sorcier eſt appellé un Chevaucheur d'Eſcouvettes. Je raporterai tout le paſſage. Mr. Petit *nous allègue les raviſſemens d'Elie, le transport d'Habacuc, celui de Pythagoras, & le dard qu'Apollon l'Hyperboréen avoit donné à Abaris. C'étoit un dard merveilleux, & fort ſemblable à ce manche de balai qui ſert de cheval aux Sorcieres, à ce qu'on dit, pour s'en aller entre deux airs à l'Aſſemblée Sabbathique.* Pour confirmer l'obſervation de ce Journaliſte, il faut que je raporte ce paſſage d'un autre Journal. M. Petit raconte après *Jamblichus, l'hiſtoire ou la fable d'Abaris Hyperboréen, à qui Apollon avoit donné le pouvoir de voler dans les airs porté par une fleche, comme nos Sorcieres vont au Sabbat à califourchons ſur un balai.* Je ne dois pas oublier que la fleche d'Abaris étoit d'or, & qu'elle lui étoit ſi néceſſaire pour ſe conduire, qu'il fut obligé d'avouer que ſans elle il ne pouvoit pas diſcerner les chemins qu'il devoit tenir. Pythagore lui arracha cet aveu, en lui faiſant une petite malice: il lui déroba cette fleche, & il fallut alors qu'Abaris, étonné comme un Aveugle qui a perdu ſon bâton, confeſſât ſes néceſſités. Celà me fait ſouvenir de certaines Gens qui ſe vantent de trouver avec leur baguette les chemins perdus. Si tout ce que l'on en dit étoit véritable, je ne crois point, que, toute compenſation faite, leur bâton fût moins merveilleux que la fleche d'Abaris; car ſi d'un côté il n'a point la force de les faire voler, il découvre d'ailleurs non-ſeulement les tréſors, les métaux, les bornes des champs, les larrons & les homicides; mais auſſi les adultères de l'un & de l'autre Sexe. Un grand Philoſophe conſulté ſur une partie de ces faits en 1689 répondit, *que rien de celà ne pouvoit ſe faire, ſans le ſecours de l'action d'une cauſe intelligente, & que cette cauſe ne pouvoit être autre que le Démon.* En écrivant ceci, j'apprens que le principal de ces devins à la Baguette, ayant fait l'été de 1692. à Lyon, des épreuves ſurprenantes de ſon art, a été mandé à Paris, & que ſur ce grand Théatre, il a fait tant de découvertes, qu'il a obligé bien des Gens à dire que nous voilà plus en état qu'on n'y fut jamais, de décider par des phénomènes inconteſtables, que les Démons produiſent cent choſes, pourvû qu'on les y détermine par le jeu de quelques cauſes occaſionnelles, comme eſt l'application d'un certain bâton. Celà pourroit être d'une efficace rétroactive en faveur du dard d'Abaris; car pourquoi n'y auroit-il pas eû anciennement une fleche comme celle-là, s'il ſe trouve aujourd'hui un bâton qui faſſe ce que l'on compte de l'homme du Dauphiné? Ce ſeroit une matiere à recherches Métaphyſiques que cette affectation du bâton; car l'ancien proverbe *Virgula divina*, notre phraſe commune *le tour du bâton*, & ce que les joueurs de Gobelets diſent à tous coups, *par la vertu de ma petite baguette*, ſemblent tirer leur origine de l'uſage fréquent que la tradition commune donne au bâton dans les ſortiléges. Quelles Vertus n'attribuoit-on point anciennement à la Verge de Mercure? Les ailes d'or qu'il mettoit à ſes talons n'étoient point tellement le principe de ſon vol, que ſa Verge n'y concourût auſſi avec une vertu très-puiſſante; & il ſemble même qu'elle lui ait ſervi de cheval.

Illa FRETUS agit Ventos, & turbida tranat
Nubila.

Virg. Æneid. lib. IV.

Digitized by Google

contre le pauvre Eſculape. Apollon après cette tuerie ayant caché ſon dard ſous une Montagne au pays des Hyperboréens, le recouvra d'une façon toute merveilleuſe, car les Vents le lui raporterent dès que Jupiter ſe fut appaiſé envers lui. Ce n'eſt pas une petite affaire que de ſavoir en quel temps (c) Abaris

Si nous avions le Traité ſur la Verge de Mercure que Barthius avoit promis, on y verroit aſſurément une Compilation bien curieuſe, & peut-être plus inſtructive que le Traité du Cynique Antiſthenes ſur le bâton de Minerve. Cette Déeſſe avoit auſſi ſon bâton, avec quoi elle faiſoit paroître les Gens ou jeunes ou vieux, ſelon l'exigence des cas. La ſorciere Circé faiſoit bien plus que tout celà avec le ſien; puisque d'un ſeul petit coup de ſa baguette elle transformoit les hommes en bêtes & les bêtes en hommes. Eraſme qui joint à tous ces exemples la Verge avec laquelle Moyſe fit tant de choſes miraculeuſes, devoit remarquer que le Démon, le ſinge des Oeuvres de Dieu, a pris ſon modèle là deſſus, pour ériger le bâton en l'une de ſes principales cauſes occaſionnelles. Mr. Huet prétend que ce que les Poëtes ont chanté de la Verge de Mercure, &c. a ſon origine dans la Verge de Moyſe. Notez que le Diable fut bien prompt à imiter, car les Magiciens de Pharao firent par le moyen de leurs Verges quelques Miracles qui reſſembloient à ceux du vrai Dieu. N'oublions point les Brachmanes, qui portoient toujours un anneau & un bâton, auxquels ils attribuoient de grandes vertus.

(c) *En quel temps Abaris vivoit.*] Son Ambaſſade d'Athenes eſt placée par quelques uns ſous la 21 Olympiade; par Hippoſtrate ſous la troiſiéme: & par Pindare au temps du Roi Créſus. Euſebe s'étoit rangé à ce dernier ſentiment, puisqu'il avoit ſitué le voyage d'Abaris, & le Commencement du regne de Créſus ſous la ſeconde année de la 54. Olympiade; mais il donna peu après dans une honteuſe variation: car il fit fleurir ce Devin la derniere année de la 82. Olympiade. Mr. Valois ſemble préférer à tout autre ſentiment celui de Porphyre & de Jamblique, ſelon lequel Abaris aura vécu l'an 2. de la 54. Olympiade contemporain de Pythagore. On infère celà de ce que Porphyre & Jamblique rapportent, que Pythagore montra ſa Cuiſſe d'or à Abaris Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen. Si les Lettres qui courent ſous le nom de Phalaris, n'étoient pas un Ouvrage fait à plaiſir, on devroit être aſſuré qu'Abaris a vécu en même temps que ce Tyran: mais il n'y a nulle apparence qu'ils ſe ſoient jamais écrit les Lettres qu'on trouve dans ce recueil. Cependant c'eſt une raiſon à alléguer, pour montrer qu'Abaris & Phalaris ont été contemporains; car il y a quelque ſorte de préſomption que celui qui a ſupoſé ces Lettres à Phalaris a obſervé la Chronologie, afin que ſes fictions euſſent plus de vraiſſemblance. Suidas met la Tyrannie de Phalaris ſous la 52. Olympiade: le ſentiment d'Hippoſtrate pourroit être fortifié par la raiſon que voici. Suidas obſerve qu'en la 5. Olympiade, les Athéniens firent pour tous les Grecs les ſacrifices qu'on nommoit προηρσίαι. Ils ſe faiſoient avant que l'on labourât la terre, & dans la vûë d'obtenir la bénédiction divine ſur la prochaine Moiſſon. Or le Scholiaſte d'Ariſtophane rapporte, que quand les Athéniens firent pour tout le monde le ſacrifice nommé προηρσία, il y avoit eû une famine, ou même auſſi une peſte par toute la Terre, qui avoit obligé les peuples à recourir à l'Oracle; & que l'Oracle avoit répondu que ſi les Athéniens offroient un tel ſacrifice, le mal ceſſeroit. Ce fut donc alors que tant d'Ambaſſades furent envoyées à Athenes; & qu'Abaris y fut envoyé de la part du peuple Hyperboréen. Hippoſtrate ne ſe ſeroit donc guères éloigné de la vérité, en mettant ce Voyage d'Abaris ſous la 3. Olympiade. Si les conjectures

Digitized by Google

Abaris vivoit: il y a là-deſſus une grande Variété de ſentimens, qui a fait broncher (*d*) quelques Modernes. Il ſemble qu'il y ait moins de diſcorde ſur l'occaſion qui l'engagea à ſortir de ſa patrie, afin de voyager par tout le monde. Une grande peſte, dit-on, ravageant toute la Terre, on n'eut point d'autre réponſe d'Apollon, ſi ce n'eſt que les Athéniens feroient des vœux pour toutes les autres Nations. Cela fit que divers Peuples envoyerent des Ambaſſadeurs à Athenes, & que l'Hyperboréen Abaris fut un de ces Ambaſſadeurs. Il étoit déjà aſſez vieux, & comme il s'en retourna en ſon Pays afin de conſacrer à Apollon l'Hyperboréen dont il étoit Prêtre, l'or qu'il avoit ramaſſé, on pourroit prétendre qu'une Collecte

de Scaliger ſur un paſſage de Firmicus Maternus, concernant le *Palladium*, ſont bonnes, il y a des Auteurs qui ont fait remonter prodigieuſement le tems d'Abaris; il faudroit qu'il eût vécu longtems avant la priſe de Troye. Nous verrons bientôt ce que c'eſt. D'autres l'ont fait redeſcendre jusques au Siecle d'Alexandre le Grand: il eſt vrai que ce n'eſt que par un enthouſiaſme d'Orateur; à quoi ſi nous voulions prendre garde, nous nous taillerions trop de beſogne. La deſcription que le Sophiſte Himérius nous a laiſſée de l'équipage avec lequel Abaris ſe préſenta aux Athéniens, convient merveilleuſement à un Barbare: mais il n'étoit Scythe, dit-il, que dans ſon habit; ſa langue étoit Grecque; dès qu'il la remuoit, on croyoit entendre un diſcours ſorti du milieu de l'Académie ou du Lycée. Quelle abſurdité! Platon & Ariſtote avoient-ils déjà fondé des Ecoles au tems d'Abaris? Quelqu'un a voulu concilier ces difficultés, en ſupoſant qu'il y a eu deux Abaris; mais la ſupoſition eſt inſuffiſante, il en faudroit 5. ou 6. pour bien réuſſir: deux n'ôtent pas les diviſions, ce n'eſt pas la peine.

(*d*) *Variété de ſentimens qui a fait broncher quelques modernes.*] Voſſius préfere à tout autre ſentiment l'opinion de ceux qui font fleurir Abaris entre la 30. & la 38. Olympiade. Ce tems là, dit-il, eſt ſelon Euſebe, celui de la tyrannie de Phalaris, or Abaris a été contemporain de ce Tyran. Il réfute par cette hypotheſe, ceux qui diſent qu'Abaris a été diſciple de Pythagore, car il obſerve que Pythagore fleurit l'an 1. de la 60. Olympiade, & mourut vers la fin de la 70. Il remarque qu'un diſciple de Pythagore n'a pû écrire des Lettres à Phalaris. Enfin il aſſure que tous les anciens ont fait Abaris antérieur non-ſeulement à Pythagore, mais même à Solon. Il n'y a guère de ſolidité dans ces remarques de Voſſius: car le même Euſebe qui en eſt le fondement, a ſitué Phalaris en un autre lieu, ſous l'an 3. de la 53. Olympiade, & le Voyage d'Abaris ſous l'an 2. de la 54. Voſſius devoit prendre garde à cela, & ſe ſouvenir que la paſſage d'Euſebe qu'il ne cite pas, a été préféré par Scaliger à celui qu'il cite. Scaliger ſe fonde ſur ce que le commencement de la Tyrannie de Phalaris a été placé par Suidas ſous l'Olympiade 52. Outre qu'Oroſe remarque que Cyrus & ce Tyran ont été contemporains. Il eſt donc viſible que les conſéquences que Voſſius a tirées de ce qu'Abaris & Phalaris ont vécu en même tems, ne ſont gueres bonnes, car Abaris auroit pu écrire à Phalaris après l'Olympiade 52. & voir Pythagore après l'Olympiade 60. Quoi qu'il en ſoit, on n'a pas dû dire que ſuivant tous les anciens, Solon a vécu après Abaris, car nous ſavons qu'il donna ſes loix aux Athéniens en la 46. Olympiade, & qu'Euſebe met Abaris ſous la 82.

Digitized by Google

lecte pieuſe fut l'un des motifs de ſon voyage de Grece. Il renouvella pendant ce voyage l'alliance des Hyperboréens & des habitans de l'Isle de Délos. Il ſe mêloit de prédire l'avenir: & comme il ſemoit ſes prophéties par-tout où ſa vie vagabonde le conduiſoit, on auroit pû l'appeller un Oracle (*e*) ambulatoire. Quelques uns diſent que ce fut lui qui fabriqua (*f*) *le Palladium*, ce gage fatal de la conſervation des Villes qui le poſſédoient, & qu'il le vendit aux Troyens. Il le fit des Os d'un homme, matiere dont je ne penſe pas que les Faiſeurs de Talismans ſe ſervent jamais. On prétend qu'il pouvoit prédire (*g*) les tremblemens de terre, chaſſer la peſte, & appaiſer les tempêtes, & qu'il fit des ſacrifices dans La-

(*e*) *Un Oracle Ambulatoire.*] Clement d'Aléxandrie met Abaris entre ceux qui ſe mêloient de prédire l'avenir. La chronique d'Euſebe l'appelle *Hariolus*. Un Commentateur de St. Gregoire de Nazianze a raporté qu'Abaris parcourut toute la Grece & y rendit des Oracles. Apollonius aſſure le même fait, & il dit de plus que ces Oracles ſubſiſtoient encore. Le Scholiaſte d'Ariſtophane dit auſſi qu'on les avoit de ſon tems. Abaris n'étoit pas le ſeul de ſon métier qui errât ainſi par le monde, & qui ſemât de toutes parts ſes prédictions à tour de bras: c'étoit le propre des devins: & c'eſt pourquoi Artémidore prétend que lorsqu'on ſonge qu'on devient Prophète, c'eſt le plus ſouvent une marque qu'on voyagera, & qu'on ſe tracaſſera: car, ajoute t-il, les devins ont accoutumé de mener une vie vagabonde. Ils avoient celà de commun avec les joueurs de Gobelets & toutes ſortes de Charlatans. Abaris faiſoit plus que des prédictions: on prétend qu'il bâtiſſoit des Temples: celui de Proſerpine du ſalut dans Lacédémone fut ſon Ouvrage. Platon en fait un vrai Charlatan, ou plûtôt un Enchanteur, qui ſe mêloit de guérir les maladies avec des paroles.

(*f*) *Qui fabriqua* le Palladium.] On doit cette découverte au grand Scaliger; qui ſuppoſe qu'Abaris étant allé dans la Grece pour conſulter Apollon, ou pour lui faire des offrandes, s'arrêta à ſon ſervice, & écrivit les Oracles qui portoient encore le nom d'Abaris. Pythagore, ſi l'on en croit Jamblique, expliqua ſon Traité de la Nature, & ſon livre des Dieux à cet Hyperboréen. Plutarque fait mention d'un Livre intitulé Abaris, & compoſé par Héraclide, où l'on voyoit, je penſe, toutes les aventures vraies ou romanesques de ce fameux Hyperboréen. Au reſte je m'étonne que Scaliger, qui étoit en ſi bonne humeur de nous découvrir des fautes, nous ait renvoyés au Giraldi, comme une ſource de docte inſtruction touchant Abaris; car quelque ſavant que ſoit le Giraldi, il n'a pas été fort exact ſur cet article. Il dit que Valerius Harpocration a parlé des merveilles de la Fleche; & qu'au rapport d'Hérodote elle fit voler Abaris jusques ſur les Terres des Hyperboréens. Mais il eſt ſûr qu'Harpocration ne parle point de la fleche, & qu'Hérodote ne parle point du vol d'Abaris, ni ne déſigne aucun lieu particulier où cet homme fût allé. Charles Etienne & Moreri ont commis cette faute; elle eſt plus digne d'excuſe que la précipitation qui a pouſſé le premier à dire que nous avons encore les Oracles d'Abaris. C'eſt avoir copié ſans jugement, & ſans conſidérer que depuis le tems qu'on pouvoit parler ainſi, ces Oracles ont été perdus.

(*g*) *Predire les tremblemens de terre.*] Porphyre attribue cette Vertu à Pythagore, comme auſſi celle de chaſſer la peſte, & d'arrêter la Grêle,

Digitized by Google

Lacédémone qui eurent tant d'efficace que ce pays-là qui étoit fort expoſé à la peſte n'en fut plus jamais affligé. Il compoſa beaucoup de livres, *l'Arrivée d'Apollon au pays des Hyperboréens; les Nôces du fleuve Hébrus*, *une Théogonie*, où il expliquoit la Génération des Dieux; *un Recueil d'Oracles*, & un autre *de Conjurations*, ou d'éxorciſmes, ou ſi l'on aime mieux, de prieres expiatoires. Tous ces Ouvrages étoient en proſe, excepté le premier. Ceux qui auroient toute la harangue du Sophiſte Himérius, de laquelle Photius a conſervé un morceau, connoîtroient mieux qu'on ne le peut faire par ce fragment-là, ſi les grands éloges que ce Sophiſte donne

de calmer les orages, & de faire ceſſer les tempêtes ſur la Mer & ſur les fleuves, pour procurer à ſes amis un heureux trajet. Il ajoute qu'Empédocle, Epiméride & Abaris ayant appris celà de Pythagore, le pratiquerent en pluſieurs rencontres. Un auteur moderne ayant rapporté que *Phérécides Précepteur de Pythagore*, & Anaximandre & Abaris prédiſoient les tremblemens de terre, fait cette Demande aſſez plaiſamment: *N'eſt-ce point*, dit-il, *qu'à conſidérer la terre comme un grand animal, ils avoient l'art de lui tâter le pouls, & de reconnoître par là les convulſions qui lui devoient arriver?* Or ſoit que la fleche d'Abaris fût l'inſtrument avec lequel il exécutoit tant de merveilles; ſoit qu'elle n'y contribuât pas, il eſt ſûr que les voyages de cet homme-là pouvoient être d'une grande utilité au genre humain. Voyez la remarque ſuivante.

(*h*) *Qu'on attribue à la baguette de Jacques Aymar.*] Jamais choſe ne fit plus de bruit, & ne donna occaſion à tant de livres. Je viens d'apprendre que ceux qui s'en promettoient tant d'avantages, & tant de victoires ſur les mécréans, ſe trouvent bien loin de leur compte. La ſeule hiſtoire de tout ceci mériteroit un Article: quoi qu'il en ſoit, je ne me dedirai pas de ce que j'avance concernant l'utilité de cette Baguette. Entre les mains d'un auſſi grand Voyageur qu'Abaris, elle eût porté la réformation des mœurs par tout le monde, beaucoup plus efficacement que ne l'ont pû faire tout ce qu'il y a jamais eû de Miſſionaires & de Prédicateurs. Car ſi un tel homme revenoit au monde, la jalouſie, ce fléau de tant de Maris, en ſeroit bientôt chaſſée. Les Italiens & les Peuples Orientaux n'auroient que faire de donner des Geoliers à leurs femmes, ou d'être eux-mêmes leurs propres Argus. Chacun s'en ſieroit à leur bonne foi: on n'auroit qu'à les recommander à la baguette. Et non-ſeulement les hommes ſe delivreroient d'un ſoin pénible, & qui ne ſert quelquefois qu'à hâter leur infortune; mais ils ſe verroient eux mêmes dans la néceſſité de garder la foi conjugale lorſqu'ils auroient beſoin de cette réputation. La tenue des Grands Jours jetteroit moins de terreur dans l'ame des criminels, que l'arrivée d'un Abaris. Le plus grand nombre des crimes, les pechés les plus dangereux, ſavoir ceux qui ſe commettent dans l'eſpérance que le public n'en ſaura rien, ceſſeroient entierement au ſouvenir de la baguette.

J'avoue qu'il eſt difficile de comprendre que le Démon, l'ennemi juré du Genre humain, ait choiſi de telles Loix d'engagement avec l'homme: & c'eſt à quoi ne prennent pas aſſez garde ceux qui ne ſauroient ſouffrir ni qu'on révoque en doute les vertus de la baguette, ni qu'on les explique méchaniquement.

(*i*) *Le Regne de cette Baguette a été fort court.*] A peine a-t-il duré dans Paris autant de temps qu'il en a fallu

Digitized by Google

donne à quelqu'un s'adreſſent à Abaris. Du moins eſt-il indubitable qu'il le loue d'avoir parlé bon Grec. D'autres aſſurent que ſes manières aiſées & ſimples, & ſa probité le rendirent recommandable à toute la Grece. Je n'ai point trouvé que Callimaque & Lucien parlent de lui, quoiqu'un grand Critique l'aſſure. Si ſa fleche avoit eû le don qu'on attribue à la (*h*) Baguette de Jacques Aymar, il auroit pû faire de grands biens au Monde, & ne pas craindre le reproche d'inutilité qu'Origene lui a fait. Mais on vient d'apprendre que le règne de cette baguette (*i*) a été fort court, & qu'il a trouvé ſon heure fatale à l'hôtel de Condé.

ABE-

pour compoſer, & pour imprimer un article de ce Dictionnaire. Mr. le Prince de Condé, dont les lumières ne peuvent être que fatales aux impoſteurs & aux crédules, vû l'Education d'où il les a priſes, a renverſé tous les trophées des partiſans de Jacques Aymar. Ce pauvre homme a échoué d'une maniere ſi pitoyable dans les Eſſais qu'on a voulu faire de ſes forces à l'hôtel de Condé, qu'il y a perdu toute ſa réputation. Le public a ſû comment les choſes s'y étoient paſſées: il n'y a plus de lieu à chicaner ſur l'incertitude, puisque c'eſt par l'ordre de ce grand Prince que le monde a été informé de ce détail. Auſſi ne ſe retranche t-on point dans cet Aſyle: on tâche ſeulement de donner quelque raiſon de ces infortunes de la Baguette. Ceux qui ont dit que les fauteurs de ces Devins avoient mal choiſi leur temps, & que ce n'eſt pas dans un ſiècle auſſi philoſophe que celui-ci qu'il faut produire ces gens là, ont eû à certains égards quelque ſorte de raiſon: mais tout bien compté, ils ne raiſonnoient pas juſte. Il y a plus de particuliers préſentement qu'autrefois qui ſont capables de réſiſter au torrent, & de combattre les illuſions, je l'avouë: mais à celà près je vous répons que notre ſiècle eſt auſſi dupe que les autres, & après ce que nous avons vû au ſujet d'une explication de l'Apocalipſe, qu'on ne nous vienne plus dire, *le monde n'eſt plus grue.* Il l'eſt autant que jamais; toutes les impoſtures qui flattent ſes paſſions, lui plaiſent; il n'a point de honte d'être convaincu qu'on l'avoit trompé: il n'en reſpecte pas moins le trompeur; il n'en crie pas moins contre la foi de ceux qui n'ont pas été trompés. Voici ce qu'un de nos Nouvelliſtes vient de nous apprendre en confirmation de celà: „Les témoignages d'un grand „Prince, & la Lettre d'un des pre„miers Magiſtrats du Châtelet ſont de „ſi fortes preuves contre Jacques Ay„mar, qu'aucun de ceux qui ajoûtent „foi aux effets prétendus de la ba„guette n'a oſé les contredire. Mais „ce qui fait voir le ridicule des eſprits „crédules, c'eſt qu'il n'y en a pres„que aucun qui ſe ſoit rendu. Mr. „Vallemont qui vient de publier un „Traité *de la Phyſique occulte de la Ba„guette divinatoire*, prétend expliquer „comment le payſan de Dauphiné a „pû ſe tromper, dans les épreuves „que lui a fait faire Mr. le Prince, „quoiqu'il ait véritablement la vertu „& les talens dont il ſe vante. Ces „ſortes de Philoſophes, de même que „les Explicateurs de prophéties, car „ce ſont des gens aſſez de même „trempe, ſont des manieres de vi„ſionnaires qui ne veulent jamais „avoir tort: & qui, encore quelcon„vaincus de la fauſſeté des choſes „qu'ils ont avancées, traitent d'eſprits „forts les Gens de bon ſens qui ne „donnent pas dans leurs Chimères."

Depuis la premiere impreſſion de ce que je viens de dire, 3 ou 4 années s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parler de Jacques Aymar. Nos Nouvelliſtes l'avoient perdu de vûe &

Digitized by Google

abandonné dans ſa retraite; mais enfin ils le remirent ſur leur Théatre au mois d'Août 1697. & celà pour lui faire jouër un rôle bien divertiſſant, & qui d'ailleurs pourroit être d'une merveilleuſe utilité ſi le conte qu'ils rapportent étoit véritable. *Il y a quelque temps*, diſent-ils, *que le Prieur des Chartreux de Villeneuve les Avignon paſſa par Orange avec* Jacques Aymar, *par le moyen duquel il prétendoit découvrir quelques bornes perduës. Mais par occaſion on l'employa à un autre uſage. On avoit expoſé depuis trois jours un enfant à la porte du Couvent des Capucins, le Recteur de l'Hopital requit Jacques Aymar d'en découvrir l'Auteur. Celui-ci y conſentit, ſe transporta à la porte des Capucins, où l'on avoit rapporté l'enfant, & à la vûe d'une foule de peuple, il ſuivit le chemin que le mouvement de ſa baguette lui indiquoit, & alla tout droit dans un Village du Comtat Venaiſſin nommé Camaret, & de là dans une Métairie qu'il aſſura être le lieu où l'enfant étoit né. J'oublios de dire qu'en chemin faiſant, il rencontra un homme à cheval, & que par le même mouvement de ſa Baguette, il reconnut que c'étoit le Pere de l'Enfant expoſé. Le Juge du lieu, ou de ſon propre mouvement, ou à la ſollicitation des Perſonnes intéreſſées, pria Jacques Aymar & ceux qui le faiſoient agir, de ne plus faire de recherche, & qu'il feroit reprendre l'enfant; ce qui a été éxécuté.* Je fais trois Objections ſur ce récit, la premiere qu'il n'eſt pas certain que ce ne ſoit pas une fable; car combien y a-t-il de Gens qui ſe divertiſſent à forger des contes qu'ils ſont inférer dans les nouvelles publiques? Ils les envoyent à un Auteur ſans ſe nommer, ils choiſiſſent une Scène un peu éloignée, & après tout ils ſavent que peu de Gens feront des informations. Ma ſeconde Obſervation eſt, que quand même tout ce qu'on rapporte dans le Mercure Hiſtorique ſeroit véritable, on ne pourroit pas faire taire les Incrédules. Jacques Aymar, diroient-ils, ſavoit la route qu'il devoit tenir, un faux frère parmi ceux qui connoiſſoient l'intrigue de l'accouchement fut ravi de donner l'allarme, & d'ouvrir un beau champ de cauſerie. En tout cas il ſeroit un homme à excepter de la règle, *nul prophète en ſon pays.* La honte qu'il eſſuya dans la Capitale du Royaume, cette ſuite, dis-je, de mauvais ſuccès dont Mr. Buiſſiere a publié une Relation exacte, ne l'eût pas décrédité dans ſa Province. Je remarque en troiſieme lieu, que cette propriété de la Baguette auroit de très-bons uſages dans le monde. Elle déchargeroit le public des fondations qu'il a fallu faire pour l'entretien des enfans trouvés, car elle feroit connoître ceux qui les ont mis au monde, & on les obligeroit à les nourrir. De plus elle augmenteroit la crainte des ſuites qui eſt un frein de l'incontinence, ſans lequel les déſordres de l'impureté ſeroient beaucoup plus fréquens & plus ſcandaleux. Le ſéxe féminin plus ſouvent bridé par cette crainte que l'autre, & quelquefois moins, garderoit mieux le dépôt. Choiſir à l'écart une petite Maiſon pour y accoucher; y faire venir une Sage femme les yeux bandés, & par une route détournée; faire porter l'enfant au milieu des ruës pendant les ténébres de la nuit: celà & le reſte des précautions ſeroit inutile en cas que la Baguette eût la vertu dont on parle. Elle marqueroit le chemin jusques à la Chambre de l'accouchement, mieux qu'un chien ne ſuit la piſte d'un Lièvre jusques au gîte. Elle mettroit fin à tant de parjures qui ſe commettent par ceux qui ne veulent pas ſe charger de la nourriture d'un bâtard, comme la Mere les y voudroit obliger en ſe préſentant pour celà ſans aucune honte devant les Juges.

Comme rien n'eſt auſſi capable de détromper les crédules, que de faire voir que Jacques Aymar eſt tombé d'accord lui-même de ſa fourberie, je veux mettre ici ce fait là dans la derniere évidence. J'ai là deſſus une preuve plus poſitive que le temoignage de Mr. Robert, Procureur du Roi au Châtelet de Paris. La lettre qu'il écrivit au Pere Chevigny, Aſſiſtant du Pere Général de l'Oratoire, contient ſeulement quelques uns des mauvais ſuccès de la Baguette, & puis ces paroles: „ J'ai ouï dire que depuis, en „pluſieurs autres expériences faites à „Verſailles & à Chantilly, ſa Baguette „n'avoit pas été plus heureuſe; que „même il avoit été convaincu de ſuppoſition, & l'avoit avoué: mais je ne

Digitized by Google

„le ſai que par le bruit commun, „n'ayant pas crû devoir prendre au„cun ſoin d'une pareille fadaiſe, qui „marque combien les hommes ſont „faciles à donner croyance aux cho„ſes nouvelles, & qui leur paroiſſent „ſi extraordinaires." Voici plus de préciſion. Mr. Buiſſiere m'a fait l'honneur de m'écrire que Mrs. Dodard & Sauveur, Membres de l'Academie des Sciences, l'ont ſollicité à donner une ſeconde Edition de ſa lettre, & à s'y nommer; qu'il la fera donc réimprimer, & qu'il y mettra ſon nom, *puiſque Monſeigneur le Prince de Condé veut bien qu'il le faſſe par ſon Ordre pour deſabuſer les partiſans de la baguette:* qu'il y joindra la relation de la recherche que fit Jacques Aymar des Meurtriers qui avoient aſſaſſiné un Archer du Guet dans la ruë Saint Denys; & qu'afin que les Partiſans de la Baguette ſoient entierement deſabuſés, il y joindra encore la Confeſſion faite à Mr. le Prince de Condé par Jacques Aymar, *qu'il ne ſavoit rien de tout ce qu'on lui avoit attribué, & que ce qu'il avoit fait juſqu'ici n'avoit été que pour gagner ſa vie. Cet aveu ſincère lui attira un préſent de trente Louis que S. A. S. lui fit donner, afin qu'il ſe retirât le plus promptement qu'il pourroit dans ſon Village, parce que n'étant plus ſous ſa Protection, les perſonnes qu'il avoit accuſées à faux l'euſſent fait arrêter. Mr. Robert m'a dit*, c'eſt Mr. Buiſſiere qui parle, *que ſi on l'avoit mis entre ſes mains pour en faire juſtice, il l'auroit fait condamner aux Galeres, la preuve étant ſans réplique.* La même Lettre m'apprend qu'un Garçon de 14 ans qu'on avoit inſtruit, avoit déjà abuſé beaucoup de perſonnes: *mais comme celà étoit trop près des faits de Jacques Aymar, il trouva les eſprits en garde. Le petit Garçon échoua à la confuſion du Gentilhomme qui l'avoit produit.* Mr. Buiſſiere fut chargé de l'examiner: il le trouva aſſés ruſé pour ſon âge: *on le tint quelques jours enfermé ſans aucune Communication avec ce Gentilhomme; un peu d'argent, quelques promeſſes de l'établir, & quelques ménaces firent qu'il avoua tout.* Cette Lettre de Mr. Buiſſiere eſt datée de Paris le 25. Juil. 1698. Joignons à celà l'extrait d'une Lettre de Mr. Leibnitz que l'Auteur voulut bien que l'on publiât dans le Journal de Mr. Tenzelius l'an 1694. avec celle de Mr. Robert. Il aſſure qu'il a ouï dire à Madame la Ducheſſe de Hanovre belle-ſœur de Mr. le Prince de Condé, qu'elle avoit reconnu dans ſon Hôtel à Paris les impoſtures de Jacques Aymar, & qu'elle opina conformément à ce Prince, qu'il valoit mieux faire connoître au Public la fauſſeté de ces choſes, que de la laiſſer inconnue, ſous prétexte que la perſuaſion de la vertu de la Baguette avoit fait peur à quantité de ſcélérats; & procuré la reſtitution de quelques vols. Elle déclara que Jacques Aymar avoit enfin avoué la fraude, & qu'il en avoit demandé pardon, & qu'il avoit dit pour ſes excuſes, que ſa hardieſſe avoit moins contribué à la conduite qu'il avoit tenue, que la crédulité d'autrui. Mr. de Leibnitz joint à ceci une refléxion très-digne de lui: qu'il vaudroit bien mieux examiner de quelle maniere tant de perſonnes de mérite avoient pû être trompées à Lyon, que de rechercher les cauſes phyſiques de la prétendue vertu de la Baguette. Je m'imagine que ſi les Magiſtrats de Lyon qui firent rouër le Meurtrier que Jacques Aymar avoit découvert à Beaucaire, euſſent menacé de faire bruler tout vif comme un malheureux Magicien l'Auteur de la découverte, & qu'ils lui euſſent préſenté le Bourreau avec tous les Inſtrumens de la Queſtion, il lui euſſent fait avouer comment il avoit appris tout le ſecret de l'Aſſaſſinat, & qu'il trouveroit à Beaucaire en tel & tel lieu l'un des Aſſaſſins. Il eſt très-apparent que des perſonnes qui le vouloient mettre en réputation, afin de partager avec lui le profit de la Baguette, lui firent joüer ce rôle. Mr. Buiſſiere remarque dans ſon imprimé, que cet homme avoit *une cabale de Gens qui le prônoient par tout à Paris, & qui firent mettre dans le Mercure Galant du mois de Fevr. 1693*, qu'il avoit trouvé ceci & celà, *& il n'y eut jamais rien de plus faux.* La prévention étoit telle qu'il auroit gagné des ſommes immenſes, s'il avoit pû ſe maintenir. Jugez ſi ſes partiſans n'avoient pas de fortes raiſons de le ſeconder. „Il n'y eut jamais „d'impoſture plus accréditée que celle„là: ou étoit ſi prévenu en faveur de „ce perſonnage, qu'on lui faiſoit faire

Digitized by Google

ABELARD (Pierre) a été un des plus fameux Docteurs du XII. Siècle. Il naquit (*a*) au Village de Palais, à quatre lieues de Nantes en Bretagne; & comme il avoit l'eſprit fort ſubtil, il n'y eut rien dans ſes études à quoi il s'appliquât avec autant de Succès qu'à la Logique. Il voyagea en divers lieux, par la ſeule envie de s'agguerrir dans cette Science; diſputant par tout, lançant de toutes parts ſes Syllogiſmes, & cherchant avec ardeur les occaſions de ſe ſignaler contre une Thèſe. Jamais Chevalier errant ne chercha avec plus d'avidité les occaſions de rompre une lance en l'honneur des Dames. Abe-

„des choſes à quoi il n'avoit jamais „penſé, & qu'on lui cherchoit des „raiſons pour l'excuſer quand il ne „réuſſiſſoit pas. Il impoſoit par un „air ſimple & groſſier en apparence, „& en ne parlant que le patois de „ſon pays: mais au fond il n'étoit rien „moins que ce qu'il paroiſſoit, le „mouvement de ſa baguette faiſoit „illuſion; on voyoit tourner entre ſes „mains un morceau de bois fourché „ſi adroitement, qu'on ne s'apperce„voit point du mouvement inſenſible „de ſon poignet, qui le déterminoit à „tourner avec viteſſe & avec force „par le reſſort qu'il faiſoit faire à ſa „baguette. Outre ſa naïveté appa„rente il affectoit fort d'être dévot, „d'aller ſouvent à confeſſe, tous les „jours à la grande Meſſe, & autres „marques extérieures d'une grande „Catholicité, & de dire qu'il avoit „ſoigneuſement gardé ſon pucelage, „ſans lequel, diſoit-il, il ne pourroit „réuſſir avec la baguette; il ne vou„loit point aller pendant le jour dans „les ruës, crainte, diſoit-il, d'être „aſſommé par des filoux & des vo„leurs. Mais tout celà n'étoit qu'afin „que la nuit lui ſervît de voile pour „mieux cacher toutes ſes ruſes. Quel„ques ridicules que fuſſent toutes ſes „manieres, elles ne laiſſoient pas „que de trouver des Approbateurs, & „par conſéquent des prôneurs. Que „ſi on n'avoit pas eû le ſoin de l'em„pêcher de ſortir de l'hôtel de Condé, „parce que Mr. le Prince qui l'avoit „fait venir à Paris pour ſatisfaire ſa „curioſité, vouloit lui faire les épreu„ves qu'il avoit méditées avant que „le Public l'eut mis en pratique, il „auroit été accablé par la multitude „qui couroit en foule pour l'aller conſulter: l'un lui demandoit ſi on ne „pourroit pas découvrir les voleurs „qui avoient fait tel vol, en un tel „temps, en tels lieux; un autre venoit „lui demander ſi un tel Saint n'étoit „pas le véritable plûtôt que celui de „cette Paroiſſe qui ſe vantoit de le „poſſeder auſſi. D'autres lui appor„toient des Reliques pour ſavoir ſi „elles étoient les vraies d'un tel Saint. „J'ai vû un jeune accordé, ouvrier en „ſoye, aſſez idiot, lui donner deux écus, „pour ſavoir ſi ſon accordée avoit ſon „pucelage. Ceux qui avoient part au „gâteau avoient ſoin de faire venir „l'eau au Moulin, & de faire la conſulte par avance ſi on en vouloit avoir „une bonne iſſue."

Un tel homme auroit été dans Paris un fond aſſuré de gain, & une mine inépuiſable pour ceux qui auroient eû part au profit; les perſonnes ſoupçonnantes & les perſonnes ſoupçonnées l'auroient payé à qui mieux mieux; il eût tiré de l'argent & des maris & des femmes, & des galans & des maîtreſſes, la baguette n'auroit pas tourné, ou auroit tourné ſelon qu'il eût plus reçu des uns que des autres. Je crois que ſi l'on pouvoit découvrir tout le myſtère de ces ſortes de prétendus prodiges, on y trouveroit un complot de Gens qui cherchent à s'enrichir: les uns ſe vantent d'un talent extraordinaire, les autres travaillent ſous main à établir la perſuaſion. Mais je crois qu'il

Digitized by Google

Abélard termina ſes courſes à Paris, où il trouva un célébre Profeſſeur en Philoſophie nommé Guillaume des Champeaux. Il fut dabord ſon diſciple bien-aimé: mais celà ne dura pas long-tems: le Profeſſeur avoit trop de peine à répondre aux ſubtiles Objections de ce diſciple, pour ne concevoir pas du chagrin & de la haine contre lui. Les factions naquirent bientôt: les Ecoliers avancés en âge transportés d'envie contre Abélard, ſeconderent la paſſion du maître: celà ne fit qu'augmenter la préſomption de ce jeune homme; il ſe crut déſormais trop habile pour ne s'ériger pas en Docteur. Il choiſit pour

y a des Charlatans qui n'ont pas beſoin d'émiſſaires; la crédulité du public leur prépare ſuffiſamment les voies de l'impoſture. Il n'y a pas longtems qu'il a couru par les Villes de Hollande je ne ſais quels Allemands, qui ſe vantoient de guérir toutes ſortes de malades ſans leur donner aucun remède. Il ne faut, diſoient-ils, que nous envoyer de leur urine. On ne parloit que de leur ſuccès; chacun en contoit des circonſtances merveilleuſes; leur logis étoit comme le Lavoir de Bethesda, plein & entouré d'infirmes. Je ne penſe pas que ceux qui prônoient le plus la drogue de ces Gens là, fuſſent d'Intelligence pour partager le profit. Les uns ſe plaiſoient à recommander la choſe parce qu'elle tenoit du prodige; les autres y pouvoient trouver quelque agrément, à cauſe que l'inutilité des remedes ordinaires les mettoit de mauvaiſe humeur à l'égard des Medecins. L'illuſion ne fut point longue: un mois ou deux en firent raiſon: on réfuta cette Chimere, & il y eut tant de Gens qui s'y trouverent trompés, qu'ils paſſerent de l'approbation au dernier mépris.

Notons que Mr. Leibnitz obſerva avec beaucoup de raiſon, que ſi l'on n'avoit pas pû oppoſer aux eſprits crédules ce qui ſe paſſa chez Mr. le Prince de Condé; il auroit fallu tirer encore au bâton avec ces Gens-là. Mais il eſt à craindre que l'on n'oublie bientôt la déroute de Jacques Aymar, & que l'on ne ſoit trop diſpoſé à recevoir la même Scène, ſi de ſemblables motifs la font revenir dans 7. ou 8. ans.

(a) *Il naquit au Village de Palais.*] Son Père avoit un peu étudié avant que de porter les armes, & il eut grand ſoin de faire inſtruire tous ſes enfans, & ſur tout l'ainé. On ne ſauroit bien dire ſi Abélard étoit cet ainé; car il parle ſur celà d'une maniere qui a donné lieu à deux opinions différentes. Voici ſes paroles: *Primogenitum ſuum quanto chariorem habebat, tanto diligentiùs erudiri curavit. Ego vero quanto ampliùs & facilìùs in ſtudio litterarum profeci, tanto ardentiùs in eis inhæſi, & in tanto earum amore illectus ſum, ut militaris gloriæ pompam cum hereditate & prærogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis Curiæ penitus abdicarem ut Minervæ gremio educarer.* Paquier en vertu de ces expreſſions ne balance point à le prendre pour le fils ainé: mais d'autres diſent poſitivement qu'il étoit Cadet; il y en a même qui le font le plus jeune de la famille. Si j'avois à choiſir, je ne préfererois pas la derniere explication à la premiere. Il ne faut pas douter que le ſurnom de *Palatinus* qu'il portoit n'eut pour fondement le mot Latin *Palatium*, qui étoit le nom de ſa Patrie. Il étoit ſi connu ſous le nom de *Peripateticus Palatinus*, que Jean de Sarisberi ne le qualifie jamais autrement. Il y en a qui ſoupçonnent que la raiſon de cette Epithete venoit de quelque Palais magnifique où il faiſoit ſes Leçons. Ce n'eſt point celà.

Digitized by Google

pour celà un grand théatre, car il s'en alla lever une Ecole (*b*) à Melun, où la Cour de France demeuroit en ce temps là. Champeaux fit tout ce qu'il put pour empêcher l'érection de cette Ecole : mais comme il avoit des ennemis qui avoient un grand pouvoir, ſon oppoſition fut la principale cauſe qui fit réuſſir le deſſein de ſon rival. La réputation de ce nouveau Maître de Djalectique fit de merveilleux progrès & éclipſa celle de Champeaux. Ces ſuccès enflerent de telle ſorte Abélard, qu'il transporta ſon école à Corbeil, afin de ſerrer de près ſon ennemi par de fréquentes diſputes: mais l'application avec laquelle il étudioit, lui cauſa une maladie qui le contraignit d'aller prendre l'air natal. Il demeura quelques années en Bretagne, & puis il retourna à Paris, où il trouva que Champeaux qui avoit réſigné ſa Chaire à un autre, & embraſſé la Religion des Chanoines Réguliers, ne laiſſoit pas d'enſeigner chez eux. Il diſputa contre lui avec tant de force touchant la nature des Univerſaux, qu'il l'obligea de renoncer à

(*b*) *Une Ecole à Melun.*] Je n'ai pas trouvé en comparant la relation d'Abélard avec l'Abrégé que Paquier en donne, qu'elle ait été abrégée fort exactement. Voici l'ordre de ſes Aventures ſelon l'abrégé. Abélard *ſe vint camper à Corbeil* la premiere fois qu'il quitta Paris; il revint à Paris lorsque Champeaux ſe fut fait Moine: il fut contraint d'en ſortir pour la ſeconde fois, & alors il s'en alla à Melun; il retourna à Paris, ayant ſû que Champeaux étoit allé réſider à ſon Evêché de Châlons; Champeaux averti de ce retour, revint à Paris pour traverſer Abélard; celui-ci fut enfin contraint de quitter la partie, & ſe fit Ecolier d'Anſelme, Lecteur en Théologie, & fut prié par un Chanoine de *vouloir donner tous les jours une heure de leçon* à ſa nièce. Il accepta le parti volontiers, & *après avoir quelque tems continué ce métier*, amour ſe mit de la partie entre eux. Il y a pluſieurs fautes dans ce narré. I. Abelard ne ſe campa à Corbeil qu'après avoir été à Melun. II. Quand il ſortit de Melun pour la ſeconde fois, Champeaux s'étoit retiré dans un Village auprès de Paris, & non pas à ſon Evêché de Châlons: cette Prélature ne lui avoit pas encore été donnée; il n'étoit que Chanoine Régulier; & je m'étonne que Paquier n'ait pas ſenti l'abſurdité des démarches qu'il faiſoit tenir à ſon Evêque, en le tirant de ſon ſiège Epiſcopal pour le faire diſputer à Paris contre un Régent de Philoſophie. III. Abélard n'eut point du deſſous en cette rencontre: il ne ſortit de Paris que pour aller voir ſa mere qui vouloit ſe faire Religieuſe. IV. Anſelme enſeignoit la Théologie à Laon & non à Paris. V. Le Chanoine ne demanda point de leçons pour ſa nièce; ce fut Abélard qui fit prier le Chanoine de le prendre dans ſa Maiſon. VI. Abélard avoit déſiré la compagnie d'Héloïſe avant que de lui avoir fait aucune leçon. Dans quelle défiance ne doit-on pas être à l'égard d'une infinité de livres, puiſque Paquier bronche tant de fois en ſi beau chemin?

(*c*) *Un Spinoſiſme non-développé.*] J'en ſais juge tous ceux qui entendront ces paroles: Par rapport à la communauté des univerſaux, il imaginoit que la même choſe étoit toute entiere dans chacun des individus comme dans le tout, ſans difference dans l'eſſence, mais ſeulement dans les accidens. Les Scotiſtes avec leur

Digitized by Google

ſon ſentiment, qui étoit dans le fond un Spinoſiſme (*c*) on-développé. Cela fit tellement mépriſer ce Moine, & llement eſtimer ſon Antagoniſte, qu'on n'alloit plus aux le- ons de Dialectique de Champeaux, & que le Profeſſeur même ue Champeaux avoit ſubſtitué à ſa place, voulut devenir Ecolier de Pierre Abélard. Celui-ci ne fut pas plûtôt inſtallé ur cette Chaire, qu'il ſe vit expoſé de plus en plus aux traits e l'Envie. Le Chanoine Régulier fit en ſorte, que ſous pré- xte de quelques actions très-ſales, on caſſât celui qui avoit édé ſa place à Pierre Abélard, & qu'on lui donnât pour ſuc- eſſeur un ennemi de ce dernier. Alors Abélard ſortit de Pa- is, & s'en alla à Melun pour y enſeigner la Dialectique, omme la premiere fois. Il n'y demeura pas long tems; car ès qu'il eût ſu que Champeaux s'étoit retiré dans un Village vec toute ſa Communauté, il ſe vint poſter ſur le mont ainte Genevieve, & y dreſſa ſon Ecole comme une eſpèce (*d*) e Batterie, contre celui qui enſeignoit à Paris. Champeaux voyant

niverſale formale à parte rei, ou leur *ñitas formalis a parte rei*, ne s'éloi- nent point de ce ſentiment. Or je is que le Spinoſiſme n'eſt qu'une xtenſion de ce dogme; car, ſelon es diſciples de Scot, les natures niverſelles ſont indiviſiblement les nêmes dans chacun de leurs indivi- us: la nature humaine de Pierre eſt ndiviſiblement la même que la na- ure humaine de Paul. Sur quel fon- ement diſent-ils celà? c'eſt que le nême attribut d'homme qui convient Pierre, convient auſſi à Paul. Voi- à juſtement l'illuſion des Spinoſiſtes. L'attribut, diſent-ils, ne diffère point le la ſubſtance auquel il convient: lonc par-tout où eſt le même attri- ut, là auſſi ſe trouve la même ſub- tance: & par conſéquent, puisque e même attribut ſe trouve dans tou- es les ſubſtances, elles ne ſont u'une ſubſtance. Il n'y a donc u'une ſubſtance dans l'Univers, & outes les diverſités que nous voyons lans le monde, ne ſont que différen- es modifications d'une ſeule & mê- ne ſubſtance. L'adverſaire d'Abé- ard n'eut eu rien de bon à dire con- re celà, & je ne vois pas ce que le Cordelier Traſſen qui n'a rien changé à la doctrine de Scot, au milieu des lumieres philoſophiques qui ont éclai- ré ce ſiècle, pourroit répondre à Spi- noſa. Mais les autres ſcholaſtiques n'auroient beſoin pour renverſer to- talement ce mauvais ſyſtème, que de diſtinguer entre *idem numero*, & *idem ſpecie* ou *ſimilitudine*. Pierre & Paul n'ont point la même nature, ni le même attribut, ſi par *même* vous en- tendez autre choſe que ſemblable.

(*d*) *Comme une eſpèce de Batterie.*] La vie d'Abélard que Mr. Thomaſius a publié en Allemagne, m'apprend une choſe, qu'André du Chêne, François d'Amboiſe, & peut-être tous ceux qui avoient parlé d'Abélard, ont ignorée. C'eſt qu'au milieu de ſes ennuis & de ſes perſécutions, & depuis qu'il eut placé Héloïſe dans le Paraclet, il retourna ſur le mont St. Genevieve pour y faire des leçons publiques. C'eſt dequoi Jean de Sarisberi, qui y fut ſon Ecolier, ne nous permet pas d'être en doute. Voilà manifeſtement l'année 1136. Il faut donc que Pierre Abélard ſoit retourné à Paris long-tems après le Concile de Soiſſons, & qu'il en ſoit ſorti peu d'années avant le Concile de Sens.

Digitized by Google

voyant ſa Créature ainſi aſſiégée dans ſon Ecole, ramena les Chanoines Réguliers à leur Convent: mais au lieu de dégager ſon ami, il fut cauſe que ſes Ecoliers l'abandonnerent; abandon qui fut ſuivi quelque tems après de l'entrée de ce pauvre Philoſophe dans un Couvent. Alors le débat ne fut qu'entre Abélard & Champeaux; ce furent eux ſeuls qui diſputerent le terrain; & ce ne fut pas le plus vieux qui eut l'avantage. Pendant que ce Choc ſubſiſtoit encore, Abélard fut obligé d'aller voir ſa Mere, qui à l'exemple de ſon mari vouloit entrer en Religion. Etant retourné à Paris, il trouva que ſon Emule étoit devenu Evêque de Châlons; ainſi pouvant renoncer à ſon Ecole, ſans qu'on pût le ſoupçonner d'avoir quitté le Champ de Bataille, il ne ſongea qu'à étudier en Théologie; & pour cet effet il ſe transporta (*e*) à Laon, où l'Ecolâtre Anſelme faiſoit des Leçons en cette ſcience avec beaucoup de réputation. Il ne fut pas fort content (*f*) de la capacité de cet homme; & au lieu d'aſſiſter à ſes leçons, il s'aviſa d'en faire à ſes condiſciples. Il leur expliqua les Propheties d'Ezéchiel d'une maniere qui leur fut ſi agréable, qu'il y eut bientôt foule dans ce nouvel Auditoire. La jalouſie d'Anſelme ne le permit pas long-tems; il défendit à ce nouveau Maître de continuer ſes leçons.

(*e*) *Il ſe transporta à Laon.*] Othon de Friſingen a mal arrangé les choſes, quand il a dit, qu'Abélard etudia dabord ſous Rozelin, & puis ſous Anſelme de Laon, & ſous Guillaume de Champeaux, Evêque de Châlons. L'ordre des tems n'eſt point là gardé: & d'ailleurs ce Guillaume ne fut point Evêque, pendant qu'Abélard fut ſon diſciple. Je viens de jetter les yeux ſur le livre de Thomaſius intitulé Hiſtoire de la ſageſſe & de la folie T. I. p. 81. où l'on conjecture qu'Abélard ſuccéda l'an 1119. à ce Guillaume en la Charge de Profeſſeur en Théologie. Mais premierement il ne paroit point que ce prétendu prédéceſſeur ait enſeigné cette ſcience. De plus il eſt très certain qu'Abélard fit des leçons à Paris en Théologie avant l'année 1119. car il n'eſt pas poſſible que tout ce qui lui arriva depuis ſes premieres leçons juſques au Concile de Soiſſons ſe ſoit paſſé dans deux ans: or l'on a de bonnes preuves que ce Concile fut convoqué l'an 1121. Joignez à celà que Guillaume des Champeaux devint Evêque de Châlons l'an 1113. & que comme cette Promotion l'éloigna des Ecoles de Paris, Abélard s'en alla à Laon pour y étudier en Théologie. Je ne ſai pourquoi d'autres diſent que ce fut à Châlons qu'il s'en alla pour y faire cette étude.

(*f*) *Content de la capacité de cet homme.*] C'étoit un vieillard qui n'avoit jamais eû beaucoup de génie, de ſorte qu'on le mettoit aiſément à bout dès qu'on le tiroit de ſa routine. Il ne payoit que de verbiage ceux qui le pouſſoient l'épée aux reins, comme faiſoit le pointilleux & le ſubtil Abélard.

(*g*) *Sur les Terres du Comte de Champagne.*] On découvre celà en conférant deux paſſages. Voici le premier. *Ad cellam quandam receſſi, ſcholis more ſolito vacaturus.* Voici le

Digitized by Google

ons. Abélard s'en retourna à Paris, y expliqua publique-nt Ezéchiel, & s'acquit bientôt en Théologie la même ré-ation qu'en Philoſophie: & outre celà il gagnoit beaucoup rgent. Mais la disgrace que lui occaſionnerent ſes Amours ec Héloïſe, lui fit prendre l'habit de Moine dans l'Abbaye St. Denys. Les déſordres de cette Abbaye, où les imputés de l'Abbé étoient autant ſupérieures à celles des ſimples oines, que ſa dignité l'élevoit au deſſus d'eux, chaſſerent entôt Abélard: il voulut devenir cenſeur, & il ſe rendit par ſi fâcheux, que l'on fut ravi de s'en défaire. Il ſe choiſit n lieu de retraite (*g*) ſur les Terres du Comte de Champagne, & y dreſſa une Ecole, où il attira un ſi grand ombre d'Auditeurs, que l'envie des autres Maîtres qui ſe oyoient abandonnés à cauſe de lui par leurs Ecoliers, commença à lui ſuſciter de nouvelles perſécutions. Il s'étoit fait Laon deux Ennemis redoutables, qui n'eurent pas plûtôt ıpperçu le préjudice que leurs Ecoles de Reims recevoient de ıa grande réputation, qu'ils chercherent les occaſions de le perdre. Ils les trouverent dans un Livre qu'il dicta ſur le Myſtere de la (*h*) Trinité; ils prétendirent y avoir découvert une héréſie effroyable, & ils obtinrent par le moyen de leur Ar-

ſecond. *Nocte latenter aufugi, atque ad terram Comitis Theobaldi proximam, ubi antea in Cella moratus fueram, abſceſſi.* Paquier n'a rien compris au premier, puiſqu'il y a trouvé ce ſens: *ſe retirant en un arrière-coin du Monaſtere, liſoit tantôt en Philoſophie, tantôt en Théologie.* Ce ne fut nullement dans l'enceinte de l'Abbaye de St. Denis, qu'Abélard dreſſa une Ecole: il n'en eût pas été moins importun aux Moines dont il cenſuroit les déréglemens; & c'étoit à cauſe de ſes Cenſures qu'ils ſouhaiterent de ſe défaire de lui. Mr. du Cange explique très-doctement ſelon ſa coutume ce que c'eſt que celà.

(*h*) *Sur le Myſtère de la Trinité.*] L'Occaſion qui porta notre Abélard à écrire ſur cette matiere, fut que ſes Ecoliers lui en demandoient des raiſons philoſophiques. Il ne ſe payoient point de paroles, ils aimoient mieux des idées, & ils diſoient hautement qu'il n'étoit pas poſſible de croire ce que l'on n'entendoit pas, & que c'étoit ſe moquer du monde que de prêcher une choſe qui eſt incompréhenſible, tant à celui qui parle qu'à ceux qui écoutent. La-deſſus il ſe mit à leur expliquer l'unité de Dieu, par des comparaiſons empruntées des choſes humaines. Paquier l'accuſe d'avoir ſoutenu, *qu'on ne devoit pas croire une choſe dont on ne pouvoit rendre raiſon, ce qui étoit en bon langage* pourſuit-il, *détruire le fondement général de notre foi.* Je ne lui demande pas qui lui a dit qu'un Profeſſeur approuve toutes les fantaiſies de ſes Ecoliers, lorsqu'il a la complaiſance d'en prévenir autant qu'il peut les mauvaiſes ſuites: car il y a quelque apparence qu'Abélard trouvoit aſſez raiſonnables les maximes qu'il attribuoit à ſes Auditeurs. Le Traité qu'Abélard compoſa ſur ce ſujet plut extrêmement à tout le monde, hormis à ceux qui étoient du même métier que lui; c'eſt à dire, qui étoient

Digitized by Google

Archevêque la Convocation d'un Synode à Soiſſons (*i*) environ l'an 1121. Ce Concile ſans avoir donné lieu à Abélard de ſe défendre, le condamna à jetter lui même ſon livre au feu, & à s'enfermer dans le Cloître de St. Médard. On lui ordonna peu après de retourner au Couvent de St. Denys, où la liberté qu'il s'étoit donnée de cenſurer les mœurs corrompues de l'Abbé & des Religieux, l'avoit expoſé à la haine de tant de Gens.

Profeſſeurs en Théologie. Fâchés qu'un autre eût trouvé des explications & des Eclairciſſemens qu'ils n'auroient pas pû trouver, ils crierent à l'hérétique, & firent tant de vacarmes, que peu s'en fallut que le peuple ne lapidât Abélard. Leurs cabales toutes puiſſantes extorquerent du Légat du Pape la Condamnation qu'on a vûe dans le corps de cet article. Ils avoient fait accroire qu'Abélard admettoit trois Dieux: cependant il eſt très-certain qu'il étoit très Orthodoxe ſur le Myſtere de la Trinité, & que tous les Procès qu'on lui fit ſur cette matiere ſont de mauvaiſes chicaneries qui procédoient ou de malice ou d'ignorance. La comparaiſon qu'il emprunta de la Logique, va plûtôt à reduire à une les trois perſonnes divines, qu'à multiplier en trois l'eſſence de Dieu; & voilà néammoins qu'on l'accuſe non pas de Sabellianiſme, mais de Trithéïſme. Sa Comparaiſon eſt que comme les trois propoſitions d'un Syllogiſme ne ſont qu'une même vérité, de même le Pere, le Fils & le S. Eſprit ne ſont qu'une même Eſſence. Les inconvéniens qui peuvent ſortir d'un tel parallele n'égalent point, ou pour le moins ne ſurpaſſent point ceux qui naiſſent du parallele de la Trinité avec les trois dimenſions de la Matiere. Ainſi puisqu'on ne doute pas de l'Orthodoxie de Mr. Wallis, Mathematicien d'Oxford, qui a fait valoir extrémement le parallele des trois dimenſions, on ne doit pas douter de celle de Pierre Abélard, ſous prétexte de la comparaiſon du Syllogiſme. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſur le pied du Syllogiſme, & ſur celui des trois dimenſions, il s'en faudroit bien que le Myſtère de la Trinité ne fut ce qu'il eſt. Notez qu'un Miniſtre s'étoit ſervi du parallele des trois dimenſions l'an 1685. Celà paroît par les nouvelles de la Republique des Lettres à l'Art. 3 de Juillet, à l'Art. 10 d'Août & à l'Art. 12 de Sept. Il fut réfuté par un autre Miniſtre l'an 1694. Voyez l'Examen de la Théologie de Mr. Jurieu par Mr. Saurin pag. 821.

(*i*) *Environ l'an 1121.*] Le Pere Alexandre prouve fortement celà, tant contre Jean Picard, Chanoine de S. Victor, qui a mis ce Concile à l'an 1116. que contre Binius qui l'a mis à l'an 1136. On avoit déjà cenſuré dans la préface des Oeuvres de Pierre Abélard, les fautes chronologiques de Binius, & celles de quelques autres. On avoit dit que Platine avoit placé ſous le Pape Lucius II. le Synode qui condamna Abélard; que Binius avoit donné dans cette erreur de Platine; qu'il en avoit commis une autre en mettant ſous l'année 1140. le Concile de Soiſſons, & celui de Sens; & que Genebrard n'a mis qu'une année d'intervalle entre ces deux Conciles. Pour juſtifier que ce ſont des fautes, on avoit dit que le Pontificat de ce Lucius, qui ne fut pas d'un an tout entier, tombe ſur l'année 1145. & qu'il ſe paſſa 20. années entre la tenue du Concile de Soiſſons, & la tenue du Concile de Sens. On ſoutient que l'Evêque de Préneſte, qui préſida au Concile de Soiſſons en qualité de Légat du Pape, ſortit de France environ l'an 1120. & qu'il n'y revint plus. On pouvoit remarquer plus d'une faute dans les paroles de Platine, qui prétend qu'Abélard confondu dans le concile en préſence de Louis VII. ſe retracta de bonne foi, prit l'habit de Religieux, & vecut pieuſement dans un lieu de-

Digitized by Google

Gens. Il lui échapa de dire qu'il ne croyoit pas que leur Saint Denys fût Denys l'Areopagite, dont il eſt parlé dans l'Ecriture. Cela fut relevé tout auſſi-tôt, & rapporté à l'Abbé, qui en eut beaucoup de joie, parce qu'il ſe voyoit en main un prétexte de mêler aux accuſations de fauſſe doctrine les (*k*) accuſations de Crime d'état, choſe que ces Meſſieurs ne manquent jamais de pratiquer, pour ſatisfaire plus ſûrement leur ven-

ſert avec quelques uns de ſes Diſciples. Premierement il eſt certain qu'Abélard s'étoit fait Moine avant que l'on tint aucun Concile contre lui. En ſecond lieu c'eſt au Concile de Sens que Louis VII. aſſiſta, pour voir ce qui ſe paſſeroit dans la cauſe de cet Hérétique. Or il eſt faux que dans ce Concile Abélard ſe ſoit rendu aux raiſons de ſes Adverſaires, & qu'il ait abjuré ſes Opinions. Il demanda dès l'entrée qu'on le renvoyât au Pape. En troiſieme lieu, il n'eſt pas moins faux qu'il ait vécu depuis ce tems-là dans un lieu déſert avec quelques diſciples; car il paſſa tout le reſte de ſes jours chez les Moines de Clugny. On voit bien que Platine a mis pêle-mêle ce qui regarde les deux Conciles aſſemblés contre Abélard. La plûpart des fautes que je viens de relever ſont reprochées à Belleforêt dans la préface mentionnée ci-deſſus, où dailleurs on le cenſure avec raiſon d'avoir gloſé ſur l'Epitaphe d'Abélard, comme ſi les louanges outrées qu'on y lit, étoient une preuve de ſon impudence & de ſon orgueil inſupportable. Il eſt certain que cette Epitaphe fut compoſée par l'Abbé de Clugny après la mort d'Abélard. Pluſieurs Hiſtoriens ont mal diſtingué les deux Conciles qui traiterent la cauſe de ce perſonnage. Paul Emile veut que celui de Sens ſoit le premier où elle ait été examinée: du Haillan debite le même menſonge, & l'accompagne de pluſieurs autres; comme qu'Abélard n'oſa comparoître; que tous ſes Ecrits furent condamnés au feu; & que la ſeconde fois qu'il fut cité, les Prélats diſputerent longuement avant que de le condamner. Philippe de Bergame ſoutient que l'Hérétique ayant été convaincu en préſence du Roi Louis, par les puiſſantes raiſons de ces doctes & catholiques Prélats, abjura ſes fauſſes doctrines, ſe fit Moine, & paſſa le reſte de ſes jours fort ſaintement dans un déſert avec quelques uns de ſes diſciples. On trouveroit mille Chroniqueurs qui ont copié les uns après les autres ces mêmes menſonges. Un petit livre que j'ai déjà cité, met dans la bouche d'Héloïſe ces paroles: *Que n'avancerent point ces deux faux prophètes, qui declamerent ſi fortement contre vous au Concile de Rheims?* Ces deux faux prophètes ſont St. Bernard & St. Norbert. Héloïſe n'a point dit qu'ils ayent crié dans quelque Concile, & en tout cas ce n'eſt point dans celui de Rheims.

(*k*) *Les Accuſations de Crime d'Etat.*] C'eſt un artifice dont on s'eſt ſervi tant de fois, depuis que les Juifs l'employerent contre Notre Seigneur, qu'il eſt étrange qu'on l'oſe employer encore aujourd'hui. Ne devroit-on pas craindre qu'une lâcheté, auſſi uſée de vieilleſſe que celle-là, ne fût incapable de ſéduire? Non, on ne le doit pas craindre; le monde eſt trop indiſciplinable pour profiter des maladies des ſiècles paſſés. Chaque ſiècle ſe comporte comme s'il étoit le premier venu; & comme l'eſprit de perſécution & de vengeance a tâché juſqu'à préſent d'intéreſſer les ſouverains dans ſes querelles particulieres, il tâchera de les y mêler jusques à la fin du monde; & nous pouvons bien appliquer ici la ſentence de Salomon: *Ce qui a été, c'eſt ce qui ſera, & ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſe fera.* Nos deſcendans diront auſſi bien que nous:

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a ſelon Cotin ni foi, ni Dieu, ni Loi.

Digitized by Google

geance. L'Abbé assembla son Chapitre sans perdre tems, & déclara qu'il alloit livrer à la Justice du Roi, celui qui avoit l'audace de renverser la Gloire & la Couronne du Royaume. Abélard ne jugeant point que de pareilles menaces fussent peu de chose, se sauva de nuit en Champagne, & obtint après la mort de l'Abbé la permission de vivre monastiquement où il voudroit. Les raisons politiques qui concoururent à cela sont (*l*) assez curieuses. Ensuite de cette Permission il se choisit une solitude dans le Diocèse de Troies, & y bâtit un Oratoire qu'il nomma le Paraclet. Une grande multitude d'Ecoliers l'y allerent joindre, ce qui réveilla l'envie qui l'avoit tant de fois persécuté. Mais à ce coup il tomba dans les plus dangereuses mains du monde, je veux dire qu'il fut en bute à deux soi-disans Restaurateurs de l'ancienne Discipline, & grand Zélateurs, qui, comme de (*m*) nouveaux Apôtres s'étoient acquis la faveur des peuples. Ils répandirent tant de médisances contre sa personne qu'ils lui débaucherent les principaux de ses amis, & qu'ils contraignirent ceux qui l'aimoient encore à n'oser le lui témoigner. Ils lui rendirent la vie tellement

(*l*) *Sont assez curieuses.*] Abélard ne pouvant avoir de l'Abbé de St. Denys la permission de se retirer, eut recours aux machines de la Politique. Il savoit que plus les Moines de St. Denys se plongeoient dans le désordre, plus la Cour exerçoit d'autorité sur cette Abbaye, & en tiroit de profit. Il fit donc entendre au Roi & à son Conseil, qu'il n'étoit pas de l'intérêt de Sa Majesté qu'un Religieux comme lui, qui censuroit éternellement la mauvaise vie de ces Moines, demeurât longtems parmi eux. On entendit à demi mot ce que cela vouloit dire, & l'on donna ordre à l'un des principaux de la Cour de demander à l'Abbé & aux confidens de l'Abbé, pour quelles causes ils vouloient retenir par force un Moine dont la vie ne s'accordoit pas avec la leur, & qui à cause de celà ne leur étoit bon à rien, & pouvoit aisément leur procurer leur honte. La Conclusion fut qu'Abélard se retira. Je me souviens à ce propos d'avoir demandé un jour à un homme qui me contoit mille & mille *déréglemens* des Ecclésiastiques de Venise, comment il se pouvoit faire que le Sénat souffrit des choses qui faisoient si peu d'honneur à la Religion & à l'Etat. On me fit réponse que le bien public obligeoit le Souverain à user de cette indulgence; & pour m'expliquer cette énigme, on ajouta que le Sénat étoit bien aise que le peuple eût le dernier mépris pour les Prêtres & pour les Moines; car dès-lors ils sont moins capables de le faire soulever. L'une des raisons, me dit-on, pourquoi les Jésuites ne plaisent point là au Souverain, c'est qu'ils gardent mieux le *decorum* de leur Caractère, & qu'ainsi se faisant plus respecter au menu peuple par un extérieur plus réglé, ils sont plus en état d'exciter une sédition. J'ai de la peine à m'imaginer qu'un désordre aussi affreux que celui-là soit véritable. Où en seroit-on, si l'autorité souveraine avoit besoin de se maintenir par un tel expédient, & si le Clergé se rendoit plus formidable par ses bonnes que par ses mauvaises mœurs? Ce désordre seroit mille fois plus déplorable que celui

Digitized by Google

lement amère, qu'il fut ſur le point d'abandonner le pays de Chrétienté: mais ſon Etoile ne lui permit pas de ſe procurer ce repos, & l'attacha tout de nouveau à des Chrétiens & à des Moines pires que les Turcs. Les Moines de l'Abbaye de Ruys au Diocéſe de Vannes (*n*) l'élurent pour leur ſupérieur: il eſpéra que ce ſeroit pour lui un aſyle: mais il éprouva qu'il n'avoit fait que changer de mal. Les mœurs incorrigibles des Moines, & la violence d'un Seigneur qui leur ôtoit la meilleure partie de leurs revenus, de ſorte qu'ils étoient contraints de nourrir de leur propre bourſe leurs concubines & leurs enfans, l'expoſerent à mille chagrins, & même (*o*) aux plus grands dangers. Sur ces entrefaites l'Abbé de Saint Denys chaſſa les Religieuſes d'Argenteüil. Abélard mû de pitié pour Héloïſe leur Prieure lui fit préſent de l'Oratoire du Paraclet, où elle s'établit avec quelques unes de ſes Compagnes. Depuis ce tems-là il fit ſouvent des voyages de Bretagne en Champagne pour les intérêts d'Héloïſe, & pour ſe délaſſer un peu des embarras de ſon Abbaye. Voilà jusqu'où il a conduit l'hiſtoire de ſes malheurs, dans une Lettre qui ſubſiſte encore. Le

dont parle Tacite, lorsqu'il dit que ſous un mauvais Gouvernement, la grande réputation n'expoſe pas à moins de périls que la mauvaiſe. Abélard dit qu'un Seigneur Breton s'étoit prévalu de la mauvaiſe vie des Moines de Ruys, afin de s'emparer de leurs biens. Oter à des Gens qui par la ſainteté de leur vie ſe ſont acquis la Vénération des peuples, ôter, dis-je, à de telles Gens ce que la Charité des fideles leur a donné, n'eſt pas une petite entrepriſe: mais on ne croit pas risquer beaucoup en l'ôtant à des perſonnes qui ſcandaliſent le public.

(*m*) *Qui comme de nouveaux Apôtres.*] Ces nouveaux Apôtres étoient St. Bernard & St. Norbert.

(*n*) *L'elurent pour leur ſuperieur.*] Le Bénédictin qui a tant travaillé ſur les antiquités de Paris, a eû grand tort de cenſurer Belleforêt, qui avoit dit qu'Abélard poſſéda une Abbaye dans la Bretagne. *Qu'il ait été Abbé en Bretagne cela eſt faux; car au ſortir du Paraclet, il ſe retira à Cluny, & y perſévéra en icelle congrégation juſques à la mort.* Voilà un Auteur bien informé. Il ignore que Pierre Abélard eut une Abbaye en Bretagne avant & après la ceſſion du Paraclet. S'il avoit bien lu la Lettre d'Abélard, dont il cite quelques peſſages, il y auroit vû cela avec la derniere évidence.

(*o*) *Et même aux plus grands dangers.*] Les Moines tâcherent ſouvent de l'empoiſonner, & ne pouvant en venir à bout dans les viandes ordinaires, à cauſe de ſes précautions, ils eſſayerent de l'empoiſonner par le pain & le vin de l'Euchariſtie. Un jour n'ayant pas mangé d'une Viande qui lui avoit été préparée, il vit mourir ſon Campagnon qui la mangea. Les Excommunications dont il foudroyoit les plus mutins de ſes Religieux, ne remedierent pas au déſordre. Enfin il craignit plus le poignard que le poiſon, & ſe compara à celui que le Tyran de Syracuſe fit mettre à ſa table, ſous une épée qui ne pendoit qu'à un fil.

Digitized by Google

Le reſte de ſa vie doit être cherché dans d'autres Ecrits, & conſiſte principalement en ce qu'il eut un nouveau procès d'héreſie devant l'archevêque de Sens. Il demanda qu'il lui fût permis de juſtifier ſa doctrine dans une Aſſemblée publique. Cela lui fut accordé; on convoqua un Concile à Sens, auquel le Roi Louis VII. voulut aſſiſter en perſonne. Ce fut l'an 1140. St. Bernard y fut mandé pour y ſoutenir le perſonnage d'Accuſateur. On lut d'abord à l'aſſemblée les propoſitions qui avoient été extraites des livres de Pierre Abélard; cette Lecture fit tant de peur à l'accuſé, qu'il interjetta Appel au Pape. Le Concile ne laiſſa pas de condamner les propoſitions: mais il n'ordonna rien contre la perſonne accuſée, & rendit compte de tout au Pape Innocent II. en le priant de confirmer la condamnation. Le Pape n'y manqua pas; il ordonna que les livres d'Abélard fuſſent brulés, & qu'on l'enfermât; & lui défendit de plus enſeigner. Il s'appaiſa quelque tems après à la ſollicitation de Pierre le Vénérable, qui avoit reçu fort honnêtement cet Hérétique dans ſon Abbaye de Clugny, & qui l'avoit même réconcilié avec St. Bernard, le promoteur de l'oppreſſion que l'innocence avoit ſoufferte dans ce Concile. La retraite de Clugny fut la derniere dont Abélard eut beſoin. Il y trouva toute ſorte de charité, il y fit des leçons aux Moines, il y fut également humble & laborieux. Enfin étant devenu infirme, perſécuté de la gale, & de pluſieurs autres incommodités, on l'envoya dans le Prieuré de St. Marcel, lieu très-agréable ſur la Saône, auprès de Châlons. Il y mourut le 21. d'Avril (*p*) 1142. à l'âge de 63. ans. Son corps fut envoyé à Héloïſe qui le fit enterrer au Paraclet.

ADA-

(*p*) *Le 21. d'Avril 1142.*] Cela montre que le nouvel Auteur de la vie d'Abélard s'eſt fort abuſé, en le faiſant vivre l'an 1170. Je parle de l'auteur d'un petit Livre imprimé à la Haye en 1693. où l'on trouve avec *l'Hiſtoire abrégée d'Eloïſe & d'Abélard*, trois autres petites pieces.

(*a*) *Ils ne l'obſervoient que lorſqu'ils étoient aſſemblés.*] Daneau s'eſt donc abuſé, lorsqu'il a mis au nombre de leurs erreurs, qu'il faut que les Chrétiens de l'un & de l'autre ſexe aillent nus par les rues.

(*b*) *On ne le recevoit plus dans l'aſſemblée.*] St. Epiphane témoigne que ces gens-là profeſſoient la continence & la vie monaſtique, & qu'ils condamnoient le mariage. Il ne faut donc point douter que leur diſcipline ne condamnât la fornication & l'adultere; & qu'ainſi, ils n'excommuniaſſent, & ne chaſſaſſent de leurs aſſemblées, ceux qui commettoient cette faute. Et il eſt à remarquer, qu'encore que cet ancien Pere ne veuille pas convenir de ce que diſoient les Adamites; ſavoir, qu'ils ſe dépouilloient à cauſe qu'ils n'avoient

Digitized by Google

ADAMITES, ſecte ridicule, qui, ſelon quelques Auteurs, étoit une branche des Carpocratiens & des Valentiniens. Théodoret lui donne un certain Prodicus pour fondateur. St. Epiphane témoigne que le nom d'Adamites leur venoit d'un certain Adam, qui vivoit au temps qu'ils furent ainſi appelés. Il y a plus d'apparence qu'Adam, la tige de tout le genre humain, étoit la ſource de ce nom-là, comme nous l'apprend St. Auguſtin; car ces miſerables imitoient la nudité dans laquelle nos premiers peres vécurent pendant l'état d'innocence, & condamnoient le mariage, par la raiſon qu'Adam ne connut Eve qu'après ſon péché, & après ſa ſortie du Paradis. Ils croyoient donc que, ſi l'homme eût perſevéré dans ſon innocence, il ne ſe fût fait aucun mariage. Auſſi faiſoient-ils profeſſion de continence & de vie monaſtique. Quant à la nudité, ils ne l'obſervoient que lorsqu'ils étoient aſſemblés (*a*) pour les exercices de leur Religion. Ils s'aſſembloient dans un poêle, afin de chaſſer le froid par le moyen du feu qu'ils allumoient ſous la chambre: ils quittoient leurs habits en y entrant, & ſe mettoient, auſſi bien les femmes que les hommes, auſſi bien les Miniſtres que les Laïques, au même état que l'on eſt en ſortant du ventre de la mere. On s'aſſeyoit pêle-mêle ſur des bancs qui étoient les uns au deſſus des autres, & l'on faiſoit ſes dévotions; après quoi, l'on reprenoit ſes habits, & l'on retournoit chez ſoi. Si quelqu'un faiſoit quelque faute, on ne le recevoit plus dans l'aſſemblée (*b*): on diſoit qu'ayant mangé comme Adam du fruit défendu, il devoit être chaſſé comme lui du Paradis; c'eſt ainſi que ces gens-là nommoient leur Egliſe. Voilà ce que St. Epiphane en rapporte,

point de honte de leur nudité, non plus qu'Adam; il eſt, dis-je, à remarquer, qu'encore que St. Epiphane aime mieux attribuer leur conduite à une laſciveté inſatiable, qui vouloit procurer des amorces à la vue, il ne dit pas néanmoins qu'il ſe fît des actions impures dans leurs aſſemblées. C'eſt donc fauſſement que Baronius lui impute de les avoir appellées des bordels: il s'eſt ſervi du terme de taniere, d'antre, & de caverne ſimplement, comme il paroît de ce qu'il remarque que c'eſt le nom qu'il voudroit donner aux conventicules des Héréſies. Manifeſtement, il fait alluſion à ce qui eſt dit dans l'Evangile, qu'on avoit fait de la maiſon de Dieu une caverne de brigands. La notion d'impureté corporelle, ou de commerce charnel entre les deux ſexes, n'a point lieu ici. Le P. Gaultier a donc grand tort de dire, en citant St. Epiphane, que les Adamites, ayant laiſſé leurs habits à la porte de leurs Aſſemblées, ſe mêloient indifféremment avec les femmes qui leur tomboient ſous la main. Pour la citation d'Alphonſe de Caſtro, qu'on voit

rapporte, (*c*) non pas pour l'avoir lu dans quelques livres, ou pour l'avoir appris de quelqu'un d'entr'eux; mais ſur ce qu'il en avoit ouï dire à pluſieurs autres perſonnes. Il ne ſait point ſi de ſon tems cette ſecte étoit entierement abolie, ou ſi elle ſubſiſtoit encore. Evagrius fait mention de quelques Moines de la Paleſtine, qui par un excès de dévotion, & pour bien mortifier

après celle de St. Epiphane à la marge du P. Gaultier, elle ne peut que multiplier le nombre des faux accuſateurs. Lambert Daneau, qui accuſe de la même impureté les Adamites, ne cite point St. Epiphane, mais Clément d'Alexandrie cité par Théodoret. On verra bientôt que ce paſſage n'a pas été bien allegué. Il eſt aſſez étrange que St. Epiphane & St. Auguſtin n'ayent rien ouï dire de cela; car ce ſont des choſes que la renommée ne laiſſe point périr, lorsqu'une fois elle s'en trouve ſaiſie, à moins que la fauſſeté n'en devienne tout-à-fait palpable. Encore n'arrive-t-il pas toujours en ce cas-là que la renommée lâche priſe. Voyez dans la Remarque ſuivante le moyen d'accorder ces deux Peres avec Clément d'Alexandrie.

(*c*) *Voilà ce que St. Epiphane en rapporte.*] Il ne dit point que chacun ſe ruât ſur ſa chacune dans leurs Aſſemblées: c'eſt ce qui a été touché dans la Remarque précédente. Il leur impute encore moins les héréſies de Prodicus, dont le P. Gaultier donne la liſte, & que Moréri leur impute pour la plupart. Moréri n'eſt pas auſſi blâmable en cela, qu'en ce qu'il aſſûre que St. Epiphane nomme leurs temples *des lieux infames, à cauſe des crimes abominables qu'ils commettoient dans ces cavernes d'horreur & de proſtitution.* Cet Auteur ajoute, *qu'ils rejettoient la priere.* Daneau le dit auſſi, ſur la foi de Clément d'Alexandrie. Cependant, St. Epiphane & St. Auguſtin diſent le contraire. *Ils s'aſſemblent tout auſſi nus qu'ils étoient au ſortir du ventre de leurs meres; & en cet état ils font leurs lectures, leurs* ORAISONS, *& leurs autres exercices de Religion.* C'eſt ainſi que parle St. Epiphane dans le Sommaire du II Livre du I Tome: & voici les termes de St. Auguſtin. Les hommes & les femmes s'aſſemblent nus, ils écoutent nus la lecture, ils prient nus, ils celebrent nus les Sacrements. Le moyen d'accorder ces deux derniers Peres avec Clément d'Alexandrie, ſeroit de ſuppoſer que les Adamites, auxquels celui-ci donne Prodicus pour fondateur, ne ſuivoient pas toutes les erreurs de Prodicus. Cette ſuppoſition n'a rien d'extraordinaire: il ne faut quelquefois que trente ou quarante ans, pour rendre une ſecte fort diſſemblable à celui qui l'a fondée. Ainſi l'on n'eſt point exact lors qu'on attribue aux Adamites toutes les extravagances de Prodicus, ſous prétexte qu'il a été leur fondateur. En effet, il eſt conſtant, par le témoignage de St. Epiphane, & par celui de St. Auguſtin, qu'ils ſe dépouilloient totalement dans leurs aſſemblées: mais Clément d'Alexandrie, bien loin de dire rien de ſemblable des Sectateurs de Prodicus, obſerve qu'avant que d'en venir aux priſes, ils faiſoient ôter les chandelles, qui leur auroient donné de la honte. Ainſi Daneau n'a pas eu raiſon d'appliquer aux Adamites ce que ce Pere avoit dit des Sectateurs de Prodicus. En un mot, quand je conſidere les calomnies des Païens contre les premiers Chrétiens, & celles des Catholiques contre les Proteſtans, par rapport aux aſſemblées nocturnes, je ne crois pas de léger tout ce que le gros de l'arbre impute.

(*d*) *D'une maniere fort étrange.*] Ils renchérirent ſur les autres Moines, dont le même Evagrius fait mention, qui, n'ayant pas un habit en propre, vu que celui qui avoit été porté un jour par un Religieux ſervoit le lendemain à un autre,

Digitized by Google

mortifier leur corps, s'en alloient, tant hommes que femmes, dans des ſolitudes, tous nus, excepté les parties que la pudeur défend de nommer, & s'expoſoient là d'une maniere fort étrange (*d*) aux rigueurs du chaud & du froid. Je vois que les Catholiques & les Proteſtans ſe reprochent les uns aux autres (*e*) d'avoir de ces Adamites dans leurs pays: peut-être n'ont-

avoient du moins l'uſage de quelque habit. Les Solitaires dont je parle, ſe contenterent de porter une ceinture; & quant au reſte, ils renoncerent, autant qu'ils purent, à l'humanité: ils ne voulurent point ſe nourir des alimens qui ſervent aux autres hommes: ils ſe mirent à paître, comme font les animaux; & ils ne paiſſoient qu'autant qu'ils en avoient beſoin pour ne pas mourir. Ils devinrent enfin ſemblables aux bêtes: leur figure changea, & leur ſentiment auſſi. Dès qu'ils voyoient d'autres perſonnes, ils prenoient la fuite, & s'ils ſe voyoient pourſuivis, ils ſe ſauvoient à toutes jambes, ou dans quelque trou inacceſſible. Quelques-uns rentroient dans le monde, & faiſoient ſemblant d'être fous, afin de témoigner plus de mépris pour la gloire. Ils alloient manger dans les Cabarets, ils entroient dans les bains publics, ils converſoient & ils ſe lavoient avec l'autre ſexe; mais avec tant d'inſenſibilité, que ni la vue, ni le toucher, ni même l'embraſſement d'une femme, ne leur cauſoient aucune émotion. Ils étoient hommes avec les hommes, & femmes avec les femmes: ils vouloient être de tous les deux ſexes. Il y a de l'apparence qu'ils n'avoient pas beaucoup de peine à contrefaire les fous, & qu'ils l'étoient effectivement. Au reſte, leur nudité étoit bien contraire aux principes de ces Religieux dont je parlerai dans la Remarque ſuivante, & ne pourroit pas même bien s'accorder avec la doctrine du P. Sanchez.

(*e*) *Se reprochent les uns aux autres.*] Mr. Moréri aſſûre qu'il y a des Adamites *en Angleterre, où ils font leurs Aſſemblées de nuit, & n'apprennent que ces mots, „Jure, parjure, & ne découvre point le ſecret.*" On a eu raiſon de lui dire, dans l'Edition d'Amſterdam, qu'il n'y a point de telles gens en Angleterre, *que la police y eſt trop bonne, pour y ſouffrir une infamie de cette nature, qui ne pourroit pas demeurer cachée: & qu'il n'y a gueres d'apparence non plus, qu'il y en ait en Pologne;* car il avoit dit qu'il s'y trouve *encore de ces devoyés.* Il ne pourroit pas ſe défendre, en diſant, qu'il ne prétend point que ces gens-là ſe montrent nus au public, mais ſeulement qu'ils ſe deshabillent dans leurs conventicules nocturnes, ce qu'une bonne police peut ignorer: il ne pourroit point, dis-je, alléguer cela pour ſa juſtification, puis-qu'il venoit de parler des Adamites de Boheme, qui alloient toujours nus, à ce qu'on prétend. Il faut donc que Mr. Moréri, s'il a entendu ce qu'il diſoit, aſſûre qu'il y a encore aujourd'hui en Angleterre des gens, qui, par principe de Religion, vont toujours nus, tant hommes que femmes. Or c'eſt ce que la police ne ſouffriroit pas, & ne ſauroit ignorer. Voilà donc un Catholique, qui ſoutient qu'il y a des Adamites dans les pays Proteſtants. Je ne dis rien de ces contes vagues & ridicules touchant la Hollande, qui ſe voyent dans le *Sorberiana*, à la page 17. Le Miniſtre Daneau dit qu'il y a des Moines en Italie, nommés Adamites, qui vont nus en conſequence des vœux qu'ils ſont, conformément aux regles les plus ſacrées de leur Ordre. Je voudrois qu'il eût eu plus d'empreſſement pour prouver ce fait, que pour faire une oppoſition entre la conduite de ces gens-là, & celle des anciens Moines, qui ne s'étoient jamais vus nus, & qui diſoient qu'un homme de leur profeſſion ne pouvoit contempler lui-même ſa nudité, ſans faire une choſe indigne de lui.

Digitized by Google

n'ont-ils pas plus de raiſon les uns que les autres de ſe le reprocher. Si je n'avois pas d'autre caution que Lindanus, je ne croirois pas qu'en 1535, on vit des Adamites à Amſterdam, riches & de fort bonne famille, courir tout nus, & qu'il y en eut d'aſſez fanatiques, pour monter ſur des arbres, où ils attendirent vainement que le pain leur tombât du Ciel, juſques à ce qu'ils tomberent eux-mêmes à demi-morts ſur la terre. Je citerai ailleurs un Ecrivain qui atteſte une partie de ces faits.

AGREDA (MARIE D') Religieuſe viſionnaire, & fameuſe par un Ouvrage que la Sorbonne a cenſuré, a vécu au XVII. ſiécle. François Coronel ſon pere, & Catherina de Arena ſa mere, qui demeuroient à Agreda, ville d'Eſpagne, fondérent un Couvent dans leur maiſon, le 19 de Janvier 1619. Une révélation particuliere les y pouſſa. Notre Marie y prit l'habit de Religieuſe, le même jour que ſa mere, & que ſa ſœur; elle y fit profeſſion avec ſa mere, le 2 de Fevrier 1620. Elle fut élue Supérieure, l'an 1627; & pendant les dix premiéres

Un Caſuiſte moderne, qui n'eſt pas des plus rigides, dit que voir nager une perſonne nue de différent ſexe, eſt un péché mortel. Deux hommes d'un caractere grave, comme deux Prélats, qui s'entrevoyent nus, commettent, dit-il, un péché mortel. Le Bernia parle d'un homme, qui ne portoit jamais la main, qu'avec le gant, à ſes parties honteuſes. Pourquoi un Caſuiſte ne pourroit-il pas exiger qu'on s'abſtint de les toucher à nu, auſſi bien que de les contempler à nu? Un ancien Philoſophe, par affectation de chaſteté, n'y alloit ni avec le gant, ni ſans gant; il s'éloignoit bien en cela du principe d'Anacharſis. Cet ancien Philoſophe étoit le ſévere Xenocrate.

(a) *Il y a tant de folies dans cet Ouvrage.*] On y voit, „qu'auſſi-tôt que „la Vierge fut venue au monde, le „Tout-puiſſant ordonna aux Anges „de tranſporter cet aimable enfant „dans le Ciel Empyrée; ce qu'ils „firent pluſieurs fois. Que Dieu aſ„ſigna cent de chacun des neuf „Chœurs des Anges, c'eſt-à-dire „900, pour la ſervir; & qu'il en deſtina 12 autres, pour la ſervir en „forme viſible & corporelle: & en„core 18 des plus relevés, qui deſ„cendoient par l'échelle de Jacob, „pour faire les Ambaſſades de la „Reine au grand Roi. Que pour „mieux ordonner cet invincible eſca„dron, on y mit a la tête le Prince „de la Milice céleſte, St. Michel. „Que la premiere conception du „corps de la très-Ste. Vierge ſe fit „en un jour de Dimanche correſpon„dant à celui de la création des An„ges. Que ſi la Vierge ne parla pas „dès ſa naiſſance, ce n'eſt pas qu'elle „ne le pût faire; c'eſt qu'elle ne le „voulut pas. Qu'avant l'âge de 3 „ans, elle balayoit la maiſon, & les „Anges l'aidoient" &c. Il y a je ne ſais combien de pareilles imaginations. Voilà les extraits qu'un Journaliſte Proteſtant en a donnés. Un autre Journaliſte, qui eſt un bon Catholique, nous aſſure, qu'*on ne trouve dans les ſix premiers* Chapitres *que des viſions, par leſquelles la Sœur*

Digitized by Google

miéres années de ſa Supériorité, elle reçut de Dieu & de la Vierge Marie pluſieurs commandemens d'écrire la Vie de la Sainte Vierge. *Elle réſiſta* à ces ordres, *juſqu'à l'an 1637, qu'elle commença à l'écrire. L'ayant achevée, elle la brûla, avec pluſieurs Ecrits qu'elle avoit compoſés ſur d'autres ſujets*: elle ſuivit en cela *le conſeil d'un Confeſſeur, qui la conduiſoit en l'abſence de ſon Confeſſeur ordinaire. Ses Supérieurs, & le premier Confeſſeur, l'en reprirent très aigrement, & lui commanderent d'écrire une ſeconde fois la Vie de la Sainte Vierge. Dieu & la Vierge lui réitérerent le même commandement. Elle commença* d'obéir le 8 de Décembre 1655. Elle diviſa cet Ouvrage *en trois parties, contenues en huit livres, qui ont été imprimés à Lisbonne, à Madrit, à Perpignan, & à Anvers. Le premier a été traduit d'Eſpagnol en François, ſur l'Edition de Perpignan, par le Pere Croſet, Recolet.* Cette Traduction fut imprimée à Marſeille, l'an 1696. Il y a tant de folies dans cet Ouvrage, (*a*) ſi capables néanmoins de plaire aux dévots outrés de la Sainte Vierge, que la Faculté de Théologie de Paris jugea à propos de le cenſurer. (*b*) Elle en vint

Marie de Jeſus dit, que Dieu lui découvrit les myſteres de la Sainte Vierge, & les décrets qu'il fit de créer toutes choſes . . . . que dans le vingtiéme Chapitre, *elle fait le récit de ce qui arriva à la Sainte Vierge, pendant les neuf mois qu'elle fut dans le ſein de Sainte Anne; qu'elle vient enſuite à la naiſſance de la Sainte Vierge, au nom qui lui fut donné, aux Anges qui furent chargés de ſa garde, aux occupations des dix-huit premiers mois de ſon enfance, à l'entretien qu'elle eut avec Dieu à la fin de ces dix-huit mois, à ſes converſations avec Saint Joachim & Sainte Anne, & aux ſaints exercices auxquels elle s'occupa juſqu'à ce qu'elle fut miſe dans le Temple de Jeruſalem.* Si quelqu'un s'imaginoit que parmi tant de viſions, il n'y a rien qui concerne l'Apocalypſe, il ſe tromperoit lourdement; car notre Marie, non-contente d'avoir expliqué le XII Chapitre des Révélations de St. Jean, s'eſt fort étendue à expliquer le XX *par rapport à la Conception* de la Sainte Vierge. Il ſeroit bien ſurprenant qu'elle eût pu voguer ſur cette mer pluſieurs années, ſans donner dans cet écueil. Si vous ſouhaitez de connoître le Titre de ſon Ouvrage dans la Traduction de Thomas Croſet, liſez ce qui ſuit. *La myſtique Cité de Dieu, miracle de la Toute-puiſſance, abîme de la Grace, Hiſtoire divine de la Vie de la Très-Sainte Vierge Marie Mere de Dieu, notre Reine & Maîtreſſe, manifeſtée dans ces derniers ſiécles par la Sainte Vierge à la Sœur* Marie de Jeſus, *Abbeſſe du Convent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, de l'Ordre de Saint François, & écrite par cette même Sœur, par ordre de ſes Supérieurs & de ſes Confeſſeurs.*

(*b*) *La Faculté de Théologie de Paris jugea à propos de le cenſurer.*] La Cenſure qu'elle publia, ne m'eſt connue que par le Journal des Savans où j'ai vu, I. Que la ſixiéme propoſition condamnée porte, *que Dieu donna à la Sainte Vierge tout ce qu'il voulut, & lui voulut donner tout ce qu'il put, & lui put donner tout ce qui n'étoit pas l'être de Dieu.* II. Que la ſeptiéme propoſition eſt conçue en ces termes: „Je déclare par la force

Digitized by Google

vint à bout, malgré les oppoſitions, & les vacarmes épou-

„de la vérité, & de la lumiere en „laquelle je vois tous ces myſteres „ineffables, que tous les priviléges, „les graces, les prérogatives, les „faveurs, & les dons de la très-pure „Marie, y comprenant la dignité de „Mere de Dieu, dépendent & tirent „leur origine d'avoir été immaculée, „& pleine de grace en ſa conception; „de ſorte que, ſans ce privilége, tous „les autres paroîtroient défectueux, „ou comme un ſuperbe édifice ſans „un fondement ſolide & proportion„né." III. Que *la neuviéme propoſition explique à la lettre de la Sainte Vierge les paroles du VIII Chapitre des Proverbes, & inſinue que par elle les Rois ſont élevés & maintenus ſur le Trône, les Princes commandent, & les Puiſſans de la terre adminiſtrent la Juſtice.* IV. Que *la treiziéme propoſition eſt, que ſi les hommes avoient des yeux aſſez pénétrans pour voir les lumieres de la Sainte Vierge, elles ſuffiroient pour les conduire à l'éternité bienheureuſe.* V. Qu'*outre ces propoſitions, il y'en a pluſieurs autres compriſes ſous l'Article quatorziéme, & qui ſont reſpectivement condamnées comme téméraires, comme contraires à la ſageſſe des regles que l'Egliſe preſcrit, à quoi il eſt ajouté que la plûpart reſſentent la fable & les réveries des Auteurs apocrifes, & expoſent la Religion Catholique au mépris des impies & des hérétiques.* VI. Qu'*au reſte, la Faculté déclare qu'elle ne prétend pas approuver pluſieurs autres choſes contenues dans ce Livre, & principalement les endroits où l'Auteur abuſe du texte de l'Ecriture, en l'appliquant à ſon propre ſens, & ceux où il aſſure que des opinions qui ſont purement ſcholaſtiques, lui ont eſté révélées.* Faiſons là-deſſus quelques petites Réflexions.

En 1. lieu, les Scholaſtiques enſeignent communément, que le caractere diſtinctif de Dieu & des créatures, eſt que Dieu n'a rien qui vienne d'ailleurs, & que les créatures n'ont rien qui ne procede d'ailleurs. C'eſt ce qu'ils expriment par les mots barbares d'*aſeitas*, & d'*abalieitas*: d'où ils concluent, que tous les attributs de Dieu ſont communicables à la créature, hormis l'*aſeitas;* & par conſéquent, qu'il eſt poſſible qu'une créature ſoit éternelle, *à parte ante, & à parte poſt*, & infinie quant à la ſcience, quant à la puiſſance, quant à la préſence locale, quant à la bonté, quant à la juſtice, &c. Ils enſeignent communément, que par la puiſſance *obédientielle*, les créatures ſont ſuſceptibles de la faculté d'opérer tous les miracles, & même de la vertu de créer. Si donc Dieu a conféré effectivement à la Sainte Vierge tout ce qu'il a pu lui conférer, il s'enſuit, ſelon les dogmes de l'Ecole, dont la Sœur Marie de Jeſus faiſoit grand cas, que la Sainte Vierge a exiſté de tout temps, qu'elle peut tout, qu'elle fait tout, qu'elle remplit tous les lieux, & qu'à tous égards elle eſt infinie. Je n'ai que faire de ſuppoſer que notre Abbeſſe d'Agreda s'eſt réglée ſur les dogmes des Scholaſtiques Eſpagnols: car peu m'importe qu'elle les ait ſus, ou qu'elle les ait ignorés. Elle enſeigne nettement, que Dieu a donné à la Ste. Vierge tout ce qu'il a pu, & qu'il a pu lui donner tous ſes attributs, hormis l'eſſence même divine. Cela me ſuffit, pour tirer la concluſion que j'ai tirée; & cela étant, ne doit-on pas s'étonner, que la Sorbonne ait ſeulement dit, que *cette propoſition eſt fauſſe, téméraire, & contraire à la doctrine de l'Evangile?* Une telle cenſure ne ſent-elle pas la molleſſe? Falloit-il ſe contenter de ces foibles qualifications? Suffiſoit-il d'aſſurer que l'on ſe trompe témérairement, lors qu'on applique à la Sainte Vierge le ſens littéral de ces paroles de Salomon, *Par moi regnent les Rois, & les Puiſſans de la terre adminiſtrent la juſtice?*

Voici ma 2. Réflexion. Ceux qui ont examiné attentivement tout ce qui s'eſt dit de la puiſſance de la Sainte Vierge, & toute la part qu'on lui donne au gouvernement de l'Univers, ont pris garde que les derniers venus, voulant enchérir ſûr les Auteurs précédens, ont été cauſe que l'on a trouvé enfin les dernieres bornes de la flaterie. Mais comme les raiſons d'aller toujours

Digitized by Google

épouvantables d'une partie des Docteurs qui la compoſent.

plus avant n'ont jamais ceſſé; car lors que la dévotion des peuples doit ſervir de revenu à beaucoup de gens qui veulent vivre à leur aiſe, il la faut réveiller, & la ranimer de temps en temps par des ragouts d'une nouvelle invention: comme, dis-je, cela fait qu'il eſt utile de franchir les bornes, il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas rompu la barriere, & qu'entre pluſieurs Religieux & pluſieurs Nonains, qui ont tant cherché à rafiner, il n'y ait eu encore perſonne qui ait dit que la Sainte Vierge gouvernoit ſeule le monde. D'où vient que l'Eſpagne n'a point encore produit des Ecrivains, qui ſe ſoient vantés de connoître par révélation, qu'une longue expérience ayant fait connoître à Dieu le Pere la capacité infinie de la Sainte Vierge, & le bon uſage qu'elle avoit fait de la puiſſance dont il l'avoit revêtue, il avoit réſolu d'abdiquer l'Empire de l'Univers; & que Dieu le Fils, ne croyant pas pouvoir ſuivre un meilleur exemple, avoit ſuivi la même réſolution: de ſorte que le St. Eſprit, toujours conforme aux volontés des deux perſonnes dont il procede, approuvant ce beau deſſein, toute la Trinité avoit remis le gouvernement du monde entre les mains de la Sainte Vierge, & que la cérémonie de l'abdication, & celle de la tranſlation de l'Empire, s'étoit faite ſolennellement en préſence de tous les Anges; qu'il en avoit été dreſſé un acte dans la forme la plus authentique; que depuis ce jour-là, Dieu ne ſe méloit de rien, & ſe repoſoit de tout ſur la vigilance de Marie; que les ordres avoient été expédiés à pluſieurs Anges d'aller notifier ſur la Terre ce changement de gouvernement, afin que les hommes fuſſent à qui & comment il falloit avoir recours à l'avenir dans les actes d'invocation; que ce n'étoit plus à Dieu, puiſqu'il s'étoit déclaré lui-même *emeritus & rude donatus*, ni à la Sainte Vierge comme à une Médiatrice, ou à une Reine ſubordonnée, mais comme à l'Impératrice ſouveraine & abſolue de toutes choſes? D'où vient, encore un coup, qu'une telle extravagance eſt encore à naître? *En avez-vous jamais ouï parler*, me demanda-t-on un jour? *Non*, répondis-je, *mais je ne voudrois pas jurer que cette penſée n'ait jamais paru, & encore moins qu'elle n'éclorra jamais de quelque cerveau malade de dévotion; & peut être que ſi Marie d'Agreda eût vécu encore dix ans, elle eût enfanté ce monſtre, & nous eût donné une copie de l'acte de l'abdication, où nous euſſions vu que la Trinité, voulant deſormais vivre en repos, & reconnoître les obligations qu'elle avoit à la Sainte Vierge, qui ſoutenoit ſi ſagement depuis tant de ſiécles une partie conſidérable des fatigues de la régence du monde, n'avoit cru pouvoir rien faire de plus à propos, ni choiſir une récompenſe plus convenable à ſes mérites, que de ſe démettre en ſa faveur de l'autorité abſolue ſur toutes choſes.* Il faut pourtant avouer, que l'idée de l'action inaliénable de Dieu eſt ſi clairement connue dans toutes les Communions Chrétiennes, qu'il n'y a point lieu d'appréhender que ce monſtre d'abdication y pût vivre quelque tems, ſuppoſé qu'il y pût naître. Nous ne devons pas craindre cela de nos jours: que cela nous ſuffiſe; ne nous tourmentons point de ce que l'on pourra voir dans cent ans d'ici: *noſtros manent ea cura nepotes.*

Je dis, en 3me lieu, qu'il n'y a rien de plus vrai que la Remarque de la Sorbonne, que le Livre de l'Abbeſſe d'Agreda contient pluſieurs choſes qui expoſent l'Egliſe Romaine *au mépris des impies & des hérétiques.* Bien a valu à la Religion Chrétienne, que les Celſus, & les Porphyre, n'ayent pas pu la combattre par les armes que de tels Ecrits infinis en nombre peuvent fournir aujourd'hui. Que n'eût point dit en ce temps-là contre l'Egliſe un Auteur Payen, qui auroit eu la véhémence & le caractere d'Arnobe? Si Henri Etienne, & Philippe de Marnix, revenoient au monde, quels ſupplémens ne feroient-ils point par la myſtique Cité de notre Marie d'Agreda, l'un à ſon Apologie d'He-

Digitized by Google

ſent. (*c*) Cette cenſure, quelque juſte qu'elle ſoit, n'a pas laiſſé de ſcandaliſer une infinité de gens. On croit que la préviſion de

rodote, l'autre à ſon Tableau des différends de la Religion?

4. Enfin, je dis que nos prétendus Auteurs à révélation ſe moquent du monde. Ils nous donnent comme révélé ce qu'ils ont appris par la lecture. Voici l'Abbeſſe d'Agreda qui affirme, *que des opinions qui ſont purement Scholaſtiques*, lui ont été enſeignées divinement.

(*c*) *Malgré les oppoſitions . . . . d'une partie des Docteurs qui la compoſent.*] Voici quelques extraits d'un Imprimé qui a pour titre; *L'Affaire de Marie d'Agreda, & la maniere dont on a cabalé en Sorbonne ſa condamnation.* C'eſt une Lettre d'un Anonyme à un Anonyme. *L'odeur de ſainteté, dans laquelle eſt morte cette bonne Religieuſe, & la canoniſation que l'on pourſuit en la Cour de Rome, m'avoit donné une ſi haute idée de ſa perſonne, que je fus ſurpris d'apprendre que la Faculté de Théologie de Paris s'aſſembloit pour condamner ſes Ouvrages.* C'eſt ainſi que parle l'Auteur. Après cela, il ſuppoſe, que *c'étoient quelques ames vénales, qui, à la ſollicitation de trois Prélats, auxquels ils ſont dévoués, en pourſuivoient la condamnation.* „En voici „toute l'intrigue," continue-t-il. „Monſeig. **, Prélat plus attaché „aux ſentimens de S. Thomas, qu'un „jeune Jacobin qui ne doit jurer qu' *„in verba Magiſtri*, n'a pu ſouffrir juſ„qu'à préſent, que la Faculté ait „donné avec tant de précipitation „dans l'Immaculée Conception de la „Vierge. La haine qu'il portoit au „F. Thomas Croſet, Recollet, & Tra„ducteur de ce Livre, cauſée par le „rapport qu'on lui avoit fait de ce „que le Traducteur avoit dit contre „lui, après le refus qu'il lui avoit fait „d'une Station dans ſon Dioceſe; & „l'envie de dédommager A. . . . Im„primeur du Roi, demeurant à pré„ſent ici, de la perte conſidérable „qu'il avoit faite ſur ſes Ouvrages, „& qui avoit pris l'impreſſion de ce „Livre, imprimé chez H. . . . de„meurant à Marſeille, furent le fon„dement du trouble qui eſt dans la „Faculté; car, pour faire vendre un „Livre, il ſuffit qu'on le veuille con„damner. Chacun y court comme „au feu; & ce Livre, qui ne valoit „que 20. ſ. A. . . le vend 10. liv., „ſans ce qui s'en débite ſous le man„teau, d'une impreſſion contrefaite. „Ce Prélat, pour réuſſir mieux dans „ſon deſſein, prévint Monſeigneur,... „Prélat des plus modérés du Royau„me: tous deux ſe joignirent à Mon„ſeigneur, ... d'un génie fort mé„diocre & ſuſceptible de prévention, „donnant dans la cérémonie & dans „la bagatelle: il faut que vous re„marquiez que ces Seigneurs ſe tien„nent tous par la main. Ces Trium„virs parlerent donc à leurs créa„tures, & gagnerent Monſieur le „Fevre" Syndic de Sorbonne, *qui propoſa à la Faculté, le 20 Mai, le Livre de Marie d'Agreda.* On nomma des Députés pour l'examiner. Ils *rapporterent 68 propoſitions, qu'ils qualifierent d'hérétiques, de téméraires, de ſcandaleuſes, & qui offenſoient les oreilles chaſtes.* Elles furent imprimées, avec les qualifications des Députés, *& diſtribuées à Meſſieurs les Docteurs pour y dire leurs ſentimens à la premiere Aſſemblée.* Le Pere Méron, Cordelier, *dont nous avons de très-beaux Ouvrages, tant de Philoſophie, que de Chronologie*, ſupplia la Faculté *de vouloir ne pas ſe précipiter dans la condamnation d'un Livre, dont le ſouverain Pontife s'étoit réſervé la connoiſſance, & avoit député des Cardinaux qui l'examinoient à préſent. . . . . La cabale ſe déchaîna contre lui; & il fut contraint de dire que ſi l'on paſſoit outre, ſans avoir égard à ſa ſupplique, il appelloit de tout ce qui ſe feroit contre ce Livre, au Pontife.* Il déclara neanmoins, que *ſi cet appel bleſſoit en quelque maniere les droits* de l'Egliſe Gallicane, *il s'en déſiſtoit.* Depuis ce jour-là, juſqu'au tems de l'Aſſemblée, on mit en uſage pluſieurs brigues. *Le jour de l'Aſſemblée venu*, Meſſieurs du Sauſſoy & Gobillon condamnérent le Livre. . . . . „Mais „Monſieur le Caron montra, qu'il

Digitized by Google

de ce ſcandale obligea la Compagnie à inſérer dans ſon Acte, une déclaration, (*d*) qui eût été ſans cela bien ſuperflue,

„n'y avoit rien qui méritât d'être „cenſuré, ce qu'il appuya de bonnes „raiſons. Chacun eut ſes partiſans, „qui parurent dans vingt-neuf Aſ„ſemblées conſécutives. Le Syndic „baptiſa ceux du parti de Monſieur „le Caron, *Agredins*, nom qui leur „reſte." L'affaire fut conclue le 17 de Septembre. *On cria dans la ſalle de l'Aſſemblée d'une telle maniere, qu'il ſembloit qu'on fuſt dans une halle. . . . Le lendemain, Meſſieurs du Flos & du Mas, cy-devant Conſeillers au Parlement de Paris, proteſterent de nullité contre la Cenſure, & firent ſignifier leur proteſtation aux Doyen & Syndic de la Faculté, qui ſubſiſte, ne s'en eſtant pas déſiſtés par aucun Acte. Depuis ce temps, le Syndic & les Députés ſe ſont aſſemblés, & ont fait une autre Cenſure . . . . qui fut lue le premier Octobre; mais auparavant la lecture, Monſieur le Syndic fit ſavoir à la Faculté l'oppoſition qui lui avoit été ſignifiée par ces deux Meſſieurs. Il dit de plus, que Monſeigneur de Paris les ayant fait venir dans l'Archeveſché, les avoit convaincus par de ſi bonnes raiſons, que Monſieur l'Abbé du Mas s'y eſtoit laiſſé aller, & qu'il eſtoit ſûr que lorſque Monſieur du Flos auroit ouï la lecture de la Cenſure, comme elle eſtoit, il y donneroit les mains. L'on lut donc l'ouvrage du Syndic, & l'on fut ſurpris qu'il y avoit des propoſitions nouvelles & cenſurées dont on n'avoit point entendu parler dans la Faculté, qu'on en avoit retranché pluſieurs condamnées, &c.* Mes Lecteurs jugeront ce qu'il leur plaira de ces extraits.

(*d*) *Que la préviſion de ce ſcandale obligea la Compagnie à inſérer dans ſon Acte, une déclaration.*] „Elle a fait, „avant toutes choſes, une proteſ„tation ſolennelle, qu'elle ne prétend „rien diminuer par cette cenſure du „légitime culte que l'Egliſe Catholi„que rend à la Sainte Vierge; qu'el„le a une confiance particuliere en „ſon interceſſion; qu'elle ſe tient au „ſentiment de ſes Peres touchant la „Conception Immaculée; & qu'elle „croit ſon Aſſomption au Ciel en „Corps & en Ame." L'Auteur de la Lettre, dont on a vu des extraits dans la Remarque précédente, dit que la Cenſure, où l'on *a établi pour dogme la Conception & l'Aſſomption de la Vierge*, fut faite par le Syndic & les Députés, depuis que le Corps de la Faculté eut mis la derniere main au jugement. Cela montre, que l'on n'eut pas le courage de publier la Cenſure de la Faculté ſans y joindre des préſervatifs; & par-là, nous pouvons connoître à quels périls on s'expoſe, quand on déſapprouve les erreurs les plus palpables qui amplifient les honneurs de la Sainte Vierge. On s'expoſe, non-ſeulement à l'indignation des peuples, mais auſſi, à celle des Moines, & de pluſieurs autres Eccléſiaſtiques. On cherche donc des moyens de parer le coup par des Préfaces étudiées. Quelle ſervitude! & qu'elle fait voir que le mal eſt incurable! Ce que Tite-Live diſoit de la République Romaine convient aujourd'hui à l'Egliſe de ce nom. Elle ne peut ſouffrir, ni le mal, ni le remede. L'Ouvrage de Marie d'Agreda eſt manifeſtement plein de fables & de doctrines abſurdes: cependant, comme il favoriſe les fauſſes idées que l'on veut avoir de la dignité éminente, & du pouvoir illimité de la Sainte Vierge, il faut ſe ſervir de toutes ſortes de machines, pour venir à bout de le cenſurer dans Paris. L'Auteur de la Lettre fait plus de tort qu'il ne penſe à ſon Egliſe & à ſa Nation, lorſqu'il étale les brigues qui ont été employées par ceux qui vouloient faire cenſurer la Cité myſtique de cette Abbeſſe Eſpagnole. Il n'eût point fallu cabaler, ſi les eſprits n'euſſent été dans un endurciſſement prodigieux: il n'eût point fallu recourir à des adouciſſemens. La Cenſure auroit été faite du bonnet; & perſonne n'en eût murmuré. Tous les Tribunaux de l'Inquiſition euſſent prévenu la Faculté de Théologie de Paris, au lieu qu'ils ſont tous demeurés muets juſqu'à préſent, ſi je ne

Digitized by Google

flue, puisqu'il ne s'agissoit point des choses spécifiées dans cette déclaration. N'oublions pas que le pere de Marie d'Agreda se fit Moine dans un *Couvent de l'Ordre de Saint François, où deux de ses fils estoient déjà Religieux, & qu'il y vécut avec un grand exemple, & y mourut saintement.* Encore moins faut-il oublier qu'on travaille à Rome à faire canoniser Marie d'Agreda. Voyez la Remarque (*c*) au commencement.

ALCMEON, natif de Crotone, & disciple de Pythagore. On croit qu'il fut le premier qui écrivit sur la physique. Il avoit des Opinions très hétérodoxes, comme, que la Lune étoit éternelle, & que notre ame tournoit toujours à la maniere du Soleil. Voilà ce qu'en dit Laërce. Ciceron représente mieux le système de ce Philosophe, car quelle négligence n'est-ce pas que de choisir entre tous les Astres auxquels Alcméon attribuoit une nature éternelle, celui dont les altérations paroissent le plus, je veux dire, la Lune? Il falloit donc dire comme Ciceron a fait, que ce Philosophe attribue la divinité à tous les astres, & même à notre ame. Mais comme c'est le propre des méchans systèmes de n'avoir rien de

me trompe, eux, qui sont si alertes à condamner les Ouvrages qui s'opposent tant soit peu aux traditions les plus douteuses, mais favorables à l'augmentation du culte des Saints.

Notez, qu'il y a une raison particuliere, qui peut obliger la Sorbonne à quelque ménagement, & l'exposer aux oppositions de plusieurs Docteurs. C'est qu'on a tiré tant de conséquences de l'épithete de *Mere de Dieu*, qu'il n'y a presque point de pensée outrée touchant l'excellence & le pouvoir de la Vierge, qui ne puisse être en quelque façon soutenue par les argumens *ad hominem* que ces conséquences fournissent. On vous mene de degré en degré presque par-tout où l'on veut: les subtilités des Scholastiques vous désolent; si vous reculez, on vous convainc d'inconséquence. De là est venu, que ceux qui se sont piqués de raisonner conséquemment, & de favoriser tout à la fois la dévotion populaire, ont mieux aimé s'avancer toujours de plus en plus que de reculer. Et néanmoins, leur système n'est pas encore d'une figure réguliere: il y manque la Divinité de Marie au sens littéral; puisque, selon l'ordre, la Mere de Dieu doit être Déesse, & univoquement de même nature que son Fils. Elle le seroit, si l'on vouloit adopter l'imagination du Cavalier Borri; mais on l'a condamnée. Un jour viendra peut-être, qu'on en connoîtra la nécessité, & qu'on quarrera par ce moyen la figure irréguliere. C'est le vœu, croit-on, de beaucoup de gens. Tout est possible en ce genre-là, sous certaines circonstances, comme vous diriez la combinaison des intérêts temporels, & des intérêts spirituels. Tout passe, lors que les Princes concourent avec les Chefs d'un parti Ecclésiastique, pendant certaines dispositions des affaires générales.

Finissons par dire, que si la Faculté de Théologie de Paris a espéré que la Censure ôteroit du chemin de ceux qu'on nomme Nouveaux Réu-

Digitized by Google

de lié, nous voyons que notre Alcméon raiſonnoit peu conſéquemment, lorsqu'il faiſoit une grande diſtinction entre les connoiſſances des Dieux, & celles des hommes. Il diſoit que les Dieux ſavoient manifeſtement les choſes, & que les hommes ne faiſoient que conjecturer. Voilà ce que peuvent dire ceux qui reconnoiſſent un ſeul & vrai Dieu; mais ceux qui prennent les aſtres, & les ames humaines pour autant de Dieux, ſe rendent enſuite ridicules, s'ils prétendent que la ſcience humaine & la ſcience divine différent autrement que du plus au moins. Il n'eſt pas vrai que cet Alcméon ſoit mort (*a*.) d'une maladie pédiculaire.

AMMONIUS, ſurnommé (*a*) SACCAS, a été l'un des plus célébres Philoſophes de ſon tems. Il floriſſoit vers le commencement du troiſieme Siecle. Il étoit d'Alexandrie, & ayant ſuccé avec le lait la foi Chrétienne, il y perſevera jusques à la fin, comme ſes Ouvrages le témoignoient. Euſebe rapportant cela accuſe Porphyre d'une fauſſeté évidente, pour avoir dit (*b*) qu'Ammonius abandonna le Chriſtianiſme auquel on l'avoit élevé, & paſſa dans la Religion publique dès que l'âge lui permit de philoſopher. Ce grand Phi-

nis une pierre d'achopement, elle s'eſt trompée; car les oppoſitions qu'il a fallu ſurmonter dans ſon propre Corps, & le mécontentement qui a éclaté après la publication de la Cenſure, ont beaucoup plus ſcandaliſé les Réunis, que la Cenſure n'auroit pu les édifier. Outre que leur grand ſujet de ſcandale eſt tout entier dans la Préface de cette Cenſure: *Préface*, qui eſt un ſignal élevé de la continuation d'une controverſe capitale; je veux dire, d'un culte, dont les excès ont excité quelques curieux à philoſopher, pour en découvrir l'origine.

(*a*.) *Soit mort d'une maladie pédiculaire.*] Antigonus Caryſtius a pris l'un pour l'autre, quand il a dit qu'Alcméon le Phyſicien avoit eû cette maladie, il a pris, dis-je, Alcméon le diſciple de Pythagore pour le Poëte Alcman. Charles Etienne ne ſe contente pas de dire qu'Alcméon eſt mort d'une maladie pédiculaire, il dit auſſi que c'eſt le premier qui en ſoit mort, & il ſe munit de l'autorité d'Elien. Ce ſont deux menſonges: Elien ne parle pas de notre Alcméon, c'eſt d'Alcman le Poëte qu'il obſerve pluſieurs choſes: mais ayant dit que le Philoſophe Phérécydes étoit mort de la maladie dont il s'agit ici, il lui auroit ſans doute accordé la primauté ſur Alcméon, s'il avoit parlé de ce dernier par rapport à cette ſorte de maladie. Les erreurs de Charles Etienne ſe trouvent dans le Père Leſcalopier.

(*a*) *Surnommé Saccas.*] Ammien Marcellin & Suidas témoignent qu'il avoit ce ſurnom. On croit aſſez communément que de ſon prémier métier il étoit porteur de Sacs, & l'on ſe fonde ſur le même Suidas.

(*b*) *Qu'Ammonius abandonna le Chriſtianiſme.*] Les termes de Porphyre ſont: Auſſi-tôt qu'il fut en âge de réfléchir & de philoſopher, il ſe remit dans un genre de vie aſſorti aux lois de la bonne police.

Digitized by Google

Philoſophe donna un merveilleux éclat à l'Ecole d'Aléxandrie, & mit ſur un pied honorable la Science dont il faiſoit profeſſion. Il la trouva miſérablement dépravée par les vaines ſubtilités des diſputeurs. On a vû dans le Chriſtianiſme ce qu'ils ſont capables de faire, on l'a vû, dis-je, par les Controverſes des Thomiſtes & des Scotiſtes, des Réaux & des Nominaux. Ils faiſoient tous profeſſion de ſuivre Ariſtote, & néanmoins ils multiplierent les diſputes à l'infini. Quelle idée ne doit-on pas donc ſe former des diſputes qui régnoient anciennement, lorsque les Philoſophes partagés en pluſieurs ſectes ſous différens Chefs, condamnoient les uns Platon, & les autres Ariſtote, &c.? C'étoit un chaos de chicaneries qui deshonoroit la Profeſſion. Le véritable moyen de réhabiliter cette ſcience, étoit de bannir les diſputes inutiles, & de s'attacher aux dogmes

(c) *De concilier ces deux chefs de Secte.*] Nous apprenons cela d'Hierocles, Auteur d'un Ouvrage ſur la Providence dont on trouve des Extraits dans la Bibliotheque de Photius. Il n'y avoit, ſelon cet Auteur, que des Gens dominés par l'envie de contredire, & par la manie de diſputer, ou par la force des préjugés & par les ténébres de leur eſprit, qui trouvaſſent de la diſcorde entre les dogmes de Platon & ceux d'Ariſtote. De ces deux ſortes de diſputeurs la premiere avoit été fort nombreuſe, avant que les lumières d'Ammonius vinſſent éclairer le monde.

(d) *L'Eloge d'un homme enſeigné de Dieu, d'un homme qu'un inſtinct céleſte.*] Hierocles dans le même Ouvrage cité à la note précédente, raconte que les diſciples de Platon & ceux d'Ariſtote ſe plaiſoient tellement à immortaliſer leurs Querelles, qu'ils corrompoient le texte de ces deux Chefs de parti, afin de montrer plus facilement que l'un étoit oppoſé à l'autre. Ce déſordre dura, pourſuit-il, juſqu'au tems d'Ammonius le diſciple du grand Dieu; car enlevé par enthouſiaſme vers la vérité philoſophique, il pénétra le fond des deux ſectes, & les accorda enſemble, & donna à ſes Auditeurs un Syſtême de Philoſophie affranchi des brouilleries de la diſpute.

(e) *Mr. Moreri & bien d'autres ont ignoré le fondement de cette louange.*] „Ammonius, ſelon Mr. Moreri s'attacha plus particulierement à la divine Philoſophie de JESUS „CHRIST. Il y acquit en effet „une telle eſtime, qu'on le regarda „comme un homme qui avoit été inſtruit particulierement de Dieu, & „on lui donna pour cette raiſon le „nom de Théodidacte." Il ſe trompe: je ne veux point conteſter à Ammonius ſon ſavoir Théologique, il en aura tant qu'on voudra: mais ſûrement ce n'eſt point par cet endroit qu'il acquit l'Eloge de *Théodidacte*. Il l'acquit par ſes leçons de Philoſophie, qui ne parloient que de Platon & d'Ariſtote, & nullement de JESUS CHRIST & de l'Evangile. Ses Auditeurs étoient partagés; les uns profeſſoient le Paganiſme, les autres le Chriſtianiſme: il falloit donc qu'il laiſſât à part les matières de Religion & principalement celles de piété. Hierocles qui étoit un Philoſophe Païen, auroit-il parlé comme il a fait, ſi la Science de l'Evangile avoit procuré à Ammonius l'eloge dont il s'agit? Je croirois ſans peine qu'Ammonius ne paſſoit point pour Chrétien parmi les Païens, & que c'eſt la raiſon qui a mû Porphyre à débiter qu'Ammonius étoit ſorti du Chriſtianiſme, dès qu'il avoit pû manier la Philoſophie. Il étoit connu

Digitized by Google

mes en quoi Platon & ſon diſciple s'étoient accordés. C'étoient ſans doute les doctrines les plus certaines, & par conſéquent les plus importantes. Voilà pourquoi Ammonius ſe fit un devoir capital de (*c*) concilier ces deux Chefs de Secte, & d'éclaircir le mal-entendu ſur lequel on bâtiſſoit leurs prétendues oppoſitions ; & l'on ne ſauroit dire la gloire qu'il s'acquit par cette maniere de philoſopher. On lui donna l'éloge d'un inſpiré, d'un homme (*d*) enſeigné de Dieu, d'un homme qu'un inſtinct céleſte avoit mis dans cette route. Mr. Moréri (*e*) & bien d'autres ont ignoré le fondement de cette louange. On ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'on a dit qu'Ammonius enſeignoit (*f*) à ſes diſciples les myſtères de l'Evangile ſous le ſceau du ſecret. Il y a des gens qui ont confondu ſes Ouvrages de (*g*) Théologie avec ceux de quelques

pour Chrètien parmi ſes freres, & il temoigna ſa foi par des Ecrits qui apparemment ne furent guères connus aux Païens. Plotin ſe feroit-il attaché pendant ſi longtems à la diſcipline d'Ammonius, s'il l'eût crû ennemi de la Religion dominante ? Les Chrétiens n'étoient pas encore ſi conſidérés.

(*f*) *Qu'Ammonius enſeignoit à ſes diſciples les myſtères de l'Evangile.*] J'ai été étonné de trouver ici le Pere Labbe en flagrant délit. „ Porphyre, „dit-il, dans la vie de Plotin Philoſophe „Platonicien, nous apprend qu'Am„monius communiqua à ſes diſciples „Herennius, Origene & Plotin, les „ſecrets de la Religion chrétienne, les „engageant par ſerment à n'en rien „révéler à Perſonne ; qu'Herennius „la quitta ; & qu'Origene & Plotin ne „tinrent pas leur promeſſe.“ Il y a là deux très-grandes fautes : premierement il n'eſt pas vrai qu'Ammonius ait fait jurer ſes diſciples qu'ils ne communiqueroient à perſonne ce qu'ils apprendroient de lui. En ſecond lieu il eſt faux que Porphyre parle d'autre choſe que des dogmes de Philoſophie. Tout ce qu'il dit ſe peut réduire à ceci. Erennius, Origene & Plotin étoient convenus de ne point rendre publiques les choſes qu'ils avoient ouï dire à Ammonius, & qui leur avoient paru d'un travail exquis, & d'un rafinement ſingulier. Plotin garda ſa parole : mais Erennius n'ayant pas gardé la ſienne fut bientôt imité par Origene. Ce n'eſt pas ici le lieu de montrer que cet Origene n'eſt pas celui qui a tant écrit, & tant allégoriſé l'Ecriture : autre ſujet d'étonnement. Les deux fautes du P. Labbe ſe trouvent dans Luc d'Holſtein.

(*g*) *Ont confondu ſes Ouvrages de Théologie avec ceux de quelques autres.*] St. Jerôme met Ammonius au nombre des Ecrivains Eccléſiaſtiques, & lui attribue entre autres ouvrages l'invention des Canons Evangéliques. Il ajoute qu'Euſebe s'eſt ſervi de ce modèle en faiſant un pareil ouvrage. Si cela étoit vrai, Euſebe ſeroit un grand fourbe, puiſque dans une Lettre où il explique la nature & les uſages de ſes dix Canons ſur la Concorde des Evangiles, il aſſure qu'il les a inventés à l'occaſion d'un Ouvrage d'Ammonius. Cet Ouvrage eſt intitulé *Monoteſſaron* ou *Diateſſaron*. Voici comment il diffère des Canons Evangéliques. Ces *Canons ne ſont que des indices des endroits des Evangiles qui ſont contenus dans un, deux, trois ou quatre Evangéliſtes, au lieu que l'Harmonie ou la Concorde d'Ammonius* (c'eſt la même choſe que le Diateſſaron, ou Monoteſſaron) *contenoit le texte entier des quatre Evangéliſtes dont Euſebe s'étoit ſervi pour faire ſes Canons, qui ſe rapportoient à cette Concorde, & qui en étoient comme la table.* C'eſt donc une faute que de dire, comme

Digitized by Google

ques autres Auteurs: mais enfin on a ſû rendre à chacun le ſien. Il eut entre autres diſciples Plotin & Origène. Il mourut environ l'an 230. Je crois qu'on (*h*) le doit diſtinguer du Péripatéticien AMMONIUS, qui étoit, ſelon Philoſtrate, le plus ſavant homme de ſon ſiecle, & celui qui avoit le plus de lecture.

J'ai trouvé une groſſe faute dans l'un des Commentateurs de Boëce. Il impute à notre Ammonius d'avoir été le prin-

fait Mr. Moréri, que *les Canons Evangéliques & l'Harmonie de l'Evangile* ſont la même choſe. Victor Evêque de Capoue, Zacharie Evêque de Cryſople, Tritheme & pluſieurs modernes s'appuyant ſur l'autorité de St. Jerôme, & ne faiſant aucune attention à la lettre d'Euſebe que j'ai citée, font Ammonius l'Inventeur des Canons Evangéliques. Voici une autre confuſion. Il y a dans la Bibliotheque des Peres deux Harmonies des Quatre Evangiles. L'une fut attribuée à Tatien par Victor Evêque de Capoue qui vers l'an 545. la traduiſit en Latin, & y joignit une Préface. De-là eſt venu que l'autre Harmonie a été donnée à Ammonius. Mais on a fait tout le contraire de ce qu'il falloit. L'Harmonie que l'Evêque de Capoue à donnée à Tatien ne peut pas être de cet Auteur, puiſqu'elle contient toutes les Généalogies de J. C. que les Evangéliſtes ont raportées; au lieu que Tatien avoit ôté de ſon Harmonie tous les paſſages des Evangiles qui prouvent que J. C. eſt iſſu de David. D'autre coté l'Harmonie qu'on attribue à Ammonius eſt mutilée de ces paſſages. Sixte de Sienne, George Ederus & pluſieurs autres ont ſuivi l'erreur de Victor. Mais il y a plus de 500. ans que Zacharie Evêque de Chryſople a fait voir qu'Ammonius eſt l'Auteur de cette *Harmonie*. Baronius a ſuivi ce ſentiment. Remarquons bien une choſe dont le Père Oudin nous avertit, c'eſt que l'Harmonie qui eſt ſous le nom d'Ammonius dans la Bibliotheque des Peres imprimée l'an 1575. laquelle Harmonie a été traduite en latin par Ottomarus Tuſcinius, n'eſt ni d'Ammonius ni de Tatien. On a perdu l'Ouvrage d'Ammonius, *de Conſenſu Moſis & Jeſu*. Si l'on s'en rapporte à Henri Valois, on a auſſi perdu tous les autres. Il ne reſte rien que je ſache de cet Ammonius, dit-il, dans ſon Commentaire ſur le dernier Chapitre du 22. livre d'Ammien Marcellin. Se ſouvenoit-il de l'harmonie des Evangiles inférée dans la Bibliotheque des Peres, ou croyoit-il qu'Elle n'eſt pas d'Ammonius? Hadrien Valois n'ayant point fait de remarque ſur cela dans la 2. Edition, a fait aſſez connoître ſa conformité avec ſon frere.

(*h*) *Qu'on le doit diſtinguer du Péripatéticien Ammonius.*] Un fort ſavant homme penſe & dit tout le contraire. Mais s'il avoit pris garde aux paroles de Longin rapportées dans la vie de Plotin, il n'auroit pas balancé à diſtinguer ces deux Philoſophes l'un de l'autre. Longin remarque qu'il y a eû des Philoſophes qui ont compoſé des livres, mais qu'il y en a eû d'autres qui n'ont inſtruit que de vive voix. Il en nomme quelques uns de chacune de ces deux eſpèces, les uns ſont Platoniciens, les autres ſont Stoïciens, ou Péripatéticiens. Il met dans la ſeconde Claſſe Ammonius & Origene, & il les donne pour deux Sectateurs de Platon. Il dit qu'il les a connus, & qu'ils ont ſurpaſſé en intelligence tous les Philoſophes de leur ſiécle. Après cela il nomme quelques Stoïciens qui ont été auſſi de cette ſeconde claſſe de Philoſophes; je veux dire de ceux qui n'ont point écrit, ou qui ont peu écrit. Enfin il nomme deux Péripatéticiens de la même claſſe, qui ſont Ammonius & Ptolomée. Il dit qu'en matiére de Philologie ils ont ſurpaſſé tous les ſavans de leur ſiécle: il le dit principalement d'Ammonius. Voilà donc l'Ammonius dont Philoſtrate a parlé; il eſt donc très-différent de celui qui philoſophoit à

Digitized by Google

principal corrupteur de la doctrine de Platon ſur l'éternité du monde. Rien n'eſt plus (*i*) faux que cela.

ANAXAGORAS, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité, naquit à Clazomene dans l'Ionie, environ la 70 Olympiade, & fut diſciple d'Anaximenes. La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, & la généroſité qui le porta à réſigner tout ſon patrimoine à ſes parens (*a*), le rendirent fort conſidérable. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la

Aléxandrie, & qui a été le Maître de Plotin & d'Origène. Nous apprenons dans la Lettre de Longin, que ces Péripatéticiens ſi ſavans n'ont écrit que des poëmes & des Harangues. Ce grand Critique ſupoſe qu'ils n'avoient point prétendu que ces Ouvrages fuſſent conſervés: car s'ils avoient eû ce deſſein, dit-il, ils auroient écrit avec plus d'exactitude.

(*i*) *Rien n'eſt plus faux que cela.*] Qui dira le texte de ce commentateur verra clairement qu'il parle de l'Ammonius qui a été le précepteur d'Origene. Seroit-il tombé dans cette bévûe, s'il eût eu recours aux Originaux, & s'il n'eût point cité ſur la foi d'autrui le Traité de Zacharie? Car dès l'entrée de ce Traité nous apprenons que l'Ammonius contre qui on le compoſa vivoit encore, & enſeignoit dans Alexandrie avec un grand faſte, après avoir été à Athènes diſciple de Proclus. L'Auteur, je veux dire, Zacharie Evêque de Mytilene, a vécu au VI. ſiècle, car il aſſiſta au Concile de Conſtantinople l'an 536. Il eſt donc faux qu'il ait réfuté le Précepteur d'Origéne. Mais il eſt vrai que le Philoſophe Ammonius qu'il réfuta, enſeignoit que Dieu & le monde étoient & ſeroient toujours coéternels. Cet Ouvrage de Zacharie a été traduit de Grec en Latin par Genebrard, & inſeré dans la Bibliothéque des Pères. Poiſſevin remarque que Canifius cenſure Geſner d'avoir dit que l'ouvrage de Zacharie *de Mundi æternitate* étoit différent de celui qui a pour titre *Ammonius*. Cette Cenſure qui ſeroit très-bien fondée à l'égard de Simler, Abréviateur de Geſner, eſt injuſte par rapport à Geſner même, qui a déclaré expreſſément, qu'il lui ſembloit que le Dialogue intitulé *Ammonius*, ne différoit point du Traité *de Rerum æternitate*. Je ne paſſerai point ſous ſilence la ſurpriſe où j'ai été, en remarquant que l'on ſouffroit au VI. ſiècle, qu'un Philoſophe Païen fût Profeſſeur dans Alexandrie, & qu'il dogmatiſât hautement ſur l'éternité du monde contre l'opinion des Chrétiens. Il cachoit ſi peu ſa croyance qu'il la ſoutenoit publiquement dans ſes leçons; & l'on ne pouvoit pas ignorer qu'il ne la perſuadât à pluſieurs de ſes Diſciples. L'un d'eux étant devenu le principal Profeſſeur en Médecine dans la même Ville, diſputoit avec chaleur pour le même ſentiment. Tout cela paroît par le traité de Zacharie de Mitylene.

(*a*) *Il réſigna tout ſon patrimoine à ſes parens.* Avant que l'Evangile eût appris aux hommes, qu'il faut renoncer au monde & à ſes richeſſes, ſi l'on veut marcher bien vîte dans le chemin de la perfection, il y avoit eu des Philoſophes qui avoient compris cela, & qui s'étoient défaits de leurs biens, afin de vaquer plus librement à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la vérité. Ils avoient cru que les ſoins d'une famille & d'un héritage, étoient des entraves qui empêchoient de s'avancer vers le but qui eſt le plus digne de notre amour; Anaxagoras & Démocrite furent de ce nombre. C'eſt à un tel abandon qu'Anaxagoras ſe crut redevable de la ſcience qu'il avoit acquiſe, ou de ſon ſalut, pour me ſervir de ſon expreſſion. Socrate, employant à ſon ordinaire l'ironie, montre que les Sophiſtes de ſon temps avoient plus de ſageſſe qu'Anaxagoras, puiſqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, deſabuſés qu'ils étoient de la ſotiſe du vieux temps, & perſuadés qu'il faut être principalement ſage dans

Digitized by Google

la nature, ſans ſe mêler d'aucune affaire publique. Cela fit qu'on lui demanda, s'il ne ſe ſoucioit aucunement de ſon pays. Sa réponſe fut admirable: les Philoſophes Chrétiens ne pourroient pas mieux parler. *Oui*, dit-il, en levant la main vers les Cieux, *j'ai un ſoin extrême de ma patrie.* Une autre fois, on lui demanda, *Pourquoi êtes-vous né?* & il répondit, *Pour contempler le Soleil, la Lune & le Ciel.* Conformément à cela, il mettoit le ſouverain bien, ou la fin de la vie humaine, dans la contemplation, & dans l'état libre que la contemplation produit. Il n'avoit que vingt ans, lorſqu'il commen-

ſes propres intérêts; c'eſt-à dire, avoir l'adreſſe de gagner beaucoup d'argent. Cela me fait ſouvenir d'une diſtinction que j'ai lue dans Ariſtote. *On trouve*, dit-il, *qu'Anaxagoras & Thalès, & tels autres Philoſophes, ont été ſages, mais non pas prudens; parcequ'ils ont ignoré ce qui leur étoit utile: ils ont ſu des choſes abſtruſes, relevées, admirables, divines. mais qui ne ſervoient de rien: car ils ne cherchoient pas les biens & les avantages de la vie.* Voilà le goût d'une infinité de gens: ils condamnent toutes les occupations qui ne ſervent pas à faire fortune. Tout ce qui ne ſert pas à gagner de l'argent leur ſemble vain & ſuperflu. Anaxagoras s'éloignoit beaucoup des idées de ces gens-là. Il abandonnoit ſes terres à la merci des moutons, pour s'occuper tout entier à l'Aſtronomie & à la Phyſique. Philon, Plutarque, Philoſtrate, Himerius, & Suidas parlent de cela. On n'oublie guere, ni Democrite, ni Crates, quand on tombe ſur ce ſujet. Les Peres mêmes de l'Egliſe en font mention: mais St. Chryſoſtome déclare que la conduite de ces Philoſophes étoit une folie & une bêtiſe, & non un mépris des richeſſes. *Le Diable*, ajoute-t-il, *s'eſt étudié toujours à décrier & à diffamer les créatures de Dieu, par l'incapacité qu'on a eue de ſe bien ſervir de ſon argent.* N'eſt-ce point rendre la pareille aux Gentils, qui traitoient de fous & d'inſenſés tous les Chrétiens qui renonçoient à leurs patrimoines, & ſe retiroient dans des ſolitudes? C'eſt ainſi qu'on trouve du bien ou du mal par-tout, ſelon que l'on eſt rempli de tels ou de tels préjugés. Notons qu'Apollonius de Tyane critiquoit un peu la conduite d'Anaxagoras, comme l'action d'un Philoſophe qui avoit cherché le profit des bêtes, plutôt que celui des hommes. Il y a de la chicane dans cette cenſure; car pour ne rien dire du profit qu'apportent aux hommes les pâturages publics, n'eſt-il pas clair qu'Anaxagoras avoit tout lieu de prétendre que les terres qu'il abandonnoit ſeroient cultivées par ſes parens? Les quatre Vers, qui commencent par *Sic vos non vobis*, dans la Vie de Virgile, contiennent un fait très-certain; c'eſt qu'en travaillant pour le profit des moutons, des bœufs, &c. on travaille pour les hommes. Euſebe a été plus équitable envers Anaxagoras qu'Apollonius de Tyane; car il rapporte l'abandon des terres comme une preuve d'un attachement à la Phyſique plus grand que n'avoit été encore celui de tous les autres Philoſophes.

Il nous reſte encore des Obſervations à faire ſur le deſintéreſſement d'Anaxagoras. C'étoit un homme, qui ſe ſeroit très-bien acquitté des charges publiques: car non-ſeulement ſes conſeils ſervoient de beaucoup à celui qui gouvernoit les Athéniens: mais auſſi ils lui étoient néceſſaires. Cependant il ne ſe ſoucia jamais de ſe mêler du Gouvernement: il ne ſe voulut jamais prévaloir de l'autorité & du crédit de Periclès, pour s'élever aux emplois; il ſe borna aux ſpéculations philoſophiques, & ſe guérit parfaitement d'une ambition qu'une infinité d'au-

Digitized by Google

mença de philoſopher dans Athenes. Il y a des Auteurs, qui diſent qu'il fut le premier qui y tranſporta l'Ecole philoſophique, qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis ſon fondateur Thales. C'eſt ce que j'examinerai dans l'Article d'ARCHELAÜS le Philoſophe. Ce qu'il y a de certain eſt qu'il eut d'illuſtres Diſciples dans Athenes, & nommément Pericles & Euripide. Quelques-uns y ajoûtent Themiſtocle & Socrate: mais la Chronologie les réfute à l'égard de Themiſtocle. Il n'y a guere de choſes, qui puiſſent donner une idée plus avantageuſe de ſon habileté, que le caractere des progrès qu'il

tres Savans ſont incapables de réprimer, lors même qu'ils n'ont pas ce qu'il avoit, l'intelligence des affaires politiques, la protection & la faveur des Puiſſances. Je ne doute point que Ciceron ne l'ait principalement compté parmi les grands perſonnages dont il dit, que ce fut dommage pour les Républiques qu'ils ſe fuſſent entiérement adonnés à étudier la nature. Mais non-ſeulement il négligea les honneurs, il n'eut pas même le ſoin de ſe procurer ce qui lui étoit neceſſaire pour ſa ſubſiſtance: il ne fit aucune attention, ni a la facilité d'amaſſer du bien, que le crédit & l'amitié de Pericles lui auroient fournie, ni aux beſoins de la vieilleſſe. La recherche des ſecrets de la nature abſorboit toutes ſes autres paſſions. Il éprouva enfin que ſon mépris des richeſſes n'eût pas dû être ſi grand; il ſe vit réduit dans ſes vieux jours à n'avoir pas de quoi vivre, & il n'eut recours dans cette néceſſité qu'à une tranquille réſolution de mourir de faim: mais Pericles ayant ſu cela en prévint l'effet. Ecoutons Plutarque: *Pericles*, dit-il, *ſecourut* de ſes richeſſes *pluſieurs pauvres gens. & meſmement Anaxagoras, entre autres; duquel on conte, qu'eſtant Pericles ſi empêché ailleurs, qu'il n'avoit pas loiſir de penſer à lui, il ſe trouva délaiſſé de tout le monde en ſa vieilleſſe, & ſe coucha la teſte affublée en réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Dequoi Pericles eſtant averti, s'encourut auſſi-toſt tout eſperdu devers lui, & le pria le plus affectueuſement qu'il lui fut poſſible, qu'il retournaſt en volonté de vivre, en lamentant non lui, mais ſoi meſme, de ce qu'il perdoit un ſi feal & ſi ſage conſeiller és occurrences des affaires publiques. Adonc Anaxagoras ſe deſcouvrit le viſage, & lui dit, „Ceux qui ont affaire de la „lumiere d'une lampe, Pericles, y met„tent de l'huile pour l'entretenir*". Voulez-vous voir une autre preuve du peu d'ambition de ce Philoſophe? On lui offrit de conſacrer à ſa mémoire tous les honneurs qu'il voudroit; il rejetta cette faveur, & ne demanda autre choſe, ſi ce n'eſt que le jour de ſa mort fût une journée de vacances pour les écoliers. N'étoit-ce pas ſouhaiter que ſa mort fût un ſujet de plaiſir à bien des gens, & non pas une affliction? Et ne voit-on point là un mépris extrême de tout ce qui flate le plus la vanité des mortels?

Faiſons deux petites Réflexions ſur le paſſage de la Vie de Pericles. Il nous apprend qu'Anaxagoras entendoit très-bien la Politique, quoiqu'il ne fît profeſſion que de la Philoſophie ſpéculative. Pourquoi donc ne croirions-nous pas qu'il compoſa le Traité *de Regno*, dont Elien a cité une Sentence? Je veux qu'il ſoit d'un autre Anaxagoras, comme Meurſius & Mr. Menage le ſuppoſent: toujours eſt-il vrai, que la raiſon qu'en donne Mr. Menage n'eſt pas ſolide: il l'auroit compris lui-même, s'il eût ſongé à cet endroit de Plutarque. Voilà ma prémiere Réflexion. L'autre eſt que cette vieilleſſe, que l'on attribue à notre Philoſophe, ne s'accorde point avec ceux qui diſent qu'il vint à Athenes âgé de vingt ans; & qu'il y ſéjourna trente années. Il auroit donc fallu, qu'avant que d'avoir plus de cinquante ans, il eût reçu de Pericles la viſite dont Plutarque fait mention.

Digitized by Google

qu'il fit faire au grand Pericles; car il lui inſpira ces manieres graves & majeſtueuſes, qui le rendirent ſi capable de gouverner la République: il le prépara à cette éloquence ſublime & victorieuſe, qui le rendit ſi puiſſant, & il lui apprit à craindre les Dieux ſans ſuperſtition. Joignez à cela que ſes conſeils l'aidérent beaucoup à ſoutenir le peſant fardeau du Gouvernement. Il ſe ſignala par la nouveauté & par la ſingularité de ſes dogmes. Il enſeigna qu'il y avoit des collines & des vallées, & des habitans, dans la Lune; & que le Soleil étoit une maſſe de matiere tout-à-fait en feu (*b*), & plus grande que le Peloponeſe. Il diſoit que la neige eſt noire, & il en donnoit une raiſon peu ſolide; car il ſe fondoit d'un côté ſur ce que la neige eſt une eau condenſée, & il ſuppoſoit de l'autre que le noir eſt la couleur propre de l'eau. Il croyoit en général que les yeux ne ſont point capables de diſcerner la vraie couleur des objets, & que nos ſens ſont trompeurs; & qu'ainſi c'eſt à la raiſon, & non pas à

(*b*) *Il enſeignoit que le Soleil étoit une maſſe de matiere tout-à-fait en feu.*] Je me ſuis ſervi de cette expreſſion générale, parce que les Interprétes ne s'accordent pas ſur le véritable ſens des paroles de Diogene Laërce. Les uns veulent qu'elles ſignifient une maſſe de fer brûlant: d'autres aiment mieux une pierre toute enflammée; d'autres un globe de feu, qui n'étoit ni fer, ni pierre. La plûpart de ceux qui ont rapporté ce dogme d'Anaxagoras ſe ſont fixés à la ſeconde explication, & elle s'accorde parfaitement avec l'Hypotheſe de ce Philoſophe atteſtée d'abord par Xenophon, qui dit de lui, *qu'il prétendoit que le Soleil n'eſtoit qu'une pierre enflammée: il ne conſideroit pas qu'une pierre ne brille point dans le feu, & n'y peut pas durer longtemps, ſans ſe conſumer; au lieu que le Soleil dure toûjours, & eſt une ſource inépuiſable de lumiere.* Platon ſera mon ſecond témoin. Il introduit Socrate, qui, ſe voyant accuſé de dire que le Soleil étoit une pierre, & que la Lune étoit une terre, répond: *On me prend pour Anaxagoras, dont les Livres ſont remplis de tels diſcours; & l'on s'imagine que je ſuis aſſez ſimple pour enſeigner ces abſurdités à des jeunes gens, qui ſe moquerоient de moi, ſi je m'attribuois une doctrine contenue dans les Ouvrages d'un autre, & qui ſe vendent à bon marché.* Vous trouverez dans Plutarque, qu'Anaxagoras fut condamné comme un impie, pour avoir dit que le Soleil étoit une pierre. St. Cyrille d'Alexandrie, & St. Auguſtin, ſont auſſi de ceux qui ont dit, que ſelon Anaxagoras, le Soleil étoit une pierre enflammée. Je m'étonne de ce que Mr. Charpentier aime mieux dire, qu'*Anaxagore* ſoutint *que le Soleil n'eſtoit qu'une maſſe de fer enflammée.*

(*c*) *Mr. Moréri a très-mal repréſenté un de ſes ſentimens, que Lucrece avoit néantmoins très-bien expoſé, &c.* Mous mettrons dans cette Remarque toutes les erreurs de Mr. Moreri.

I. Il ſe figure qu'Anaxagoras enſeigna, *que les principes des choſes avoient en eux les caracteres des parties: car, comme l'or eſt compoſé de petites parcelles unies enſemble; de même, tout ce grand monde eſt fait de ſemblables parties, qui ſont le tout, & ſont le premier mobile des choſes.* Quel galimathias! quelles ténébres! Heraclite a-t-il jamais pu s'exprimer ſi obſcurément? A quoi bon l'exemple de l'or *compoſé de petites parcelles unies enſemble?* Cela convient-il à l'or plutôt qu'à tout autre mixte? Ne falloit-il pas ajoû-

Digitized by Google

à eux, à juger des choſes. Il diſoit auſſi que les Cieux étoient de pierre, & que c'étoit la viteſſe de leur mouvement qui les empêchoit de tomber. D'autres aſſurent qu'il avouoit que le Ciel *eſt de nature de feu quant à ſon eſſence*; mais que par la véhémence de ſa révolution, raviſſant des pierres de la terre, & les ayant allumées, elles devinrent Aſtres; & qu'au commencement les animaux furent formés de la terre, & d'une humidité chaude; & qu'enſuite, ils s'engendrerent les uns les autres, les mâles au côté droit, & les femelles au côté gauche. Il admettoit autant de ſortes de principes, que de corps compoſés; car il ſuppoſoit que chaque eſpece de corps étoit formée de pluſieurs petites parties ſemblables, qu'il appelloit *homœomeries*, à cauſe de cette conformité. Mais cela l'engageoit à convenir d'une choſe qui embarraſſoit ſon Syſtême: c'eſt que les ſemences, ou les principes de toutes les eſpeces, ſe trouvoient dans chaque corps. Mr. Moréri a très-mal repréſenté ce ſentiment *(c)*. Lucrece l'avoit neanmoins

ter que ces petites parcelles, qui compoſent l'or, ſont elles-mêmes l'or? C'eſt ce qu'enſeignoit Anaxagoras: il croyoit qu'un os viſible étoit compoſé de pluſieurs os inviſibles: & que le ſang que nous voyons, étoit compoſé de pluſieurs petites goutes, dont chacune étoit du ſang. C'eſt pour cela qu'il appelloit ſes principes *homœomeries*, des ſimilitudes. Je ne rapporterai pas toutes les raiſons que Lucrece étale contre ce dogme, je n'inſiſterai que ſur la premiere. Il montre, que ſuivant cela, les premiers principes des choſes ſeroient corruptibles tout autant que les corps mêmes les plus compoſés. Cette conſéquence entraîne deux grands inconvéniens: l'une, que la différence qui doit être entre les principes & les mixtes, ne ſe trouve point dans l'Hypotheſe d'Anaxagoras. La différence dont je parle, eſt que les principes doivent toujours demeurer les mêmes, quelque ſouvent que les mixtes ſoient détruits. Ce ſont ſeulement les mixtes qui naiſſent, qui meurent, & qui paſſent par mille viciſſitudes de génération & de corruption: mais les principes retiennent invariablement leur nature ſous toutes les formes qui ſe produiſent ſucceſſivement. Anaxagoras ne pouvoit pas dire cela de ſes principes; car ſi, par exemple, ceux de la chair avoient la nature de chair, ils étoient auſſi ſujets à la deſtruction qu'une groſſe maſſe de chair, & ainſi des autres, vu que d'ailleurs il n'admettoit dans la matiere aucune partie indiviſible. Nous verrons ci-deſſous s'il auroit pu ſuppoſer que les principes étant éternels & incréés devoient être impériſſables. L'autre inconvenient eſt, que la deſtruction des premiers principes ne differe pas de ce qu'on appelle *annihilation*; car quand ils ceſſent d'être, ils ne ſe réſolvent point en d'autres choſes, dont ils ſoient compoſés, vu que la ſimplicité qui leur eſt propre ne ſouffre point de compoſition. Ils périſſent donc entierement, & ils ſont anéantis. Or la lumiere naturelle ne conçoit pas qu'un tel changement ſoit poſſible. La deſtruction des corps compoſés n'eſt point ſujette à cette difficulté; ils ſubſiſtent toujours dans leurs principes: le bois, par exemple, détruit par le feu, ne ceſſe pas d'exiſter entant que matiere, ou que ſubſtance étendue. Voilà donc un très-grand défaut dans le Syſtême d'Anaxagoras: les principes y ſont compoſés, & de matiere & de forme,

moins très-bien exposé, & assez solidement réfuté. Cela nous donnera lieu de proposer quelques Réflexions sur cette doctrine. Ce qu'il y avoit de plus beau dans le Système d'Anaxagoras étoit

& n'ont point par conséquent la simplicité & l'immutabilité que l'ordre demande. On n'eût point remédié à ce mal-là, en supposant que l'Intelligence qui présidoit aux générations ne souffroit jamais qu'ils fussent détruits. N'étoit-ce pas un assez grand inconvénient, que de leur nature ils fussent sujets à la corruption, & qu'ils n'en pussent être garantis que par privilége, ou pour mieux dire par miracle? Je ne dis rien de leur multitude, qui est aussi un défaut infigne; car il est de l'essence d'un beau système, qu'un très-petit nombre de causes y produisent une infinité d'effets.

Lucrece ne s'avisa pas de proposer une objection qui eût pu ruiner tout le fondement de l'hypothese d'Anaxagoras. Le motif de ce Philosophe, dans la supposition de ses *homœoméries* ou *homogénéités*, fut qu'aucun Etre ne se fait de rien, & ne se réduit au néant. Or, si la Terre, par exemple, étoit formée de choses qui ne fussent point terre, elle se feroit de rien; & si ayant été terre, elle cessoit d'être terre, elle seroit anéantie: il faut donc qu'elle se fasse de ce qui est terre, & que dans ce qu'on nomme destruction ou corruption, elle se réduise ou se résolve en parties qui soient terre. Sans cela, il n'y avoit point de génération ni de corruption, point de naissance ni de mort, proprement dites. La génération d'une herbe n'étoit autre chose que l'assemblage de plusieurs petites herbes: la destruction d'un arbre n'étoit autre chose que la défunion & la dispersion de plusieurs arbres. *Nous voyons*, ajoûtoit-il, *que les alimens les plus simples, l'eau & le pain, se convertissent en cheveux, en veines, en arteres, en nerfs, en os, &c. il faut donc que dans le pain & dans l'eau il y ait de petits cheveux, & des veines, & des arteres, &c. que nos sens à la vérité ne découvrent point; mais qui ne sont pas invisibles à notre raison, ou à notre entendement.* Il est clair qu'il se fondoit sur une fausse supposition, savoir que de rien il se feroit quelque chose, si les parties du pain, qui fournissent de la nourriture aux os, n'avoient pas eu la nature d'os dans le pain même. On doit s'étonner qu'un si grand génie ait pu raisonner ainsi. Ne voyoit-il pas qu'une maison ne se faisoit point de rien, encore qu'elle fût bâtie de matériaux qui n'étoient pas une maison? Quatre lignes, dont aucune n'est quarrée, ne font-elles pas un quarré? ne suffit-il pas qu'on les range d'une certaine façon? De plusieurs pieces de toile, dont aucune n'est un pourpoint, ne fait-on pas un pourpoint? y a-t-il là le moindre vestige de création? Puis donc que dans les choses artificielles le seul changement de la figure & de la situation des parties suffit à former un tout, qui est différent de chacune de ses parties quant à son espece & à ses propriétés, ne falloit-il pas comprendre que la nature, infiniment plus habile que l'art humain, peut former des os & des veines, sans joindre ensemble des parties qui soient déjà des os & des veines; mais qu'il lui suffit de travailler sur des corpuscules qui puissent recevoir telle ou telle situation, telle ou telle configuration? Moyennant cela, sans que de rien il se fasse quelque chose, ce qui n'étoit aucunement chair deviendra chair, &c. Voilà ce que Lucrece eût pu objecter à notre Anaxagoras: il eût ruiné l'hypothese des *homœoméries* par les fondemens. Passons aux autres fautes de Monsr. Moréri.

II. *Anaxagoras*, dit-il, *fut surnommé* Νοῦς, *ou l'Esprit, à cause de la subtilité de sa doctrine.* Diogene Laërce ne dit rien de cette raison: il assûre simplement & absolument qu'on le surnomma ainsi, à cause de son hypothese, qu'une Intelligence avoit présidé au débrouillement du chaos. Timon & Harpocration le disent aussi. Je ne nie point que Plutarque

Digitized by Google

étoit qu'au lieu que jusques alors on avoit raisonné sur la construction du Monde, en n'admettant d'un côté qu'une matiere très-informe, & de l'autre que le hasard, ou qu'une fatalité

n'ait parlé de la raison que Monsr. Moréri propose : mais comme il allegue aussi celle qu'on lit dans Diogene Laërce, & qui est plus vraisemblable, il ne falloit point que Mr. Moréri la supprimât.

III. Il impute faussement à notre Anaxagoras d'avoir admis des atomes. Cette erreur est d'autant plus lourde, qu'il venoit de dire, qu'Anaxagoras admettoit *des parties infinies en tous les corps.* Voilà deux sentimens qui se détruisent l'un l'autre : car généralement parlant, l'hypothese des atomes peut bien souffrir qu'il y ait une infinité de corpuscules : mais elle demande que leur nombre soit fini dans chaque corps ; puisque l'une des raisons des Atomistes est d'éviter les absurdités de la divisibilité à l'infini, qui suit nécessairement la supposition que chaque corps soit composé d'un nombre infini de parties.

IV. Il n'est pas vrai que Lucien feigne que Jupiter écrasa Anaxagoras d'un coup de foudre. Nous verrons ci-dessous les paroles de Lucien.

V. Je ne sai sur quel fondement Mr. Moréri raconte, qu'Anaxagoras *voyagea en Egypte, où il apprit les secrets & les mystéres des Savans de ce pays :* je ne me souviens point d'avoir lu cela dans aucun ancien Auteur ; car je demande qu'il me soit permis à cet égard-là de mettre Théodoret parmi les Modernes ; Théodoret, dis-je, qui a parlé de ce voyage d'Anaxagoras ; mais qui se trompe d'ailleurs, en faisant ce Philosophe contemporain de Pythagoras. Au pis-aller il me restera une matiere de censure, puisque Moréri n'a point cité Théodoret, ni aucun Auteur qui ait fait mention de ce voyage.

VI. *Il croyoit que les Astres,* ce sont les termes de Monsr. Moréri, *avoient d'abord eu un mouvement confus, qui s'étoit enfin réglé.* Ce n'étoit point du tout le sentiment d'Anaxagoras. Voici au contraire ce que Diogene Laërce lui attribue ; qu'au commencement les Astres se mouvoient de telle maniere, que le Ciel ayant la forme d'une voute, le pole, qui ne se couche jamais, étoit vertical à la Terre ; mais qu'ensuite, il s'inclina. Ne lui en déplaise, c'étoit avoir une connoissance bien médiocre de la Sphere. C'étoit ignorer que le pole boréal, incliné sur l'horison de l'Ionie, & de plusieurs autres pays, est vertical à la Terre à l'égard d'un certain endroit tout autant qu'il l'a pû être au commencement. Si l'on a voulu dire que ce pole, étant autrefois dans le zenith de l'Ionie, avoit décliné ensuite vers l'horison, on s'est très-mal exprimé, & l'on a dû croire que l'Ionie étoit au commencement une région bien disgraciée & bien malheureuse. Plutarque rapporte ceci un peu autrement. Il dit qu'Anaxagoras croyoit que le Monde fut composé, & les animaux produits de la terre ; que le Monde se pencha de lui-même vers le midi, a l'aventure, par la divine Providence, afin qu'il y eût des parties habitables, & des parties inhabitables par froid excessif, par embrasement, par température.

VII. Il n'est pas vrai que Diogene Laërce fasse mention d'un Orateur nommé Anaxagoras, & disciple de Socrate : il le fait disciple d'Isocrate.

VIII. Il est encore plus faux que notre Anaxagoras ait enseigné que les parties semblables étoient *le premier mobile des choses.* Nous verrons dans la Remarque suivante, que le premier mobile étoit, selon lui, un Esprit distinct des *homœoméries.* Si Mr. Moréri avoit entendu l'Auteur de la Vie de ce Philosophe, il ne seroit pas tombé dans cette bévue.

IX. Mr. Moréri n'a pas bien représenté le sens de la premiere partie du texte de Diogene Laërce. *Tout ce grand Monde,* dit-il, *est fait de semblables parties qui sont le tout.* Je me suis déjà plaint du galimathias de ces paroles : mais il faut ici les examiner plus amplement, afin de montrer de

Digitized by Google

fatalité aveugle, qui l'eût arrangée; il fut le premier, qui ſuppoſa qu'une Intelligence produiſit le mouvement de la Matie-

quelle maniere un Auteur François ſe doit garantir des équivoques où l'on tombe quand on ne ſe ſouvient pas qu'une expreſſion, qui étoit claire pour les Grecs, n'eſt que ténebres en ce ſiecle, ſi l'on n'uſe pas de paraphraſe. Je dis cela, ſans vouloir juſtifier le bon Diogene Laërce, qui, la plûpart du tems, ne ſavoit ce qu'il diſoit, en abrégeant les dogmes des Philoſophes. J'euſſe voulu que Mr. Moréri ſe fût ſervi de ces termes, *l'Univers a été l'effet ou le réſultat du triage des petites parties ſemblables.* De la maniere qu'il s'exprime, il nous fait prendre le Monde pour un tout, dont chaque partie eſt de même nom, & de même qualité que toutes les autres; ce qui eſt ſi faux, qu'il ſuffit d'ouvrir les yeux, pour connoître ce menſonge: les aveugles même le peuvent connoître, & ne le peuvent ignorer; car ils ſavent néceſſairement qu'ils ſont compoſés de chair & d'os, & que leurs cheveux ne reſſemblent point à leurs ongles. Ceux qui ont la plus petite teinture de la Philoſophie des Ecoles, ſavent qu'un compoſé *homogene* eſt celui dont les parties ont le même nom, & les mêmes qualités, que leur tout; & qu'un compoſé *hétérogene* eſt celui dont les parties ne s'appellent point comme leur tout, & n'ont point chacune les mêmes propriétés que les autres. L'eau, le lait, le vin, la chair, un os, ſont des compoſés *homogenes*; car par exemple, chaque goute du liquide qui compoſe un fleuve, s'appelle de l'eau, & a l'eſſence de l'eau. Il en va tout autrement d'un compoſé *hétérogene;* ſes parties n'ont point ſon nom, ni ſa nature, ni le nom & les qualités les unes des autres. Tel eſt, par exemple, le corps d'un bœuf: il eſt compoſé de ſang & de chair, & d'os, & de pluſieurs autres parties qui ont chacune leur nom & leurs qualités. Cela étant, il n'y a perſonne qui puiſſe dire que l'Univers eſt un compoſé *homogene*, & non pas un tout *hétérogene:* ſes parties ſont les unes opaques, & les autres diaphanes: les unes liquides, & les autres dures; ici eſt la terre, & là l'air & l'eau; ici une prairie & là un bois. Anaxagoras eût extravagué plus follement que le plus abſurde viſionaire qu'on ait jamais mis dans les petites-maiſons, s'il eût héſité ſur cela; & néantmoins, les expreſſions de Mr. Moréri ſignifient clairement qu'il enſeignoit que l'Univers étoit un tout *homogene.* C'eſt donc lui imputer très-fauſſement une abſurdité épouvantable. Il falloit donc ſe ſervir d'une autre phraſe, pour décrire ſon ſentiment: il falloit choiſir des termes qui ne confondiſſent pas le ſens *collectif* avec le ſens *diſtributif* du mot *tout.* Je m'explique par un exemple. Suppoſons que tous les bourgeois d'une grande ville ſoient diviſés en dix claſſes, & qu'on mette dans la premiere ceux qui ont vingt mille francs, & dans la ſeconde ceux qui en ont quinze mille, & ainſi du reſte. Quiconque diroit, *Toute cette ville eſt compoſée de bourgeois également riches,* n'auroit raiſon que dans un ſens diſtributif dont notre langue ne s'accommoderoit pas facilement en cette rencontre. Il voudroit dire que les dix portions qui compoſeroient tout ce peuple ſeroient compoſées chacune de gens également riches: mais il couvriroit ſa penſée ſous des mots impropres, obſcurs & embarraſſés: il auroit beſoin d'un, *C'eſt-à-dire, que l'égalité des richeſſes ne ſe trouve qu'en comparant les gens d'une même claſſe les uns avec les autres; car ſi l'on compare ceux de la dixieme avec ceux de la premiere, on trouvera beaucoup d'inégalité.* Voilà le mauvais office que rendent à notre Anaxagoras ceux qui ſoutiennent qu'il a dit que l'Univers eſt un tout compoſé de portions ſemblables: ils font ſoupçonner aux lecteurs François, qu'il a donné là une énigme ridicule: & ſi l'on n'ajoûte pas un bon *c'eſt-à-dire,* ils ne ſavent où ils ſont, & ils peſtent contre l'Ecrivain. Epargnons-

Digitized by Google

Matiere, & débrouilla le chaos (*d*). Ce fut ſans doute la véritable raiſon, pourquoi ce grand Philoſophe fut ſurnommé

leur cet embarras, & dévelopons un peu le ſentiment de ce Philoſophe.

Il me ſemble qu'il a voulu dire, que l'Intelligence qui avoit formé le Monde, avoit trouvé dans une matiere infinie, une infinité de ſortes de très-petits corpuſcules, qui ſe reſſembloient, & qui, par un mêlange confus, étoient entourés d'autres corpuſcules qui ne leur reſſembloient pas. Elle joignit enſemble les corpuſcules de même eſpece; & par ce moyen, elle fit ici un aſtre, là une pierre, ailleurs de l'eau, de l'air, du bois, &c. Cette action fit que l'Univers fut partagé en pluſieurs amas de particules ſemblables; mais de telle maniere, que les particules d'un amas ne reſſembloient point aux particules d'un autre: il n'y avoit de la reſſemblance qu'entre les portions d'un même amas. Il faut donc ici donner au mot *tout*, non pas le ſens *collectif*, mais le ſens *diſtributif*; & ſans cela, vous auriez autant de raiſon de dire que le Monde a été fait de particules diſſemblables, que de dire qu'il a été fait de particules ſemblables.

(*d*) *Il fut le premier qui ſuppoſa qu'une Intelligence produiſit le mouvement de la Matiere, & débrouilla le chaos.* Voyons ce qu'Ariſtote remarque ſur ce ſujet. Il condamne les Philoſophes qui, en traitant des principes, ne s'arrêtoient qu'à la cauſe matérielle, ſans rechercher la cauſe efficiente des générations & des corruptions. *La cauſe matérielle*, dit-il, *ne ſe change pas elle-même, le cuivre ne ſe convertit pas lui-même en ſtatue, ni le bois en lit; il y a un autre principe de ce changement: chercher ce principe, c'eſt remonter juſques au premier moteur.* Il ajoûte 1°. Qu'après qu'on eut reconnu l'inſuffiſance des élémens, la force de la vérité contraignit les Phyſiciens à rechercher un autre moteur. 2°. Qu'il n'eſt point probable, ni que le feu, la terre, &c. ſoient la cauſe du bel état de certains Etres, & de la génération des autres; ni que ces anciens Philoſophes l'ayent cru. 3°. Qu'il ne ſeroit pas raiſonnable d'attribuer un ſi grand effet au haſard & à la fortune. Que c'eſt pour cela qu'Anaxagoras, qui dit que dans la nature, non moins que dans les animaux, un Eſprit eſt l'auteur du Monde & de l'ordre, parut comme un perſonnage de bon ſens, en comparaiſon des Phyſiciens ſes prédéceſſeurs, grands diſeurs de rien. Si ces témoignages ſont bien formels, celui de Plutarque dans la vie de Pericles l'eſt encore plus. Il y a une extrême différence entre Anaxagoras & Platon. Le premier ſuppoſe que Dieu trouva les corps en repos; le ſecond, au contraire, que Dieu les trouva en mouvement. Je ſuis épouvanté de la réflexion que fait Plutarque ſur ces deux dogmes; car non-ſeulement elle enferme une impiété horrible, mais auſſi une contradiction très-groſſiere. Il avoit blâmé les Philoſophes qui ne reconnoiſſent qu'un principe. *Il eſt impoſſible*, avoit-il dit, *que la matiere ſoit le ſeul principe de toutes choſes: il faut y joindre la cauſe efficiente; car l'argent ne ſuffit pas pour la production d'un vaſe, ſi l'on n'a de plus un ouvrier qui faſſe ce vaſe. La même choſe ſe doit dire de l'airain, du bois, & de toute autre matiere.* Dans la même page, il avoit loué Anaxagoras d'avoir admis un Entendement, qui eût arrangé les particules ſemblables; d'avoir ajoûté la cauſe efficiente au ſujet paſſif, & l'ouvrier à la matiere. Que veut-il donc dire, lors que cinq pages après il cenſure Anaxagoras & Platon; celui-là d'avoir attribué à Dieu le mouvement & l'arrangement des corps, celui-ci de lui en avoir attribué l'arrangement? *Leur erreur commune*, dit-il, *eſt de penſer que Dieu ſe ſoucie des choſes humaines; & qu'il a bâti un Monde pour cet effet.* Après quoi, il étale les raiſons les plus ſpécieuſes qu'un Athée puiſſe alléguer contre ceux qui attribuent à Dieu d'avoir fait le Monde, & de le régir. Quoi donc! il approuve qu'Anaxagoras admette une Intelligence qui ait été le premier Mo-

Digitized by Google

Νῶς, c'eſt-a-dire *l'Eſprit* ou *l'Entendement*. Son orthodoxie ne fut pas aſſez épurée (*e*): il y reſta bien des défauts; & cela

teur des corps, & la cauſe efficiente du Monde; & il le blâme de prendre pour Dieu ce premier Moteur, & cet Agent? Peut-on raiſonner d'une maniere plus pitoyable, & moins uniforme? Et ſi l'on vouloit opiniâtrer qu'il n'y a point là de contradiction, ne faudroit-il pas du moins convenir qu'il a réfuté en cet endroit-là une infinité d'autres paſſages de ſes Livres, où il ſuppoſe la Providence?

Je ferois trop long, ſi je voulois rapporter tous les témoignages qui établiſſent l'une ou l'autre de ces deux vérités, ou même toutes les deux: 1°. Qu'Anaxagoras admettoit une Intelligence, qui avoit mu la Matiere, & formé le Monde, par le triage des *homogénéités*; 2°. Qu'il fut le premier Philoſophe, qui avança ce ſyſtême. Contentons-nous donc d'indiquer Platon, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Euſebe, Théminius, St. Auguſtin, Théodoret, Proclus, & Simplicius. Ciceron, en parlant d'Anaxagoras, dans ſon traité de la Nature des Dieux, dit qu'il fut le premier de tous à enſeigner qu'une Intelligence infinie avoit tout arrangé. Il eſt un peu ſurprenant, que Ciceron donne cette primauté au Philoſophe Anaxagoras, puiſqu'il venoit de dire que Thales avoit reconnu un Entendement, ou un Dieu, qui de l'eau avoit formé toutes choſes. Eſt-il poſſible que Ciceron mette ſi-tôt en oubli ſes propres paroles? Peut-on s'imaginer qu'il ait voulu dire que Thales ne donnoit à Dieu que l'action de convertir l'eau en d'autres corps; mais qu'Anaxagoras faiſoit Dieu l'Auteur de l'ordre, & de la belle ſymmétrie du Monde? Je ne vois dans tout cela rien de vraiſemblable; & j'aimerois mieux ſoupçonner que ce paſſage eſt corrompu: la confuſion & l'obſcurité qui ſe rencontrent dans les paroles qui le ſuivent, peuvent confirmer beaucoup ma conjecture. Quoi qu'il en ſoit, je ne voudrois pas qu'on mît en balance ce témoignage de Ciceron avec celui de tant de célèbres Ecrivains de l'Antiquité, qui affirment unanimement, qu'Anaxagoras eſt le premier qui joignit à la cauſe matérielle la cauſe efficiente, c'eſt-à-dire, qui reconnût un Entendement Auteur de l'économie ou de l'Architecture de l'Univers. St. Auguſtin fait ſi peu de cas de ce témoignage de Ciceron, que dans le lieu même où il rapporte le ſentiment des Philoſophes de la Secte d'Ionie, conformément à Ciceron, à l'égard du reſte; il le contredit formellement à l'égard de Thales. Notez que Ciceron même, dans un autre Livre, exclut Thales de la primauté, & la donne ſimplement & abſolument au Philoſophe Anaxagoras.

Le Jéſuite Leſcalopier tâche de guérir la contradiction, en ſuppoſant qu'Anaxagoras fut le premier qui publia cette doctrine, ſes prédéceſſeurs les Philoſophes s'étant contentés de la débiter dans leurs Auditoires. Ce dénouement n'eſt guere bon; car puiſqu'on a ſu les dogmes des prédéceſſeurs d'Anaxagoras, & en quoi les uns différoient des autres; puis, dis je, qu'on a ſu cela, encore qu'Anaxagoras fût le premier qui eût publié des Livres, n'auroit-on pas ſu également ce qu'ils euſſent enſeigné touchant la cauſe efficiente de ce Monde? Quant aux objections contre la doctrine de ce Philoſophe contenues ci-deſſus dans le paſſage de Ciceron, je vous renvoye à St. Auguſtin, qui les réfute ſolidement.

(*e*) *Son orthodoxie ne fut pas aſſez épurée.*] Tertullien le blâme de ne s'être pas ſoutenu: car d'un côté, il avoit dit que Dieu étoit une intelligence pure & ſimple; & de l'autre, il l'avoit mêlé & confondu avec l'ame. Ariſtote avoit déja fait cette Remarque. Il nous apprend qu'Anaxagoras admettoit dans toutes les bêtes une ame, à laquelle il donnoit le même nom d'Entendement qu'il avoit donné au premier moteur de la Matiere, & à l'ordonnateur de la conſtruction du Monde. Le même Ariſtote obſerve, qu'Anaxagoras em-

Digitized by Google

cela eſt moins étrange, que de voir que les Phyſiciens qui le précéderent, n'ont point connu la vérité dont il s'apperçut, &

ployoit une Intelligence à la production des choſes, comme un Dieu de machine; c'eſt-à-dire, qu'il ne recouroit à cela, que dans les cas de néceſſité, & lorſque toutes les autres raiſons lui manquoient. Voilà ſans doute le fondement d'une obſervation de Clément Alexandrin, qu'Anaxagoras n'a point maintenu les droits & la dignité de la cauſe efficiente, dont il avoit attribué les fonctions à un Eſprit; car il a parlé de certaines révolutions qui ſe faiſoient ſans que cet eſprit en fût rien, ſans que cet eſprit y coopérât. Il dit qu'Anaxagoras n'adopta pas le dogme qui prépoſoit une Intelligence à la production des choſes. Il le prouve par la raiſon qu'Anaxagoras philoſophoit ſur la nature, & expliquoit les phénomenes, ſans ſuppoſer cette Intelligence. Je ſai bien qu'on me pourra dire, qu'Euſebe n'entend pas ainſi la choſe, & qu'il déclare ſeulement qu'Anaxagoras donnoit des raiſons phyſiques, qui étoient contraires au bon ſens. Mais trois choſes me perſuadent que mon interprétation de Clément Alexandrin & d'Euſebe eſt meilleure que celle-là. En premier lieu, c'eſt très-mal prouver qu'un Philoſophe abandonne ou énerve l'hypotheſe de la Providence & de l'activité univerſelle de Dieu, que de dire qu'il raiſonne quelquefois impertinemment, ſottement, ou contre les regles. Toutes les Sectes de Philoſophie, parmi les Chrétiens, ſe font ce reproche les unes aux autres, ſans néanmoins s'entr'accuſer d'hétérodoxie à l'égard du concours univerſel de Dieu, la cauſe premiere de tous les Etres. C'eſt pourquoi, ſi l'on n'avoit pu ſe plaindre d'Anaxagoras, que parce qu'en expliquant pluſieurs effets de la nature il raiſonnoit mal, ſans eſprit, & ſans juſteſſe, on auroit eu très-grand tort de lui reprocher qu'il abandonnoit ou qu'il gâtoit la ſuppoſition qu'il avoit admiſe, d'une Intelligence prépoſée à la production du Monde. Il faut donc que ce reproche ait été fondé, non pas ſur les explications impertinentes qu'il pouvoit donner, mais ſur ce qu'il en donnoit au préjudice & à l'excluſion de cette Intelligence. En ſecond lieu, Euſebe ſe fortifie d'un long paſſage de Platon, où il y a une plainte, qu'Anaxagoras expliquoit les choſes ſans recourir à l'Intelligence, ni aux cauſes de la beauté & de l'ordre de l'Univers; mais qu'il s'arrêtoit à l'air, à l'éther, à l'eau, &c. comme à la cauſe des Etres. Qui ne voit des-là qu'il eſt très-probable qu'Euſebe vouloit parler du même défaut? Je dis en troiſiéme lieu, qu'Anaxagoras, comme nous l'apprend Plutarque, enſeignoit que certaines choſes arrivent par néceſſité, d'autres par la deſtinée, d'autres par délibération, d'autres par fortune, & d'autres par cas d'aventure. Il ne faut point douter, que dans le détail de ces diſtinctions inexplicables, il ne dérobât à l'Intelligence divine pluſieurs événemens, & que cela n'ait donné lieu à la plainte de Clément Alexandrin, copiée par Euſebe.

Je ne ſai ſi l'on doit mettre entre les erreurs d'Anaxagoras ce qu'il diſoit de notre main. Il aſſuroit qu'elle avoit été la cauſe de la ſageſſe & de l'induſtrie de l'homme. Plutarque lui en a fait un procès. *Le contraire de cela eſt véritable*, dit-il: *car l'homme n'eſt pas le plus ſage des animaux, pour autant qu'il a des mains; mais pource que de ſa nature il eſt raiſonnable & ingénieux, il a auſſi de la nature obtenu des outils qui ſont tels.* Comme on n'a point les Livres d'Anaxagoras, on ne ſauroit décider s'il a donné lieu à cette cenſure; mais je ne ſaurois croire qu'il la mérite. Son ſyſtême l'engageoit à penſer tout autrement là-deſſus, que ne penſoient les Philoſophes qui attribuoient au haſard la formation de tous les Etres dont le Monde eſt compoſé. Ce dogme impie les engagea à ſoutenir, que les organes n'avoient pas été donnés à l'homme, afin qu'il s'en ſervît; mais qu'ayant trouvé que ſes organes étoient

Digitized by Google

& qu'il étoit ſi facile d'appercevoir, & que les Poëtes avoient tant chantée *(f)*. Il faudra examiner ſi la doctrine des *Homœomé-*

propres à certaines fonctions, il les employa à cet uſage. Voyez le quatriéme Livre de Lucrece.

Notez qu'Anaxagoras étoit ſurnommé Athée, & que St. Irenée l'a traité d'impie. Voſſius ne s'en plaint point: il dit ſeulement que Juſtin Martyr, dans l'Exhortation aux Grecs, a nommé Athée ce Philoſophe; & il fait ſur cela quelques réflexions. Je n'ai rien trouvé de ſemblable dans ce Livre de Juſtin Martyr, & je penſe que Voſſius eût mieux fait de réſerver ſes excuſes pour St. Irenée. Si Juſtin Martyr en a beſoin, c'eſt ſeulement pour avoir tronqué le dogme d'Anaxagoras. Il en ſupprime le bel endroit: il ne dit rien de l'Entendement premier moteur; il ſe contente de parler de ſes *homœoméries*.

(f) Les Phyſiciens qui le précéderent, n'ont point connu la vérité, ... que les Poëtes avoient tant chantée.] On peut produire une foule de témoins pour ce fait-ci, qu'Anaxagoras eſt le premier Philoſophe qui ait donné l'arrangement de la Matiere à l'Intelligence d'un premier moteur: Thales, Anaximander, Anaximenes, qui le précéderent dans l'Ecole d'Ionie, avoient tâché ſans cela d'expliquer tout. Le Pere Thomaſſin avoit là-deſſus une penſée remarquable. „Tous les Poëtes," dit-il, „qui „avoient été les plus anciens Philo„ſophes, & tous les Sages des ſié„cles fabuleux, comme on les ap„pelle, n'ayant cherché, ni célébré „par leurs Ecrits d'autre cauſe que „la premiere, & la Divinité ſuprême: „comment pouvoit-il ſe faire, qu'auſſi„toſt après, Thales, & ſes premiers „ſucceſſeurs, ignoraſſent, ou laiſſaſ„ſent dans le ſilence, ce qui avoit „fait l'occupation de tous les Sages & „de tous les ſiécles juſqu'alors? Il y a „donc de l'apparence que ces premiers „Philoſophes Ioniens préſuppoſant ce „qui étoit inconteſtable, & juſqu'a„lors inconteſté, de la premiere „cauſe efficiente de toutes choſes, „ne parlerent que des cauſes ſecon„des qui avoient été inconnues juſ„qu'alors, & qui n'avoient pas mê„me eſté recherchées. Ils craignirent „monter juſqu'à Dieu tous les effets „particuliers, on ne retombaſt dans „la premiere accoûtumance où on „avoit été de négliger la recherche „de toutes les cauſes ſecondes, & de „ſe contenter de la premiere. Il en „eſt de même des Anges. Homere, „& les autres Poëtes ou Philoſophes „très-anciens, les faiſoient ſeuls Au„teurs de toutes choſes ſous les or„dres de Dieu. Les diſciples de „Thales, pour faire valoir l'efficacité „des cauſes corporelles & immédia„tes, ſe paſſerent de nommer les An„ges. . . . Mais, enfin, Anaxagore „jugea qu'en ſon temps le monde „étoit capable de comprendre l'al„liance & la ſubordination des cauſes „corporelles ſous les ſubſtances An„géliques; & tant des unes que des „autres, ſous la Sageſſe & ſous la main „toute-puiſſante de Dieu. . . . C'é„toit . . . . ſimplement pour ſuppo„ſer les parties de la Philoſophie, „dont tout le monde étoit aſſez in„ſtruit, que Thales & ſes diſciples „ne parlérent, ni de la Morale, ni „de la Métaphyſique, & afin qu'on „donnaſt toute ſon attention à celle „qui n'avoit pas encore été cultivée. „Mais comme on s'apperçut que la „connoiſſance des cauſes ſecondes „étoit peu certaine, & qu'il y avoit „à craindre qu'elle ne fiſt oublier la „ſcience de Dieu, des Anges, & des „mœurs, qui étoit & plus conſtante, „& plus utile, & plus néceſſaire, A„naxagore, Socrate, & Platon, ren„dirent à la Theologie & à la Mo„rale, leur luſtre & leur crédit an„cien."

Voilà une belle penſée, voilà une idée ingénieuſe: mais elle a peut-être moins de ſolidité, que d'éclat; puiſque nous voyons qu'Anaximenes, Précepteur d'Anaxagoras, ne traita point la Philoſophie comme une perſonne qui ſuppoſoit que l'exiſtence de Dieu en qualité de premiere cauſe, étoit ſi connue, qu'il ne falloit pas

Digitized by Google

mœoméries, ne renfermoit pas beaucoup de contradictions (*g*): il me ſemble qu'elle en eſt toute farcie; & qu'en général, les idées

en parler. Il parla des Dieux: mais bien loin de les conſidérer comme des principes, il ſoutint qu'ils devoient eux-mêmes leur exiſtence au principe qu'il établiſſoit. Ciceron attribue un ſemblable ſentiment à Anaximander, Précepteur d'Anaximenes. Notez que les deux diſciples d'Anaximenes corrigerent l'hypotheſe de leur maître; ſoit en admettant une Intelligence diſtincte des corps, & cauſe du monde; ſoit en ſuppoſant que l'air, le principe de toutes choſes, n'étoit principe, qu'entant qu'il étoit doué d'un eſprit divin. La premiere de ces deux hypotheſes eſt celle d'Anaxagoras: l'autre eſt celle de Diogene d'Apollonie. Tout ceci combat contre le Pere Thomaſſin. Il n'eſt plus queſtion de Phyſiciens, qui n'ayent que paſſé ſous ſilence la doctrine de l'exiſtence de Dieu: il s'agit de Phyſiciens, qui en ont parlé, mais d'une maniere fort oppoſée à celle des Poëtes, & à celle d'Anaxagoras. J'ajoûte que leur ſimple ſilence prouveroit beaucoup; car en ce tems-là, les Phyſiciens remontoient juſqu'au chaos, juſqu'à la premiere origine des choſes. Il falloit donc qu'ils s'expliquaſſent ſur ce qu'ils croyoient de la nature de Dieu, & qu'ils épuiſaſſent toute la doctrine des premiers principes; après quoi, il leur étoit fort permis de donner raiſon des effets particuliers & quotidiens de la nature, ſans remonter juſqu'à la premiere cauſe. Aujourd'hui les Phyſiciens ne conſidérent que les cauſes ſecondes, la matiere, la forme, &c. Mais ce n'eſt point parce qu'ils ſuppoſent que la connoiſſance de Dieu, comme de la cauſe premiere, eſt aſſez bien établie: c'eſt parce qu'ils en traitent amplement, & avec beaucoup d'étude, dans une partie de leur Cours, diſtincte de la Phyſique. Quoi qu'il en ſoit, tenons pour conſtant que ces anciens Philoſophes n'ignoroient pas ce que les Poëtes avoient dit de Dieu. D'où vient donc qu'ils ne les ont pas imités? ſeroit-ce parce qu'ils ne faiſoient pas grand fond ſur des Poëſies, où ils voyoient tant de bagatelles, & tant d'opinions populaires qui n'étoient pas à l'épreuve d'un examen Philoſophique? Ariſtote inſinue cette raiſon. En jugeoient-ils comme Socrate en jugea, lorſqu'il dit que les Fanatiques reſſemblent aux Poëtes, & que les uns & les autres n'entendent point ce qu'ils avancent. Il eſt certain que les Poëtes les plus orthodoxes ont fort erré ſur la nature de Dieu; car Orphée, qui chanta que Dieu fit le Ciel, ne le traite que de premier-né de toutes les créatures, & lui donne l'Air pour pere. Diogene Laërce prétend qu'Anaxagoras emprunta du Poëte Linus l'un de ſes dogmes: mais ce ne fut pas à l'égard de l'Entendement premier moteur. Notez qu'Ariſtote ſur ce point-là, met beaucoup de différence entre Anaxagoras & Thales. Notez auſſi d'après Théodoret, que les Philoſophes qui précédérent celui dont je fais ici l'Article, ne virent goute dans la doctrine de la premiere cauſe.

(*g*) *J'examinerai ſi la doctrine des Homœoméries ne renfermoit pas beaucoup de contradictions.*] Je ne me ſerviral point des argumens d'Ariſtote, quelque ſubtils & quelque ſolides qu'ils puiſſent être: & s'il ſe trouve que mes Réflexions ayent du rapport aux ſiennes, ce ſera un pur haſard.

I. Nous avons vu pourquoi Anaxagoras vouloit que chaque choſe fût compoſée de particules ſemblables: il vouloit éviter par-là, qu'un corps ne fût fait de rien. Or comme les alimens les plus ſimples peuvent être la matiere dont toutes les parties d'un animal ſe nourriſſent, il falloit qu'il avouât que l'herbe d'un pré contient actuellement des os, & des ongles, & des cornes, beaucoup de ſang, beaucoup de chair, beaucoup de peaux & de poils, &c. Elle n'étoit donc point compoſée de particules ſemblables, elle étoit plutôt un aſſemblage de toutes ſortes d'*hétérogénéités*: à quoi ſervoit donc la doctrine des *Homœoméries*? Ne falloit-il

Digitized by Google

idées des Anciens, qui ont parlé du chaos, n'étoient pas moins embrouillées que le chaos même. Disons pour le moins

pas qu'il l'abandonnât dans tous les cas particuliers, après l'avoir supposée dans le général? Ce que j'ai dit de l'herbe, ne convient-il pas au lait, au vin, à l'eau, au pain, & à une infinité d'autres choses? Y a-t-il aucun corps, qui ne serve de matiere à plusieurs autres, dans les changemens qu'on appelle génération & corruption? Voici donc de premiers principes, qui sont *homogenes*, & qui ne le sont point. Ils le sont dans la supposition d'Anaxagoras; & ils ne le sont point en effet: puisque les mixtes devant être selon lui de la même nature que leurs principes, & n'étant qu'un assemblage de parties dissemblables, il s'ensuit que les principes sont *hétérogenes*. Je retoucherai ceci dans le Paragraphe V.

II. Il se trouvera de plus que tous les noms ont été mal imposés: car, par exemple, si tout le sang des animaux avoit été dans les herbes qu'ils ont mangées, elles méritoient mieux le nom de sang, que celui de foin. Anaxagoras répondoit que certaines particules étant plus nombreuses dans un mixte, ou placées à la surface, le faisoient paroître uniforme, & lui procuroient un nom spécifique. Lucrece a réfuté cette réponse par les fausses conséquences qui en émanent. „Il résulteroit de-là, *dit-il*, que quand „on brise les grains, on en tireroit „quelques particules de sang, ou de „quelqu'un des autres organes dont „notre corps est composé. Or cela „est contraire à l'expérience."

Cette réfutation n'est pas mauvaise; car enfin mêlez comme il vous plaira diverses sortes de grains; prenez cent fois plus de blé que d'orge; mettez toûjours les grains d'orge autant qu'il vous sera possible dans une enceinte de grains de blé: que gagnerez-vous? Verez-vous accroire qu'il n'y a là que du blé? Demeureroit-on dans cette erreur, après même que l'on auroit éparpillé votre monceau? Ne verroit-on jamais paroître quelques grains d'orge? Fables & rêveries que tout cela. Anaxagoras n'eût pu résoudre cette objection, qu'en supposant que chaque partie sensible d'un grain de blé est tellement conditionnée, que les *hétérogénéités* y sont en plus petit nombre, & envelopées des particules du blé; & que de-là vient, qu'en brisant le blé entre deux meules, nous ne découvrons jamais les parties *hétérogenes*: mais si nous portions la division jusqu'aux particules insensibles, ce seroit alors que le sang, la chair, les os, &c. se montreroient à des yeux plus fins que les nôtres. En un mot, il ne se peut tirer de ce mauvais pas, que par la divisibilité à l'infini; & c'est imiter un homme, qui, pour éviter un coup d'épée, se précipite à corps perdu dans un abîme d'une profondeur inconcevable. Mais attachons-nous seulement aux difficultés qui enferment quelque sorte de contradiction.

III. Je dis ensuite qu'Anaxagoras devoit supposer que les particules semblables se trouvoient, & en plus grand nombre, & en plus petit nombre, dans le pain: en plus grand nombre, puisque ce composé s'appeloit du pain: en plus petit nombre, puisque peu d'heures après que le pain a été mangé, il s'appelle chyle, & ne montre dans toutes ses particules sensibles, que les qualités du chyle. On comprendra plus facilement cette objection, si l'on compare la pâte avec le blé, ou le pain avec la pâte. On verra qu'il falloit que ce Philosophe demeurât d'accord que les *homogénéités* étoient tout ensemble & plus nombreuses, & moins nombreuses, dans un même mixte: dans la pâte, par exemple; car pendant qu'elle est pâte, elle contient plus de corpuscules de pâte, que d'une autre espece de corps: mais quand elle est convertie en pain, elle contient moins de corpuscules de pâte que de pain; & cependant les corpuscules de pain ne sont venus que de la pâte.

IV. Voici une autre contradiction. C'est se contredire, que d'établir une

Digitized by Google

moins, afin d'éviter tout air d'exagération, qu'elles n'étoient guere juſtes, & qu'ils n'ont pu dire, que cet état de confuſion ne

hypotheſe, qui ramene d'un côté l'inconvénient qu'on lui veut faire chaſſer de l'autre. Voilà le mal du ſyſtême d'Anaxagoras. Ce Philoſophe, ayant ſuppoſé que les parties de la matiere avoient été éternellement dans un état de confuſion; c'eſt-à-dire, que les plus petits corpuſcules *homogenes* avoient été entourés par-tout de corpuſcules *hétérogenes;* ſuppoſa, qu'enfin une Intelligence chaſſa ce deſordre, par la ſéparation des particules ſemblables d'avec celles qui ne leur reſſemblent point. Mais il renverſoit lui-même ſa ſuppoſition, puiſqu'il ſe voyoit contraint d'avouer que toutes ſortes d'*Homœoméries* étoient mêlées enſemble dans tous les corps; & cela, quant aux particules inſenſibles. Il y avoit, ſelon lui, une infinité de petits os, & de petites goutes de ſang, &c. dans chaque brin d'herbe, & dans chaque morceau de pain: tout étoit mêlé dans tout, puiſque chaque choſe ſe faiſoit de chaque choſe. Quel plus grand état de confuſion voulez-vous voir que celui-là? Platon en jugeoit ainſi; car plus d'une fois il employe la doctrine d'Anaxagoras comme un ſymbole de chaos. Mr. Ménage rapporte que Luther donnoit le nom de Théologiens Anaxagoriſtes à ceux qui trouvoient tout dans chaque texte de l'Ecriture.

V. Ses premiers principes l'étoient & ne l'étoient pas: ils l'étoient ſelon ſa ſuppoſition; & ils ne l'étoient pas réellement: puis qu'ils étoient compoſés & corruptibles, tout autant qu'aucun autre corps. Il admettoit la diviſibilité à l'infini: il devoit donc dire, qu'il y avoit une infinité de corpuſcules dans la plus petite goute d'eau; & par conſéquent, qu'elle n'en contenoit pas un moindre nombre que toute la terre. D'ailleurs ce nombre infini de corpuſcules étoit un amas de toutes ſortes *d'hétérogénéités.* Il n'étoit donc pas plus ſimple qu'un arbre; & à cet égard, il ne différoit des corps qu'on appelle mixtes, que parce que les yeux de l'homme n'auroient pas pu découvrir les parties *diſſimilaires*, comme ils les découvrent dans un Arbre. Enfin l'Entendement, qui avoit mu la Matiere, pouvoit diviſer à l'infini ces prétendus premiers principes, auſſi aiſément que le feu diviſe le bois: ils étoient donc auſſi périſſables que le bois: d'où il réſulte, que, s'ils exiſtoient dans la nature des choſes, ce n'étoit pas en qualité de premiers principes. Outre cela, que pourroit-on ſuppoſer de plus abſurde, que d'établir pour principes ce qui n'exiſtoit point du tout? Or il eſt certain, ſelon l'hypotheſe d'Anaxagoras, qu'il n'y avoit aucune *Homœomérie* dans l'Univers.

Examinons une réponſe qu'il auroit pu faire. Il auroit pu ſuppoſer que l'eſſence des *Homœoméries* ne conſiſte point dans la reſſemblance de toutes leurs parties; mais dans la conformité qui ſe trouve entre l'arrangement des *hétérogénéités* d'un petit os, par exemple, & l'arrangement des *hétérogénéités* de tout autre os. „Je ne prétens point, *eût-il „pu dire*, qu'un os de dix pouces, „diviſé en cent mille parties, ou, ce „qui eſt la même choſe dans mon hy„potheſe, en cent mille petits os, „ne contienne abſolument aucun cor„puſcule qui ne reſſemble à tous les „autres. J'avoue que chacun de „ces petits os eſt un mélange de „toutes ſortes de principes; il con„tient des chairs; il contient du „ſang, & des membranes, &c. mais „comme ces matieres différentes „ſont rangées ſelon la même ſymmé„trie dans chacun de ces petits os, „j'ai raiſon de ſoutenir que l'aſſem„blage de cent mille de ces petits os „eſt un compoſé *homogene*, ou un tas „*d'homœoméries:* & puiſque je ſuppoſe „que l'Entendement, qui en fait le „triage, les a trouvées toutes ſai„tes, je puis ſoutenir que chacune „d'elles priſe à part eſt indeſtructible: „car elles ont toujours exiſté par el„les-mêmes."

Cette réponſe contient deux chefs: l'un eſt l'explication de l'hypotheſe à l'égard du ſens du mot *Homœomérie;*

Digitized by Google

ne ſubſiſtoit plus. On conte qu'Anaxagoras avoit prédit que la

l'autre regarde l'incorruptibilité de ces *Homœoméries*. Je vais éclaircir ce premier par un exemple. Mettez dans une Bibliothéque tous les exemplaires d'un même Livre, reliés de la même façon. Ce ſera un amas de Livres ſemblables, un amas *homogéne*: non pas à cauſe que chacun de ces volumes eſt compoſé de parties qui ſe reſſemblent parfaitement; mais à cauſe que le blanc & le noir, les eſpaces, les lettres, les accens, les points, les virgules, & les autres parties *hétérogenes*, ont la même ſymmétrie dans l'un que dans tous les autres. Laiſſons en repos cette explication d'Anaxagoras, & contentons-nous d'attaquer le ſecond point de ſa réponſe.

VI. Je ne lui demande point pourquoi cette Intelligence qu'il a reconnue, a laiſſé les *Homœoméries* dans la confuſion pendant toute l'éternité, ni d'où vient qu'elle s'eſt aviſée ſi tard de les mouvoir, & de les unir; ni pourquoi il nie que de rien on puiſſe produire quelque choſe, lui qui avoue que le mouvement a commencé? Ces trois objections, & quelques autres, embarraſſant étrangement tous ceux qui admettent une Matiere éternelle, incréée, & diſtincte de l'Etre divin: mais comme ce ſont des difficultés qu'on peut alléguer auſſi bien contre d'autres Philoſophes, que contre Anaxagoras, il ne ſeroit pas à propos de s'y arrêter. J'éclaircirai ſeulement un peu la derniere. Il eſt certain que la production d'une qualité diſtincte de ſon ſujet, ne differe point d'une vraie création. C'eſt ce que les Philoſophes modernes prouvent démonſtrativement aux Ariſtotéliciens, qui admettent une infinité de formes ſubſtantielles & accidentelles, diſtinctes de la matiere; car puiſqu'elles ne ſont point compoſées d'aucun ſujet préexiſtant, il s'enſuit qu'elles ſont faites de rien. La meilleure réponſe que puiſſent faire les ſectateurs d'Ariſtote, eſt de rétorquer cette objection, & de dire que les Cartéſiens ſont donc obligés de reconnoître que le mouvement ne ſe peut produire que par création. Les Cartéſiens avouent cette conſequence: ils n'attribuent qu'à Dieu la production du mouvement; & ils diſent que mouvoir la Matiere n'eſt autre choſe que la créer dans chaque moment en différens lieux. Concluez de tout ceci, qu'Anaxagoras & pluſieurs autres ſe contrediſoient, lors que d'un côté ils ne vouloient pas admettre que de rien on pût faire quelque choſe; & qu'ils avouoient de l'autre, que le mouvement, ou quelque autre modification, avoit commencé dans le chaos éternel. Mais laiſſant cela, attachons-nous ſeulement aux difficultés qui ne concernent qu'Anaxagoras.

VII. Je lui allegue cette maxime: Toutes les choſes qui ſont diſtinctes entre elles, peuvent être ſéparées les unes des autres: & je conclus de-là, que chaque *Homœomérie* peut être diviſée à l'infini en pluſieurs portions; car elle eſt compoſée de toutes ſortes de principes mêlés enſemble. Puis donc que le mouvement eſt un principe néceſſaire de diviſion, & que Dieu a produit le mouvement dans la Matiere, il s'enſuit que par cette force motrice, il a pu porter la déſunion dans chaque partie de l'Univers, & mettre en piéces quelque *Homœomérie* que ce ſoit que vous voudriez prendre pour une unité. Si elle étoit un atome d'Epicure, un corps parfaitement ſimple, parfaitement unique, exempt de toute compoſition, j'avoue que rien ne le pourroit diviſer: mais Anaxagoras ne reconnoît point de tels corps, ni aucune *Homœomérie*, pour ſi petite qu'elle ſoit, qui ne renferme une infinité de corpuſcules diſtincts, & différens même en qualité les uns des autres. Il eſt donc vrai, que ce qu'il nomme premiers principes eſt une choſe auſſi ſujette à deſtruction, que les corps les plus compoſés, qu'un bœuf, par exemple: cela, dis-je, eſt très-vrai, lors même que l'on ſuppoſe que les *Homœoméries* exiſtent éternellement par elles-mêmes; car il ſuffit qu'une cauſe externe les puiſſe faire paſſer du mouvement au repos, quoiqu'elle n'ait pas là puiſſance, ni de les fai-

Digitized by Google

la pierre qui tomba du Ciel dans la riviere de la Chevre, &

re exiſter, ni de les anéantir. Le recours au progrès à l'infini ſeroit inutile dans cette rencontre. On ne pourroit pas me répliquer, que les *Homœoméries* étant compoſées d'une infinité de corpuſcules, celles qui ſont un petit os peuvent être diviſées à l'infini ſans ceſſer d'être un petit os: elles deviennent ſeulement un plus petit os, après chaque diviſion. Cette réplique n'eſt point bonne; car il y a deux choſes à conſidérer dans chaque *Homœoméríe;* 1°. Qu'elle contient une infinité de particules; & cela lui eſt commun avec les autres: 2°. Que les particules ſont rangées d'une certaine maniere; & cela lui eſt particulier: c'eſt ſa forme ſpécifique, c'eſt ſon eſſence, c'eſt par-là qu'elle eſt, ou un petit os, ou une petite goutte de ſang, plutôt que toute autre eſpece de premiers principes. Afin donc d'ôter à une *Homœoméríe* d'os ſon eſſence & ſon eſpece, il ſuffit d'arranger d'une nouvelle façon les corpuſcules qui la compoſent. Or dès-là qu'un Entendement premier moteur a pu diviſer les corps, & les démêler les uns des autres, il a pu déranger les corpuſcules de chaque *Homœoméríe* particuliere, & leur donner une autre combinaiſon; il a donc pu les faire changer d'eſpece, comme l'on en fait changer à la farine en la paitriſſant, c'eſt-à-dire, en mêlant & en combinant d'une autre maniere ſes corpuſcules.

Je n'objecte point à ce Philoſophe, qu'il reconnoiſſoit de la différence entre les parties de la Matiere avant qu'elles fuſſent mues. Cette objection m'a ſemblé toujours très-foible: je conçois très-clairement que la diviſion ſuppoſe la diſtinction, & qu'une cheville de fer fichée dans une piéce de bois, & parfaitement en repos autour du bois parfaitement en repos, eſt auſſi différente du bois, que ſi elle ſe mouvoit, & le bois auſſi.

VIII. Je paſſe à la derniere objection. Qu'arriveroit-il, ſi l'on accordoit gratuitement à ce Philoſophe, que la même néceſſité qui fait exiſter les corps, les fait exiſter diſtincts en une infinité *d'Homœoméries*, dont chacune doit demeurer néceſſairement toujours entiere; la nature des choſes ayant été telle qu'il falloit que dans chaque eſpece il y eût des bornes fixes, comme l'on dit ordinairement qu'il y a un *minimum quod ſic*, dans chaque eſpece de corps vivant? Cette conceſſion gratuite feroit-elle beaucoup de bien à l'hypotheſe d'Anaxagoras? N'auroit-il point par-là l'incorruptibilité & l'immutabilité intérieure de ſes premiers principes? Ne ſeroient-ils pas un ſi petit os, qu'en devenant un peu plus petits par la diviſion actuelle de leurs parties, ils ne ſeroient plus un os; & ainſi des autres eſpeces? Et ne feroit-ce pas un ſigne, que la néceſſité de la nature les a faits indiviſibles? J'en conviendrois: mais on ne ſeroit qu'éviter un mal par un autre. Je trouverois enſuite ce défaut dans le Syſtême: c'eſt que le *Noûs*, ou l'Entendement, y entreroit contre les regles; ou le ſeroit venir pour l'ouvrage le plus facile, après avoir donné le plus difficile à une néceſſité aveugle. Abſolument parlant, il eſt très-vrai que tout Philoſophe qui veut donner de bonnes raiſons de l'arrangement que l'on voit dans les parties de l'Univers, a beſoin de ſuppoſer une Intelligence qui ait produit ce bel ordre. Il ne doit point craindre que des perſonnes raiſonnables lui reprochent qu'il imite certains Poëtes, qui ſont deſcendre ſur le théatre un Dieu de machine, pour dénouer des difficultés qui n'en valent pas la peine. Mais, ſi, après avoir ſuppoſé que les *Homœoméries* ont été formées ſans la direction d'aucune cauſe intelligente, il ſuppoſoit une telle cauſe qui les eût démêlées & arrangées, on lui pourroit dire qu'il imite ces Poëtes-là, au mépris des regles. Pour voir aiſément la force de cette objection, il ſuffit de prendre garde qu'il eſt beaucoup plus difficile de faire de bonnes montres, que de les tirer d'un tas de médailles, & de coquillages, avec quoi elles auroient été mêlées, & puis de

Digitized by Google

& qui fut gardée & vénérée comme une ſainte relique, tomberoit du corps du Soleil *(h)*. On lui attribue quelques autres

les ranger, & de les mêler d'une meilleure façon. Un petit apprentif, un enfant, feroit ce triage & ce nouvel arrangement. Chacun m'avouera que la formation des hommes eſt un ouvrage qui demande plus de direction & d'habileté, que n'en demande l'art de les ranger ſelon les évolutions militaires. La plûpart des Philoſophes modernes ſuppoſent que les lois générales de la nature ſuffiſent à faire croître le fœtus, pourvu qu'il ait été dans la ſemence bien formé, bien organiſé: mais ils ſuppoſent que ces petits animaux organiſés, dans la ſemence, ſont l'ouvrage du Créateur infiniment puiſſant, & infiniment habile. Ils croyent donc que la principale difficulté, celle qui demande le plus la direction d'une Intelligence, conſiſte dans la premiere formation d'une machine organiſée, c'eſt-à-dire, dans la conſtruction de ces petits animaux, qu'ils ſuppoſent être dans la ſemence. Chacun de ces petits animaux eſt à proprement parler une *Homœomérie* d'Anaxagoras. Il eſt donc plus malaiſé de former des *Homœoméries*, que de faire croître les animaux par le moyen de la nourriture. C'eſt donc pour expliquer la formation des *Homœoméries*, que l'on a principalement beſoin d'un Entendement; car toute *Homœomérie* eſt un certain aſſemblage d'une infinité de ſortes de corps: & cet aſſemblage doit être fait ſelon certaines proportions & certaines ſituations. Autre eſt l'aſſemblage qui eſt néceſſaire pour une *Homœomérie* d'os, & autre celui qui eſt néceſſaire pour une *Homœomérie* de chair; & ſi vous n'aviez pas ſuivi préciſément cette ſymmétrie-là, vous n'euſſiez point eu les premiers principes du ſang, ou de la moelle, mais ceux de quelque autre mixte. Or Anaxagoras n'a point ſuppoſé qu'il fût beſoin d'une Intelligence, pour former une infinité d'eſpeces d'*Homœoméries*, dont chacune eſt un certain aſſemblage de toutes ſortes de corps, tellement mêlés enſemble, qu'il faut que ceux d'une eſpece prévalent en nombre, & ſoient ſitués plutôt d'une façon que d'une autre, & qu'en général il regne là plutôt cette proportion, cette ſymmétrie-ci, que toute autre. Il a donc donné pour la cauſe de ce qui étoit le plus difficile, une néceſſité aveugle. Il n'a donc point raiſonné conſéquemment, lorſqu'il a cru néceſſaire une Intelligence pour ce qui étoit moins malaiſé. Voici, ſelon ſa doctrine, toutes les fonctions de l'Intelligence: mettre en ordre ce qui n'y étoit pas, mouvoir ce qui étoit en repos, ſeparer les choſes mêlées, orner celles qui manquoient d'ornement. Il pouvoit être attaqué, & par devant, & par derriere. *On vous en faites trop*, lui pouvoit-on dire, *ou vous n'en faites pas aſſez. Si vous croyiez que la nature, ſans aucune direction, ni connoiſſance, a formé toutes les* homœoméries, *vous deviez croire qu'elle les a pu mouvoir, démêler, & diſtribuer: l'Entendement donc eſt ſuperflu. Que ſi vous le croyez néceſſaire pour la ſéparation & pour la diſtribution de ces* homœoméries, *vous deviez auſſi lui donner leur formation: vous n'étendez pas ſon influence par-tout où l'on en avoit beſoin. Ainſi une partie de votre Syſtême ruine l'autre: vous ne l'avez pas formé de piéces bien aſſorties, & bien liées enſemble.* Si nous avions ſes Ecrits, ou tous ceux de Théophraſte, nous verrions peut-être qu'il diſcuta quelques unes des difficultés que je viens de propoſer, & qu'il avoua que ſes hypotheſes ne le contentoient pas, & qu'il ſuccomboit ſous la peſanteur des myſteres de la nature. Il diſoit que tout eſt rempli de ténébres. *Anaxagoras pronunciat circumfuſa eſſe tenebris omnia.* Pluſieurs autres Philoſophes s'en plaignent auſſi, & juſques à s'imaginer que les ténébres dont parle Moyſe, qui étoient au deſſus de l'abîme avant que Dieu créât la lumiere, n'ont été diſſipées qu'à l'égard des yeux; *car pour les ténébres de l'eſprit*, diſent-ils, *elles*

Digitized by Google

tres prédictions. Il cultiva beaucoup la Géométrie; & l'on trouva que, dans ſa priſon, il avoit écrit ſur la quadrature du

couvrent encore tout le deſſus de l'abîme. La lumiere de la vérité concentrée dans ce gouffre n'en ſort jamais: elle envoye ſeulement quelques rayons qui parviennent à notre eſprit après tant de réflexions & de réfractions, & après avoir mêlé leur éclat avec tant de corpuſcules ſombres dans les eſpaces ténébreux qu'ils ont traverſés, qu'ils ne ſont propres qu'à former de fauſſes images.

(*h*) *On conte qu'Anaxagoras avoit prédit qu'une pierre. . . . tomberoit du corps du Soleil.* Diogene Laërce rapporte cela. Plutarque a parlé de ce prodige: voici ce qu'il dit. „Il y en a auſſi qui diſent que la „chûte d'une pierre fut un préſage „qui pronoſtiquoit cette grande dé„faite. Car il tomba du Ciel, en„viron ce temps-là, ainſi que plu„ſieurs le tiennent, une fort grande & „groſſe pierre, en la coſte qu'on appel„le la riviere de la Chevre, laquel„le pierre ſe monſtre encor aujour„d'hui tenue en grand' révérence „par les habitans du pays de la Che„roneſe. Et dit-on que le Philoſo„phe Anaxagoras avoit prédit, que „l'un des corps attachés à la voute „du Ciel en ſeroit arraché, & tom„beroit en terre par un gliſſement „& un esbranlement qui devoit a„venir: car il diſoit que les aſtres „n'eſtoyent pas au propre lieu où ils „avoyent eſté nez, attendu que c'eſ„toyent corps peſans & de nature „de pierre; mais qu'ils reluiſoyent „par l'objection & reflexion du feu „élementaire, & avoyent eſté tirez „là ſus à force, là où ils eſtoient „retenus par l'impétuoſité & violence „du mouvement circulaire du Ciel, „comme au commencement du Mon„de ils y avoyent eſté arreſtés, & „empeſchés de retomber ici bas, lors„que ſe fit la ſéparation des corps „froids & peſans d'avec les autres „ſubſtances de l'Univers." J'ai rapporté tout ce paſſage, afin que l'on vît en même temps la tradition de ce prodige, & la ſingularité du dogme d'Anaxagoras. On voit dans Pline, qu'Anaxagoras avoit prédit plus d'une fois ces chutes de pierre, & que le culte de ces pierres ſe multiplia à proportion. Notez qu'Ammien Marcellin, & Tzetzes, ſe ſont ſervis du nombre pluriel touchant le prodige de la riviere de la Chevre. Ils prétendent qu'Anaxagoras prédit qu'il y tomberoit des pierres du Ciel. Philoſtrate s'eſt exprimé de la même ſorte: voici un peu au long ce qu'il a dit, je n'en retrancherai rien; car ce ſera une matiere de critique. *Injuſtement doncques auroit-on blaſmé Apollonins d'une telle impiété & erreur, pour avoir préveu pluſieurs choſes, & en avoir prédit d'autres: de la meſme ſorte que Socrates en auroit eſté inſtruit par les eſprits de tout plein devant qu'elles advinſſent Anaxagoras auſſi: car qui eſt celui qui ignore, que comme une fois eſtant allé aux jeux Olympiques, veſtu d'un gaban, pour prédire qu'il pleuveroit, encore que le jour fuſt ſi clair & ſerain, qu'il n'y avoit aucune apparence de pluie; il ne tarda gueres toutesfois qu'il pleut comme à ſeaux? Une autre fois, ayant prédict que dans peu de jours une maiſon devoit fondre, bien-toſt après elle tomba. Après, ayant encore adverti que le jour en plein midy tout à un inſtant deviendroit nuict, & s'obſcurciroit de ténébres: & une autre fois, que des groſſes pierres tomberoient du Ciel dans la riviere d'Egoſpotamos, il arriva ainſi. Advouant doncques que ces choſes là & autres ſemblables préveues d'Anaxagoras fuſſent un indice d'un très-grand ſavoir ſeulement, comment les peut-on imputer à Apollonius pour un art Magique?* Un Commentateur a fait là-deſſus une Note bien ridicule. *Quant à ce que dit Philoſtrate,* qu'Anaxagoras *prédit la pluye, & qu'une pierre tomberoit du Ciel, & autres choſes ſemblables, il n'y a aujourd'huy ſi petit Aſtrologue, qui n'en fiſt autant.* Quelle abſurdité! les Aſtrologues d'aujourd'hui, quelque ſous qu'ils puiſſent être, n'ont point la témérité de prédire qu'il tombera des pierres du Ciel. Nos faiſeurs d'Almanachs, nos plus fameux tireurs

Digitized by Google

du cercle. Son esprit vaste suffisoit à tout: les plus difficiles phénomenes de la nature, les cometes, la voie de lait, les tremblemens de terre, les vents, le tonnerre, les éclairs, le débordement du Nil, les éclipses, & semblables choses, dont il inventa des raisons; tout cela joint aux spéculations Astronomiques & Géométriques ne l'empêcha pas d'étudier les Poësies d'Homere, avec l'attention d'un homme qui veut découvrir

d'horoscope, se donnent bien garde de commettre si imprudemment leur réputation. Ils savent trop bien que la prévision de telles chûtes surpasse toutes leurs lumieres. Pline avoit raison de dire, que la prédiction d'Anaxagoras eût été un plus grand miracle, que de voir tomber une pierre qui auroit été au corps du Soleil. Remarquez qu'il y a un intervalle d'environ soixante années entre le temps où Pline dit que la prédiction fut faite, & le temps où, selon Plutarque, elle fut accomplie. Voici une autre observation. Photius, dans ses Extraits de la Vie d'Apollonius, prétend qu'Anaxagoras fut considéré comme un grand devin, pour avoir prédit par l'art magique qu'il pleuvroit. Je ne saurois croire que Photius ait si mal compris la pensée de Philostrate: j'attribue cette fausseté énorme au mauvais état où son Ouvrage a été mis par les Copistes; & je ne puis assez m'étonner de ce que le Traducteur a pu se résoudre à faire imprimer cette page-là. Sa Traduction est un tissu d'impertinences si grossieres, & de raisonnemens si monstrueux, & avec cela si formellement contraires à l'Original de Philostrate, qu'on ne peut comprendre quoi que ce soit à sa conduite. A-t-il cru que le Texte de Photius étoit correct? Il falloit donc qu'il rêvât à quelque autre chose. A-t-il cru que les Lecteurs auroient la stupidité de prendre cela pour bon? Il étoit donc dans une sécurité qui tient du prodige. J'exhorte ceux qui en ont le talent, à examiner cet endroit de Photius: ils y trouveront des plaies qui demandent la dextérité des meilleures mains, & qu'ils guériront peut-être par le secours des manuscrits comparés avec le Texte de Philostrate.

(*i*) *Touchant le procès d'impiété qu'on lui fit: les uns disent qu'il fut condamné; les autres, qu'il fut absous.*] Il fut accusé par Cléon, comme un impie, pour avoir dit que le Soleil est une masse de matiere enflammée: & malgré la protection de Pericles, il fut condamné au bannissement, & à une amende de cinq talens. C'est ainsi que Sotion narroit la chose. Mais d'autres disoient que Thucydide le déféra, & l'accusa, non seulement d'impiété, mais aussi de trahison; & que l'accusé fut condamné à la mort par contumace. D'autres ont dit qu'il étoit dans la prison, lorsqu'on prononça contre lui l'arrêt de mort. Ils ajoûtoient que Pericles demanda aux Juges, *Trouvez-vous qu'il ait commis quelque crime?* & qu'ayant compris qu'on ne lui en imputoit aucun, il dit, *Je suis son disciple: ne le perdez donc point, prévenus par des calomnies; croyez-moi plutôt, & redonnez lui la liberté.* Il obtint cela; mais l'accusé conçut un si grand chagrin de ce procès, qu'il renonça à la vie. D'autres contoient qu'il fut mené devant les Juges par Pericles, & que le chagrin l'avoit tellement amaigri & abattu, qu'il avoit beaucoup de peine à marcher; de sorte qu'il fut absous, bien moins parce qu'on le trouva innocent, qu'à cause de la compassion qu'il excita. J'ai dit ailleurs que Pericles ne trouva point de meilleur moyen de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athenes.

Notez un peu quatre choses. I. Les accusateurs d'Anaxagoras étoient des gens dont la faction étoit opposée aux intérêts de Pericles. Ce ne fut donc point par zèle de religion, qu'ils persécuterent ce Philosophe: ce fut dans la vue de soutenir leur

Digitized by Google

découvrir des ſecrets, & enrichir la littérature. Il fut le premier qui ſuppoſa qu'elles ſont un Livre de Morale, où la vertu & la juſtice ſont expliquées par des narrations allégoriques. On rapporte diverſement les circonſtances & l'iſſue du procès d'impiété qui lui fut fait dans Athenes: les uns diſent qu'il fut condamné; les autres, qu'il fut abſous (*i*). Pericles, qui le protégea en cette rencontre, s'étoit rendu ſuſpect d'Athéiſme, pour

cabale, & d'affoiblir l'autorité de Pericles, en faiſant tomber ſur lui très-malignement les ſoupçons d'irreligion. Ils ne pouvoient mieux y réuſſir, qu'en accuſant d'impiété Anaxagoras. C'eſt preſque toujours le premier mobile de cette eſpece de procès: on ſe veut venger de quelqu'un, ou ſe délivrer de quelque obſtacle d'autorité & de fortune; & l'on appelle à ſon aide les paſſions du peuple, par le faux ſemblant des intérêts du bon Dieu. II. Il n'eſt pas vrai que les délateurs d'Anaxagoras ſe ſoient fondés ſur ce qu'il reconnoiſſoit que l'Entendement divin avoit fabriqué le Monde: ils ſe fondérent ſur ce qu'en diſant que le Soleil étoit une pierre, il le dégradoit de la qualité de Dieu. Ce fut auſſi le fondement de l'arrêt de condamnation. On ne condamna point Anaxagoras préciſement à cauſe de la diſtinction qu'il établiſſoit entre Dieu, & les ouvrages de Dieu; mais à cauſe qu'il n'enſeignoit pas comme les Poëtes, que le Soleil fût tout enſemble l'ouvrage de Dieu, & un Dieu: car, ſelon la loi des peuples, puiſée dans les Ecrits des Poëtes, le Soleil étoit Apollon fils de Jupiter, & l'une des plus grandes Divinités. La faute de Voſſius eſt toute ſemblable à celle que l'on feroit, ſi l'on accuſoit l'Inquiſition d'avoir fait mourir un homme, pour avoir dogmatiſé qu'il n'y a que Dieu, l'auteur, le conſervateur, le ſouverain maître de toutes choſes, qui mérite le ſuprême culte de latrie; & qu'aucune créature, qui ſoit dans le paradis, ne mérite nos invocations, & le culte de dulie. Ce dogme contiendroit deux chefs; & ce ne ſeroit que pour le ſecond, que l'on puniroit un homme dans Salamanque. Un Proteſtant ne ſeroit-il pas mal fondé de dire qu'on auroit puni cet homme à cauſe du premier chef? Diſons néantmoins qu'Euſebe a raiſon de trouver étrange qu'Anaxagoras ait été preſque lapidé comme un Athée, nonobſtant ſon ortodoxie à l'égard de l'exiſtence d'un Dieu auteur de ce Monde; dogme qu'il avoit enſeigné le premier de tous les Grecs. Cela, dis-je, eſt digne d'étonnement; car enfin, & c'eſt ma III Remarque, on a de la peine à concevoir, que dans une ville auſſi ſavante qu'Athénes, un Philoſophe n'ait pu expliquer par des raiſons de Phyſique les propriétés des aſtres, ſans courir riſque de la vie. N'eſt-ce pas un ſort déplorable, que d'avoir plus de lumieres qu'un peuple ſuperſtitieux, & conduit par des entêtés? A quoi ſert cette ſupériorité de génie & de connoiſſances, au milieu de telles gens? Ne tient-elle point lieu de crime? N'expoſe-t-elle point à mille diffamations, à mille dangers? Ne jouïroit-on pas mieux des commodités de la vie, ſi l'on étoit entraîné par le torrent de l'ignorance & de la ſuperſtition? IV. Je dis de plus, que l'on doit être choqué qu'un procès auſſi remarquable que celui d'Anaxagoras, où Pericles, le premier homme d'Athenes entra ſi avant, n'ait pas été mieux connu des Hiſtoriens. Ils le rapportent avec mille variations. Il y en a qui ſur le point capital aſſûrent tout le contraire de ce que les autres nient. Cela ne ſait point d'honneur à l'antiquité.

N'oublions pas ce que dit Lucien, que le plus grand des Dieux tâcha d'écraſer Anaxagoras; mais qu'il le manqua, & que la foudre détournée par Pericles alla brûler un Temple, & penſa ſe rompre contre le roc.

Digitized by Google

pour avoir été inſtruit par un tel maître. J'en parle ailleurs. Diogene Laërce, en rapportant un bon-mot d'Anaxagoras, a commis une bévue de Chronologie (*k*), dont je ſuis ſurpris qu'on ait tant tardé à s'appercevoir. La conſtance de ce Philoſophe, à la nouvelle de ſa condamnation, & de la mort de ſes fils, fut merveilleuſe (*l*). Il comptoit pour très-peu de choſe de vivre & de mourir hors de ſa patrie; & il diſcernoit fort bien quelles conditions ſont les plus heureuſes (*m*). Quelques Auteurs ont débité qu'on ne le vit jamais rire, ni même ſoûrire. Ciceron lui donne beaucoup de gravité. *Maxima fuit & gravi-*

Voſſius, qui s'eſt contenté de dire que Jupiter lança la foudre contre ce Philoſophe, a été cauſe de ce que Mr. Moréri débite qu'Anaxagoras en fut écraſé. Il étoit aſſez naturel de le croire; car on ne ſe figure pas aiſément qu'un coup de foudre, deſtiné à la ruïne de quelqu'un, ne le tue point. Mais cela nous doit apprendre à recourir aux Originaux, ſans nous arrêter à des Modernes, qui ne rapportent un fait qu'à l'égard des circonſtances dont ils ont beſoin. Voſſius, par exemple, qui n'avoit que faire en cet endroit-là de dire ſi Jupiter réuſſit ou non, ſupprima la moquerie de Lucien. Cette omiſſion a été un piége pour Mr. Moréri; il auroit pu l'éviter, s'il eût ſimplement traduit le latin de Voſſius. Pourquoi faiſoit-il le paraphraſte? Lambert Barleus, commentant cet endroit de Lucien, aſſûre qu'Anaxagoras fut accuſé d'Athéiſme, à cauſe du dogme de l'Entendement premier moteur, &c. C'eſt un menſonge qu'il a pris de Voſſius, & que j'ai déja réfuté. Il dit auſſi, que l'on promit un talent à qui que ce fût qui tueroit ce Philoſophe. C'eſt confondre, ce me ſemble, Anaxagoras avec l'Athée Diagoras. Enfin il compare, en matiere d'Orthodoxie, Anaxagoras avec Lucien, & ſe plaint de ce que Juſtin Martyr met Lucien entre les Athées: mais ſa comparaiſon eſt auſſi fauſſe que ſa plainte.

(*k*) *Diogene Laërce, en rapportant un bon-mot d'Anaxagoras, a commis une bévue de Chronologie.*] Il dit qu'Anaxagoras, voyant le ſépulchre de Mauſole, s'écria, *C'eſt un monument de la converſion de l'or en pierres.* On peut croire qu'en effet il débita cette penſée en voyant quelque tombeau ſomptueux; mais ce ne fut pas en voyant celui de Mauſole; car ſa Mort précéda de pluſieurs Olympiades la conſtruction de ce monument.

(*l*) *La conſtance d'Anaxagoras, à la nouvelle de ſa condamnation, & de la mort de ſes fils, fut merveilleuſe.*] Il dit ſur la premiere nouvelle, *Il y a long-temps que la nature a prononcé ſon arrêt autant contre eux que contre moi*, & ſur la ſeconde, *Je ſavois bien que je les avois engendrés mortels.* Diogene Laërce inſinue qu'il les perdit tous; & ajoûte, que, ſelon Demetrius Phalereüs, ſes fils l'enterrérent de leurs propres mains. Ce ſeroit une contradiction entre les Auteurs: mais on la pourroit lever, ſi l'on ſuppoſoit, que, depuis qu'il eut témoigné cette conſtance, il mit au monde d'autres enfans: ou qu'il ne fit cette réponſe, que ſur la nouvelle que l'un de ſes fils étoit mort. Ciceron employe le nombre ſingulier. Valere Maxime, Plutarque, & Simplicius employent le même nombre: mais Elien obſerve qu'Anaxagoras n'avoit que deux fils, & qu'il prononça cette parole en apprenant la mort de tous deux. Notez qu'il reçut cette nouvelle, en faiſant une Leçon de Philoſophie.

Mettons ici ce qu'il répondit à ſes amis, qui lui demandoient à Lampſaque, s'il vouloit qu'après ſa mort

Digitized by Google

gravitatis & ingenii gloria. Il mourut à Lampſaque, où il fut enterré honorablement, & orné d'une Epitaphe très-glorieuſe. On alla même juſqu'à lui bâtir un autel (*n*). Les principaux de la ville le viſitérent un peu avant qu'il mourût, & lui demandérent s'il avoit quelque ordre à donner: il leur fit réponſe, qu'il ne ſouhaitoit autre choſe, ſinon que l'on permît aux enfans de ſe divertir toutes les années dans le mois qu'il ſeroit mort. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogene Laërce. On dit qu'il vécut ſoixante & douze ans. On n'eſt pas bien aſſuré qu'il ait tenu pour le dogme

on le fît porter à Clazomene ſa patrie: „Cela n'eſt pas néceſſaire, *leur „dit-il*; le chemin des enfers n'eſt „pas plus long d'un lieu que d'un au„tre". Diogene Laërce ſuppoſe qu'il dit cela à quelqu'un qui ſe fâchoit de mourir hors de ſa patrie. Je me ſuis ſouvent étonné que les bons mots des Anciens ſoient rapportés ſi diverſement: j'en ai cherché la raiſon, & voici ce qui m'a paru de plus vraiſemblable. Les Lecteurs retiennent mieux le gros & le fond d'un fait, que les circonſtances: ils veulent donc le rapporter: ils ſuppléent le mieux qu'ils peuvent ce qu'ils en ont oublié; & comme les goûts ſont différens, il arrive que les uns ſuppléent une choſe, les autres une autre. Je ne dis rien des ſupplémens que l'on fait exprès, pour ajuſter mieux les choſes au ſujet qu'on traite. Ce ſont des variations artificieuſes, & de mauvaiſe foi; je n'en parle pas. Ce que j'ai dit des Lecteurs ſe doit étendre ſur toutes ſortes de gens. On falſifie encore plus ce que l'on a ouï dire, que ce qu'on a lu.

(*m*) *Il diſcernoit fort bien quelles conditions ſont les plus heureuſes.*] Il croyoit que celles qui le paroiſſent le moins le ſont le plus, & qu'il ne falloit pas chercher parmi les gens riches, & environnés d'honneurs, les perſonnes qui goûtent la félicité; mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre, ou qui s'appliquent aux Sciences ſans ambition.

(*n*) *On lui fit une Epitaphe très glorieuſe. On alla même juſqu'à lui bâtir un Autel.*] Elien & Diogene Laërce, nous ont conſervé cette Epitaphe: elle conſiſte en deux Vers qui ſignifient, ci gît le grand Anaxagoras, à qui furent connus les myſtères des choſes & les ſecrets du Pole. Il y a autant d'énergie dans ce peu de mots, que dans ces ſept Vers François, où l'on a voulu donner un ſemblable éloge.

Des-Cartes, dont tu vois ici la ſepulture,
A deſſillé les yeux des aveugles mortels:
Et gardant le reſpect que l'on doit aux Autels,
Leur a du Monde entier démontré la ſtructure.
Son nom par mille Ecrits ſe rendit glorieux,
Son eſprit meſurant, & la Terre, & les Cieux,
En pénétra l'abîme, & perça les nuages.

Diogene Laërce ne parle point de l'autel d'Anaxagoras: c'eſt Elien qui en fait mention. Il ſemble dire qu'on lui en conſacra deux: l'un, ſous le nom de l'Entendement; l'autre, ſous le nom de la Vérité. Mais un fort ſavant Critique n'entend pas ainſi le paſſage: il le fait ſignifier que l'inſcription de l'autel étoit ſelon quelques-uns à l'Entendement, & ſelon d'autres à la Vérité. Ariſtote obſerve que les habitans de Lampſaque continuoient à honorer Anaxagoras. Remarquons qu'au temps de St. Auguſtin, on faiſoit encore ſonner bien haut l'autorité de ce Philoſophe.

Digitized by Google

dogme de la Prédeſtination (*o*). Il eſt le premier Philoſophe qui ait publié des Livres (*p*). Socrate, qui avoit eſperé d'y rencontrer

(*o*) *On n'eſt pas aſſuré qu'il ait tenu pour le dogme de la Prédeſtination.*] Il s'oppoſa, dit-on, à ce dogme très-fortement, & le combattit dans ſes Ouvrages: mais il n'y a qu'Alexandre d'Aphrodiſée qui l'aſſure; & il le fait même d'un air à nous tenir en ſuſpens, puiſqu'il obſerve qu'Anaxagoras réfuta cette doctrine par engagement de diſpute, & non par choix prémédité, ou primitif. Il avoit beſoin de la combattre, pour ſoutenir un autre dogme; c'eſt-à-dire, qu'ayant compris, qu'en ne la combattant point, il ne pourroit pas ſe bien défendre contre ceux qui attaqueroient ce dogme, il écrivit contre le Deſtin. Alexandre d'Aphrodiſée remarque judicieuſement, qu'une telle circonſtance rend douteuſe la foi d'Anaxagoras. En effet, il y a bien peu de choſes qu'un Auteur ne faſſe dans la chaleur de la diſpute, pour ôter à ſes adverſaires les avantages qu'ils pourroient tirer, ou de ſon ſilence, ou de ſes aveux. Il ſe contredira plutôt, il affirmera plutôt ce qu'il ne croit pas, que de ſouffrir qu'on ſe ſerve de ſes propres armes contre lui-même.

(*p*) *Il eſt le premier Philoſophe qui ait publié des Livres.*] Diogene Laërce le dit poſitivement: mais, comme il ſemble ſe déclarer en un autre lieu pour Phavorin, qui avoit dit qu'Alcméon diſciple de Pythagoras fut le premier qui écrivit ſur la Phyſique, il rend fort douteux ſon témoignage. Clement d'Alexandrie n'a rien décidé; il ſe contente de dire, que les uns attribuent à Alcméon le premier Ouvrage qui ait été publié touchant la nature; & que les autres prétendent qu'Anaxagoras eſt le premier qui ait donné un Livre au public. Ces deux opinions ſeroient fauſſes ſi Thales avoit fait des Livres, comme l'aſſûre St. Auguſtin, & ſi la traduction des Grecs, rapportée par Suidas, étoit vraie; c'eſt que le Philoſophe Pherecydes fut le premier qui écrivit des Ouvrages. Notez qu'Ariſtote obſerve, que les Ecrits d'Anaxagoras ſont poſtérieurs à ceux d'Empedocle, quoique celui-ci fût plus jeune qu'Anaxagoras.

(*q*) *Socrate . . . . ne fut pas content de la lecture de ſes Ouvrages: ce fut apparemment ſa faute.*] Nous allons faire deux choſes, l'abregé de la plainte de Socrate, & puis quelques Réflexions.

Ayant ſu, dit-il, *qu'on établiſſoit dans un Ouvrage d'Anaxagoras, qu'un Entendement regle toutes choſes, & les produit, je fus fort content de cette eſpece de cauſe, & je me figurai qu'il en devoit réſulter que chaque être avoit été conditionné & ſitué de la maniere la plus excellente. J'eſperai donc avec une extrême joie de trouver enfin dans ce Livre d'Anaxagoras un maître qui m'enſeignât les cauſes de chaque choſe; qui m'apprit d'abord ſi la Terre eſt ronde ou plate, & puis la raiſon de ce qu'il auroit déterminé: & comme je crus que cette raiſon auroit pour baſe l'idée de la plus haute perfection, j'eſpérai qu'il me montreroit que l'état où eſt la Terre eſt le meilleur qu'elle pût avoir, & que s'il la mettoit au centre, il expoſeroit pourquoi cette ſituation étoit la meilleure de toutes. Je me fixai à ne rechercher aucune autre eſpece de cauſe, pourvû qu'il m'éclaircît bien cela, & à demander ſeulement enſuite par rapport aux proportions de viteſſe & de révolution, &c. qui ſe trouvent entre le Soleil, la Lune, & les autres Aſtres, quelle eſt la meilleure raiſon pourquoi ces corps, & en qualité d'agens, & en qualité de patiens, ſont ce qu'ils ſont; car je n'euſſe jamais pu m'imaginer qu'un Philoſophe, qui avoit dit qu'un Entendement conduiſoit toutes ces choſes, allegueroit aucune autre cauſe que de prouver que l'état où elles ſe trouvent eſt le meilleur qui puiſſe être. Je croyois auſſi, qu'ayant expliqué par cette ſorte de cauſe la nature particuliere de chaque corps il expliqueroit en général leur bien commun. Plein de cette belle eſpérance, je me portai avec la derniere ardeur à la lecture de ces Ecrits, afin de connoître bientôt ce qui eſt très-excellent, & ce qui eſt très-mauvais: mais*

Digitized by Google

contrer certaines choſes, ne fut pas content de leur lecture: ce fut apparemment ſa faute (*q*), comme je le montrerai dans les

je trouvai que ce Philoſophe n'employe point l'Intelligence, ni aucune cauſe de l'arrangement: il ramene toutes choſes à l'air, à l'éther, à l'eau, & à tels autres ſujets impertinens, comme à leur origine. C'eſt comme ſi quelqu'un, après avoir dit que je fais par l'entendement tout ce que je fais, donnoit enſuite la cauſe de mes actions particulieres, à-peu-près comme ceci: Socrate eſt aſſis, parce que ſon corps eſt compoſé d'os & de nerfs, qui, par les regles de Méchanique, ſont qu'il peut plier & courber ſes membres. Il parle, parce que le mouvement de ſa langue agite l'air, & porte ſon impreſſion juſqu'aux oreilles, &c. Un tel homme oublieroit la vraie cauſe; ſavoir que les Atheniens ayant jugé qu'il valoit mieux qu'ils me condamnaſſent, j'ai trouvé qu'il valoit mieux que je fuſſe ici aſſis, & qu'il étoit plus juſte que je ſubiſſe la peine qu'ils ont ordonnée. Si quelqu'un m'objecte, que ſans mes os, & mes nerfs, &c. je ne pourrois pas exécuter ce que je veux, il aura raiſon: mais s'il prétend que je l'exécute, à cauſe de mes os & de mes nerfs, &c. & non par le choix de ce qui eſt le meilleur, moi, qu'il ſuppoſe agir par l'entendement, il y a dans ſon diſcours une grande abſurdité.

Vous voyez là bien à découvert le goût de Socrate. Il avoit abandonné l'étude de la Phyſique, & s'étoit appliqué tout entier à la Morale: c'eſt pourquoi il demandoit que l'on expliquât toute la nature par des raiſons morales, par les idées de la perfection. J'oſerai bien dire qu'il cenſuroit mal à propos Anaxagoras. Tout Philoſophe qui a ſuppoſé une fois qu'un Entendement a mu la matiere, & arrangé les parties de l'Univers, n'eſt plus obligé de recourir à cette cauſe, quand il s'agit de donner raiſon de chaque effet de la nature. Il doit expliquer par l'action & la réaction des corps, par les qualités des élémens, par la figure des parties de la matiere, &c. la végétation des plantes, les météores, la lumiere, la peſanteur, l'opacité, la fluidité, &c. C'eſt ainſi qu'en uſent les Philoſophes Chrétiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient. Les Scholaſtiques ont pour axiome, qu'il ne faut pas qu'un Philoſophe ait recours à Dieu: ils appellent ce recours l'aſyle de l'ignorance. Et en effet, que pourriez-vous dire de plus abſurde, dans un Ouvrage de Phyſique, que ceci: *Les pierres ſont dures; le feu eſt chaud, le froid gele les rivieres., parceque Dieu l'a ainſi ordonné?* Les Carteſiens même, qui font Dieu, non ſeulement le premier moteur, mais auſſi le moteur unique, continuel & perpétuel de la matiere, ne ſe ſervent point de ſes volontés & de ſon action, pour expliquer les effets du feu, les propriétés de l'aiman, les couleurs, les ſaveurs, &c. ils ne conſidérent que les cauſes ſecondes, le mouvement, la figure, la ſituation des petits corps. De façon que ſi la Remarque de Clément Alexandrin, rapportée ci-deſſus, n'étoit fondée que ſur le diſcours de Socrate, elle ſeroit très-injuſte. Il faudroit pour la trouver légitime, que nous ſuſſions, non pas qu'Anaxagoras expliquoit beaucoup de choſes ſans faire mention de l'Entendement divin; mais qu'il l'excluoit nommément & formellement lorſqu'il expliquoit une partie des phénomenes de la nature. Peut-être y avoit-il dans ſes Ecrits certains endroits, où il diſoit ce qu'Euripide ſon diſciple a dit depuis, c'eſt que Dieu ſe mêle des grandes choſes, & laiſſe faire les petites à la fortune. Nous avons vu ci-deſſus que ce Philoſophe attribuoit quelques effets au haſard, quelques autres à la néceſſité, &c. & qu'il n'appeloit à ſon aide l'Intelligence, que lorſqu'il ne pouvoit pas faire voir comment la néceſſité avoit produit une choſe. On peut ſuppoſer en général, que ſon ſyſtême n'étoit pas bien débrouillé; qu'il ne l'avoit, ni bien applani, ni bien arrondi; qu'il y avoit laiſſé beaucoup de pieces mal agencées. Ariſtote nous inſinue cela, lorſqu'il parle des Phyſiciens qui ont les pre-

Digitized by Google

les Reflexions que j'aurai à faire sur son discours. Il négligea l'Astronomie, entre autres raisons, à cause qu'Anaxagoras, qui s'y étoit extrêmement appliqué, s'égara beaucoup (r). Ce que l'on observe touchant le *Traité* où il raisonnoit *sur les Eclipses*

miers reconnu deux causes, la matérielle & l'efficiente. Il les compare à des gens qui n'ont point appris l'art de se battre, & qui ne laissent pas de bien blesser assez souvent. Ils le font sans suivre les regles: ces Physiciens aussi ne possédoient pas la science de ce qu'ils disoient. Vous verrez ailleurs qu'il y a des choses qu'Anaxagoras n'a point expliquées, & qu'il eût admises infailliblement, si quelqu'un lui en avoit fait l'ouverture; & qu'enfin, en développant ses pensées, on étaleroit de fort beaux dogmes.

Je ne blâmerois point Socrate d'avoir souhaité une explication de l'Univers toute telle qu'il l'indique: car qu'y auroit-il de plus beau, ou de plus curieux, que de savoir distinctement & dans le détail, pourquoi la perfection de la machine du Monde a demandé que chaque planete eût la figure, la grandeur, la situation, & la viteſſe qu'elle a; & ainsi du reste? Mais cette science n'est pas faite pour le genre humain, & l'on étoit fort injuste de l'attendre d'Anaxagoras. A moins que d'avoir toute l'idée que Dieu a suivie en faisant le Monde, on ne pourroit point donner les explications que Socrate souhaitoit. Tout ce que les plus grands Philosophes peuvent dire là-dessus revient à ceci: Que puisque la Terre est ronde, & située à une telle distance du Soleil, cette figure & cette situation étoient requises pour la symmétrie de l'Univers; l'auteur de cette vaste machine ayant une intelligence, & une sageſſe qui n'a point de bornes. Nous savons parlà en général, que tout va bien dans cette machine, & que rien n'y manque: mais si nous entreprenions de faire voir piece à piece, que tout est au meilleur état qui se puisse, nous en donnerions infailliblement de très-mauvaises raisons. Nous ferions comme un payſan, qui, sans avoir aucune idée d'une horloge, entreprendroit de prouver que la roue qu'il en verroit par une fente, a dû être de telle épaisseur, de telle grandeur, & posée précisément en ce lieu-là, vu que si elle eût été plus petite, moins épaisse, & située en un autre lieu, il en seroit arrivé de grands inconvéniens. Il jugeroit de cette machine, comme un aveugle des couleurs; & sans doute, il raisonneroit pitoyablement. Les Philosophes ne sont guere plus en état de juger de la machine du Monde, que ce payſan de juger d'une grosse horloge. Ils n'en connoissent qu'une petite portion, ils ignorent le plan de l'ouvrier, ses vues, ses fins, & la relation réciproque de toutes les pieces. Alleguez à quelqu'un, que la Terre a dû être ronde, afin qu'elle tournât plus facilement sur son centre, il vous répondra qu'il vaudroit mieux qu'elle fût quarrée, afin de tourner plus lentement, & de nous donner de plus longs jours. Que pourriez-vous répondre de raisonnable, si vous étiez obligé d'articuler les embarras où l'Univers tomberoit, en cas que Mercure fût plus grand, & plus proche de la Terre? Mr. Newton, qui a découvert tant de beautés mathématiques & mécaniques dans les Cieux, voudroit-il bien être caution, que si les choſes n'étoient point telles qu'il les suppose, ou quant aux grandeurs, ou quant aux distances, ou quant aux viteſſes, le Monde ſeroit un Ouvrage irrégulier, mal construit, mal entendu? L'Intelligence de Dieu n'est-elle pas infinie? Il a donc les idées d'une infinité de Mondes différens les uns des autres, tous beaux, réguliers, mathématiques, au dernier degré. Croyez-vous que d'une Terre quarrée & plus proche de Saturne, il ne pourroit pas tirer des usages équivalens à ceux qu'il tire de notre Terre? Concluons que Socrate n'a

Digitized by Google

Eclipſes, eſt une choſe curieuſe. N'oublions point que le mont Mimas, proche de Clazomene, étoit un lieu d'où il contemploit les Aſtres. Encore moins faut-il oublier, que la force & la ſublimité de ſon génie, ſon travail, ſon application, & l'abon-

point dû s'imaginer qu'Anaxagoras lui prouveroit par des raiſons de détail, que l'état préſent de chaque choſe eſt le meilleur où elle pût être. Il n'y a que Dieu qui puiſſe prouver cela de cette façon.

Comment ferions nous ce que Socrate vouloit à l'égard de la machine du monde, nous, qui ne le ſaurions faire à l'égard de la machine d'un animal, après tant de diſſections, & tant de Leçons d'Anatomie, qui nous ont appris le nombre, la ſituation, l'uſage, &c. de ſes principaux organes? Par quelles raiſons particulieres pourroit-on prouver que la perfection de l'homme, & celle de l'Univers, demandent que nos yeux, au nombre de deux, ſoient ſitués comme ils le ſont, & que ſix yeux placés autour de la tête feroient du deſordre dans notre corps, & dans l'Univers? On peut raiſonnablement prétendre, qu'afin de donner à l'homme ſix yeux autour de la tête, ſans s'écarter néantmoins des loix générales de la méchanique, il eût fallu déranger de telle ſorte les autres organes, que le corps de l'homme eût été formé ſur un autre plan, & fût devenu une autre eſpece de machine: mais on ne ſauroit donner de cela aucunes raiſons particulieres; car tout ce que vous pourriez dire ſeroit combattu par des objections auſſi vraiſſemblables que vos preuves. Il faut s'arrêter à cette raiſon générale. La ſageſſe de l'ouvrier eſt infinie: l'ouvrage eſt donc tel qu'il doit être. Le détail nous paſſe: ceux qui veulent y entrer ne ſe ſauvent pas toujours du ridicule.

Au reſte, nous pouvons prouver par ce diſcours de Socrate, qu'il n'avoit pas été le diſciple d'Anaxagoras: car, s'il l'eût été, eût-il eu beſoin d'apprendre d'un homme qui liſoit les Livres d'Anaxagoras, que l'on y établiſſoit un Entendement pour la cauſe de toutes choſes?

(r) *Socrate négligea l'Aſtronomie.... à cauſe qu'Anaxagoras, qui s'y étoit extrêmement appliqué s'égara beaucoup.*] Afin qu'on voye plus nettement les penſées de Socrate là-deſſus, je rapporterai un peu au long les paroles de ſon Hiſtorien. „Il étoit d'avis „qu'on employât quelque temps à „l'Aſtronomie, afin de pouvoir con„noître quelle heure il eſt aux étoi„les, en quel jour du mois & en „quelle ſaiſon de l'année on eſt; pour „ſavoir quand il faut relever une „ſentinelle durant la nuit, quand il „eſt à propos de ſe mettre ſur la „mer, ou de faire voyage; & il diſoit „que cela ſe pouvoit apprendre faci„lement dans l'entretien des matelots, „ou de ceux qui chaſſent de nuit. „Mais de vouloir pénétrer plus avant, „juſqu'à connoître quels Aſtres ne „ſont pas en même déclinaiſon; de „vouloir expliquer tous les différens „mouvemens des Planetes, & ſavoir „de combien elles ſont éloignées de „la Terre, en combien de temps el„les font leurs révolutions, quelles „ſont leurs influences; c'eſt dequoi „il diſſuadoit fortement: car ces „ſciences luy ſembloient entierement „inutiles, non pas qu'il en fût igno„rant; mais parce qu'elles deman„dent un homme tout entier, & le „divertiſſent de pluſieurs autres bon„nes occupations. En un mot, il „ne vouloit point qu'on recherchât „trop curieuſement l'artifice admira„ble avec lequel les Dieux ont diſ„poſé tout l'Univers; parce que c'eſt „un ſecret que l'eſprit de l'homme „ne peut comprendre, & que ce n'eſt „pas faire une action agréable aux „Dieux, que de tâcher à découvrir „ce qu'ils nous ont voulu cacher. Il „tenoit de plus, qu'il y avoit danger „de s'égarer l'eſprit dans ces hautes „ſpéculations, comme fit Anaxago„re, qui ſe vantoit d'y être fort en„tendu. Car enſeignant que le „Soleil étoit une même choſe que

Digitized by Google

l'abondance de ſes découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude; car il ſe plaignoit que tout eſt plein de ténébres. Ce fut peut-être ce qui l'obligea à dire que tout conſiſte dans l'opinion; & que les objets ſont ce qu'on veut, c'eſt-à-dire, tels ou tels, ſelon qu'ils nous ſemblent tels ou tels. Du reſte, quoiqu'il enſeignât que l'ame de l'homme eſt un être aérien, il la croyoit immortelle. Il lui faiſoit plus d'honneur qu'au Monde; car il étoit de ceux qui jugérent que le Ciel & la Terre périroient: & quand on lui demanda, *ſi les montagnes de Lampſaque ſeroient un jour une partie de la mer*? il répondit qu'oui, pourvu que le tems ne leur manquât pas. J'ai dit ailleurs quel étoit ſon ſentiment ſur l'ame des bêtes. C'eſt dommage qu'il n'ait pas été ami de Democrite, & que ces deux grands eſprits n'ayent pas concerté enſemble leurs hypotheſes: on auroit pu corriger les défauts de l'une par les perfections de l'autre: mais il n'y eut entre eux nulle liaiſon. Anaxagoras voulut du mal à Democrite, parce

„le feu, il ne ſongeoit pas que le „feu n'éblouit point les yeux; mais „qu'il eſt impoſſible de ſoutenir l'é„clat du Soleil". Je ne rapporte point deux autres raiſons que l'Hiſtorien employe contre ce dogme d'Anaxagoras: elles ne ſont pas meilleures que la premiere, & ne méritent point autant d'attention que l'idée que Socrate ſe faiſoit des Dieux. Il les croyoit fort jaloux de leurs ſecrets, & fort diſpoſés à ſe fâcher contre les hommes qui vouloient porter juſques-là leur curioſité. Notez qu'Ariſtote avoit une opinion plus avantageuſe de la Divinité: il ne nie pas que ſi elle étoit capable de jalouſie, elle n'enviât principalement à l'homme la plus ſublime des Sciences: mais il nie ce que les Poëtes affirmoient de la prétendue envie des Dieux.

(*s*) *Servius & Sidonius Apollinaris ont ignoré les opinions* d'Anaxagoras.] Le premier aſſûre qu'il donnoit le feu pour le principe de toutes choſes: c'eſt le confondre avec Heraclite. L'autre prétend que, comme Thales, il établit l'eau pour le principe de tous les corps, & qu'il joignit à ce principe un Entendement. C'eſt lui ôter la doctrine des *homœoméries*. Elle n'étoit pas inconnue à Sidonius Apollinaris: mais il la donne ſans raiſon au Philoſophe Anaximander. Il lui donne auſſi *la Pan-Spermie*; c'eſt-à-dire, la ſuppoſition que les ſemences de toutes choſes étoient par-tout: doctrine, qui appartenoit au Philoſophe Anaxagoras. Elle appartenoit auſſi à Democrite, comme Ariſtote l'a obſervé au chapitre 1 v du III Livre de ſa Phyſique.

(*a*) *Vint à Rome au tems de Pompée & de Ciceron.*] On peut recueillir cela de deux paſſages de Plutarque: l'un eſt dans la vie de Sylla, l'autre dans celle de Luculle. Celui de la vie de Sylla nous aprend trois choſes. 1. que Sylla fit porter d'Athenes à Rome la Bibliothéque d'Apellicon, où les Oeuvres d'Ariſtote ſe trouvoient pour la plûpart. 2. Que le Grammairien Tyrannion tira de la Bibliothéque de Sylla pluſieurs Livres. 3. Qu'Andronicus le Rhodien eut de ce Tyrannion les Ouvrages d'Ariſtote. L'autre paſſage de Plutarque nous apprend que Tyrannion fut pris par Luculle à la défaite de Mithridate, & que Murena l'ayant demandé à Luculle, l'affranchit. On ſait d'ailleurs que ce Grammairien s'enrichit à Rome, & y amaſſa une nombreuſe Bibliothéque. Il faut donc qu'Andronicus ait été à Rome au tems

Digitized by Google

arce que la visite qu'il souhaita de lui rendre fut refusée. ervius, & Sidonius Apollinaris, ont ignoré ses opinions *(s)*. Il a beaucoup de passages Grecs dans le Commentaire de et Article *(lû dans la grande edition)*. Cela doit plaire aux ersonnes qui entendent cette Langue, & qui veulent juger des hoses par les propres termes des Auteurs qu'on prend à témoin, ; ne doit pas déplaire à ceux qui l'ignorent; car outre que mes ages en seront plus courtes à leur égard, ils y trouveront en rançois une notion générale de ce qui est dans le Grec. Ceci oit dit une fois pour toutes. J'ai renvoyé ailleurs, afin de e surcharger pas davantage cet Article, quelques discussions hronologiques qu'il y avoit à propose.

ANDRONICUS, Philosophe Péripatéticien, natif de Isle de Rhodes, vint à Rome au tems *(a)* de Pompée & de iceron, & y travailla puissamment à la gloire d'Aristote, ont il fit *(b)* connoître les Ecrits après les avoir tirés de la Con-

ie je marque, puisqu'il retira des ains de Tyrannion les Ouvrages d'Aote. Nous verrons dans la remare C. si le Pere Rapin a dû dire qu'Anonicus ne vint à Rome qu'après la ort de Tyrannion.

(b) Dont il fit connoître les Ecrits.] ela suppose qu'ils n'étoient pas connus Rome, & j'ai raison de le suppose, isque Ciceron l'assure, & que Pluque veut même qu'ils ayent été peu nnus aux Athéniens, lorsque Sylla se isit des Livres d'Apellicon. Le P. apin a remarqué avant moi ce que suppose. „Ce fut cet Andronicus, lit-il, qui commença à faire connoître Aristote dans Rome environ le tems ue Ciceron s'élevoit par sa grande réutation aux premieres Charges de la epublique ..... Ciceron avoit appris n Grece ce que c'étoit qu'Aristote; il onnoissoit une partie de son mérite, ui n'étoit pas encore fort connu à Roe, comme il paroît par la surprise de rebatius, qui étant venu rendre vite à Ciceron dans sa maison de usculum, & étant entré avec lui ans sa Bibliothéque, tomba par asard sur le Livre des Topiques 'Aristote dont Ciceron avoit une opie. Trebatius lui demanda ce que étoit que ce livre, & de quelle ma„tiere il traitoit: car quoiqu'il ne fût „pas ignorant, il n'avoit pas toute„fois encore entendu parler d'Aristote. „Ciceron lui répondit qu'il ne devoit „pas s'en étonner, *car ce Philosophe „n'étoit connu que de peu de gens.*" Je ne saurois m'empêcher de dire ici que cet agréable Historien ne rapporte pas exactement le passage de Ciceron. Apparemment il ne l'a point fait par mégarde, mais afin que sa narration fût moins chargée. C'est un inconvenient inséparable de ceux qui s'attachent à l'exactitude; ils ne sauroient éviter un détail qui fatigue le Lecteur. Or on aime mieux être trompé par une narration coulante & serrée, que d'être ennuyé par un discours trop exact. Voici ce qu'il auroit fallu dire, pour représenter en abrégé le passage de Ciceron dans son état naturel. Trébatius feuilletant dans la Bibliothéque de Ciceron, tels livres que bon lui sembloit, tomba sur les Topiques d'Aristote; il fut frapé de ce Titre, & demanda tout aussi-tôt à Ciceron ce que c'étoit que cet Ouvrage, & dès qu'il l'eut sû, il pria Ciceron de vouloir lui expliquer cette matiere. Ciceron aima mieux lui conseiller, ou d'étudier lui-même ce livre, ou de se le faire expliquer par un habile Rhe-

Digitized by Google

Confuſion où ils étoient, & leur avoir *(c)* donné un Ordre plus méthodique. La deſtinée de ces Ecrits avoit été fort ſingulière, comme nous le dirons en un autre lieu. On ne ſauroit bien repréſenter le grand ſervice qui fut rendu alors par Andronicus à la Secte des Péripatéticiens. Peut-être ne ſeroit-elle jamais devenue fort célèbre, s'il n'eût pris un ſoin ſi particulier des Oeuvres du Fondateur. Ce ſoin procura beaucoup de gloire à Andronicus. Quelques ſavans ne lui attribuent pas la paraphraſe de la Morale *(d)* d'Ariſtote; d'autres la lui attribuent, & prétendent qu'il a auſſi compoſé le petit livre des Paſſions, que David Hœrchelius publia l'an 1593. Il eſt certain qu'Andronicus avoit publié quelque choſe; car Aulugelle faiſant un Chapitre ſur les deux eſpèces de leçons qu'Ariſtote faiſoit à ſes Ecoliers, donne mot à mot une Lettre qu'Alexandre écrivit à Ariſtote, & la réponſe d'Ariſtote; & nous apprend qu'il avoit trouvé ces deux Lettres dans un Ouvrage

toricien. Trebatius eſſaya l'une & l'autre de ces deux choſes ſans nul ſuccès: l'obſcurité du livre le rebuta; le Rhétoricien lui dit qu'il ne connoiſſoit point Ariſtote. Ciceron n'en fut pas étonné, encore que cette ignorance ne lui parût pas digne d'excuſe. Il fallut donc qu'à la priere de Trebatius, qui étoit un docte Juriſconſulte, il écrivît ſur les Topiques d'Ariſtote. Pour ne rien celer aux Lecteurs, je dois dire ici que Strabon donne à entendre que le Bibliothécaire de Sylla permit aux Libraires de faire des Copies des Ouvrages d'Ariſtote; mais qu'ils ſe ſervirent de Copiſtes ignorans, & qu'ils ne collationnerent point: cela fit que ces Ouvrages furent publiés avec mille fautes. On ne pourroit point réfuter par là ce que j'ai dit: je puis répondre que l'Edition d'Andronicus, étant plus correcte, excita la curioſité des ſavans, qui étoit demeurée aſſoupie pour des Editions pleines de déſordre.

(c) *Leur avoit donné un ordre plus méthodique.*] Plutarque aſſure qu'Andronicus ayant eû de Tyrannion les Ouvrages d'Ariſtote & ceux de Theophraſte, les publia & y joignit des indices. Amyot a ainſi rendu le texte Grec: *Andronicus le Rhodien ayant par les mains de* Tyrannion, *recouvré les Originaux, les mit en lumiere, & eſcrivit les ſommaires que nous avons maintenant.* Porphyre veut nous apprendre ou qu'Andronicus raſſembla en un même Corps tous les Traités qui appartenoient à une même matiere, ou qu'il joignit à chaque Traité un Sommaire convenable. Le premier ſens me paroît meilleur, & s'accorder mieux avec Plutarque, & avec la Comparaiſon que Porphyre fait entre Andronicus & lui; car Porphyre n'a fait autre choſe que mettre des titres aux Ecrits de ſon maître Plotin, & que les ranger ſous certaines claſſes. Je n'ai point trouvé d'Auteur qui diſe tout ce que j'ai lu dans le P. Rapin; & comme il ne cite que Plotin, je ne ſai s'il parle après quelque livre que je n'aye pas conſulté, ou s'il paraphraſe Plotin & Plutarque. Quoi qu'il en ſoit, voici ce qu'il dit. Moréri n'a fait que le copier. *Après la mort de* Tyrannion, *Andronicus le Rhodien étant venu à Rome, & connoiſſant fort bien le mérite d'Ariſtote, parce-qu'il avoit été nourri dans le Lycée, il traita avec les héritiers de Tyrannion, de ces écrits, & les ayant en ſon pouvoir il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner, & à les reconnoître, qu'il en fut en quelque façon le premier Reſtaurateur, comme l'aſſure Porphyre dans la vie de Plotin. Car non-ſeulement il y rétablit*

Digitized by Google

ıvrage du Philoſophe Andronicus. Perſonne ne ſauroit dire cet Ouvrage eſt la paraphraſe des Catégories, ou celle de Phyſique. On ſait bien qu'Andronicus a paraphraſé ces *(e)* ux Traités d'Ariſtote. Je ne crois pas qu'il ait été le *(f)* aitre de Strabon.

APOLLONIUS de Tyane, a été l'un des hommes du ɔnde dont on a dit les choſes les plus extraordinaires. vois réſolu d'en faire un fort long Article: mais ayant vu lui que Mr. de Tillemont en a fait, j'ai cru qu'il valoit ieux employer mon temps à d'autres recherches, que pren- ɔ bien de la peine pour ne rien dire que ce qu'il a dit, ou e prendre ſimplement la peine de le copier. Son Livre ſſera par plus de mains que celui-ci, & tout le monde ſera ıs à portée de le conſulter, que de conſulter mon Dictio- ire. Il ſuffit donc d'avertir, que l'on trouvera dans le ond tome de ſon Ouvrage, un Recueil plein & exact de tout

nis'y étoit gâté par la longueur du temps a négligence de ceux qui avoient eû ces rs entre les mains: mais il les tira ne de l'étrange confuſion où il les avoit uvés, & en fit faire des copies.] Le com- ncement de ce paſſage dément Plu- que, qui aſſure qu'Andronicus tira mains de Tyrannion les Ouvrages ıriſtote. Plutarque, je l'avoue, n'eſt ſi exact, qu'il faille ſe faire un ıpule de s'écarter de ſes circon- ıces: mais quand on n'a point ıuteur qui aſſure que les héritiers Tyrannion, & non Tyrannion lui me, vendirent les Ecrits d'Ariſtote ndronicus, je crois qu'on ſait bien ſuivre Plutarque, puiſque les rai- s Chronologiques ne ſe déclarent ; contre lui. Quelqu'un a dit qu'An- ıicus a été le dixieme ſucceſſeur ıriſtote, & qu'il a fleuri en la 180. mpiade.

d) La Paraphraſe de la Morale d'Ari- e.] Daniel Heinſius qui a traduit Latin cette paraphraſe, fait con- ître aſſez clairement qu'il la croit ce célébre Péripatéticien. Il la blia en Grec & en Latin à Leide 1607. in 4to. Elle n'avoit jamais imprimée ni en Grec ni en Latin. ſe gliſſa une infinité de fautes dans te Edition, qui furent corrigées en tie dans celle de 1617. en 8vo. Hein- ſius a mis le nom d'Andronicus Rhodius à la tête de la ſeconde Edition. Il s'étoit contenté dans la premiere de donner le livre à un ancien Philoſophe, excellent Péripatétien. Il s'en tint à cette généralité.

(e) A paraphraſé ces deux Traités d'Ariſtote.] Simplicius le témoigne en divers endroits de ſes Commentaires. Voyez François Patricius.

(f) Je ne crois pas qu'il ait été le Maître de Strabon.] Je ne ſais ſi les Imprimeurs ont oublié quelques mots, ou quelques lignes de la Copie de Reineſius, ou ſi Reineſius eſt le véritable Auteur de ces paroles de la page 312. *Amaſiæ Magiſter* (Andronicus Rhodius) *Strabonis* Lib. XIV. C'eſt à dire que Strabon dans ſon XIV. Livre nous apprend qu'il fut diſciple d'Andronicus Rhodius à Amaſia. Je trouve bien qu'il fut diſciple du Grammairien Ariſtodemus à Nyſe, & du Philoſophe Péripatéticien Xenarque dans un autre lieu: mais je ſuis fort trompé s'il dit autre choſe d'Andronicus dans ſon XIV. livre que de le compter entre les hommes illuſtres de l'Iſle de Rhodes, & j'oſerois aſſurer qu'il n'a dit en aucun lieu de ſes Ouvrages, ni qu'il ait été diſciple d'Andronicus, ni qu'Andronicus ait jamais enſeigné dans Amaſia.

Digitized by Google

tout ce qu'il y a de plus remarquable à dire touchant Apollonius de Tyane. Je dirai néantmoins, quand ce ne ſeroit que par forme, qu'il naquit à Tyane, dans la Cappadoce, vers le commencement du premier ſiécle; qu'à l'âge de ſeize ans, il s'érigea en obſervateur rigide de la regle de Pythagore, renonçant au vin, aux femmes, à toute ſorte de chair, ne portant point de ſouliers, laiſſant croitre ſes cheveux, ne s'habillant que de toile; que peu après, il s'érigea en réformateur; qu'il fit élection de domicile dans un Temple d'Eſculape, où bien des malades lui alloient demander leur guériſon; qu'étant devenu majeur, il céda une partie de ſon bien à ſon frere aîné, qu'il en diſtribua une autre partie à des parens pauvres, & qu'il en retint très-peu pour lui; qu'il paſſa cinq ans ſans parler; qu'il ne laiſſa pas dans ce ſilence d'arrêter pluſieurs ſéditions (a) en Cilicie & en Pamphylie; qu'il ſe mit à voyager, & à faire le Législateur; qu'il ſe vantoit de ſavoir toutes les langues ſans les avoir jamais appriſes, de

(a) *Il ne laiſſa pas, pendant ſon ſilence, d'arrêter pluſieurs ſéditions.*] Celle qu'il arrêta dans Aſpende étoit des plus difficiles à calmer, puiſqu'il s'agiſſoit de faire entendre raiſon à des gens que la faim avoit pouſſés à la révolte. On étoit près de bruler le Souverain, à cauſe que quelques riches, en cachant le blé, avoient mis une extrême diſette dans la ville. Apollonius, ſans dire un ſeul mot, arrêta cette émeute populaire. Vit-on jamais un ſilence plus éloquent, plus actif, plus perſuaſif?

(b) *Il ſouleva à Cadis. . . . celui qui avoit l'Intendance du pays.*] „Philoſtrate lui fait un mérite d'avoir „ſoulevé contre Neron à Cadis l'Intendant du pays; & les autres Philoſophes n'en faiſoient pas plus de „ſcrupule que lui [n'y ayant que „la Religion Chrétienne qui apprenne à conſidérer les hommes ſelon „ce qu'ils ſont, non en eux-mêmes, „mais dans l'ordre de Dieu, & à „ne violer jamais la foi qu'on leur „a promiſe".] Mr. de Tillemont ſe pouvoit fort bien paſſer de cette Remarque morale, & de toute ſa parentheſe. Le Chriſtianiſme a des avantages très-réels & très-ſublimes au-deſſus de toute Philoſophie: mais ſur le point dont il eſt ici queſtion, je ne vois pas, que depuis plus de mille ans, il ſoit en droit d'inſulter les Philoſophes. Les Chrétiens & eux ne s'en doivent gueres les uns aux autres il y a long-temps. Mr. de Tillemont remarque qu'Apollonius *s'efforça de ſoulever tout le monde contre l'Empereur Domitien.* Celui qui a fait la vie de ce Philoſophe lui compte cela pour un exploit héroïque. Cet impoſteur avoit fait le ſinge du Fils de Dieu par rapport à diverſes choſes: mais ſur l'article de la ſoumiſſion & de la patience, il ſe démaſqua, il donna du nez à terre. Point de parallele là-deſſus.

(c) *Sa Vie a été amplement décrite par Philoſtrate.*] Celle que Damis, originaire de Ninive, *le plus attaché à lui de tous ſes diſciples*, avoit compoſée, *n'étoit proprement que des Mémoires aſſez mal écrits.* Ils tombérent entre les mains de l'Impératrice Julie, femme de Severe. *Elle les donna à Philoſtrate, qui, ſur cela, & ſur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même & de quelques autres Mémoires, compoſa l'Hiſtoire que nous en avons. Il*

Digitized by Google

connoître les penſées des hommes, & d'entendre les ora-
s que les oiſeaux rendoient par leur chant; qu'il con-
mnoit les danſes & les autres divertiſſemens de cette
ture: qu'il recommandoit les œuvres de charité; qu'il
yagea preſque dans toutes les parties du Monde; qu'il
uleva à Cadis, contre Neron, celui qui avoit l'inten-
nce du pays *(b)*, & qu'il mourut fort âgé, ſans qu'on
jamais ſu bien certainement ni où, ni de quelle ma-
ere. Sa vie a été amplement décrite par Philoſtrate *(c)*:
ne faut point douter qu'elle ne contienne mille choſes
uleuſes, ou que ſi les faits étoient vrais, on ne dût
attribuer à l'art magique. Les Payens étoient fort ai-
d'oppoſer les prétendus miracles de cet homme à ceux
notre Seigneur *(d)*, & de les mettre en parallele les
s avec les autres. Il eſt remarquable, que St. Au-
ſtin a reconnu qu'Apollonius, au pis aller, valoit mieux
e le Jupiter des Gentils. On ne peut nier que ce Philo-

le d'un Maxime d'Eges, qui avoit
mpoſé un Livre ſur Apollone, & d'un
eragene, qui en avoit écrit quatre
ores: mais il ne veut point qu'on
rrête à ce dernier. Voyez, dans
Remarque (*i*) d'autres Auteurs de
Vie d'Apollonius. Quant à celle
e Philoſtrate a compoſée, elle fut
emiérement imprimée en Grec, à
nife, par Alde Manuce, avec le
aité d'Euſebe contre Hierocles.
Traité fut mis en Latin par Ze-
bius Acciaioli: la Vie d'Apollo-
s fut traduite en la même Lan-
e, par Alemannus Rhinuccinus,
orentin. On imprima le Latin de
s deux Ouvrages, à Cologne, l'an
2, *in* 8, avec pluſieurs Correc-
ns, & pluſieurs petites Notes
rginales de Gisbert Longolius.
Edition de Paris de toutes les
vres de Philoſtrate, par les
ins de Fréderic Morel, eſt meil-
ure que celles qui avoient précédé:
ais il ſeroit à ſouhaiter que quel-
e grand Grec voulût corriger la
erſion Latine; il y trouveroit bien
s choſes qui demandent la main
n bon Médecin. Voyez la Re-
arque (*i*) deja citée, au ſujet de la
aduction de Vigenere.

(*d*) *Les Payens étoient fort aiſes d'oppoſer les prétendus miracles de cet homme à ceux de notre Seigneur.*] On n'a qu'à voir l'Ouvrage d'Euſebe contre un certain Hierocles, grand ennemi de l'Evangile ſous l'Empereur Diocletien. Il paroît que le but d'Hierocles, dans le Traité qu'Euſebe réfute, avoit été de faire un parallele entre Jeſus-Chriſt & Apollonius de Tyane, où il donnoit la préférence à ce dernier. Lactance confirme ce que je viens de dire: Ce qu'a dit Mr. de Tillemont eſt remarquable. Appollone, dit-il, a été *l'un des plus dangereux ennemis que* l'Egliſe *ait eus dans ſa naiſſance, par l'innocence apparente de ſa vie, & par ſes miracles prétendus. Le Demon ſemble l'avoir mis au Monde, ſelon ſes propres Panegyriſtes,* [*vers le même temps que Jeſus Chriſt y voulut paroître, ou pour balancer ſon autorité dans l'eſprit de ceux qui prendroient les illuſions de ce Magicien pour de vrais miracles,*] *ou afin que ceux qui le connoîtroient pour un vrai fourbe, & pour un magicien, fuſſent portés à douter auſſi des merveilles de Jeſus-Chriſt & de ſes diſciples.*

Digitized by Google

losophe n'ait reçu de très-grands honneurs, & pendant sa vie, & après sa mort *(e)*; & que sa réputation n'ait duré autant

(e) Il a reçu de très-grands honneurs, & pendant sa vie & après sa mort.] Mr. de Tillemont lui reproche justement, *de n'avoir pas trouvé mauvais qu'on le traitât de Dieu*, & d'avoir souffert *qu'on l'adorât comme une Divinité. Que s'il empêcha en une rencontre qu'on lui rendît publiquement des honneurs divins, ce fut, dit son Historien, par la crainte de l'envie.* Les habitans de Tyane bâtirent un Temple à leur Apollonius après sa mort: son image étoit ailleurs dans beaucoup de Temples. L'Empereur Hadrien ramassa les Lettres d'Apollonius, autant qu'il lui fut possible, & les mit dans son beau palais d'Antium, avec un petit Livre de ce Philosophe touchant les réponses qu'il avoit reçues de l'Oracle de Trophonius. Ce petit Livre se voyoit encore à Antium, lorsque Philostrate vivoit; & il n'y eut point de singularité qui rendit célebre cette ville, autant que fit ce Livret. Antonin Caracalla eut pour Apollonius une extrême vénération: il lui bâtit même un Temple, comme à un Héros. L'Empereur Alexandre avoit l'image de ce Philosophe *dans un lieu particulier du palais, mêlée avec celles de Jesus Christ, d'Abraham, & des meilleurs Princes.* Aurelien, résolu de saccager Tyane, ne le fit pas, à cause qu'Apollonius lui apparut, & lui defendit de le faire. Non-content d'obéir à cet ordre d'Apollonius, il lui voua une Image, un Temple, & des Statues. Vopisque, en nous apprenant cela, se déclare l'admirateur & le dévot d'Apollonius, & promet d'écrire sa Vie. „Eusebe témoigne „que de son temps il y avoit des per„sonnes qui prétendoient faire des „enchantemens, en y mêlant le nom „d'Apollone."

(f) Sa réputation a duré autant que le Paganisme.] Mr. de Tillemont, qui nie cela, se sert du témoignage de Lactance & de celui d'Eusebe. *Dès le commencement du IV siecle, qui que ce fût*, dit-il, *n'honoroit* Apollonius *comme un Dieu, quoi qu'on prétende que les Ephesiens révéroient encore sa statue, mais sous le nom d'Hercule, & non sous le sien, parce qu'il étoit constant que ce n'étoit qu'un homme & qu'un imposteur. Eusebe assure aussi que* [*presque*] *personne ne connoissoit plus alors Apollone, non comme un Dieu ou comme un homme extraordinaire & admirable, mais même comme un simple Philosophe.* Mr. de Tillemont cite le iij. Chapitre du V livre de Lactance, & le Traité d'Eusebe contre Hierocles, à la page 468. J'avoue que Lactance suppose que personne n'honoroit Apollonius comme un Dieu: mais il ne s'inscrit point en faux contre ce que l'Auteur qu'il réfute avoit avancé, que l'on honoroit encore à Ephese le simulacre consacré à Apollonius sous le nom d'Hercule: il se contente de se prévaloir de ce qu'Apollonius n'étoit point honoré sous son vrai nom, mais sous un nom emprunté. Cela est plus subtil que solide; car quand les Ephesiens consacrérent ce simulacre, ils n'eurent intention que d'honorer Apollonius, & ils ne se servirent du titre *d'Hercules Alexicacus*, que pour marquer qu'Apollonius les délivra de la peste. Il n'y eut apparemment nulle sorte d'artifice dans tout cela: Apollonius ne chercha point à se couvrir d'un autre nom par aucune crainte que le sien ne jettât quelque scrupule dans les esprits. Voilà donc un bon témoin produit par Lactance, touchant le culte que l'on rendoit encore à notre Apollonius au commencement du IV siecle. Avec tout le respect dû à ce Pere de l'Eglise, je ne saurois me persuader que ceux de Tyane eussent discontinué leurs vénérations, ou qu'on eût ôté de tous les Temples les images d'Apollonius. Je trouve dans Eusebe, que de son temps, on faisoit courir le bruit, que par l'invocation du nom d'Apollonius, il se faisoit bien des choses. Il les appelle magiques ou superstitieuses: mais il ne faut point douter que plusieurs Païens ne les prissent pour de bons miracles. Je trou-

Digitized by Google

ınt que le Paganiſme *(f)*. Il laiſſa quelques Ouvrages, ne ſubſiſtent plus *(g)*. On parle d'un autre Philoſophe nom-

dans St. Auguſtin, que de ſon ps, on importunoit de telle for- les Chrétiens par le chimérique Hele des miracles d'Apollonius : ceux de Jeſus-Chriſt, & par la ule prétention que les premiers oient où ſurpaſſoient les der- s, qu'on recourut à cette gran- lumiere de l'Egliſe, pour avoir éfutation de cette difficulté. Ce alors que St. Auguſtin déclara ce n a lu dans l'Article; c'eſt qu'A- onius de Tyane valoit beaucoup ux que Jupiter: ce qui, pour le en paſſant, doit faire honte à ıe fai quels Théologiens moder- qui ne ſauroient ſouffrir que regarde la privation de la con- ſance de Dieu comme un moin- mal que le culte des Gentils r des Dieux abominables, & pi- . ſelon le ſentiment de St. Au- in, que des magiciens. Le mê- Pere remarque que les Payens, ſe moquoient de l'Hiſtoire de Jo- , euſſent reçu pour très-véritа- une pareille aventure, ſi elle eût racontée touchant Apulée, ou llonius de Tyane. Enfin, je ve qu'Eunapius *écrivoit au com- cement du V ſiecle*, qu'Apollonius *oit pas tant un Philoſophe, que quel- choſe qui tenoit le milieu entre Dieu 'homme, & que Philoſtrate devoit r intitulé l'Hiſtoire qu'il en a faite*, Deſcente d'un Dieu ſur la terre. je donc tort d'aſſurer que la gloi- d'Apollonius dura autant que le ganiſme?

l ne me reſte qu'à répondre à itorité d'Euſebe, dont Mr. de Til- ont s'eſt fortifié. J'y répons faci- ent; parcequ'il eſt clair par les s qui viennent d'être allégués, Euſebe donne dans une hyperbo- qui ne paroît avoir aucune ombre vérité. Comment pourroit-il être itable, que perſonne, au temps Euſebe, ne faiſoit l'honneur à A- lonius de le traiter de Philoſophe, lqu'Ammien Marcellin, dans le me ſiecle, ayant dit un mot par caſion d'une fontaine qui étoit au- près de Tyane, ne manque pas de ſe ſouvenir d'Apollonius avec cet éloge, „Où l'on dit que naquit le très-grand „Philoſophe Apollonius?" J'aimerois mieux dire, pour l'honneur d'Euſebe, qu'il parle de Philoſtrate, en ſorte que ſon ſens ſoit, qu'il n'eſt pas beſoin de réfuter amplement les rêveries débitées par Philoſtrate, puiſque c'eſt un Auteur dont perſonne ne fait cas, & que l'on ne met pas même au nombre des Philoſophes. Cette explication, je l'avoue, ſouffre quelques difficultés: mais il eſt ſûr qu'Euſebe prétend attaquer le fantôme de Philoſtrate, & non le véritable Apollonius. Ne déclare-t-il pas qu'il a toujours regardé Apollonius comme un ſavant homme, & qu'il conſent qu'on le place au nombre des Philoſophes avec toute ſorte d'honneur? qu'il ne rejette que les fables & les vertus ſurnaturelles dont Philoſtrate & quelques autres Panégyriſtes ont parlé: & qu'en prenant droit ſur Philoſtrate, il montrera qu'Apollonius eſt indigne d'être compté, non ſeulement au nombre des Philoſophes; mais auſſi, au nombre des gens d'une médiocre vertu: tant s'en faut qu'on le puiſſe mettre en parallele avec Jeſus-Chriſt?

(*g*) *Il laiſſa quelques Ouvrages, qui ne ſubſiſtent plus.*] Il avoit écrit quatre livres ſur *l'Aſtrologie judiciaire*, & un *Traité ſur les Sacrifices*, pour marquer ce qu'il falloit offrir à chaque Divinité. Ce dernier Ouvrage devint fort célébre: Euſebe le cite. Suidas le marque auſſi, & y ajoûte un *Teſtament*, un *Recueil d'Oracles & de Lettres*, & la *Vie de Pythagore*. La *Théologie*, dont Euſebe cite un endroit, eſt peut-être la même choſe que l'Ouvrage ſur les Sacrifices. Apollonius avoit écrit une infinité de *Lettres;* Philoſtrate en a inſéré dans ſon Hiſtoire quelques-unes, toutes fort courtes. *L'Hymne ſur la Mémoire* n'eſt pas un Ouvrage d'Apollonius, comme Mr. de Tillemont le prétend. Il cite le chapitre XI. du I livre de Philoſtrate, page 18. Je n'y ai point

Digitized by Google

nommé Apollonius de Tyane *(h)* : il vivoit ſous l'empire d'Hadrien. Je ne ſai pas de quelle ſecte il étoit: mais perſonne n'ignore que notre Apollonius étoit un Pythagoricien à brûler. Il faiſoit une ſi ouverte profeſſion de croire la Métempſychoſe, qu'il fit adorer un lion ſous prétexte que l'ame d'Amaſis étoit unie avec le corps de cette bête. Nous avons ſa Vie traduite en François par Blaiſe de Vigenere, ſur le Grec de Philoſtrate, avec de fort amples Commentaires d'Artus Thomas Sieur d'Embry, Pariſien. Il n'y a pas long-temps qu'une Traduction Angloiſe de cette Vie, avec des Notes, a furieuſement ſcandaliſé de bonnes ames *(i)*. Elle a été condamnée, proſcrite, anathématiſée, & avec raiſon. J'en parle dans les Remarques. Si nous avions ce qu'un Philoſophe contemporain, nommé Euphrates, avoit écrit de ſatyrique contre Apollonius, nous aurions un ample détail de médiſances; car lorſque

trouvé cela, mais ſeulement qu'Apollonius âgé de cent ans avoit la mémoire meilleure que Simonide ne l'avoit eue, & qu'il chantoit ſouvent l'Hymne que Simonide avoit compoſée à la louange de la Memoire. Suidas rapporte cela ſi confuſément, qu'il ſemble dire que ce fut Apollonius qui compoſa cette Piece. König y a été attrapé. Voyez ſa Bibliotheque, à la page 49. Le *Teſtament* dont Suidas fait mention, διαθήκη, eſt ſans doute le même Livre que Philoſtrate a cité dans ces paroles: *Apollonius avoit de ſa part auſſi eſcrit des Mémoires par où l'on pouvoit aiſément cognoiſtre combien il eſtoit curieux, voire preſque comme tranſporté après la Philoſophie.*

(h) On parle d'un autre Philoſophe nommé Apollonius de Tyane.] C'eſt Suidas, qui en parle ſur la foi d'Agreſphon, qui avoit écrit un Livre touchant les perſonnes de même nom, *de Homonymis*. Cela me fait ſouvenir qu'un ſavant homme, que j'ai cité ci-deſſus, doute ſi les Anciens ont fait des Livres ſemblables à ceux de Leon Allatius, *de Simeonibus, de Pſellis, &c.* Qu'il n'en doute point; car outre Agreſphon, nous pouvons donner Demetrius Magnes. Quelques ſavans y veulent joindre Denys de Sinope, & Simariſtus: mais ils ſe trompent.

(i) Une Traduction Angloiſe de cette Vie... a furieuſement ſcandaliſé les bonnes Ames.] L'Auteur de cette Verſion ne l'avoit conduite que juſques au III livre excluſivement. S'il n'avoit fait que traduire, on n'auroit point eu ſujet de ſe plaindre: mais il a joint à ſa Verſion quantité de notes fort amples, qu'il avoit tirées pour la plûpart des Manuſcrits du fameux Baron Herbert. C'eſt le nom d'un grand Déiſte, s'il en faut croire bien des gens. Ceux qui ont lu ces notes, m'ont aſſuré qu'elles ſont remplies de venin: elles ne tendent qu'à ruiner la Religion révélée, & à rendre mépriſable l'Ecriture Sainte. L'Auteur ne travaille pas à cela par des raiſons propoſées gravement & ſérieuſement; mais preſque toûjours par des railleries profanes, & par de petites ſubtilités. C'eſt donc avec beaucoup de juſtice & de ſageſſe, que ce Livre, qui avoit été imprimé à Londres, l'an 1680. a été ſévérement défendu. Ce nouveau Traducteur de Philoſtrate étoit un Gentilhomme Anglois, nommé Charles Blount. Il publia, en 1663. un Traité qui a pour Titre *Les Oracles de la Raiſon*, & l'accompagna de quelques

Digitized by Google

ue de tels rivaux ſe déclarent une fois la guerre, ils dé-
rrent bien des ſecrets. Philoſtrate a raiſon de ſe ſervir
u ſilence de cet Euphrates, pour convaincre de calomnie
eux qui avoient médit d'Apollonius par rapport à la chaſteté,
t pour ſoutenir hardiment qu'Apollonius dans ſa plus grande
uneſſe avoit triomphé de la nature, & avoit toujours vécu dans
ne exacte continence. Sidonius Apollinaris a fait une Deſ-
cription d'Apollonius, dans laquelle on voit un Héros de Phi-
oſophie auſſi grand qu'on en puiſſe voir. L'Auteur du portrait
'oublia pas de bien faire ſes excuſes à la foi Catholique.

APOLLONIUS de Perge Ville de Pamphylie, a été
n grand Géometre ſous le règne de Ptolomée Evergetes. Il
tudia long tems à Alexandrie ſous les diſciples d'Euclide,
t il compoſa pluſieurs *(a)* Ouvrages, dont il ne nous reſte
ue celui des Coniques. On en fait beaucoup d'état, &
luſieurs Auteurs anciens & modernes ont *(b)* travaillé à le com-

utres Opuſcules de même alloi. Il
t une fin tragique, en la même an-
ée. Il étoit fort amoureux de la
euve de ſon frere, & prétendoit pou-
oir l'épouſer ſans inceſte: il avoit
ait un Traité pour le prouver; mais
l ne vit nulle apparence à obtenir le
onſentement de l'Egliſe. Sur cela,
l lui prit une penſée de déſeſpoir, &
l ſe tua lui-même. Voyez l'Hiſtoi-
e des Ouvrages des Savans. Au
eſte, Mr. de Tillemont, en parlant
le ceux qui ont fait la Vie d'Apollo-
ius s'eſt arrêté à Philoſtrate. Al-
ons plus loin. Nicomaque, qui vi-
oit ſous l'Empire d'Aurelien, fit la
ie d'Apollonius ſur celle que Phi-
loſtrate avoit écrite. Taſcius Victori-
anus en fit une autre ſur celle que
Nicomaque avoit compoſée. Sido-
ius Apollinaris en fit une autre, &
ſe régla beaucoup plus ſur le modele
de Victorianus, que ſur celui de Ni-
comaque. Nous liſons dans Suidas,
que Soterichus, natif d'Oaſe en E-
gypte, avoit compoſé la Vie d'Apol-
lonius. Cet Auteur vivoit ſous l'Em-
pire d'Aurelien. Je ne ſaurois dire
ſur quoi Savaron ſe fonde, lorſqu'il
met Plutarque parmi ceux qui ont
écrit la Vie de notre Apollonius.

(a) *Il compoſa pluſieurs Ouvrages.*] Deux Livres *de proportionis Sectione*, deux, *de ſpatii Sectione*, deux, *determinatæ Sectionis*; deux, *Tactionum*; deux *Inclinationum*; deux *Planorum locorum*; huit, des Coniques. On ne peut douter qu'il n'y eût 8 livres dans ce dernier Ouvrage: l'épitre liminaire de l'Auteur adreſſée à un Géomètre de Pergame nommé Eudemus, nous le montre clairement. Le Public n'a point vû encore le dernier de ces 8 livres: les quatre premiers ſont les ſeuls que l'on ait en Grec, les trois ſuivans n'ont été traduits en Latin que ſur la Verſion Arabe. Voyez la remarque ſuivante. On trouve cités les livres d'Apollonius de *Cochlea*, & de *perturbatis Rationibus*. Je ne ſai s'il ne faudroit point donner au même Auteur le Commentaire ſur les Phenomenes d'Aratus, qui eſt attribué par les Anciens à Apollonius le Géometre.

(b) *Pluſieurs Auteurs anciens & modernes ont travaillé.*] On dit qu'Hypatia, fille de Théon, fit un Commentaire ſur les Coniques d'Apollonius. Nous avons encore celui qu'Eutocius d'Aſcalon compoſa ſur les quatre premiers livres de cet Ouvrage, avec quelques lemmes & corollaires de ſa façon. Il promettoit de commenter les 4. autres: voyez ſon Epitre Dédicatoire à Anthemus. Nous avons auſſi au nombre de 65. les lemmes que Pappus diſpoſa

Digitized by Google

commenter ou à le traduire. Mr. Deſcartes n'en jugeoit (c) point favorablement. Quelques uns ont crû qu'Apollonius s'ap-

& arrangea ſur les Coniques d'Apollonius. Le Catalogue des Ouvrages de François Maurolycus, imprimé à Veniſe, nous aprend que cet habile Mathématicien a fait un livre intitulé *Apollonii conica Elementa libris quatuor & demonſtrationibus & lineamentis opportunis inſtaurata.* Jean Baptiſte Memus, Noble Venitien & Profeſſeur en Mathématique à Veniſe, fit une Verſion en latin des 4. premiers livres d'Apollonius, qui fut imprimée l'an 1537. elle ne vaut rien; il n'entendoit pas la matiere, & cela fut cauſe qu'il ne s'apperçut point des fautes les plus viſibles du manuſcrit Grec. Frédéric Commandin en fit une nouvelle Verſion beaucoup meilleure, qu'il fit imprimer à Boulogne en 1566. Il y joignit la Verſion du Commentaire d'Eutocius, & pluſieurs notes. Mais parce qu'il ſe ſervit d'un manuſcrit Grec qui étoit tout plein de fautes, il ne put faire ſa Verſion auſſi bonne qu'il l'auroit voulu: c'eſt pourquoi Marin Ghethaldus ſe crut obligé de remonter juſqu'à la ſource du mal, il tacha de corriger le Manuſcrit ſelon le ſens de l'Auteur, & de réſoudre les problèmes, & il crut avoir redonné la vie à cet ancien Géometre. Claude Richard Jéſuite de la Franche-Comté, & Profeſſeur royal en Mathématique dans le Collège Impérial de ſon ordre à Madrid, expliqua dans ſes leçons publiques en 1642. les quatre premiers livres d'Apollonius, & en 1643. quatre autres livres dont il étoit l'Auteur, où il ſuppléoit l'autre partie de l'ouvrage de cet ancien Géometre. Il avoue qu'après avoir achevé ces deux ouvages il lut avec beaucoup de plaiſir & d'admiration les Coniques de Claude Middorge, & la quadrature du Cercle de Grégoire de St. Vincent, où il y a beaucoup de choſes qui ſe rapportent aux Livres d'Apollonius qui nous manquent. Ferdinand I. Grand Duc de Florence, prit à cœur de faire traduire pluſieurs Manuſcrits Arabes qui étoient dans ſa Bibliothéque; Jean Baptiſte Raimond, qui tenoit le premier rang parmi ceux à qui ce Prince donnoit des penſions pour ce travail, avoit promis de traduire Apollonius, que l'on avoit en Arabe dans cette Bibliothéque, & il y a eu des Auteurs qui ont publié que cette verſion étoit achevée: mais on n'en a rien trouvé parmi ſes papiers. Enfin le Grand Duc Ferdinand II. & le Prince Leopold de Médicis ſon frère jetterent les yeux ſur Abraham Ecchellenſis Profeſſeur à Rome aux langues Orientales, & le chargerent de ce travail. Il traduiſit en Latin, le 5. le 6. & le 7. Livres d'Apollonius avec le ſecours d'Alphonſe Borelli Profeſſeur en Mathématique dans l'Académie de Piſe. Cette traduction fut imprimée à Florence l'an 1661. in folio avec le Commentaire du même Borelli, qui ſoutient dans la préface, que ces livres ne ſont pas ſuppoſés. Il répond aux difficultés de Claude Middorge, qui s'imaginoit que les trois livres que Golius avoit apportés du Levant étoient d'un Arabe qui s'étoit caché ſous le nom illuſtre d'Apollonius. Le Pere Merſenne nous apprend cette opinion de Claude Middorge: mais il ne l'approuve pas; il croit que le huitieme livre des Coniques d'Apollonius, & tous les autres ouvrages du même Auteur, ceux mêmes que Pappus n'a point cités, exiſtent réellement traduits en Arabe. Il en donne pour Caution Aben Nédin qui a fait un livre de *Philoſophis Arabibus.* Notez, 1) Qu'à la fin du Manuſcrit de Golius on avoit marqué que le 8. livre d'Apollonius n'avoit pas été traduit en Arabe, parce qu'il manquoit dans les livres Grecs ſur leſquels la Verſion des autres avoit été faite. 2) Que le Manuſcript ſur lequel a été faite la Traduction d'Ecchellenſis, venoit de la Bibliothéque Orientale, qu'Ignace Neama Patriarche d'Antioche avoit léguée au Grand Duc Ferdinand I. 3) Qu'Abalphat Aſphahauentis eſt l'Auteur de la Traduction Arabe qui a ſervi d'original à Ecchellenſis, & qu'il la fit pour le Roi Abicaligiar, qui monta ſur le trône l'an 372. de l'Hégire. D'où il s'enſuit que cette Verſion n'eſt point la premiere qui eût été faite en cette langue; car

Digitized by Google

'appropria les écrits & les *(d)* découvertes d'Archimède. l avoit un fils qui s'appelloit Apollonius, & qui fut le porteur du

irégoire Barhebræus remarque que ept livres des Coniques d'Apollonius irent traduits en Arabe du tems d'Alamum. Or Almamum fut inauguré an 203. de l'Hégire. 4) Qu'Abalphat e laiſſe pas de prétendre que ſa Verſion ſt la premiere, & qu'on n'avoit vû ncore que certains fragmens d'Apolonius, les endroits les plus faciles. ela peut faire juger, ou qu'il n'aoit jamais vû la traduction qui fut ite ſous Almamum, ou que cette raduction ne contenoit que quelues fragmens des Coniques d'Apolonius.

(c) Mr. des Cartes n'en jugeoit pas vorablement.] „Il ne lui paroiſſoit pas étrange, qu'il ſe trouvât des Gens qui pûſſent démontrer les Coniques plus aiſément qu'Apollonius, parce que cet Ancien eſt extrêmement long & embaraſſé, & que tout ce qu'il a demontré eſt de ſoi aſſez facile. Il comroit ce qu'il avoit fait en Métaphyque, *aux Démonſtrations d'Apollonius, ns leſquelles il n'y a véritablement rien i ne ſoit très-clair & très-certain, lorſ-'on conſidère chaque point à part. Mais rce qu'elles ſont un peu longues, & 'on ne peut y voir la néceſſité de la Conſion ſi l'on ne ſe ſouvient exactement tout ce qui la précède, à peine peut-on ouver un homme dans toute une Ville, ns toute une Province, qui ſoit capable les entendre. Néanmoins ſur le témoignage du petit nombre de ceux qui les mprennent, & qui aſſûrent qu'elles ſont aies, il n'y a perſonne qui ne les oye.*

(d) Qu'Apollonius s'appropria les écrits les découvertes d'Archimede.] Héclius aſſure qu'Archimede fut le emier qui travailla à des théorèmes niques, & que ſes compoſitions là-eſſus, avant d'être publiées, tomberent ıtre les mains d'Apollonius qui les ıblia comme ſon ouvrage. Eutocius ſute cela par deux raiſons: l'une eſt l'Archimède en divers endroits de ſes res, parle de la ſcience des Coniques mme d'une choſe qui n'étoit pas uvelle; l'autre eſt qu'Apollonius ne vante point d'être l'Inventeur de ce qu'il écrit, il ſe contente de dire qu'il a traité cette matière plus amplement qu'on n'avoit encore fait. Voilà, ce me ſemble, une aſſez mauvaiſe juſtification quant au crime de plagiat. Car on peut fort bien s'approprier les écrits d'autrui, encore que ce ne ſoient pas des ouvrages où l'auteur prétende ne rien dire qui ne ſoit nouveau. La gloire d'expliquer mieux que l'on n'avoit fait une matière difficile eſt aſſez grande, pour tenter un homme de s'emparer d'un écrit qui peut lui concilier cet honneur. Apollonius ſeroit dans le cas, comme il paroît par les propres termes de ſon Apologiſte. Il y a plus: il ſe vante quelquefois dans le Sommaire général de ſes 8 livres, d'avancer des choſes nouvelles. Jugez ſi ce n'étoit pas un puiſſant motif pour s'attribuer un pareil ouvrage. Je trouve donc qu'Eutocius le défend très mal, & qu'il vaut mieux le juſtifier par le ſilence de Pappus ſon Cenſeur, & ſon Cenſeur un peu bien fâché. Et notez que Pappus non-ſeulement ne l'accuſe point d'être Plagiaire, mais auſſi qu'il le reconnoît formellement pour le vrai Auteur des 8 livres des Coniques, quoiqu'il prétende qu'Euclide avoit déjà fait 4. livres ſur ce ſujet. Il prend le parti d'Euclide contre Apollonius, qui a remarqué que cet illuſtre Géometre avoit très-mal réuſſi dans un certain point. Il excuſe Euclide ſur ce qu'Appollonius même avoit reconnu, c'eſt qu'avant les découvertes d'Apollonius il n'étoit pas bien poſſible de traiter ce point là; les principes dont on s'étoit ſervi auparavant ne ſuffiſoient pas pour y parvenir. Il prétend qu'Euclide plein de douceur d'honnêteté & de modeſtie, s'attacha aux découvertes d'Ariſtée touchant les Coniques, ſans vouloir ni les combattre, ni enchérir par deſſus, & qu'il s'arrêta où elles ne pouvoient point le mener plus avant; mais qu'il ſe garda bien de dire que ce fût le point de la perfection: il auroit été blâmable en ce cas là. Remarquez en paſſant, que ceci démontre la fauſſeté de la prétenſion d'Héraclius, qu'Archimede fut

Digitized by Google

du 2. livre des Coniques à celui à qui l'Auteur l'avoit dédié. Les Arabes ont été fort ignorans (e) en Chronologie à ſon égard. Mr. Moreri (f) a fait ici bien des fautes.

APONE (Pierre d') l'un des plus fameux Philoſophes & Médecins de ſon ſiécle, naquit l'an 1250. dans un Village qui

le premier qui écrivit touchant les Coniques. Voſſius n'a point pris garde aux preuves qui renverſent cette prétenſion. Il obſerve comme quelque choſe de juſtificatif pour Héraclius, qu'Archimede a renvoyé quelquefois à un ouvrage ſur les Coniques, & cela ſelon le ſtyle qui lui eſt propre quand il renvoye à ſes Ecrits. Il ajoûte que Guido Ubaldus a prouvé contre Eutocius, qu'Archimede n'ignoroit pas que les Cones peuvent être coupés par des plans qui ont une inclination différente au côté du cone. Mais que fait cela pour prouver ce dont il s'agit? Accordons qu'Archimede avoit fait ſur les Coniques un ouvrage, bon, beau, excellent: eſt-ce à dire qu'avant lui perſonne n'avoit traité cette matiere, ou que cet Ouvrage fut volé par le plagiaire Apollonius?

(e) *Les Arabes ont été fort ignorans en Chronologie à l'égard d'Apollonius.*] Ils ont dit qu'il a vécu au tems d'Achaz Roi de Juda, & que ſes écrits ſur les Coniques furent cauſe qu'Euclide écrivit des lettres long-tems après. Cette bévuë eſt ſi étrange qu'il y a lieu de s'étonner qu'Ecchellenſis l'ait ménagée avec tant de précaution. Il s'eſt bien gardé de dire que l'Auteur Arabe qui a débité cela, s'eſt abuſé: il dit ſeulement que cette Chronologie paroît fort éloignée de la commune. *In his longe videtur diſcrepare Gregorius a communi Chronologorum ſententia & opinione, qui Apollonium floruiſſe ſcribant anno periodi Julianæ* 4474. . . . . *diſcrepat præterea ab iisdem Chronologis in ætate Euclidis, quem Apollonio juniorem agnoſcit. ubi illi eum collocant in anno periodi Julianæ* 4430. Ecchellenſis vous laiſſe la liberté de choiſir entre ces deux opinions: il eût mieux fait de décider que l'Auteur Arabe ſe trompe, car cela eſt très-certain. Et notez que ſon erreur n'eſt pas une différence de quelques années. Achaz commença de régner l'an 3970. de la Période Julienne. Ptolomée Evergetes ſous qui Apollonius a fleuri ſuccéda au Roi ſon Père l'an 4468 de la même Période. L'Abus eſt donc très-grand, il enferme une différence d'environ cinq ſiécles.

(f) *Mr. Moréri a fait ici bien des fautes.*] I. Il a donné ſimplement & abſolument le ſurnom de *Grand Géomètre* à notre Apollonius: il falloit uſer de reſtriction, & ſe contenter de dire que ſes Contemporains le ſurnommerent ainſi à cauſe de ſa capacité dans les coniques. Voilà préciſément ce qu'Eutocius d'Aſcalon rapporte. II. Moréri prétend que ce ſurnom eſt le même que celui de ὁ Κερεὺς: c'eſt une grande bévûe quelque favorablement qu'on le traite; car enfin l'Ouvrage qui eut le ſurnom de Κερεὺς n'étoit point le Géométre: il étoit natif de Cirene, & n'eut jamais de réputation. III. Eutocius ne rapporte point l'ouvrage d'Héraclius de la vie d'Archimede, il le cite ſeulement. IV. Dire que *nous avons* le Traité *des Cones, traduit par Jean Baptiſte de Meſmes*, c'eſt commettre un Barbariſme, & vouloir perſuader aux Lecteurs que ce Jean Baptiſte a traduit tout cet ouvrage. Il n'en a pourtant traduit que les 4. premiers livres. V. Il n'eſt pas vrai *que les Gens de lettres ſachent que ces 4 premiers livres* d'Apollonius *ſont d'Euclide de Mégare.* VI. Perſonne n'a dit qu'Apollonius fut *le diſciple d'Eubulides Auditeur d'Euclide*; & il n'y a nulle apparence qu'il l'ait été, puiſqu'Eubulides ne cultivoit gueres que les Chicanes de la Dialectique, & qu'il n'enſeigna point dans Alexandrie où notre Apollonius étudia ſous les diſciples d'Euclide. VII. Après avoir avancé qu'Euclide eſt le véritable Auteur des 4 premiers livres d'Apollonius, falloit-il dire que celui-ci *fit des Commentaires ſur les 4. premiers livres des Cones de ce Philoſophe?* Quelles

Digitized by Google

qui eſt ſitué à Quatre milles de Padoue. Il étudia long tems à (*a*) Paris, & y fut promu Docteur en Philoſophie & en Médecine. Je ne ſais pas s'il mourut fort riche: mais j'ai lû qu'il ſe faiſoit payer de groſſes ſommes pour (*b*) la viſite des malades. Il fut ſoupçonné de magie, & (*c*) pourſuivi par

brouilleries ou plûtôt quelles Contradictions! VIII. Il n'eſt pas vrai que Golius ait traduit d'Arabe en Latin les 5. 6. & 7. livres d'Apollonius. Mr. Moréri qui l'affirme n'eſt point excuſable, puiſqu'il n'avoit lû dans Voſſius que ceci, que Golius avoit apporté du Levant ces trois livres en Arabe, & que les Mathématiques lui auroient bientôt de grandes obligations, & ſur tout quand ces 3. livres auroient été imprimés. IX. L'Apollonius qui fut le Maître de Diodore n'eſt point celui dont il s'agiſſoit dans cet Article.

(*a*) *Il étudia longtems à Paris, & y fut promu.*] Naudé obſerve cela, dans une harangue ſur l'ancienneté de l'Ecole de Medecine de Paris, où il reléve le plus qu'il peut l'ancienne gloire de l'Académie de Paris.

(*b*) *Payer de groſſes ſommes pour la viſite des malades.*] On ne marque point ce qu'il exigeoit pour les viſites qu'il faiſoit dans le lieu de ſa réſidence: mais on aſſure qu'il n'alloit point voir les malades hors de la ville à moins qu'on ne lui donnât 150 francs par jour. On ajoute qu'étant mandé par le Pape Honoré IV. il demanda 400. Ducats par jour. Voilà ce que porte l'abrégé de ſa vie inſeré dans la nouvelle Edition de Vander-Linden *de ſcriptoribus medicis*. Camerarius rapporte la même choſe, mais ſans nommer le Pape qui recourut à ce Medecin. Il n'en uſe pas de même à l'égard du lieu où Pierre d'Apone demeuroit. Il dit que c'étoit Boulogne. Il ne laiſſe pas de faire mention d'Honoré IV. mais il prétend que le medecin qui exigea de ce Pape un payement ſi énorme n'étoit point Pierre d'Apone. Voici ſes paroles ſelon la Verſion de Simon Goulart. *Du tems de nos Peres un Médecin de Florence nommé Thadée, acquit telle réputation, qu'allant en pratique hors de la Ville, il gaignoit par chaſcun jour cinquante écus, & appellé du Pape Honorius IV. en eut cent par jour, tellement qu'à ſon retour de Rome il apporta dix mille écus.* S'il eût conſulté la Chronologie, il n'eût pas dit *du tems de nos Peres*, car ce Pape fut élu l'an 1285. & mourut l'an 1287. Don Lancelot de Peroufe citant Ciaconius, dit que ce Thadée Florentin & Profeſſeur à Boulogne, ſe fit promettre cent ecus par jour quand le Pape Honoré IV. le manda, & il ajoûte que ce Voyage lui valut dix mille écus: mais il obſerve que d'autres écrivent que Pierre d'Apone obtint de ce Pape 400 ecus par jour. Il avoit dit que ce Pierre ne ſortoit point de la Ville pour voir des malades à moins qu'on ne lui donnât 50. florins. Vous trouverez dans le Théatre de Paul Freher, qu'il étoit Profeſſeur en Medecine à Boulogne, & qu'on l'appeloit de tous les endroits de l'Italie pour voir les malades, quoiqu'il éxigeât 50 florins par jour. Vous y trouverez auſſi qu'il ſtipula d'Honoré IV. la ſomme de cent florins chaque jour, & qu'ayant guéri ce Pape, il en reçut mille. Voilà bien des variations.

(*c*) *Il fut ſoupçonné de magie.*] Ce ſoupçon ſubſiſte encore parmi bien des gens: diſons même qu'ils font plus que ſoupçonner, & qu'ils paſſent juſqu'à la perſuaſion. *La commune opinion de preſque tous les Auteurs eſt, qu'il eſtoit le plus grand Magicien de ſon ſiecle, qu'il s'eſtoit acquis la cognoiſſance des 7. Arts liberaux par le moyen de 7. Eſprits familiers qu'il tenoit enfermés dans un criſtal; qu'il avoit l'induſtrie, comme un autre Paſetes, de faire revenir en ſa bourſe l'argent qu'il avoit dépenſé.* Celui qui me fournit ces paroles ajoûte, qu'*il eſt conſtant qu'il fut accuſé de magie en l'an LXXX. de ſon aage, & qu'eſtant mort en l'an 1305. que ſon procès n'eſtoit encore finy, on ne laiſſa pourtant, au récit de Caſtellan, de le juger au feu, & de bruſler un faquin de paille ou d'oſier qui le repréſentoit, dans la place publique de la Ville de Padoue, pour ſupprimer par un exemple ſi rigoureux, & par la crainte*

Digitized by Google

par l'Inquiſition ſur ce pied-là, & s'il eût vécu juſqu'à la fin du procès, il y a beaucoup d'apparence qu'il eût ſouffert en ſa perſonne ce qu'il ne ſouffrit qu'en effigie après ſa mort. Nous rapportons ce que ſes Apologiſtes obſervent. Son cadavre ſecrétement déterré par ſes amis échapa à la vigilance des Inquiſiteurs qui *(d)* vouloient le faire brûler. Il fut transporté en divers lieux, & enfin on le plaça dans l'Egliſe de Saint

d'encourir une ſemblable peine, la lecture de trois livres ſuperſtitieux & abominables qu'il avoit compoſés en icelle, le premier, desquels eſtoit cet Heptameron, *qui eſt maintenant imprimé ſur la fin du I. Tome des œuvres d'Agrippa: le ſecond celui qui eſt appelé par Tritheme,* Elucidarium Necromanticum Petri de Abano, *& le dernier un qui ſe nomme dans le même Auteur,* Liber Expérimentorum mirabilium de annulis ſecundum 28 manſiones Lunæ. Voilà des preuves qui ſemblent fortes: néanmoins Naudé n'en fait pas grand cas, il les réfute dabord par cette remarque, que Pierre d'Apone fut un prodige d'eſprit & d'érudition dans un ſiecle de ténebres: or celà étoit fort propre à le faire prendre pour un Magicien, puiſque d'ailleurs il s'étoit fort attaché aux Sciences curieuſes & divinatoires. *C'eſt un homme*, dit-il, *qui a paru comme un prodige & miracle parmi l'ignorance de ſon ſiecle, & qui, outre la cognoiſſance des langues & de la Medecine avoit tellement recherché celle des Sciences moins communes, qu'après avoir laiſſé des tesmoignages très-amples par ſes Eſcrits de Phyſiognomie, Geomance & Chiromancie, de ce qu'il pouvoit en chacune d'icelles, il les abandonna toutes, avec la curioſité de ſa Jeuneſſe, pour s'adonner entièrement à la Philoſophie, Medecine & Aſtrologie, l'eſtude deſquelles lui fut ſi favorable, que pour ne rien dire des deux premieres qui l'inſinuerent à la bonne Grace de tous les Papes & ſouverains Pontifes qui furent de ſon tems, & luy acquirent l'autorité qu'il a maintenant parmi les hommes doctes, il eſt certain qu'il eſtoit grandement capable en la derniere, tant par les figures Aſtronomiques qu'il fit peindre dans la grande ſalle du Palais de Padouë, & les traductions qu'il fit des livres du Rabi Abraham, Aben Ezra, joinct à ceux qu'il compoſa des jours Critiques, & de l'Eclaircifſement de l'Aſtronomie: que par le témoignage du renommé Mathématicien Regio-Montanus, qui lui a addreſſé un beau Panégyrique en qualité d'Aſtrologue, dans l'Oraiſon qu'il récita publiquement à Padouë lorſqu'il y expliquoit le titre d'Alfraganus.* Enſuite Naudé obſerve que Pierre d'Apone *défera* beaucoup à l'Aſtrologie, & que de là vient que beaucoup d'Auteurs maintiennent *une opinion directement contraire à celle des précedens, ſavoir qu'il ſubit une telle Condamnation, non point pour ſa Magie, mais parce qu'il voulut rendre raiſon des effets merveilleux qui arrivent le plus ſouvent en la nature par la vertu des Corps Céleſtes, ſans les rapporter aux Anges ou Démons. Ce qui eſt très-apparent par le recueil qu'a faict Symphorien Champier, des paſſages de ſes différences, qui ne doivent eſtre leus ſans précaution; & par l'authorité peremptoire de François Picus. Caſsmannus le met au nombre de ceux qui raportoient tous les Miracles à la nature, & que le Loyer, en ſes ſpectres aſſure qu'il ſe mouvoit des ſorciers & de leur ſabat: d'où l'on ſe pourroit eſtonner de ce que les mêmes Autheurs le nomment en beaucoup d'autres endroits parmi les Enchanteurs & Magiciens, ſi ce n'eſtoit l'ordinaire de ceux qui eſcrivent ſur cette matière, de groſſir tellement leurs livres, en copiant tout ce qu'ils trouvent dans les autres.*

Après cela ſon Apologiſte expoſe qu'il a *dequoi le défendre* & du crime de Magie & de celui d'Athéïſme; *tant par le témoignage que l'Illuſtriſſime & Religieux Frédéric Duc d'Urbain, a voulu rendre à ſes mérites, lui dreſſant une ſtatuë parmi celles des hommes Illuſtres qui ſe voyent en ſa Citadelle, que par l'atteſtation publique de la Ville de Padoue, qui a fait mettre ſon Effigie ſur la porte*

Digitized by Google

Saint Auguſtin, ſans épitaphe, & ſans nulle marque d'honneur. Les accuſateurs de Pierre d'Apone lui attribuent des opinions incompatibles, ils veulent qu'il ait été Magicien, (*e*) & qu'il n'ait point crû qu'il y eût de Diable. Il eut pour le lait une telle antipathie qu'il n'en pouvoit voir manger ſans ſentir des maux de cœur. Il mourut l'an (*f*) 1316. agé de 66. ans. L'un de ſes principaux livres eſt celui qui lui fit donner le ſurnom de *Con-*

de ſon Palais entre celles de Tite-Live, Albert & Julius Paulus: mais pour découvrir entierement la fauſſeté des Objections, *l'on peut reſpondre à ce que Ludwiginis a dict des 7. Eſprits qui luy enſeignerent les 7. Arts liberaux, que cette narration fabuleuſe a pris ſon origine ſur ce que le même Pierre d'Apone aſſure après Albumazar, que les prieres qui ſont faites à Dieu lorſque la Lune eſt conjoincte avec Jupiter, en la teſte du Dragon ſont infailliblement exaucées, & que pour luy comme il eut démandé, ſuivant ſes propres termes,* ſapientiam à primo viſus eſt ſibi in illa amplius proficere. *Surquoi neanmoins beaucoup d'Autheurs ſe mocquent à bon droict de ce qu'il a déſavoué ſi indiſcretement toutes ſes veilles & labeurs, pour n'être redevable de ſa doctrine qu'à la ſuperſtition de cette priere, qui ne peut être que vaine & ſans efficace, en tel ſens qu'on la veuille prendre.* Car ſi l'on dit *qu'elle s'adreſſe aux Aſtres, c'eſt une pure bêtiſe de croire qu'ils la puiſſent entendre: ſi à Dieu, je demanderois volontiers s'il étoit ſourd auparavant cette conjonction, s'il ne veut recevoir nos prieres ſans icelle, ou ſi elle le peut contraindre & néceſſiter à condeſcendre aux vœux que l'on lui fait.*

(*d*) *Des Inquiſiteurs qui vouloient le faire brûler.*] Pierre d'Apone accuſé de Necromantie & d'Héréſie mourut pendant le procès, & fut enterré dans l'Egliſe de St. Antoine. Tous les zélés s'en ſcandaliſerent: les Inquiſiteurs continuerent leurs procédures, & l'ayant convaincu d'impieté par ſes écrits, ils condamnerent ſon cadavre à être brûlé, & comme ils ne le trouverent point, ils firent bruler publiquement une figure qui le repréſentoit. Voilà ce qu'on lit dans Mr. de Sponde: mais comment l'accorderons-nous avec l'Inſcription que les Magiſtrats de Padoue firent mettre ſous la ſtatue de ce Medecin, & où ils déclarent qu'il fut abſous? Pierre de St. Remoald rapporte que les Inquiſiteurs ayant lû publiquement la condamnation de Pierre d'Apone *firent mettre au feu ſon effigie.* Ils remarquent auſſi qu'ils ne purent trouver ſon corps, parce que *ſa Concubine Manete*, l'avoit déterré de *nuict ſecretement*, & caché dans un ſepulcre rompu.

(*e*) *Qu'il ait été Magicien, & qu'il n'ait point cru qu'il y eût eu des Diables.*] Nous avons vû comment ſon Apologiſte ſe prévaut de cette contradiction: mais il auroit dû prendre garde que Bodin met Pierre d'Apone entre les ſorciers, qui pour éluder les pourſuites de la Juſtice ſoutiennent, que tout ce qu'on dit des Diables & de la Magie eſt une chimere. Bodin déclare qu'il a fait le livre de la Démonomanie des ſorciers, entr'autres raiſons, „pour répondre à ceux qui par livres impri„més s'efforcent de ſauver les Sor„ciers par tous moyens, en ſorte qu'il „ſemble que Satan les ait inſpirés & „attirés à ſa Cordelle pour publier ces „beaux livres, comme eſtoit un Pierre „d'Apone Medecin, qui s'efforçoit „faire entendre qu'il n'y a point d'eſ„prits, & néanmoins il fut depuis „avéré qu'il eſtoit des plus grands Sor„ciers d'Italie.

(*f*) *Il mourut l'an* 1316. *à l'âge de 66. ans.*] C'eſt ce qu'on lit dans une Inſcription rapportée par Tomaſini: cela étant il faut dire que Naudé ſe trompe lorſqu'il dit que Pierre d'Apone accuſé à l'age de 80. ans, mourut l'an 1305. Frecher dit la même choſe comme tirée de Bernardin Scardeon. Diſons auſſi que Gesner ſe trompe en faiſant fleurir Pierre d'Apone l'an 1320. Mr. König a copié cette faute. Mais le Pere Rapin s'abuſe plus étrangement puiſqu'il le place au XVI.

Digitized by Google

Conciliator. On fait un conte bien ridicule, c'eſt que n'ayant point de puits dans ſa maiſon, il fit porter dans la rue par les Diables celui de ſon voiſin, quand il eut appris que l'on avoit défendu à ſa ſervante de continuer d'y venir chercher de l'eau. Il eût bien mieux fait d'employer les Diables à lui faire un puits chez lui, & à boucher celui du voiſin, ou pour le moins à le transporter dans ſa maiſon, plutôt qu'à la rue.

ARCESILAS, l'un des plus célébres Philoſophes de l'Antiquité, naquit à (*a*) Pitane dans l'Eolide. Il fut diſciple du Mathématicien Autolycus ſon Compatriote, & il le ſuivit à Sardes. Après cela il vint à Athenes, & y fut diſciple de Xan-

ſiécle. *Pierre d'Apone, dit-il, Medecin de Padoue qui floriſſoit ſous Clement VII. ſe gâta ſi fort l'imagination par la lecture des Philoſophes Arabes, & par les ſpéculations trop fréquentes ſur l'Aſtrologie d'Alfraganus, qu'il fut mis à l'Inquiſition pour avoir été ſoupçonné de magie.* Voſſius a ſuivi Geſner, & a fait une obſervation qui mérite d'être peſée. Pierre d'Apone, dit-il, envoya ſon livre de *Medicina omnimoda* au Pape Jean XXII. qui fut élu l'an 1316. & ſiégea 17. ans. Nous connoiſſons donc par-là le tems de ce Medecin. Mais ſi l'an 1316. fut celui de ſa mort, la concluſion n'eſt pas exacte, & ne ſauve pas d'erreur Voſſius.

(*a*) *Naquit à Pitane dans l'Eolide.*] Diogene Laërce n'eſt pas le ſeul qui l'aſſure: Liſez ces paroles de Pomponius Mela dans le chapitre où il décrit le pays des Eoliens. *Caicus inter Eleam decurrit, & Pitanen illam, quæ Arceſilam tulit, nihil affirmantis Academiæ clariſſimum Antiſtitem.* Voyez auſſi Strabon: mais n'écoutez point Solin, qui donne Pitane, ville de Laconie, pour le lieu natal de ce Philoſophe. Mr. de Saumaiſe, & Mr. Ménage le réfutent. Je ne ſai ſi c'eſt par l'inadvertance de l'Auteur ou par celle du Correcteur que l'on trouve *Arceſilas Pritanæus* dans Mr. Gaſſendi, il falloit mettre *Pitanæus*.

(*b*) *Diſciple de Theophraſte . . . & enfin de Crantor.*] Je m'étonne que Diogene Laërce après avoir inſinué clairement en d'autres endroits, qu'Arceſilas fut Diſciple de Polemon, ne le diſe pas expreſſément dans la vie d'Arceſilas. Voici les endroits où il l'inſinue. Arcéſilas, dit-il, ayant quitté l'Ecole de Théophraſte pour s'attacher à Polemon & à Crates, déclara qu'ils étoient des Dieux, ou des reſtes du ſiécle d'or. Un peu plus bas il obſerve que Crantor & Arcéſilas logeoient enſemble, & que Polemon & Crates qui n'avoient qu'un même logis avec un Bourgeois nommé Lyſicles, alloient ſouper fort ſouvent chez Crantor, & que Crates étoit le mignon de Polémon, comme Arcéſilas étoit le mignon de Crantor. Le Traducteur de Diogene Laerce a renverſé tout ceci; car il ſuppoſe que Polemon étoit le mignon de Crates; & que Crantor étoit le mignon d'Arcéſilas. Parmi pluſieurs diſciples il y en avoit un qui étoit le bien aimé & le favori de ſon maître: c'étoit celui qu'on déſignoit pour ſon ſucceſſeur, celui qui avoit le plus de docilité ou de reſpect, ou de génie, &c. Mais revenons au fait. Le dernier paſſage que j'ai cité de Diogene Laerce nous apprend qu'Arcéſilas demanda à Crantor de le recommander à Palemon. L'hiſtorien ajoute que Crantor, qui étoit malade, ne le trouva point mauvais, & qu'au contraire, dèsqu'il ſe porta bien, il s'en alla lui auſſi aux leçons de Palémon. C'eſt une preuve qu'Arcéſilas fut des Auditeurs ou des Diſciples de ce Philoſophe. Il le fut ſi bien que Ciceron ne lui donne pas d'autre Maître. Numenius lui en donne pluſieurs autres: il le fait ſucceſſivement diſciple de Polémon, de Théophraſte, de Diodore, & enfin de Pyrrhon. Il apprit de Crantor,

Digitized by Google

anthus, (*b*) & puis de Théophraſte, & enfin de Crantor. l apprit auſſi la Géométrie ſous Hipponicus. Il eut quelque ttachement à la Poëſie, & il ſe plut extremement à la Lecture 'Homere (*c*): mais la paſſion d'être Philoſophe fut ſupérieure toutes les autres. Il ſuccéda à Crates (*d*) dans la Régence e l'Ecole Platonique, & il s'y rendit innovateur, car il onda une Secte qu'on nomma la Seconde Académie pour la iſtinguer de celle de Platon. Il étoit fort oppoſé aux Dogmatiques, il n'affirmoit rien, il doutoit de tout, il diſcouroit u pour & du contre, & ſuſpendoit ſon Jugement. C'eſt arce, diſoit il, qu'il n'y a rien de certain. Il attaquoit d'une grande

oute-t-il, à être perſuaſif; de Diodore être Sophiſte, & de Pyrrhon à tourer de toutes parts en guiſe de girouette, & à n'être rien. Il ſe fixa ins l'inconſtance Pyrrhonienne, il ne i manquoit que le nom de Pyrrhoen; il n'avoit que le nom d'Académicien, il ne garda ce nom que par ſpect pour le Philoſophe Crantor ſon aître & ſon Amant. Numenius noit de dire qu'Arcéſilas encore une s'étant fait aimer de Crantor, étoit attaché à lui. Il ajoute que les ons de Menedeme le rendirent un ſputeur plus ardent, & il cite Tion. Voilà bien des omiſſions dans liſte que Diogene Laërce nous a iſſée des Maîtres d'Arcéſilas. J'y ſuplée.

(*c*) *Il ſe plut extrêmement à la lecture Homere.*] Il le préféroit à tous les tres: il en liſoit quelque choſe tous s ſoirs avant que de s'endormir, & diſoit le matin en ſe levant, *je m'en is voir ma Maitreſſe:* cela ſignifioit 'il alloit lire ce Poëte.

(*d*) *Il ſuccéda à Crates dans la Régence l'Ecole Platonique.*] Il y a bien des iteurs qui ſans parler de ce Crates ettent notre Arcéſilas immédiatement après Polémon. Voyez la note Aldobrandin ſur un paſſage de iogene Laërce: vous y lirez que ce vant Commentateur n'avoit trouvé ille part que Crates ait ſuccedé à lemon. Vous y trouverez auſſi ces roles de St. Auguſtin. *Moritur Polemon, ſuccedit ei Arceſilas, Zenonis idem condiſcipulus, ſed ſub Polemonis giſterio.* On peut joindre à ce paſſage celui de la Lettre 56. *Idem quippe Academici qui Platonici, quod docet auditorum ipſa ſucceſſio. Arceſilas enim qui primus occultata ſententia ſua nihil aliud iſtos quam refellere ſtatuit, quære cui ſucceſſerit: Polemonem invenies: quære cui Polemon, Xenocratem. Xenocrati autem diſcipulo Academiam ſcholam ſuam reliquit Plato.* Il ne faut pas ſe fonder ici ſur l'autorité de St. Auguſtin, car il ne s'eſt pas attaché rigoureuſement à l'exactitude; & puiſqu'il faute un degré entre Platon & Xénocrate, il en peut avoir fauté un autre entre Polémon & Arcéſilas. Je n'inſiſte point ſur ſon ſilence à l'égard de Crantor, Académicien célébre, qui paroît avoir été le ſucceſſeur immédiat de Polémon, & qui mourut avant lui & avant Crates. Si le mot de ſucceſſeur vous déplaît ici, dites que Crantor enſeigna du vivant de Polémon. On aſſure la même choſe de Crates; & de là vient que l'on dit tantôt que Crantor ſuccéda à Polémon, tantôt que Crates lui ſuccéda: tantôt qu'ils furent tous deux ſes ſucceſſeurs: mais pour l'ordinaire on met Crates après Crantor. Encore un coup, je n'objecte point à St. Auguſtin l'omiſſion de Crantor; je m'imagine qu'on a tort de compter ce Philoſophe pour le ſucceſſeur de Polémon; il mourut avant ſon Maître, & je trouve que Lacydes ſucceſſeur d'Arcéſilas fut le premier qui réſigna pendant ſa vie la ſucceſſion de ſa Chaire. Diſons donc qu'il n'y eut que Crates qui ſuccéda à Polémon, & rejettons cette Période du P. Rapin: *Crates & Crantor qui ſe ſuivirent dans*

Digitized by Google

grande force tout ce que les (*e*) autres Sectes affirmoient; & c'eſt pourquoi on le regarda en matiere de Philoſophie comme un perturbateur du repos public. Quelques uns ſoutiennent, que ne trouvant point d'évidence qui l'empêchât de flot-

l'Ecole de Platon ne changerent rien à ſa doctrine. Il ſe ſeroit moins trompé s'il avoit mis Crantor au premier rang; Crantor, dis-je, mort avant Crates. Un célébre Critique, en corrigeant un paſſage de Nonius Marcellus, a fourni une autorité qui favoriſe merveilleuſement le texte de cette Remarque. Caſaubon cite Galien, qui dit que la vieille Académie finit à Crautes, & qu'Arcéſilas diſciple de Crautes fonda l'Académie moyenne. Ce Commentateur ignore ce que c'eſt que le Crantes de Galien: mais on voit aiſément ou que les Copiſtes ont mis Crantes au lieu de Crates, ou que Galien lui même n'ortographia pas bien le nom du Prédeceſſeur d'Arcéſilas. Il arrive tous les jours aux plus ſavans perſonnages d'inférer ou de retrancher quelques lettres aux noms des Auteurs qu'ils citent. Ils ont deſſein de nommer la même perſonne que d'autres allèguent ſelon la vraie Ortographe. J'en pourrois donner cent exemples, & je m'étonne que Caſaubon ſe faſſe ici des difficultés. Souvenons nous qu'il admire que Galien n'ait pas fait mention de Crantor.

(*e*) *Il attaquoit d'une grande force tout ce que les autres Sectes affirmoient.*] On auroit tort de prétendre qu'il n'a point été appelé à juſte titre un Innovateur: mais Diogene Laërce ſe trompe, quand il le prend pour le premier qui ait introduit la coutume de diſputer de part & d'autre. Ce fut l'eſprit de Socrate, & Platon le conſerva. Ciceron nous apprend que la méthode d'Arcéſilas de diſputer contre tout ce qu'on lui propoſoit étoit celle de Socrate, & qu'Arcéſilas fut inſtruit au Pyrrhoniſme par les livres de Platon & les diſcours qu'on ſuppoſoit avoir été tenus par Socrate. Il dit ailleurs, que la méthode de Socrate, qui n'étoit plus obſervée, fut rétablie par Arcéſilas. C'eſt en cela que conſiſte l'innovation de ce dernier; & ainſi les expreſſions de Diogene Laërce ne ſont point exactes; car il eſt viſible qu'un Philoſophe qui fait profeſſion d'attaquer tout ce qu'on répond à ſes queſtions, met en uſage la méthode de ſoutenir le pour & le contre. J'ai lû quelque part qu'Epicure ne voyoit pas ſans chagrin la gloire d'Arcéſilas le plus renommé Philoſophe de ce tems-là, & qu'il lui reprochoit de s'être acquis de l'eſtime chez les ignorans ſans rien tirer de ſon fond. Il étoit vrai qu'Arcéſilas ne ſe piquoit point d'avoir inventé; il donnoit à Socrate, à Platon, à Parmenide & Héraclite la gloire de l'invention de l'*époque* & de *l'acatalepſie*. Notez, je vous prie, que de l'aveu même de Diogene Laërce, notre Arcéſilas ne fit que rendre plus contentieuſe la méthode Platonique: ce fut tout le changement qu'il y fit. On a pû néammoins dire, qu'il fut le premier perturbateur du repos public des philoſophes, car outre qu'il reſſuſcita une mode dont on ne ſe ſouvenoit guere, il pouſſa le principe de Socrate avec plus d'ardeur qu'on n'avoit fait auparavant, & il ſe montra plus vif, plus opiniâtre, plus inquiet que les premiers inventeurs.

On a cherché la raiſon de la conduite d'Arcéſilas, & l'on a crû la trouver dans l'émulation ardente qui s'éleva entre lui & Zenon ſon condiſciple. Ils avoient été tous deux Ecoliers de Polémon, & ils ſe piquerent de ſe ſurpaſſer l'un l'autre. Or Zenon prit le parti des Dogmatiques; il donna des définitions, & des axiomes, qu'Arcéſilas combattit vigoureuſement, & afin de mieux réuſſir, il fut bien aiſe de renverſer tous les fondemens des ſciences, & de réduire toutes choſes à l'incertitude. Cette entrepriſe eut peu de ſuccès, bien qu'elle fût ſoutenue par une eloquence qui plaiſoit beaucoup. D'autres diſent que la crainte d'être accablé par les objections de certaines gens qui prenoient plaiſir à harceler les Philoſophes, contraignit Arcéſilas à n'affirmer rien. Il mit devant lui l'Epoque comme un rempart, ce fut une nuit

Digitized by Google

otter également entre l'affirmation & la négation, il ne oulut point écrire de livres: mais d'autres aſſurent qu'il en rivit; & puis ils conteſtent ſur la queſtion s'il en publia; r les uns l'affirment, & les autres diſent qu'il jetta au feu ce qu'il

a faveur de laquelle il eſpéra de ſe rober à la pourſuite du Sophiſte on & des Sectateurs de Théodore, ondeurs perpétuels des Philoſophes. amenius qui obſerve que Diocles le idien avoit adopté cette conjecture, rejette, & il me ſemble qu'il a rai- ; car quoiqu'en ne décidant ni ur ni contre, l'on puiſſe ſe garan- de mille difficultés embaraſſantes, ne laiſſe pas de ſe commettre beau- up; & ſi d'un côté l'on a moins à aindre les objections graves & fé- ueuſes, les rétorſions & les argumens *hominem*, l'écueil ordinaire & inévi- ble des Dogmatiques, l'on s'expoſe l'autre beaucoup plus à la raillerie aux inſultes des goguenards. Or il t certain que Bion, le plus grand mo- ieur de ſon ſiécle, étoit moins terrible and il raiſonnoit, que quand il plaiſan- it. Généralement parlant c'eſt un ſte très-incommode que celui où l'on us tourne aiſément en ridicule. Ar- ſilas lui-même employoit la raillerie ntre ceux qui rejettoient le témoigna- des ſens. Notez qu'un des interlocu- urs de Ciceron a ſoutenu qu'Arcéſilas paſſa point dans le parti de l'Epoque ur contredire Zenon, mais par le déſir trouver la vérité. Il prétend qu'Ar- ſilas fut le premier qui découvrit & approuva cette propoſition: *Il eſt ſſible qu'un homme n'affirme & ne nie en ſur les matières incertaines, & c'eſt devoir de l'homme ſage.* Il prétend ue ce Philoſophe demanda à Zénon: *u'arrivera-t-il ſi l'homme ſage ne peut en connoître clairement, & s'il ne doit en admettre qui ne ſoit clairement vrai?* que Zenon répondit, *il comprendra airement certaines choſes, & ainſi il 'admettra rien d'obſcur.* Il fallut en- ite aſſigner le caractere des choſes lairement comprises: celui que Zé- on donna fut combattu par Arcéſilas, ui lui ſoutint que la fauſſeté peut pa- oître ſous la même idée que la vé- té, & qu'ainſi l'on ne ſauroit faire diſcernement du vrai & du faux. enon accorda qu'on ne pourroit rien comprendre, ſi ce qui n'eſt pas, pouvoit nous paroître ſous la même forme que ce qui eſt: mais il nia la conformité d'idées entre ce qui eſt & ce qui n'eſt point. Arcéſilas au contraire inſiſta ſur cette conformité. Voilà le pivot de leur diſpute.

J'ai dit qu'il pouſſa plus loin l'Hypothéſe de l'incertitude que Socrate, & j'ai eu raiſon, car il ne voulut pas même avouer, comme Socrate qu'il ſavoit qu'il ne ſavoit rien. Il ſe tint dans la ſuſpenſion généralement ſur toutes choſes, il ne diſputa que pour ſe convaincre que les raiſons d'affirmer n'étoient pas meilleures que les raiſons de nier. Il fut celui qui enſeigna *l'acatalepſie*, ou l'incompréhenſibilité plus formellement qu'on ne l'avoit jamais fait, & il outra tellement les choſes que Carnéade, qui auroit pû la ſoutenir mieux que lui, ſe crut obligé d'y ajoûter quelque modification: mais il eſt certain qu'Arcéſilas ne fit qu'étendre & développer ce qui avoit été dit par les plus grands maîtres, tels que Socrates, Democrite, Anaxagoras, Empedocle; c'eſt ſous l'autorité de ces grands noms qu'il attaquoit les Dogmatiques. Il en pouvoit encore alléguer d'autres. Néanmoins Numenius qui s'emporte contre lui très-durement, fonde ſon indignation ſur la révolte qu'il lui attribue. Vous trouverez quelques traits de ſa colére dans la deſcription de l'inconſtance de ce Philoſophe. C'étoit un homme, dit-il, qui nioit & qui affirmoit les mêmes choſes, il ſe jettoit aveuglément à droite & à gauche; il faiſoit gloire d'ignorer la différence du bien & du mal; il débitoit la premiere fantaiſie qui lui venoit dans l'eſprit, & tout d'un coup il la renverſoit par plus de raiſons qu'il ne l'avoit établie. C'étoit une hydre qui ſe déchiroit elle-même. Au reſte il reconnoiſſoit le doigt de Dieu dans l'ignorance de l'homme, car il louoit beaucoup un Vers d'Héſiode, où il eſt dit que les Dieux tiennent l'eſprit humain derriere le voile.

Digitized by Google

qu'il avoit composé. On remarque néanmoins qu'il dédia quelques Livres à Eumenes Prince de Pergame, & qu'il n'en dédia qu'à ce Prince. Nous verrons comment il a été (*f*) combattu par un Pere de l'Eglise. Comme il avoit une éloquence très-persuasive, & qui retournoit toujours à son sujet principal, & que d'ailleurs il répondoit subtilement & heureusement aux objections: il attira à son (*g*) auditoire un grand nombre

(*f*) *Comment il a été combattu par un Pere de l'Eglise.*] Je veux parler de Lactance. Il prétend ruiner toute la Philosophie en établissant avec Socrate, que l'on ne peut rien savoir; & avec Zénon, qu'il ne faut croire que ce que l'on sait. Il confirme sa prétension par le grand nombre de Sectes en quoi la Philosophie étoit divisée. Chacune s'attribuoit la vérité & la sagesse, & donnoit l'erreur & la folie en partage à toutes les autres. Ainsi quelque Secte particuliére que l'on condamnât, on avoit pour soi le suffrage des Philosophes qui n'étoient point de celle-là; vous pouviez donc être assuré du suffrage du plus grand nombre en les condamnant toutes, car chacune en particulier auroit approuvé votre jugement par raport à toutes les autres, & n'auroit pû vous opposer que le témoignage qu'elle se rendoit à elle même, juge en sa propre Cause, & par conséquent indigne de foi. Voilà de quelle maniere Lactance détruit toutes les Sectes de l'ancienne Philosophie les unes par les autres: elles s'entr'égorgent, il n'en reste aucune en vie, dit-il: la raison en est, qu'elles ont bien une épée, mais non pas un bouclier; elles ont des forces pour les guerres offensives, mais non pas pour les défensives. Arcésilas voyant cela, continua-t-il, s'arma contre toutes, & fonda une nouvelle Secte de Philosophie qui consistoit à ne point philosopher. Il y eut donc dès-lors deux partis: l'un s'attribuoit la science, l'autre la déchiroit. Celui-là tombe par terre, si la nature des choses ne peut pas être connue; celui-ci est perdu, si elle le peut: s'ils sont égaux, la Philosophie ne laissera pas de périr, car elle sera partagée. Que si, comme je l'ai enseigné, la misere de notre condition ne permet pas qu'il y ait dans l'homme une science proprement dite, Arcésilas gagne la victoire; mais il ne se soutiendra pas: il n'est point possible que l'on ne sache quelque chose, on périroit nécessairement si l'on ignoroit ce qui est utile ou pernicieux à la vie. Lactance nous donne ensuite un détail de plusieurs choses que les hommes savent, & se moque d'Arcésilas qui ne pouvoit dégrader les autres sans se dégrader soi-même, puisqu'ils pouvoient lui répondre, *Si vous prouvez que nous n'avons point de science, & qu'ainsi nous ne sommes pas Philosophes, vous ne l'êtes point non plus, car vous confessez que vous ne savez rien.* Il se coupoit donc la gorge avec le même poignard qu'il employoit à tuer les autres. Lactance ne le blâme pas en tout, il le loue d'avoir connu la folie de ceux qui croyent que des conjectures de la vérité sont une science; mais il s'arrête tres-peu à le louer; il passe dabord au reproche de contradiction que l'on a tant fait aux Pyrrhoniens, par cela même que vous ne savez aucune chose, vous en savez une. Enfin Lactance confesse qu'à l'égard de la Physique il n'y a aucune science, & qu'il ne faut pas même l'y rechercher.

Faisons quelques petites remarques sur cette dispute.

I. L'Argument dont il se sert pour ruiner toutes les sectes de Philosophie les unes par les autres, prouve trop. Un Athée qui s'en serviroit aujourd'hui pour renverser tout le Christianisme, raisonneroit mal. Les autres Sectes Chrétiennes s'entre-damnent les unes les autres, je l'avoue: mais si vous en condamniez une dans tous les points de sa doctrine, vous n'obtiendriez pas l'aprobation de toutes les autres. II. Lactance se contredit pitoyablement. Il avoue que s'il n'y a point de Science parmi les hommes, Arcé-

Digitized by Google

mbre de diſciples, quoiqu'il fût piquant dans ſes cenſures. ı fond l'on etoit perſuadé de ſa bonté, & il rempliſſoit ſpérances ſes Ecoliers: c'eſt ce qui les empêchoit de ſe :her de ſes réprimandes un peu trop fortes. Il y a des gens i aſſurent qu'il ne faiſoit le Sceptique (*h*) que pour éprouver Ecoliers; & qu'apres l'épreuve il enſeignoit d'une autre ma- :re. Il étoit l'homme du monde le plus communicatif de ſon

s gagne la victoire, vû qu'il y a ſieurs Sciences parmi les hommes? Les exemples qu'il en donne ſont s, car ce n'eſt point une Science ſens que l'on prend ce mot dans te diſpute, que de ſavoir diſcerner bons alimens d'avec les mauvais, ette ſorte de connoiſſance n'a point révoquée en doute par les Aca- ptiques. IV. Le reproche de tradiction a moins de ſolidité que faux brillant, c'eſt plûtôt une ſubti- qu'une raiſon convaincante: le bon s débrouille bientôt cet embarras. je ſonge que je ne dois pas croire ſonges, me voilà bien attrapé; ſi je n'y crois pas, j'y croirai, & 'y crois, je n'y croirai pas. Où l'homme qui ne voye qu'en ce cas- il faut excepter des autres ſonges ui en particulier qui m'avertit de croire pas aux ſonges. Voyez dans tus Empiricus ce que les Scepti- s répondoient à cette objection. L'Aveu de Lactance par rapport Phyſique n'étoit guere propre à ſon ſein: on eût pu en tirer de l'avan- e contre ſa cauſe.

(g) Il attira à ſon auditoire un grand mbre de diſciples.] L'Entrepriſe de nbattre toutes les Sciences, & de etter non-ſeulement le témoignage s ſens, mais auſſi le témoignage de raiſon, eſt la plus hardie qu'on iſſe former dans la République des ttres. Elle eſt ſemblable à celle s Alexandres & des autres Conérans qui ont voulu ſubjuguer tou- les Nations: elle demande beau- up d'eſprit, beaucoup d'éloquence, aucoup de lecture, beaucoup de méation. Arcéſilas étoit auſſi propre 'on le pouvoit être à cette entrepſe. La nature & l'art avoient conru à l'armer de toutes pièces. Il étoit naturellement d'un génie heureux, prompt, vif; ſa perſonne étoit remplie d'agrémens, il parloit de bonne grace; les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix, & il apprit ſous de bons maîtres tout ce qui étoit le plus capable de perfectionner ſes dons naturels; je veux dire d'étendre leurs forces par la réunion de pluſieurs parties différentes. Vous trouverez ce détail dans Numenius: mais vous l'y verrez tourné d'une maniere odieuſe. Numenius n'aimoit point Arcéſilas; il n'a pû pourtant s'empêcher de dire ceci. Il a dit auſſi qu'Arcéſilas étonnoit les Stoïciens par ſes diverſes manières de réfuter ſes Antagoniſtes. Un témoignage décidé du mérite d'Arcéſilas, eſt ce que quelqu'un dit dans Ciceron, que jamais perſonne n'eut ſuivi le ſentiment de ce Philoſophe, ſi l'abſurdité manifeſte qui s'y trouvoit n'eût diſparu ſous l'éloquence & l'habileté du Docteur.

(h) Qu'il ne faiſoit le Sceptique que pour éprouver ſes écoliers.] Sextus Empiricus ayant dit qu'Arcéſilas ne paroit point différer des Pyrrhoniens, ajoute que s'il falloit croire certains bruits, ce n'étoit qu'un Pyrrhonien d'apparence, qui dans le fond ſuivoit la méthode des Dogmatiques. Les doutes qu'il propoſoit à ſes auditeurs afin de voir s'ils avoient aſſez de génie pour comprendre les dogmes de Platon, le firent regarder comme un Philoſophe qui n'affirmoit rien: mais il débitoit affirmativement la doctrine Platonique à ceux à qui il avoit trouvé une grande force d'eſprit. Il eſt difficile de découvrir ſi ce conte eſt véritable. Voyez les Diſſertations de Mr. Foucher ſur la Philoſophie des Académiciens.

Digitized by Google

ſon argent, & l'on raconte des choſes (*i*) bien ſingulieres de ſa libéralité. On l'accuſa d'être vain, & de travailler avec trop d'empreſſement à plaire au Peuple. Les autres Philoſophes le mordoient avec plaiſir: mais l'égaloient-ils en modeſtie & en exemption de jalouſie? exhortoient-ils leurs diſciples à ouir les autres Profeſſeurs? C'eſt ce qu'il faiſoit. Il mena même l'un de ſes elèves, qui témoignoit que l'Ecole d'un Péripateticien lui ſeroit plus agréable, il le mena, dis je, à ce Profeſſeur, & le lui recommanda. Une autre fois il bannit de ſon Ecole l'un de ſes diſciples qui avoit choqué Cléanthe dans un vers de Comédie, & ne le reçut en grace qu'après que la perſonne offenſée eut reçu ſatisfaction. On connoîtra mieux le mérite de ce procédé, quand on ſaura que Cléanthe fut le ſucceſſeur de Zenon, qui avoit été le grand adverſaire d'Arcéſilas. Celui-ci n'eut pas le défaut des plagiaires, il déclara qu'il n'enſeignoit rien qu'il n'eût trouvé dans les livres. Il en uſa apparemment de la ſorte afin de donner plus d'autorité à ſes ſentimens, & pour appaiſer la haine que le nom d'innovateur lui attiroit. Il n'aimoit point à ſe mêler des affaires politiques: néanmoins lorſqu'on le choiſit pour aller négocier quelque choſe à Démetriade en faveur de ſa patrie, auprès du Roi Antigonus, il accepta la députation. Il en re-

(*i*) *Des choſes bien ſingulieres de ſa libéralité.*] Il faiſoit du bien; & ne vouloit pas qu'on le ſût. C'étoit pratiquer l'Evangile avant qu'il eût été annoncé. Ayant fait une viſite à Cteſebius qui étoit malade, & qui manquoit du néceſſaire, il lui gliſſa adroitement ſous l'oreiller une bourſe pleine d'argent. Plutarque raconte plus amplement le même fait: mais il ſuppoſe que le malade n'étoit pas Cteſibius, il le nomme Appelles de Chio. Ajoutons qu'Arcéſilas ayant prêté de la vaiſſelle d'argent à un ami qui devoit donner un feſtin, ne la redemanda point: il ſuppoſa qu'il l'avoit donnée & non prêtée. Quelques uns diſent que conſidérant le beſoin de cet ami, il ne voulut pas la reprendre lorſqu'il la lui reporta.

(*k*) *Le témoignage qui lui fut rendu par.... Cleanthe.*] Dès qu'on aſſure qu'il n'y a rien de certain, & que tout eſt incompréhenſible, on déclare qu'il n'eſt pas certain qu'il y ait des vices & des vertus. Or un tel dogme paroît très-propre à inſpirer de l'indifférence pour le bien honnête & pour tous les devoirs de la vie. C'eſt pourquoi les adverſaires d'Arcéſilas le cenſurerent de négliger tous ſes devoirs: ils prétendirent qu'il vivoit ſelon ſes principes. Mais Cléanthe, quoique d'une Secte fort différente de celle de ce Philoſophe, prit ſon parti. Taiſez vous, dit-il à quelqu'un de ſes critiques, ne blâmez point Arcéſilas, il renverſe les devoirs par ſes paroles: mais il les établit par ſes actions. Arcéſilas lui répondit qu'il n'aimoit point d'être flatté. Eſt-ce vous flatter, répliqua Cléanthe, que de ſoutenir que vous dites une choſe, & que vous en faites une autre. Il y a beaucoup d'eſprit dans la repartie. Ce fut apparemment une alluſion aux vers d'Homere, qui portent que ces four-

Digitized by Google

int ſans ſuccès, & ce fut peut-être parce qu'il n'avoit jamais lu faire ſa cour à ce Prince, ni entrer même chez lui, lui écrire des lettres de conſolation après la perte d'une aille navale, comme faiſoient pluſieurs autres. Il eut ucoup de part à l'amitié du Gouverneur du Pirée, & il reçut ſieurs beaux préſents d'Eumenes, Prince de Pergame. Il une fort bonne penſée touchant la mort; car il diſoit que tous les maux c'eſt le ſeul dont la préſence n'ait jamais in-mmodé perſonne, & qui ne chagrine qu'en ſon abſence. dogmes tendoient au renverſement de tous les préceptes la Morale; & néanmoins on remarqua qu'il la pratiquoit. témoignage (*k*) qui lui fut rendu là-deſſus par le Stoïcien anthe, ce qu'il répondit, & ce qu'on lui répliqua ſont des ſes très-curieuſes. Il ne ſe maria jamais, quoiqu'il fût n tempérament à aimer les femmes, & qu'il ne ſuivît que p le (*l*) penchant de la nature, & cela jusqu'à des excès nteux. Il floriſſoit vers la 120. Olympiade, & il mourut voir trop bû, & en délire à l'âge de 75 ans, la 4 année de lympiade 134. Il s'étoit vanté d'une grande force de cou-e (*m*) pendant les douleurs de la goute. Diogene Laërce lui a point donné Bion pour ſucceſſeur: le Pere Rapin (*n*) t imaginé cela ſans nul fondement. Je n'ai qu'une faute

à

& ces hypocrites dont les penſées contraires aux paroles, méritent re déteſtés comme l'Enfer. Cedant dans le fond Cléanthe louoit onne vie d'Arcéſilas. Notez que-s la doctrine des plus grands Pyrniens, il y avoit une théorie ſaible à la vertu: car quelle que fût n eux l'eſſence même des choſes, enſeignoient que pour la pratique a vie, il falloit ſe conformer aux arences. Quoi qu'il en ſoit, le vrai ncipe de nos mœurs eſt ſi peu s les jugemens ſpéculatifs que s formons ſur la nature des choſes, l n'eſt rien de plus ordinaire que Chrétiens orthodoxes qui vivent , & que des libertins d'eſprit qui ent bien.

l) Le penchant de la nature . . . . n'à des excès honteux.] Les bonnes lités que j'ai rapportées dans le ps de cet article & dans la reque précédente, ſe trouverent réunies en ſa perſonne avec l'impudicité la plus criminelle; tant il eſt vrai que les vices & les vertus ſavent l'art de s'allier.

(*m*) *Grande force de courage pendant les douleurs.*] Rien n'eſt paſſé de-là ici, dit-il en montrant ſes piés & ſa poitrine à Carnéades l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ſi tourmenté. C'étoit parler en Stoïcien, quoiqu'Arcéſilas fût l'Antagoniſte du fondateur des Stoïciens.

(*n*) *Le Pere Rapin s'eſt imaginé cela ſans nul fondement.*] Voici ſes paroles. „Ciceron, qui connoiſſoit fort bien les „ſucceſſeurs de Platon, ne dit rien de „ce Bion, que Diogene donne pour „ſucceſſeur à Arcéſilas, & qui ſe rendit „célébre par la véhémence de ſes ſa-„tires, au ſentiment d'Horace." Tout le fondement du P. Rapin conſiſte en ce que la vie de Bion ſuit immédiatement celle d'Arcéſilas dans l'Ouvrage de Diogene Laërce. Cette raiſon eſt

Digitized by Google

à reprocher à Mr. Moréri: c'eſt d'avoir dit qu'Arcéſilas étudia ſous Xanthus & ſous Théophraſte avant de venir à Athénes. J'en ai remarqué une (o) très-groſſière dans Apollinaris.

ARCHELAUS, Philoſophe Grec, diſciple d'Anaxagoras, étoit d'Athenes, ſelon quelques-uns; ou de Milet, ſelon quelnulle; puiſque l'Auteur dit expreſſément que Lacydes fut le ſucceſſeur d'Arcéſilas, & que Bion étant même auditeur de Crates, mépriſa les ſentimens de l'Académie, & qu'enſuite il embraſſa d'autres partis.

(o) *Une faute très-groſſière dans Sidonius Apollinaris.*] Il prétend que ſelon Arcéſilas, antérieur à Socrate, Dieu eſt la cauſe efficiente de l'univers, & que les atomes en ſont la matière.

Savaron ſans dire rien ſur cette bévûë de Chronologie s'eſt contenté d'obſerver que tout le monde attribue à Epicure & à Démocrite le dogme que Sidonius Apollinaris attribue à Arcéſilas. Cette obſervation eſt mauvaiſe; car perſonne n'a prétendu que Démocrite & Epicure ont enſeigné que l'Univers étoit l'ouvrage de Dieu.

(a) *On dit qu'il fut le premier qui tranſporta* à Athenes *la Philoſophie.*] Pluſieurs Critiques ont obſervé là-deſſus l'oppoſition qui ſe rencontre entre Diogene Laërce, & Clément Alexandrin. L'un attribue cette premiere translation à Archelaüs, l'autre à Anaxagoras. Perſonne que je ſache n'a cherché les voies de concilier ces deux ſentimens, ou l'origine de cette diverſité d'opinions. Il me ſemble néantmoins qu'il étoit aiſé de s'appercevoir de ce que je m'en vais vous dire. Anaxagoras vint fort jeune philoſopher à Athenes, & y demeura trente ans. Il n'eſt pas impoſſible que ſon maître Anaximenes ait continué de philoſopher dans l'Ionie, pendant une partie de cet intervalle. On pourroit même ſuppoſer que Diogene, ſon autre diſciple, lui ſuccéda. Or, ſi la chaire de Thales ne fut point vacante dans l'Ionie, pendant qu'Anaxagoras philoſophoit à Athenes, il eſt faux qu'il ait tranſporté en cette ville l'Ecole de Thales. Un pareil tranſport ſuppoſe que la ſucceſſion manqua par le voyage d'Anaxagoras. Il ſeroit ſeulement vrai, qu'avant que ce Philoſophe eût fait des leçons dans Athenes, aucun Eleve de la Secte d'Ionie n'avoit enſeigné parmi les Atheniens. Peut-être que Clement Alexandrin, & les Auteurs qu'il a ſuivis, n'ont voulu dire autre choſe, & qu'ils ne ſe ſont pas mis en peine de s'exprimer plus exactement. Quoi qu'il en ſoit, n'en déplaiſe à Caſaubon, il me ſemble que Diogene Laërce a parlé avec plus d'exactitude; car il faut ſavoir qu'Anaxagoras, en ſortant d'Athenes ſe retira à Lampſaque, où il enſeigna juſques à ſa mort. Sa chaire fut remplie dans Lampſaque même, par Archelaüs ſon diſciple, qui vint enſuite philoſopher à Athenes. Ce fut donc proprement Archelaüs, qui tranſporta d'Ionie dans Athenes l'Ecole de Thales: ce fut là une vraie tranſplantation; mais auparavant, ce n'en étoit pas une véritable, puiſque peut-être cette Ecole ne fut jamais vuide dans le temps qui s'écoula entre le voyage d'Anaxagoras à Athenes, & ſa retraite à Lampſaque; ou que, ſi elle ſouffrit quelque interruption, cela fut bientôt réparé par le retour de ce Philoſophe en Ionie. Ce ſeroit en vain qu'on m'objecteroit, qu'il ne nous reſte aucun Ecrivain qui ait aſſuré que Diogene fut le ſucceſſeur d'Anaximenes; car je puis répondre, 1°. Que nous n'avons rien d'exact ſur l'Hiſtoire des anciens Philoſophes; & par conſéquent, que ce ſilence n'ôte pas le droit de ſuppoſer ce que je ſuppoſe: 2°. Qu'Anaxagoras ayant été plus illuſtre que Diogene, & ayant eu un diſciple qui continua la ſucceſſion; ayant même, comme il eſt aſſez vraiſemblable, ſurvécu à Diogene, c'eſt par lui, plutôt que par ce dernier, que l'on a marqué les ſucceſſions de la Secte d'Ionie.

Digitized by Google

ielques autres. Ce qu'il y a de bien ſûr eſt qu'il enſeigna ins Athenes. On dit même qu'il fut le premier qui y anſporta la Philoſophie (*a*). Il fit peu de changemens à doctrine d'Anaxagoras: il admit, auſſi bien que lui, les irties *ſimilaires*, pour le principe matériel de toutes choſes; &

Voici d'autres conjectures. Nos us ſavans Humaniſtes prennent ur fondement le plus aſſûré de ige d'Anaxagoras ce que Diogene aërce rapporte, qu'au temps de expédition de Xerxes, ce Philoſo- e avoit vingt ans. C'eſt de-là s'ils prennent droit d'inférer, que uiſqu'il vécut ſoixante-douze ans, mourut dans la 88 Olympiade. Je veux rien conteſter là-deſſus: ais j'ai à faire des difficultés contre que dit le même Laërce, qu'A- xogoras fit le voyage d'Athenes à ige de vingt ans, & qu'il ſéjourna ente années dans cette ville. Il e paroît peu vraiſemblable, qu'il t choiſi pour ce voyage le temps de expédition de Xerxes, ſous laquel- les Aſiatiques ne doutoient pas ue la République d'Athenes ne fût craſée. N'inſiſtons point ſur cela: affons à d'autres inſtances beaucoup lus fortes. Si Diogene Laërce a iſon, il faut dire qu'Anaxagoras e demeura dans Athenes que juſ- u'à la 2 année de la 82 Olympiade; ur l'expédition de Xerxes tomba ur les derniers mois de la 74 Olym- iade, & ſur les premiers de l'Olym- iade 73: mais Diodore de Sicile 'aſſûre-t-il pas que ce Philoſophe it accuſé d'impiété à Athenes, l'an de la 87 Olympiade? Il ruine donc narré de Diogene Laërce: ce 'eſt point ſans s'embarraſſer d'un utre côté; car que deviendra ce ue l'on raconte, que Socrate, après condamnation d'Anaxagoras, de- int diſciple d'Archelaüs? que de- iendra ce que d'autres ont débité, u'Euripide quitta l'étude de la Phy- ique, & s'attacha au Théatre, à auſe du procès d'Anaxagoras? So- rate, âgé de près de quarante ans, ors de ce procès, ſelon la Chrono- ogie de Diodore de Sicile, auroit- eu encore beſoin d'étudier ſous un utre maître? & notez, que ſelon Porphyre, *il ſe rangea auprès du Philoſophe Archelaüs*, environ à l'âge de dix-ſept ans. Euripide, qui, au temps du même procès, avoit plus de cinquante ans, attendit-il juſqu'à ce temps-là à faire des Tragédies? Il uſa ſi peu de ce grand délai, qu'il en fit une à l'âge de dix-huit ans. Pour diſſiper un peu ce chaos, & pour trouver quelque méthode de lier enſemble ces narrations, il faut revenir à Diogene Laërce, & abandonner Diodore de Sicile; car en ſuppoſant qu'Anaxagoras fut accuſé dans l'Olympiade 82, nous trouverons très-poſſible ce que l'on prétend que ce procès produiſit par rapport à Euripide & à Socrate. Nous pourrons préſuppoſer que ce Poëte, ayant uni l'étude de la Phyſique avec la compoſition des Tragédies juſqu'au temps qu'il vit le péril d'Anaxagoras, ne s'appliqua plus qu'au Théatre depuis ce temps-là. Mais que ſerons-nous d'Euſebe, qui nous dit qu'Archelaüs fut ſucceſſeur d'Anaxagoras dans Lampſaque, avant que de venir philoſopher à Athenes? Cela ne peut être vrai, ſi Anaxagoras a vécu juſqu'à l'Olympiade 88; temps où Socrate, plus grand maître encore qu'Archelaüs, n'avoit pas beſoin de ſe mettre ſous ſa diſcipline. Il faudroit ſuppoſer peut-être, 1°. qu'Archelaüs, ayant étudié quelques années ſous Anaxagoras dans Athenes, y prit la place de Profeſſeur, dès que ſon maître ſe fut retiré; 2°. qu'au bout de quelque temps, il fut le rejoindre à Lampſaque, & y fut ſon ſucceſſeur, d'où enſuite il retourna à Athenes, & y tranſplanta tout-à-fait la chaire de Thales. Peut-être auſſi, qu'il ſeroit bon de ſuppoſer qu'Anaxagoras fut accuſé plus d'une fois à Athenes, & que s'étant retiré en Ionie, au temps du premier procès, il fut rappellé au bout de quelques années par Pericles, & accuſé

Digitized by Google

& l'Entendement divin, pour la cauſe de l'arrangement des corps; & il enſeigna comme lui, que les animaux, ſans en excepter les hommes, furent produits d'une matiere terreſtre, chaude & humide (*b*). Il s'attacha principalement à la Phyſique, comme ſes prédéceſſeurs: mais il ſe mêla de la Morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il n'y fut guere orthodoxe, puiſqu'il ſoutint que les Loix humaines étoient la ſource du bien moral & du mal moral: c'eſt-à-dire, qu'il n'admettoit pas le Droit naturel, mais ſeulement le Droit poſitif;

tout de nouveau, après un ſéjour de quelques années. Nous avons vu que certains Auteurs ont dit qu'il fut accuſé par Thucydide, l'adverſaire de Pericles, & condamné à la mort par contumace. Or depuis le banniſſement de ce Thucydide, l'autorité fut entre les mains de Pericles pendant quinze ans: ce qui ſignifie que Thucydide fut chaſſé quinze ans avant la mort de Pericles. Il s'enſuivroit de là qu'Anaxagoras auroit été condamné par contumace quinze ou ſeize ans pour le moins avant que Pericles mourût: mais, ſelon Diodore de Sicile & Plutarque, il fut accuſé un peu avant le commencement de la guerre du Peloponeſe, c'eſt-à-dire, deux ou trois ans avant la mort de Pericles. On pourroit donc s'imaginer qu'il fut accuſé deux fois; & mettre ſon retour à Athenes, dans l'intervalle de ces deux accuſations: & par-là, on réſoudroit une aſſez grande difficulté. Socrate n'a point été l'un des diſciples d'Anaxagoras, quoique Diogene Laërce l'aſſûre: je l'ai prouvé par une raiſon très-forte; & je puis la confirmer, non-ſeulement par le ſilence que Platon & Xenophon gardent là-deſſus, lorſque les circonſtances du ſujet les engageoient à ne ſe point taire; mais auſſi par le ſilence des accuſateurs de Socrate, & par la réponſe que leur fit Socrate. Euſſent-ils manqué de lui reprocher qu'il avoit été inſtruit par un Philoſophe que l'on avoit condamné comme un impie? Cela n'étoit-il pas propre à le rendre plus ſuſpect? Euſſent-ils oublié cet adminicule? Se fuſſent-ils contentés de lui reprocher en général qu'il philoſophoit comme cet impie? & s'il l'avoit eu pour maître, auroit-il oſé répondre ce qu'il répondit? Concluons qu'il n'a pas été diſciple d'Anaxagoras. Mais comment comprendrons-nous qu'il ne le fut point, ſi nous ſuppoſons qu'Anaxagoras ne ſortit d'Athenes qu'au temps que Diodore de Sicile & Plutarque ont déſigné? En ce cas-là, Anaxagoras n'eût-il point fleuri dans Athenes, lorſque Socrate étoit le plus en état de le choiſir pour ſon Profeſſeur? & cela étant, peut-on bien ſe figurer que Socrate n'alla point aux Leçons de ce Philoſophe; mais qu'il fut à celles d'Archelaüs? Eſt-il probable que celui-ci dreſſa une Ecole dans Athenes, pendant qu'Anaxagoras floriſſoit dans la même ville? ou que s'il le fit, ſes Leçons furent préférées par Socrate à celles d'Anaxagoras? Ce ſont des difficultés que l'on peut réſoudre, ſi l'on ſuppoſe que ce dernier fut chaſſé deux fois, & que dans le temps qui s'écoula entre ces deux condamnations, Archelaüs philoſopha dans Athenes.

Il me reſte à faire une obſervation contre Plutarque. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ait cru qu'Anaxagoras mourut dans la 88 Olympiade. Il ſeroit abſurde de ſuppoſer que Plutarque a prétendu qu'Anaxagoras avoit prédit cette chute d'une pierre vingt ans auparavant: il a donc cru que ce Philoſophe vécut juſques à la 93 Olympiade. Or c'eſt une grande erreur. Il m'eſt fort ſuſpect d'anachroniſme, en ce qu'il poſe la chute de cette pierre ſous la 93 Olympiade. Pline, Euſebe, & les Mar-

Digitized by Google

itif ; & par conſéquent, qu'il croyoit que toutes ſortes d'actions ont indifférentes de leur nature, & qu'elles deviennent bonnes, ou mauvaiſes, ſelon qu'il a plû aux hommes d'établir certaines Loix. Il compoſa un *Ouvrage de Phyſique*, à ce que lit Suidas, & il paſſa pour l'Auteur de certaines *Elegies* deſtinées à conſoler Cimon fort affligé de la mort de ſon épouſe. ocrate, le plus illuſtre de ſes diſciples, fut ſon ſucceſſeur. l faudra dire quelque choſe d'un Poëte qui ſe nommoit ARCHELAUS (*c*). Diogene Laërce en parle : mais il s'eſt con-

res d'Arundel, réfutent cela. Ils lacent cet évenement ſous la 78.

Voilà l'état pitoyable où les Anciens, que l'on vante tant, ont laiſſé Hiſtoire des Philoſophes. Mille contradictions par-tout, mille faits incompatibles, mille fauſſes dates. Notez que je n'ai vu aucun Moderne, ui réfute ceux qui mettent la mort 'Anaxagoras dans la 78 Olympiade ; ui les réfute, dis-je, par Diodore e Sicile, & par Plutarque, qui aſſûent que ce Philoſophe fut accuſé un eu avant la premiere année de la uerre du Peloponeſe.

(*b*) *Il enſeigna que les animaux, ſans n excepter les hommes, furent produits une matiere terreſtre, chaude & humi-e.*] Ce qui nous reſte de ſes ſentimens, dans les Auteurs qui les rapportent, eſt ſi concis, qu'on a de la eine à s'en former une idée bien liſtincte. Recourons à Plutarque, qui dit, que ſelon Archelaüs, l'air infini, la condenſation & la raréfaction le l'air, l'une le feu, l'autre l'eau, roient les principes de toutes choes. Juſtin Martyr lui attribue la même opinion à-peu-près. Cela ſignifie, ce me ſemble, qu'il admettoit 'air pour la matiere premiere, & le eu & l'eau pour les élémens : mais e n'étoit point ſon opinion, ſi l'on en croit St. Auguſtin ; car ce Pere lui ttribue le dogme d'Anaxagoras touchant les *homœoméries*, & touchant 'Intelligence qui les avoit aſſemblées. e crois que St. Auguſtin a raiſon ; ar Simplicius obſerve qu'Archelaüs, âchant d'apporter quelque explication qui lui fût particuliere, ne laiſſe as de donner les mêmes principes u'Anaxagoras, ſavoir une infinité de particules ſemblables. Il y a beaucoup d'apparence, qu'à l'égard de la premiere formation des animaux, ils ſuivirent la même hypotheſe. Puiſqu'ils admettoient une Intelligence qui tira les *homœoméries* de la confuſion où elles étoient, il faut croire qu'ils la firent préſider à la production des animaux ; car s'il y a quelque créature dont la formation ait beſoin d'être dirigée par un Eſprit, c'eſt aſſûrément la machine des animaux. S'ils ont fait ce que je ſuppoſe, ils n'ont rien dit là-deſſus que l'on ne puiſſe concilier avec l'Ecriture Sainte : mais s'ils ont cru, comme tant d'autres, qu'au commencement les hommes ſont nés de la terre, par la ſeule force de l'humidité & de la chaleur, &c. ils ont dit une ſottiſe la plus ridicule du monde, & ils n'auroient ſu ſe tirer de la queſtion pourquoi dans la ſuite des temps on n'a jamais vû naître des hommes de cette maniere. Cette queſtion ne les auroit pas embarraſſés dans l'autre cas, puiſqu'ils auroient pu répondre, comme feroient les Chrétiens, que l'Intelligence, ayant une fois formé des animaux doués des moules ou des parties néceſſaires à la propagation, n'en produiſoit plus elle-même, la conſervation des eſpeces étant aſſez en ſureté par l'inclination à s'accoupler qui eſt dans les femelles.

(*c*) *Voici quelque choſe touchant un Poëte qui ſe nommoit* ARCHELAUS.] Il fit un Ouvrage ſur la nature particuliere des choſes ; c'eſt-à-dire, ſur leurs ſingularités, ou ſur les propriétés qui les diſtinguent. Ce que l'on en cite ne nous permet pas de dou-

Digitized by Google

contenté de nous conſerver le Titre d'un Ouvrage de ſa compoſition.

ARIMANIUS, l'une des principales Divinités des Perſes. Cette Nation devoit ſa Philoſophie à Zoroaſtre, dont les Manichéens renouvellerent l'un des dogmes les plus fondamentaux, ſavoir qu'il y a deux premiers Principes, l'un du bien, l'autre du mal. Les Perſes nommoient *Oromades* la Divinité qu'ils reconnoiſſoient pour le principe de tout bien, & pour l'Auteur du premier Etat où les choſes furent produites, & appelloient *Arimanius* la Divinité qu'ils reconnoiſſoient pour le principe du mal, & pour l'auteur de la corruption dans laquelle la premiere nature eſt tombée. Ils diſoient qu'Oromasdes ayant produit les bons Esprits & les Etoiles, enferma celles-ci (*a*) dans un œuf, & qu'Arimanius produiſit les mauvais Génies qui caſſerent cet œuf, d'où ſortit la confuſion, &

ter que ce ne fût là le vrai caractere de cet Ecrit. Diogene Laërce l'a déſigné par ces paroles, *qui mit en vers les propriétés naturelles de chaque choſe.* Caſaubon ne devoit pas cenſurer ce paſſage, ſous prétexte que ſelon le témoignage d'Antigonus Caryſtius, ce Livre d'Archelaüs étoit un Recueil d'Epigrammes, où l'on rapportoit les qualités extraordinaires & merveilleuſes des choſes, car cela peut convenir au Titre rapporté par Diogene Laërce: & en tout cas, le Traducteur n'a point dû donner à ce Titre une ſignification moins générale que celle du terme Grec. Voſſius n'étoit point du goût de Caſaubon, puiſqu'il a traduit les paroles de Diogene Laërce, par *qui fit un poëme ſur la nature propre à chaque choſe.* Le ſens qu'il donne à ces paroles me paroît fort juſte: il entend par là, qu'Archelaüs avoit recherché les choſes dont la nature étoit ſinguliere; comme, que les chevres ne ſont jamais ſans fiévre, & qu'elles reſpirent par les oreilles, & non par les narines. Athenée a cité un Archelaüs, & lui a donné le ſurnom de Cherſoneſien. Voſſius eſtime qu'Athenée & Diogene Laërce ont parlé du même Auteur. Cela eſt fort apparent, quoiqu'Antigonus Caryſtius donne l'Egypte pour patrie à Archelaüs qui compoſa des Epigrammes ſur les ſingularités merveilleuſes de certaines choſes, & qui les adreſſa à Ptolomée. Il eſt fort poſſible qu'un Archelaüs natif de la Cherſoneſe ait paſſé pour Egyptien: il ſuffit pour cela qu'il ait fait un long ſéjour en Egypte.

(*a*) *Enferma celles-ci dans un œuf.*] L'œuf avoit ſervi, ſelon l'ancienne Théologie des Payens, à la production des êtres lorsque le chaos fut débrouillé. Selon les Phéniciens, l'air obſcur & le chaos avoient été le principe de toutes choſes. Cet air obſcur eſt ſans doute la même choſe que d'autres appellent la nuit, & à laquelle ils attribuent la génération d'un œuf, du quel l'Amour & le Genre humain ſortirent. On peut ingénieuſement expliquer cela de la Terre, & l'ajuſter avec les paroles de Moïſe, en ſuppoſant que les parties les plus groſſieres de cet air obſcur & épais ſe précipiterent ſur la circonférence de l'abîme, où elles trouverent une écume graſſe & gluante, avec quoi elles s'embarraſſerent pour former enſemble une eſpèce de limon, qui s'étant durci, devint la Terre habitable. Quelques Anciens ont dit qu'une colombe couvant un œuf avoit produit Venus ou l'Amour. Lucius Ampelius a dit que c'étoit un œuf de poiſſon. Le Doct.

Digitized by Google

& le mélange du bien & du mal. Ils ajoutoient qu'enfin, après pluſieurs combats où la victoire ſeroit tantôt d'un côté tantôt de l'autre, Orosmades vaincroit pleinement Arimanius, & le perdroit ſans reſſource; ce qui ſeroit ſuivi d'un grand bonheur pour le genre humain, & d'un changement très-commode, qui feroit que le corps de l'homme ſeroit transparent, & qu'il ſe conſerveroit ſans nourriture. Ce que je viens de dire a été tiré d'un Auteur qui l'avoit pris de Plutarque, dont je rapporterai ailleurs le paſſage tout entier. On remarque que le Roi de Perſe voyant Thémiſtocle ſe réfugier auprès de lui, pria Arimanius d'inſpirer toujours de telles penſées à ſes ennemis, qu'ils exiliaſſent leurs plus braves gens. C'eſt une preuve que les Perſes conſidéroient Arimanius comme une Divinité qui (*b*) ne ſe plait qu'à faire du mal. On entendoit ſans doute la même

Burnet entend le chaos par l'œuf, le St. Eſprit par la Colombe, & la Terre par Venus. Mais il ſemble qu'il ne faudroit pas borner à la ſeule production de la Terre cette Venus qui ſortit de l'œuf, il faudroit entendre toute la machine du monde. Ce Docteur remarque que l'œuf étoit une choſe fort ſacrée dans les myſtères de Bacchus, à cauſe de ſa conformité avec l'être qui engendre, & qui enferme tout en lui-même. Il n'oublie pas d'obſerver que l'expreſſion de Moïſe a du rapport à l'action des poules qui couvent.

(*b*) *Que les Perſes conſidéroient Arimanius comme une divinité qui ne ſe plaiſoit qu'à faire du mal.*] Si l'on vouloit me nier cela, on me pourroit obliger que le Roi de Perſe eut un grand plaiſir d'avoir gagné Thémiſtocle; il croyoit donc que ce ſeroit une très-bonne fortune pour ſon pays, que de telles gens fuſſent exilés par leur patrie, & qu'ils ſe réfugiaſſent à ſa Cour; lors donc qu'il prioit Arimanius d'inſpirer à ſes ennemis la réſolution de bannir leur plus braves citoyens, il lui demandoit une grace très-inſigne, & par conſéquent il le regardoit comme une cauſe bienfaiſante en quelques rencontres à l'égard des Perſes. Je réponds que c'eſt un raiſonnement qui ne prouve point ce qu'on veut prouver. Ce Monarque ne s'écartoit pas des idées de ſes Théologiens; il ne conſidéroit Arimanius que comme un être mal-faiſant; il ne lui demandoit l'éxil des grands hommes de la Grece, qu'entant que cela étoit préjudiciable à ce pays-là. C'étoit une action du reſſort & du goût d'Arimanius, entant qu'elle étoit injuſte & pernicieuſe par rapport aux villes qui exiloient. Mais entant qu'elle procuroit du bien aux Perſes, elle ne lui étoit pas agréable, & ce n'étoit point ſous cette notion qu'on le prioit d'y travailler. En un mot, pour réſoudre cette objection, il ſuffit de dire que les choſes de ce monde étant ſi mêlées, qu'ordinairement parlant un pays profite du malheur de l'autre, Arimanius ne pouvoit presque rien faire qui fût purement & ſimplement pernicieux, il en réſultoit toujours quelque utilité ou par accident, ou de quelque autre maniere. Mais comme il ne faiſoit une choſe qu'à cauſe du mal qu'il y voyoit, on ne peut pas prétendre qu'il fût le principe d'aucun bien. Il eût empêché s'il l'eût pû que les Perſes ne trouvaſſent quelque avantage dans le préjudice d'Athenes. Il eſt donc vrai que la priere dont nous parlons, ne prouve pas qu'on le regardât autrement que comme un être qui ne ſe plaiſoit qu'à nuire.

Digitized by Google

même Divinité, lorsque ſur les plaintes que fit Darius contre le Démon de la Perſe, en apprenant que la Reine ſon Epouſe étoit morte priſonnière d'Alexandre, on lui répondit: *A l'égard des honneurs de la ſépulture, ... vous n'avez aucun ſujet d'accuſer le mauvais Génie de la nation. Il n'a rien manqué de leur premiere fortune à votre Femme, à votre Mère & à vos Enfans, que de voir votre lumiere que le Seigneur Oraſmades remettra dans ſon éclat.* Nous voyons dans ces paroles l'oppoſition que faiſoient les Perſes entre Oromasdes & Arimanius.

ARISTARQUE, Philoſophe Grec, natif de Samos, eſt un des premiers, (*a*) qui ont ſoutenu que la terre tourne ſur ſon centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du Soleil. Il inventa l'une des eſpèces d'horoge ſolaire. On n'eſt pas bien d'accord ſur le (*b*) temps où il a vécu; on ſait ſeulement avec certitude qu'il n'eſt point né depuis la mort d'Archimède. Il ne nous reſte de ſes Ouvrages que le Traité

(*a*) *Des premiers qui ont ſoutenu que la terre tourne.*] Sextus Empiricus, en parlant de l'hypothèſe du mouvement de la terre, inſinue clairement qu'Ariſtarque en avoit été le principal Inventeur; car il ne nomme que lui. Plutarque voulant éclaircir une penſée de Platon, & ſe demandant ſi ce Philoſophe n'auroit point crû la mobilité de la Terre, ajoute que cette opinion a été enſuite celle d'Ariſtarque & celle de Seleucus, & qu'Ariſtarque la débitoit comme un dogme poſitif. C'eſt nous inſinuer qu'Ariſtarque étoit regardé comme l'Inventeur de ce ſentiment. Archimède nous l'inſinue avec plus de préciſion, voici ſes paroles interprétées par Frédéric Commandinus. *Hæc igitur in iis, quæ ab aſtrologis ſcripta ſunt, redarguens Ariſtarchus Samius, poſitiones quasdam edidit; ex quibus ſequitur mundum proximè dicti mundi multiplicem eſſe. Ponit enim ſtellas inerrantes atque ſolem immobilem permanere: terram ipſam circumferri circa ſolem, ſecundum circumferentiam circuli, qui eſt in medio curſu conſtitutus.* Apparemment les Copiſtes ont falſifié le paſſage de Plutarque où nous liſons qu'Ariſtarque prétendoit que la Grece auroit dû faire un procès d'irreligion à Cléanthe qui avoit crû le mouvement de la terre. Les Copiſtes ce me ſemble ont transpoſé les noms, il faut lire, *Cléanthe jugeoit que la Grèce eût dû faire un procès d'irreligion à Ariſtarque le Samien, &c.* C'eſt une conjecture de Gaſſendi: c'eſt une correction que Mr. Ménage adopte comme très-certaine. Amyot n'avoit point ſenti la faute.

(*b*) *Sur le tems où il a vécu, on ſait ſeulement.*] Les paroles que j'ai citées prouvent que pour le plus tard notre Ariſtarque n'a pû être contemporain d'Archimède: or nous ſavons qu'Archimède perdit la vie lorsque Syracuſe fut priſe par les Romains, l'an 1. de la 142. Olympiade, pendant la 2. Guerre Punique. Notez que ſelon Plutarque cité ci deſſus, Timée de Locres a vécu avant Ariſtarque; car la penſée Platonique qu'on veut éclaircir ſe trouve dans Platon, comme Timée l'avoit dit en Converſation. Or puiſque Platon a été diſciple de ce Timée, & cela après avoir vû l'Egypte, il faut conclurre que ſi Plutarque a bien obſervé les temps, Ariſtarque a fleuri après Platon. Nous ſavons donc qu'il n'a point fleuri après Archimède ni avant Platon, & je ne crois pas qu'il ſoit facile de ſe fixer à quelque choſe de

Digitized by Google

Traité de la Grandeur & de la diſtance du Soleil & de la Lune. Le Syſtème du Monde qui a paru ſous ſon nom eſt un Ouvrage de Roberval.

ARISTON, natif de l'Isle de Chios, s'écarta un peu des Sentimens de ſon Maître Zenon le chef des Stoïques, comme ou l'a pû voir dans le Dictionnaire de Moréri, avec quelques uns de ſes dogmes. Pour ne pas redire ce qu'on trouve là, je me contenterai d'obſerver que la raiſon pour la quelle il rejetta la Logique & la Phyſique, fut qu'il jugea que la Logique ne nous ſert de rien, & que la Phyſique ſurpaſſe les forces de notre Eſprit. J'ajoute à cela, qu'ayant retenu d'abord la Morale, il en retrancha (*a*) enſuite beaucoup; car il voulut qu'on n'enſeignât rien ſur les devoirs particuliers du mari envers ſa femme, ou du pere envers ſes enfans, ou du maître envers ſes valets, & qu'on enſeignât ſeulement en gros ce que c'eſt que la ſageſſe. Seneque l'en blâme avec raiſon, & montre que les préceptes particuliers & les (*b*) ſentences peu-

plus précis. Blancanus a mis Ariſtarque deux ſiècles avant Hipparque, & il a mis celui-ci 100 ans après la mort d'Alexandre, c'eſt à dire 100 ans après la 1. année de la 114. Olympiade. Il a donc crû qu'Ariſtarque floriſſoit vers la 89. Olympiade, un peu après la naiſſance de Platon. Cela ne s'accorde point avec le paſſage de Plutarque que j'ai allégué. L'opinion de Simler ne s'y accorde pas mieux. Cet Auteur a fait fleurir Ariſtarque ſous le regne d'Artaxerxes Longuemain, qui s'eſt étendu depuis la 1. année de la 79. Olympiade juſqu'à la derniere année de la 88. Libertus Fromondus eſt encore plus contraire au ſentiment de Plutarque, puiſqu'il ignore ſi Ariſtarque a précedé ou ſuivi Pythagoras. Je crois que Voſſius auroit réfuté cette incertitude par l'autorité de Plutarque, s'il ſe fût ſouvenu des paroles que j'ai citées. Jean Stadius croit qu'Ariſtarque ſurvécut à Archimède, car il le fait fleurir dans l'Olympiade 144. Notez que Vitruve en parlant de quelques Mathématiciens qui ont été inventeurs, met Ariſtarque au premier rang. Si l'on ſe régloit à cela, on le croiroit antérieur à Philolaüs & à Architas de Tarente.

(*a*) *Il retrancha . . . . . beaucoup de la Morale . . . Seneque l'en blâme.*] Liſez ſes paroles. *Ariſto Chius non tantum ſupervacuas dixit eſſe naturalem & rationalem, ſed etiam contrarias: moralem quoque quam ſolam reliquerat, circumcidit. Nam eum locum, qui monitiones continet, ſuſtulit & pædagogi eſſe dixit, non Philoſophi: tanquam quidquam aliud ſit ſapiens quam humani generis pædagogus.* Il le réfute aſſez au long dans un autre lieu.

(*b*) *Les ſentences peuvent être d'une merveilleuſe utilité.*] Il dit que quand elles ſont en vers, ou en proſe reſſerrée, elles frappent vivement l'eſprit, allument les ſemences de l'honnêteté qui ſont naturelles à notre ame. Il ajoûte qu'elles ſont ſentir quelquefois leur force aux plus ignorans, & qu'Agrippa ſavoit d'Auguſte ſe reconnoiſſoit très-redevable à un Apophtegme ſur la Concorde. Ceci confirme admirablement l'une des penſées dont je me ſervis dans le projet de cet Ouvrage. J'obſervai qu'une ſentence tirée de Tite-Live, ou de Tacite, & débitée comme ayant autrefois ſervi à porter d'un certain coté le ſenat Romain, eſt capable de ſauver l'Etat, &c.

Digitized by Google

peuvent être d'une merveilleuſe utilité. Ariſton diſoit que la nature de Dieu (*c*) n'étoit pas intelligible. Cela porte à croire qu'il négligeoit abſolument la contemplation des choſes divines. Il fut l'Antagoniſte d'Arcéſilas ſur l'Hypothèſe de l'incertitude: mais ſi l'on ajoutoit foi a Diogene Laërce, on croiroit que le Scepticiſme étoit alors (*d*) & mal attaqué & mal défendu. On dit qu'Ariſton étoit fort chauve, & que ce fut ce qui lui cauſa la mort, le Soleil lui ayant brulé la tête. Il étoit devenu volup-

(*c*) *Que la nature de Dieu n'étoit pas intelligible. Cela porte à croire qu'il négligeoit.*] Car puiſqu'il abandonna la Phyſique à cauſe qu'il n'y pouvoit rien comprendre, il eſt vraiſemblable que par la même raiſon il abandonna la Théologie. Minutius Felix a dit que Xénophon & Ariſton ſentoient la grandeur de Dieu par cela même qu'ils déſeſpéroient de l'entendre. Notez que généralement parlant, on ne doit pas ſoupçonner de négligence dans le ſervice divin ceux qui reconnoiſſent que la nature de Dieu eſt inexplicable, car il y a bien des gens à qui c'eſt une raiſon d'adorer Dieu avec plus d'humilité & de reſpect. Ainſi la remarque que l'on fait contre Ariſton eſt quelque choſe de perſonnel, elle eſt fondée ſur ce que l'on ſait d'ailleurs que l'incompréhenſibilité étoit pour lui un motif de négligence. Je ne voudrois pas même aſſurer poſitivement qu'il ait négligé la religion: je m'arrête à la ſeule probabilité, car n'en déplaiſe à Lactance, la maxime de Socrate n'engageoit pas ce Philoſophe à négliger la Théologie. Sa doctrine là-deſſus étoit auſſi belle qu'on pouvoit l'attendre d'un Païen, & il ſemble qu'il n'ait voulu qu'appoſer des bornes à la curioſité humaine, par des raiſons que nos plus pieux Docteurs ont adoptées; c'eſt qu'il faut vouloir ignorer ce que Dieu n'a pas voulu que nous ſuſſions, c'eſt qu'il y a du péril dans ces recherches profondes. „En un mot il ne vouloit „point qu'on recherchât trop curieu„ſement l'artifice admirable avec le„quel les Dieux ont diſpoſé tout l'u„nivers, &c.

(*d*) *Que le Scepticiſme étoit alors & mal attaqué & mal défendu.*] Ariſton ſoutenoit contre Arcéſilas le dogme de l'evidence, & il crut, voyant un monſtre, je veux dire un taureau qui avoit une matrice, que ſon adverſaire en tireroit un bon argument pour l'incompréhenſibilité. Malheureux que je ſuis, s'écria t-il, voilà une forte preuve fournie à Arcéſilas. Cela nous apprend que les Dogmatiques voulant ſoutenir que la nature des animaux étoit clairement connue, alléguoient que nous diſtinguons avec certitude les mâles & les femelles de chaque eſpece, y ayant certaines parties ſi propres à celles-ci, qu'elles ne ſe voyent jamais dans ceux-là. S'ils raiſonnoient de la ſorte, il eſt ſûr que le taureau dont j'ai parlé ſervoit à les réfuter: mais d'ailleurs il faut convenir qu'ils employoient un argument très-infirme; car les Sceptiques ne nioient pas que ſelon les apparences il n'y eût de la diſtinction entre les mâles & les femelles, ils ſoutenoient ſeulement qu'on ne ſavoit pas ſi leur nature étoit telle qu'elle paroiſſoit. Or il ne ſert de rien d'alléguer contre cela l'exiſtence de ce taureau. Ne pouvoient-ils pas répondre: Nous ne ſavons pas ſi en effet il eſt pourvû de matrice, ce ne peut être qu'une apparence? Ariſton demanda un jour à un Acataleptique: *Vous ne voyez donc point cet homme opulent qui eſt aſſis auprès de vous?* Non répondit l'autre. *Qui vous a crévé les yeux:* reprit Ariſton. C'étoit ſe défendre puérilement, puiſque le dogme de l'incompréhenſibilité ne ſuppoſe pas qu'on ſoit privé de l'uſage de la vûe. Il falloit répondre à Arcéſilas, l'apparence d'un homme riche aſſis auprès de moi frape mes yeux, mais néanmoins je ne comprens pas certainement ſi cet homme exiſte, ni quelle eſt ſa nature. On a obſervé qu'entre les Dogmes des

Digitized by Google

uptueux ſur ſes vieux jours. Eratoſthene & Apollophane ſes liſciples nous apprennent cette particularité dans Athénée. e ne ſai pas ſi ce fut en ce temps-là qu'il devint flateur d'un 'hiloſophe qui étoit très-bien à la Cour d'Antigonus. Sa Secte e dura (*e*) que peu de temps. Il diſoit une choſe qui peut endre moins (*f*) odieuſe la doctrine d'Ariſtippe qu'elle ne e l'eſt ordinairement. On lui donnoit des Ouvrages qui toient (*g*) d'Ariſton de Céa, Philoſophe Péripatéticien.

ARIS-

toïques, Ariſton s'attache principalement à celui-ci, *le ſage n'opine jamais.* y eut un Philoſophe, nommé Perſée, ui pour le combattre là-deſſus, attira eux jumeaux dont l'un confia un ipôt à Ariſton, & l'autre le redeanda, & parce qu'Ariſton ſe tint en ſpens, il fut réfuté par Perſée. J'ai la peine à comprendre ce que veut re cela. Ces deux jumeaux ſe reſſembloient-ils parfaitement, & de lle ſorte qu'il fût impoſſible de les ſcerner l'un de l'autre: ou étoient diſſemblables, comme le ſont ordinairement tous les jumeaux? C'eſt que Diogene Laërce n'obſerve point. brieveté eſt quelquefois ſi inſupportable, qu'on diroit que nous n'avons que des Extraits mal digérés de Hiſtoire des Philoſophes. Si ces ux jumeaux étoient faciles à diſcer-, d'où pouvoit venir l'embarras Ariſton? S'il n'étoit guères poſſible les diſcerner, ſa ſuſpenſion n'étoit nt blâmable, & ne pouvoit point vir à le réfuter, car cela même il ſe tenoit en ſurpens, étoit une uve de ſon reſpect pour la Maxime *ſage n'opine jamais.*

(*e*) *Sa Secte ne dura que peu de tems.*] eron en parle comme d'une Secte it les dogmes avoient diſparu. Il it bien difficile que des ſentimens ſi outrés que les ſiens fiſſent fortune: e mettoit de la différence qu'entre le & la vertu; les autres choſes, diſoit-e valent pas mieux, & ne meritent mieux d'être ſouhaitées les unes les autres. Il alloit plus loin que maître Zenon, car celui-ci ne nioit qu'il n'y eût des choſes diſtinctes la vertu qui méritoient d'être ſouées, encore qu'elles ne ſerviſſent à l'acquiſition du ſouverain bien. y avoit guères de juſteſſe dans ce dogme: mais enfin il étoit moins rebutant que celui d'Ariſton; car qui peut comprendre que la ſanté ne ſoit plus ſouhaitable que la maladie? Se faut-il étonner que cette Secte n'ait guère duré, puiſqu'Ariſton même ſe relâcha dans l'âge le plus favorable à ſes maximes? Il devint ami des plaiſirs dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il lui eût été plus ſéant d'être rigide & de fer.

(*f*) *Qui peut rendre moins odieuſe la doctrine d'Ariſtippe.*] Il diſoit qu'un Philoſophe pouvoit nuire à des auditeurs qui donnoient un mauvais ſens à ſes paroles, que, par exemple, ceux d'Ariſtippe pouvoient devenir diſſolus. N'eſt-ce pas déclarer que la doctrine de ce Philoſophe ne produiſoit cet effet que lorſqu'elle étoit mal entendue? Il auroit dû ajoûter que tout Docteur eſt donc obligé de s'abſtenir d'une maxime ambigue, on de prévenir les fauſſes gloſes.

(*g*) *On lui donnoit des Ouvrages qui étoient d'Ariſton de Céa.*] Diogene de Laërce ayant rapporté le titre de pluſieurs Ouvrages de notre Ariſton, ajoute que Panetius & Soſicrates les donnoient tous, hormis un, au Péripatéticien Ariſton. Il ne dit pas que ce dernier fût natif de l'Iſle de Céa, mais je conjecture qu'il faut lui donner cette patrie, parce qu'on ne peut entendre cela d'Ariſton l'Alexandrin, autre Péripatéticien qui a vécu ſous Auguſte, & du quel par conſéquent Panetius n'a pu rien dire, car on peut prouver qu'en l'année 650. de Rome il ne vivoit plus. Mr. Moréri s'eſt donc trompé quand il a dit qu'Ariſton d'Alexandrie eſt celui à qui pluſieurs attribuent quelques traités d'Aſton de Chio. Celui-ci fit un Ouvrage de *ſenectute*, dont Diogène Laërce n'a point parlé; peut-être n'étoit-il qu'une portion de quelqu'autre livre.

Digitized by Google

ARISTOTE, nommé ordinairement le Prince des Philoſophes, ou le Philoſophe par excellence, a été le fondateur d'une Secte qui a ſurpaſſé, & qui enfin a englouti toutes les autres. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eu ſes revers & ſes infortunes, & qu'en ce ſiécle XVII. ſurtout, on ne l'ait violemment ſecouée: mais les Théologiens Catholiques d'un côté, & les Théologiens Proteſtans de l'autre, ont couru comme au feu, à ſon ſecours, & ſe ſont tellement fortifiés du bras ſéculier contre les nouveaux Philoſophes, qu'il n'y a point d'appa-

(*a*) *Je penſe avoir trouvé quelques erreurs touchant Ariſtote dans la narration du Pere Rapin.*] Cette Remarque ſera un peu longue: ainſi j'uſerai de diviſion.

I. Dire, qu'encore qu'Ariſtote eût *quitté ſes études par pur libertinage, & eût abuſé quelque temps de l'indulgence de ſon tuteur, qu'il réuſſit néanmoins dans la Poëſie, témoin le Poëme qu'il compoſa ſur la mort des guerriers qui furent tués au ſiége de Troye*, n'eſt pas raiſonner juſte; car ſi Euſtathius & Porphyre, qui font mention de ce Poëme, ne diſent pas expreſſément qu'Ariſtote le compoſa dans ſa jeuneſſe, nous pouvons penſer qu'il le fit après s'être remis à l'étude: & alors, on ne pourra plus débiter ce Poëme comme une preuve des progrès qu'il fit en Poëſie, non-obſtant ſon libertinage.

II. Dire, qu'*ayant diſſipé par ſes débauches une partie du bien que ſon pere lui avoit laiſſé, il ſe jetta dans les Troupes de la République*, eſt une expreſſion impropre, & très-vague. S'il s'agiſſoit d'un homme né dans Athenes, ou à Lacédémone, on entendroit bien cette expreſſion: mais il s'agit d'un homme qui étoit né dans la Macedoine. Athenée ne connoiſſoit qu'un ſeul Auteur qui eût dit qu'Ariſtote, ayant dépenſé ſon patrimoine, s'enrôla, & puis ſe mit à vendre des drogues, après avoir vu que la profeſſion des armes n'étoit point ſon fait. L'Auteur unique de cette Hiſtoire étoit Epicure. Il y a beaucoup d'apparence qu'Elien la tenoit de lui. Ariſtocle, qui l'a rejettée, ne cite que le ſeul Epicure. Quoi qu'il en ſoit, aucun des Auteurs que le P. Rapin allégue ne ſpécifie dans quelles Troupes Ariſtote prit parti, & ils arrangent tous de cette maniere les faits. Premiérement, Ariſtote dépenſa ſon bien, puis il s'en alla à la guerre, enſuite il leva boutique, & enfin il s'attacha aux leçons de Platon. Le Pere Rapin veut qu'il ait été en même temps vendeur de drogues, & diſciple de Platon; les Auteurs qu'il cite ne diſent rien touchant l'union de ces deux choſes: mais je ne crois pas que pour cela il le faille cenſurer; car il eſt fort vraiſemblable, que *parce qu'*Ariſtote *avoit diſſipé ſon bien, il fut contraint, pour ſubſiſter pendant quelque temps, de faire un petit trafic de poudres de ſenteur, & de remedes qu'il débitoit à Athenes.* C'eſt ainſi que parle le P. Rapin, par rapport au temps où Ariſtote étudioit en Philoſophie. François Patricius va beaucoup plus loin: il croit qu'Ariſtote fut auditeur de Platon juſqu'à l'âge de quarante ans, & qu'il exerça la Pharmacie & la medecine juſqu'à ce temps-là, afin d'avoir de quoi vivre. Il ajoûte qu'anciennement les Médecins feſoient le métier d'Apoticaire, & que trois raiſons perſuadent qu'Ariſtote étoit Médecin. Il étoit de famille à cela: il a compoſé un Ouvrage *de la Santé & des Maladies:* & il inſpira plus que perſonne à Alexandre l'étude de la Médecine, en quoi ce Monarque acquit beaucoup de lumieres tant pour la théorie, que pour la pratique. Enfin Patricius allégue le temoignage de Timée. Cet Hiſtorien a fort mal parlé d'Ariſtote, & lui a reproché nommément la fermeture d'une boutique de remedes tres-renommée.

Digitized by Google

arence qu'elle perde de long-tems ſa domination. Mr. Moéri trouva tant de beaux matériaux dans un Ouvrage du Pere Rapin, qu'il donna un fort long Article d'Ariſtote, & fort apable de me diſpenſer de mettre la main à cette matiere. uſſi n'ai-je pas deſſein de m'y étendre autant qu'elle le ourroit ſouffrir, & je me contenterai même de ne produire ans les Remarques qu'une partie des erreurs que j'ai recueillies oncernant ce Philoſophe. Je penſe en avoir trouvé quelues-unes dans la narration du Pere Rapin *(a)*. Ce n'eſt pas un

ui ferma, dit-il, une précieuſe boutique e médecine. Je ne ſai s'il ne me ſera oint permis de m'imaginer que imée ſe moquoit en ſe ſervant de épithete *précieuſe*. Sans cela, je ne ois point qu'on puiſſe accorder ce aſſage de Suidas avec celui qu'Euebe rapporte du même Timée. Il ous donne un Fragment où un Pépatéticien repouſſe pluſieurs médiances publiées contre Ariſtote, & n particulier celle de l'Hiſtorien imée, qui avoit dit qu'Ariſtote, ſur s vieux jours ferma ſa boutique de médecin, qui étoit dans un grand épris. Le paſſage de Timée a été ort mal traduit; car la Traduction atine fait dire à Timée, qu'Ariſtoe, dans ſa vieilleſſe, étoit prépoſé fermer la porte de la boutique 'un Médecin peu eſtimé. Ne voilà-il pas un emploi bien digne de vieilleſſe d'Ariſtote? Quel relief ue d'être Suiſſe d'un Apoticaire, u d'un Médecin, qui n'étoit pas onnu!

III. *Clement Alexandrin aſſûre*, c'eſt le P. Rapin qui parle,) *qu'Ariſtote eut des conférences à Athenes avec n Juif, pour s'inſtruire dans la Religion es Egyptiens. Euſebe l'a dit auſſi bien ue lui: l'un & l'autre l'ont cru ſur le émoignage d'un Péripatéticien nommé Clearque.* Il y a bien à rabattre dans es paroles; car, 1°. Tout ce que Clement Alexandrin aſſûre ſe réduit ceci: c'eſt que le Péripatéticien Clearque dit qu'il connoît un Juif, qui a eu des converſations avec Ariſtote. Quant au lieu & à la matiere le ces converſations, demandez-en les nouvelles à qui vous voudrez plutôt qu'à Clement Alexandrin. 2°. Il n'eſt pas vrai qu'Euſebe affirme là-deſſus quelque choſe: il ne fait que rapporter les paroles de Clement d'Alexandrie. 3°. Clearque, auquel il faut remonter comme à la premiére ſource, ne dit point qu'Ariſtote ait eu des converſations à Athenes avec un Juif: il dit, au contraire, que ce fut dans l'Aſie; & il ne dit point ſi elles roulérent ſur la religion des Egyptiens, ou ſur quelque autre matiere particuliere: il ſe tient dans une grande généralité. Je penſe bien que ſi nous avions ſon Livre nous y trouverions du détail: mais nous n'en avons qu'un paſſage, qui eſt cité par Joſephe dans le I Livre contre Apion, afin de montrer que la Nation Judaïque n'avoit pas été inconnue aux Grecs. Si le P. Rapin avoit conſulté les Originaux, eût-il dit, *qu'il eſt aſſez vrai-ſemblable* qu'Ariſtote, *pour ſuppléer au voyage d'Egypte, qu'on croyoit alors néceſſaire pour devenir ſavant, ſe contenta de s'éclaircir en particulier des myſteres & de la religion des Egyptiens, afin de ménager le temps qu'on s'expoſe à perdre dans les voyages?* Ariſtote ne voyageoit-il pas actuellement dans l'Aſie, lorſqu'il eut ces converſations, s'il en faut croire Clearque? Nous verrons dans la Remarque *(b)* s'il mérite d'être cru.

IV. Il n'eſt pas vrai qu'Hermias donna ſa ſœur Pythias en mariage à Ariſtote. Voyez la Remarque, *(f)* vers la fin.

V. Les autres fautes du P. Rapin que j'ai obſervées, ſont répandues dans les Remarques ſuivantes.

Digitized by Google

un fait certain qu'Ariſtote ait exercé la Pharmacie dans Athenes, pendant qu'il étoit diſciple de Platon: mais on n'eſt pas non plus certain qu'il ne l'y ait pas exercée. On doit ajoûter très-peu de foi à la tradition qui court, qu'il apprit beaucoup de choſes d'un Juif; & encore moins au conte de ſa prétendue converſion au Judaïſme (*b*). Ceux qui prétendent qu'il étoit

(*b*) *On ne doit pas croire qu'il apprit beaucoup de choſes d'un Juif, & encore moins ſa converſion au Judaïſme.*] Cette tradition n'a point d'autres fondement que le paſſage de Clearque, dont je viens de faire mention. Ce paſſage ne ſeroit pas d'une petite autorité, s'il étoit du Clearque qui fut un des plus célèbres diſciples d'Ariſtote: mais ſelon toutes les apparences, il eſt d'un autre Clearque: car, 1°. l'Auteur cité par Joſephe dit, qu'Ariſtote voyageant en Aſie rencontra un Juif, qui eut enſuite pluſieurs converſations avec lui, & avec quelques autres perſonnes d'étude. Quoi qu'il en ſoit, comme ce voyage d'Aſie ne peut s'accorder avec l'Hiſtoire d'Ariſtote, il n'y a point d'apparence qu'un de ſes diſciples eût voulu feindre dans un Dialogue un fait tel que celui-là, dont lui & tant d'autres connoiſſoient la fauſſeté. C'eſt donc un Clearque plus moderne, qui a ſuppoſé ce voyage: & il aura pu le faire de bonne foi; car on ſait que Solin aſſûre qu'Ariſtote ſuivit Alexandre dans la Guerre contre Darius. L'Auteur anonyme de la Vie d'Ariſtote débite le même fait. 2°. S'il étoit vrai qu'Ariſtote eût eu beaucoup de converſations avec un Juif auſſi habile que celui dont il eſt parlé dans le paſſage de Clearque, auroit-il cru ce qu'il débite touchant l'origine des Juifs? Auroit-il dit que les Juifs deſcendent des Calains, peuple des Indes, & qu'ils ont pris dans la Syrie le nom de Juifs, à cauſe qu'ils occupoient une province qui ſe nommoit la Judée? Voilà ce qu'Ariſtote débite dans le paſſage de Clearque cité par Joſephe. Son Juif l'auroit-il laiſſé dans une erreur ſi puérile? & verrions-nous ſi peu de traces de la Judée & de la Nation Judaïque, dans tous les Ecrits d'Ariſtote, après tant de belles lumieres que le Juif lui auroit communiquées? 3°. Nous liſons dans Diogene Laërce, que les Gymnoſophiſtes deſcendoient des Mages, & qu'il y avoit des gens qui donnoient aux Juifs la même origine. Voilà deux faits: quant au premier, on le donne ſur le témoignage de Clearque le diſciple d'Ariſtote: mais pour le ſecond, on ne cite qui que ce ſoit. N'eſt-il pas vrai que c'étoit l'occaſion du monde la plus favorable & la plus inévitable de citer Clearque touchant cette prétendue origine Indienne de la Nation Judaïque, dont il eſt parlé dans Joſephe? Si le Livre *de Somno*, où Ariſtote parle de cette origine Indienne, étoit du même Clearque que Diogene Laërce cite, auroit-on manqué de le citer? Je laiſſe les autres raiſons de Jonſius; ces troislà me ſuffiſent, pour être perſuadé qu'Ariſtote n'a point dit ce que le Clearque de Joſephe lui attribue. J'entre donc un peu dans le ſentiment de ceux qui trouvent mauvais que Cuneus ait maltraité Ariſtote pour une ſottiſe dont il n'étoit pas coupable. On me peut objecter que Clearque connoiſſoit le Juif qui avoit parlé avec Ariſtote; qu'il vivoit donc en même temps qu'Ariſtote: mais je nie que Clearque le connût. Joſephe ne le dit point: c'eſt Clement Alexandrin qui ajoûte cette gloſe: il cita apparemment de mémoire, qui eſt un moyen preſque infaillible de pervertir un paſſage à l'égard même des circonſtances eſſentielles. Voyez le peu d'attention des Traducteurs; celui d'Euſebe traduit *qu'il l'a vû*; celui de Clement Alexandrin ſe contente de dire *qu'il le connoît*. On ne concluroit pas néceſſairement qu'un Auteur a vécu dans le même temps qu'un autre homme, de ce qu'il

étoit Juif lui-même, ſe trompent beaucoup plus groſſiérement (*c*). La mauvaiſe ponctuation d'un paſſage a été cauſe de leur bévue. On s'eſt trompé, quand on a dit qu'il avoit été diſciple de Socrate trois années conſécutives (*d*); car lorſqu'il naquit, il y avoit douze ou quinze ans que Socrate n'étoit plus au monde. On parle diverſement de la conduite d'Ariſ-

diroit qu'il connoît un homme qui a dit ou fait ceci & cela; car il pourroit entendre qu'il connoît les Livres où cet homme a dit telle & telle choſe: mais dès qu'on dit qu'un Auteur a vu un tel ou un tel, cette conſéquence eſt infaillible, ils ſont donc contemporains. Cela ne ſouffre point de difficulté; & par conſéquent, le Traducteur d'Euſebe s'eſt donné une licence, qui, jointe à celle de Clement Alexandrin, falſifie étrangement les conſéquences qu'on peut tirer du paſſage de Clearque tel que Joſephe l'a cité. Il y a des Juifs qui aſſûrent, non-ſeulement qu'Ariſtote avoit copié les *Oeuvres* de Salomon; mais auſſi, qu'il s'étoit fait proſélyte de juſtice.

Non-contens de cela, ils ont produit une Lettre, qu'ils ſuppoſent qu'il écrivit à Alexandre, pour lui donner des nouvelles de ſa converſion. Vous trouverez cette Lettre dans un Ouvrage du Rabin Gedalia Ben Jachija, & dans *la Theologie Judaïque moderne* de Mr. Lent, Profeſſeur en Théologie à Herborn. Liſez auſſi ce paſſage de Mr. Couſin. „Le Pere Bartolocci, à la page 471 „du premier Tome de ſa *grande Bibliotheque Rabbinique* rapporte un conte „dépourvu de toute vrai-ſemblance, „que les Rabins ſont d'Ariſtote. „Quelques-uns d'eux prétendent „qu'il étoit né de la ſemence d'Iſraël, & deſcendu des enfans de „Coha, de la Tribu de Benjamin. „D'autres diſent qu'il n'étoit pas „Juif d'origine; mais que ſur la fin „de ſa vie, il embraſſa leur Religion. Ils ajoutent qu'il avoit pris toute ſa Philoſophie des Livres de Salomon trouvés dans la ville de Jeruſalem, lorſquelle fut priſe par Alexandre; & qu'enſuite, il les avoit brulés, pour ſe faire honneur de la ſageſſe qu'ils conteſoient. Ils ajoutent encore, que „pour juſtifier ſon changement de „Religion, il écrivit à Alexandre une „Lettre qui eſt tranſcrite toute entiere dans cet endroit de la grande „Bibliothéque, & où les Rabins lui „font dire, que la Logique eſt une „iniquité, que la Philoſophie eſt menſongere & trompeuſe, & que le mal„heur tombe ſur ceux qui l'apprennent, parce que par la voie de la diſpute ils vont en enfer." Selden cite des Auteurs Juifs, qui ont aſſûré, 1°. qu'Ariſtote, un peu avant que d'expirer, communiqua à ſes diſciples la doctrine qu'il avoit appriſe des Hébreux touchant l'immortalité de l'ame, & celle des peines & des récompenſes à venir: 2°. qu'à l'égard de tous les points où ſa doctrine avoit été oppoſée à la loi des Juifs, il fut converti & changé en un autre homme par le grand Pontife Simeon le Juſte.

(*c*) *Ceux qui prétendent qu'il étoit Juif . . . . ſe trompent . . . . groſſiérement.*] Voici la ſource de cette bévue. L'ancienne Verſion latine de Joſephe, par George de Trebizonde, portoit: *Or celui-ci dit qu'Ariſtote étoit Juif*, au lieu de *or celui-ci, dit Ariſtote, étoit Juif.* Là-deſſus, Marſile Ficin ſe mit à dire qu'Ariſtote, au rapport de Clearque, étoit Juif. Genebrard eſt tombé dans la même faute. C'eſt Jonſius, qui m'apprend cela. Je ne veux point imiter Shoockius, qui s'eſt orné de ces dépouilles, ſans en donner la gloire à qui elle appartenoit. Mais ſi l'on vouloit entendre *Juif de Religion*, & non pas *Juif de Nation*, il faudroit chercher plus haut la ſource de ce menſonge.

(*d*) *On s'eſt trompé, lorſqu'on a dit qu'il avoit été diſciple de Socrate trois années conſécutives.*] La Vie d'Ariſtote, attribuée à Ammonius, ou à Jean Philoponus, contient cette faute. Le docte Nunneſius, qui a

Digitized by Google

d'Ariſtote envers Platon ſon maître (*e*): les uns veulent que par une vanité & une ingratitude prodigieuſe, il ait élevé autel contre autel, qu'il ait dreſſé une Ecole dans Athenes, pendant la vie de Platon, afin de lui cauſer du chagrin; d'autres diſent, qu'il ne s'érigea en Profeſſeur, qu'après la mort de ſon maître.

fait des Obſervations ſur cette Vie, dit qu'il n'a trouvé perſonne parmi les Anciens, hormis Olympiodore, qui ait dit qu'Ariſtote ait été diſciple de Socrate. Il ajoûte que le Cardinal Beſſarion a été dans la même erreur; & que Leonard Aretin, au VI Livre de ſes Lettres, & Octavien Ferrarius, ont montré cet anachroniſme.

(*e*) *On parle diverſement de la conduite d'Ariſtote envers Platon ſon maître*] Diogene Laërce dit que Platon, voyant qu'Ariſtote avoit rompu avec lui, ſe mit à dire: *Il a ruë contre nous, comme font les poulains contre leur mere.* Elien explique amplement cette penſée de Platon. *Le poulain*, dit-il, *donne des coups de pié à ſa mere, après s'être raſſaſié de ſon lait. Ariſtote pareillement, après avoir pris de Platon les ſemences & les proviſions philoſophiques, ſe ſentant bien engraiſſé de l'excellente pâture que ſon maître lui avoit fournie, lui jetta des ruades, & ouvrit une Ecole à l'envi de celle de Platon.* Conſultez Helladius, qui change un peu les images; car il employe la comparaiſon d'un cheval qui ſe plaît à mordre ſon pere. Voici bien pis: Elien raconte en un autre lieu, qu'Ariſtote déplut à Platon, par la propreté trop magnifique de ſes habits, par ſon air railleur, & par ſon trop grand caquet; de ſorte que Platon attacha ſon amitié à quelques autres de ſes diſciples. Ariſtote, ayant fait bande à part, ſe ſervit d'une occaſion que l'abſence de Xenocrates, & la maladie de Speuſippe lui offrirent. C'étoient, pour ainſi dire, les deux épées de chevet de Platon: il étoit donc facile alors de lui faire inſulte. Ariſtote prit ce temps-là, pour aller avec une grande foule de diſciples dans l'Ecole de Platon. Ce bon vieillard, âgé de 80 ans, n'avoit preſque plus de mémoire. Ariſtote, abuſant de l'infirmité de ſon maître, lui fit cent queſtions captieuſes, le pouſſa dans tous les coins de ſa Logique, & triompha fiérement. Depuis cet affront, le bon-homme n'enſeigna plus en public; il ſe tint chez ſoi avec ſes diſciples. Ariſtote s'empara de la place: mais Xenocrate, ayant ſu à ſon retour dans Athenes comment tout s'étoit paſſé, gronda furieuſement Speuſippe d'avoir permis qu'Ariſtote ſe mît en poſſeſſion de l'Ecole, & s'oppoſa ſi vivement à l'uſurpateur, qu'il lui fit quitter la place, & qu'il y rétablit le premier maître. Si Ariſtote en avoit uſé ainſi, il mériteroit d'être déteſté: mais je ne crois point que ce conte ſoit véritable. Ses ſectateurs ont ſoutenu qu'il ne manqua, ni de reſpect, ni de gratitude, envers ſon maître: ce ne ſeroit pas en avoir manqué, que d'avoir été l'Auteur d'une autre Philoſophie. Les Platoniciens auroient grand tort d'exiger qu'il eût ſuivi Platon en toutes choſes. Platon n'avoit-il rien ajoûté aux lumieres que Socrate lui avoit fournies? Quoi qu'il en ſoit, on ſoutient dans la Vie d'Ariſtote, qu'il n'érigea point une Ecole dans le Lycée pendant la vie de ſon maître, & on le prouve par la raiſon que Chabrias & Timothée parens de Platon, & tout-puiſſans alors à Athenes, ne l'euſſent pas enduré. On ajoûte qu'Ariſtote conſacra un Autel à Platon, avec une Inſcription glorieuſe; & qu'il n'enſeigna dans Athenes, qu'après la mort de Speuſippe, qui avoit ſuccédé à Platon. Enfin on remarque qu'il ne s'ingéra point de lui-même à cet emploi, mais par les ſollicitations des Athéniens, qui lui envoyérent des députés. La vieille Verſion Latine de cette Vie d'Ariſtote eſt quelquefois plus ample que l'Original. Par exemple, à l'endroit où l'Auteur nie qu'Ariſtote ait érigé une Ecole pen-

Digitized by Google

tre. On débita des choſes deſavantageuſes touchant ſes amours (*f*): on prétendit qu'il y eut de l'idolatrie dans ſa paſſion conjugale, & que s'il ne ſe fût retiré d'Athenes, le procès d'irreligion que les Prêtres lui avoient fait (*g*), auroit pu avoir les mêmes ſuites que celui de Socrate. Quoiqu'on ait pu

dant la vie de Platon, la Traduction marque que c'eſt une calomnie d'Ariſtoxene & d'Ariſtocles. Le Grec n'a point cela. Voyez ce qu'Euſebe rapporte du VII livre de cet Ariſtocles: vous y verrez un paſſage d'Ariſtoxene, qui ſemble contenir, ſous des termes généraux & aſſez obſcurs, cette accuſation contre Ariſtote; & puis vous verrez qu'Ariſtocles, ayant réfuté pluſieurs autres accuſations, abandonne la cauſe par rapport à l'ingratitude de ce diſciple. Le P. Rapin s'eſt donc bien trompé, quand il a dit qu'Euſebe *le juſtifie entiérement de ce reproche.* Je ne ſai pourquoi ce même Jéſuite a joint à Euſebe, comme deux Apologiſtes différens, Ammonius & Philoponus; car la Vie d'Ariſtote qu'il cite ne vaut qu'un Auteur; c'eſt Ammonius, ſelon quelques-uns; c'eſt Philoponus, ſelon quelques autres.

(*f*) *On débita des choſes deſavantageuſes touchant ſes amours.*] Il y a ici complication d'ordures. Les médiſans débitérent qu'Ariſtote ſe retira chez Hermias, qui commandoit dans Atarne, petite ville de Myſie proche l'Helleſpont; qu'Hermias eut pour lui des complaiſances très-criminelles; qu'il lui fit épouſer ſa fille, ou ſa niece; que le voyant amoureux de ſa concubine, il la lui céda; qu'Ariſtote fut ſi follement amoureux de cette femme, que l'ayant épouſée, il lui offrit un ſacrifice tout ſemblable à celui que les Athéniens offroient à Ceres: il témoigna d'ailleurs ſa reconnoiſſance à Hermias par une Hymne qu'il compoſa en ſon honneur. Sans que j'en avertiſſe mes Lecteurs, ils verront bien que toutes ces médiſances ne venoient pas d'une même plume: les uns débitoient celles-ci, les autres débitoient celles-là. Un des Apologiſtes d'Ariſtote a obſervé qu'on ne s'accordoit pas à lui intenter les mêmes accuſations: chaque cenſeur venoit avec ſes Satyres particulieres. C'eſt une marque, dira-t-on, qu'ils n'agiſſoient pas de concert: ajoûtons que c'eſt une marque, qu'on n'avoit de bonnes preuves de rien: car lorſqu'une accuſation grave a été prouvée, tous ceux qui écrivent contre l'accuſé la lui reprochent éternellement. Le même Apologiſte remarque qu'il ſe formoit un ſi grand nombre de crimes de toutes les accuſations particulieres qu'on avoit écrites contre Ariſtote, que quand il n'y en auroit eu qu'une de véritable, il auroit été puni mille fois par les Juges qui vivoient alors. Entre autres choſes, ſes ennemis publiérent qu'il avoit trahi ſa patrie, & que l'on avoit intercepté des Lettres qu'il écrivoit contre les intérêts des Atheniens. Pour revenir à la femme d'Ariſtote, quelques-uns dirent que ce fut après ſa mort que ſon mari lui offrit les ſacrifices que les Atheniens offroient à Ceres. La réponſe d'Ariſtocles eſt, 1°. que les Livres d'Appellicon touchant le commerce d'Hermias & d'Ariſtote juſtifioient pleinement ces deux amis: 2°. qu'Ariſtote lui-même s'étoit juſtifié entiérement ſur ſon mariage avec Pythyas, dans les Lettres qu'il avoit écrites à Antipater. Cette Pythias étoit la ſœur d'Hermias, & ſa fille d'adoption. Ariſtote faiſoit voir qu'il ne l'avoit épouſée qu'après la mort d'Hermias; que c'étoit une fort honnête femme, mais réduite à un ſi fâcheux état depuis la mort de ſon frere, que lui Ariſtote s'étoit cru obligé de l'épouſer en conſidération d'Hermias.

(*g*) *Les Prêtres d'Athenes lui firent un procès d'irreligion.*] On ignore les circonſtances de cette affaire. Diogene Laërce s'eſt contenté de nous dire, que le Prêtre Eurymedon accuſa Ariſtote d'impiété, à cauſe de l'Hymne compoſée pour Hermias, &

Digitized by Google

pu lui donner très-juſtement des éloges magnifiques, il eſt certain que la plupart des menſonges ou des erreurs qui le concernent doivent être cherchés dans les louanges dont on l'a comblé : car, par exemple, n'eſt-ce pas mentir que de dire, *Que ſi dans ſa Phyſique Ariſtote a parlé en homme, dans ſa Mo-*

à cauſe d'une Inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au Temple de Delphes. Phavorin attribuoit l'accuſation à Demophilus. On ne ſauroit deviner par quelle chicanerie les accuſateurs pouvoient trouver quelque ombre de preuve dans l'Inſcription d'Hermias. Elle conſiſte en quatre Vers, qui n'ont nul rapport aux choſes ſacrées, mais ſeulement à la perfidie du Roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote. Nous apprenons d'Athenée, que l'autre fondement de l'accuſation, ſavoir l'Hymne compoſée par Hermias, étoit injuſte, vu que ce n'étoit point un Poëme de religion, ni une Piece ſacrée, comme Demophile le prétendoit. Athenée ajoûte qu'Eurymedon avoit ſuborné Demophile, pour donner plus de poids à l'accuſation. Apparemment, Demophile étoit quelque homme de qualité, & de grande autorité dans Athenes: peut-être ne pénétra-t-il pas toute la profondeur de la politique ſacerdotale, & ne comprit pas que le Prêtre Eurymedon ne le vouloit faire agir, qu'afin de rendre plus ſuſpect le pauvre Ariſtote. On s'attendoit à voir faire ce raiſonnement: *S'il n'y avoit que les Prêtres qui accuſaſſent Ariſtote, le mal pourroit être ſupportable; leur grande piété les allarme pour les moindres choſes qui bleſſent la Religion: mais voici un Demophile qui eſt ſi ſcandaliſé des blaſphèmes d'Ariſtote, qu'il en demande juſtice: il faut que le mal ſoit bien grand.* L'Hymne en queſtion s'eſt conſervée; on la trouve dans Athenée & dans Diogene Laërce; & l'on ne ſauroit y voir aucune trace d'impiété. Mais les accuſateurs diſoient ſans doute, qu'Ariſtote profanoit les Divins Cantiques, en les faiſant ſervir à la gloire d'un homme mortel. Ils ſoutenoient qu'il chantoit tous les jours cette Hymne dans ſes repas. Ariſtote, ne ſe fiant point au bon tour qu'on pouvoit donner à ſon petit Poëme, ſe retira tout doucement à Chalcis, dans l'Ile d'Eubée, & plaida ſa cauſe de loin par écrit. Athenée rapporte quelques paroles de cette Apologie: mais il ne garantit pas qu'elle ſoit effectivement d'Ariſtote. Phavorin, dans Diogene Laërce, aſſûre qu'Ariſtote écrivit une Harangue dans le genre judiciaire, & qu'il fut le premier qui fit de telles Harangues en ſa propre cauſe, ou que ce fut la premiere fois qu'il en fit pour lui. Nunneſius aſſûre que Seneque, dans ſon Livre *de la Vie heureuſe*, remarque qu'Ariſtote ne fit que celle-là en ſa vie. Quoi qu'il en ſoit, ſon plus ſûr parti étoit de plaider de loin; car ſes accuſateurs étoient des gens qui ne lui auroient jamais donné aucun repos, & qui auroient fait agir tant de machines, qu'enfin ils en auroient trouvé une qui auroit fait le coup. Il n'étoit pas poſſible, grand eſprit comme il étoit, qu'il ne ſe fût quelquefois moqué des baſſeſſes du culte public des Athéniens, & qu'il n'eût jamais dit ſon ſentiment ſur les fourberies des Prêtres. On eût ramaſſé toutes ſes converſations; on eût fait ouir des témoins, en un mot, on l'eût accablé ſans reſſource. Que ſait-on même, s'il ne lui étoit pas échappé quelquefois des impiétés effectives, en penſant ne parler que de la grandeur immuable de l'Etre ſouverainement parfait? Origene dit que le procès d'impiété qu'on vouloit faire à Ariſtote étoit fondé ſur quelques-uns de ſes dogmes. Il dit en un autre endroit que c'eſt un dogme des Péripatéticiens, que les prieres & les ſacrifices ne ſervoient de rien. Apparemment, ils fondoient cela ſur ce faux principe, qu'une Sageſſe infinie ſait de tout temps ce quelle doit faire, & qu'elle ne change point de route ſelon les deſirs ou les intérêts

Digitized by Google

Morale il a parlé en Dieu; & qu'il y a ſujet de douter ſi dans ſes Morales il tient plus du Juriſconſulte que du Prêtre, plus du Prêtre que du Prophete, plus du Prophete que de Dieu? Je rapporterai dans les Remarques quelques éloges encore plus forts que ceux-là (*h*). Le Cardinal Pallavicin ne fait point dif-

humains, comme ſi elle avoit beſoin que nos prieres fuſſent des avis qu'on lui donnât, de ne pas faire ce à quoi il nous ſemble qu'elle eſt toute déterminée. Un tel principe, quand il n'eſt pas rectifié par les lumieres de la Religion, eſt une impiété très-réelle. Ariſtote n'auroit jamais échapé aux Prêtres Athéniens, s'il l'avoient tenu par-là. Ce qu'il répondit à ceux qui voulurent ſavoir la cauſe de ſa retraite, montre qu'il craignoit qu'on ne trouvât contre lui, ou de bonnes preuves ou de mauvaiſes. *Je n'ai pas voulu être cauſe que les Athéniens commiſſent une ſeconde injuſtice contre la Philoſophie.* La premiere avoit été la mort de Socrate. Il ſe ſervit d'un Vers d'Homere, pour ſignifier qu'il ne faiſoit pas bon demeurer dans une ville où la race des délateurs ne décroiſſoit point, les uns ſuccédant aux autres à point nommé. On pourroit croire qu'il ſe ſentoit coupable d'avoir offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le Prêtre de Ceres Eurymedon; & que ce fut ce qui réveilla le zele du perſonnage, qui avoit laiſſé vingt ans en repos la prétendue impiété de l'Hymne. Or il étoit plus dangereux d'offenſer ces Meſſieurs-là en leur perſonne, que de les offenſer en la perſonne de leurs Dieux. Voyez la Remarque (*r*), où nous dirons ce qu'ont penſé quelques Auteurs touchant la cauſe de la fuite d'Ariſtote. J'ai dit ſur la fin de l'Article, qu'Heſychius aſſûre qu'on l'avoit effectivement condamné & exécuté dans Athenes. Je n'uſe point d'hyperbole dans l'expreſſion de *vingt ans*, puis qu'Ariſtote avoit enſeigné treize ans à Athenes, lorſque le procés d'irreligion l'obligea de ſe retirer à Chalcis. Il n'étoit revenu à Athenes, qu'après avoir inſtruit Alexandre, dont il n'étoit devenu Précepteur, qu'après la mort d'Hermias.

(*h*) *On lui a donné quelques éloges encore plus forts, &c.*] „Averroës „a dit, qu'avant qu'Ariſtote fût né, „la nature n'étoit pas entiérement „achevée; qu'elle a reçu en lui ſon „dernier accompliſſement, & la per„fection de ſon être, qu'elle ne ſauroit „plus paſſer outre: que c'eſt l'extré„mité de ſes forces; & la borne de „l'intelligence humaine. Un autre „Philoſophe a enchéri ſur Averroës, „& a dit depuis, qu'Ariſtote étoit une „ſeconde nature". Ces paroles ſont de Balzac, à la page 459 des Diſcours qui ont été imprimés à la ſuite de ſon Socrate Chrétien. Cela me fait ſouvenir des ſcrupules d'un Auteur, qui, voyant que la nature elle-même ſouſcrit aux imaginations d'Ariſtote, n'oſeroit douter de ce qu'il a dit. Un Théologien Eſpagnol prétend que la portée de l'eſprit de l'homme ne va pas juſqu'à pouvoir pénétrer, ſans l'aſſiſtance particuliere d'un Génie, les ſecrets de la nature, autant qu'Ariſtote les a pénétrés. Il croit donc qu'Ariſtote avoit un bon ou un mauvais Ange, qui l'inſtruiſoit inviſiblement de mille choſes à quoi l'intelligence humaine ne ſauroit atteindre. Guillaume Evêque de Paris ſoutient en beaucoup d'endroits de ſes Oeuvres, „que ce „Philoſophe tenoit pour conſeiller de „toutes ſes actions un Eſprit, qu'il „avoit fait deſcendre de la ſphere de „Venus, par le ſacrifice d'un agneau „enchevêtré, & quelques autres cé„rémonies". D'autres ont dit qu'il n'avoit pas eu beſoin de tels ſecours. C'étoit „l'opinion du célébre Theologien Henri de Aſſa, „qu'Ariſtote „avoit pu s'acquérir naturellement „une auſſi parfaite connoiſſance de la „Théologie, que celle qui fut décou„verte à notre premier pere lorſqu'il „s'endormit au paradis terreſtre, ou „à St. Paul en ſon raviſſement". Un Concile, tenu en France ſous Philip-

Digitized by Google

difficulté d'avouer en quelque façon, que ſans Ariſtote, l'Egliſe auroit manqué de quelques-uns de ſes articles de foi (*i*). Les Chrétiens ne ſont pas les ſeuls qui ayent autoriſé ſa Philoſophie: les Mahométans ne s'en ſont guere moins entêtés; & l'on débite, qu'encore aujourd'hui, malgré l'ignorance qu'ils laiſſent régner parmi eux, ils ont des Ecoles pour cette Secte (*k*). Ce ſera un ſujet éternel d'étonnement pour les perſonnes qui ſavent bien ce que c'eſt que Philoſophie, que de voir que l'autorité d'Ariſtote a été tellement reſpectée dans les Ecoles pendant quelques ſiecles, que lorſqu'un diſputant citoit un paſſage de ce Philoſophe, celui qui ſoutenoit la Theſe n'oſoit point dire *tranſeat*; il falloit qu'il niât le paſſage ou qu'il l'expliquât à ſa maniere (*l*): c'eſt ainſi qu'on en uſe

pe Auguſte, fit brûler la Métaphyſique d'Ariſtote. *Un Docteur Anglois de l'Ordre de St. Auguſtin, a laiſſé par écrit, qu'on croyoit alors qu'il n'y avoit que l'Antechriſt qui duſt bien entendre les Livres d'Ariſtote, dont il ſe ſerviroit pour convaincre tous ceux qui entreroient en diſpute contre lui.* Finiſſons cette petite compilation par dire qu'un paſſage d'Agrippa nous apprend que les Théologiens de Cologne ſoutinrent qu'Ariſtote avoit été le précurſeur du Meſſie dans les myſteres de la Nature, comme St. Jean-Batiſte l'a été dans les myſteres de la Grace. Parlant ſans préoccupation ni pour ni contre, on peut dire, que ces Panégyriſtes outrés ſont plus de mal que de bien à la mémoire d'Ariſtote. On pouvoit donner tant de juſtes loüanges à Ariſtote, qu'il n'y a pas moyen d'excuſer ceux qui, non-contens de celles-là, y en ont joint d'hyperboliques.

(*i*) *Le Cardinal Pallavicin . . . avoue . . . que ſans Ariſtote, l'Egliſe auroit manqué de quelques-uns de ſes articles de foi.*] L'Auteur de l'Evangile nouveau du Cardinal Pallavicin ne manqua pas de relever ces paroles du chapitre XIX du VIII Livre, num. 13. *Di cio ſi doveva in gran parte l'obligazione ad Ariſtotele, il quale ſe non ſi foſſe adoperato in diſtinguer accuratamente i generi delle ragioni, noi mancavamo di molti articoli di Fede.* Je me crois obligé de dire, pour agir ſelon les regles de la bonne foi, que le Cardinal Pallavicin n'avance point de lui-même la Maxime qu'on a rapportée, ni comme une obſervation qu'il voulût apprendre au Monde: il ne la rapporte que comme une raillerie maligne du Pere Paul. Il eſt vrai qu'il traite cette raillerie d'impertinente; & qu'il prétend que les Conciles, où l'on diſtingua ſi ſubtilement *la ſubſtance, la perſonne, l'hypoſtaſe*, n'y étoient pas moins ſujets; il eſt vrai, en un mot, qu'il ne nie pas le fait, & qu'il ſe contente de ſe moquer de ceux qui s'en moquent. Le Pere Paul, après avoir rapporté le Décret de la VI Seſſion, allegue ce que l'on y critiqua; & il dit, entre autres choſes, que ceux qui étoient verſés dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique remarquérent que tous les autres Conciles pris enſemble avoient décidé moins d'Articles, que cette ſeule Seſſion, à quoi Ariſtote avoit eu beaucoup de part: *In che haveva una gran parte Ariſtotele, coll' haver diſtinto eſſattamente tutti i generi di cauſe, à che, ſe egli non foſſe adoperato, noi mancavamo di molti articoli di fede.* Les remontrances de la Sorbonne, ſur leſquelles le Parlement de Paris donna un Arrêt contre des Chymiſtes l'an 1629, portoient, *qu'on ne pouvoit choquer les principes de la Philoſophie d'Ariſtote, ſans choquer ceux de la Théologie Scholaſtique reçue dans* l'Egliſe. L'an 1624, le Parle-

Digitized by Google

uſe dans les Ecoles de Théologie, à l'égard de l'Ecriture Sainte. Les Parlemens, qui ont proſcrit toute autre Philoſophie que celle d'Ariſtote, peuvent être mieux excuſés que les Docteurs; car ſoit que les Membres des Parlemens fuſſent perſuadés, comme il y a beaucoup d'apparnce, que cette Philoſophie étoit la meilleure de toutes, ſoit qu'ils ne le cruſſent pas: le bien public a pu les porter à proſcrire les nouveaux dogmes, de peur que les diviſions Académiques ne répandiſſent leurs malignes influences ſur la tranquillité de l'Etat. Ce qui doit donc étonner le plus les hommes ſages, c'eſt que les Profeſſeurs ſe ſoient ſi furieuſement entêtés des Hypotheſes philoſophiques d'Ariſtote. Si l'on avoit eu cette prévention pour ſa Poëtique & pour ſa Rhétorique, il y au-

ment de Paris bannit de ſon reſſort trois hommes, qui avoient voulu ſoutenir publiquement des Theſes contre la doctrine d'Ariſtote; défendit à toutes perſonnes de publier, vendre & débiter les Propoſitions contenues dans ces Theſes, à peine de punition corporelle, & d'enſeigner aucunes maximes contre les anciens Auteurs, & approuvés, à peine de la vie.

(*k*) *Encore aujourd'hui, les Mahométans . . . . . ont des Ecoles pour ſa Secte.*]. „La Philoſophie Péripatéti-„que s'eſt tellement établie par-tout, „qu'on n'en lit plus d'autres par tou-„tes les Univerſités Chrétiennes. „Celles mêmes, qui ſont contraintes „de recevoir les impoſtures de Ma-„homet, n'enſeignent les Sciences „que conformément aux principes „du Lycée, à quoi elles s'attachent „ſi fort, qu'Averroës, Alfarabius, Al-„mubaſſar, & aſſez d'autres Philoſo-„phes Arabes, ſe ſont ſouvent éloi-„gnés des ſentimens de leur Prophe-„te, pour ne pas contredire ceux „d'Ariſtote, que les Turcs ont en „leur idiôme Turqueſque & en Ara-„be, comme Belon le rapporte". l'Auteur, dont j'emprunte ces paroles, dit dans un autre volume, que ſelon la Relation d'Olearius, les Perſes ont toutes les Oeuvres d'Ariſtote expliquées par beaucoup de Commentaires Arabes, qui nomment communément ſa Philoſophie le go-

belet du monde. *Bergeron*, dit-il, *remarque dans ſon Traité des Tartares, qu'ils poſſedent les Livres d'Ariſtote traduits en leur Langue, enſeignant, avec autant de ſoumiſſion qu'on peut faire ici, ſa doctrine à Samarcand, Univerſité du Grand Mogol, & à préſent ville capitale du Royaume d'Usbec.*

(*l*) *Lorſqu'on citoit un paſſage de ce Philoſophe, on n'oſoit point dire* tranſeat: *il falloit ou le nier, ou l'expliquer à ſa maniere.*] Si quelqu'un oſoit conteſter ce fait, je le renverrois à pluſieurs Cours de Philoſophie imprimés dans le XVI ſiecle, où l'on voit régner la méthode que voici. L'Auteur prouve ſa Theſe premierement par autorités, & puis par raiſons. Les preuves par autorités ſont des paſſages d'Ariſtote. La réponſe aux objections comprend auſſi deux parties. On ſatisfait premierement aux paſſages d'Ariſtote qui ſemblent contraires à la Theſe, & qui ſont des preuves d'autorité pour l'autre parti: en ſuite on ſatisfait aux raiſons; mais on ſe garde bien de dire, *J'avoue qu'Ariſtote a cru cela, & je nie neanmoins que ma Theſe, où je ſoutiens une autre doctrine, ſoit fauſſe.* On employe toute ſon induſtrie à donner aux paſſages objectés un ſens qui s'accommode avec la choſe en queſtion. On en uſe encore ainſi dans les Ecoles de Théologie à l'égard de Saint Auguſtin, & de Thomas d'Aquin, parmi ceux de l'Egliſe Romaine.

Digitized by Google

auroit moins de ſujet de s'étonner: mais on s'eſt entêté du plus foible de ſes Ouvrages, je veux dire de ſa Logique & de ſa Phyſique (*m*). Il faut rendre cette juſtice à ſes plus aveugles Sectateurs, qu'ils l'ont abandonné dans les choſes où il a choqué le Chriſtianiſme (*n*). Ces choſes ſont de la derniere conſéquence, puiſqu'il a ſoutenu l'éternité de l'Univers, & qu'il n'a point cru que la Providence s'étendit ſur les Etres ſublunaires. Pour l'immortalité de l'ame, on ne ſait pas bien s'il l'a reconnue (*o*). Nous rapporterons en quelque autre lieu les longues diſputes qui ont régné dans l'Italie ſur ce point de fait. Le célèbre Capucin Valerien Magni

(*m*) *On s'eſt entêté du plus foible de ſes Ouvrages, je veux dire de ſa Logique & de ſa Phyſique.*] Pour être convaincu de la foibleſſe de ces Ouvrages, il ne faut que voir Gaſſendi dans ſon livre intitulé *Exercitationes paradoxales contre Ariſtote.* Il en dit aſſez contre la Philoſophie d'Ariſtote en général, pour perſuader à tout lecteur non-préoccupé, qu'elle eſt très-défectueuſe: mais il ruine en particulier la Dialectique de ce Philoſophe. Il ſe préparoit à critiquer de la même ſorte la Phyſique, la Métaphyſique, & la Morale, lors qu'ayant appris l'indignation formidable du parti Péripatéticien contre lui, il aima mieux abandonner ſon Ouvrage, que s'expoſer à de fâcheuſes perſécutions.

Notez qu'on ne prétend pas nier qu'il ne ſe trouve dans la Logique & dans la Phyſique d'Ariſtote beaucoup de choſes qui marquent l'élévation & la profondeur de ſon génie. On peut convenir de cela, & juger en même temps qu'il y a de l'hyperbole dans les louanges de Caſaubon; & dans ce paſſage du Pere Rapin; „Il ne parut rien de réglé „& d'établi ſur la Logique devant „Ariſtote. Ce génie ſi plein de raiſon & d'intelligence approfondit „tellement l'abyſme de l'eſprit humain, qu'il en pénétra tous les „reſſorts, par la diſtinction exacte „qu'il fit de ſes opérations. On n'avoit point encore ſondé ce vaſte fond „des penſées de l'homme, pour en „connoître la profondeur. Ariſtote „fut le premier qui découvrit cette nouvelle voie, pour parvenir à „la ſcience, par l'évidence de la démonſtration, & pour aller géométriquement à la démonſtration, par „l'infaillibilité du Syllogiſme, l'ouvrage le plus accompli, & l'effort le „plus grand de l'eſprit humain. Voilà en abrégé l'art & la méthode de „la Logique d'Ariſtote, qui eſt ſi „ſûre, qu'on ne peut avoir de parfaite certitude dans le raiſonnement, que par cette méthode: laquelle eſt une regle de penſer juſte „ce qu'il faut penſer". On peut louer dignement le Traité du Syllogiſme de ce Philoſophe, ſans employer des expreſſions ſi outrées. Il y a dans ſa Phyſique pluſieurs Queſtions très-ſublimes, qu'il pouſſe & qu'il éclaircit en grand Maître: mais enfin, le gros, le total de cet Ouvrage, ne vaut rien. La principale ſource de ce défaut eſt qu'Ariſtote abandonna le chemin des plus excellens Phyſiciens qui euſſent philoſophé avant lui. Ils avoient cru que les changemens qui arrivent dans la nature ne ſont qu'un nouvel arrangement des particules de la matiere: ils n'avoient point admis de génération proprement dite. Ce fut un dogme qu'il rejetta; & par cette réjection, il fut dérouté. Il fallut qu'il enſeignât qu'il ſe produit de nouveaux êtres, & qu'il s'en perd: il les diſtingua de la matiere, il leur donna des noms inconnus, il affirma, ou il ſuppoſa des choſes dont il n'avoit aucune idée diſtincte.

Digitized by Google

Magni publia un Ouvrage de l'Athéiſme d'Ariſtote, l'an 1647. Il y avoit alors 130 ans que Marc Antoine Venerius avoit publié une Philoſophie, qui montre pluſieurs contrariétés entre les dogmes d'Ariſtote, & les vérités de la Religion. Campanella ſoutint la même choſe dans ſon Livre *de Reductione ad Religionem*, qui fut approuvé à Rome, l'an 1630. On a ſoutenu en Hollande, depuis peu, dans la Preface de quelques Livres, que la doctrine de ce Philoſophe ne differe pas beaucoup du Spinoziſme. Cependant, ſi l'on en veut croire quelques Péripatéticiens, il n'ignoroit pas le myſtere de la Trinité (*p*). Il fit une belle

Or il eſt auſſi impoſſible de bien philoſopher ſans l'évidence des idées, que de bien naviger ſans voir l'étoile polaire, ou ſans avoir une bouſſole. C'eſt perdre la tramontane, que d'abandonner cette évidence: c'eſt imiter un voyageur, qui dans un pays inconnu ſe déſeroit de ſon guide; c'eſt vouloir roder de nuit ſans chandelle dans une maiſon dont on ignore les êtres. Chacun ſait le nombre infini de formes & de facultés diſtinctes de la ſubſtance, que les ſectateurs d'Ariſtote ont introduites: il leur avoit ouvert ce chemin d'égarement; & ſi dans le XVII ſiecle la Phyſique a reparu avec quelque luſtre, ce n'a été que par la reſtauration des anciens principes qu'il avoit quittés; ce n'a été que par la culture de l'évidence; c'eſt enfin parce que l'on a exclus de la doctrine des générations ce grand nombre d'entités, dont notre eſprit n'a aucune idée, & que l'on s'eſt attaché à la figure, au mouvement, & à la ſituation des particules de la matiere, toutes choſes que l'on conçoit clairement & diſtinctement.

(*n*) *On doit cette juſtice à ſes plus aveugles ſectateurs, qu'ils l'ont abandonné . . . . où il a choqué le Chriſtianiſme.*] Je ne veux pas néanmoins entrer en procès contre Luther, pour les Théologiens de Cologne. Il leur reproche, & à ceux de Louvain auſſi, qu'ils défendent ou qu'ils adouciſſent par des interprétations forcées les plus grandes & les plus impies abſurdités d'Ariſtote. De quoi n'eſt point capable l'entêtement?

(*o*) *On ne ſait pas s'il a reconnu l'immortalité de l'ame.* Pomponace, & Niphus, ont eu une groſſe querelle ſur ce ſujet. Le premier ſoutint qu'on ne pouvoit accorder l'immortalité de l'ame avec les principes d'Ariſtote: le dernier s'engagea à ſoutenir le contraire. Voyez le Diſcours de la Mothe le Vayer ſur l'immortalité de l'ame, & Bodin, à la page 15 de la Préface de la Démonomanie.

(*p*) *Selon quelques Péripatéticiens, il n'ignoroit point le myſtere de la Trinité.*] Emanuel de Moura, diſputant contre ceux qui accuſent Ariſtote d'Athéiſme, dit, 1°. qu'une femme le cageola ſi bien, quelle lui fit conſulter l'Oracle d'Apollon: 2°. qu'il ordonna par ſon teſtament, que l'on dédiât à Jupiter & à Minerve les effigies de certains animaux qu'il avoit voués pour le ſalut de Nicanor: 3°. qu'il confeſſe au premier Livre du Ciel & du Monde, *qu'il avoit offert trois ſacrifices aux Dieux en reconnoiſſance des trois perfections découvertes en eux.* On conclut de ces paſſages, non ſeulement qu'il croyoit des Diables, & qu'il étoit ſuperſtitieux; mais auſſi, qu'il avoit connu *la Trinité des perſonnes avec l'unité d'eſſence, comme a voulu Salmeron, & auparavant lui George Trapezonce, qui a fait un Livre entier de la Conformité de la doctrine d'Ariſtote avec la Sainte Ecriture.* Naudé, dont j'emprunte ce qu'on vient de lire, remarque qu'*E-*

Digitized by Google

belle mort (*q*), & il jouit de la félicité éternelle (*r*). Il compoſa un très-grand nombre de Livres, dont une aſſez bonne partie eſt parvenue juſques à nous. Il eſt vrai que certains Critiques forment mille doutes ſur cela. Nous parlons des aventures de ces Livres dans les Remarques ſur

manuel de Moura impoſe manifeſtement à Philoponus, qui ne dit rien autre choſe, ſuivant le texte Grec, & la vieille Traduction conforme à celle de Nunnefius, ſi non qu'Ariſtote, ayant atteint l'âge de 16 ans, fut conſeillé par l'Oracle Pythien de s'adonner principalement à la philoſophie . . . . . Les trois ſacrifices qu'il fit aux Dieux, (c'eſt Naudé qui parle,) *ou la connoiſſance de la Trinité que lui ont donné beaucoup de Docteurs Catholiques ;* „ſont toutes „chimeres, qui ont pris leur origi„ne & fondement ſur ce qu'il dit en „ſon premier Livre du Ciel, parlant „du nombre ternaire, *C'eſt pourquoi nous avons coutume de nous ſervir dans les ſacrifices que nous offrons aux Dieux, de ce nombre pris de la nature.* Duquel „paſſage on ne ſauroit conclurre autre „choſe, ſinon qu'Ariſtote dit que l'on „ſe ſervoit en ſon temps du nombre „de trois aux ſacrifices; ce qui nous „eſt auſſi témoigné par Theocrite." Après cela, Naudé remarque, que le Cardinal Boſſarion *ſe moque de Trapezonce, de ce qu'il avoit tant pris de peine pour prouver par ce texte, qu'Ariſtote avoit eu une entiere connoiſſance de la Trinité.* Les Scholaſtiques modernes ne démordent pas de ces prétentions.

(*q*) . . . . *il fit une belle mort*] Se ſentant proche de ſa fin, il verſa un torrent de larmes, & tout pénétré de douleur & d'eſpérance, il implora la miſéricorde du ſouverain Etre. Il approuvoit extrêmement une Sentence d'Homere, qui porte qu'il ne ſied pas mal aux Dieux de ſe revêtir de la nature de l'homme, afin d'éclairer le Genre humain. C'étoient des preſſentiments de l'Incarnation du Fils de Dieu. Voilà ce que nous liſons dans Cœlius Rhodiginus. Son autorité dans un fait de cette nature ne vaut gueres mieux que rien. D'autres parlent bien autrement des dernieres heures d'Ariſtote: Ils diſent qu'il „mourut de „déplaiſir de n'avoir pu comprendre „la cauſe du flux & du reflux de „l'Euripe. Sur quoi, quelques Mo„dernes ont inventé cette fable, qui „depuis a eu cours, que ce Philo„ſophe ſe précipita dans l'Euripe, „en diſant ces paroles, *Que l'Euripe „m'engloutiſſe, puiſque je ne le puis „comprendre*". Diogene Laërce cite un Auteur nommé Eumelus, qui avoit dit qu'Ariſtote s'étant réfugié à Chalcis, s'empoiſonna à l'âge de ſoixante-dix ans. Apollodore me paroît plus digne de foi; il a dit que ce grand homme mourut de maladie, à l'âge de ſoixante-trois ans.

(*r*) . . . . *il jouit de la félicité éternelle.*] Sepulvéda, l'un des plus ſavans hommes du XVI ſiecle, n'a point héſité à le placer parmi les Bienheureux: il a ſoutenu publiquement ſon opinion, & par écrit. Le Jéſuite Gretſerus le reprend d'avoir été trop hardi: mais néanmoins, il avoue qu'il incline en faveur d'Ariſtote, auſſi bien que Sepulvéda, dont *il n'improuve en cela que la façon de parler affirmative.* Joignez à ceci ce que j'ai cité de Cœlius Rhodiginus, & ce que des gens de poids ont remarqué touchant la raiſon qui obligea Ariſtote à ſortir d'Athenes. Albert le Grand a ſoutenu, qu'on le chaſſa, à cauſe de ſes bonnes mœurs: Gretſerus, dans ſa Diſpute contre Sepulvéda, touchant le ſalut d'Ariſtote, *ne doute point qu'il n'ait voulu éviter, par ce baniſſement volontaire, la néceſſité où on vouloit le réduire, de rendre à des Idoles un culte qu'il croyoit n'être dû qu'à Dieu ſeul.* Nous avons donc en ſa perſonne un illuſtre réfugié pour la vraie Religion. Origene a favorablement interprété cette ſuite d'Ariſtote; car lors qu'il explique le précepte que notre Seigneur donne à ſes Apôtres, *de fuir d'une ville où ils ſeroient perſécutés, dans une autre,*

Digitized by Google

ſur l'Article TYRANNION. Il fut extrèmement honoré dans ſa patrie (*s*); & il y a eu des Hérétiques qui vénéroient ſon image conjointement avec celle de Jeſus-Chriſt. Je n'ai point trouvé que les Antinomiens *portaſſent plus de reſpect à ce ſage Païen, qu'à la Sageſſe incréée* (*t*); ni que les *Aëtiens ayent*

il dit à Celſus, qui ſe moquoit de cela *avec ſes profanations ordinaires, que l'éloignement d'Ariſtote dont nous parlons a été conforme à la Morale de l'Evangile, & qu'il fit la même choſe, étant pourſuivi calomnieuſement, que Jéſus-Chriſt conſeille à ſes diſciples.*

J'ai cité un paſſage d'Agrippa, où il eſt parlé d'un Livre intitulé *du Salut d'Ariſtote*. Mr. Voet, qui avoit une ſi ample connoiſſance des Livres, n'avoit point vu celui-là: mais il en ſavoit à-peu-près l'année de l'impreſſion: il dit dans une Theſe ſoutenue le 15 de Décembre 1638, qu'il y avoit 140 ans qu'on l'avoit fait imprimer à Oppenheim, & que François Junius en avoit vu un Exemplaire. Il ajoûte qu'un certain Lambertus *de Monte*, Auteur d'un Commentaire ſur la Phyſique d'Ariſtote, où l'an 1486 on le qualifie Docteur en Théologie, avoit écrit du Salut de ce Philoſophe. Vous trouverez dans un Ouvrage intitulé *de la Piété d'Ariſtote envers Dieu & les hommes*, que Fortunius Licetus dédia à Innocent X, & qui fut approuvé par deux Inquiſiteurs généraux, pluſieurs raiſons par leſquelles il s'efforce de perſuader qu'Ariſtote n'eſt point damné.

(*s*) *Il fut extrèmement honoré dans ſa patrie.*] Elle avoit été ruinée par le Roi Philippe: mais Alexandre la fit rebâtir à la priere d'Ariſtote. Les habitans, pour reconnoître ce bienfait, conſacrérent un jour de fête à ce Philoſophe; & lorſqu'il fut mort à Chalcis, dans l'Ile d'Eubœe, ils tranſportérent ſes os chez eux, ils dreſſérent un autel ſur ſon monument, ils donnérent à ce lieu le nom d'Ariſtote, & y tinrent dans la ſuite leurs aſſemblées. Mandeville, dans la fabuleuſe Relation de ſes Voyages, dit que tout cela ſubſiſtoit encore de ſon temps; c'eſt-à-dire, dans le XIV ſiecle.

(*t*) *Il y a eu des Hérétiques, qui vénéroient ſon image avec celle de Jeſus-Chriſt. Je n'ai point trouvé que les Antinomiens lui portaſſent plus de reſpect qu'à la Sageſſe incréée.*] Voici un paſſage du P. Rapin. „Les Carpocratiens furent condamnés pour „avoir mis l'image de ce Philoſophe „avec celle de Jeſus-Chriſt, & pour „l'avoir adorée par une extravagance „de zele pour ſa doctrine. Les Aë„tiens furent excommuniés par l'E„gliſe, & par les Ariens même dont „ils étoient ſortis, parce qu'ils don„noient à leurs diſciples les Catégo„ries d'Ariſtote pour Catéchiſme. „Les Antinomiens allérent juſques „à cet excès d'impiété que de porter „plus de reſpect à ce ſage Païen, „qu'à la Sageſſe incréée". Je n'avois jamais ſi bien connu qu'en cet endroit-ci, que cet agreable Ecrivain ne ſe donnoit pas la peine de conſulter les Originaux. J'avoue que Baronius, ſous l'année que le Pere Rapin cite, dit que les Carpocratiens avoient des images, & entre autres celle de Jeſus-Chriſt, (qu'ils diſoient avoir été faite par Pilate,) celle de Pythagoras, celle de Platon, celle d'Ariſtote, & qu'ils leur rendoient la vénération que les Payens rendoient aux Idoles: mais cela ne méritoit pas d'être allégué; car outre que Baronius ne dit point que ç'ait été la raiſon pourquoi on condamna ces Hérétiques, il ne paroît pas qu'ils ayent eu plus de zele pour la doctrine d'Ariſtote, que pour celle des autres Philoſophes dont ils vénéroient les images. Mon Edition de Baronius ne contient pas un ſeul mot ſous l'année 208, de ce que le P. Rapin raconte. Auſſi n'eſt-il pas poſſible, que des gens qui ſont ſortis des Ariens ſoient chaſſés de la communion de l'Egliſe au commencement du III ſiecle. C'eſt ſous l'an 356, que Baronius a parlé d'Aëtius; il rapporte un

Digitized by Google

ayent été excommuniés, parce qu'ils donnoient à leurs disciples les Catégories d'Aristote pour Catéchisme: mais j'ai bien lu quelque part, qu'avant la Réformation, il y a eu des Eglises en Allemagne, où l'on lisoit au peuple tous les Dimanches la Morale d'Aristote, au lieu de l'Evangile (*v*). Il n'y a gueres de marques de zele pour la Religion, que l'on n'ait données pour le Péripatétisme. Paul de Foix, célèbre par ses Ambassades & par son érudition, ne voulut pas voir à Ferrare François Patrice, parce qu'il apprit que ce savant homme enseignoit une autre Philosophie que la Péripatéticienne. C'étoit pratiquer envers les ennemis d'Aristote ce que les zélateurs veulent qu'on fasse à l'égard des Hérétiques. Après tout, il ne faut pas s'étonner que le Péripatétisme, tel qu'on l'enseigne depuis plusieurs siecles, trouve tant de protec-

long passage de Suidas, où l'on trouve, non pas que cet Hérétique donnoit à ses Sectateurs les Catégories d'Aristote pour Catéchisme; mais qu'il leur expliquoit les choses selon la méthode des Catégories d'Aristote. C'est qu'il étoit fort versé dans les subtilités & dans les disputes de la Dialectique. C'est ainsi que présentement, un scholastique Espagnol, qui entreprendroit d'expliquer un point de foi, le bâtiroit selon le plan de l'Ecole. Pourroit-on dire qu'il substitueroit les Ouvrages d'Aristote à nos Livres de Religion? Citer Eusebe au chap. 27 de son Histoire, est une maniere de citer insoutenable. Je ne pense pas que cet Auteur ait rien dit sur les Antinomiens.

(*v*) *En quelques Eglises d'Allemagne, ... on lisoit la Morale d'Aristote, au lieu de l'Evangile.*] Je cite mon Auteur: c'est Mr. Spanheim le pere, dans la Harangue séculaire, qu'il prononça à Geneve, l'an 1635. Si l'on me demande un autre témoin, & qu'on veuille se contenter de Magirus, je le produirai. *Un moine de Tubinge*, dit-il, *au lieu de prêcher, lisoit un Livre de la Morale d'Aristote; il disoit communément, que comme Jean Baptiste avoit été le précurseur de Christ dans ce qui regarde la Théologie, Aristote l'avoit été dans ce qui regarde la Physique.*

(*x*) *Il n'est pas étonnant que le Péripatétisme ..... trouve tant de protecteurs.*] Si tous ceux qui ont embrassé la Philosophie de Mr. Des Cartes avoient eu cette sage retenue qui fait qu'on s'arrête quand on est parvenu jusques à un certain point; s'ils avoient su discerner ce qu'il faut dire & ce qu'il faut taire, ils n'auroient pas tant fait crier contre la Secte en général. La méthode des anciens maîtres étoit fondée sur de bonnes raisons. Ils avoient des dogmes pour tout le monde, & des dogmes pour les disciples initiés aux mysteres. Quoi qu'il en soit, l'application qu'on a voulu faire des principes de Mr. Des Cartes aux dogmes de la Religion, a fait un grand préjudice à sa Secte, & en arrête les progrès. C'est un cas presque inévitable. Les anciens Peres se plaignirent extrêmement de la Secte d'Aristote, & c'est une plainte presque générale, que la Philosophie fait tort à la Théologie: mais d'autre côté, il est certain que la Théologie nuit à la Philosophie. Ce sont deux Facultés, qui ne s'accorderoient gueres sur le réglement des limites, si la voie de l'autorité toujours dans les intérêts de la premiere n'y donnoit bon ordre.

(*y*) *Les premiers Réformateurs ont beaucoup crié contre le Péripatétisme.*] Voici encore un passage du P. Rapin. „Rien ne fit plus d'honneur à la

Digitized by Google

tecteurs (*x*), & qu'on en croye les intérêts inſéparables de ceux de la Théologie ; car il accoutume l'eſprit à acquieſcer ſans évidence. Cette réunion d'intérêts doit être aux Péripatéticiens un gage de l'immortalité de leur Secte, & aux nouveaux Philoſophes un ſujet de diminuer leurs eſpérances. Joint qu'il y a des doctrines d'Ariſtote, que les modernes ont rejettées, & qu'il faudra enfin adopter. Les Théologiens Proteſtans ont bien changé de maxime, s'il eſt vrai que les premiers Réformateurs ayent autant crié que l'on dit contre le Péripatétiſme (*y*). Le genre de mort qui peut à certains égards faire plus d'honneur à la mémoire d'Ariſtote, eſt de dire que le chagrin de n'avoir pu découvrir la cauſe du flux & du reflux de l'Euripe lui cauſa la maladie dont il mou-

„doctrine de ce grand homme dans „le ſiécle paſſé, que les invectives „atroces de Luther, de Melanchton, „de Bucer, de Calvin, de Poſtel, de „Paul Sarpi, & de tous ceux qui „écrivirent alors contre l'Egliſe Ro„maine. Car ils ne ſe plaignent „tous d'Ariſtote, que parce que la „ſolidité de ſa méthode donne un „grand avantage aux Catholiques, „pour découvrir les ruſes & les ar„tifices des faux raiſonnemens dont „ſe ſert l'Héreſie, pour déguiſer le „menſonge, & détruire la vérité.„ Dans un autre Ouvrage, cet Auteur ne parle pas ſi en l'air, ni avec ſi peu de preuves. „Saint Thomas, „*dit-il*, s'eſt ſervi de la méthode d'A„riſtote, avec tant de ſuccès, pour ex„pliquer la doctrine de l'Egliſe Ro„maine, que Bucer, un des plus „grands ennemis qu'ait eu notre Re„ligion, avoit coutume de dire: *Qu'on „ſupprime les Ouvrages de Saint Tho„mas, & je détruirai l'Egliſe Romaine.* „Ce fut cette méthode priſe d'Ariſ„tote, qui rendit la doctrine de notre „Religion ſi redoutable à tous les „Novateurs des derniers ſiécles, que „ne pouvant y réſiſter, ils entrepri„rent de la décrier, en déclamant „contre les Scholaſtiques, & princi„palement contre Ariſtote, duquel „ils avoyent auparavant emprunté la „méthode, qui s'eſt établie dans „l'école depuis Saint Thomas. Les „Anabaptiſtes commencérent les pre„miers à rendre l'uſage univerſel de „la Philoſophie ſuſpect à ceux de leur „Secte, dans tout le Septentrion, où „ils eurent de l'autorité; & ils ſe „ſervirent des paroles de Saint Paul „aux Coloſſiens, pour l'interdire dans „leurs écoles. Luther ſe déclara a„vec tant de chaleur contre la Phi„loſophie d'Ariſtote, qu'il avança „dans des Theſes ſoutenues à Hei„delberg l'année 1518, qu'on ne pou„voit raiſonner ſelon les principes „de ce Païen, ſans abandonner les „maximes de la ſageſſe de Jeſus„Chriſt; & il ne laiſſe paſſer aucune „occaſion dans ſes Ouvrages de s'em„porter contre ce Philoſophe: en „quoi il a été ſuivi de Zuingle, de „Pierre Martyr, de Zanchius, de Me„lanchthon, & de tous ceux qui ont com„battu la doctrine de l'Egliſe Romaine. „Ce qui a fait dire à Melchior Cano, „Evêque des Canaries, le plus diſert „de tous les Scholaſtiques, que les „Lutheriens avoient un grand mé„pris pour la Philoſophie qui s'en„ſeignoit alors en l'école. Calvin ne „parle jamais d'Ariſtote qu'avec tou„te l'aigreur & toute l'amertume de „ſtile que lui inſpiroit ſon génie „naturellement chagrin & médiſant. „Et ce fut ainſi qu'en uſérent tous „ceux qui écrivirent dans les der„niers ſiécles contre l'Egliſe Romai„ne".

Digitized by Google

mourut (z). Quelques-uns disent que s'étant réfugié dans l'Ile d'Eubœe, à cause d'un procès d'irreligion qu'on lui faisoit à Athenes, il s'empoisonna. Mais il n'avoit que faire de sortir de cette Ville, pour se délivrer de la persécution par cette voie. Hesychius assure, non seulement qu'il y eut arrêt de mort contre lui, à cause d'une Hymne qu'il avoit faite en l'honneur de son beau-pere; mais aussi, qu'il avala de l'aconit en exécution de l'Arrêt. Si la chose étoit véritable, elle seroit rapportée par plus d'Auteurs. Voyez les Remarques (*g*) & (z).

Le nombre des Ecrivains anciens & modernes, qui ont travaillé sur Aristote, soit pour le commenter, soit pour le traduire, est infini. On en trouve une Liste, mais qui n'est pas

(z) Le genre de mort le plus honorable pour Aristote seroit de dire que le chagrin de n'avoir pu découvrir la cause du flux & reflux de l'Euripe lui causa la maladie dont il mourut.] Ce genre de mort seroit une preuve de l'ardeur immense avec laquelle Aristote auroit fouillé dans les secrets de la Nature. Il marqueroit une extrême sensibilité pour la gloire d'avoir appris au Genre-humain les mysteres les plus cachés. Ne seroit-ce pas mourir au lit d'honneur? Ne seroit-ce pas s'être appliqué à la charge, avec la ferme résolution de venir à bout de son entreprise, ou de mourir à la peine? Je trouve que ceux qui ont dit que le génie d'Aristote n'avoit point d'autres bornes que celles de la Nature, ou qu'il avoit été admis à la plus intime confidence, & au Sécrétariat de la Nature, ne devroient point admettre d'autre tradition touchant sa mort, que celle dont je parle ici. Un confident qui se voit disgracié, & qui éprouve sur ses vieux jours qu'on lui fait mystere d'une chose, ne doit point survivre à cette chute. Sérieusement parlant, je ne pense pas qu'Aristote ait été assez mal-habile homme, pour mourir d'un tel chagrin. *Quelle apparence, qu'un homme aussi avisé que lui eût pu se résoudre .... à s'abandonner au chagrin & au desespoir de ne pouvoir comprendre le flux & reflux; lui qui sentoit son esprit borné sur tant d'autres choses, qu'il ignoroit sans en avoir d'inquiétude?*

Au reste, on attribue souvent à Justin Martyr, & à Grégoire de Nazianze, ce qu'ils n'ont point dit touchant la mort d'Aristote. Ils n'ont point dit qu'il se précipita dans l'Euripe. Justin dit seulement, que la honte de n'avoir pu découvrir la cause du phénomene qu'on y voyoit le fit mourir de chagrin. St. Grégoire de Nazianze, à proprement parler, n'en dit pas autant: il se contente de ne point contredire Julien, qui avoit allégué Aristote comme un exemple d'une si grande passion pour l'étude, qu'elle lui avoit donné la mort. Ceci est fort remarquable, & je ne sai si quelqu'un s'en est encore apperçu. Plusieurs personnes, n'ayant pas pour les Peres de l'Eglise tout le respect qu'il faudroit, se plaisent à les taxer d'une aveugle crédulité. Ils les accusent nommément d'avoir diffamé Aristote au sujet de l'Euripe: mais il y a quelque apparence que Julien l'Apostat avoüoit le fait dont Justin Martyr a parlé; car il paroît par la réponse de St. Grégoire de Nazianze, que cet Empereur avoit joint Homere avec Aristote, pour produire deux exemples d'une avidité de savoir qui avoit causé la mort. Or selon la tradition qui concerne Homere, il mourut de déplaisir de n'avoir pas pu entendre la réponse que lui firent

Digitized by Google

pas complete, dans quelques-unes des Editions de toutes ſes Oeuvres. Voyez auſſi un Traité du Pere Labbe, qui a pour Titre *Ariſtotelis & Platonis Græcorum Interpretum typis hactenus editorum brevis Conſpectus*, & qui fut imprimé à Paris, l'an 1657, *in 4.* Mr. Teiſſier nomme quatre Auteurs qui ont compoſé la Vie d'Ariſtote, ſavoir Ammonius, Guarin de Veronne, Jean Jacques Beurerus, & Leonard Aretin. Il a oublié Jerôme Gemuſæus, Médecin & Profeſſeur en Philoſophie à Bâle, Auteur d'un Livre, *de Vitâ Ariſtotelis, & ejus Operum Cenſura.*

ARTEMIDORE, celui qui a écrit ſur les ſonges, étoit d'Epheſe: néanmoins il s'eſt donné le ſurnom de *Daldianus* dans ce livre-là, afin de faire honneur (*a*) à la patrie de ſa mere.

certains pêcheurs. On peut donc croire que Julien avoit adopté une tradition ſemblable touchant Ariſtote & l'Euripe. Je conviens néanmoins, qu'il ſe pourroit faire qu'il n'eût voulu dire, ſi non qu'Ariſtote obſerva avec tant d'aſſiduité les mouvemens de l'Euripe, & médita ſi profondément ſur ce ſujet, que cette forte application de corps & d'eſprit ruina ſa ſanté, & lui attira la maladie qui le fit mourir. Je croirois cela plutôt que toute autre choſe.

Le Giraldi dit, 1°. que Juſtin Martyr aſſûre qu'Ariſtote mourut pour n'avoir pu découvrir la cauſe du flux & du reflux de l'Euripe: 2°. que Procope, au IV Livre de ſon Hiſtoire, l'a dit auſſi: 3°. que Grégoire de Nazianze, ayant obſervé qu'il en prit très-mal à Homere de n'avoir pu ſoudre une queſtion, mépriſe tout auſſitôt la Philoſophie d'Ariſtote à l'égard des varietés de l'Euripe, qui le firent mourir: 4°. que le Commentateur Grec de ce Pere rapporte que ce Philoſophe ſe précipita dans ce bras de mer, en diſant, *Que l'Euripe me tienne, puis que je n'ai pu le tenir:* 5°. qu'il faut recueillir de là, que la fortune a été contraire aux impies, non ſeulement dans la vraie Religion, mais auſſi dans la fauſſe.

(*a*) *Afin de faire honneur à la patrie de ſa mere.*] Epheſe, dit-il, d'où à la tête de pluſieurs livres j'ai déclaré que j'étois, eſt aſſez illuſtre par elle-même, & par les louanges que pluſieurs perſonnes dignes de foi lui ont données: mais la petite ville de Daldia eſt demeurée juſqu'ici dans l'obſcurité, faute de tels Panégyriſtes: puis donc que c'eſt ma patrie du coté de ma mere, je veux lui témoigner ainſi ma reconnoiſſance. Cela me ſeroit plus ſuſpect de vanité ſi j'y voyois plus de façon & plus de myſtere: mais l'ingénuité avec laquelle cet Auteur s'exprime, me fait juger qu'il parloit ſelon l'uſage d'alors, & ſans attacher aux paroles les mêmes idées que l'on y attacheroit aujourd'hui. Il falloit s'en tenir à cette raiſon, & n'en pas chercher deux autres comme a fait Mr. Rigaut: l'une priſe de ce qu'Apollon avoit inſpiré à Artémidore dans la ville de Daldia le deſſein d'expliquer les ſonges; l'autre priſe de ce qu'y ayant un autre Artémidore d'Epheſe, il falloit que l'interprete des ſonges ne ſe donnât pas le ſurnom d'Epheſien, occupé déjà par l'autre. Cette derniere raiſon plus mauvaiſe que la précédente, à été adoptée pourtant par un homme de mérite. Artemidore la réfute lui même invinciblement, puiſqu'il déclare qu'il s'eſt dit d'Epheſe dans un grand nombre de livres. Il ne ſongeoit donc pas à empêcher que l'on ne le confondît avec Artémidore le Géographe. On le connoiſſoit ſans doute beaucoup mieux en qualité d'Epheſien qu'en qualité de Daldien.

Digitized by Google

mere. Il s'étoit surnommé Ephésien dans d'autres livres. Il vivoit sous Antonin Pius, comme il nous l'apprend lui même, quand il dit qu'il a connu un Athlete qui ayant songé qu'il avoit perdu la vûe, remporta le prix de la course dans les jeux que cet Empereur fit célébrer. Jamais Auteur n'a plus travaillé pour un sujet raisonnable, qu'Artemidore a travaillé pour un sujet très-indigne (*b*) d'un homme de jugement. Il ne se contenta pas d'acheter tout ce qui avoit été écrit sur l'explication des songes, ce qui montoit à plusieurs (*c*) volumes: il employa de plus beaucoup d'anneés à voyager, afin de faire des connoissances avec les diseurs de bonne aventure. Il eut un grand commerce avec eux dans les villes & dans les assemblées de la Grece, dans l'Italie, & dans les Iles les plus peuplées,

(*b*) *Très-indigne d'un homme de jugement.*] Quand on ne seroit point convaincu par sa propre expérience, qu'il n'y a rien de plus confus, ordinairement parlant, que les idées qu'on appelle songes, il ne faudroit que considérer les propres maximes de cet Auteur, pour être persuadé que son art ne mérite pas l'attention d'un homme sage. Il n'y a point de songe qu'Artémidore ait expliqué d'une certaine maniere, qui ne puisse souffrir une explication toute différente, & cela avec la même probabilité, & avec des rapports aussi naturels pour le moins que ceux qui servent de fondement à cet interprete. Je ne dis rien du tort que l'on fait aux Intelligences à la direction des quelles il faut nécessairement que l'on attribue nos songes si l'on veut y trouver un présage de l'avenir. Quelle maniere d'enseigner leur donne-t-on? Qu'elle seroit indigne de leurs lumieres, de leur gravité, en un mot de ce qu'elles sont! Si elles ne savent pas mieux instruire, quelle malignité! Ne pourroit-on pas se plaindre mille fois de son bon Ange aussi bien que de son mauvais Génie? Ce qui me passe, c'est de voir qu'Artémidore ait tant travaillé à se persuader une doctrine qui pouvoit lui causer mille chagrins: car ne devoit-il pas craindre de songer ce que son art lui montroit comme un songe de mauvais augure? Il avoit trouvé par ses recherches que quand un voyageur songe qu'il a perdu la clé du logis, c'est un signe qu'on lui a débauché sa fille. Si Artémidore eût fait un tel songe hors de chez lui, n'eût-il pas cru qu'on laissoit aller le chat au fromage dans sa maison? auroit-il eû bien à faire de savoir cela? N'eût-il pas mieux valu que cette pensée ne lui fût pas venue? Il nous conte qu'ayant songé que sa femme lui avoit fait des insultes, il en fut le lendemain tout troublé, quand il vit venir vers lui un homme qui n'étoit pas de ses amis. Voilà comment par la vertu de son *Onirocrisie* il convertissoit un mal imaginaire en un mal réel.

L'objection que je viens de faire & que je fonde sur l'idée que nous donnent de la nature Angélique les Docteurs Chrétiens, me paroît très-forte, en supposant la vérité de cette idée: mais si l'on suivoit un système différent de celui-là, & qui ne répugne point à la possibilité des choses, on affoibliroit beaucoup cette objection. Ce seroit de dire qu'il y a beaucoup d'Esprits non-seulement plus bornés que l'homme à certains égards, par rapport à la maniere de s'expliquer, mais aussi plus volages, & plus capricieux que l'homme. Que sait-on s'ils n'aiment pas à se divertir à nos dépens, & à nous faire courir après des énigmes, où ils mêlent tout exprès du puerile & du frivole pour se procurer un spectacle plus ridicule? Que sait-on

Digitized by Google

plées, & il ramaſſa par-tout les vieux ſonges, & l'événement qu'on diſoit qu'ils avoient eû. Il mépriſa les médiſances de ces gens graves (*d*) & à ſourcil froncé, qui traitent d'eſcrocs, d'impoſteurs & de joueurs de gobelets ceux qui ſe mêlent de prédire, & ſans avoir égard à ce que les Catons en diroient, il pratiqua pluſieurs années ces devins. En un mot il conſacra tout ſon temps & toutes ſes veilles à courir après des ſonges, & il croyoit que ce grand travail lui avoit fourni de quoi (*e*) payer de raiſon & d'expérience. Il eut grand ſoin d'inſtruire ſon fils aux mêmes ſciences, comme il paroit par les deux livres qu'il lui dédia. Je m'étonne moins qu'il ſe ſoit ſi fortement occupé de cette matière, quand je ſonge qu'il croyoit y avoir été pouſſé par les conſeils, & en quel-

ſi nous ne leur ſervons pas de jouet, comme les bêtes nous en ſervent? Que fait-on s'ils ne trouvent pas dans le mouvement de nos eſprits animaux un obſtacle qu'ils ne peuvent vaincre lorsqu'ils ſouhaiteroient de ſe rendre intelligibles? Quoi qu'il en ſoit, la raiſon veut que l'homme ſe garde bien de faire un art de cela, & qu'il conſidére un tel art comme la plus chimérique & la plus vaine de toutes les occupations.

(*c*) *Ce qui montoit à pluſieurs volumes.*] J'ai déjà témoigné mon étonnement, qu'il y ait eû des perſonnes qui ayent fort travaillé à ſe convaincre de la prétendue ſcience des ſonges. Je ne m'étonnerois pas que pluſieurs ſoi-diſans Devins ſe vantaſſent de la poſſéder: ils pouvoient gagner leur vie à cela, & profiter des ſonges d'autrui ſans ſe chagriner des leurs; car ils pouvoient n'avoir nulle foi pour l'art dont ils faiſoient profeſſion. Mais je ne ſaurois juger ainſi d'Artémidore, ni de tant d'autres Auteurs graves qui ont écrit ſur l'explication des ſonges. Ils y étoient trompés tous les premiers. Mr. Rigaut en nomme 19. qui avoient tous précédés Artémidore ſelon lui. Tout à ce moment je rappelle dans ma mémoire que Lyſimachus, fils de la fille d'Ariſtide, gagnoit ſa vie à interpréter des ſonges dans un carrefour. La miſere l'avoit reduit à cela. Il eût fait moins de tort à la glorieuſe mémoire de ſon ayeul; ſi au lieu de cette maniere d'Almanach dont il ſe ſervoit pour répondre aux conſultans, il eût manié une alêne & du ligneul afin de raccommoder de vieux Souliers.

(*d*) *Il mépriſa les médiſances de ces gens graves & à ſourcil froncé.*] Ces gens-là ont tort quelquefois, & l'on fait bien d'aller toujours ſon chemin en ces rencontres ſans avoir égard à leur critique. Artémidore ſe trouvoit-il dans le cas? étoit-il beaucoup moins blâmable que ceux qui à l'imitation de Catulle ſe moquent injuſtement de la cenſure chagrine des vieux barbons? Les ſages Lecteurs n'auront pas beaucoup de peine à juger de tout ceci; je leur en laiſſe le ſoin, & me contente de leur mettre devant les yeux les phraſes d'Artémidore. *Partim vero cum omnes vates ex foro profligati eſſent, ut pote quos mendicos, præſtigiatores, ac ſcurras appellant, hi qui gravi ſimulato vultu ſupercilia contrahunt, cum eis tamen omni ſpretâ calumniâ, per multos annos converſatus ſum.*

(*e*) *De quoi payer de raiſon & d'expérience.*] Il faut l'entendre lui même. *Semper experientiam & regulam teſtes meorum ſermonum advoco. Ego itaque ad omnium experientiam jam pervenî, neque enim quicquam aliud feci, verum ſemper & noctu & interdiu circa ſomniorum judicationem ac interpretationem verſatus ſum.*

Digitized by Google

quelque maniere par les ordres d'Apollon. Il prie fort ſérieuſement tous ſes Lecteurs de ne rien ôter de ſon Livre, & de n'y rien ajoûter, & il leur fait là deſſus une eſpece (*f*) d'adjuration au nom de cet Oeil perçant de la Providence qui prend garde à tout. Il a dédié ſes trois premiers Livres à un Caſſius (*g*) Maximus, & les deux autres à ſon fils. Ils furent imprimés en Grec à Veniſe l'an 1518. Mr. Rigaut les publia à Paris en Grec & en Latin l'année 1603. & y joignit quelques notes. La Verſion Latine qu'il employa eſt celle que Jean Cornarius avoit publiée à Bâle l'an 1539. Artémidore avoit fait un Traité des Augures, & un autre de la Chiromance. On ne les (*h*) a point. Tertullien ne l'a point cité dans l'endroit où il cotte pluſieurs Auteurs *Onirocritiques*; mais Lucien ne l'oublie pas, quoiqu'il ne nomme que deux Ecrivains de cette eſpece.

ASCLEPIADE, natif de Pruſe dans la Bithynie, fut un des plus célèbres Médecins de l'antiquité. Il étoit contemporain de Mithridate, comme il paroît de ce qu'il ne voulut pas

(*f*) *Une eſpèce d'adjuration.*] Si quelqu'un, dit-il, peut ajouter de nouvelles choſes à mon livre, qu'il les garde pour lui, & qu'il les conſerve en pure propriété, cela eſt plus commode; s'il trouve que j'en ai dit trop, il n'a qu'à prendre ce qui ſera à ſon uſage, & laiſſer le reſte où il eſt. *Reliquis ex libris non exemptis Deum inſpectorem & cuſtodem omnium reverituus Apollinem.* Il craignoit ces tours de fripier qui ont lieu dans la librairie, par leſquels on bouleverſe tout le travail d'un Auteur, tantôt par des abrégés, & tantôt par des mélanges.

(*g*) *A un Caſſius Maximus.*] Mr. Rigaut n'a trouvé cet homme nulle part, & peut être, dit-il, devroit-on lire ΓΑΒΙΩ ou ΤΑΤΙΩ ΜΑΞΙΜΩ; car Jules Capitolin fait mention d'un Gabius Maximus qui fut Preſect du Prétoire pendant 20 ans ſous l'empire d'Antonin, qui eut pour ſucceſſeur Tatius Maximus. Quoi qu'il en ſoit, le Heros du Livre d'Artémidore étoit Phénicien de nation, grand Orateur, & d'un eſprit ſi pénétrant que ſans lire tout ce que les autres avoient dit, il entendoit leurs Ouvrages. Il y avoit ſous l'Empire d'Antonin Pius un Proconſul d'Afrique nommé Claudius Maximus. L'accuſation de Magie dont Apulée ſe défendit, fut portée devant ce Proconſul. Il paroît par divers endroits de ſon Plaidoyer, que ce Claudius Maximus paſſoit pour ſavant & pour un homme qui avoit été curieux des Livres de Philoſophie.

(*h*) *On ne les a point.*] C'eſt à tort que Vander Linden aſſure qu'Alde les a imprimés en Grec, que Cornarius les a traduits en Latin, & que Rigaut les a publiés en ces deux langues. Il faut remonter un peu plus haut pour trouver l'origine de ce menſonge, & il n'eſt pas inutile de faire cette obſervation; elle peut faire comprendre à ceux qui ſont des abrégés, la cauſe la plus féconde des égaremens où ils engagent leur Lecteur. Geſner avoit dit, *Artémidorus . . . ſcripſit de ſomniorum interpretatione libros 4. item de Auguriis & Mannum inſpectione* Suidas. *Hujus Autoris 5. libros Aldus Græcè excudit.* Il avoit obſervé enſuite que ces 5. livres ne regardoient que les ſonges. Voici comment Simler abrégea ce texte. *Artémidorus . . . . ſcripſit de ſomniorum interpretatione lib. 4. Item de Augurüis & Mannum inſpectione. Eos Aldus Græcè excudit.* Eſt-ce réduire en moins de mots ce

pas aller à ſa Cour, où l'on tâcha de l'attirer par des promeſſes magnifiques, Il ſe contenta d'y envoyer des remedes par écrit. Il fut Chef d'une nouvelle Secte; & il trouva la méthode de faire ſervir le vin à la guériſon des malades. Cet uſage, & celui de l'eau froide, qu'il leur permettoit, lui donnérent beaucoup de vogue. Ayant guéri une perſonne dont on alloit faire les funérailles (*a*), il s'acquit une réputation incroyable: mais la gageure qu'il fit contre la fortune fit encore parler de lui avec plus d'admiration (*b*). Il s'engagea à ne point paſſer pour Médecin, s'il étoit jamais malade: & il gagna la gageure; car il mourut d'une chute, dans une grande vieilleſſe. Ce fut à Rome qu'il ſe ſignala. Il y étoit venu pour y enſeigner la Rhétorique: mais voyant que cet emploi n'étoit pas aſſez lucratif, il ſe tourna du côté de la Médecine; & comme il ne connoiſſoit pas les remedes qui étoient alors en uſage, il prit le parti de les condamner, & d'en inventer de nouveaux. Il s'attacha à des inventions commodes,

qu'a dit un homme, ou eſt-ce le falſifier? C'eſt plûtôt le dernier que le premier.

(*a*) *Il guérit une perſonne, dont on alloit faire les funérailles.*] Voici ce que Pline nous en apprend: *Aſclepiade de Pruſe ſe fit une grande réputation, ayant arraché un homme aux funérailles, qu'on alloit lui faire, & l'ayant gueri.* Il obſerve ailleurs, que cette eſpece de réſurrection fut néceſſaire pour établir la réforme qui fut introduite dans la Médecine; & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'une ſi grande innovation ſe ſoit faite ſans des motifs conſidérables. Celſe n'a parlé qu'en paſſant de cette admirable guériſon. Mais Apulée en a étendu les circonſtances, ſans oublier que les héritiers n'étoient pas bien aiſes qu'Aſclepiade ſoutînt que cet homme n'étoit point mort. Le conte de la femme deux fois portée en terre viendra ici à propos. Elle fut reſſuſcitée ſans le ſecours de la Médecine: mais ſon mari n'en fut pas trop aiſe. Voici ce conte. „Dans un „village de Poitou une femme eut „une groſſe maladie, à la fin de „laquelle elle tomba en létargie: ſon „mari, & ceux qui étoient autour d'el„le, la crurent morte. Ils l'envelo„pérent ſeulement d'un linge, ſe„lon la coutume des pauvres gens „du pays, & la firent porter en terre. „En allant à l'Egliſe, celui qui la por„toit paſſa ſi près d'un buiſſon, que „les épines l'ayant piquée, elle re„vint de ſa létargie. Quatorze ans „après, elle mourut encore, au „moins le crut-on ainſi. Comme on „la portoit en terre, & que l'on „approchoit d'un buiſſon, le mari ſe „mit à crier deux ou trois fois: *N'ap„prochez pas des haies*".

(*b*) *La gageure qu'il fit contre la fortune fit parler de lui avec admiration.*] Je ne crois pas qu'aujourd'hui les Charlatans les plus hableurs oſaſſent faire de tels paris; & ſurtout ſi l'on exigeoit qu'ils conſignaſſent une ſomme. Ce fut une étrange témérité que celle de ce Médecin: mais le bonheur de n'avoir pas été démenti par l'événement me paroît encore plus ſingulier. Je remarque qu'en certaines choſes il tenoit du Charlatan. Il mit en uſage le vin pour certaines malades, & il vanta de telle ſorte ſon remede, qu'il dit que la puiſſance des Dieux égaloit à peine celle du vin.

Digitized by Google

modes, & dont chacun ſe pouvoit ſervir ſans l'aide du Médecin. Cela les fit recevoir agréablement: tout le monde courut à lui, & le regarda comme un Dieu-donné. Entre les choſes qui lui furent favorables pour s'accréditer, nous ne devons pas omettre la ſotte crédulité que l'on avoit eue par rapport aux vertus magiques de certaines herbes; car étant aiſé de perſuader que la plus grande partie de ces vertus étoient chimériques, il fut facile à Aſclepiade de faire perdre tout le crédit des anciens remedes (*c*). Il ne croyoit point que l'ame fût diſtincte de la matiere. Il compoſa pluſieurs livres, qui ſont tous perdus. Pline, Celſus, & Galien en ont cité quelques-uns. Il eut auſſi pluſieurs diſciples, qui furent célèbres. La délicateſſe de Pline me paroit trop grande: il ne pouvoit ſouffrir qu'un tel homme, qui n'avoit étudié la Médecine que pour gagner de l'argent, fût devenu un Légiſlateur ſi utile au genre humain. Suidas, qui a confondu notre Médecin avec un

(*c*) *La plus grande partie des vertus magiques des herbes étant chimériques, il fut facile à Aſclepiade de faire perdre le crédit des anciens remedes.*] C'eſt le propre de l'homme de ne garder point de milieu. Ne l'avertiſſez pas que l'on cout des fauſſetés à l'infini avec les faits véritables, il croira tout. Deſabuſez-le d'une partie des fauſſetés, en lui montrant avec évidence qu'il y avoit été trompé, il doutera de tout. Voilà comment les impertinences des remedes qu'on nommoit magiques aidérent Aſclepiade à renverſer les choſes mêmes qui pouvoient être fondées.

(*d*) *Il y eut un autre* ASCLEPIADE, *Médecin célèbre ſous l'Empire d'Hadrien.*] Il étoit de la même Ville que le précédent, & il fleurit ſous Trajan, ſous Hadrien, & ſous Antonin: il fut affranchi par un certain Calpurnius, & il obtint la bourgeoiſie Romaine, & pluſieurs autres prérogatives. Une Inſcription nous apprend toutes ces choſes: voyez les Lettres de Reineſius. Il écrivit pluſieurs Livres ſur la Compoſition des Remedes tant internes qu'externes.

(*e*) *Il adreſſa . . . . ſon* Apologie *l'an 179, . . . ou l'an 168. . . . . Il n'eſt pas aiſé d'établir, que la derniere opinion ſoit plus probable que la premiere.*] On allégue de part & d'autre beaucoup de raiſons. Voici celles de Mr. Dodwel. L'Apologie d'Athenagoras eſt adreſſée à deux Empereurs, à qui l'Auteur donne les titres *d'Armeniaque, de Sarmate, & ce qui plus eſt, de Philoſophe.* Cela convient à Marc Aurele, & à Lucius Aurele ſon frere; mais non pas à Lucius Aurele ſon fils. Celui-ci n'a jamais *été* nommé Philoſophe; & il paroît par la ſeconde Apologie de Juſtin, que ce titre étoit commun à Lucius Aurele & à Marc Aurele ſon frere. Le Pere Pagi, ſe ſert de la même raiſon, & cite *Euſebe.* Or ce Lucius Aurele mourut vers la fin de l'an 169. L'Apologie fut donc préſentée avant ce temps-là. Je laiſſe les raiſons particulieres qui ont fait choiſir à Mr. Dodwel l'an 168 pour l'époque de cet Ouvrage. On lui objecte que le titre de Sarmatique ne peut convenir à Lucius Aurele mort avant que l'on attaquât les Sarmates: mais il répond que ce titre s'eſt gliſſé là par la faute des Copiſtes, au lieu de celui de Parthique, qui fut donné aux deux freres, avec celui d'Arméniaque, après la guerre d'Armenie. Il ajoute que la Paix profonde, dont Athenagoras félicite les Empereurs, ne peut convenir au temps que Marc Aurele & ſon fils

Digitized by Google

un Aſclepiade de Myrlea Grammairien, en a été repris par Mr. Moréri, conformément aux Obſervations de Voſſius. C'eſt pourquoi je n'en parle pas, & je me contente d'indiquer les ſources. Je remarquerai ſeulement les fautes de quelques autres Auteurs. Celles de Mr. Moréri ne ſont pas conſidérables. Il y eut un autre ASCLEPIADE, Médecin célèbre ſous l'Empire d'Hadrien (*d*).

ATHENAGORAS, Philoſophe Athenien, floriſſoit après le milieu du II ſiécle, & avoit beaucoup de zele pour l'Evangile, & beaucoup d'érudition. Tout cela paroît par l'*Apologie* qu'il adreſſa aux Empereurs Marc-Aurele Antonin, & Lucius Aurele Commode. Ce fut l'an 179, ſi nous en croyons Baronius; ou l'an 168, ſi nous en croyons Mr. Dodwel. Il n'eſt pas aiſé d'établir ſolidement que la derniere opinion ſoit plus probable que la premiere (*a*). Je ne vois perſonne qui ne ſuppoſe qu'Athenagoras fut député par les Chré-

ont régné enſemble. Il ne dit rien ſur la principale objection; & néanmoins on peut y répondre quelque choſe, comme on le verra bientôt. N'oublions pas qu'il prétend qu'Athenagoras inſinue que ſon Apologie fut faite dans la même Olympiade que Peregrin ſe brûla. Cette action de Peregrin appartient, ſelon Meſſieurs Dodwel & de Tillemont, à l'an 165: mais Scaliger l'a miſe ſous l'année 166. Il ſe fonde ſur ce que Peregrin donna ce ſpectacle pendant la célébration des Jeux Olympiques. Il croit que l'Ouvrage d'Athenagoras fut préſenté aux Empereurs dans la même Olympiade: ſa raiſon eſt que Peregrin ſe jetta au feu trois ans avant la mort de Lucius Verus, l'un de ces Empereurs. Ce raiſonnement eſt meilleur que la preuve que Mr. Dodwel a fondée ſur les paroles d'Athenagoras; car elles marquent ſeulement le lieu, & non pas le temps où cet homme ſe brûla. Voyez Mr. de Tillemont. La preuve tirée de la profonde paix de l'Empire eſt d'une telle nature qu'elle ſert aux deux partis: le Cardinal Baronius allégue ce fait comme une marque que l'Apologie n'a pu être préſentée ſous le regne du frere de Marc Aurele, ni en aucun autre temps qu'en 179. Mr. de Tillemont n'a pas bien compris la penſée de ce Cardinal, puiſqu'il lui impute d'avoir *inféré que cette Apologie n'a été écrite qu'en* [176, ou] 177, *de ce qu'elle marque que l'Empire étoit alors dans une profonde paix.*

Voici les principales raiſons de ceux qui prétendent que l'Apologie d'Athenagoras n'a point été préſentée avant l'an 177, qui fut celui de la promotion de Commode fils de Marc Aurele à la dignité d'Auguſte. Ils ſoutiennent que celui qui eſt Collegue de Marc Aurele dans l'Inſcription de l'Apologie, étoit le fils, & non pas le frere de cet Empereur; & ils le prouvent par les paroles où ces deux Princes ſont comparés à Dieu le Pere, & à Dieu le Fils. Voilà comment Mr. de Larroque a fait valoir cette preuve. Mr. de Tillemont y a joint un autre paſſage. „Athenagore ſouhaite „à ces deux Princes que le fils ſuc„céde à ſon pere: il parle donc à „un pere & à un fils, dont l'un ſeu„lement poſſedoit l'Empire, quoique „l'autre puſt avoir le titre d'Empe„reur; c'eſt-à-dire, à M. Aurele, „& à Commode ſon fils, & non pas „à deux freres qui régnoient enſem„ble. Il eſt encore plus clair en un „autre endroit, où il dit, *Tout eſt „ſoumis à vos Majeſtés, au pere & au*

Digitized by Google

Chrétiens à la Cour Impériale, & qu'il y préſenta actuellement leur Apologie (*b*); mais il y a lieu de douter de ces faits.

„*fils*: de quoi le P. Pagi n'a pu s'échap„per, qu'en diſant qu'Athenagore „fait Lucius fils de M. Aurele, quoi„que ce fut ſon frere, afin de faire „une alluſion plus juſte aux deux „perſonnes de la Trinité, le Pere „& le Fils". Le Pere Pagi ſe ſerviroit là d'un ſubterfuge qui ne ſeroit guere propre à tromper. Il eût mieux valu ſe défendre en diſant qu'Athenagore n'ignoroit pas que Lucius Aurele étoit marié avec la fille de Marc Aurele; & qu'ainſi, puiſqu'il adreſſoit la parole au beau-pere & au gendre, il pouvoit bien les conſidérer comme le pere & le fils. C'eſt ainſi en effet que le Pere Pagi a répondu à cette objection. Il remarque même que c'eſt auſſi la penſée de Mr. Tolnard. L'autre paſſage que Mr. de Tillemont cite n'eſt point concluant: on peut l'entendre de cette façon. *Nous faiſons des vœux pour votre Empire, afin que le fils le reçoive de ſon pere, comme la juſtice le demande.* Ce diſcours eſt très-raiſonnable, ſoit qu'on ſuppoſe que l'Apologie fut preſentée à Marc Aurele & à ſon frere, ſoit qu'on ſuppoſe qu'elle le fut à Marc-Aurele & à ſon fils. C'eſt un vœu, qui, dans l'Hypotheſe de Baronius, regarderoit moins Commode, qui avoit déjà été aſſocié à l'Empire, que les deſcendans de Commode. C'eſt un ſouhait que la famille de Marc-Aurele poſſédât toujours la Majeſté Impériale ſelon l'ordre des ſucceſſions légitimes en ligne directe. Notez que le Pere Pagi allégue ce vœu, comme une preuve que le fils de Marc-Aurele n'étoit pas encore Empereur. Je réfuterai en un autre lieu ce qu'on infere de ce qu'Athenagoras a dit d'un Alexandre.

Concluons deux choſes de tout ceci: la premiere, que le fondement de la controverſe eſt en ce que les uns prennent le Collegue de Marc Aurele pour ſon frere, & les autres pour ſon fils; la ſeconde, qu'il faut bien que ni les uns ni les autres n'alleguent rien d'évident, puiſque le partage dure toujours. Scaliger, le Pere Labbe, le Pere Pagi, Mr. Dodwel, Mr. Chevreau, &c. ſont pour le frere: Suffridus Petri, Baronius, le Pere Petau, Mr. du Pin, Mr. de Larroque, Monſr. de Tillemont, & pluſieurs autres Savans ſont pour le fils.

(*b*) *On ſuppoſe qu'Athenagoras fut député à la Cour, par les Chrétiens, & qu'il y préſenta actuellement leur Apologie: mais il y a lieu d'en douter.*] Baronius & le Pere Labbe ſe ſont expliqués clairement: mais Mr. Moréri a mal traduit le paſſage du dernier, où il s'agit de cette députation d'Athenagoras; il le traduit ainſi: *Il préſenta pour* les Fideles *à l'Empereur Marc Aurele Antoine, une excellente Apologie . . . . . Il avoit été envoyé à Rome pour les Chrétiens, & ce fut depuis l'an* 165, *juſques en* 170. Il n'a pas bien entendu ſon original; car les expreſſions du Pere Labbe ſignifient, non pas que l'Ambaſſade d'Athenagoras dura depuis l'an 165 juſqu'à l'an 170; mais qu'elle doit être appliquée à une portion de cet intervalle de temps. Ceux qui ſavent les fréquens voyages des Empereurs Romains en ce ſiécle-là, ne s'expoſent point à dire ſans en être bien aſſûrés, qu'on leur députa à Rome un tel ou un tel. Diſons donc que Monſ. Moréri s'eſt écarté un peu témérairement de la route de ſon guide: il a déterminé la durée & le lieu de l'Ambaſſade; le Pere Labbe ne l'avoit point fait. Monſr. Dodwel, qui conjecture qu'Athenagoras exerça cette Ambaſſade lorſque l'Empereur Lucius Verus retourna à Rome pour y célébrer ſon triomphe, n'a point de part à notre petite critique, entant qu'il détermine le lieu; car cette limitation eſt une ſuite de l'Hypotheſe qu'il a ſuivie après une étude laborieuſe des circonſtances: mais j'ai quelque peine à croire qu'il ait dû dire que ce Philoſophe Chrétien fit réellement la fonction d'Ambaſſadeur.

Ma premiere raiſon eſt tirée du ſilence de toute l'Antiquité. Seroit-il poſſible qu'aucun Ecrivain n'eût rien dit d'une telle Députation, que les circonſtances du temps, le mérite du Député, & la force de l'Apologie

Digitized by Google

faits-là : & l'on peut croire assez vrai-semblablement la même chose touchant cet Ecrit, que touchant une infinité de Requêtes des

présentée aux Empereurs, auroient dû rendre si mémorable? En second lieu, je ne trouve point apparent, que lorsque le nom Chrétien étoit si odieux & si opprimé, Athenagoras se soit produit à la Cour Impériale, comme Député du Corps, & qu'il y ait pu obtenir audience, & donner même aux Empereurs un long Ecrit, où, malgré la modération respectueuse qu'il y répand, il représente les infamies les plus ridicules de la Religion Païenne, & ce qui étoit le plus capable d'échauffer la bile des persécuteurs. J'ajoute que le Titre de cet Ecrit, la plus forte preuve que l'on me puisse opposer, n'est point une preuve. *L'Ambassade pour les Chrétiens d'Athénagoras Athenien & Chrétien.* Voilà le titre de la Piece. Mais vous remarquerez, s'il vous plaît, 1°. qu'il y a des Manuscrits où après le mot *Ambassade* l'on trouve ceux de *ou Apologie*, & qu'il y en a d'autres, où au lieu *d'Ambassade* ou lit *Apologie*; 2°. que le mot grec πρεσβεία qu'on a rendu par *Ambassade* signifie non seulement une Ambassade ou une Députation, mais aussi une Requête & une Priere; 3°. que le titre d'Ambassade ne se donne point à la Harangue de l'Ambassadeur, mais à toute la Relation que l'on compose de ses Négociations. Ce seroit donc une grande impropriété que de prendre ici le mot πρεσβεία pour Ambassade. Enfin, j'observe que Mr. de Tillemont ne s'exprime pas comme les autres Ecrivains. *On voit bien*, dit-il, *que la Religion étoit alors persécutée dans l'Orient, puisqu'Athenagore fut obligé d'y composer une Apologie, sous le Titre de* Légation pour les Chrétiens. *Il l'adressa aux deux Augustes.* Il ne parle d'aucun voyage, ni d'aucune Deputation, ni d'aucune Apologie présentée aux Empereurs: il ne parle que d'un Ouvrage composé dans le cabinet de l'Auteur, & adressé à Marc Aurele, &c. Chacun sait la différence qui se trouve entre un Ecrit qu'on fait remettre actuellement entre les mains d'un Monarque, & un Ecrit qui est simplement adressé à ce Monarque. J'avoue que l'autorité de Mr. de Tillemont me paroît ici tres-bonne; car il s'étoit fait une loi de ne pas étendre les témoignages des Auteurs au-delà de ce qu'ils signifioient clairement; il se renfermoit scrupuleusement dans les limites de ces preuves. J'infere de là qu'il ne trouvoit aucun fondement pour cette Députation d'Athenagoras, ni pour la présentation actuelle de son Ecrit apologétique.

Réduisant à peu de mots ce que je juge de ceci, j'ose bien dire, que je compare Athenagoras à ces Ecrivains modernes, qui, sans sortir de leur cabinet, ont fait voler par toute la terre une Production de leur plume sous le Titre de *Requête des Protestans présentée au Roi.* Ceux qui liront ces sortes de Pieces d'ici à cent ans, ne douteront pas qu'elles n'ayent été actuellement présentées: mais nous autres, nous savons bien que cela est faux: nous savons bien qu'en l'an 1680 il courut un Imprimé, qui avoit tout l'air d'une Requête effectivement présentée au Roi de France par ceux de la Religion. Une infinité de gens le crurent dans les Pays étrangers, & dans les Provinces éloignées de Paris. J'ai néanmoins oui dire qu'elle ne fut point présentée, & il est certain que les Députés des Eglises qui l'avoient dressée en désavouérent la publication. Il parut un autre imprimé de la même espece, pendant les Conférences de Ryswik, l'an 1697: Piéce vagabonde & sans aveu; mais qu'on pourra mettre un jour parmi les Actes authentiques, vu que rien n'y marque que cette Requête n'ait pas été actuellement remise entre les mains de Louïs XIV. Les premiers Chrétiens en usoient apparemment de la même maniere. Ils composoient des Ecrits adressés aux Empereurs, & les publioient sous l'espérance qu'il en tomberoit quelque Exemplaire entre les mains de ces Princes, & que cela porteroit la Cour à remédier aux violences que l'on exerçoit sur

Digitized by Google

des Proteſtans de France, qui ont été imprimées, ſans avoir jamais été préſentées au Prince (*c*). Je ne ſai ſur quoi l'on ſe fonde, quand on dit qu'Athenagoras étoit Prêtre. On a quelque raiſon d'être ſurpris qu'il ait été inconnu à Euſebe, à St.

les Fideles injuſtement accuſés. Encore un coup, je me perſuade qu'Athénagoras fit dans le II ſiécle ce que fit Calvin dans le XVI. Calvin, caché à Bâle dans une petite chambre, dédia à François I. ſon Inſtitution Chrétienne, que ni lui, ni aucun autre, ne préſentérent jamais.

Je ne dois pas ſupprimer, que le jour même que je compoſai cette Remarque, je la communiquai à Mr. Cockburn, qui s'offrit tout auſſi-tôt de conſulter là-deſſus Mr. Dodwel. Il m'a fait la grace de me communiquer la Réponſe qu'il a reçue, qui eſt toute pleine d'une exquiſe érudition, d'où l'on tire des conſéquences en faveur du ſentiment que j'ai combattu. Ces conſéquences ont de la probabilité. La Lettre de ce ſavant homme mériteroit d'être imprimée. Je l'inſérerois ici volontiers, ſi j'en avois la permiſſion: mais ne l'ayant pas, je dois auſſi me priver de la liberté de la diſpute.

(*c*) *Une infinité de Requêtes des Proteſtans de France . . . ont été imprimées, ſans avoir jamais été préſentées au Prince*] Le public eſt ſi certain de cela, que je ferois une choſe très-inutile, ſi je m'amuſois à le prouver. Mais pour ce qui regarde la Requête qui courut l'an 1680, j'ai ſujet de croire que mes Lecteurs s'imagineront que je me ſuis trop avancé, en niant qu'elle ait été préſentée. Il eſt donc juſte que je propoſe mes raiſons. Je commence par démêler cette Requête d'avec pluſieurs autres, qui furent dreſſées en divers temps, & je dis que c'eſt celle qui fut réfutée par un Prêtre nommé Soulier. La Réponſe qu'il y fit fut imprimée ſans ſon nom. Il eſt parlé de cette Réponſe dans la 6 page des *Derniers Efforts de l'Innocence opprimée*, & dans la page 305 de *l'Hiſtoire des Edits de pacification*, & dans le III Tome de *l'Hiſtoire de l'Edit de Nantes*. On trouve même dans ce dernier Livre un précis de cette Réponſe; & cela, comme d'un Ecrit dont l'Auteur étoit inconnu. Cet Hiſtorien de l'Edit de Nantes aſſûre que la Requête fut préſentée: *Il arriva je ne ſai comment*, ajoute-t-il, *que quelque temps après elle fut imprimée & débitée publiquement*. Je crois qu'il ſe trompe, & qu'elle fut imprimée & débitée avant qu'on eût pu la préſenter. Or depuis qu'elle eut paru en public, le Roi ne l'eût point reçue. Voyez dans la Vie de Mr. du Boſc comment le Conſeil ſe ſcandaliſa de ce que les Deputés de ceux de la Religion avoient publié une Requête qu'ils avoient préſentée, mais que le Roi n'avoit pas encore répondue. Ce Prince *fut tellement choqué de l'impreſſion de* cette *Requête, qu'il la condamna ſans la voir*, & qu'il fit mettre à la Baſtille deux des Députés. Ceci ſe paſſa environ l'an 1671. Quelle apparence, qu'au bout de neuf ans, c'eſt-à-dire dans un temps où les choſes étoient empirées, les Députés des Egliſes euſſent oſé publier une Requête, après l'avoir préſentée au Roi, & avant que de ſavoir ſa réponſe? L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Edit Nantes, pourroit éluder ceci, en ſoutenant que les Miſſionaires firent imprimer la Requête des Proteſtans. Cela, quoique poſſible, choque toute vrai-ſemblance. Mais voici un fait qui le preſſera un peu plus. Monſr. Jurieu compoſa un Livre fort peu après que cette Requête eut vu le jour, & il n'en parla que comme d'une Requête QU'ON AVOIT DESSEIN *de préſenter*. N'eſt-il pas plus digne de foi ſur de telles choſes, que l'Hiſtorien de l'Edit de Nantes, qui n'a écrit que bien des années après cet événement? Lorſque je vis l'oppoſition qui ſe trouve entre ces deux Ecrivains, je fis conſulter trois des principaux Députés des Egliſes, & nom-

Digitized by Google

St. Jérôme, & à preſque tous les autres Peres; car on ne le trouve cité que dans un Ouvrage de St. Epiphane. Il n'étoit pas bien purgé de toute Hétérodoxie *(d)*: à cela près, les deux Ouvrages qu'on a de lui ſont importans. Le ſtyle en eſt bon &

même celui qui paſſe pour l'Auteur de la Requête. Les réponſes que j'en ai tirées s'accordent parfaitement en ceci: c'eſt qu'ils ne ſe ſouviennent point ſi elle fut préſentée ou non. Ils s'excuſent de l'oubli ſur le grand nombre d'affaires qui leur paſſoient alors par les mains, & ſur le long & très-fâcheux temps qui s'eſt écoulé depuis. Je n'ai donc pas lieu de craindre que les perſonnes raiſonnables m'accuſent de témérité dans le parti que je prends; car, outre les preuves que j'ai avancées, je me ſouviens que la tradition la plus fraîche, & en quelque façon originale, étoit celle que Mr. Jurieu a ſuivie, c'eſt que la Requête vit le jour ſans avoir été préſéntée par les Députés.

(*d*) *Il n'étoit pas bien purgé de toute Hétérodoxie.*] Il admet deux ſortes de mauvais Anges: l'une comprend ceux que Dieu créa, & qui s'aquittérent mal de la commiſſion qu'ils avoient reçue de gouverner la matiere, & de préſider à la production des formes: l'autre comprend ceux qu'ils engendrerent par le commerce charnel qu'ils eurent avec les femmes: elle comprend, dis-je, les ames des Géans qui naquirent de ce commerce. Suffridus Petri remarque qu'Athenagoras appuie ſon Hypotheſe ſur deux paſſages de l'Ecriture mal entendus. Il n'entend & il n'applique pas mieux le paſſage de l'Evangile qui condamne ceux qui répudient une femme pour en épouſer une autre: car il s'en ſert à condamner les ſecondes noces, qu'il appelle ſans détour un ſpécieux adultere. Vous voyez qu'il impoſe à tous les hommes la même Loi que Dieu n'impoſa qu'au ſouverain Sacrificateur: il veut que s'ils ſe marient, ce ſoit ſeulement avec une fille. Il ne ſe contente pas qu'ils ſoient vierges; il veut auſſi qu'ils ne choiſiſſent que des vierges pour leurs femmes. C'eſt errer conſéquemment; car ſi les ſecondes noces étoient criminelles, un garçon, qui épouſeroit une veuve, ſeroit criminel, & feroit un nouveau crime toutes les fois qu'il s'aquitteroit des fonctions matrimoniales; il ſeroit pécher ſon épouſe: or ſelon les regles de la morale, quiconque fait pécher les autres, péche lui-même. Dites en autant d'une fille qui épouſeroit un veuf. *Je ne ſai*, dit Mr. de Tillemont, *ſi l'expreſſion dont* Athenagore *ſe ſert touchant les Prophetes, en un temps où les extaſes de Montan commençoient à troubler l'Egliſe, ne peut point donner lieu de craindre qu'il n'ait été engagé dans ce parti. Néantmoins, ni Scultet, ni Mr. du Pin, n'on point remarqué cet endroit comme ſujet à quelque mauvais ſens.* Je ne trouve pas qu'on puiſſe avoir la moindre raiſon de le ſoupçonner de Montaniſme ſous un tel prétexte. Combien y a-t-il d'Orthodoxes, qui prétendent que les anciens Prophétes étoient ravis en extaſe, & que leur langue ou leur plume étoient l'inſtrument du Saint Eſprit? Que pourroient-ils donc trouver de blâmable dans ces paroles d'Athenagoras: *Je ſuppoſe auſſi que vous n'ignorez pas ce que nous ont laiſſé par écrit Moyſe, Iſaie, Jeremie, & les autres Prophetes, qui ravis en extaſe & animés par l'eſprit divin, ont raconté ce qu'ils ont ainſi appris, l'Eſprit ſaint agiſſant en eux à peu près de la même maniére, qu'un joueur de flute fait reſonner l'air dans ſon inſtrument.* Il eſt vrai que la comparaiſon du Saint Eſprit avec un joueur de flûte eſt baſſe: mais le fond de la choſe n'eſt point une erreur.

Ce que j'ai dit de la Loi qui fut preſcrite au ſouverain Sacrificateur des Juifs, me ſuggere une conjecture que je m'en vais haſarder. Les premiers Chrétiens, qui ſe déclarérent ſi fortement contre les ſecondes noces, furent peut-être engagés à ce ſentiment par la conſidéra-

Digitized by Google

& bien Attique; mais un peu trop chargé d'hyperbates & de parentheſes. Ils ont été mis ſous la preſſe une infinité de fois, comme on le peut lire dans Monſr. du Pin, qui a oublié néanmoins quelques Editions (*e*). Je parlerai d'un Roman, qui a paru ſous le nom d'Athenagoras (*f*). Si j'euſſe pu conſulter la Diſſertation que le Pere le Nourry a publiée, j'en euſſe tiré ſans doute quelques bons matériaux pour cet Article: mais ſon Ouvrage n'eſt point parvenu encore juſques à nous, quoiqu'il

tion, qu'il faut être plus parfait ſous la Loi de l'Evangile, que ſous la Loi Moſaïque: de ſorte que les Laïques Chrétiens ſont obligés à obſerver toute la plus grande régularité qui fût en uſage parmi les Eccléſiaſtiques de la Synagogue. En effet, il ſemble qu'à certains égards tous les Chrétiens ſoient inſtallés à la Sacrificature. S'il fut donc trouvé à propos d'interdire le mariage d'une veuve au ſouverain Sacrificateur des Juifs, afin que cette défenſe le fît ſouvenir de l'attachement qu'il devoit avoir à la pureté, n'a-t-on point dû croire qu'il falloit mettre tous les Chrétiens ſous ce même joug? C'eſt ainſi peut-être que l'on raiſonna: peut-être auſſi que la premiere origine de cette Morale ſévere fut le deſir d'ôter pleinement l'abus de cette eſpece de Polygamie, que le divorce rendoit fréquente. Les mauvais plaiſans ſeroient plus que ridicules, s'ils s'aviſoient de critiquer ce qui fut preſcrit au ſouverain Sacrificateur. *Il auroit fallu l'aſſujettir à quelque Loi onéreuſe*, dira-t-on; *mais au contraire, il a été obligé à faire le délicat, & à ne vouloir pas être ſervi d'une viande réchauffée. Permis aux autres de prendre les reſtes des autres: lui ſeul devoit être plus difficile, & d'un goût bien plus friand.* Fade & baſſe raillerie; car c'eſt au fond une ſervitude, que de n'avoir pas le droit de ſe marier à qui l'on veut; & combien y a-t-il de gens ſenſuels, qui, dans une pleine liberté de choiſir, préféreroient certaines veuves à toute autre Maîtreſſe? Mais de plus, n'eſt-on pas aveugle, ſi l'on ne voit pas dans cette défenſe la ſageſſe du Légiſlateur? Cette Loi n'avertiſſoit-elle pas le grand Pontife de s'éloigner plus exactement qu'un autre des moindres déréglemens? Car ſi une femme n'étoit pas digne de lui, dès quelle n'aſpiroit pas à ce beau degré de perfection & de gloire où elle eût pu parvenir en préférant un chaſte veuvage aux ſecondes noces; ſi la ſeule abſence de cettte vertu relevée; ſi, dis-je, cette ſeule abſence qui eſt moins un vice réel que la ſimple privation d'un mérite diſtingué, ſuffiſoit à faire qu'elle fût indigne d'épouſer le grand Sacrificateur, n'étoit-ce point une preuve que Dieu exigeoit de lui un éloignement particulier de l'impureté, & un attachement particulier à la conduite la plus exacte? Le même eſprit a régné dans la diſcipline Chrétienne, au temps même qu'elle n'excluoit point du Sacerdoce les gens mariés; car elle en excluoit ceux qui avoient eu ſucceſſivement deux femmes, ou qui s'étoient mariés avec une veuve, ou qui avoient été déshonorés par l'adultere de leurs femmes: & ſi ce deshonneur leur arrivoit dans l'état de cléricature, il falloit, ou qu'ils s'en délivraſſent par le divorce, ou qu'ils renonçaſſent à cet état.

(*e*) *Mr. du Pin a oublié quelques Editions d'Athenagoras.*] Sa liſte eſt fort ample; mais elle n'eſt pas toujours bien ponctuée dans l'Edition d'Amſterdam. Cela cauſe des brouilleries dans l'eſprit. Il n'a point marqué l'Edition d'Oxford, ni l'Edition de Leipſic: celle-là parut l'an 1682, *in* 12, par les ſoins de Mr. Fell, Evêque d'Oxford; & celle-ci, l'an 1684, *in* 8, par les ſoins d'Adam Rechenberg. Elles ſont l'une & l'autre en Grec & en Latin, & accompagnées de Notes. Il n'a point parlé non plus

Digitized by Google

qu'il ait été imprimé l'an 1697. J'en ai vu quelque choſe dans le Journal des Savans, & dans les *Acta Eruditorum* de Leipſic.

AVERROES, l'un des plus ſubtils Philoſophes qui ayent paru entre les Arabes, étoit de Cordoue, & a fleuri au XII ſiécle (*a*). Il eut un extrême attachement pour Ariſtote, & il en commenta les Ouvrages avec tant d'habileté, qu'on le nomma

du Commentaire de Mr. Kortholt ſur les Traités d'Athenagoras. Cet Ouvrage fut imprimé à Kiel, l'an 1675, *in folio*, & a été inſéré, avec des Augmentations, dans l'Edition de Juſtin Martyr, d'Athenagoras, &c. à Leipſick, en 1686. Notez que Guy Gauſſart, Prieur de Sainte Foi à Coulommiers, fit une Verſion Françoiſe de l'Apologie d'Athenagoras, & qu'il y joignit les Notes de Suffridus Petri. Cela fut imprimé à Paris, *in* 8, l'an 1574. Du Verdier Vau-Privas, qui me l'apprend, fait mention d'une Traduction Françoiſe de deux Ecrits d'Athenagoras, compoſée par Arnaud du Ferron: mais il ne marque ni où ni quand elle a été imprimée.

(*f*) *Je parlerai d'un Roman qui a paru ſous le nom d'Athenagoras.*] Selon Monſr. Cave, on n'en a vu encore que la Traduction Françoiſe, qui fut imprimée à Paris, chez Daniel Guillemot, l'an 1612, ſous ce Titre: *Du vrai & parfait Amour, eſcrit en Grec par Athenagoras, Philoſophe Athenien, contenant les Amours honneſtes de Theogene & de Charide, de Phercides & de Melangenie.* Martin Fumée, Seigneur de Genillé, avoit fait cette Traduction, & l'avoit envoyée l'an 1569. à Mr de Lamané, Sécrétaire du Cardinal d'Armagnac. Elle fut trouvée parmi les Papiers de Bernard de San-Jorry, qui la mit au jour en 1612. Conſultez Mr. Huet, qui parle amplement de ce Livre, & qui conjecture que Philander en eſt le vrai pere. Il nous apprend que ce Fumée ſe vanta d'avoir eu l'Original Grec, par le moyen de Lamané, Protonotaire du Cardinal d'Armagnac.

Notez que l'Edition indiquée par Monſr. Cave, & qu'il avoit vue dans la Bibliotheque de Mr. Voſſius, n'eſt pas la premiere. J'en ai une, qui eſt de Paris, chez Michel Sonnius, en 1599, *in* 12. Le Titre ne différe preſque en rien de celui que l'on a vu ci-deſſus. La Préface eſt de Bernard de San-Jorry, & datée de Caſtres, le 1 Octobre 1596. Elle nous apprend que San-Jorry, *preſque ſeptuagenaire*, avoit trouvé parmi ſes Papiers une Copie de cet Ouvrage, laquelle *il avoit fait eſcrire ſur celle qui avoit été envoyée à Mr. de Lamané*; & qu'il pria *Mr. de Fonbouzart, lequel s'en alloit en Cour pour quelques ſiennes affaires, lui faire ce plaiſir de ſe charger de cet Oeuvre, & vouloir prendre la peine de le communiquer à quelque Imprimeur paſſant par Paris.*

(*a*) *Il a fleuri au XII. ſiécle.*] Je n'en vois guere donner d'autre preuve que celle-ci; c'eſt que ſes deux fils furent vus par Gilles de Rome à la Cour de Frideric Barberouſſe. Reineſius obſerve qu'on met la mort d'Averroës à l'an 595 de l'Hégire, qui eſt le 1198 de l'Ere Chrétienne. Je voudrois que Mr. König, qui nous renvoye à Reineſius, n'eût point placé cette mort à l'an 1225. Il auroit dû nous renvoyer à Hottinger, & le rectifier: car ce docte Suiſſe ayant dit après Jean Leon, qu'Averroës décéda l'an 603 de l'Hegire, fait correſpondre cette année-là à notre année 1225. C'eſt un grand abus: elle correſpond en partie à notre année 1206, & en partie à notre année 1207. La Bibliothéque Rabbinique de Bartolocci m'apprend qu'Averroës a fleuri depuis l'an 1131, juſques à l'an 1216, qui fut celui de ſa mort; que ſes Commentaires ſur la Phyſique d'Ariſtote furent achevés à Seville l'an 1187, &

Digitized by Google

nomma le *Commentateur* par excellence. On admire, que ne ſachant point de Grec, il ait ſi bien pénétré le ſens de l'Original: on a donc raiſon de croire que s'il eût ſu cette Langue, il eût compris parfaitement les penſées d'Ariſtote. Voilà ce que diſent quelques Savans: mais d'autres aſſûrent qu'il l'a fort mal entendu (*b*), tant parce que ſon eſprit étoit médiocre que ſes Commentaires ſur la Métaphyſique du même Ariſtote furent écrits l'an 1192.

(*b*) *Quelques Savans prétendent qu'il a fort mal entendu Ariſtote . . . . parce qu'il ignoroit la belle Littérature.* C'eſt le ſentiment de Louis Vives. Il prouve par un exemple les égaremens de cet interprete d'Ariſtote. Voyez Celius Rhodiginus, qui dit à-peu-près la même choſe. Généralement parlant, ne vous fiez pas au Pere Rapin, qui lui fait dire cela touchant Avicenne. Ce Jéſuite ne citoit pas toujours ſur l'original. Ne mépriſez pas pourtant ce qu'il va vous dire. „Comme Averroës ne „connut Ariſtote que par une Tra„duction peu fidéle, il tomba lui„même dans des altérations de ſens „ſi horribles, que Bagolin Philoſophe „de Verone, Zimara, & Mantinus „entreprirent en vain de le corriger.

(*c*) *Il fut Profeſſeur dans l'Académie de Maroc.*] Ce fut ſous le troiſiéme Roi de la race des Almohades, après l'expulſion des Almoravides.

(*d*) *Il ſe rendit fort habile dans la Médecine: mais il en ſavoit mieux la Théorie que la Pratique.*] Son principal Ouvrage de Medecine eſt celui qu'on nomme *Colliget*. Il y traite de cette Science en général. Pour faire comprendre qu'il ſe piquoit d'exceller en Médecine, il me ſuffira d'avertir qu'il étoit l'émule du grand Avicenne, & ſon ennemi ſi capital, qu'il évite de le nommer dans ſes Ecrits: ſon affectation à cet égard, eſt ſenſible. C'eſt apparemment cette affectation qui a été cauſe, qu'en réfutant une doctrine ſoutenue par Avicenne, il ne l'attaque que comme le ſentiment le Galien. Je parle de la doctrine qui établit que les eſprits animaux qui cauſent la joie, ſont lumineux, & que ceux qui cauſent la mélancholie ſont noirs. Averroës, ou expreſſément, ou par un défaut de mémoire, a tenu une conduite toute différente de celle-là à l'égard d'Avempace; car il le nomme comme l'Auteur d'une Remarque qu'il avoit pu lire dans Philoponus. Cela ſoit dit en paſſant. Or qu'il ait été plus habile dans la Théorie que dans la Pratique, il l'avoue lui-même, comme le remarque Mr. Petit. Notez que les Médecins de Paris, grands partiſans de la ſaignée, ne conviendroient pas aiſément qu'Averroës fut médiocre dans la pratique de la Médecine; car on dit que ſon exemple a contribué beaucoup à extirper une erreur qu'ils déſapprouvent. Liſez ces paroles d'Etienne Paſquier. „Com„bien de ſiécles avons-nous exercé „la Médecine, eſtimant qu'il ne fal„loit ſaigner un enfant juſques à ce „qu'il eût atteint l'age de quatorze „ans, & que la ſaignée leur étoit au„paravant ce temps, non un remede, „ains leur mort? Hereſie en laquelle „nous ſerions encores aujourd'hui, ſans Averrroës Arabe, qui premier „ſe hazarda d'en faire l'eſpreuve ſur „un ſien fils âgé de ſix à ſept ans, „qu'il guérit d'une pleuréſie.

(*e*) *On le regarde comme l'inventeur d'un ſentiment fort abſurde, & fort contraire à l'Orthodoxie Chrétienne.*] Il vaudroit mieux dire ce me ſemble, qu'il l'a éclairci & dévelopé, & que l'ayant ſoutenu avec plus d'application qu'on ne faiſoit auparavant, il lui a donné une eſpece de nouvelle vie; car le même Pomponace, qui aſſûre dans le chapitre IV. que c'eſt un monſtre forgé par Averroës, avoit dit dans le chapitre III, que Themiſtius & Averroës enſeignent la même choſe. Les Jéſuites de Conimbre remontent plus haut; car ils veulent que Theophraſte ait entendu de cette ſa-

Digitized by Google

diocre, que parce qu'il ignoroit la belle Litérature. Il fut Profeſſeur dans l'Académie de Maroc (*c*), & ſe rendit fort habile dans la Médecine: mais il en ſavoit mieux la Théorie que la Pratique (*d*). On le regarde, comme l'Inventeur d'un ſentiment fort abſurde, & fort contraire à l'Orthodoxie Chrétienne (*e*), & qui néanmoins fit des progrès ſi formidables parmi

con la doctrine d'Ariſtote ſon maître. Ils ajoûtent que pluſieurs Modernes ont avoué, que ſelon les Hypotheſes d'Ariſtote, l'entendement de tous les hommes eſt une ſeule & même ſubſtance; mais qu'entre ces Modernes les uns veulent qu'elle ſoit dans tous les hommes comme une forme aſſiſtante, & que les autres ſoutiennent qu'elle y eſt en qualité de forme informante. Ce dernier ſentiment eſt celui de Mirandulanus, & d'Achillinus. Mais voici une mépriſe toute ſemblable à celle de Pomponace. Les Jéſuites de Conimbre imputent ailleurs à Averroës l'invention de l'unité de l'entendement de tous les hommes. Ils diſent que l'unité d'entendement eſt une fiction qu'Averroës a ajoûtée aux erreurs des autres; & néanmoins il eſt clair que cette fiction n'eſt point différente de la doctrine qu'on venoit d'attribuer à Avicenne, &c. Souvenons-nous que l'entendement des hommes, au dire d'Averroës, eſt la derniere des Intelligences, celle qui occupe le plus bas lieu de l'Univers. Quoi qu'il en ſoit, lorſque ces Jéſuites réfutent la prétendue unité de l'entendement de tous les hommes, ils n'attaquent que ce Philoſophe, tant on eſt perſuadé que pour le moins il mérite d'être tenu pour le principal défenſeur de cette chimere. Ils remarquent que Scot a dit qu'Averroës s'eſt rendu digne d'être excommunié par le genre humain, & que d'autres diſent que ſa doctrine eſt un monſtre ſi effroyable, que les forêts de l'Arabie n'en ont jamais produit de plus grand. La derniere partie de ce paſſage nous apprend qu'entre autres éloges on a donné à cet Arabe celui d'avoir l'ame d'Ariſtote. Les Jéſuites de Conimbre veulent, que pour réfuter cela, il ſuffiſe de prendre garde à la doctrine de l'unité de l'entendement. Cette Réflexion eſt fauſſe; car cette doctrine, comme l'avouent pluſieurs Modernes, n'eſt qu'une extenſion & qu'un dévelopement des principes d'Ariſtote. Je pourrois faire pluſieurs Remarques pour prouver cela; mais je me contente de celle-ci: c'eſt que, ſelon l'Hypotheſe de ce Philoſophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la matiere; d'où il s'enſuit que l'entendement eſt unique, puiſque ſelon Ariſtote il eſt ſéparé & diſtinct de la matiere. Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puiſſe être ſur Ariſtote, elle eſt dans le fond impie & abſurde. Elle eſt impie, puiſqu'elle conduit à croire que l'ame, qui eſt proprement la forme de l'homme, meurt avec le corps: elle eſt abſurde: car que peut-on dire de plus inſenſé que de ſoutenir que deux hommes qui s'entretuent, dirigés chacun par ſes actes intellectuels, ont la même ame? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux Philoſophes, dont l'un nie, l'autre affirme la même Theſe en même temps, ne ſont qu'un ſeul être à l'égard de l'intellect? Examinons ce qu'un Adverſaire de Pomponace propoſa contre cette extravagance.

Premierement, il la réfute entant qu'elle poſe que l'entendement n'eſt pas dans l'homme, & puis entant qu'elle poſe que tous les hommes n'ont qu'un même entendement. Sur le premier point il demande, pourquoi un entendement qui doit unir ſon action à celle de l'homme, & cela de la maniere la plus intime qui ſe puiſſe concevoir en ce genre-là, croiroit ſe déshonorer, s'il s'uniſſoit avec les organes, pour compoſer avec eux un individu? Vous comprendrez aiſément l'union intime dont on parle

Digitized by Google

parmi plusieurs Philosophes Italiens, qu'il fallut le faire proscrire par l'autorité Papale (*f*). Ce sentiment est qu'il y a une Intelligence, qui, sans se multiplier, anime tous les individus

là, si vous prenez garde, que selon les Averroïstes, l'ame de l'homme n'est point capable d'entendre sans le secours de cet intellect assistant. Il faut donc que cet intellect supplée par son action à ce qui manque à l'ame de l'homme; & par conséquent, nos actes intellectuels dépendent de deux principes, dont l'un est comme un sujet passif & incomplet, l'autre est un principe actif & qui perfectionne. Il est donc vrai que le concours de ces deux principes se termine à un même effet; & qu'ainsi l'action de l'entendement des Averroïstes s'unit d'une façon très-intime avec l'ame qui entend. Cette difficulté n'est point forte; car l'union que l'on objecte n'est pas plus intime que celle de l'action de Dieu avec l'action de la créature, selon la doctrine du concours: & néanmoins il ne s'ensuit pas que ces deux causes se doivent unir personnellement. L'Auteur prétend prévenir cette réponse, en disant que l'action de l'intellect des Averroïstes est immanente & particuliere: ce qui ne se peut pas dire du concours de Dieu; mais on pourroit lui faire de bonnes répliques: ainsi sa dispute n'est pas triomphante quant au premier point, comme elle l'est quant au second; car voici comment il presse Averroës: *Cet intellect dont vous parlez, est ou Dieu, ou bien une créature. S'il est Dieu, je vous fais cette question: Agit-il au dedans de lui, ou au dehors? S'il agit au dehors, quel monstre ne sera-ce point qu'un acte d'intelligence posé hors de l'intellect, & dans une autre personne?* Ceci prouve trop: il en faudroit inférer que l'entendement divin ne peut point produire dans l'ame de l'homme un acte d'intelligence, sans le produire dans lui-même. Or cela est faux & absurde. L'autre membre de la question réduit aux abois les Averroïstes. Si Dieu forme en lui-même les actes d'intelligence qui sont dans l'homme, combien d'erreurs nourrira-t-il dans son sein? S'ils répondent que cet intellect est créé, l'Auteur réplique qu'une créature ne paroît pas pouvoir être suffisante à modifier si à propos toutes les ames humaines en même temps. Outre que les opinions contraires qui regnent parmi les hommes ne sauroient loger ensemble dans un seul entendement. Cette derniere objection a la même force contre ceux qui voudroient dire que cet intellect est Dieu. C'est aussi par-là que l'on réfute invinciblement le Spinosisme. Notez que l'Auteur avoue, que toute la force de son objection consiste en ce qu'il prétend avoir prouvé que l'action de l'entendement des Averroïstes sur l'ame de l'homme est immanente. Je ne crois point qu'ils soient obligés de convenir qu'il prouve cela. Quant au reste, il déclare qu'il ne trouveroit rien à redire à la pensée d'Averroës, si ce Philosophe n'eût parlé que de l'action de l'entendement divin considéré comme la cause premiere. Il nous avertit qu'il s'est abstenu des objections que Thomas d'Aquin a propofées contre l'Hypothese de cet Arabe. Je vous avertis qu'elle se trouve partaitement réfutée dans un Ouvrage de Mr. du Plessis Mornai.

On s'étonnera que des génies aussi sublimes qu'Aristote & qu'Averroës ayent forgé tant de chimeres sur l'entendement: mais j'ose dire qu'il ne les eussent jamais forgées, s'ils n'eussent été de grands esprits. C'est par une forte pénétration qu'ils ont découvert des difficultés qui les ont contraints de s'écarter du chemin battu, & de mépriser plusieurs autres routes où ils ne trouvoient pas ce qu'ils cherchoient. La plus certaine connoissance qu'ils eussent de la nature de l'ame est qu'elle est capable de penser successivement à mille choses; mais ils ne pouvoient comprendre comment elle réduisoit en acte cette faculté: l'action des objets, leurs especes, leurs images épurées tant qu'il vous plaira dans le cerveau, rien de tout cela ne paroît ca-

Digitized by Google

vidus de l'eſpece humaine, entant qu'ils exercent les fonctions de l'ame raiſonnable. Il n'y a guere de Livres où il paroiſſe qu'Averroës ait eu de meilleures intentions, que dans celui qui

pable de donner à l'ame l'intelligence actuelle. Voyez avec quelle force le Pere Mallebranche réfute tout ce qu'on dit de la maniere dont nous connoiſſons les choſes. Il n'a point trouvé d'autre reſſource, que de dire que nous les voyons en Dieu, & que les idées ne ſont point produites dans notre ame. Quelques anciens Philoſophes ont dit que Dieu eſt l'Intelligence générale de tous les eſprits; c'eſt-à-dire qu'il leur verſe la connoiſſance comme le Soleil répand la lumiere ſur les corps. Quand une matiere eſt fort abſtruſe, il ne faut pas s'étonner que les plus grands Philoſophes en parlent un peu de travers & ſur des ſuppoſitions malaiſées à comprendre. Or s'il y eut jamais de matiere difficile, c'eſt celle de la formation de la penſée. Elle eſt peut-être plus impénétrable que celle de l'origine de l'ame. C'eſt beaucoup dire; car la réflexion de Bartholin ſur une choſe que l'on raconte de Saint Anſelme eſt de bon ſens. On aſſûre que cet Archevêque de Cantorberi ſe voyant proche de la mort, à l'âge de ſoixante-ſeize ans, ſouhaita un petit délai, afin d'achever une queſtion très-obſcure qu'il avoit commencée ſur l'origine de l'ame. „S'il eût obtenu encore ſoixante-„ſeize ans de vie, *dit Bartholin*, je „doute qu'il eût pu venir à bout d'u-„ne queſtion ſi obſcure." Notez que la plûpart des Cartéſiens enſeignent, que comme il n'y a que Dieu qui puiſſe mouvoir les corps, il n'y a auſſi que Dieu qui puiſſe modifier les eſprits. Ils exceptent les actions qui rendent l'ame criminelle. Mais pour tout ce qui s'appelle ſenſation, imagination, paſſion, mémoire, idée, ils prétendent que Dieu en eſt la cauſe efficiente & immédiate, & que l'action des objets, ou le mouvement de nos eſprits animaux n'en eſt que la cauſe occaſionelle. Ce ſentiment n'eſt qu'une extenſion de celui qu'on attribue à un fameux interprete d'Ariſtote, & que Mr. du Pleſſis Mornai réfute par des raiſons ſpécieuſes, mais dont nos Cartéſiens ne s'embaraſſeroient pas. Voyons quelque choſe de ce qu'il avance: *Quant à l'opinion d'Alexandre* (d'Aphrodiſée) *qui prétend un intellect agent univerſel, qui imprime l'intellect poſſible, c'eſt-à-dire, la capacité d'un chacun, & la réduiſe en action, la plus part des raiſons ci-deſſus deduictes contre Averroës ſervent auſſi contre lui. Mais parce que par ceſt intellect agent il ſemble entendre Dieu meſme, il y a cecy de plus, que Dieu, qui eſt tout bon, & tout ſage, n'imprimeroit point en noſtre entendement les folies & les malignités que nous y remarquons, qu'il n'y laiſſeroit pas auſſi tant d'ignorances, & de tenebres que nous y taſtons, ains vaincroit en tous la contagion qu'apporte ce corps, & bien qu'il n'inſpiraſt ou n'influaſt tant de choſes à l'un qu'à l'autre, ſelon les diverſes capacités de ceſte table raſe, que pour le moins il n'y peindroit pas un monde de faux traicts que nous y pouvons voir chacun en ſoy meſme. En après, ou l'influxion ſeroit perpétuelle, ou bien entrecoupée. Si perpetuelle, nous entendrions tout ce que noſtre imagination nous repréſenteroit ſans labeur & ſans art: ſi entrecouppée, il ne ſeroit pas en nous d'entendre choſe quelconque, ny de vouloir quand nous voudrions. Or au contraire, nous avons peine à comprendre certaines choſes, & nous faut gagner ſur l'ignorance de noſtre eſprit, comme pied à pied: & y en a d'autres que nous entendons dès qu'elles ſe préſentent, & quand nous voulons.*

(*f*) .... *qui fit des progrès ſi formidables, ... qu'il fallut le faire proſcrire par l'autorité Papale.*] J'ai rapporté ailleurs les paroles d'une Bulle de Leon X, approuvée dans le Concile de Latran. J'ajoûte ici que Raimond Lulle ſollicita inſtamment le Pape Clement V à condamner les Commentaires d'Averroës ſur Ariſtote, & qu'il tâcha d'engager Philippe le Bel Roi de France à ſolliciter la même choſe. Il repréſenta que ce ſont des Livres remplis d'erreurs pernicieuſes, & qui peuvent conduire peu-

Digitized by Google

qui a pour Titre, *Deſtructiones Deſtructionum contra Algazelem* (*g*). On parle fort déſavantageuſement de la Religion de

à-peu les jeunes gens à l'impiété. Il prîa, il préſenta des requêtes, il fit un Livre ſur ce ſujet: mais il trouva ſourds, & le Pape & le Roi de France. Préſentement, il n'eſt néceſſaire, ni de demander cela, ni de prier qu'à tout le moins il ſoit défendu de tenir ce Philoſophe pour un Oracle: ſon autorité eſt nulle, & perſonne ne perd du temps à le lire; mais il y a eu des ſiécles bien infatués de ſa doctrine. Liſez ce qui ſuit. Que mes Lecteurs examinent s'il leur plaît ce raiſonnement d'un Moderne. *On ne doit pas s'étonner de voir que les hommes ayent eu tant d'eſtime pour* Averroës, *puiſque le pere de Cardan, qui ſe meſloit de magie, nous aſſure que les démons meſmes ont admiré ſa doctrine, de laquelle Bajazet ſe divertiſſoit dans les plus ſenſibles douleurs de la goute; qui n'eſt pas une preuve moins advantageuſe pour montrer ſon mérite, que d'avoir étonné les intelligences.* Si ce qui concerne Bajazet n'eſt pas rapporté plus fidélement que le reſte, j'en doute beaucoup: pour bien rapporter ce qui regarde le pere de Cardan, il falloit dire, que l'un des Eſprits qui lui appartirent faiſoit profeſſion d'être Averroïſte, & non pas qu'Averroës avoit étonné les Intelligences; & il falloit ajoûter que Cardan même inſinue que ce conte de ſon pere étoit fabuleux.

(*g*) *Il n'y a point de Livre où Averroës paroiſſe avoir eu de meilleures intentions, que dans ſes . . .* Deſtructiones Deſtructionum contra Algazelem:] ou bien *Deſtructorium Deſtructorii.* Le Titre Arabe eſt *Hahapalah altahapalah.* Averroës réfute dans cet Ouvrage les opinions métaphyſiques qu'Algazel avoit ſoutenues contre les Philoſophes. La plûpart de ces opinions d'Algazel ſont très-mauvaiſes; car, par exemple, il a combattu ce que les Philoſophes diſoient, que le Monde eſt l'ouvrage de Dieu, & que Dieu eſt un agent: qu'il eſt unique, ſimple, incorporel, & qu'il ne peut point y avoir deux Natures incréées. Puiſqu'Averroës ſoutient le parti des Philoſophes ſur toutes ces Propoſitions, on ne peut nier qu'il ne travaille en faveur de l'Orthodoxie. C'eſt l'un de ſes plus beaux Ouvrages, au ſentiment du Pere Rapin. Mais d'ailleurs, la bonne cauſe peut-elle trouver ſon compte dans les ſervices que lui pourroit faire un tel défenſeur; lui qui nioit que la création fût poſſible, & qui ſoutenoit que tous les Etres ſpirituels ſont éternels, & que Dieu ne connoît pas les choſes particulieres, & n'étend point ſa Providence ſur les individus de ce Monde?

(*h*) *On parle fort déſavantageuſement de la Religion de ce Philoſophe.*] Vous trouverez dans le Dictionnaire de Moréri, que le Chriſtianiſme étoit ſelon lui une Religion impoſſible; que le Judaïſme étoit une Religion d'enfans; & que le Mahométiſme étoit une Religion de pourceau: & qu'enſuite, il s'écrioit: *Que mon ame meure de la mort des Philoſophes.* Voilà de quelle maniere il imitoit Balaam, qui dit, *Que je meure de la mort des juſtes, & que ma fin ſoit ſemblable à la leur.* Mr. Moréri ne rapporte pas exactement ce qui concerne le Chriſtianiſme: Averroës *le nommoit*, dit-il, *une Religion impoſſible, à cauſe du myſtere de l'Euchariſtie.* Il eſt ſûr que ce Philoſophe n'en parloit pas ſi obligeamment, quand il faiſoit réflexion à la pratique de la Communion de Rome. Liſez ces paroles de M. Daillé, adreſſées au Pere Adam: „Les ſa„ges du Monde ne vous ont point par„donné cette étrange créance, non „plus que les Juifs: témoin la parole „du Philoſophe Averroës, que le Car„dinal du Perron rapporte ſur la foi „de Sarga, l'un des Peres de votre „Société, *Qu'il ne trouvoit point de „Secte pire, ou plus badine, que celle „des Chrétiens, qui mangent & déchi„rent eux-meſmes le Dieu qu'ils ado„rent*". Avant que de paſſer outre, je fais deux Remarques contre ce docte Miniſtre. La 1re eſt que le Cardinal du Perron n'eſt point proprement celui qui rapporte cette parole ſur la foi de l'un des confreres du Pere

Digitized by Google

de ce Philoſophe *(h)*; car on veut que non-ſeulement il ait mépriſé le Judaïſme & le Chriſtianiſme, mais auſſi le Mahomé-

Adam: Il ne la rapporte que comme citée par Mr. du Pleſſis; car c'eſt Mr. du Pleſſis qui allegue ſur ce ſujet ce que le Jéſuite Scarga obſerve touchant la penſée de ce Philoſophe Arabe. La 2e. eſt qu'au lieu de Sarga, il falloit dire Scargà. Rapportons maintenant le paſſage d'un autre Miniſtre: *Si nous recevions la ſainte Cene à génoux . . . . nous ſerions en ſcandale & en achoppement aux infirmes: mais nous donnerions occaſion aux infideles de blaſphémer le ſacré Nom de Dieu, & d'avoir en horreur le Chriſtianiſme. Car nous ne pouvons oublier le lamentable exemple de ce Philoſophe Païen, qui, ayant veu manger le Sacrement qu'on avoit adoré, dit*, Qu'il n'avoit jamais veu de Secte plus folle, ni plus ridicule, que celle des Chrétiens, qui adorent ce qu'ils mangent: *Et c'eſt à ce propos que ce malheureux s'écria*, Que mon ame ſoit avec celle des Philoſophes: vû que les Chrétiens adorent ce qu'ils mangent. Ce même Miniſtre allegue ailleurs un paſſage de Ciceron, qui quadre beaucoup avec la penſée d'Averroës. „*Et „qui penſez-vous ſi inſenſé, que de croi-„re que ce qu'il mange ſoit Dieu*"? Ciceron parla ainſi, en conſidérant qu'on donnoit au blé le nom de Ceres, & au vin le nom de Bacchus. Le Pere Leſcalopier avoue que cet illuſtre Païen eſt fort raiſonnable, quand il raiſonne de la ſorte à l'égard de Ceres & de Bacchus; „mais, „*ajoûte-t-il*, c'eſt une extrême ſa-„geſſe ſous le Chriſtianiſme, que de „manger ce que l'on croit être Dieu, „& nous regardons comme coupa-„bles d'une infidélité très-inſenſée „& très-ſtupide ceux qui ne pren-„nent pas à la lettre les paroles de „Jéſus-Chriſt, *ceci eſt mon Corps*, & „qui nous objectent en ſe mocquant, „ces paroles de Ciceron": Et qui penſez-vous ſi inſenſé, que de croire que ce qu'il mange ſoit Dieu? Il ne s'agit point ici d'examiner la qualité de ces réflexions: il ne s'agit que des penſées d'Averroës. Je remarque que Voſſius n'a parlé qu'en général du mépris de ce Philoſophe pour la Religion Chrétienne: il n'a point conſidéré en particulier le réſultat de la Tranſubſtantiation. Quelques-uns diſent qu'Averroës naquit Chrétien, & qu'il ſe fit Juif, & enſuite Mahométan. D'autres diſent qu'il écrivit contre les trois grands Légiſlateurs, Moyſe, Jéſus-Chriſt, & Mahomet; & qu'il fournit les matériaux du Livre *des trois Impoſteurs*. D'autres obſervent *qu'il n'a jamais cru qu'il y eût des Diables*; & qu'ainſi, Cardan a fait violence à ſa doctrine, *quand il introduit un Démon qui ſe diſoit l'un de ſes diſciples & ſectateurs*. On ne peut rien prononcer de plus fort que ce jugement ou ce vœu d'Eraſme: *Plût au Ciel que ce grand ouvrage contre l'impie Averroës, homme trois fois execrable, eût paru*. Il écrit cela à un homme qui lui avoit fait ſavoir que ſon grand Ouvrage contre Averroës étoit imprimé. *Nous avons compoſé, dit-il, un autre grand ouvrage diviſé en 46 Livres, où nous employons la philoſophie peripatéticienne à combattre Averroës, & qui a déja paru*. D'où vient donc qu'Eraſme en ſouhaite la publication? N'eſt-ce pas un ſigne qu'en répondant à ſes amis, il ne mettoit pas toûjours ſous ſes yeux leurs Lettres, & qu'il en avoit oublié quelques circonſtances? Quoi qu'il en ſoit, ſon vœu me fait ſouvenir d'une Lettre de Petrarque, où l'on exhorte un ſavant Théologien à réfuter Averroës, ce chien enragé, qui aboye ſi furieuſement contre Jéſus-Chriſt. Petrarque ajoûte qu'il avoit fait des Recueils pour un tel Ouvrage, mais qu'il n'a ni le loiſir, ni le ſavoir qui lui ſeroient néceſſaires pour écrire là-deſſus. Il appelle impie le ſilence que tant de grands hommes ont gardé; & il ſouhaite qu'on lui dédie, quand même il ſeroit déjà dans le tombeau, l'Ouvrage qu'il exhorte ſon ami à compoſer. Citons auſſi Mr. du Pleſſis: *Ariſtote étoit au dire de pluſieurs, peu religieux; & Averroës ſon Interprete, du tout impie . . . . . Nul n'ignore combien Averroës principale-*

Digitized by Google

hométiſme, qui étoit ſa religion extérieure. Divers Auteurs ont travaillé à la Traduction Latine de ſes Ouvrages (*i*). J'eſpérois, qu'avant que cet Article fût donné aux Imprimeurs, j'aurois le plaiſir de conſulter le Volume où Don Nicolas Antonio a parlé fort amplement d'Averroës: mais je me vois privé de cette ſatisfaction, & réduit aux ſeuls Extraits du Journaliſte de Paris. Vous allez voir ce que j'en tire. „Averroës de Cordoue fut inſtruit par ſon pere dans la Juriſpru„dence & dans la religion du pays. Il étoit exceſſivement „gras, bien qu'il ne mangeât qu'une fois le jour. Il paſſoit „toutes les nuits à l'étude de la Philoſophie; & lorſqu'il ſe „ſentoit fatigué, il ſe divertiſſoit par la lecture de quelque „Livre de Poëſie ou d'Hiſtoire. Jamais on ne le vit jouer, „ni rechercher aucun autre amuſement. Les erreurs dont il „fut accuſé donnérent lieu à une Sentence par laquelle il fut „dépouillé de ſon bien, & obligé à ſe rétracter. Après ſa „condamnation, il fit un voyage à Fez, puis retourna à Cor„doue, où il demeura juſques à ce qu'à l'inſtante priere des „peu-

ment preſſe l'éternité du Monde, & l'intellect univerſel, qui toutes fois ne peuvent compatir avec piété.

Pour achever le tableau de l'irreligion d'Averroës, il ne faudroit pas oublier les traits que ſes Hypotheſes ſur l'ame de l'homme fourniſſent. Il eſt ſûr qu'il n'admettoit point de peines & de récompenſes après cette vie; car à proprement parler, il enſeignoit la mortalité de l'ame humaine. Je ſai bien qu'il reconnoiſſoit que l'entendement ne mouroit jamais, & qu'il en faiſoit une nature éternelle: mais à cet égard, il ne le conſidéroit pas comme une ſubſtance appropriée à chaque homme; & par conſéquent, quoiqu'il avouât que le principe des opérations actuelles de Pierre & de Paul ſubſiſtoit après leur mort, il ne laiſſoit pas de croire que tout ce qui avoit appartenu en particulier à Pierre & à Paul, & quant au corps, & quant à l'ame, ceſſoit de vivre lorſqu'ils mouroient. Il nioit donc le Paradis & l'Enfer. Voſſius, qui a bien compris cette doctrine, n'eût pas dû l'attribuer abſolument à Mirandulanus, puiſque cet Auteur ne l'adopte point comme véritable en elle-même, mais ſeulement comme l'interprétation légitime des paroles d'Ariſtote. Auroit-on oſé dans des Livres imprimés ſe déclarer pour un ſentiment impie, & qui expoſoit les gens aux feux de l'Inquiſition? Un paſſage de Voſſius peut ſervir de preuve que les Ecrivains les plus doctes ne diſtinguent pas toujours ce qu'ils devroient diſtinguer. Ils imputent quelquefois à un Philoſophe, non pas ce qu'il croit abſolument; mais ce qu'il dit qu'il faudroit croire, ſi l'on vouloit ſuivre les opinions d'Ariſtote, ou de quelque autre fondateur de Secte.

(*i*) *Divers Auteurs ont travaillé à la Traduction Latine* d'Averroës.] Notez qu'il y a eu des Rabins, qui ont traduit en Hébreu quelques Ouvrages d'Averroës. Il eſt bon que j'obſerve ici ce que je trouve dans Poſſevin. Ce Jéſuite aſſûre que ceux qui étoient ſi entêtés de ce Philoſophe Arabe, ne le pouvoient lire que dans des Verſions pitoyables, avant l'Edition que Jean Baptiſte Bagolin fit faire à Veniſe chez les Junctes, l'an 1552. *Cette Edition*, continue-t-il,

„peuples, il fut rappelé à Maroc, où il paſſa le reſte de ſa „vie, qu'il finit en 1206.“ Les Journaliſtes de Leipſic m'apprennent que Don Nicolas Antonio, dans cette partie de ſon Ouvrage, s'eſt fort ſervi d'un écrit de Jean Leon, qu'Hottinger a publié. Je puis donc, quant à cela, aller aux ſources auſſi bien que lui. Je dirai donc que l'on trouve dans cet écrit, que le peuple de Cordoue éleva Averroës a deux belles charges que ſon pere & ſon ayeul avoient poſſédées (*k*); c'étoit celle de Grand Juſticier, & celle de Chef des Prêtres. Il étoit capable de s'en acquitter, puiſqu'il entendoit fort bien la Juriſprudence & la Théologie. Après l'étude de ces deux Sciences, il s'attacha à la Phyſique, à la Médecine, à l'Aſtrologie & aux Mathématiques. Pendant qu'il avoit les charges dont j'ai parlé, le Roi de Maroc lui envoya des Députés, pour lui offrir celle de Juge de Maroc & de toute la Mauritanie, & à telle condition qu'il conſerveroit tous les emplois dont il jouïſſoit en Eſpagne. Cette propoſition lui plut; il s'en alla à Maroc: mais y ayant établi des Juges comme ſes ſubdélégués,

ne peut pas valoir grand' choſe: car Bagolin, à l'égard d'une partie des Oeuvres d'Averroës, ſe ſervit de la Traduction d'un Juif nommé Jacques Mantinus: & à l'égard de l'autre partie, on employa les Traductions précédentes, & même celles que Niphus & Zimara n'avoient nullement corrigées en travaillant ſur Averroës. Le Traducteur Mantinus ſuivit les traces d'Abraham de Balmis, qui avoit très-mal réuſſi. On ne peut donc ſe promettre qu'un Traducteur, qui a eu de ſi mauvais guides, ait bien exprimé l'Original; & comme Bagolin n'entendoit rien dans l'Arabe, il ne pouvoit point juger de ces interprétations. Keckermann ſouhaite que Dieu veuille ſuſciter un Traducteur qui délivre de la craſſe & ténébreuſe barbarie des précedens, les Oeuvres d'Averroës. C'eſt alors que l'on verroit les grands ſervices que cet Arabe a rendus à la Philoſophie.

(*k*) *Le peuple de Cordoue l'éleva à deux belles charges que ſon pere & ſon ayeul avoient poſſédées.*] Son ayeul étoit l'un des plus fameux Juriſconſultes de ſon temps: il paſſoit pour un ſecond Malich, qui a été l'un des quatre plus grands Caſuiſtes de la Religion Mahométane; & il fut d'ailleurs un ſavant Théologien. Ce fut lui, que le peuple de Cordoue, ſecouant le joug de ſon Prince, & voulant avoir pour Maître le Roi de Maroc, députa à ce Monarque, pour négocier cette grande affaire. Il en obtint toutes les faveurs qu'il lui demanda de la part de ces mutins, & il retourna vers eux comblé de bienfaits & de careſſes, ayant été créé Chef des Prêtres, & grand Juge du Royaume de Cordoue. Il mourut après avoir joui de ces dignités un fort long temps, & laiſſa un fils qui étoit Légiſte, & qui fut deſtiné aux mêmes emplois, par les ſuffrages des habitans de Cordoue. Le Roi de Maroc confirma cette élection; & par ce moyen, notre Légiſte ſe vit revêtu d'un beau caractere. On trouve que l'autorité de ſes charges s'étendoit ſur toute l'Andalouſie, & ſur le Royaume de Valence. Sa vie fut longue, & il la paſſa joyeuſement. Après qu'il fut mort, ſes dignités furent conférées à ſon fils Averroës par les ſuffrages du peuple. Notez qu'à la priere de pluſieurs Grands, qui imploroient ſa clé-

Digitized by Google

gués, il s'en retourna à Cordoue. On dit des merveilles de ſa patience, de ſa liberalité & de ſa douceur (*l*). Il renvoyoit à ſon Lieutenant tous les procès criminels, & n'y opina jamais. Tant de bonnes qualités n'empêcherent pas qu'il n'eût beaucoup d'ennemis, qui le traverſérent extrêmement, & qui l'accuſérent

mence en faveur d'Ibnu Saigh, fameux Médecin, detenu dans les priſons pour le crime d'Hérésie, il l'avoit mis en liberté. Ibnu Gaulgiul diſoit pendant cette procedure, *Le pere d'Averroës ne ſait pas qu'il a un fils qui ſera un beaucoup plus grand Hérétique que celui-là.* Ce n'étoit point ſe tromper.

(*l*) *On dit des merveilles de ſa patience, de ſa libéralité, & de ſa douceur.*] Il y avoit à Cordoue, parmi la Nobleſſe, & parmi les gens de Lettres, pluſieurs perſonnes qui le haïſſoient, & qui le contrôloient. Un jour, qu'il faiſoit leçon dans l'Auditoire de Juriſprudence, le valet de l'un de ſes ennemis lui alla dire quelque choſe à l'oreille. Il changea de couleur, & répondit ſimplement, *oui, oui.* Le lendemain, le même valet retourna à l'Auditoire, demanda pardon, & confeſſa devant tous les écoliers, qu'il avoit dit une groſſe injure à Averroës, en lui parlant à l'oreille. *Dieu te beniſſe*, lui répondit-il, *puiſque tu as déclaré que je ſuis pourvu de patience.* Il lui donna enſuite une certaine ſomme d'argent, & lui dit, *Ne fais point à d'autres ce que tu m'as fait.* Quoiqu'il fût riche, & par ſon mariage, & par ſes charges, il étoit toujours endetté, parce qu'il faiſoit beaucoup d'aumônes aux gens de Lettres néceſſiteux, ſoit qu'ils l'aimaſſent, ſoit qu'ils le haïſſent. Ses amis le cenſurerent un jour de ce qu'il diſtribuoit ſon bien à ſes ennemis: *Malheureux que vous êtes*, repondit-il, *vous ne ſavez pas que faire du bien à ſes parens & à ſes amis n'eſt point un acte de libéralité: on ſe porte à cela par des ſentimens de la nature. Etre libéral, c'eſt communiquer ſon bien à ſes ennemis: & parce que mes richeſſes ne viennent pas de ce que moi ou mes ancêtres ayons exercé la marchandiſe, ou quelque art, ou le métier des armes, mais de la profeſſion de la vertu, n'eſt-il pas juſte que je les dépenſe par la vertu? Je trouve que je ne les ai pas mal placées: elles m'ont ſervi à convertir en amis ceux qui étoient mes ennemis.* Joignez à cela ce que jai dit concernant ſa ſobriété, ſa vigilance, ſon application à l'étude, &c. Il ne voulut point conſentir que le plus jeune de ſes fils fût élevé aux honneurs qu'on lui offroit à la Cour de Maroc; & bien loin de voir avec joie la déférence que l'on témoignoit à ce jeune homme, & dans laquelle on ſe propoſoit de faire plaiſir au pere, il s'en chagrinoit tout de bon. Quel dommage que tant de vertus, & tant de bonnes qualités, n'ayent pas été accompagnées de l'orthodoxie; & qu'au contraire elles ayent été jointes aux erreurs les plus énormes! Les Ecrits de ſes Adverſaires ne le diffamoient que du côté de l'Hérésie, & ſes Panégyriſtes ne le louoient que du côté de la Vertu & de la Science, &c.

(*m*) *Ses ennemis l'accuſérent d'Hérésie, ce qui eut des ſuites bien ..... accablantes pour lui.*] Pluſieurs Nobles, & pluſieurs Docteurs de Cordoue, & nommément le Medecin Ibnu Zoar, lui portoient envie, & réſolurent de lui intenter un procès de religion. Ils ſubornérent de jeunes gens, pour le prier de leur faire une leçon de Philoſophie. Il y donna les mains, & leur découvrit dans cette leçon ſa créance de Philoſophie. Ils en firent dreſſer un acte par un Notaire, & l'y déclarerent Hérétique; cet acte fut ſigné par cent témoins, & envoyé à Manſur, Roi de Maroc. Ce Prince, l'ayant vu, ſe mit en colere contre Averroës, & dit tout haut, *Il eſt clair que cet homme-là n'eſt point de notre religion.* Il fit confiſquer tous ſes biens, & le condamna à ſe tenir au quartier des Juifs. Averroës obéit: mais étant allé quelquefois à la Moſquée, pour y faire ſes

Digitized by Google

rent d'Heréſie ; ce qui eut des ſuites bien fâcheuſes, & bien accablantes pour lui (*m*). Il ne mourut point ſans en être délivré glorieuſement. Ce qu'il répondit à un jeune Gentilhomme, qui le prioit de lui accorder ſa fille, eſt aſſez curieux (*n*). On raconte une choſe très-ſinguliere touchant l'effet

oraiſons, & ayant été chaſſé à coups de pierres par les enfans, il ſe retira de Cordoue à Fez, & s'y tint caché. On le reconnut dans peu de jours, & on le mit en priſon, & l'on demanda à Manſor ce qu'on en feroit. Ce Prince aſſembla pluſieurs Docteurs en Théologie & en Juriſprudence, & s'informa d'eux de quelle peine un tel homme étoit digne. La plûpart répondirent, qu'en qualité d'Hérétique il méritoit la mort : mais quelques-uns repréſentérent qu'il ne falloit pas faire mourir un tel perſonnage, qui étoit principalement connu ſous la qualité de Légiſte & ſous celle de Théologien : *de ſorte*, dirent-ils, *qu'on ne divulguera point par le Monde qu'un Hérétique a été condamné ; mais qu'un Légiſte, qu'un Théologien, a ſubi cette ſentence : d'où il arrivera ; 1, que les Infideles n'embraſſeront plus notre foi, & qu'ainſi notre Religion ſera amoindrie ; 2, que l'on ſe plaindra que les Docteurs Afriquains cherchent & trouvent des raiſons de s'ôter la vie les uns aux autres. Il y aura plus de juſtice à le faire rétracter devant la porte de la grande Moſquée, où on lui demandera s'il ſe repent. Nous ſommes d'avis que votre Majeſté lui pardonne en cas qu'il ſe repente ; car il n'y a aucun homme ſur la terre qui ſoit exempt de tout crime.* Manſor goûta ce conſeil, & donna ſes ordres au Gouverneur de Fez pour une telle exécution. En conſéquence de quoi, un Vendredi, à l'heure de la priere, notre Philoſophe fut conduit devant la porte de la Moſquée, & mis tête nue ſur le plus haut degré ; & tous ceux qui entroient dans la Moſquée lui crachérent au viſage. La priere étant finie, les Docteurs avec des Notaires, & le Juge avec ſes Aſſeſſeurs, vinrent là, & demanderent à ce miſérable s'il ſe repentoit de ſon Héréſie ? Il répondit par un oui, on le renvoya ; il ſe tint à Fez, & y fit des Leçons de Juriſprudence. Manſor lui ayant permis quelque temps après de retourner à Cordoue, il y retourna, & y vécut miſérablement, privé de biens & de Livres. Cependant le Juge qui lui avoit ſuccédé s'acquittoit ſi mal de ſa charge ; & en général la Juſtice étoit ſi mal adminiſtrée dans ce pays-là, que les peuples en gémiſſoient. Manſor voulant remédier à ce deſordre, aſſembla ſon Conſeil, & y propoſa de rétablir Averroës. La plûpart des Conſeillers en furent d'avis : c'eſt pourquoi, il lui envoya un ordre de venir inceſſamment à Maroc, pour y faire les fonctions de ſa premiere Magiſtrature. Averroës partit auſſitôt avec toute ſa famille, & paſſa tout le reſte de ſes jours à Maroc. Il y fut enterré hors de la porte des Corroyeurs. Son tombeau & ſon Epitaphe y ont paru fort long-temps.

Il ne faut pas oublier ce qu'il répondit à ceux qui lui demanderent quelle étoit la ſituation de ſon ame, pendant la perſécution. *Cet état-là*, leur dit-il, *me plaiſoit & déplaiſoit. J'étois bien aiſe d'être déchargé des fonctions pénibles de la judicature ; mais il me fâchoit d'avoir été opprimé par de faux témoins. Je n'ai point ſouhaité*, ajouta-t-il, *d'être rétabli dans la charge de Magiſtrat, & je ne l'ai repriſe qu'après que mon innocence a été manifeſtée.*

(*n*) *Ce qu'il répondit à un jeune Gentilhomme, qui le prioit de lui accorder ſa fille, eſt aſſez curieux.*] „Donnez-la „moi, *lui dit ce galant ;* je vous en „payerai ſon peſant d'or. Savez-vous, „*repondit Averroës*, ſi ma fille eſt belle „ou laide ; ſavez-vous ſi vous en ſe„rez content ? *J'ai vu ſa copie*, reprit „l'autre, c'eſt-à-dire, ſon frere. *Je crains*, repliqua Averroës, *que votre ardeur impétueuſe ne vous ait empêché de la connoître.* Le jeune homme ſe retira tout honteux, & ne revint point à la charge. Cette fille fut mariée depuis par ſon pere à un pa-

Digitized by Google

l'effet de quelques diſcours qu'il prononça contre le plus jeune de ſes fils (*o*). Il compoſa beaucoup de *Vers de Galanterie* : mais quand il fut vieux, il les fit jetter au feu (*p*). Je ne ſai d'où Du Verdier Vau-Privas a pris ces paroles: *Averroës fut rompu par une roue qu'on lui mit ſur l'eſtomac.* Vous les trou-

rent du Roi de Maroc. Quand j'ai dit que la réponſe d'Averroës étoit curieuſe, j'ai eu égard à deux choſes: en 1 lieu, aux circonſtances, & puis à l'obſcurité du Traducteur. Je le ſoupçonne de s'être mal exprimé: il n'entendoit guere la Langue Latine: l'apparence eſt que les mots Arabes ont plus de ſel que ſa Traduction: & ainſi les eſprits curieux ſeront bien-aiſes qu'on leur propoſe à examiner ce petit fait-là. C'eſt une aſſez grande ſingularité de voir un galant, qui, poids pour poids, veut troquer ſon or contre une fille qu'il n'a point vue. Le prix monteroit bien haut, même en Eſpagne, où les gens ſont beaucoup moins gras qu'en pluſieurs autres pays. Averroës n'auroit pas mal fait de demander au galant, *Savez-vous ſi ma fille eſt d'une taille déliée, ou ſi elle a trop d'embompoint?* Cet éclairciſſement pouvoit être de conſéquence, puiſqu'au ſecond cas la marchandiſe eût plus coûté, & moins valu. Selon nos coutumes, rien ne ſeroit plus ſingulier qu'un galant qui n'auroit point vu la fille du principal Magiſtrat du lieu de ſa réſidence: mais parmi les Mahométans, cela eſt commun; ils ne permettent point aux filles de ſe montrer aux fenêtres, & devant la porte du logis, de courir de lieu en lieu, & de recevoir des viſites chaque jour. Cependant j'oſe dire qu'il y a quelque choſe de conſiderable en ce que le noble Cordouan ne ſavoit que par conjecture ſi la fille d'Averroës étoit belle. Voilà quelques-unes des circonſtances à quoi j'ai eu égard.

(*o*) *On raconte une choſe très-ſinguliere touchant l'effet de quelques diſcours qu'il prononça contre le plus jeune de ſes fils.*] Je ne m'amuſerai pas à traduire en notre Langue ce qui doit me ſervir ici de commentaire: cela n'auroit que très peu de grace en François. Il me ſuffira de dire qu'Averroës ſouhaita plutôt la mort de ſon fils, que de le voir deſobéiſſant, & qu'il fit là-deſſus une imprécation à laquelle ce jeune homme ne ſurvécut que dix mois.

(*p*) *Quand il fut vieux, il fit jetter au feu* ſes Vers de Galanterie.] Le diſcours qui accompagna cet acte eſt tout confit en ſageſſe. *L'homme*, dit-il, *ſera jugé par ſes paroles; & ſi j'ai mal parlé, je ne veux point donner à connoître ma folie. Si mes Vers plaiſoient à quelqu'un, il me prendroit pour un homme ſage, & je ne reconnois point que je ſois.* Vous voyez là un bon caractere. Averroës, ayant fait la faute, la répara: il voulut ſe dérober également à l'approbation qu'il ne croyoit pas mériter, & au blâme qu'il méritoit. Il ſe ſeroit trouvé une infinité de gens, qui auroient lu ſes Vers d'amour l'encens à la main, qui les auroient admirés, qui auroient béni ſa mémoire: Ovide & Catulle ſont des exemples de cela. Il ne voulut point de cette louange. D'autres euſſent trouvé fort mauvais qu'un ſi grand homme, un Légiſte & un Philoſophe ſi excellent, eût fait des Vers de galanterie. Il prévint leur critique, en donnant ordre que perſonne ne pût lire ce qu'il avoit compoſé ſur une telle matiere. Ses autres Ouvrages de Poëſie ſont tous perdus, hormis une très-petite Piéce où il déclare, qu'étant jeune, il a déſobéi à ſa raiſon; mais qu'étant vieux, il l'a ſuivie: ſur quoi il pouſſe ce ſouhait, *Plût à Dieu que je fuſſe né vieux, & que dès ma jeuneſſe j'euſſe été dans l'état de perfection!* Quel ſouhait plus digne d'un Philoſophe pourroit-on faire?

Rapportons ce que fit Averroës à l'égard des Vers d'amour d'un autre Ecrivain. Il y avoit à Cordoue un Philoſophe, Médecin & Aſtrologue, nommé Abraham Ibnu Sahal, qui, par un caprice de ſa mauvaiſe fortune, devint amoureux, & ſe mit à

Digitized by Google

trouverez dans un chapitre qu'il intitule: *De pluſieurs Hommes lettrez anciens & modernes, leſquels moururent miſérablement.* J'ai été ſurpris de la prodigieuſe ſtérilité que j'ai trouvée par rapport à ce fameux Philoſophe dans la Bibliothéque Orientale de Mr. d'Herbelot (*q*). On avoit lieu de croire qu'un homme qui

faire des vers, ſe ſouciant peu de la dignité Doctorale. Les Juifs, ſes confreres de Religion, l'exhorterent à ne donner point au public de ces Poëſies impudiques. Il leur fit en vers une réponſe profane. Cela fit qu'ils eurent recours à l'autorité du Magiſtrat: & comme Averroës etoit le grand juge du Pays, ce fut à lui qu'ils s'adreſſérent. Ils lui repréſenterent que cet Abraham avoit corrompu par ſes Poëſies toute la Ville, & principalement la jeuneſſe de l'un & l'autre ſexe, & qu'on ne chantoit autre choſe dans les feſtins nuptiaux. Averroës s'indigna contre ce Poëte, & lui fit défendre de continuer, à peine d'être châtié ſelon l'exigence du cas, ou comme il plairoit au Juge. Il entendit dire que ſa défenſe n'arrêtoit point la veine du Juif, & il voulut être aſſûré de la vérité. Il envoya chez ce Poëte une Perſonne de confiance, qui lui revint faire ce rapport: *Je n'ai trouvé chez lui que l'aîné de vos enfans, qui écrivoit de ces Poëſies.* Il ajoûta qu'il n'y avoit dans Cordoue ni homme, ni femme, ni enfant, qui n'euſſent appris quelque choſe des Vers d'Abraham Ibnu Sahal. Alors Averroës ceſſa ſes pourſuites: *Une ſeule main*, dit-il, *peut-elle fermer mille bouches?* Ayant vu un jour chez un Libraire que l'Alcoran ne fut vendu qu'un ducat, & que les Poëſies de ce Juif furent achetées dix piſtoles au premier mot, il s'écria: „Cette „Ville périra bientôt; car j'ai vu le „mépris du peuple pour les choſes „ſaintes, & ſon attachement pour les „choſes défendues & malhonnêtes." On peut recueillir de ceci, qu'il y a des vices qui ſont de tout pays, & de toute Religion, & de tout ſiécle. Voilà des Mahométans d'Eſpagne, qui faiſoient au XII ſiécle ce que pluſieurs Chrétiens de Paris ont fait au XVII. Falloit-il acheter un Exemplaire des Pſeaumes de Godeau ou marchandoit fort long-temps, & l'on ne concluoit rien ſi le prix n'étoit médiocre. Mais s'agiſſoit-il du Parnaſſe ſatyrique, on en donnoit ſans marchander le prix énorme que le vendeur demandoit. Notons auſſi qu'il y a de bonnes actions, dont on trouve des exemples dans chaque pays, dans chaque ſiécle, & dans chaque Religion. Si des Chrétiens, dans ces derniers ſiécles, ont jeté au feu leurs Poëſies profanes, leurs Vers d'amour, leurs Vers laſcifs, Averroës fit le même choſe, ſous la profeſſion du Mahométiſme. Je dis ſous la profeſſion, car on doute qu'intérieurement il ait rien cru en matiere de piété. Sa prédiction ſur les malheurs de Cordoue ne réfute point cela: il eſt aſſez naturel de croire qu'une horrible corruption de mœurs, & qu'une dépravation de goût, qui fait mépriſer ce que l'on eſtime ſaint, & aimer ce que l'on croit malhonnête, cauſeront de grands deſordres dans une Ville.

(*q*) *J'ai été ſurpris de la prodigieuſe ſtérilité que j'ai trouvée par rapport à ce fameux Philoſophe dans la Bibliothéque Orientale de Mr. d'Herbelot.*] Prémierement, on a lieu d'être ſurpris de ne trouver point dans cette Bibliothéque notre Philoſophe Arabe, ſous le nom que tous les Occidentaux lui donnent, je veux dire ſous celui d'AVERROES. Je veux que ce nom ne ſoit pas le véritable, mais un nom fort corrompu par pluſieurs tranſports d'idiome en idiome; n'eſt-ce pas un aſſez juſte motif de le placer en ſon rang dans un Dictionaire, que de voir qu'il n'y a preſque que celui-là qui ſoit employé parmi les Occidentaux? Que ſi l'on aimoit mieux donner l'Article de ce Philoſophe ſous le nom Arabe bien orthographié, il falloit du moins en donner avis ſous le mot *Averroës*; & par-conſéquent, Mr. d'Herbelot, qui n'a point tenu cette conduite, a oublié une choſe qui ne de-

Digitized by Google

qui avoit une ſi vaſte connoiſſance des Livres Arabes, étaleroit mille beaux recueils concernant les aventures & les dogmes d'Averroës; & on voit, au lieu de cela, une briéveté ſurprenante, & qui bien loin de nous inſtruire de ce que nous ignorions, nous peut faire méconnoître ce que nous avons appris.

B.

BACON (François) Grand Chancelier d'Angleterre, ſous le Roi Jacques I, a été un des plus grands Eſprits de ſon ſiécle, & l'un de ceux qui connurent le plus doctement l'imperfection où étoit la Philoſophie. Il travailla fortement aux

voit pas être négligée. On ne trouve dans le corps de ſon Ouvrage, ni Averroës, ni Aben-Roes, ni Aben-Rois. On eſt donc contraint de recourir à la Table des matieres: cela n'eſt point agréable. Mais qu'y trouve-t-on? Averores, avec un renvoi aux pages 303, 719, 815. Que trouve-t-on à la page 303? qu'Averroës eſt un de ces Philoſophes qui ont cru que le Monde étoit éternel. On trouve à la page 815, que Mohammed Al-Gazali a cru qu'Averroës a eu *des principes fort contraires à ceux du Muſulmaniſme.* Mais dans la page 719, vous trouvez l'Article de notre homme, ſous le terme *Roſchd.* Cet Article ne contient pas vingt lignes: en voici la derniere moitié: „Averroës eſt le „premier, qui ait traduit Ariſtote de „Grec en Arabe, avant que les Juifs „en euſſent fait leur verſion: & nous „n'avons eu long-temps d'autre Tex„te d'Ariſtote que celui de la Ver„ſion Arabique de ce grand Philoſo„phe, qui y a ajoûté enſuite de fort „amples commentaires, dont Saint „Thomas & les autres Scholaſtiques „ſe ſont ſervis, avant que les origi„naux Grecs d'Ariſtote & de ſes com„mentateurs nous euſſent été connus." Je trouve là bien des choſes auxquelles je ne puis ajoûter foi; car je remarque que de ſavans hommes diſent qu'Averroës ignoroit la langue Grecque. Je ſai d'ailleurs que les Califes Almanzor, Abdalla, & Almamon, qui ont précédé de quelques ſiécles Averroës, firent traduire en Arabe quantité de Livres Grecs. Il n'y a donc point d'apparence que la premiere Verſion Arabe des Ouvrages d'Ariſtote eût été faite par Averroës, quand même on ſuppoſeroit qu'il n'étoit pas ignorant de la Langue Grecque. Alfarabe, qui a fleuri au X ſiécle, trouva dans la Meſopotamie la Phyſique d'Ariſtote. On lui attribue ordinairement la Traduction des Analytiques du même Ariſtote: c'eſt Mr. d'Herbelot qui nous l'apprend. Rigord raconte, qu'un Concile tenu à Paris l'an 1209. condamna au feu quelques Livres d'Ariſtote, que l'on expliquoit dans les Colleges, & qui avoient été apportés de Conſtantinople depuis peu de temps, & traduits de Grec en Latin. Ceci ne s'accorde point avec Mr. d'Herbelot; car il en réſulte, qu'environ le temps que mourut Averroës, on ſe ſervoit à Paris d'une Traduction d'Ariſtote faite ſur le Grec. Il eſt ſûr, qu'avant le milieu du XII ſiécle, la Philoſophie d'Ariſtote s'enſeignoit dans l'Univerſité de Paris. Voyez les plaintes de St. Bernard rapportées par Mr. de Launoi. Ce même paſſage de Rigord montre que les Livres Grecs d'Ariſtote étoient en France au temps d'Averroës. Enfin je voudrois bien que l'on me nommât quelques Traducteurs de l'Ariſtote & du Commentaire Arabe d'Averroës, qui ayent

Digitized by Google

aux moyens d'y remédier, & il forma de très-beaux plans de réformation (*a*). Le public reçut favorablement ſes Ouvrages. On en fit une Edition complete, à Francfort, *in folio*, l'an 1665. Le Journal des Savans n'en parla pas ſans donner beaucoup d'éloges à cet illuſtre Chancelier. Le traité *de Augmentis Scientiarum*, qui fut réimprimé à Paris l'an 1624, eſt une des meilleures productions de l'Auteur (*b*). Ses *Oeuvres Morales & Politiques*, traduites en François par Baudoin, eurent un ſi grand debit, qu'il fallut en faire pluſieurs Editions. Sa *Vie de Henri VII, Roi d'Angleterre*, eſt fort eſtimée. A force de travailler pour la République des Lettres, Bacon négligea tellement ſes affaires domeſtiques, ou ſe plongea en tant de dépenſes, qu'il mourut fort pauvre. Nous rapporterons deux auto-

vécu entre Averroës & Thomas d'Aquin. Tous les Traducteurs Latins de ce Philoſophe Arabe, qui ſont venus à ma connoiſſance, ſont poſtérieurs à ce Docteur Angélique. Ce n'eſt pas que je veuille rejetter ce qu'on lit dans quelques Auteurs, que l'Empereur Frideric II, qui a fleuri avant Saint Thomas, & après Averroës, fit mettre en Latin les Livres de cet Arabe. Voyez la Chronique de Carion, où il eſt dit nommément, que cet Empereur fit traduire l'Almageſte de Ptolomée, & pluſieurs Ouvrages d'Ariſtote, de Galien, & d'Avicenne, &c. Vous trouverez les mêmes noms dans le Théatre de Matthias, ſous la citation du VII livre des Annales d'Aventin, & de la Chronique de Carion. Je ne ſai pourquoi on ne nomme pas Averroës: & cependant je m'imagine qu'il eſt un de ceux qui furent traduits par les ſoins de cet Empereur. Je voudrois ſavoir, comme je l'ai déjà dit, comment s'appelloient ceux qu'il employa à traduire ces Ecrivains.

Prenons garde à une choſe qui ſe trouve dans la Bibliothéque de Monſr. d'Herbelot: c'eſt que les Mahométans regardent comme *un pur Athéiſme* la doctrine de ceux qui, en admettant un premier moteur, ſoutiennent auſſi que le Monde eſt éternel. On attribue cette doctrine aux plus fameux Philoſophes qui ayent fleuri parmi les Arabes, à notre Averroës, à Avicenne, à Alfarabe. Les Chrétiens font pour l'ordinaire un ſemblable Jugement de cette doctrine, & il eſt ſûr qu'on ne la pourroit ſoutenir ſans traiter de fable l'Ecriture Sainte.

(*a*) *Il forma de très-beaux plans de réformation.*] Voyez ce que Mr. Baillet en a dit dans le premier Tome de la Vie de Mr. des Cartes, & ce que Gaſſendi dit en particulier de la Logique de Bacon.

(*b*) *Son Traité* de Augmentis Scientiarum . . . . . *eſt une des meilleures productions de l'Auteur.*] Voici ce que Coſtar en écrivit à Voiture: *J'ai lu depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du Progrès des Sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choſes admirables.* Il rapporte enſuite quelques-unes de ces choſes, & fait voir par ce choix-là ſon bon goût; car en effet, ce ſont toutes belles & grandes penſées. J'ai oui dire que les Oeuvres de Bacon étoient un des Livres que Coſtar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la baſe de ſes recueils: c'eſt-à-dire, qu'ayant trouvé dans les Ecrits de Bacon quelque penſée qui lui plaiſoit, il l'écrivoit ſur une feuille; & puis, quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque choſe qui ſe rapportoit à cela, il l'ajoutoit à cette feuille; après quoi, il ne manquoit pas de répertoire, ni de lieux communs.

Digitized by Google

autorités sur ce sujet (c). On met la fin de sa vie au 9 jour d'Avril 1626. Il vécut soixante-six ans.

BOURIGNON (ANTOINETTE) a été une de ces filles dévotes, qui croyent être conduites par des inspirations particulieres; & voilà pourquoi on l'a traitée de fanatique. Elle a publié un très-grand nombre de livres remplis de dogmes très-singuliers, & depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, on a pu remarquer dans son ame un tour extraordinaire. Elle naquit à Lille le 13 de Janvier 1616, si laide, que l'on délibéra quelques jours dans la famille, s'il ne seroit pas à propos de l'étouffer comme un monstre. Sa difformité diminua, & l'on ne

(c) *Il mourut pauvre. Nous rapporterons deux autorités là-dessus.*] La premiere m'est fournie par la Bibliothéque Universelle, & la seconde par le *Sorberiana*. La Bibliothéque Universelle m'apprend que Jacques Howel dit dans une Lettre *datée du 6 de Janvier 1625 ..... que le Chancelier* Bacon *mourut si pauvre, qu'à peine avoit-il laissé de quoi l'ensevelir; ce qui fait juger à Howel, qu'encore que ce fût un grand génie pour les Sciences, il n'étoit pas fort judicieux. Il attribue néanmoins la pauvreté de ce fameux Chancelier, ou au mépris des richesses, ou à une excessive libéralité. Un peu avant que de mourir, il écrivit, au rapport d'Howel, une Lettre pitoyable au Roi, dans laquelle il le prioit de le secourir, „de peur qu'il ne fût réduit, en ses „derniers jours, à porter la besace, & „que lui, qui ne souhaitoit de vivre que „pour étudier, fût contraint d'étudier „pour vivre:" Paroles qui semblent aussi basses à notre Auteur, que celles d'une autre Lettre, que le même avoit écrite auparavant au Prince de Galles, étoient prophanes. Il disoit à ce Prince, „qu'il espéroit que comme le Pere „avoit été son créateur, le Fils seroit son „rédempteur."* Voyons maintenant ce que dit Sorbiere: „Histoire *Natu-*„*relle de Bacon*, à Paris, 1631, traduite, ou plutôt abregée par Pierre Amboise, Ecuyer, Sieur de la Madelaine. „Il y a un Discours du Traducteur „sur la Vie de ce Chancelier, & au „bout est ajoûtée la Version du *Nova* „*Atlantis*. Ce peu d'excellentes Remarques que j'ai vues me fait grandement souhaiter une Version entiere & fidele. Mr. Boswel me dit „qu'il avoit eu particuliere connoissance avec ce rare homme, qui lui „laissa par testament tous ses papiers, „qui fut la seule chose exécutée de „plus d'un million de légats qu'il „avoit faits par galanterie. Il léguoit „quatre cents mille livres à un College imaginaire, dont il dresse le plan „en son *Nova Atlantis*." Ce Discours ne semble pas dire que Bacon soit mort dans la pauvreté: c'est plutôt insinuer qu'il mourut un peu bien visionaire: mais prenez-y garde de plus près, vous trouverez qu'il y a là un témoignage d'indigence.

(a) *Elle ne vouloit point se marier, voyant sa mere trop malheureuse dans l'état de mariage.*] Si je n'apportois pas une preuve de ce que j'avance ici, on croiroit peut-être, que je n'ai pas bien entendu l'Auteur que je cite; car enfin ce n'est pas rejetter le mariage par un motif assez digne de la Demoiselle Bourignon, que de le fuir à cause qu'on y remarque de la peine. On pourroit donc s'imaginer que celui qui a publié la Vie de cette fille n'a pas dit ce que je rapporte. Prévenons par une bonne Citation ce jugemnt téméraire. „Cet „enfant .... remarquant que son „pere étoit rude à sa mere, & que „quelquefois il s'emportoit de colere „contr'elle, après avoir tâché de l'a„madouër par ses embrassemens en-

Digitized by Google

ne prit point ce parti. A quatre ans, elle connoiſſoit déjà que les Chrétiens ne vivent pas ſelon leurs principes: elle demandoit qu'on la mênat dans le pays des Chrétiens; elle ne croyoit pas y être, pendant qu'elle remarquoit qu'on ne vivoit pas conformément à la loi de Jeſus-Chriſt. Une des plus grandes croix qu'elle eut à ſouffrir dans ſa famille, fut qu'on la vouloit marier: ce n'étoit point ce qu'elle cherchoit, un cloître lui paroiſſoit préférable à un mari. Elle voyoit ſa mere trop malheureuſe dans l'état de mariage (*a*), pour ne craindre pas le même inconvénient; & de plus, elle étoit douée d'une chaſteté ſurprenante (*b*), & trouvoit des douceurs extrêmes à ſe détacher des ſens, afin de s'unir d'une façon très-intime

„fantins, pour leſquels le pere avoit „quelque complaiſance, elle ſe retiroit à l'écart, où conſiderant combien c'étoit une choſe miſérable „que d'être mariée à un parti fâcheux, elle s'addreſſoit à Dieu, & lui diſoit, *Mon Dieu, mon Dieu! faites que je ne me marie jamais:* prier, qui étoit bien différente de celle „que St. Auguſtin déplore d'avoir „faite avant ſa converſion, *Donnez-moy, Seigneur, la continence & la chaſteté: mais ne me la donnez pas encore ſitôt:* craignant d'être trop tôt „guéri de ce charme damnable & „paſſager; en quoi il eſt à croire „qu'il a davantage de complices & „de confreres, que Mademoiſelle „Bourignon encore enfant n'a d'imitateurs de ſa priere." La réflexion de cet Auteur eſt très-bonne. Le don de continence n'eſt pas une choſe dont bien des gens ſe ſoucient: (je parle de ceux qui ne s'y ſont point engagés par vœu.) Voilà St. Auguſtin qui la demande, & qui a peur d'être pris au mot; c'eſt pourquoi il avertit le bon Dieu de ne pas trop ſe hâter.

(*b*) *Elle étoit douée d'une chaſteté ſurprenante.*] Voici ce que l'on en dit dans ſa Vie. „Dieu lui donna „dès ſon enfance le don de la chaſteté & de la continence, d'une ma„niere ſi parfaite, qu'elle a ſouvent „dit de n'avoir jamais eu en toute ſa „vie, pas même par tentation ou ſurpriſe, la moindre penſée qui pût être „indigne de la chaſteté & de la pure„té de l'état virginal. Ste. Thereſe a „écrit d'elle-même que Dieu l'avoit „autrefois favoriſée de la même gra„ce. Mais Mademoiſelle Bourignon „la poſſédoit d'une maniere ſi abon„dante, qu'elle rédondoit, par ma„niere de dire, ſur les perſonnes qui „étoient avec elle. Sa préſence & „ſa converſation répandoit une odeur „de continence, qui faiſoit oublier „les plaiſirs de la chair; & je laiſſe „à l'expérience de ceux qui ſont „avec application de cœur la lecture „de ſes Livres, à juger s'ils n'en ſen„tent pas quelques impreſſions, & „s'ils ne ſont pas touchés de quel„ques attraits à cette vertu ſi agréa„ble à Dieu." N'ai-je pas eu raiſon de dire que la chaſteté de cette fille étoit *ſurprenante?* En termes d'Ecole, il la faudroit appeler, non ſeulement *immanente*, mais auſſi *tranſitive*, vu que ſes effets ſe répandoient au dehors, & ne ſe terminoient pas ſur leur ſujet. Je penſe que les Myſtiques ſe ſervent plutôt du terme de *pénétratif*, que de celui de *tranſitif*; car je me ſouviens qu'un Chartreux a publié que la Sainte Vierge avoit une VIRGINITE PENETRATIVE, qui faiſoit que ceux qui la regardoient, quelque belle qu'elle fût, ne ſentoient rien que de chaſte. Il ajoute que St. Joſeph avoit le don qu'on appelle d'INFRIGIDATION, qui l'exemptoit de tout ſentiment d'impureté, & quant au corps, & quant à l'ame. C'eſt ainſi, ce me ſemble, que l'on devroit appeller le

Digitized by Google

intime à ſon Créateur. Son pere ne laiſſa pas de la promettre en mariage à un François : le temps étoit déjà pris pour *ſolenniſer les noces ;* & il fallut, pour détourner cette exécution, qu'elle prit la fuite le jour de Pâques 1636. Ce ne fut pas pour ſe jetter dans un cloître ; elle avoit connu que l'eſprit de l'Evangile ne regne pas dans les couvens : ce fut pour s'en aller dans quelque deſert. Elle s'habilla donc en Hermite, & gagna pays autant qu'elle put : mais parce qu'on ſoupçonna dans un village du Hainaut qu'elle étoit fille, on l'arrêta. Jamais elle ne courut autant de riſque qu'alors, par rapport à l'état de virginité : elle étoit tombée entre les mains d'un homme de guerre, qui ne lâcha priſe que par une eſpece de miracle. Le Paſteur du lieu la délivra du péril ; & croyant remarquer en elle l'eſprit de Dieu, il en parla à l'Archevêque de Cambray, qui la vint interroger, & lui déconſeilla la vie d'Hermite, & l'obli-

talent que Dieu avoit accordé à la Demoiſelle de Bourignon. Ce terme repréſenteroit admirablement, l'effet qu'elle produiſoit ſur ſon prochain : le don d'*infrigidation* devroit être celui de rendre froides les perſonnes qui nous approchent. Mais puiſque c'eſt à l'uſage à regler la force des termes, n'incidentons point là-deſſus. Diſons ſeulement que la clauſe, *quelque belle qu'elle ſût,* dont le Chartreux s'eſt ſervi, n'eſt pas une cheville de période, ou une parentheſe ſuperflue. Cela étoit eſſentiel à ſon ſujet : c'eſt en cela que conſiſte le merveilleux ; car la nature ſans la grace pourroit fort bien conférer une virginité pénétrative, il ne faudroit pour ce'a qu'un certain degré de laideur.. C'eſt pourquoi j'aurois voulu que celui qui nous a donné la Vie de la Demoiſelle Bourignon, eût inſéré par forme de parentheſe dans l'endroit cité ciderſſus, que le don de continence qu'elle répandoit au dehors ne procédoit pas de quelque desagrément, & de quelques manieres dégoûtantes qui ſe trouvaſſent en ſa perſonne. Je finis par une réflexion, qui, à la pluralité des voix, ne paſſeroit point pour fauſſe. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes Religieuſes, qui demandent par leurs prieres la virginité pénétrative. Les plus vertueuſes ſe contentent d'avoir le don de ſe contenir, & ſeroient fâchées de mortifier tous les deſirs des hommes qui les regardent. On ſe croiroit trop diſgracié de la nature, ſi l'on ſe perſuadoit que l'on n'a qu'à ſe montrer pour rendre chaſtes les yeux & les cœurs : cette penſée ne plairoit pas. Je crois donc que le degré le plus ſublime & le plus rare de la chaſteté eſt de ſouhaiter non-ſeulement d'être chaſte, mais auſſi de rendre chaſtes à la ronde tous ceux dont on eſt environné, & avec qui l'on entre en converſation. Ordinairement parlant, on ne demande point que ce don ait une grande ſphere d'activité : c'eſt aſſez qu'il occupe tout l'eſpace d'une perſonne.

(c) *Un homme . . . ne la trouvant point docile ſur le mariage, voulut ſuppléer par la force de ſes bras ce qui manquoit à l'efficace de ſes diſcours.*] Cet homme s'appelloit Jean de St. Saulieu : il étoit fils d'un païſan ; & s'il faut croire tout ce qu'on en dit dans la Vie de notre Antoinette, c'étoit un grand fripon. Il s'inſinua dans l'eſprit de cette fille par des airs dévots, & par des diſcours de la plus fine ſpiritualité. *La premiere fois qu'il l'accoſta, ... il lui parla en Prophête, mais en Prophete modéré & retenu, qui ayant achevé ſa prophetie ſe retire*

Digitized by Google

l'obligea de retourner chez ſon pere. Elle s'y vit bientôt après perſécutée de propoſitions de mariage; ce qui l'obligea de s'enfuir encore une fois. Elle alla trouver le même Archevêque, & obtint de lui la permiſſion de former une petite Communauté à la campagne, avec quelques autres filles de ſon humeur: il s'en dédit peu après, ce qui obligea Antoinette à s'en aller au pays de Liege, d'où elle retourna en Flandres, & y paſſa pluſieurs années dans la retraite, & dans une grande ſimplicité de vie; mais non pas ſans inſpirer beaucoup d'amour à un homme, qui contrefit le dévot, afin d'avoir accès auprès d'elle. Il lui parla de mariage, & ne la trouvant point docile ſur ce chapitre, il voulut ſuppléer par la force de ſes bras ce qui manquoit à l'efficace de ſes diſcours(*c*). Mais elle implora la protection du bras ſéculier, de ſorte que ce faux dévot fut contraint de s'adreſſer à une fille dévote qu'il trouva plus diſci-

doucement ſans rien expliquer, & ſans inſiſter à ſe faire croire . . . . . La ſeconde fois qu'il lui parla, il prit le perſonnage d'un homme illuminé, charitable, & familier à Dieu. Après s'être bien inſinué, il déclara ſa paſſion; & voyant qu'on s'en fâchoit, il en témoigna du repentir: il y eut rupture, il y eut reconciliation: enfin il voulut uſer de main-miſe. Voici ce qu'en dit la Dame; *Souvent, étant dans mon logis, il m'étoit ſi importun & inſolent, qu'il me falloit avertir mes filles de veiller ſur lui, & ne lui plus ouvrir la porte de mon logis; car il venoit quelquefois avec un couteau en la main, qu'il me préſentoit à la gorge, ſi je ne voulois point céder à ſes mauvais deſſeins: en ſorte que je fus à la fin obligée d'avoir recours au bras de la juſtice, parcequ'il menaçoit* de rompre les portes & fenêtres de mon logis, voire de me tuer, encore bien qu'on le devroit pendre ſur le marché de Lille. *Le Prévôt me donna deux hommes de garde en mon logis, pendant qu'on tenoit les informations des inſolences qu'icelui St. Saulien m'avoit faites.* La concluſion fut qu'on les accorda: il promit de n'aller jamais aux lieux où elle ſeroit, & rétracta ſes médiſances. Il proteſta *qu'il la connoiſſoit pour fille de bien & d'honneur.*

Cette bonne dévote n'a pas toujours été bien ſamée, & n'a pas eu toujours le talent d'inſpirer la chaſteté. Je ne parle point des deſſeins de l'Officier de Cavalerie, qui ſe ſaiſit d'elle dans un village, lorſqu'elle ſe déguiſa en Hermite, à l'âge d'environ vingt ans: les gens de guerre, & ſur-tout quand ils ſont logés dans un village, ſont fort dangereux pour une ſemblable proie, & peu pénétrables à la virginité penétrative: laiſſons donc cette Aventure. Parlons du neveu du Paſteur de St. André proche de Lille. La Bourignon s'étoit enfermée dans une ſolitude au voiſinage de cette Paroiſſe. Le neuveu du Paſteur conçut de l'amour pour elle: *il en fut tellement épris, qu'il ne ceſſoit d'environner la maiſon, & de découvrir ſes paſſions par paroles & pourſuites.* La ſolitaire menaça de quitter ſon poſte, ſi on ne la délivroit de cet importun. L'oncle le chaſſa de ſon logis. Alors le jeune homme *tourna ſon amour en rage, & déchargeoit quelque fois ſon fuſil au travers* de la chambre de cette récluſe; & voyant qu'il ne gagnoit rien, il publia qu'il ſe marioit avec elle. Le bruit en courut par toute la ville: les dévotes en furent ſcandaliſées, & menacérent de faire affront à la Bourignon, ſi elles la trouvoient dans

Digitized by Google

diſciplinable (*d*). Notre Antoinette, qui avoit réſolu de renoncer pour jamais à ſon patrimoine, ſe raviſa & en reprit la poſſeſſion (*e*). Elle devint Directrice d'un Hôpital l'an 1653, & s'y enferma ſous la clôture en 1658, ayant pris l'Ordre & l'habit de St. Auguſtin. Par une fatalité bien ſinguliere, la ſorcellerie ſe trouva ſi générale dans cet Hôpital, que toutes les petites filles qui y étoient entretenues, avoient un engagement avec le Diable. Cela donna lieu aux médiſans de divulguer que la Directrice de cette maiſon étoit ſorciere. Les Magiſtrats de Lille entreprirent la Demoiſelle Bourignon, ils envoyérent des Sergens dans ſon cloître, ils la firnt venir devant

les rues. Il fallut que les Prédicateurs publiaſſent qu'il n'étoit rien de ce mariage. Je ne crois pas qu'elle fût fâchée d'apprendre au public qu'elle avoit paru ſi aimable à quelques hommes, qu'ils avoient ſouhaité paſſionnément de l'épouſer. Les vieilles filles ſont ravies de raconter de telles hiſtoires.

(*d*) . . . *& puis s'adreſſa . . . à une autre fille dévote, qu'il trouva plus diſciplinable.*] Saint Saulieu ayant paſſé une tranſaction avec Antoinette, s'en alla à Gand. Il y *paſſa avec* une fille dévote *ſa fantaiſie, juſqu'à ce qu'elle dévint enceinte, & puis il s'en retourna à Lille.* C'eſt la Bourignon qui l'aſſure, & en voici d'autres circonſtances: voyant, dit-elle, qu'il ne pouvoit m'avoir en mariage, ni par amour, ni par force, *Il accoſta une de mes filles dévotes, qui ſembloit auſſi un miroir de perfection, & l'engroſſa; après quoi, il ne la vouloit point épouſer qu'après beaucoup de prieres, & de devoirs faits par ladite fille, qui enfin par ſa grande humilité lui amollit le cœur, & il l'épouſa fort peu de temps avant qu'elle s'accouchât d'un enfant. Il a vécu auſſi bien qu'elle fort peu chaſtement.* Je ne m'en étonne point; car s'il m'eſt permis de parler proverbe, le pas le plus difficile eſt celui de la porte; dès qu'une dévote a franchi ce premier pas par quelque galanterie qui a éclaté, voilà ſon honneur en ſuite; or la pudeur une fois chaſſée ne revient guere. Ce que l'Ecriture dit en général, que le Démon ſe transforme en Ange de lumiere, eſt très-vrai en particulier du Démon qu'on nomme Aſmodée: c'eſt celui de l'impudicité. Les bigots ont inventé mille artifices pour faire tomber dans le piége un grand nombre de dévotes, qui avoient un deſir ſincére de ſe comporter chaſtement. Celui qui avoit attaqué la Bourignon lui faiſoit accroire qu'il *étoit tout mort à la nature, qu'il avoit été quelques années Soldat, & qu'il étoit retourné de la guerre autant vierge qu'un enfant, encore bien que diverſes filles & femmes l'euſſent incité à la luxure, & même s'être venu coucher auprès de lui à mauvais deſſein; qu'il étoit demeuré conſtant, à cauſe qu'il s'entretenoit toujours en ſon eſprit avec Dieu.* Il lui diſoit auſſi, *qu'il avoit perdu le goût des viandes & de la boiſſon par force d'abſtinence & de mortifications; & qu'il ne diſcernoit plus les mets précieux hors des groſſiers, ni le vin hors de la biere ou l'eau; que toutes ces choſes avoient à ſon ſemblant le même goût; qu'il aimoit autant l'une que l'autre, ſans aucun diſcernement.* Par-là, on peut connoître que l'honneur des femmes eſt au centre d'un cercle, dont la circonférence eſt toute bloquée de mille ſortes d'ennemis. C'eſt un but auquel on tend par toutes ſortes de chemins, & même par les apparences de la Théologie la plus myſtique & la plus illuminée: témoin Molinos, & les Quiétiſtes de Bourgogne.

(*e*) *Elle avoit réſolu de renoncer à ſon patrimoine: elle ſe raviſa, & en*

Digitized by Google

vant eux, & l'interrogérent. Elle leur répondit pertinemment: mais comme elle crut que ſes parties avoient autant de crédit que de paſſion, elle ne jugea pas à propos de demeurer expoſée à leurs pourſuites; c'eſt pourquoi elle ſe ſauva à Gand. Ceci arriva en 1662. Elle ne fut pas plutôt à Gand, que *Dieu lui découvrit de grands ſecrets.* Elle fit à Malines un ami, qui lui a été toujours fidele. Il ſe nommoit Mr. de Cort: ce fut, pour ainſi dire, ſon premier enfantement ſpirituel, & au figuré; mais qui eut cela de rare, qu'il lui cauſa les mêmes tranchées qu'un enfantement au propre (*f*). Cet homme, averti divinement deux fois de ſuite, & avec mena-

reprit la poſſeſſion.] Trois raiſons de dévotion la porterent à cela; car ſi elle ne l'eût point repris, elle l'eût laiſſé à des gens auxquels il n'appartenoit point, & qui en euſſent abuſé: afin donc qu'on leur épargnât le crime d'être poſſeſſeurs du bien d'autrui, & de l'employer à mal faire, il fallut le leur ôter, & le deſtiner par l'ordre de Dieu à de bons uſages. Il ne diminua point ſous ſa direction: au contraire il multiplia. Deux raiſons contribuérent à cette multiplication: ſa dépenſe étoit petite, & elle ne faiſoit point de charités; ainſi elle pouvoit convertir en capital le ſuperflu de ſes rentes, & elle ne manquoit pas de le faire. Ce n'eſt pas qu'elle fût avare: elle poſſédoit ſes biens ſans affection, & la pauvreté d'eſprit ne la quittoit point au milieu de ſes richeſſes. Qu'étoit-ce donc? C'eſt qu'elle vouloit avoir les mains bien garnies, pour quand l'occaſion ſe préſenteroit de faire de la dépenſe à la plus grande gloire de Dieu. La raiſon pourquoi elle dépenſoit ſi peu en aumônes venoit de ce qu'elle ne trouvoit point de gens qui fuſſent dans une vraie pauvreté, & qu'elle craignoit que l'on n'abuſât de ce qu'elle donneroit. C'eſt elle-même qui nous a appris ces articles de ſa morale. *Les biens temporels que j'ai*, dit-elle, *me ſont ſuccédés de patrimoine, ou bien augmentés par les fruits, lesquels je ne pouvois dépenſer ni donner, pour ne trouver aſſez de vrais pauvres ou gens de bien en beſoin: j'ai par ainſi été quelquefois obligée d'augmenter mon capital par des fruits abondans & ſuperflus, à cauſe que la ſobriété ne requiert point grande dépenſe; & les véritables pauvres ſont ſi rares qu'il les faudroit bien chercher dans un autre monde: car les aſſiſtances qu'on fait en notre miſerable ſiècle ſervent ſouvent à pécher davantage. C'eſt pourquoi celui qui a des biens annuellement plus que la néceſſité, eſt obligé d'accroître ſon capital, pour attendre après l'occaſion de l'employer à la plus grande gloire de Dieu.* Ceux qui l'accuſent de fanatiſme choiſiroient fort mal leurs preuves, s'ils alléguoient celles-là. Il n'y a rien ici qui ſente le viſionaire & le fanatique: tout y ſent un eſprit adroit, & qui raiſonne très-finement. Voyez ci-deſſous la Remarque (*m*).

(*f*) *Son premier enfantement ſpirituel . . . . . lui cauſa les mêmes tranchées qu'un enfantement au propre.*] Je m'en vais rapporter tout le paſſage, quoiqu'un peu long. On y verra que les Diſciples de notre Antoinette n'étoient pas toujours guindés, & que du ſublime de leur dévotion ils deſcendoient quelquefois juſqu'aux innocentes railleries des hommes du monde. „Lorſque Dieu le donna à „Mademoiſelle Bourignon, ce fut „d'une maniere toute particuliére, & „même comme le premier de ſes en„fans ſpirituels, au ſujet duquel elle „reſſentit de grandes douleurs cor„porelles, & comme de preſſantes „tranchées d'un enfantement; car „c'eſt une choſe très-véritable & con„nue par l'expérience de tous ceux qui „ont converſé avec cette perſonne, (les

Digitized by Google

menaces en cas qu'il ne ſuivît point cette inſpiration, avoit avancé preſque tous ſes biens à des parens qui vouloient deſſécher une île du pays de Holſtein que la mer avoit inondée; & par-là il avoit acquis les dîmes, la direction, & une partie de cette île (*g*). Il y vendit une terre à la Demoiſelle Bourignon, qui ſe prépara à s'y retirer l'an 1668, après qu'elle auroit publié à Amſterdam ſon Livre *de la Lumiere du Monde* (*h*). Elle avoit compoſé pluſieurs *Traités* & pluſieurs *Lettres* dans le Brabant, & même ſur les diſputes des Janſéniſtes & des Moliniſtes depuis ſa perſécution de Lille. Le ſéjour qu'elle fit à Amſterdam avec ſon cher proſelyte Monſr. de Cort, fut plus long qu'elle ne penſoit: elle y fut viſitée de

„méchans & les impies mocqueurs en „peuvent dire tout ce qu'il leur plai„ra,) c'eſt que toutes les fois que „quelques-uns recevoient par ſes pa„roles ou par ſes écrits tant de lu„miere & de forces, que de ſe réſou„dre à renoncer à tout pour ſe ren„dre à Dieu, elle en reſſentoit, quel„que part qu'elle fût, des douleurs „& des tranchées pareilles à celles „d'une femme qui ſeroit dans le tra„vail de l'enfantement, comme il eſt „marqué de la femme que Saint Jean „vit dans le 12 de l'Apocalypſe. Et „elle en reſſentoit plus ou moins, à „proportion que les vérités qu'elle „avoit déclarées avoient opéré plus ou „moins fortement dans les ames: ce „qui donna lieu à une innocente rail„lerie que fit l'Archidiacre de Mr. de „Cort; car comme ils étoient eux „deux avec Madlle. Bourignon à s'en„tretenir de la vie Chrétienne & de „leur bonne & nouvelle réſolution, „& que Monſr. de Cort eut fait re„marquer qu'elle avoit reſſenti beau„coup plus de douleurs pour lui que „pour l'autre, lorſqu'ils s'étoient ré„ſolus de naître de nouveau ſelon „Dieu, l'Archidiacre, regardant Monſr. „de Cort, gros & corpulent, au lieu „qu'il étoit lui-même petit, & voyant „qu'il ſe vouloit prévaloir d'avoir „coûté plus cher que lui à ſa Mere „ſpirituelle, lui dit en riant: *Ce n'eſt „pas merveilles que notre Mere ait ſouf„fert plus de travail pour vous que pour „moi; car vous êtes un ſi gros enfant, „au lieu que j'en ſuis un tout petit.* Ce „qui les fit tous rire de cette belle „défaite".

(*g*) *Un de ſes Diſciples avoit . . . . . acquis . . . . . une partie de l'île de Noordſtrant.*] C'étoit un des Peres de l'Oratoire, & leur Supérieur à Malines, & d'ailleurs le Directeur d'une Maiſon de pauvres enfans. Les dépenſes qu'il avoit faites pour rétablir le Noordſtrant, tendoient à ménager là une retraite aux amis de Dieu perſécutés. Il croyoit avoir été averti divinement que tels étoient les deſſeins de Dieu; & comme il préſuppoſa que les Janſéniſtes étoient ces amis de Dieu perſécutés, *il en attira de France, de Flandres, & de Hollande, dans cette île, dont il leur vendit une partie . . . . . Il ſe démit même de tout ce qu'il y avoit de reſte, & de tous ſes droits & prétentions, entre les mains de l'Oratoire de Malines, ſous certaines conditions qu'ils ne lui tinrent point de bonne foi, dont il ſe fit enſuite relever.* Tout cela a été ſuivi de grands procès: le Sr. de Cort fut empriſonné à Amſterdam au mois de Mars 1689, à la pourſuite du célèbre Janſéniſte Monſr. de Saint Amour, qui ſe faiſoit appeller *Louis Gorin.* Avant que d'être mis en priſon, il fut rudement cenſuré par un Evêque, qui le traita d'Hérétique, & d'homme qui *convoitoit les biens de ce monde au dommage de ceux qu'il avoit trompés en vendant des terres en Noordſtrant;* d'homme *adonné à la boiſſon, & ſuſpect d'avoir perdu la foi & la chaſteté, & même qui ſe laiſſoit ſéduire par une fille de Lille,*

Digitized by Google

de toutes ſortes de perſonnes, ſans en excepter les *Prophetes & Prophéteſſes imaginaires.* Cela lui fit eſpérer que la réforme qu'elle prêchoit pourroit faire quelque fruit: néanmoins il ſe trouva peu de gens qui priſſent une ferme réſolution de s'y conformer. Labadie & ſes Diſciples, auroient ſouhaité de s'établir avec elle dans le Noordſtrant (*i*): Monſr. de Cort y donnoit les mains; car ils offroient de grandes ſommes d'argent pour acheter toute l'île: mais la Demoiſelle rejetta leur propoſition. Elle eut des conférences avec quelques Cartéſiens, & ſe forma une idée bien terrible de leurs principes (*k*). Elle compoſa beaucoup plus de livres à Amſterdam, qu'elle n'y fit de Sectateurs. Ses entretiens avec Dieu

y

avec laquelle il demeuroit, au grand ſcandale d'un chacun. Il demeura ſix mois en priſon, & n'en ſortit que par un coup de haſard. Il s'en alla dans ſon île, & y mourut empoiſonné le 12 de Novembre 1669. Je ne ſuis que copiſte, je ne garantis point les faits que j'emprunte des Ouvrages que je cite.

(*h*) *. . . où elle vouloit ſe retirer, après qu'elle auroit publié à Amſterdam ſa* Lumiere du Monde.] Le premier ouvrage qu'elle ait mis au jour eſt une *Lettre au Doyen de Lille, touchant l'état du Monde & les jugemens de Dieu.* Elle fut imprimée à Amſterdam, au commencement de l'année 1668, & à été *inſerée dans la II Partie de* la Lumiere née en ténébres, *dont elle fait la* V Lettre.

(*i*) *Labadie, & ſes Diſciples auroient ſouhaité de s'établir avec elle dans le Noordſtrant.*] Antoinette ne voulut point faire partie avec eux: ayant donc ſu que Monſr. de Cort avoit envie de les emmener en Noordſtrant, *Vous pouvez donc bien*, lui dit-elle, *y aller ſans moi: parceque je ſens & ſai que nous ne pourrions jamais nous accorder par enſemble. Leurs ſentimens & l'Eſprit qui les régit ſont tout contraires à mes lumieres, & à l'Eſprit qui me gouverne.* „Elle avoit eu déjà touchant „lui quelques ſentimens intérieurs „de Dieu, & une divine viſion où il „lui avoit fait voir dans l'Eſprit un „petit homme fort empreſſé à vou„loir empêcher avec une grande per„che à la main la chûte d'un gros bâ„timent, ou d'un Temple qui tom„boit: & par quelque conférence „qu'elle eut avec lui, où elle tâcha, „mais en vain, de le détourner d'al„ler braver le Synode de Naerden, „& de le desabuſer de ſa méchante „doctrine de la prédeſtination, elle „fut pleinement confirmée qu'il n'a„voit pour fanal que la même choſe „qu'ont les doctes d'aujourd'hui, la „lecture, les études, quelques ſpé„culations ſtériles, & quelques actes „du propre eſprit; & pour motif de „conduite, que quelques entêtemens „& les mouvemens des paſſions cor„rompues, ſans être aucunement „éclairé de Dieu même, ni régi par les „mouvemens tranquilles de ſes divi„nes inſpirations." Ce Paſſage ne ſera pas inutile à ceux qui voudront connoître l'eſprit dont notre Antoinette étoit menée. C'étoit un eſprit qui ne ſouffroit point de compagnon ou de collegue: auſſi a-t-on vu la main de toutes les Sectes contre cette fille, & la main de cette fille contre toutes les Sectes. Il n'eſt pas juſqu'aux Trembleurs, qui n'ayent écrit contre elle.

(*k*) *Elle eut des conférences avec quelques Cartéſiens, & ſe forma une idée bien terrible de leurs principes.*] Comme avec Mrs. Heydanus & Burmannus. Ils ne furent guere contens d'elle, ni elle d'eux. La méthode des Carteſiens n'étoit point ſon fait: elle ne vouloit pas qu'on conſultât les lumieres de la raiſon; & leur principe eſt qu'il faut examiner tou-

Digitized by Google

y furent fréquens: elle apprenoit par révélation une infinité de choſes particulieres; & ce fut alors qu'elle eut les viſions dont j'ai parlé dans les Remarques ſur Adam. Mr. de Cort mourut le 12 de Novembre 1669, & l'inſtitua ſon héritiere; ce qui l'expoſa pendant quelque tems à plus de perſécutions, que ſes dogmes (*l*). Malade, d'ailleurs, & mal ſervie, elle eut bien des miſeres à eſſuyer. Elle quitta la Hollande l'an 1671, pour s'en aller en Noordſtrant. Elle s'arrêta en divers lieux du Holſtein, & fut obligée de congédier quelques Diſciples qui s'étoient venus ranger ſous ſes étendarts. Ayant vu que chacun cherchoit ſes propres commodités & ſes aiſes, elle comprit que ce n'étoit pas le moyen de faire un troupeau de nouveaux Chrétiens. Elle ſe pourvut d'une Imprimerie; car ſa plume alloit comme la langue des autres, je veux dire comme un torrent. Elle faiſoit imprimer ſes Livres en François, en Flamand, & en Allemand. Elle ſe vit horriblement diffamée par quelques Livres que l'on publia contre ſes dogmes & contre ſes mœurs, & ſe défendit par un ouvrage qu'elle intitula *Témoignage de Vérité*, où elle fronda durement les Eccléſiaſtiques. Ce n'étoit pas le moyen de trouver la paix: deux Miniſtres Luthériens ſonnérent l'allarme contre elle, & firent des livres où ils diſoient qu'on avoit brûlé & décapité

tes choſes à cette pierre de touche. Elle aſſuroit „que Dieu lui avoit fait „voir, & même déclaré expreſſément, que cette erreur du *Carteſianiſme étoit la pire, & la plus maudite „de toutes les héréſies qui ayent jamais „été dans le Monde, & un Athéiſme „formel, ou une rejection de Dieu, dans „la place duquel la raiſon corrompue ſe „ſubſtitue*". A cela ſe rapporte ce qu'elle diſoit aux Philoſophes, „que „leur maladie venoit de ce qu'ils „vouloient tout comprendre par l'activité de la raiſon humaine, ſans donner place à l'illumination de la Foi „divine, qui exigeoit une ceſſation de „notre raiſon, de notre eſprit, & de notre foible entendement, afin que Dieu „y répandît ou y fît revivre cette divine lumiere: ſans quoi non-ſeulement Dieu n'eſt pas bien connu, „mais même lui & ſa connoiſſance „véritable ſont chaſſés hors de l'ame „par cette activité de notre raiſon & „de notre eſprit corrompu. Ce qui „eſt une vraie eſpece d'Athéiſme & „de rejection de Dieu". Ce Paſſage eſt propre à faire connoître les principes des Bourignoniſtes. Ils s'accordent aſſez bien avec ceux des Quiétiſtes.

(*l*) *La ſucceſſion de Mr. de Cort l'expoſa à plus de perſécutions, que ſes dogmes.*] On lui ſuſcita mille procès pour l'empêcher de jouïr de la ſucceſſion de ſon Diſciple; & s'il y eut des gens animés de zele contre ſes erreurs, il y en eut auſſi dont le zele pour ſes biens ne ſut pas moins entreprenant. Ce dernier zele fortifioit le premier; car quelques-uns des perſécuteurs de la Bourignon crioient contre ſa doctrine, afin de l'exclurre de la ſucceſſion du Sieur de Cort. On trouve cela fort au long dans ſon Hiſtoire.

(*m*) *Elle employa . . . . . ſes ſoins & ſon induſtrie, mais non point ſa*

Digitized by Google

capité des gens, dont les opinions étoient moins insupportables que celles de la Bourignon. Les Labadistes écrivirent aussi contre elle. On lui fit défendre de faire aller son Imprimerie. Elle se retira à Flensbourg, au mois de Decembre 1673. On le sut, & on échauffa tellement le peuple, en la traitant de Sorciere & de Circé, qu'elle fut bien-heureuse de se pouvoir retirer secretement. Persécutée de ville en ville, elle fut enfin contrainte d'abandonner le Holstein, & se retira à Hambourg, l'an 1676. Elle n'y fut en sûreté qu'autant de tems que l'on ignora son arrivée; car dès qu'on en eut eu le vent, on tâcha de se saisir de sa personne: Dieu sait comment on en auroit disposé, si on l'eût pu prendre. Elle se tint cachée pendant quelques jours, & puis s'en alla en Oostfrise, où le Baron de Lutzbourg lui accorda sa protection. Elle y fut Directrice d'un Hôpital, & consacra au bien de cette maison ses soins & son industrie, mais non point sa bourse (*m*). Elle trouva là aussi des persécuteurs; de sorte qu'elle prit la route de la Hollande, en l'année 1680. Elle mourut à Franeker, dans la Province de Frise, le 30 d'Octobre de la même année. Les traverses qu'on lui suscitoit en Allemagne ne l'empêchoient pas de composer plusieurs Livres. Il seroit bien mal-aisé d'exposer quel est son Système: il ne faut rien atten-

bourse.] J'ai déjà parlé des raisons sur quoi son économie étoit fondée. Ce que je vais dire en sera un Supplément. Quand elle accepta le soin de cet Hôpital, elle déclara *qu'elle consentoit de contribuer son industrie, tant pour le bâtiment, que pour la distribution des biens & l'inspection des pauvres; mais sans y engager aucuns de ses biens.* Elle alléguoit deux raisons: l'une, que c'étoient des biens qu'elle avoit déjà *consacrés à Dieu pour ceux qui chercheroient sincérement à devenir de vrais Chrétiens:* l'autre, que les hommes & toutes les choses humaines sont très-inconstantes; de sorte qu'il pouvoit arriver que ceux en faveur de qui l'on se feroit désait de son bien, s'en rendroient indignes dans la suite. Cette raison étoit admirable pour ne se dessaisir jamais de rien, & renvoyer toutes sortes de donations à son testament.. La Dame éprouva qu'elle ne se défioit pas téméraire-ment de l'inconstance des hommes; car bien loin de trouver des gens dans l'Oostfrise qui méritassent qu'elle leur cédât la propriété de ses biens, *elle n'y trouva pas même à qui faire actuellement quelque libéralité de ses revenus, ne se rencontrant que des pauvres qui n'avoient rien moins à cœur que de penser à une vie Chrétienne, qui se servoient de ce qu'on leur donnoit à friponner, à grenouiller, & à faire les paresseux. Néanmoins elle & un de ses amis leur distribuérent quelques mois certains revenus du lieu, annéxés à cet hôpital par le fondateur: mais lorsque l'on lui fit demander, si elle ne vouloit pas y en mêler ou contribuer des siens, elle répondit par écrit, que parce que ces pauvres vivoient comme des bêtes qui n'auroient point d'ames à sauver, & qu'ils abusoient des biens de Dieu, au lieu de lui en rendre graces, elle & les siens aimeroient mieux jeter dans la mer leurs biens, qui étoient consacrés à Dieu, que*

Digitized by Google

attendre de bien lié & de bien ſuivi d'une perſonne qui donne tout aux inſpirations immédiates. On ne ſauroit nier que ce ne ſoit un étrange égarement, que de prétendre, comme on dit qu' elle faiſoit, que la vraie Egliſe étoit éteinte, & qu'il falloit renoncer aux exercices liturgiques de religion. Ce dernier dogme eſt furieuſement attractif de perſécutions (*n*). Il eſt bon de ſe ſouvenir que les Journaliſtes ont parlé des Oeuvres d'Antoinette Bourignon (*o*). Elle a eu cela de commun avec preſque tous les dévots, qu'elle a été d'une humeur bilieuſe & chagrine (*p*). Avec tout cela, & malgré toutes les fatigues & toutes les traverſes de ſa vie, *on ne lui auroit donné gueres*

d'en laiſſer là quoi que ce ſoit. Ce qu'elle & ſes amis ont auſſi évité avec ſoin dans tous les actes qu'ils ont faits, juſqu'à ſe réſerver la reſtitution des deniers de tous leurs acquêts pour le jour auquel ils voudroient ſe retirer de ce lieu. Les autres pays ne furent pas mieux pourvus de perſonnes qui méritaſſent ſes charités: ainſi cet article de dépenſe ne lui coûta pas beaucoup. Il me ſemble que les enfans de ce ſiécle ne ſont guere plus prudens en leur génération, que ces enfans de lumiére. Nous dirons dans la remarque (*p*), qu'elle n'étoit point d'humeur a faire quartier à ceux qui lui voloient quelque choſe. Elle trouva fort mauvais que ſes amis n'euſſent pas plaidé contre ces voleurs.

(*n*) *Elle vouloit qu'on renonçât aux exercices liturgiques de Religion ..... dogme furieuſement attractif de perſécutions.*] Deux intérêts fort puiſſans engagent les conducteurs des Egliſes à s'oppoſer à ce dogme: l'un eſt l'intérêt du Corps, l'autre eſt un intérêt perſonnel. Otez à l'Egliſe ſes Aſſemblées publiques, ſon Rituel, ſon Formulaire, ſa Diſcipline, vous prenez le chemin de la perdre avant la troiſiéme génération. C'eſt donc une maxime ruineuſe à l'Egliſe. Elle eſt d'ailleurs perſonnellement préjudiciable aux conducteurs: car plus on défere à ce dogme, moins ſe trouve-t-il de gens dans les Temples; & ainſi la peine que l'on a priſe pendant toute la ſemaine à préparer un Sermon devient preſque infructueuſe, ſoit qu'on ſe propoſe uniquement la converſion de l'Auditeur, ſoit qu'on ſe propoſe uniquement d'acquérir des louanges, ſoit enfin que l'on ſe propoſe l'une & l'autre de ces deux choſes.

(*o*) *Les Journaliſtes ont parlé des Oeuvres d'Antoinette Bourignon.*] Voyez dans les Nouvelles de la République des Lettres, un Mémoire de Monſr. Poiret ſur la vie & ſur la doctrine de cette fille. Mais il y a dans le Journal de Leipſic un Extrait de ſes Ouvrages, qui a donné lieu à une diſpute. Un Anonyme ſe plaignit fort aigrement de cet Extrait, & accuſa d'un grand nombre de fauſſetés le Journaliſte. On fit une Apologie fort ample & fort travaillée de cet Extrait. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de feuilleter tous les Ecrits de la Dame, & qui néanmoins ſeront curieux de connoître mille choſes ſur ſon chapitre, n'auront qu'à voir cette Apologie.

(*p*) *Comme preſque tous les dévots, elle a été d'une humeur bilieuſe & chagrine.*] C'eſt de quoi Monſ. de Seckendorf a trouvé des preuves dans les Ecrits de la Dame. Il arriva enfin que perſonne ne put ſouffrir ſa mauvaiſe humeur, & que les ſervantes ſur-tout ſe virent contraintes de déſerter. „Si ceux, dit-on dans *la vie „continuée* d'Ant. Bourignon, qui ont „demeuré avec elle n'avoient eu les „dents bien fortes pour digérer cer„taines croûtes bien dures à la natu„re corrompue, ils l'auroient quittée „mille fois pour une. Et en effet, de „tant de perſonnes qui l'ont connue

Digitized by Google

gueres plus de quarante ans, lorſqu'elle en avoit plus de ſoixante. Elle ne s'étoit jamais ſervie de lunettes. *Les périodes de ſa Vie les plus remarquables*, comme ſa naiſſance, ſon avénement à la qualité d'Auteur, & ſa mort, ont été caractériſés par des Cometes. L'Auteur de ſa vie n'a pas pris garde, qu'en diſant cela, il donne lieu, ſelon l'hypotheſe commune, de faire conſidérer cette fille comme un fléau de la Providence, & non pas comme une Sainte Prophéteſſe. La vanité & le péril qu'elle trouvoit à ſe laiſſer peindre, l'empêchérent de permettre qu'on la peignît. Elle avoit une opinion fort ſinguliere touchant l'Antechriſt (*q*), & qui paroiſſoit tirée des hypotheſes

„& même qui l'ont ſuivie, il n'en „étoit pas reſté quatre qu'elle eût „voulu retenir avec elle". Notez qu'elle ne pretendoit pas que ſa bile fût un défaut: elle l'appelloit amour de la juſtice, & ſoutenoit que la colere étoit une véritable vertu, & ſe défendoit par les rigueurs que les Prophetes & les Apôtres ont exercées. Elle cenſura rudement ceux de ſes amis qui n'avoient point mis en juſtice les payſans qui lui avoient volé quelque choſe; & lorſque ſes amis s'excuſérent *ſur ce qu'ils ne ſavoient pas ſi elle auroit voulu qu'ils pourſuſſent cela par cette voie & avec rigueur*, elle leur dit, *tout cela ne ſont que des excuſes de la nature corrompue, laquelle craint de prendre de la peine & des incommodités*. Puis elle dit avec une voix forte, *une fois pour toutes, & je l'ai déjà répété ſi ſouvent, il faut empêcher le mal; & s'y oppoſer de toutes ſes forces par-tout où on le trouve*. Que cela eſt conforme à la patience qui nous eſt tant recommandée dans l'Evangile!

(*q*) *Elle avoit une opinion fort ſinguliere touchant l'Antechriſt.*] Elle croyoit que ce ſeroit un Diable incarné; & lorſqu'on lui demanda, s'il étoit poſſible qu'il naquît des hommes par l'operation du Diable, elle répondit, „Oui: non pas que le „Diable puiſſe cela tout ſeul, ſans la „coopération de l'homme: mais ayant „puiſſance ſur les hommes impudi„ques, lorſqu'ils abuſent du principe „de la fécondité, (ce que l'Ecriture „appelle ſe corrompre contre la ter„re, Geneſ. 38, v. 9) le Diable tranſ„porte cela par ſon entremiſe diabo„lique dans ſes Sorcieres, d'où il fait „naître des hommes méchans, tous „dédiés à lui, qui ſont de vrais An„techriſts: & que le Diable s'incar„neroit de la ſorte". Elle croyoit que le regne de l'Antechriſt doit être entendu en deux manieres, l'une ſenſuelle, l'autre ſpirituelle. Au premier ſens, ce ſera le regne viſible d'un Diable incarné: & c'eſt une choſe à venir. Au ſecond ſens, c'eſt la corruption & les deſordres qui ſe voyent dans toutes les Communions Chrétiennes; & ſur cela elle ſe donne carriere, & dit pis que pendre de toutes ces Communions, elle n'épargne pas plus les Proteſtans, que les Catholiques. Quant à l'Antechriſt réel & ſenſuel, Diable incarné ſelon ſes principes, elle l'avoit tellement connu en viſion de nuit ratifiée, qu'elle en donna une deſcription où l'on pouvoit voir quel teint, quelle taille, & quels cheveux il auroit. On a ſupprimé les Vers qui contenoient cette deſcription: je dis *les Vers*; car elle ſe mêloit d'en faire, ſans avoir jamais appris les regles de la Poëſie. Il faut expliquer en deux mots ce que c'eſt que *viſion ratifiée*. La Demoiſelle Bourignon eſtimoit fort peu les viſions *qui ſe font par l'entremiſe de l'imagination*. Si elle en avoit de cette ſorte; elle les tenoit pour ſuſpectes, *juſqu'à ce que les ayant recommandées à Dieu dans un recueillement profond & dégagé de toutes images, elle apprit de Dieu ce qu'elle en devoit pen-*

Digitized by Google

ſes de pluſieurs Docteurs touchant les Eſprits incubes (*r*). Voyez Jean Mollerus, Auteur Luthérien, dans ſon Introduction à l'Hiſtoire de la Cherſoneſe Cimbrique. Il y rapporte pluſieurs choſes touchant le ſéjour d'Antoinette dans le Holſtein, & touchant les Ecrivains qui l'attaquérent.

Si elle a été prédeſtinée à être l'Inſtrument de quelque révolution de Religion, ce ſort n'a point été attaché à ſa perſonne, ni au miniſtere de ſa voix: ce ſera plutôt un effet de ſes écrits; car, pendant ſa vie, elle n'a eu qu'un très-petit nombre de Sectateurs, qui depuis ſa mort ſont toujours allés en diminuant dans les pays où elle avoit été le plus écoutée. Peu s'en

ſer, & que Dieu lui en ratifiât la vérité d'une maniere ſi pure, ſi intime, & ſi ſecrete, dans un fond d'ame ſi dégagé & ſi abandonné à Dieu, qu'il ne pût point y avoir de mélange, ſoit de la penſée humaine, ſoit de l'illuſion diabolique. Dieu lui ratifia en cette maniere la vérité de la viſion de l'Antechriſt.

(*r*) . . . . *qui paroiſſoit tirée des Hypotheſes . . . touchant les Eſprits incubes.*] L'opinion que certains hommes d'un mérite extraordinaire ont été engendrés par ces Eſprits, eſt fort ancienne, & ne manque point aujourd'hui de partiſans. Voyez Leon Allatius, dans ſon Livre de la patrie d'Homere, où en ſe déclarant pour ce parti il ſoutient que les enfans procréés de cette façon, ne laiſſent pas d'être formés de ſemence humaine. Le Comte de Gabalis nous va expliquer cette viſion ridicule. „Mon„ſieur, (lui dis-je,) nos Théologiens „n'ont garde de dire que le Diable „ſoit pere de tous ces hommes qui „naiſſent ſans qu'on ſache qui les „met au monde. Ils reconnoiſſent „que le Diable eſt un eſprit; qu'ain„ſi il ne peut engendrer. Gregoire „de Nice, (reprit le Comte,) ne dit „pas cela; car il tient que les Dé„mons multiplient entr'eux comme „les hommes. Nous ne ſommes pas „de ſon avis, (repliquai-je:) mais il „arrive, (diſent nos Docteurs,) que „ . . . Ha! ne dites pas, (interrom„pit le Comte,) ne dites pas ce qu'ils „diſent, ou vous diriez comme eux „une ſottiſe très-ſale & très-malhon„nête. Quelle abominable défaite „ont-ils trouvée-là? Il eſt étonnant „comme ils ont tous unanimement „embraſſé cette ordure, & comme „ils ont pris plaiſir de poſter des ſar„cadets aux embuſches, pour profiter „de l'oiſive brutalité des Solitaires, & en mettre promptement au monde „ces hommes miraculeux, dont ils „noirciſſent l'illuſtre mémoire par „une ſi vilaine origine. Appellent„ils cela philoſopher? Eſt-il digne „de Dieu, de dire qu'il ait cette com„plaiſance pour le Démon de favori„ſer ces abominations; de leur ac„corder la grace de la fécondité qu'il „a refuſée à de grands Saints; & de „récompenſer ces ſaletés en créant „pour ces embrions d'iniquité des „ames plus héroïques, que pour ceux „qui ont été formés dans la chaſte„té d'un mariage légitime? Eſt-il „digne de la Religion de dire, com„me ſont vos Docteurs, que le Dé„mon peut par ce déteſtable artifice „rendre enceinte une Vierge durant „le ſommeil, ſans préjudice de ſa „virginité; ce qui eſt auſſi abſurde „que l'Hiſtoire que Thomas d'Aquin, „(d'ailleurs Auteur très-ſolide, & qui „ſavoit un peu de Cabale,) s'oublie „aſſez lui-meſme pour conter dans „ſon ſixiéme *Quodlibet*, d'une fille cou„chée avec ſon pere, à qui il fait ar„river meſme avanture que quelques „Rabins hérétiques diſent qui avint „à la fille de Jeremie, à laquelle „ils ſont concevoir le grand Caballiſte „Benſyrah, en entrant dans le bain „après le Prophete? Je jurerois que

Digitized by Google

s'en faut qu'ils n'y ſoient réduits à l'unité, je veux dire à un ſeul individu. Mais il n'en va pas de même dans certains pays, qui n'ont jamais été honorés de ſa préſence: ſes Livres ont fructifié au delà de la mer; il s'eſt trouvé des gens en Ecoſſe, qui ont goûté ſa doctrine, & qui en ont entrepris la propagation. Ils ſe ſont fait craindre, & l'on a cru qu'il falloit prendre la plume pour arrêter leur progrès. Ils ont pris les mêmes armes pour ſe défendre, & ce conflict de livres ſubſiſte encore: on verra là-deſſus l'Extrait d'un Mémoire qu'un fort honnête homme m'a communiqué (*s*).

C. CHRY-

„cette impertinence a été imaginée „par quelque ...".

(*s*) *Voici, touchant les Ecrits pour & contre ſes Sectateurs, l'Extrait d'un Mémoire qu'un fort honnête homme m'a communiqué*] J'y ai lu que les Sectateurs d'Antoinette Bourignon ſont peut-être en plus grand nombre dans l'Ecoſſe, que dans aucun autre pays du monde. Quelques Laïques, & quelques Eccléſiaſtiques Ecoſſois, ont embraſſé cette Secte; les uns, parce qu'ayant eu trop d'attachement aux ſpéculations abſtraites, ils ſe ſont laiſſé éblouir aux ſubtilités & aux quinteſſences de l'économie Divine de Mr. Poiret; les autres, parce que n'étant pas ſatisfaits de l'état préſent des choſes, ils ont été aiſément charmés par les magnifiques promeſſes d'Antoinette Bourignon. Enclins à la nouveauté, avides de changement, ils ont cru avec trop de promptitude que ſon Syſtème remédieroit aux déſordres qui leur déplaiſoient. C'étoit leur deſir; & à cauſe de cela, ce fut bientôt leur eſpérance: & dans cet état, ils comblérent de pompeux éloges cette nouvelle Prophéteſſe qui leur promettoit un changement ſi avantageux, & une ſi belle reſtauration de l'Egliſe. Deux ou trois perſonnes doctes & pieuſes, qui goûtérent ſes Ecrits, donnérent le branle à cette affaire: leur autorité donna du poids aux fréquens diſcours que l'on tint ſur ce Syſtème nouveau; & à force de parler des Ecrits de cette fille, qui promettent la réformation de la foi, celle des mœurs, celle de la diſcipline, celle du culte, & qui contiennent des cenſures très-piquantes contre toutes ſortes de gens, & en particulier contre le Clergé; on ſema dans les eſprits beaucoup de diſpoſitions au Bourignoniſme. Le premier éclat public fut qu'en 1696, on fit imprimer en Anglois un des principaux ouvrages de notre Antoinette. On y joignit une fort longue Préface, où le Traducteur ſoutint que cette fille devoit tout au moins paſſer pour une Prophéteſſe extraordinaire. Charles Lesley, homme de beaucoup de mérite & d'érudition, eſt le premier qui ait écrit dans la Grand'Bretagne contre les erreurs de la Bourignon. On a fait beaucoup de cas des Livres qu'il a publiés contre les Quakers, & ſurtout de ſon Traité *the Snake in the graſs*, *Anguis in herba*. Il s'en eſt fait trois Editions Anonymes dans deux ans; il a marqué dans la Préface de la ſeconde les erreurs du Bourignoniſme: mais tant lui, que pluſieurs autres, ont chargé Mr. Cockburn, Docteur en Théologie, de les réfuter plus amplement. Ce Docteur s'en eſt très-bien acquité: il a mis au jour un Livre qui s'intitule *Bourignianiſm retected*, ſive *Detectio Bourignianiſmi*. Il y propoſe & il y réfute le jugement que Mrs. Poiret, de Cort, & le Traducteur Anglois du *Lux Mundi*, font de cette fille; & il fait voir, que ni leur autorité, ni leurs raiſons, ne ſuffiſent pas à perſuader qu'elle ait été inſpirée, ni qu'elle ait reçu de Dieu la commiſſion de réformer le

Digitized by Google

C.

CHRYSIPPE, Philoſophe Stoïcien, étoit de Solos Ville de Cilicie. Quelques-uns diſent qu'il fut Diſciple de Zenon: on ſait plus certainement qu'il étudia ſous Cléanthe Succeſſeur de Zenon: mais comme il avoit l'eſprit fort ſubtil *(a)*, & beaucoup de facilité à raiſonner, il s'écarta de la doctrine de ces deux grands Philoſophes, & les combattit ſur pluſieurs points. Il compoſa quantité de Livres: on les fait monter

Chriſtianiſme. Il a depuis fait imprimer une Lettre où il juſtifie le parti qu'il avoit pris d'écrire ſur ce ſujet, & s'excuſe du retardement des nouvelles Relations qu'il avoit promiſes, & répond à quelques difficultés. Cela a été ſuivi d'une ſeconde Narration imprimée à Londres, dans laquelle, après avoir repréſenté toutes les choſes magnifiques que la Bourignon s'attribue, il fait voir que ſi elles étoient véritables, on devroit la préférer, non-ſeulement aux Prophetes & aux Apôtres, mais auſſi à Jeſus-Chriſt. Comme il crut que cela pouvoit ſuffire à déſabuſer les Bourignoniſtes, il ne ſe hâta point de publier les deux autres Relations, où il doit montrer, 1, que la Vie d'Antoinette n'a pas été conforme au grand rôle qu'elle prétendoit ſoutenir; 2, qu'elle n'a point eu les caracteres propres aux perſonnes ſuſcitées de Dieu, 3, qu'il y a en elle dequoi l'accuſer, ou d'impoſture, ou d'illuſion diabolique; 4, que ſes dogmes particuliers, tout voilés qu'ils ſont du prétexte d'une plus grande piété, combattent la vraie piété. Les Bourignoniſtes d'Ecoſſe, ne profitant point de ſes Ouvrages, ont cru qu'il falloit écrire pour la défenſe d'Antoinette: ils ont donc publié ſon Apologie, & une Réponſe aux Relations de Mr. Cockburn. C'eſt ce qui oblige celui-ci à continuer ſon travail, qui étant ſur-tout deſtiné à faire voir le fanatiſme de cette Demoiſelle, ne laiſſe pas de ſervir à la découverte de pluſieurs autres illuſions.

(a) Il avoit l'eſprit fort ſubtil.] On ne peut rien voir de plus judicieux que la Critique que Seneque a faite de Chryſippe: il faiſoit fort bien de montrer le ridicule de ces raiſons poëtiques, étalées dans un Ouvrage qui concernoit l'un des principaux devoirs de la vie civile. Quoi qu'il en ſoit, il ſe ſouvint équitablement de faire paroître dans ſa Cenſure l'un des plus beaux traits du caractere de Chryſippe; c'étoit la ſubtilité. L'attachement de Chryſippe pour la Dialectique, duquel je vais faire mention, eſt une très-forte preuve de ſa ſubtilité.

(b) Il compoſa quantité de Livres ..... parmi leſquels il y en avoit beaucoup qui concernoient la Logique.] Diogene Laërce les fait monter juſqu'au nombre de 311. Cela me fait trouver de l'obſcurité dans ce que dit Valere Maxime, que ce Philoſophe commença à l'âge de quatre-vingts ans, ſon trente-neuvieme Traité de Logique. Il y a des exemples qui montrent que les Auteurs ne publient pas chaque partie d'un Ouvrage ſelon ſon ordre. Nous ſavons que Jules Céſar Scaliger publia le XV livre de ſes *Exotericæ Exercitationes* ſans les XIV. qui le devoient précéder, & qui, ſi je ne me trompe, n'ont jamais paru. Vous verrez ailleurs pluſieurs exemples tout ſemblables. On pourroit donc croire que Chryſippe, diviſant un Ouvrage de Dialectique en pluſieurs Traités, ſauta le trente-neuvieme, & le renvoya à un autre temps, & n'y travailla que dans la quatre-vingtieme année de ſa vie. Peut-être auſſi doit-on ſuppoſer qu'il y avoit une diviſion de tous ſes Ouvrages de Logique, ſelon laquelle le trente-neuvieme livre étoit preſque le dernier. Nous pourrions par-là mettre

Digitized by Google

monter à plus de 705, parmi leſquels il y en avoit beaucoup qui concernoient la Logique (*b*); car il s'attacha ardemment à cultiver & à rafiner cette partie du Syſtême. On ne s'étonnera pas tant de ce grand nombre de compoſitions, quand on ſaura qu'il écrivoit pluſieurs fois ſur une même matiere; qu'il employoit tout ce qui lui tomboit ſous la main; qu'il ne ſe mettoit guere en peine de corriger ſon travail (*c*); qu'il alléguoit une infinité de témoignages; qu'il étoit outre cela fort laborieux; & qu'il vécut juſqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

d'accord Valere Maxime avec Diogene Laërce. Notez que Monſr. Moréri s'abuſe ici prodigieuſement. *Valere Maxime*, dit-il, *rapporte qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il acheva un Traité de Logique, qu'il avoit commencé à quarante.* Mr. Menage a commis la même faute. Lucien n'a pas manqué de plaiſanter ſur les ſubtilités dialecticiennes de ce Philoſophe. Au reſte, il le fait vivre quatre-vingts & un ans: cela confirme le témoignage de Valere Maxime, touchant la longue vie de Chryſippe; & ainſi je n'ai pas cru devoir m'arrêter à Diogene Laërce, qui le fait mourir à l'âge de ſeptante-trois ans.

(*c*) *Il ne ſe mettoit guere en peine de corriger ſon travail.*] Je prétens dire cela aprés Diogene Laërce, quoiqu'on voye tout le contraire dans les Editions de cet Auteur. Vous voyez dans un paſſage de Diogene Laërce, un très-mauvais raiſonnement; car l'on y aſſûre que ce qui fit que Chryſippe compoſa un ſi grand nombre de Livres, fut qu'il écrivoit ſouvent ſur une même matiere, & qu'il ſe ſervoit de tout ce qu'il rencontroit, & qu'il corrigeoit ſouvent, & qu'il citoit beaucoup de témoins. Voilà quatre raiſons: la 1, la 2, & la 4, ſont très-bonnes; mais la 3 ne vaut rien, & ruine même le but de l'Auteur: vu que la peine de retoucher ſouvent un Ouvrage, & d'y repaſſer la lime de temps en temps, eſt la choſe du monde la plus capable d'empêcher qu'un Ecrivain ne donne au public quantité de livres. Mais s'il verſe ſur le papier tout ce qui lui vient en l'eſprit, & tout ce qu'il trouve dans les autres Ecrivains, & s'il ne corrige guere ſon premier travail, il peut inonder de ſes Ouvrages la République des Lettres. Je crois donc que Diogene Laërce avoit aſſûré que notre Chryſippe, la plupart du temps, ne corrigeoit point ſes compoſitions. Ce qui me confirme dans ma conjecture eſt que Diogene Laërce, en un autre lieu, remarque que Chryſippe voulant publier autant de livres qu'Épicure, uſoit ſouvent de redites, & donnoit, ſans le corriger, tout ce qui ſe préſentoit: il ne relitoit pas ſon Ecrit, il ſe hâtoit trop, & ſe rempliſſoit de citations. Il eſt manifeſte que l'Hiſtorien a voulu dire la même choſe dans ces deux endroits, & qu'ainſi il faut corriger l'un par l'autre. Au reſte, cette paſſion de publier une infinité de livres engagea notre Philoſophe, non-ſeulement à citer beaucoup & à répéter, mais auſſi à ſe contredire; car tantôt il ſe copioit lui-même, & tantôt il ſe réfutoit. Il n'y a aucun de ſes Ouvrages qui ſoit parvenu juſques à nous; il ne nous en reſte que les Titres; encore croit-on que nous avons perdu quelque choſe de l'endroit où Diogene Laërce les avoit marqués. C'eſt le ſentiment de Jonſius. Voyez ſon traité, où il tâche de réparer en quelque façon la perte de cet endroit-là. Notez que Chryſippe ne dédia jamais rien à aucun Roi: on veut que ce ſoit un ſigne de ſon humeur fiere & mépriſante, & l'on ajoûte qu'il refuſa d'aller trouver Ptolomée, qui avoit prié Cleanthe, ou de venir auprès de lui, ou de lui envoyer quelques-uns de ſes Diſciples; mais bien loin que Chryſippe ſoit blâmable dans aucune de ces deux choſes, au contraire il mé-

Digitized by Google

ans. Sa taille étoit très-petite, mais ſa préſomption étoit fort grande *(d)*. Il s'aſſocia pendant quelque temps avec les Académiciens, & raiſonna à leur maniere ſur le pour & ſur le contre. Cela n'empêche pas que ſimplement & abſolument on ne le regarde comme un véritable Stoïcien, & même comme l'un des plus illuſtres ornemens, & des plus zélés & habiles défenſeurs de cette Secte. Scioppius l'a fort maltraité *(e)* &

rite d'en être loué: rien n'étoit plus digne d'un Philoſophe que d'agir de cette façon. Nous allons donner de meilleures preuves de ſon arrogance.

(d) Sa préſomption étoit fort grande. Il diſoit ſouvent à ſon Profeſſeur: Il me ſuffit qu'on me montre les doctrines, je n'ai beſoin que de cela, je trouverai moi-même les preuves. A qui recommanderai-je mon fils? lui demanda un jour quelqu'un. A moi, répondit-il; car ſi je connoiſſois des gens qui me ſurpaſſaſſent, j'irois philoſopher ſous eux.

(e) Scioppius l'a fort mal-traité. Il le regarde comme le chef de ces Stoïciens qui avoient déshonoré la Secte, en abuſant de leur eſprit, & en courant après de vaines ſubtilités qui n'étoient propres qu'à faire expoſer au ridicule la gravité du Portique. Son orgueil, ajoûte-t-il, l'engagea à diſputer du pour & du contre ſur la plûpart des matieres, & à compoſer beaucoup par l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de livres qu'aucun autre Philoſophe: mais il eut beau faire, il n'égala jamais ce concurrent; il redit ſouvent les mêmes choſes, & il en dit plus ſouvent qui ſe réfutoient les unes les autres. C'eſt pourquoi Plutarque eut quelque raiſon d'attaquer principalement ce Stoïcien, & de réprimer ſa témérité & ſon audace. Voilà, continue Scioppius, ce qui arrive lorſqu'on ſonge plus à la victoire, qu'à la vérité, dans une diſpute. On ne peut nier que ces Réflexions de Scioppius ne ſoient judicieuſes. C'eſt un très-grand mal à une Secte que d'avoir pour ſon défenſeur un Ecrivain qui a l'eſprit vaſte, vif, prompt, & ſuperbe, & qui aſpire à la gloire, non-ſeulement de belle plume, mais auſſi de plume féconde. Le grand & unique but d'un tel Ecrivain eſt de réfuter quelque Adverſaire que ce ſoit qu'il entreprend de combattre; & comme il travaille plus pour ſa propre réputation, que pour l'intérêt de la cauſe, il s'attache principalement aux penſées particulieres que ſon imagination lui fournit. Il lui importe peu qu'elles ne ſoient pas conformes aux principes de ſon parti: c'eſt aſſez qu'elles ſoient utiles ou pour éluder une objection, ou pour fatiguer les Adverſaires. Ebloui de ſes inventions, il n'en voit pas le mauvais côté, il ne prévoit pas les avantages que les mêmes ennemis, ou une autre ſorte d'Antagoniſtes, en retireront. Le préſent lui tient lieu de toutes choſes, il ne ſe met point en peine de l'avenir. Entaſſant d'ailleurs livre ſur livre, tantôt contre cette Secte, tantôt contre une autre, il ne ſauroit éviter de ſe contredire, il ne ſauroit raiſonner conſéquemment. Il trahit par ce moyen les intérêts de ſa Communion, & à force de s'éloigner d'une extrémité, il tombe dans l'autre, & ſucceſſivement dans toutes les deux. La ſentence d'un ancien Poëte alléguée par Scioppius, qu'en diſputant trop nous perdons la vérité, fera croire à pluſieurs perſonnes que les Procès de Philoſophie reſſemblent à celui de l'huître que Mſr. des Preaux, & Mſr. de la Fontaine, ont ſi bien décrit. Mais il y a une grande différence à obſerver; car ſi l'huître dont on diſputoit ne fut adjugée à nul des plaidans, elle fut au moins le partage d'un troiſieme. Les Diſputes des Philoſophes ont un autre effet: elles font perdre la vérité & aux ſpectateurs du combat, & aux combattans; perſonne ne s'en ſaiſit, & ne ſauroit s'en

Digitized by Google

& cela dans un Ouvrage où il releve le plus qu'il peut les opinions du Portique. Il le traite de la ſorte, parce qu'il le conſidere comme un eſprit orgueilleux & contrediſant, qui avoit fait un grand tort à tout le Parti, par ſes manieres outrées & audacieuſes. Les Stoïciens ſe plaignirent de ce que Chryſippe avoit ramaſſé tant d'argumens pour l'hypotheſe des Académiciens, qu'il ne put enſuite les réfuter (*f*); ce qui avoit fourni des

ſaiſir dans le ſequeſtre où on la laiſſe pendant le Procès. Je m'arrêterai un peu plus ſur cette matiere dans l'une des Remarques de l'Article EUCLIDE.

(*f*) *Les Stoïciens ſe plaignirent de ce que Chryſippe avoit ramaſſé tant d'argumens pour l'hypotheſe des Académiciens, . . . qu'il ne put enſuite les réfuter.*] Plutarque s'eſt bien étendu là-deſſus; que Chryſippe „lui-meſme, „non en peu de lieux, ains ſouvent „& en pluſieurs endroits, ait confir„mé & corroboré les réſolutions con„traires à la ſienne, avec ſollicitude, „affection & diligence, telle qu'il „n'eſt pas aiſé à chacun de diſcer„ner laquelle lui plaiſt le plus: „ceux-meſmes qui admirent la ſub„tilité & vivacité de ſon entende„ment le diſent, & tiennent que Car„neade n'a rien de ſoi-meſme, ne „qui ſoit de ſa propre invention, ains „que des propres moyens & argu„mens dont Chryſippus cuidoit prou„ver ſes aſſertions; il les retournoit „au contraire à l'encontre de lui, de „maniere que bien ſouvent il lui „crioit tout haut en diſputant, ce vers „d'Homere:

„*O malheureux, ta force te perdra;*

„pource que lui-même donnoit de ſi „grandes priſes & de ſi grands moyens „à ceux qui vouloyent renverſer ou „calomnier ſes opinions. Mais quant „à ce qu'il a mis en avant contre la „coûtume & l'ordinaire, ils s'en glo„rifient ſi fort, & l'en magnifient ſi „hautement, qu'ils diſent que tous „les livres des Académiques, qui „les mettroit enſemble, ne ſont pas „dignes d'être comparés à ce que „Chryſippus a écrit de l'incertitude „des ſentimens. Ce qui eſt un ma„niſeſte ſigne de l'ignorance de ceux „qui le diſent, ou d'une aveuglée „amour de ſoi-même: mais cela eſt „bien vrai, que depuis ayant voulu „deffendre la coûtume & les ſens, il „s'y eſt trouvé de beaucoup inferieur „à ſoi-même, & le dernier traité „beaucoup plus foible & plus mou que „le premier, de maniere qu'il ſe „contredit, &c." Notez en paſſant une faute d'Amyot: ces paroles, *bien ſouvent il lui crioit tout haut en diſputant*, inſinuent d'une façon trop évidente, que Chryſippe & Carneade diſputérent pluſieurs fois tête à tête. Or cela n'eſt point vrai: Chryſippe mourut avant que l'autre fût en état de lui réſiſter. Le Grec de Plutarque ſignifie ſelon Xylander, non pas que Carneade diſoit cela; mais qu'on avoit de coutume de faire à Chryſippe cette exclamation: *Malheureux c'eſt ta force qui te perd.* J'aimerois mieux dire que cette expreſſion ſe rapporte à Carneade, & qu'elle ſignifie que ce Philoſophe réfutant Chryſippe l'apoſtrophoit de cette maniere dans ſes leçons, en lui appliquant ce Vers. Il n'étoit pas néceſſaire pour cela, ni que Chryſippe fût préſent, ni qu'il fût encore au monde; & notez que Plutarque obſerve en un autre lieu aſſez voiſin de celui-là, que ces deux Philoſophes ne vécurent pas en même-temps. Il introduit un Stoïcien, qui remarque que *ce n'avoit point été par fortune, mais par divine providence, que Chryſippus avoit été après Arcéſilaüs & devant Carneades, deſquels l'un eſt auteur & promoteur de l'injure & outrage fait à l'encontre de la coûtume, & l'autre a eu plus de vogue que nul autre de tous les Académiques. Et Chriſippus ayant été entre les deux, par ſes écrits contraires à la doctrine d'Arcéſilaüs, boucha & coupa chemin à l'éloquence de Carneade.* Ce Stoïcien

Digitized by Google

des armes à Carneade leur Antagoniſte. Il ſemble que cela montre qu'il avoit agi de bonne foi, & qu'il n'avoit pas cherché une victoire fondée ſur la ſupercherie de ne propoſer que foiblement les raiſons de l'autre parti. Mais comme d'ailleurs il déſapprouvoit ceux qui ont autant de ſoin de faire valoir les raiſons de l'Antagoniſte, que les leurs propres, on pourroit croire qu'il y eut plus de vanité que de bonne foi dans ſa conduite; & en tout cas, on lui pouvoit reprocher qu'il n'accordoit pas enſemble ſes conſeils & ſes actions *(g)*. Les Stoïciens euſſent pu ſe plaindre encore plus juſtement de la témérité avec laquelle il ſoutint pluſieurs doctrines capables de rendre odieuſe leur Secte; car il ne fit point difficulté d'enſeigner qu'on pouvoit commettre inceſte, les peres avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs ſœurs; & qu'il falloit

ne demeuroit pas d'accord que notre Chryſippe eût fourni des armes à Carneade; car il le comparoit à un Général d'armée qui met une bonne garniſon dans une place que les ennemis doivent aſſiéger, & qui aſſigne aux ſoldats avec beaucoup d'ordre & de prudence les poſtes qu'il faut défendre.

(g) *On lui pouvoit reprocher qu'il n'accordoit pas enſemble ſes conſeils & ſes actions.*] J'ai dit qu'il ſemble qu'il n'avoit point agi de mauvaiſe foi, & qu'il n'avoit pas eu recours à la ruſe de ne rapporter que foiblement les Objections de l'Adverſaire. Il leur conſerva ſi fidélement toute leur force, qu'il ne lui fut pas poſſible de les réfuter avec le même bonheur qu'il les avoit propoſées. On l'accuſe d'avoir démenti en cela ſes propres principes, & c'eſt l'un des reproches de contradiction que Plutarque lui a faits. Voici la ſuite du paſſage que j'ai allégué ci-deſſus. „De maniere „qu'il ſe contredit & répugne à ſoi-„même, attendu qu'il commande „qu'on propoſe toujours les opinions „& ſentences des adverſaires, non „comme en y conſentant, mais avec „une monſtre en paſſant, qu'elles „ſont hors de la vérité, & puis ſe „monſtre plus aſpre & plus véhément „accuſateur que non pas défenſeur de „ſes propres ſentences. Il conſeille „aux autres de ſe donner garde des „raiſons contraires, comme de celles qui deſtournent & empêchent la „compréhenſion, & cependant il eſt „plus diligent à recueillir & confirmer les preuves & raiſons qui deſtruiſent la compréhenſion, que celles qui l'eſtabliſſent & confirment. „Et toutefois qu'il craigniſt cela même, il le monſtre clairement au „quatrieme livre de ſes Vies, là où „il eſcrit ainſi: Il ne faut pas facilement ni légerement propoſer les „opinions contraires, ni reſpondre „aux argumens vrai-ſemblables qu'on „allegue à l'encontre des ſentences „vrayes, ains s'y faut porter bien re„ſervément, craignant touſjours que „les auditeurs déſtournés par icelles „ne laiſſent aller leurs compréhen„ſions, & que n'eſtans pas capables „de comprendre ſuffiſamment les ſo„lutions, ains les comprenant ſi foi„blement, que leur compréhenſion „ſoit facile à esbranler & ſecouër, „veu que ceux mêmes qui compren„neut par la coûtume les choſes ſen„ſibles, & qui dépendent des ſenti„ments, ſe laiſſent facilement aller, „divertis par les Interrogations Me„gariques, & par autres encore plus „puiſſantes & en plus grand nom„bre.“ On l'attaque ſur cela par deux endroits, & on le pouſſe d'une terrible façon; car on lui ſoutient, 1, que ſa maxime eſt mauvaiſe; 2. que ne l'ayant point ſuivie il s'eſt contre-

Digitized by Google

loit manger les cadavres. La plupart des contradictions & des paradoxes abſurdes que Plutarque objecte aux Stoïciens, & ſur quoi il leur a fait une rude guerre, qui devoit les chagriner prodigieuſement, ſont tirés des ouvrages de Chryſippe. S'il ne leur avoit reproché que de s'être contredits dans la doctrine de la deſtinée, & dans celle de la liberté de l'homme, il n'auroit pas remporté ſur eux tant d'avantage; car on répondroit, pour juſtifier Chryſippe, les mêmes choſes que l'on répond aujourd'hui en faveur de ceux qui ne peuvent accorder les décrets de Dieu avec notre franc arbitre, & qui ne ſauroit choiſir des termes quand ils parlent de la prédeſtination, qui ne ſemblent être oppoſés aux phraſes dont ils ſe ſervent en exhortant l'homme à la vertu, & en le cenſurant de ſes vices. Il n'y a point eu de Philoſophes qui ayent parlé plus fortement

dit groſſiérement. Liſez quant au premier point ces paroles de Plutarque; *Il dit, que diſputer ſur une même matiere en l'une & en l'autre partie, il ne le réprouve pas univerſellement: mais auſſi conſeille il d'en uſer bien reſervément, & y être bien retenu, comme quelquefois on fait en plaidant, où on allegue les raiſons des adverſaires, non pour les ſoûtenir, mais ſeulement pour les réfuter, & diſſoudre ce qu'il y a de vraiſemblable apparence: car autrement, dit-il, cela eſt à faire à ceux qui doutent & retiennent leur conſentement de toutes choſes, pource que cela leur ſert à ce qu'ils prétendent. Mais à ceux qui veulent imprimer ès cœurs des hommes une ſcience certaine, ſelon laquelle on doit indubitablement ſe conduire, il faut fonder le contraire, & de point en point y conduire ceux qu'on y introduit depuis le commencement juſques à la fin, en quoi il eſchet bien quelquefois opportunité de faire mention des opinions & ſentences contraires, pour réfuter & réſoudre ce qu'il y pourroit avoir de vériſimilitude, comme on fait en plaidant devant les Juges, voïla ce qu'il en dit en propres termes. Or que ce ſoit choſe hors de tout propos que les Philoſophes doivent amener les opinions des autres Philoſophes contraires à la leur, non avec toutes leurs raiſons, mais ſeulement à la mode des avocats plaidans en jugement, en affoibliſſant les preuves & argumens d'icelles, comme ſi la diſpute ſe faiſoit non pour trouver la verité, ains ſeulement pour acquérir l'honneur de la victoire, nous l'avons ailleurs diſcouru contre lui.* Quant au ſecond point, voici bien de l'embarras pour Chryſippe. On lui cite un de ſes Ouvrages, où il avoit parlé des argumens de Stilpon & de Menedemus avec le dernier mépris: *Mais cependant, bon homme,* continue-t-on, *ces Argumens-là dont tu te mocques . . . . . comme contenans apertement une fallacieuſe malice, tu crains neantmoins qu'ils ne divertiſſent aucuns de la compréhenſion. Et toi-même eſcrivant tant de livres contre la coûtume, où tu as ajoûté tout ce que tu as peu inventer de toi-mêmes, t'efforçant de ſurmonter Arceſilaüs, n'eſperois-tu & ne t'attendois-tu point de divertir & ébranler aucuns des lecteurs? Car il n'uſe pas ſeulement de nues argumentations en diſputant contre la coûtume, ains comme ſi c'étoit en un plaidoyer, il éſmeut les affections, ſe paſſionnant & affectionnant lui-même en l'appellant quelquefois folle, & quelquefois vaine & ſote: & afin qu'il ne peût plus dire du contraire que lui-même ne ſe contredie, il a ainſi eſcrit en ſes poſitions naturelles: On pourra bien quand on aura parfaitement compris une choſe, arguer un peu à l'encontre, & en y appliquant la defenſe qui eſt en la choſe même: & quelquefois quand on ne comprendra ni l'un ni l'autre, diſcourir de l'un & de l'autre ce qui en eſt. Et au Traité de*

Digitized by Google

ment de la fatale néceſſité des choſes, ni plus magnifiquement de la liberté de l'homme que les Stoïciens. Jugez ſi Chryſippe,

l'uſage d'oraiſon, ayant dit qu'il ne faut pas uſer de la force de la Raiſon, non plus que des armes, contre ce qui n'y eſt pas propre, il ajoûte puis après: Car il en faut uſer à trouver la verité, & ce qui lui reſſemble, non pas le contraire, combien que pluſieurs le facent. En diſant pluſieurs, à l'aventure entend-il ceux qui doutent & qui ſurſeent leur jugement de tout. Mais ceux-là, d'autant qu'ils ne comprennent ni l'un ni l'autre, ils arguënt & contre l'un & contre l'autre, comme monſtrant la vérité certaine compréhenſion de ſoi-même en ceſte ſeule ou principale maniere, s'il y a rien au monde qui ſoit compréhenſible. Mais toi qui les accuſes, écrivant le contraire de ce que tu comprens touchant la coûtume, & enhortant les autres à le faire avec affection de défenſe, confeſſes que tu uſes de la force d'éloquence en choſes non-ſelement inutiles, mais dommageables, par une vaine ambition de monſtrer ton bel eſprit, comme un jeune eſcolier.

On ne peut pas bien comprendre que Chryſippe, avec toute la ſubtilité de ſon eſprit, eût pu ſe tirer de ce mauvais pas; car ces maximes ſont très-indignes d'un Philoſophe: & s'il avoit pu les juſtifier, il auroit par cela même inſtruit ſon procès, & prononcé contre ſa conduite un Arrêt de condamnation; puiſqu'il les avoit violées en ſoutenant de toute ſa force, & mieux qu'Arceſilas même, la cauſe des Académiciens, qu'il croyoit très-oppoſée à la vérité. On n'avoit pas tort, ce me ſemble, de lui dire qu'une vanité de jeune homme l'avoit tellement ſaiſi, qu'il avoit ſacrifié ſes propres maximes au deſir de profiter d'une occaſion favorable de faire paroître la ſubtilité de ſes penſées, aux dépens des vérités que le Portique enſeignoit. La gloire qu'il ſe promettoit, pourvu qu'il pût faire dire qu'il avoit enchéri ſur Arceſilas, & pouſſé beaucoup mieux que lui les Objections de l'Académie, le tranſporta de telle ſorte qu'il ſe mit très-peu en peine du reſte. C'eſt ainſi que l'on a vu de nos jours un Controverſiſte ne faire aucune difficulté de ſe contredire en toute occaſion, ni d'expoſer dangereuſement les intérêts de ſon Egliſe, & les vérités mêmes les plus générales entre les Chrétiens, pourvu qu'il s'acquît la réputation d'avoir trouvé de nouvelles routes, ou de nouvelles méthodes d'attaquer & de défendre. Quelle étoit l'Idole qu'il encenſoit, & à quoi il ſacrifioit? C'eſt qu'au pis aller, ſe diſoit-il à lui-même, on avouera que nous avons l'eſprit vaſte, & l'imagination heureuſe.

Developpons un peu la fauſſeté des maximes de Chryſippe. Il vouloit que ceux qui enſeignent une vérité ne parlaſſent que ſobrement des raiſons du parti contraire, & qu'ils imitaſſent les avocats. C'étoit l'eſprit général des Dogmatiques: il n'y avoit guere que les Académiciens qui propoſaſſent avec la même force les Argumens des deux Partis. Or je ſoutiens que cette méthode des Dogmatiques étoit mauvaiſe, & qu'elle différoit très-peu de l'art trompeur des Sophiſtes Rhétoriciens, qui les rendit ſi odieux, & qui conſiſtoit à transformer la moins bonne cauſe en la meilleure; car l'un de leurs principaux artifices étoit de cacher tous les avantages de la cauſe qu'ils combattoient, & tous les lieux foibles de celle qu'ils ſoutenoient, ſans oublier néanmoins pour la forme, de ſe propoſer quelques objections choiſies entre les plus aiſées à réfuter. Voilà dans le fond ce que Chryſippe vouloit que les Philoſophes pratiquaſſent: il vouloit qu'ils paſſaſſent légérement ſur les raiſons favorables à l'autre Parti, & capables d'ébranler la perſuaſion de l'Auditeur, ou du Lecteur, & qu'ils imitaſſent ceux qui plaident dans un Barreau. Que ne diſoit-il tout net, qu'il faut faire comme ceux qui vendent dans une boutique, philoſopher à la marchande, ne parler que des bonnes qualités de ſes denrées, ou de ſes étoffes, en préparer bien la montre, & décrier adroitement celles du voiſin?

Digitized by Google

ſippe, qui écrivoit tant de volumes précipitamment, & qui avoit l'eſprit vif & fort hardi, ſe pouvoit tirer de-là ſans avancer

Que ne diſoit-il encore, qu'il faut faire comme ceux qui après s'être bien querellés, vont porter leurs plaintes aux Juges? Chacun conte la choſe tellement à ſon avantage, qu'à l'en croire il n'a pas le moindre tort: c'eſt qu'il ſupprime tout ce qui lui eſt contraire, & tout ce qui eſt favorable à ſon ennemi. Chryſippe étoit blâmable, non-ſeulement à cauſe de la mauvaiſe foi, & de la ſupercherie par où il vouloit que l'on gagnât la victoire; mais auſſi à cauſe de l'indiſcrétion avec laquelle il révéloit cette pratique. Ce n'étoit pas une choſe qu'il fallût communiquer au public dans un Ouvrage: il la falloit tenir cachée, comme font les Politiques leurs coups ou leurs Maximes d'Etat, *arcana imperii;* il falloit tout au plus le dire à l'oreille à quelque Diſciple ſage & ſavant.

Notez que l'Antiquité avoit deux ſortes de Philoſophes; les uns reſſembloient aux Avocats, & les autres aux Rapporteurs d'un Procès. Ceux-là, en prouvant leurs opinions, cachoient autant qu'ils pouvoient l'endroit foible de leur cauſe, & l'endroit fort de leurs Adverſaires. Ceux-ci, ſavoir les Sceptiques ou les Académiciens, repréſentoient fidélement & ſans nulle partialité le fort & le foible des deux Partis oppoſés. Cette diſtinction a été vue fort peu parmi les Chrétiens dans les Ecoles de Philoſophie, & encore moins dans les Ecoles de Théologie. La Religion ne ſouffre pas l'Eſprit Académicien; elle veut qu'on nie, ou que l'on affirme. On n'y trouve point de Juges qui ne ſoient parties en même temps: on y trouve une infinité d'Auteurs qui plaident la cauſe ſelon la Maxime de Chryſippe, je veux dire qui ſe tiennent dans la ſimple fonction d'Avocat; mais on n'y trouve preſque point de Rapporteurs: car ſi quelqu'un repréſente de bonne foi, & ſans nul déguiſement, toute la force du parti contraire, il ſe rend odieux & ſuſpect, & il court riſque d'être traité comme un infame prévaricateur. La prudence humaine, la politique, l'intérêt de parti, ne font pas toujours la cauſe de ce qu'on agit en bon Avocat purement & ſimplement. Un zele charitable inſpire auſſi cette conduite; & j'alleguerai là-deſſus ce qui me fut dit l'autre jour par un docte Théologien parfaitement honnête homme. Je lui ſoutenois qu'un Auteur qui ſans ſe mêler de dogmatiſer ſe renferme dans les bornes de l'Hiſtoire, peut & doit repréſenter fidelement tout ce que les Sectes les plus fauſſes ont à dire de plus ſpécieux, ſoit pour ſe juſtifier, ſoit pour attaquer l'Orthodoxie: il me nia cela. Je ſuppoſe, lui répliquai-je, que vous êtes Profeſſeur en Théologie, & que vous choiſiſſez le myſtere de la Trinité, pour la matiere de vos Leçons de tout un Hiver. Vous examinez profondément ce qu'ont dit les Orthodoxes, ce qu'ont objecté les Hérétiques; & vous trouvez par votre méditation, & par la force de votre eſprit, que l'on pourroit répliquer aux ſolutions des Orthodoxes beaucoup mieux que les Sectaires n'y ont répliqué. En un mot, vous découvrez de nouvelles difficultés, plus mal-aiſées à réſoudre que tout ce qui a été objecté juſques ici; & je ſuppoſe que vous les propoſez à vos Auditeurs. Je m'en garderois bien, me répondit-il, ce ſeroit leur creuſer un précipice au milieu de leur courſe: la charité ni le zele pour la vérité ne permettent point cela. Ce fut ſa Réponſe. Il ſe pourroit donc bien faire que certains Auteurs ſe vantaſſent dans une Préface d'avoir renverſé tous les remparts de l'Héréſie, & qu'ils ſe ſouvinſſent néanmoins d'avoir omis par charité la diſcuſſion des Argumens les plus captieux. On a principalement ſujet de croire cela des Controverſiſtes de Rome, depuis les plaintes qui ont été faites contre Bellarmin, que ſa bonne foi à repréſenter les raiſons des Hérétiques a été préjudiciable.

Digitized by Google

cer dans ſes Traités de Morale beaucoup de Propoſitions qui ne pouvoient s'accorder avec ce qu'il débitoit dans ſes Traités de Métaphyſique. Plutarque l'accuſe de faire Dieu auteur du péché:

C'eſt ici que je dois examiner une choſe que j'ai promiſe dans l'Article de ce Cardinal. Eſt-ce raiſonner conſéquemment, eſt-ce tenir une conduite uniforme & bien liée, que de faire brûler les Ecrits d'un Hérétique, & de permettre la lecture des Auteurs qui l'ont réfuté? Non, répondrez-vous; car la raiſon, pour laquelle on interdit la lecture & la vente des Livres des Hérétiques, eſt qu'on craint qu'ils n'empoiſonnent les Lecteurs. On appréhende en Italie que ceux qui verroient de quelle maniere un Ecrivain Proteſtant prouve ſes dogmes, & attaque la doctrine Catholique, ne ſe rempliſſent de doutes, & ne ſe laiſſaſſent même entiérement perſuader par les raiſons de cet Auteur-là. Mais n'a-t-on pas lieu de craindre le même malheur, s'ils liſent les Ecrits de Bellarmin? n'y verront-ils pas les Preuves & les Objections des Hérétiques? & ſuppoſé que Bellarmin ait agi de bonne foi, ne les y trouveront-ils pas auſſi fortes que dans les Livres mêmes du plus habile Proteſtant? Oui, me dira-t-on; mais ils les y trouveront jointes avec la Réfutation, au-lieu que s'ils liſoient ſeul le Livre de l'Hérétique, ils tomberoient ſur le poiſon ſans avoir en même temps un préſervatif ſalutaire & bien préparé. Cette Réponſe ne ſatisfait pas; car elle ſuppoſe dans les Lecteurs une imprudence & une pareſſe tout-à-fait extraordinaires: c'eſt ſuppoſer qu'ils aimeroient mieux riſquer leur ſalut, que prendre la peine de paſſer d'un Livre à un autre, & que ſachant qu'ils pourroient trouver les Livres de Bellarmin dans la boutique où ils auroient acheté l'Ouvrage d'un Calviniſte, ils décideroient en faveur de celui-ci avant que de s'informer des raiſons de ce Cardinal, quoique tout-à-l'heure même ils puſſent mettre ſur table le Livre où eſt l'antidote. Vous m'avouerez que la différence entre les raiſons d'un Hérétique reliées avec les raiſons d'un Orthodoxe, & ces mêmes raiſons-là reliées ſéparément, celles de l'Hérétique dans un Volume, & celles de l'Orthodoxe dans un autre; vous m'avouerez, dis-je, qu'une telle différence n'eſt pas un juſte ſujet, ou d'eſpérer, ou de craindre. Il faut donc que l'eſpérance ou la peur qu'on a viennent d'ailleurs. Il faut que l'on juge que ce qui eſt un antidote ſuffiſant lors que les Lecteurs comparent enſemble ce que l'Orthodoxe cite des Livres d'un Hérétique, & ce qu'il y répond, n'eſt pas un bon remede lorſqu'ils comparent enſemble tout le Livre de l'Hérétique, & tout le Livre de l'Orthodoxe. Il faut donc que l'on ſuppoſe qu'indépendamment de la Réponſe, les raiſons de l'Hérétique ſont plus foibles dans l'Ouvrage de l'Orthodoxe que dans l'Ouvrage même de l'Hérétique; & par conſéquent, on ſuppoſe que l'Auteur de la Réponſe a eu la prudence de les rapporter déguiſées, mutilées, & tournées d'une maniere à ne pouvoir pas ſurprendre ceux qui n'en verront que cela, & qui le compareront avec la Réfutation. Sur ce pié-là, les Inquiſiteurs qui interdiſent un Livre, & qui permettent la lecture de ceux qui l'ont réfuté, ne ſe coupent point: leur conduite n'eſt point compoſée de procédures diſcordantes; ils ſont aſſûrés que la proſcription ſera utile, ſans que la permiſſion puiſſe cauſer quelque mal. Mais quoi qu'il en ſoit, inférons que la même politique, la même prudence, la même charité, le même zele, (ſervez-vous du terme que vous voudrez,) qui portent à faire brûler certains Ouvrages, ou à défendre qu'ils ne ſoient ni lus ni vendus, doivent porter, par une conſéquence néceſſaire, à n'inférer pas dans les Livres où on les réfute, toutes les raiſons de l'Auteur; car ſi en s'éloignant tout-à-fait de la Maxime de Chryſippe, on rapportoit avec la derniere ſincérité toute la force de ces raiſons, il ne ſerviroit de rien d'abolir ces mauvais Livres, à moins

Digitized by Google

péché: Lipſe ayant entrepris de le laver de cette tache, n'y a pas trop bien réuſſi *(h)*. Je ne m'en étonne pas: la ſeule définition que Chryſippe donne de Dieu ſuffit à faire comprendre qu'il

qu'on ne proſcrivît en même temps les Ecrits qui les réfutent. Cela eſt ſi évident; qu'il eſt très-probable que tous les Auteurs qui ont du zele pour le maintien de la diſcipline, s'accommodent à l'eſprit des Tribunaux qui condamnent certains Ecrits; il eſt, dis-je, très-probable que ſi ces Auteurs entreprennent de réfuter quelqu'un de ces Livres-là, ils font en ſorte que leur réfutation ne donne pas à connoître ce qui pourroit ébranler la foi des Lecteurs. Ils réduiſent à trois ou quatre lignes une Objection qui avoit régné dans pluſieurs pages; ils la ſéparent de ſes appuis & de ſes préliminaires, ils laiſſent ce qu'ils ne pourroient réſoudre. Et après tout il eſt difficile qu'un Ouvrage, quelque fort qu'il ſoit par rapport à ceux qui le liſent tout entier & tout de ſuite, paroiſſe avoir de la force dans les fragmens qu'un Adverſaire en allégue, & qu'il répand en divers endroits de ſa Réponſe, ici quatre lignes, là cinq ou ſix, &c. ce ſont des branches détachées de leur tronc, c'eſt une machine démontée, on n'y ſauroit reconnoître le corps démembré. Tous les Controverſiſtes ſe plaignent réciproquement de l'artifice de ceux qui écrivent contre eux. J'ai connu un Catholique Romain, qui diſoit que tous les Ouvrages publiés contre Bellarmin méritoient le titre de *Bellarminus enervatus*, dont Amefius s'eſt ſervi; *enervatus*, ajoûtoit-il, non par la force de la réponſe, mais par la maniere de repréſenter ſes Objections. Les Proteſtans ſe plaignent encore plus des ſupercheries de leurs Adverſaires. Prenez garde aux querelles qui s'élevent quelquefois entre des gens de même Parti: liſez les Ecrits des deux Tenans, vous y trouverez de la force: mais ſi vous jugiez des Livres de Mævius par les morceaux que Titius ſon Antagoniſte en cite, & par la Cenſure qu'il y oppoſe, vous diriez que Mævius ne ſait ni écrire ni raiſonner, & qu'il n'a pas le ſens commun.

Notez que je ne prétends pas ſoutenir que les tribunaux de la proſcription des Livres ſoient exempts d'inconſéquence.

(h) Plutarque l'accuſe de faire Dieu auteur du péché: Lipſe ayant entrepris de le laver . . . . . n'y a pas trop bien réuſſi.] Vous trouverez l'Accuſation dans la Remarque (g) de l'Article PAULICIENS. Ne la tirons point de cet endroit-là. Le Procès ſeroit vuidé à ſa confuſion, ſi c'étoit un homme qui ſe tînt ferme ſur ſes principes: mais comme il raiſonnoit au jour la journée, & qu'il ſoutenoit tantôt le blanc, tantôt le noir, ſes Apologiſtes ont des reſſources, & à la faveur de ſes contradictions & de ſes inconſéquences, ils peuvent pendant quelque temps le maintenir Orthodoxe, & amuſer le bureau. On voit dans le paſſage de Ciceron que j'ai rapporté, un galimathias incompréhenſible, & un chaos plus confus que celui des Poëtes: mais on ne laiſſe pas d'y voir clairement, que, ſelon Chryſippe, Dieu étoit l'ame du Monde, & que le Monde étoit l'extenſion univerſelle de cette ame, & que Jupiter étoit la Loi éternelle, la néceſſité fatale, la vérité immuable de toutes les choſes futures. La conſéquence néceſſaire & inévitable de cela eſt, que l'ame de l'homme eſt une portion de Dieu, & que toutes ſes actions n'ont point d'autre cauſe que Dieu même. Laiſſons néanmoins à ce Philoſophe la liberté de forger des diſtinctions tout-à-fait gratuites, il retombera enfin dans l'abîme après ſes circuits & ſes détours. Il ſuppoſe que l'ame de l'homme s'eſt ſauvée de la fatalité générale, il l'exempte de la condition de toutes les autres choſes, il la fait libre. Il ne nie point que chaque choſe ne ſoit produite par une cauſe antécédente: mais il admettoit deux ſortes de cauſes, dont la derniere ne détruiſoit point la liberté. Les cauſes parfaites & principales, diſoit-il, ne permettent pas que l'action ſoit

Digitized by Google

qu'il ne le distingue point de l'Univers: de sorte qu'en raisonnant conséquemment, il faut qu'il le fasse le producteur & du mal moral, & du mal physique. On ne peut lire sans horreur ce qu'il enseignoit touchant la mortalité des Dieux (*i*). Non

libre: mais les causes qui ne sont qu'aider, n'empêchent pas qu'elle ne le soit. Comme donc il prétendoit que nos desirs ne dépendent pas d'une cause externe principale, mais seulement d'une cause externe non-principale, & qui ne fait qu'exciter: il concluoit que notre ame les produisoit librement, & en étoit la maîtresse. Elle avoit besoin d'être excitée par les objets, sans cela elle n'eût pu former aucun acte de consentement: mais les objets qui l'excitent ne produisent point les actes de sa volonté, c'est par sa propre force qu'elle se détermine après que les objets lui ont donné un premier branle. Il expliquoit cela par une comparaison. Celui qui pousse un cylindre, disoit-il, lui donne le premier mouvement, mais non pas la volubilité; ce cylindre roule ensuite par sa propre force, ainsi notre ame ébranlée par les objets se meut ensuite d'elle-même.

On voit sans peine que ce Philosophe ne se tire point du bourbier, que sa distinction entre les causes externes qui nécessitent, & celles qui ne nécessitent point, ne lui est d'aucun usage. Il ne fait que roder autour du pot, & enfin il se trouve au même lieu que ceux qui soumettoient tout à l'inévitable nécessité du destin. Il ne faut pour s'en convaincre que lier ensemble sa comparaison du cylindre, & l'aveu qu'il fait que les qualités intérieures de l'ame qui la poussent vers le mal sont une suite naturelle & nécessaire du destin. Il dit qu'il y a des ames bien formées dès le commencement, qui essuient sans dommage la tempête qui tombe sur elles de la part du *fatum*; & qu'il y en a d'autres si raboteuses, & si mal tournées, que pour peu que le destin les heurte, ou même sans aucun choc du destin, elles roulent vers le crime par un mouvement volontaire. C'est un certain travers naturel qui en est la cause. Or il a dit que la fatale nécessité de toutes choses est le principe qui fait qu'il y a des ames bien ou mal conditionnées; il faut donc qu'il dise qu'on peut & qu'on doit attribuer au destin tous les crimes que les hommes commettent; de sorte que reconnoissant d'ailleurs une Providence Divine, il falloit qu'en bien raisonnant il regardât Dieu comme la cause de tous ces crimes, & par conséquent l'Accusation de Plutarque est très-bien fondée; car afin que la comparaison du cylindre soit juste, il faut comparer la destinée, non pas au premier venu qui le pousse, mais au menuisier qui l'a fait, & qui ensuite lui donne du pié. Ce que le cylindre roule fort long-tems vient de sa figure: mais parce que le menuisier lui a donné cette figure, cause nécessaire d'un mouvement durable, il est la véritable cause de la durée de ce mouvement. Toute la différence entre un cube qui ne roule point, & un cylindre qui roule, toutes les suites, toutes les régularités ou irrégularités du repos de l'un, & du mouvement continué de l'autre, doivent être attribuées à l'ouvrier qui a donné à ces deux corps la forme d'où elles résultent nécessairement. Chacun peut faire l'application de cela aux ames humaines. Lipse s'est bien apperçu de cet embarras: c'est pourquoi il suppose, afin de tirer d'affaire son Chrysippe, que les Stoïciens attribuoient à un vice réel & incorrigible de la matiere, & non pas à Dieu, les défauts de l'ame de l'homme. Mais cette prétendue justification de Chrysippe a été si bien réfutée par Plutarque, qu'elle ne peut servir de quoi que ce soit. Eusebe nous a conservé un fragment d'un Philosophe Péripatéticien nommé Diogenianus, qui avoit fort bien montré les défauts de la doctrine de Chrysippe sur ce point-ci.

Digitized by Google

Non-ſeulement il les croyoit périſſables : mais il ſoutenoit auſſi qu'ils périroient dans l'incendie du Monde ; & s'il en exceptoit Jupiter, ce n'eſt pas qu'il ne l'aſſujettit actuellement à la mutabilité. Un certain Livre où il traita des amours de Jupiter & de

Notez que Calvin, par exemple, ni aucun autre Défenſeur Chrétien de la Prédeſtination abſolue, n'eſt point expoſé à cette attaque, vu qu'ils déclarent qu'il n'y a eu dans l'ame du premier homme aucune qualité néceſſitante du côté du mal.

(*i*) *On ne peut lire ſans horreur ce qu'il enſeignoit touchant la mortalité des Dieux.*] Plutarque, ayant deſſein de montrer que les Stoïques avoient gâté toutes les notions communes que les hommes avoient des Dieux, commence par l'idée de l'éternité & de l'incorruptibilité. *Qui eſt on qui a eſté celui des hommes*, dit-il, *qui jamais n'ait entendu que Dieu ſoit incorruptible & éternel ? Quelles confeſſions fait-on plus couſtumieres, & de plus certain conſentement que celles-ci ? . . . . On pourroit à l'adventure trouver quelques nations barbares & ſauvages, qui ne penſent point qu'il y ait de Dieu : mais il n'y eut jamais homme qui euſt quelque imagination de Dieu, qui ne l'eſtimaſt quand & quand immortel & éternel. Qu'il ſoit vrai, ces malheureux qui ont eſté appellés Athéiſtes, un Diagoras, un Theodorus, un Hippon, n'ont pas oſé dire que Dieu fuſt corruptible : mais ils ne croyoient pas que il y euſt rien au monde qui peuſt eſtre incorruptible : ainſi conſervoyent-ils la commune anticipation des Dieux ; mais ils oſtoyent l'incorruptibilité de ſubſtance : là où Chryſippus & Cléanthes ayans rempli de paroles, par maniere de dire, & en leurs eſcripts, tout le Ciel, la Terre, l'Air & la Mer, de Dieux, neantmoins de tant de Dieux ils n'en font pas un éternel, ni pas un immortel, ſinon Jupiter ſeul, en qui ils dependent & conſument tous les autres, tellement que le réſoudre en lui n'eſt de rien meilleur que l'eſtre réſolu ; car autant eſt-ce d'imbecillité d'eſtre par réſolution tourné en un autre, comme d'eſtre entretenu & nourri par la réſolution des autres en ſoi. Et cela n'eſt pas comme les autres abſurdités, que on tire par illation des premiſſes & ſuppoſitions qui ſoyent en leurs eſcripts, & qui par néceſſaire conſéquence s'enſuivent de leurs doctrines : mais eux-meſmes crians à pleine teſte le diſent expreſſément en leurs eſcripts des Dieux, de la Providence, de la Deſtinée, de la Nature, Que tous les Dieux ont eu commencement d'Eſſence, & que tous ſeront réſolus par le feu, fondus en ſoi, comme s'ils eſtoyent de cire, ou d'eſtain . . . Chryſippus donc dit, que Jupiter reſſemble à l'homme, & le Monde auſſi, & à l'ame la Providence : quand donc l'embraſement ſera fait, Jupiter ſeul des Dieux incorruptible ſe retirera à la Providence, & demeureront tous deux en la ſubſtance de l'æther.* Il me ſemble qu'il y a là une ſéparation du corps & de l'ame, & par conſéquent une mort. Nous avons vu que Chryſippe ſuppoſoit que Dieu eſt l'ame du Monde, & il vient de nous apprendre que lorsque le Monde ſera brûlé, Jupiter ſe retirera dans un autre lieu. Voyons la batterie des contradictions, & en même tems un paralléle entre l'impiété d'Epicure, & l'impiété de Chryſippe : *Ceux, dit Antipater, qui oſtent la bénéficence aux Dieux, touchent en partie à l'anticipée cognoiſſance d'iceux ; & par meſme raiſon ceux qui eſtiment qu'ils ſoyent participans de génération & de corruption. S'il eſt ainſi donc que celui qui eſtime que les Dieux ſoyent périſſables & corruptibles, ſoit autant faux & abuſé que celui qui penſe qu'ils n'ayent point de bénéficence ni de bénigne affection envers les hommes : autant donc eſt eſlongné de la verité Chryſippus, comme Epicurus, parce que l'un oſte aux Dieux l'immortalité & incorruptibilité, & l'autre leur oſte la bénéficence & liberalité . . . Les autres Dieux*, dit Chryſippe, *uſent de nourriture, s'entretenant de meſmes également par icelle : mais Jupiter & le Monde par une autre maniere qu'eux qui ſont engendrés & conſumés par le feu. En ce lieu il maintient, que tous les autres Dieux ſe nourriſſent, excepté Jupiter & le Monde. Et au premier de la*

Digitized by Google

de Junon étoit ſi rempli d'obſcénités *(k)*, qu'on en murmura beaucoup. Il eſt donc facile de comprendre que les Stoïciens n'avoient pas trop de ſujet de ſe louer de ſa plume: car la figure qu'il faiſoit dans leur Parti *(l)* donnoit lieu de mettre ſur le compte de tout le corps les erreurs d'un particulier ſi célébre. Auſſi ne voyons-nous pas que les grands Auteurs Stoïques, les Seneques, les Epictetes, les Arriens, s'empreſſent beaucoup à lui témoigner leur vénération *(m)*: ils ſont là-deſſus fort ſobres la plûpart du temps. Je ne trouve point qu'on l'attaque du côté des mœurs: cela me fait croire qu'il menoit une vie irreprochable. On ne lui donne pour tout

Providence il dit, que Jupiter s'augmente touſjours juſques à ce que toutes choſes ſoyent conſumées en lui: car eſtant la mort la ſeparation du corps & de l'ame, & l'ame du monde ne ſe ſepare point, mais bien s'augmente-t-elle continuellement juſques à ce qu'elle ait conſumé toute la matiere en ſoi, il ne faut pas dire que le monde meure. Qui pourroit plus ſe contredire à ſoi-meſme que celui qui dit, qu'un meſme Dieu ſe nourrit & ne ſe nourrit point? Eſt-il poſſible qu'un Philoſophe auſſi ſubtil que celui-là ait eu des idées ſi monſtrueuſes?

(*k*) *Un Livre où il traita des amours de Jupiter & de Junon étoit . . . rempli d'obſcénités.*] Diogene Laërce n'eſt pas le ſeul qui nous apprenne cela. Quelle horreur qu'il y eût de tels tableaux dans les temples du Paganiſme! Notez que Chryſippe allégoriſoit cela, & le réduiſoit non pas à des ſens moraux, mais à des explications phyſiques. Je vous laiſſe à penſer ſi ſes expreſſions pouvoient être chaſtes. Vous avez pu voir ci-deſſus qu'il avoit allégoriſé de la même maniere toutes les extravagances de la Mythologie: il y avoit trouvé toute la Théologie des Stoïciens.

(*l*) *Il faiſoit figure dans le Parti des Stoïciens.*] On le conſidéroit comme la colonne du Portique, & il paſſa en Proverbe, que ſans lui le Portique ne ſeroit point.

(*m*) *Les Seneques, les Epictetes, les Arriens, ne s'empreſſent pas beaucoup à lui témoigner leur vénération.*] Nous avons vu comment Seneque lui diſoit ſes vérités dans l'Ouvrage *de Beneficiis*. Il le cite en quelques autres endroits, & preſque toujours ſans éloge. J'avoue néanmoins que dans ſon Traité *de Otio ſapientis* il aſſûre que Zenon & Chryſippe ont fait de plus grandes choſes par les travaux de leur cabinet, que s'ils euſſent commandé des Armées; il les conſidere comme des Légiſlateurs du genre humain. Epictete rembarre ceux qui ſe glorifioient d'expliquer les ſentimens de Chryſippe, & leur ordonne de ſe dire à eux-mêmes, *ſi Chryſippe n'avoit pas écrit obſcurément, nous n'aurions pas dequoi nous glorifier.* Arrien revient ſouvent à la charge contre ceux qui s'attachoient à la lecture de ce Philoſophe, & qui comptoient cela pour un grand exploit. On ne peut pas dire poſitivement, ce me ſemble, qu'il lui approprie l'éclat & la gloire qui réſulte d'une réflexion qu'il fait en conſidérant les honneurs divins qui furent rendus à Triptoleme. Je crois qu'il entend en général que celui qui a découvert aux hommes la vérité, & le chemin de la vertu, mériteroit des autels à plus juſte titre, que ceux qui enſeignérent à ſemer du blé.

(*n*) *Il n'avoit pour tout domeſtique qu'une fort vieille ſervante.*] Diogene Laërce en parle deux ou trois fois. Il avoit déja dit qu'on avoit ſu de cette vieille ſervante que Chryſippe avoit de coûtume d'écrire cinq cents lignes chaque jour. Mr. Menage ſe trompe, lorſqu'il prétend que Plutarque a parlé de la même vieille dans les paroles que je vais citer ſelon la

Digitized by Google

tout domeſtique qu'une fort vieille ſervante (*n*). C'eſt une preuve de ſa chaſteté & de ſa frugalité. Il alléguoit très-ſouvent cinq vers d'Euripide qui contiennent la condamnation de la bonne chere, & qui nous font ſouvenir que la Nature a ſuffiſamment pourvu à nos beſoins par le moyen du pain & de l'eau; & il déteſtoit les ouvrages d'Archeſtrate. Cela nous peut faire croire qu'il étoit fort ſobre. J'ai déja dit qu'il s'attacha extrèmement à la Dialectique: j'ajoûte ici qu'il fit des efforts extraordinaires pour trouver la ſolution d'un Sophiſme qui embarraſſoit beaucoup les Philoſophes, & qu'on appelloit *Sorites* (*o*). C'étoit un amas d'interrogations où l'on ne trouvoit

Verſion d'Amyot. *Si dit encore Chryſippus en traité qu'il a fait de Jupiter, que c'eſt choſe froide, maigre, & impertinente de louer de tels actes, encore qu'ils procedent de la vertu, comme de porter vaillamment la piqueure d'une monche guespe, & s'abſtenir chaſtement d'une vieille tirant à la mort.* Chryſippe parloit là en général, & ſans nulle relation à ſa ſervante. Son Cenſeur l'entend ainſi, & il n'allegue cela que pour reprocher aux Stoïciens, qu'ils ſe contrediſent, & qu'ils combattent les notions communes: *Ils tiennent*, avoit-il dit peu auparavant, *que ce ſont choſes égales mourir pour ſon pays, & s'abſtenir de connoître une vieille étant ſur le bord de ſa foſſe, & que l'un & l'autre ſemblablement font ce que requiert le devoir, & toutesfois pour cela, comme pour choſe grande & glorieuſe, ils ſeroyent preſts & diſpoſés à perdre la vie, là où ſe vanter de ceſtuici ſeroit une honte & une mocquerie.* Je l'ai dit cent fois, on s'expoſe à faire de fauſſes applications lorsqu'on ſe ſert d'un Paſſage avant que d'avoir examiné ce qui le précede, & ce qui le ſuit. Mr. Menage en eſt ici une preuve. J'ai trouvé dans Athenée Liv. VIII. pag. 335, un paſſage qui confirme la bonne opinion que l'on doit avoir de la tempérance de Chryſippe.

(*o*) *Il fit des efforts extraordinaires pour trouver la ſolution d'un Sophiſme . . . qu'on appelloit* Sorites.] *Sorites* eſt dérivé du mot Grec σωρὸς, qui ſignifie un monceau. De-là vient que les Latins crurent qu'ils pourroient nommer ce Sophiſme *acervalem*. On prenoit pour exemple un grain de blé, comme vous verrez ci-deſſous, & de cette propoſition très-véritable, *un grain de blé n'eſt pas un monceau*, on tâchoit de conduire peu-à-peu le ſoutenant juſqu'à cette fauſſeté viſible, *un grain de blé fait un monceau.* Vous trouverez dans Sextus Empiricus quelques exemples de l'emploi que l'on faiſoit de cette maniere captieuſe d'interroger. Il y a un long Paſſage de Ciceron qui nous apprend, que par le moyen du *Sorites* on prétendoit faire voir que l'eſprit de l'homme ne parvient jamais à la connoiſſance du point fixe qui ſépare les qualités oppoſées, ou qui détermine préciſément la nature de chaque choſe. En quoi conſiſte, demandoit-on, le peu, le beaucoup, le long, le large, le petit, le grand, &c. trois grains de blé ſont-ils un monceau? Il falloit répondre que non: quatre le ſont-ils? même réponſe qu'auparavant; on continuoit d'interroger ſans fin & ſans ceſſe de grain à grain; & ſi enfin vous répondiez, voilà le monceau, on prétendoit que votre réponſe étoit abſurde, puiſqu'elle ſuppoſoit qu'un ſeul grain conſtituoit la différence de ce qui n'eſt pas monceau, & de ce qui l'eſt. Je prouverois par cette méthode qu'un grand buveur n'eſt jamais ivre. Une goute de vin l'enivrera-t-elle, demanderois-je? Non, répondriez-vous. Et deux gouttes, quoi? nullement, ni trois ſi quatre non plus. Je continuerois mes demandes goutte à goutte, & ſi à la 999 vous me répondiez, il n'eſt point ivre, & à la millieme, il

Digitized by Google

voit aucun bout. Les progrès qu'il fit, en qualité de Dialecticien, qui ſans doute furent très-grands, ne lui ſervirent de rien quant au ſtyle. Denys d'Halicarnaſſe le donne pour un exemple qui ſuffit à faire voir que les Auteurs conſommés dans la Logique obſervent très-mal les régles de la Grammaire touchant la ſituation des mots (*p*). Cette négligence dans le langage ſurprend moins d'abord, que de voir que ce Philoſophe ſappa lui-même tous les fondemens de la ſcience qu'il avoit tant cultivée (*q*): mais cela non plus ne paroît pas fort étrange, après que l'on a conſidéré attentivement quels ſont les effets d'une longue & ardente application aux ſubtilités de la Dialectique. Il arrive preſque toujours qu'un homme d'eſprit

eſt ivre, je conclurrois qu'une goute de vin conſtitue la différence ſpécifique entre l'ivreſſe, & la non-ivreſſe d'un grand buveur, ce qui eſt abſurde. Si les interrogations ſe faiſoient de trois pintes en trois pintes, vous marqueriez aiſément la différence entre l'aſſez & le trop: mais le faiſeur du *Sorites* a le choix des armes, & il ſe ſert des plus petites parties de la quantité, & paſſe de l'une à l'autre afin d'empêcher que vous ne trouviez aucun point fixe qui ſépare la non-ivreſſe d'avec l'ivreſſe, le peu d'avec le beaucoup, l'aſſez d'avec le trop, &c. Un homme du monde ſe mocqueroit juſtement de pareilles ergoteries, il en appelleroit au ſens commun, & à ce degré de lumiere qui dans l'uſage de la vie civile ſuffit à nous faire diſcerner en gros le peu, le beaucoup, &c. mais un Dialecticien de profeſſion ne pouvoit pas recourir à ce tribunal, il étoit obligé de répondre en forme, & à moins qu'il ne trouvât une ſolution ſelon les régles de l'art, il perdoit le champ de bataille; ſa défaite, ſa déroute étoient un évenement inconteſtable. Aujourd'hui un Répétiteur Hibernois, qui harcelleroit par mille chicanes de Logique un Profeſſeur de Salamanque, & qui ſe verroit payé de cette réponſe, *Le ſens commun, la notoriété publique, nous montrent aſſez que vos conſéquences ſont fauſſes*, paſſeroit pour victorieux, & l'on diroit avec raiſon que le Profeſſeur auroit été terraſſé; car il étoit de ſon devoir de répondre en forme, & ſelon la rubrique du métier, puis que c'étoit par cette rubrique que l'on attaquoit ſa theſe. Chryſippe, qui ſur ce point-là ſavoit très-bien ſon devoir, comprit clairement que le *Sorites* des Dialecticiens de Megare demandoit une ſolution catégorique. Chryſippe ne trouva point d'autre expédient que de ne répondre qu'à un certain nombre d'interrogations, & puis de ſe taire. On appella ſon invention la méthode du repos. Conſultez Caſaubon dans ſon excellent Commentaire ſur ces mots de Perſe, *depunge ubi ſiſtam Inventus Chryſippe tui finitor acervi.* Cette invention de Chryſippe ne fut pas heureuſe; Carneade la renverſoit de fond en comble. Les Sceptiques s'en prévalurent, & la firent ſervir d'un argument *ad hominem.* Voyez Sextus Empiricus. Notez qu'Horace attaqua par un *Sorites* les admirateurs des Anciens. Je trouve dans Mr. Menage que Carneade ſe mocqua de cette invention de Chryſippe, & que cela ne l'empêcha point de ſe ſervir du *Sorites* en tâchant de prouver qu'il n'y avoit point de Dieux. Mais bien loin que le mépris de Carneade pour le *quietiſme* de l'autre Philoſophe le dût empêcher de ſe ſervir du *Sorites*, au contraire c'étoit ce qui le devoit le plus pouſſer à s'en ſervir.

(*p*) *Denys d'Halicarnaſſe le donne pour un exemple . . . que les Auteurs conſommés dans la Logique obſervent très-mal les régles de la Grammaire touchant la ſituation des mots.*] Diogene

Digitized by Google

prit s'attachant trop à cette étude devient chicaneur, & embrouille par ſes ſophiſtiqueries les Théſes mêmes qu'il avoit ſoutenues le plus chaudement. Il ruineroit plutôt ſon propre ouvrage, que de s'abſtenir de diſputer, & il forme des difficultés contre ſa propre doctrine qui mettent ſon art à bout. Les Scholaſtiques Eſpagnols ſont une preuve parlante de cela. Ils n'ont pas eu l'avantage qu'avoit Chryſippe, ils ne joignoient pas comme lui la connoiſſance des Belles-Lettres avec celle de la Logique. C'étoit un homme univerſel, il poſſédoit la Mythologie, les Poëtes anciens & modernes, l'Hiſtoire, &c. Il y eut bien peu de matieres ſur quoi il ne fit des Livres, & il s'abaiſſa juſques aux petits préceptes de l'éducation des enfans

Laërce nous peut ſervir à confirmer ce jugement de Denys d'Halicarnaſſe; car s'il nous apprend d'un côté que l'on admiroit tellement la Logique de Chryſippe, que l'on diſoit que les Dieux s'en fuſſent ſervis au cas qu'ils euſſent voulu employer la Dialectique, il obſerve de l'autre que ce Philoſophe n'écrivoit pas bien.

(q) *Il ſappa lui-même les fondemens de la Science qu'il avoit tant cultivée.*] En voici la preuve: Plutarque nous la fournit. *Crois*, dit-il, *à nos amis de l'eſcole Stoïque, que nature a porté & produit, non par cas de fortune, mais de certaine providence divine, Chryſippus, voulant renverſer la vie humaine, & mettre le deſſus deſſous, & au contraire le deſſous deſſus, car il n'y eut jamais homme qui fuſt plus à propos pour faire cela que lui: ains comme Caton diſoit de Jules Cæſar, que devant lui nul n'étoit jamais venu ſobre ni aviſé à conſpirer la ruine de la choſe publique: auſſi me ſemble-t-il que ceſt homme avec plus grande diligence, & plus d'éloquence, & de vivacité d'entendement, abolit & deſtruit la coutûme autant qu'en lui eſt. Ce que teſmoignent ceux mêmes qui le magnifient, quand ils combattent contre lui du Sophiſme qu'ils appellent le Menteur: car de dire que ce qui eſt compoſé de poſitions contraires, ne ſoit pas notoirement faux: & derechef de dire auſſi, que des Syllogiſmes ayans les premiſſes vrayes, & les inductions vrayes, puiſſent encore avoir les contraires de leurs concluſions vrayes, quelle conception de démonſtration, & quelle anticipation de ſoy eſt-ce que cela ne renverſe ... la Dialectique de Chryſippus oſtant & ſubvertiſſant les principales parties d'icelle, quelle autre conception laiſſe elle qui n'en devienne ſuſpecte? Car on ne ſauroit penſer que cela ſoit ſeur, & ne branſle point, qui eſt baſti ſur des fondemens qui ne demeurent point fermes, ains où il y a tant de doutes & de troubles.* Plutarque ajoute que la Secte des Stoïques, qui ſe plaignoit de ce que les Academiciens *pervertiſſoient les communes conceptions du ſens commun*, étoit plus coupable qu'eux de cette faute. Il faut dire pour le moins, que notre Chryſippe mérita tout autant qu'Arceſilas d'être comparé à ces Tribuns de Rome qui troubloient le repos public. Il n'y eut jamais un plus grand perturbateur de toutes choſes dans l'empire de la Philoſophie; & quoique de nom il fût Dogmatique, il travailla en effet pour le Pyrrhoniſme autant que les plus outrés Sceptiques de profeſſion. Car ſi dans le Syllogiſme, comme on prétend qu'il l'aſſûroit, la concluſion tirée de la majeure & de la mineure véritables, eſt tellement vraie, qu'elle n'empêche pas qu'une concluſion contraire ne ſoit véritable auſſi, c'eſt peine perdue que de raiſonner, & il ne faut plus ſe promettre de parvenir à la certitude: les Propoſitions les plus évidentes ſont problématiques; c'eſt autant ou plus que ſi l'on mettoit en doute avec Carneade, *que les choſes égales à une troiſieme ſoient égales entre elles.* Voilà

fans (*r*). Comme c'eſt une choſe dans le fond très-importante au genre humain, nous devons le louer de l'avoir traitée. Il ne mérite pas une ſemblable approbation, ni pour ſes Ouvrages de Grammaire, ni pour ſes Livres *de Divinatione*, où il expliquoit juſqu'aux préſages des ſonges. Il n'avoit garde d'oublier la très-fameuſe diſpute des choſes poſſibles, & des

le ſort de ceux qui s'attachent exceſſivement aux ſubtilités de la Dialectique: ils tombent enfin dans leurs propres piéges, & ne s'en peuvent débarraſſer; ils découvrent des difficultés à quoi ils ne peuvent répondre, & qui ruinent même ce qu'ils avoient établi auparavant. Ciceron a très-bien décrit leur caractere. C'eſt pour cela qu'il compare la Dialectique à Penelope qui défaiſoit elle-même ſa propre toile. Perſonne n'eût pu ſe mieux reconnoître que Chryſippe dans le portrait que Ciceron nous a laiſſé des Dialecticiens.

(*r*) *Il s'abaiſſa juſques aux petits préceptes de l'éducation des enfans.*] Il avoit preſcrit aux nourrices une certaine maniere de chanſon, & il conſeilloit de les choiſir les plus ſages qu'on pourroit trouver. Il auroit même voulu que, s'il eût été poſſible, on n'eût fait nourrir les enfans que par des femmes ſavantes. Il vouloit que les enfans fuſſent pendant trois années ſous le ſoin de leurs nourrices, & que ſans attendre qu'ils fuſſent plus âgés elles leur donnaſſent de bonnes leçons. Il n'approuvoit point qu'on ne commençât à les inſtruire que lors qu'ils avoient ſept ans. Quintilien eſt de ſon avis. Il avoit examiné la queſtion s'il faut battre les Ecoliers, & s'étoit déclaré pour l'affirmative. Je voudrois bien ſavoir ſur quoi Voſſius ſe fonde quand il dit que le Stoïcien Chryſippe eſt l'Auteur de ces chanſons de nourrice qu'Athenée nomme *Katabaukaleſeis*. Les paroles que j'ai citées, & qu'il cite auſſi du X chapitre du I livre de Quintilien, ne ſont pas un bon fondement.

(*s*) *Il n'oublia pas la très-fameuſe diſpute des choſes poſſibles, & des choſes impoſſibles.*] Elle devoit ſa naiſſance à la doctrine des Stoïciens touchant le deſtin. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi parmi les choſes qui n'ont jamais été & qui ne ſeront jamais, il y en a de poſſibles; ou ſi tout ce qui n'eſt point, tout ce qui n'a jamais été, tout ce qui ne ſera jamais, étoit impoſſible? Un fameux Dialecticien de la Secte de Megare, nommé Diodore, prit la negative ſur la premiere de ces queſtions, & l'affirmative ſur la ſeconde: mais Chryſippe le combattit fortement. Ciceron fait aſſez comprendre que Chryſippe ſe trouvoit ſouvent embarraſſé dans cette diſpute, & il ne s'en faut pas étonner: car le parti qu'il avoit pris n'étoit point lié avec ſon dogme de la deſtinée; & s'il eût ſu, ou s'il eût oſé raiſonner conſéquemment, il eût adopté de bon cœur toute l'Hypotheſe de Diodore. On a pu voir ci-deſſus que la liberté qu'il donnoit à l'ame, & ſa comparaiſon du cylindre, n'empêchoient pas qu'au fond tous les actes de la volonté humaine ne fuſſent des ſuites invitables du deſtin: d'où il réſulte que tout ce qui n'arrive pas eſt impoſſible, & qu'il n'y a rien de poſſible que ce qui ſe fait actuellement. Plutarque le bat en ruine, tant ſur cela, que ſur ſa diſpute avec Diodore, & lui ſoutient que ſon opinion de la poſſibilité eſt tout-à-fait oppoſée à la doctrine du *Fatum*. Remarquez que les plus illuſtres Stoïciens avoient écrit ſur cette matiere ſans ſuivre la même route. Arrien en a nommé quatre, qui ſont Chryſippe, Cléanthe, Archedeme, & Antipater. Il témoigne un grand mépris pour cette diſpute, & il ne ſalloit pas que Monſr. Menage le citât comme un Ecrivain qui avoit parlé honorablement de l'Ouvrage de Chryſippe, car ſurement ces paroles ne ſont point en ce lieu-là un Eloge. Cela paroît par ce qui précede & par

Digitized by Google

des choſes impoſſibles (*s*): elle le concernoit comme Philoſophe fauteur du deſtin. Il débita dans ſon Traité de la Providence une penſée qu'on peut regarder comme une aſſez bonne ébauche d'un des plus beaux principes qu'un grand Philoſophe du XVII ſiecle ait avancés & éclaircis (*t*). Quelques Auteurs ont débité qu'il prenoit de l'ellébore, afin d'augmenter les

ce qui ſuit. Denys d'Halicarnaſſe fait mention de deux Traités de Chryſippe, où ſous un Titre qui promettoit d'autres choſes, on avoit battu bien du pays ſur les terres des Logiciens. L'Ouvrage étoit intitulé: *de l'arrangement des parties d'Oraiſon*, & ne traitoit que des propoſitions vraies & fauſſes, poſſibles & impoſſibles, contingentes, ambiguës, &c. matiere que nos Scholaſtiques ont bien rebattue & bien quinteſſentiée. Notez que Chryſippe reconnut que les choſes paſſées étoient néceſſairement véritables, ce que Cléanthe n'avoit point voulu admettre. On a prétendu qu'Abelard enſeignoit une doctrine qui reſſemble à celle de Diodore. Je crois que les Stoïciens s'engagérent à donner plus d'étendue aux choſes poſſibles qu'aux choſes futures, afin d'adoucir les conſéquences odieuſes & affreuſes que l'on tiroit de leur dogme de la fatalité. C'eſt aujourd'hui un grand embarras pour les Spinoziſtes, que de voir que ſelon leur Hypotheſe il a été auſſi impoſſible de toute éternité, que Spinoza, par exemple, ne mourût pas à la Haye, qu'il eſt impoſſible que deux & deux ſoient ſix. Ils ſentent bien que c'eſt une conſéquence néceſſaire de leur doctrine, & une conſéquence qui rebute, qui effarouche, qui ſouleve les eſprits par l'abſurdité qu'elle renferme, diamétralement oppoſée au ſens commun. Ils ne ſont pas bien aiſes que l'on ſache qu'ils renverſent une maxime auſſi univerſelle, auſſi évidente que celle-ci, *Tout ce qui implique contradiction eſt impoſſible, & tout ce qui n'implique point contradiction eſt poſſible.* Or quelle contradiction y auroit-il en ce que Spinoza ſeroit mort à Leide? La Nature auroit-elle été moins parfaite, moins ſage, moins puiſſante?

Ne finiſſons pas ſans remarquer que Chryſippe a mis parmi les événemens poſſibles la réſurrection des hommes, & leur rétabliſſement au même état où chacun d'eux auroit paru. C'eſt Lactance qui nous l'apprend. Le même Pere lui attribue un autre grand point d'Orthodoxie, qui le porta à une mauvaiſe action: il lui attribue d'avoir cru que ſon ame monteroit au Ciel en ſortant du corps, & de s'être tué pour aller jouir de cette béatitude.

(*t*) *Il débita . . . une penſée qu'on peut regarder comme une aſſez bonne ébauche d'un principe qu'un Philoſophe du XVII ſiecle a éclairci.*] Chryſippe, dans ſon Ouvrage de la Providence, examina entre autres Queſtions celle-ci, *La nature des choſes, ou la providence qui a fait le Monde & le Genre humain, a-t-elle fait auſſi les maladies à quoi les hommes ſont ſujets?* Il répond que le principal deſſein de la nature n'a pas été de les rendre malades, cela ne conviendroit pas à la cauſe de tous les biens; mais en préparant & en produiſant pluſieurs grandes choſes très-bien ordonnées & très-utiles, elle trouva qu'il en réſultoit quelques inconvéniens, & ainſi ils n'ont pas été conformes à ſon deſſein primitif & à ſon but, ils ſe ſont rencontrés à la ſuite de l'ouvrage, ils n'ont exiſté que comme des conſequences. Pour la formation du corps humain, diſoit-il, la plus fine idée, l'utilité même de l'ouvrage, demandoit que la tête fût compoſée d'un tiſſu d'oſſemens minces & déliés; mais par-là elle devoit avoir l'incommodité de ne pouvoir réſiſter aux coups. La nature préparoit la ſanté, & en même temps il a fallu par une eſpece de concomitance, que la ſource des maladies fût ouverte. Il en va de même à l'égard de la ver-

Digitized by Google

les forces de ſon génie. Il mourut dans l'Olympiade 143. On lui dreſſa un tombeau parmi ceux des plus illuſtres Athéniens. Sa ſtatue ſe voyoit dans le Ceramique (*u*). Il avoit accepté la bourgeoiſie d'Athenes, ce que Zenon ni Cléanthe n'avoient point fait. La critique de Plutarque là-deſſus me paroît trop rigoureuſe (*x*).

CRITIAS, Diſciple de Socrate, profita ſi mal des Leçons de ce Philoſophe, qu'il devint un très-méchant homme. Il le témoigna principalement lorſque la ville d'Athenes ſa patrie,

tu; l'action directe de la nature qui l'a fait naître, a produit par contre-coup l'engeance des vices. Je ne penſe pas qu'un Païen ait pu rien dire de plus raiſonnable dans l'ignorance où il étoit de la chute du premier homme, chute que nous n'avons pu ſavoir que par la Révélation, & qui eſt la vraie cauſe de nos miſeres: ſi nous avions pluſieurs ſemblables Extraits des Ouvrages de Chryſippe, ou plutôt ſi nous avions ſes Ouvrages, nous aurions une idée plus avantageuſe que nous n'avons de la beauté de ſon génie.

Le Philoſophe moderne, dont j'ai voulu parler quand j'ai dit qu'il a éclairci un trés-beau principe, dont la penſée de Chryſippe étoit une bonne ébauche, eſt l'Auteur célébre de la Recherche de la Vérité. On pourra voir le précis de ſon principe dans les Penſées diverſes ſur les Cometes, & juger par-là ſi Chryſippe avoit entrevu la même idée.

Quant aux autres choſes qu'il avança pour diſculper la Providence, vous en trouverez la diſcuſſion dans les Remarques (*e*) & (*g*) de l'Article PAULICIENS. Voyez auſſi la Remarque (*f*) de l'Article DEJOTARUS (dans le grand Dictionnaire).

(*u*) *Sa ſtatue ſe voyoit dans le Ceramique.*] Diogene Laërce en diſant cela, y a joint une Obſervation un peu trompeuſe. Il ſemble qu'afin de prouver que la ſtatue de Chryſippe étoit petite, il ait allégué qu'une ſtatue équeſtre qui étoit auprès, la cachoit preſque toute entiere. Mais ce ſeroit fort mal raiſonner, & j'aime mieux croire pour ſon honneur, qu'il a marqué ce voiſinage comme un ſimple fait, & non pas comme une preuve de ce qu'il venoit de dire; car enfin, il eſt aiſé de comprendre qu'un homme à cheval nous peut dérober la vue d'un piéton de belle taille. Si nous joignons à cela que la ſtatue de ce Philoſophe étoit aſſiſe, nous comprendrons encore mieux comment la ſtatue équeſtre la pouvoit couvrir preſque toute ſans que ce fût une marque de petiteſſe. Je m'étonne donc que Voſſius & pluſieurs autres ayent approuvé la preuve dont ils prétendent que Diogene Laërce s'eſt ſervi. Je dirai en paſſant que l'on ſe trompe, quand on dit que Diogene Laërce, qui a rapporté ce jeu de mots de Carneade, a rapporté auſſi que le même Carneade accuſoit Chryſippe d'être un paraſite de Livres pour avoir copié mot à mot les Ouvrages d'Epicure. Voilà ce que Volaterran oſoit dire comme tiré de Diogene Laërce. C'eſt une étrange corruption d'un autre reproche, ſavoir que Chryſippe plein d'émulation pour Epicure, ſe mettoit à faire un Livre dès qu'Epicure avoit publié quelque Traité. Voyez ci-deſſus la Remarque (*c*). Robert Etienne & Théodore Zwinger ont copié cette bévue de Volaterran. Au reſte, ſelon Pauſanias, la ſtatue de notre Philoſophe n'étoit point dans le Céramique, mais dans le College qui portoit le nom de Ptolomée ſon fondateur. Mr. Menage concilie cette différence, en ſuppoſant que cette ſtatue étoit placée dans le Ceramique intérieur. Lipſe avoit déjà dit cela. Plutarque a parlé d'une ſtatue de bronze érigée à Chryſippe

Digitized by Google

patrie, ſubjuguée par Lyſandre Général des Lacédémoniens, fut ſoumiſe à trente Tyrans. Il fut l'un de ces trente, & le plus injuſte de tous. Non-ſeulement il avoit deſſein de rendre la ville d'Athenes très-miſérable, mais de faire un deſert de toute l'Attique *(a)*. On prétend que ſes injuſtices firent du tort à Socrate dans l'eſprit du peuple, le reſſentiment contre le Diſciple ayant remonté juſqu'au Maître. Xenophon a réfuté ceux qui imputoient malignement à Socrate les déréglemens de quelques-uns de ſes Diſciples *(b)*. Il eſt certain que Critias n'aimoit point Socrate, & qu'il lui défendit d'enſeigner

par l'un de ſes Ecoliers avec une glorieuſe inſcription.

(x) Il avoit accepté la bourgeoiſie d'Athenes . . . . la critique de Plutarque là-deſſus me paroit trop rigoureuſe.] „Antipater, au Livre de la diſſenſion „d'entre Cleanthes & Chryſippus, „eſcrit, que Zenon & Cleanthes ne „voulurent onc être faits citoyens d'Athenes, de peur qu'il ne ſem„blaſt qu'ils fiſſent tort & injure à „leur propre pays. Or ſi ceux-là „firent bien, il n'y a que tenir que „Chryſippus n'ait mal fait en ſe fai„ſant enrôler & immatriculer au „nombre des citoyens d'Athenes: „toutesfois je ne me veux point ar„reſter à le diſcourir plus avant pour „cette heure, mais bien dis-je, „qu'il y a une grande & merveilleuſe „répugnance en leurs faits, de con„ſerver à leur pays le nom tout nud „de patrie, & cependant lui oſter la „preſence de leurs perſonnes & de „leurs vies, en s'en allant ailleurs „demeurer ſi loin en eſtrange terre: „qui eſt tout ne plus ne moins que ſi „quelqu'un laiſſant & abandonnant „ſa femme légitime s'en alloit habi„ter avec une autre, qu'il couchaſt „ordinairement avec elle, & lui fiſt „des enfans, ſans que toutefois il la „voulût eſpouſer, ne paſſer contract „de Mariage, de peur qu'il ne fiſt „tort & injure à ſa premiere." Chacun peut voir que Plutarque nous donne là un parallèle entre deux choſes qui ne ſe reſſemblent point. Le ménagement de Zenon & de Cléanthe pour leur patrie étoit dans le fond une honnêteté qui étoit reçue comme telle; mais le ménagement du mari à quoi le Cenſeur la compare, ne paſſera jamais que pour une mocquerie.

(a) Il avoit deſſein . . . de faire un deſert de toute l'Attique.] Son mauvais cœur contre ſa patrie parut dès le temps qu'il ſe retira en Theſſalie, où il ne ceſſoit de dire du mal des Athéniens. Il les faiſoit paſſer pour celui des peuples du monde qui avoit les plus méchantes coutumes. Etant retourné à Athenes, il y rendit mille ſervices aux Lacédemoniens: il pouſſa Lyſandre à y démolir les murailles, & il complota avec eux de dépeupler toute l'Attique, & de la réduire en prairies. Il fut cauſe de la mort d'Alcibiade; car Lyſandre n'engagea les Perſes à s'en défaire, qu'après avoir été averti par Critias & par les autres Tyrans d'Athenes, que l'ordre qu'il avoit établi dans cette Ville ſeroit bien-tôt renverſé, ſi l'on ne faiſoit périr cet homme.

(b) Xenophon a réfuté ceux qui imputoient . . . . . à Socrate les déréglemens de quelques-uns de ſes Diſciples.] Les ennemis de ce Philoſophe lui firent un crime de tous les maux que Critias & Alcibiade, deux de ſes Diſciples, cauſérent aux Athéniens. Xenophon fait voir que cela étoit très-injuſte. Il dit que ces deux Diſciples ne s'attachérent à Socrate qu'afin d'apprendre de lui l'art de diſcourir, dont ils vouloient abuſer pour ſatisfaire l'ambition démeſurée qui les dévoroit. Il prétend qu'encore qu'ils fuſſent ſi peu portés à vouloir imiter Socrate, que ſi Dieu leur avoit donné à choiſir ou la mort, ou d'être obligés à vivre comme faiſoit ce Phi-

Digitized by Google

ſeigner perſonne. L'un des crimes qui le firent le plus haïr fut d'avoir été le plus ardent promoteur de la mort de Theramene, & d'avoir travaillé de toutes ſes forces à faire que ceux qui étoient chaſſés d'Athenes par la faction des trente Tyrans, ne trouvaſſent aucun aſyle dans la Grece; car on menaçoit de la guerre les villes qui les recevroient. On avoit banni tant de gens, qu'ils furent capables de former une eſpece de petite Armée, qui réſolut de rentrer par force dans la ville, &

loſophe, ils auroient embraſſé le premier parti; ils ne laiſſerent pas de ſe comporter honnêtement tandis qu'ils furent ſous ſa direction. Ils ne lâchérent la bride à leur méchant naturel, qu'après avoir quitté ſon Ecole. Critias s'enfuit en Theſſalie, & s'y pervertit par le commerce qu'il lia avec de fort malhonnêtes gens. D'autres doutent s'il ne fut pas plutôt le corrupteur des Theſſaliens, & aſſûrent qu'il travailla à y établir la tyrannie. C'étoit ſon humeur, il aimoit les innovations & les brouilleries d'Etat. Xenophon obſerve que Socrate n'épargnoit pas les cenſures à ce Diſciple. „S'étant une fois apperçu que Critias étoit devenu amoureux d'Euthydeme, & qu'il eſſayoit „d'en tirer les dernieres faveurs que „les voluptueux recherchent, il tâcha „d'abord de le détourner de ſon deſſein, lui diſant qu'il étoit indigne „d'un courage libre, & d'un homme „d'honneur, d'importuner inceſſamment celui de qui l'on veut gagner „l'eſtime, & de faire le mendiant auprès de lui, pour obtenir une choſe „qui n'eſt point honnête. Et comme „Critias ne ſe rendoit point à cette „premiere attaque, on dit que Socrate en préſence de pluſieurs perſonnes, & même d'Euthydeme, dit „que Critias avoit une demangeaiſon „de pourceau, & qu'il vouloit ſe frotter à Euthydeme, comme les pourceaux vont ſe frotter contre les pierres. Depuis, Critias lui a toujours „voulu du mal, & pendant la tyrannie des trente, du nombre deſquels „il étoit, lorſqu'il eut le ſoin de la „police avec Charicles, il ſe reſſouvint fort bien de cet affront; &, „pour s'en venger, il fit une Loi, par „laquelle il défendoit d'enſeigner l'art „de raiſonner dans Athenes." Je rapporte tout ce Paſſage comme l'a traduit Monſr. Charpentier, de l'Academie Françoiſe.

(c) *Il étoit recommandable . . . . . par ſa Nobleſſe.*] Il deſcendoit de Dropide frere de Solon. Ce Dropide fut pere de Critias, celui-ci de Calæſchrus, celui-ci de notre Critias. On pretend que Solon deſcendoit de Codrus Roi d'Athenes, & qu'en remontant plus haut on trouvoit Nelée & Neptune parmi les chefs de ſa race. Pour le dire en paſſant, je ſuis étonné que Proclus, ſur un Paſſage de Platon très-capable de réfuter ceux qui affûrent que Dropide étoit frere de Solon, faſſe un Commentaire où il ſe déclare pour cette fraternité, ſans répondre à l'Objection que ſon texte peut fournir. Critias y dit que Solon avoit fait un certain Conte à Dropide; car, ajoute-t-il, Solon vivoit familiérement & en bon ami avec Dropide. Allegue-t-on cette raiſon s'agiſſant de frere à frere?

(d) *. . . par ſon Eloquence.*] Denys d'Halicarnaſſe a donné une idée avantageuſe de l'Eloquence de Critias: mais il l'a fait d'un caractere tout différent de celui que Ciceron a décrit. Il eſt viſible que Ciceron a prétendu, que pour connoître l'Eloquence de Critias, il ne faut que conſidérer le ſtyle de Thucydide. Il a prétendu ſans doute que cette maniere conciſe & ſententieuſe de s'exprimer, qui regne dans ce fameux Hiſtorien étoit à la mode en ce temps-là, & que Critias & les autres Orateurs qu'il nomme ne ſui-

Digitized by Google

& de la remettre en liberté. Ils s'emparérent du Pirée ſous la conduite de Thraſybule, & ayant été contraints de l'abandonner, ils ne perdirent pas pour cela courage ; ils ſoutinrent deux combats avec beaucoup de vigueur, & dans le dernier ils tuérent Critias qui ſe battoit vaillamment. Voilà quelle fut la fin de ce perſonnage, recommandable d'ailleurs par ſa Nobleſſe (*c*), par ſon Eloquence (*d*), & par ſes Vers (*e*). Il a été plus loué de Platon, que de Proclus (*f*) le Commentateur de

voient point d'autre méthode dans leurs Harangues. Denys d'Halicarnaſſe au contraire nous aſſûre que Thucydide n'avoit point d'imitateurs, & pour le prouver il renvoye ſes Lecteurs à Critias nommément. Ciceron, dans un autre endroit, change un peu de ton ; il convient que Critias étoit moins concis que Thucydide : je ne ſai pourquoi il met quelque différence quant au temps entre Critias & Alcibiade ; car dans toute la rigueur des termes, ils doivent paſſer pour contemporains. Il paroît par un Paſſage de *l'orateur* de Ciceron, Liv, II, chap. xxij. qu'on avoit encore de ſon temps quelques Ecrits de Critias. Le Pere Cauſſin le compte entre les anciens Sophiſtes, & le loue beaucoup. Il cite Hermogene en ſa faveur : j'aimerois mieux faire remarquer à mes Lecteurs que Critias fut l'un des trente Tyrans d'Athenes, que de l'appeller ſimplement Sophiſte. Je demeure néanmoins d'accord que Philoſtrate donnant trop d'étendue à ce mot, a mis Critias parmi les anciens Sophiſtes. Nous avons vu qu'il en fait un ſcélérat, & ailleurs il loue extrêmement ſon Eloquence. Je laiſſe le reſte de ſon caractere rapporté par Philoſtrate : il ſe plaiſoit aux paradoxes, & à repréſenter une même idée par pluſieurs traits détachés. Le vent de ſon Eloquence tomboit ſouvent, mais il étoit toujours plus doux & plus agréable que les zephyrs. Une Lettre de Philoſtrate nous apprend que Critias & Thucydide prirent Gorgias pour leur modele, & qu'ils lui furent redevables de l'élévation de leur Eloquence, accompagnée de facilité dans l'un, & de force dans l'autre.

(*c*) ... *& par ſes Vers.*] Plutarque rapporte un endroit des Elégies de Critias, dans lequel l'Auteur faiſoit ſouvenir Alcibiade que c'étoit lui qui l'avoit fait rappeller, je veux dire qui avoit propoſé au peuple d'Athenes la Loi qui le rappella. On ne peut pas prétendre que l'Auteur de ces Elégies ſoit un autre Critias, puiſque Plutarque le ſurnomme fils de Callæſchrus ; & qu'ailleurs en citant le même Ouvrage, il l'attribue à Critias l'un des trente Tyrans. Il s'eſt gliſſé une faute dans l'Alcibiade d'Amyot : au lieu de *Critias fils de Callæſchrus*, on y voit *Callias fils de Callæſchrus*. La même faute ſe trouve dans le Platon de Jean de Serres au Dialogue intitulé *Protagoras*. Κριτίας eſt dans le Grec, & Callias dans la Verſion. Plutarque n'eſt pas le ſeul qui ait cité les Elégies de Critias, vous en trouverez pluſieurs morceaux dans Athenée ; cherchez au livre X page 432, & au livre XV page 666. Ce dernier Paſſage nous apprend que celui du livre I page 28 eſt tiré du même Ouvrage de Critias. Je ne doute point qu'il n'eût compoſé d'autres Poëſies. On ne ſavoit pas au vrai s'il étoit l'Auteur d'un Poëme intitulé *Pirithoüs* : les uns le lui attribuoient, les autres le donnoient à Euripide. Nous verrons ci-deſſous s'il doit être diſtingué de l'Auteur du Livre *de Politia Lacedæmoniorum*.

(*f*) *Il a été plus loué de Platon, que de Proclus.*] „Perſonne dans cette ville n'ignore que Critias poſſede „tout ce de quoi nous parlons. Voilà l'éloge que Platon lui donne : or il venoit de parler des avantages que l'on tire d'un excellent naturel, & de l'étude de la bonne Philoſophie

Digitized by Google

de Platon. On l'a mis au nombre de ceux qui dogmatiſérent contre l'exiſtence de Dieu *(g)*. Je ne ſerois pas ſurpris que des

(g) On l'a mis au nombre de ceux qui dogmatiſérent contre l'exiſtence des Dieux.] Sextus Empiricus ne s'explique point ſur cela en termes couverts. *La plûpart des gens croyent qu'il y a des Dieux: mais quelques-uns, comme Diagoras, Théodore & CRITIAS l'Athenien, diſent qu'il n'y en a pas.* Il expoſa dans un autre Livre les penſées de ce perſonnage. Critias, l'un des trente Tyrans d'Athenes, dit-il, ſemble être du nombre des Athées. Il prétend que les anciens Légiſlateurs voulant empêcher que perſonne ne fît du tort en cachette à ſon prochain, feignirent qu'il y a une Providence qui prend garde ſi les hommes vivent bien ou mal, & qui punit ceux qui font mal. Selon ſon Syſtême il avoit été un temps où les hommes déréglés comme des bêtes, & ne récompenſant point les bonnes actions, ni ne puniſſant les crimes, ne ſuivoient aucune autre régle que la loi du plus fort. Enſuite, il y eut des hommes qui établirent des peines, & alors la juſtice exerçoit ſon autorité ſur l'injuſtice, comme un maître ſur ſon eſclave. On puniſſoit ceux qui faiſoient quelque mal. Puis comme on ſe fut apperçu qu'à la vérité les Loix empêchoient les hommes de pécher publiquement, mais non pas de faire en ſecret une action mauvaiſe, il s'éleva un homme d'eſprit qui connut qu'il rendroit un très-grand ſervice au genre humain, s'il faiſoit enſorte que les méchans craigniſſent d'être punis, lors même qu'ils pécheroient ſecretement, & qu'ils ne feroient qu'avoir de mauvais deſſeins. Il inventa donc un Dieu, c'eſt-à-dire une Nature immortelle qui voit & qui connoît toutes choſes: il lui attribua le gouvernement du Monde, le mouvement des Cieux, les foudres, & les tonneres, & tout ce en général de quoi les hommes ont peur: c'eſt ainſi, concluoit-il, qu'un habile homme fit accroire aux autres l'exiſtence d'une Divinité. Sextus Empiricus rapporte les propres paroles de Critias, ſans citer l'Ouvrage d'où il les tire. Nous ſavons ſeulement qu'il les emprunte d'un Poëme; car il cite des Vers ïambiques. Ce qu'il y a d'embarraſſant eſt que Plutarque attribue les mêmes Vers à Euripide, & qu'il ſuppoſe que ce Poëte redoutant l'Aréopage, & à cauſe de cela n'oſant publier directement ſon Athéiſme, fit débiter ce méchant Syſtême par un perſonnage de Théatre. Il eſt évident que le Syſtême rapporté par Sextus Empiricus, & celui que Plutarque rapporte, font toute la même choſe. Ils ne différent qu'en ce que Plutarque ne cite pas un auſſi grand nombre de Vers que Sextus Empiricus, & qu'il attribue à Euripide ce que l'autre donne à Critias. Mais les Vers que Plutarque cite ſont préciſément les mêmes que quelques-uns de ceux que Sextus Empiricus rapporte. Là-deſſus on peut demander ſi par un défaut de mémoire trop fréquent parmi les Auteurs grands & petits, l'on a donné à Critias le bien d'Euripide, ou à celui-ci ce qui appartient à Critias; ou s'il y a quelque autre moyen de réſoudre la difficulté? Il me ſemble qu'un Médecin de Paris a été aſſez heureux en Conjectures.

Il croit qu'il y a une lacune dans Sextus Empiricus, c'eſt-à-dire que les Copiſtes ont fauté quelques Périodes qui contenoient ce que l'on avoit cité de Critias, & l'Avertiſſement qu'on avoit donné qu'Euripide imbu de ce même ſentiment, l'avoit expliqué au long dans une Piece de Théatre. Ceux qui ſavent que de fort anciens Manuſcrits & aſſez bons ne contiennent pas tout ce qui ſe trouve dans d'autres, & que néanmoins on n'y a laiſſé rien en blanc, conviendront qu'il eſt fort poſſible que les Manuſcrits d'Empiricus ſoient mutilés en cet endroit-ci, encore que l'écriture y ſoit continue. Mais quoique j'acquieſce à la Conjecture de Mr. Petit, je n'admets pas toutes ſes raiſons, & je m'en vais indiquer celles qui me ſemblent fauſſes.

Digitized by Google

des Auteurs médiocrement verſés dans la lecture des Anciens ignoraſſent cette vérité de fait: mais je trouve un peu étrange que

I. Il dit que, ſelon Plutarque, la raiſon qui contraignit Euripide à débiter ſon Syſtême ſous le perſonnage de Siſyphe, fut la crainte de l'Aréopage ; or, ajoûte-t-il, cette crainte n'eſt pas vraiſſemblable dans un homme tel que Critias, Tyran cruel & violent, & qui ſe mocquoit des Loix divines & humaines. Cette raiſon n'a aucune force ; car la tyrannie de Critias ne commença qu'après la priſe d'Athenes: avant cela, il n'étoit conſidérable qu'à proportion de ſes intrigues, & il étoit auſſi reſponſable qu'un autre de ſa conduite; de ſorte que s'il eût voulu compoſer une Piece de Théatre, il eût été obligé de ſe ménager tout comme Euripide, plus ou moins. Le peuple d'Athenes & les Tribunaux le pouvoient mettre à la raiſon, auſſi aiſément qu'on y mit Alcibiade ſous prétexte d'impiété. Il eſt fort probable que ſi Critias avoit fait des Tragédies, ce n'eût pas été depuis qu'il ſe vit au nombre des trente Tyrans, mais pendant qu'il jouïſſoit d'un plus grand loiſir. Au pis aller, il eſt très-poſſible qu'il les ait faites avant que d'être Tyran, & cela ſuffit pour réfuter la raiſon que j'ai ici à combattre.

II. En voici une autre qui n'eſt pas plus forte. Critias n'étoit point aſſez bon Poëte, pour qu'on doive lui attribuer d'auſſi beaux Vers que ceux qu'Empiricus cite. Comment accorder cela avec Athenée, qui rapporte tant de bons Vers de Critias, & qui le régale même de l'Epithete de très-bon, & qui enfin cite une piece qui paſſoit ou pour un Ouvrage de Critias ou pour un Ouvrage d'Euripide? Lorſque le Public doute ſi un Poëme eſt d'un des premiers Auteurs qu'on connoiſſe, ou d'un autre, il faut que l'on ſoit perſuadé que cet autre eſt un très-bon Poëte.

III. Ce que Mr. Petit ajoûte, que puiſque Platon a reproché à Euripide d'avoir trop flatté les Tyrans, & d'avoir loué la Tyrannie, la crainte de l'Aréopage convient beaucoup mieux à ce Poëte, qu'à Critias, me paroît être un mauvais raiſonnement. Car généralement parlant, on ne voit nulle liaiſon entre préférer la Monarchie au Gouvernement Républicain, & n'oſer dire directement ſa penſée ſur la Religion. Les louanges de la Tyrannie, qui ont été reprochées à Euripide, ne ſont autre choſe que certains endroits de ſes Tragédies, où il décrit les avantages du Gouvernement Monarchique: & il n'eſt pas étrange que dans une Ville comme Athenes, où le Gouvernement Républicain étoit une ſource infinie de révolutions & de confuſions, un homme d'eſprit ſe laiſſât frapper par les Maximes favorables à la Monarchie. Mais laiſſons cela, il ne s'agit point de juſtifier le goût d'Euripide; il s'agit de voir ſi parce qu'il a parlé quelquefois de la Royauté avec éloge, il a dû recourir à l'artifice que Plutarque lui attribue; c'eſt que n'oſant ſe commettre avec les Aréopagites, il ne voulut point débiter lui-même ſes impiétés: il les fit débiter par Siſyphe dans l'une de ſes Tragédies. On ne voit pas aiſément que l'une de ces deux choſes puiſſe être la conſéquence de l'autre : on voit clairement que s'il avoit déclamé contre les Monarques, & pour le Gouvernement Républicain, la prudence n'auroit pas laiſſé de lui dicter qu'il falloit craindre l'Aréopage, & ſe ſervir d'artifice dans le débit d'une impiété. J'avoue qu'après un certain effort de méditation, on découvre qu'en donnant des louanges à la Royauté, il eût pu devenir deſagréable aux Magiſtrats des Athenieus, & que dès-lors il eût du croire qu'il devoit garder plus de meſures qu'un autre; & ne fournir point de matiere de procès. Mais dans le fond, la conjecture de Mr. Petit ſeroit diſputable; & en tout cas l'on ne me ſauroit nier qu'il n'eût tenu ſon raiſonnement ſous trop d'enveloppes.

IV. Si le reproche que Platon fait à Euripide n'avoit été allégué que comme un principe de la concluſion

Digitized by Google

que le ſavant Mr. le Fevre ne l'ait point ſue *(h)*. L'endroit où Sextus Empiricus en parle a exercé l'un de nos Critiques modernes. Monſr. Moréri a été fort peu éclairé ſur cet Arti-

que je vais examiner, je n'euſſe pas attaqué la Logique de Monſr. Petit de la maniere que je viens de faire; j'euſſe vu facilement quelque liaiſon entre les deux choſes qu'il a conclues l'une de l'autre. Voici comment il raiſonne: Puiſqu'Euripide a fait l'éloge de la Tyrannie, & qu'il a ſoutenu avec chaleur les intérêts des Tyrans, il eſt probable qu'il a débité ſur le Théatre les maximes qu'on lui impute, car ces maximes ſont fort au goût des Tyrans. Tout va bien juſques-là: c'eſt-à-dire, qui admettra le principe, ſera obligé d'admettre la conſéquence: mais le mal eſt que dans ce raiſonnement il y a une propoſition fauſſe. Il n'eſt point vrai que ce ſoit plaire aux Tyrans que d'enſeigner des maximes qui tendent à effacer du cœur de l'homme les impreſſions de la Religion. Ceux qui ſont aſſez ignorans & aſſez déraiſonnables, pour ne pas attribuer l'origine de la Religion aux impreſſions que Dieu lui-même a communiquées à l'eſprit de l'homme, ne trouvent point de plus plauſible ſuppoſition que de dire que ceux qui ont voulu dominer ont inventé la Religion, afin de tenir les peuples plus aiſément ſous le joug. L'Hiſtoire nous fournit mille & mille exemples de l'utilité que les Princes ont tirée des ſuperſtitions du Peuple, ſoit qu'il fallût l'encourager, ſoit qu'il fallût l'intimider: un Oracle de Delphes, une réponſe des Augures, l'explication d'un prodige, ont été de grand uſage en mille occaſions pour les intérêts des Souverains. Ainſi, encore que par les mêmes machines on puiſſe faire révolter les peuples, il eſt néanmoins probable que, comme l'on ne prévoit pas tous les inconvéniens qui peuvent naître d'une invention, les Souverains intelligens & habiles auroient fait forger une Religion, s'ils n'en avoient deja trouvé une toute établie. Que veut donc dire Mr. Petit, quand il ſuppoſe qu'Euripide, pour faire ſa cour aux Tyrans, & en particulier à Archelaüs Roi de Macedoine, a fait débiter un long rôle ſur le Théatre, dans la vue de détruire la Religion? Y a-t-il rien de plus propre à la ruiner, que de faire accroire aux peuples qu'elle n'a été inventée que pour leur ſervir d'épouvantail, & qu'au fond c'eſt une chimere que de prétendre que la foudre, que la grêle, que la tempête ſont des châtimens dont Dieu ſe ſert contre le crime? Mr. Petit s'eſt réfuté ſi viſiblement lui-même, qu'on ne ſauroit n'en être pas étonné: les Tyrans, dit-il, ſe mocquent de la Religion: ils n'y ont aucun égard; mais ils ne laiſſent pas de ſe ſervir de tous les moyens imaginables pour faire que leurs Sujets obéiſſent exactement à la Religion; & par conſéquent, lui doit-on répondre, Euripide auroit fait très-mal ſa cour aux Tyrans, s'il avoit débité ſur le Théatre un Syſtême auſſi impie que celui que Sextus Empiricus & Plutarque ont rapporté.

Mr. Petit a oublié, ce me ſemble, une des raiſons qui prouvent le mieux que c'eſt Euripide, & non Critias, qui dogmatiſa de la ſorte. Il auroit du alléguer que c'eſt aſſez la coutume d'Euripide, d'amener des perſonnages ſur la Scene qui débitent des impiétés. Son Bellerophon invective le plus hardiment du monde contre la divine Providence, & conclut à la nier, vu les déſordres qui ſe voyent dans l'Univers, & l'oppreſſion continuelle de l'innocence. Je finis cette Remarque par dire que Monſr. Petit a cité un long Paſſage de Seneque, qui prouve que ce Philoſophe ne regardoit que comme une fraude pieuſe ce que les Anciens ont dit de la foudre de Jupiter. Notez que Seneque ne nie pas que Jupiter ne lance la foudre, ſi par Jupiter on entend l'ame du monde, qui a produit tout, qui conduit & qui régle tout, qu'on peut nommer deſtinée, providence, nature, monde, & qui, à proprement parler, n'eſt autre choſe

Digitized by Google

Article (*i*), & Voſſius ne pouvoit pas lui ſervir d'aſſez bon guide (*k*).

D. DA-

que l'univers même. Les Spinoziſtes s'accommoderoient aiſément de cette penſée. Quand on demande à Seneque pourquoi ce Jupiter frappe ce qu'il faudroit épargner, & épargne ce qu'il faudroit frapper, il demande du temps pour préparer la réponſe.

(*h*) . . . *Mr. le Févre ne l'a point ſu.*] Il l'a témoigné évidemment dans ſa Note ſur ces paroles de Plutarque: *Combien encore eût-il été meilleur pour ceux de Carthage, d'avoir eu pour leurs premiers legislateurs un Critias & un Diagore qui ne croyoient ni Dieu ni Eſprits, que de faire à Saturne les ſacrifices qu'ils lui faiſoient?* Voici ſa Note: „Je ſai bien que Critias fut un „homme emporté, furieux, & injuſ„te, enfin le plus ſauvage des xxx „Tyrans. Mais il eſt ici queſtion d'un „Philoſophe, & non pas d'un Tyran. „C'eſt pourquoi je crois qu'au-lieu „de Critias il faut lire Theodore, qui „fut autrefois un des plus célebres „Athées de Grece. On me dira „qu'entre ces deux mots Κριτίας & „Θεόδωρος, il n'y a preſque point de „reſſemblance pour les lettres qui les „compoſent: mais il faut ſe ſouvenir „que les Copiſtes Grecs abrégent „d'ordinaire les mots qui commen„cent par θεο, de ſorte qu'ils écrivent „Θ͞ος, avec un petit tiret ſur le Θ. „Quoi qu'il en ſoit, *Critias* eſt une „faute". Voilà un Arrêt définitif, qui ne ſeroit pas échapé à ce Critique, s'il avoit ſu ce qui ſe trouve dans Sextus Empiricus touchant Critias. Il y a un Pere de l'Egliſe, qui a mis ce Critias au rang des Athées.

(*i*) *Mr. Moréri a été fort peu éclairé ſur cet Article.*] I. Il ne falloit point parler au ſingulier *d'une Elégie de Critias*, puiſque Plutarque & Athenée ſe ſont ſervis du pluriel. II. On n'auroit point dit que *Sextus le Philoſophe rapporte un beau Fragment de lui*, ſi l'on avoit ſu que ce Fragment eſt un dogme abominable, un Athéiſme tout pur. III. *Critias fils de Callæſchre*, ne devoit point faire un Article à part; il eſt le même Critias qui fut l'un des xxx Tyrans. IV. On n'a point de bonnes raiſons de nous donner un Critias Hiſtorien Grec différent du fils de Callæſchrus; on le verra dans la Remarque ſuivante. V. Le témoignage rapporté par Clement d'Alexandrie n'eſt point *très-avantageux à cet Auteur*; car ce Pere ne fait que citer quelques paroles de Critias, pour le convaincre d'être plagiaire envers Euripide. Ce qui a trompé Mr. Moréri eſt qu'il n'a pas entendu toute la force de ce Latin de Voſſius, *Illuſtre hujus Scriptoris teſtimonium adducit Clemens.* Cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que Clement d'Alexandrie cite Critias ſur un ſujet remarquable. Or cela n'emporte point que l'on loue, & que l'on eſtime Critias. VI. Il ne falloit pas douter que celui que Plutarque cite dans la Vie de Lycurgue ne ſoit le même qui a écrit ſur la République de Sparte, & qu'*Athenée cite deux fois.* Nous verrons bientôt que c'eſt une vérité certaine.

(*k*) . . . . . *& Voſſius ne pouvoit pas lui ſervir d'aſſez bon guide.*] Il a cru ſans nulle raiſon que Critias fils de Callæſchrus n'étoit pas le même qui compoſa des Elégies, & qui fut l'un des xxx Tyrans. Il eſt facile de voir qu'il n'y a point là plus d'un Critias, & je m'étonne que Voſſius ne s'en ſoit pas apperçu: il a dit expreſſément que Critias le Tyran avoit adreſſé une Elégie à Alcibiade: or Plutarque cite une Elégie de Critias fils de Callæſchrus, dans laquelle l'Auteur parloit à Alcibiade: n'eſt-il donc pas manifeſte que Critias le Tyran, & le Poëte élégiaque, & le fils de Callæſchrus, ſont une même perſonne? Voſſius ne l'a pas toûjours ignoré; car dans ſes Hiſtoriens Grecs il a reconnu que le Critias dont Plutarque rapporte des Vers dans la Vie d'Alcibiade, eſt fils de Callæſchrus. Nous liſons auſſi dans Athenée que Critias fils de Callæſchrus a fait quelques Elégies. Quant à Critias Au-

Digitized by Google

D.

DAVID, Roi des Juifs, a été un des plus grands hommes du monde, quand même on ne le conſidéreroit pas comme un Roi Prophete, qui étoit ſelon le cœur de Dieu. La premiere fois que l'Ecriture le fait paroître ſur la ſcene, c'eſt pour nous apprendre que Samuel le déſigna Roi, & fit la cérémonie du Sacre. David n'étoit alors qu'un ſimple berger. Il

teur d'un Traité de la République de Lacedemone, Voſſius n'a pas dû croire, mais ſavoir, que c'eſt lui que Plutarque cite dans la Vie de Lycurgue. Pour le prouver, il ſuffit de dire qu'Athenée rapportant la même choſe dont Plutarque fait mention, allegue pour ſon garant Critias Auteur du Traité de la République de Lacedemone. Voſſius décide que ce Critias n'eſt point le fils de Callæſchrus; il n'en donne point de raiſons, & cela fait que, comme je ne voudrois pas affirmer qu'il ait tort, je ne voudrois pas non plus garantir qu'il a dit la vérité. Il ſe pourroit faire que le même Critias qui fut Diſciple de Socrate, & l'un des xxx Tyrans, voulût montrer au public qu'il étoit tout à la fois Poëte, Orateur, & Hiſtorien. Il avoit laiſſé des Harangues; Ciceron & Denys d'Halicarnaſſe les avoient lues: il avoit laiſſé des Poëmes; Plutarque & Athenée les citent: pourquoi ne ſeroit-il point celui qui compoſa un Traité de la République de Lacedemone? Je remarque qu'Athenée cite un paſſage des Elégies de Critias, où il eſt parlé des différentes manieres dont on buvoit dans les feſtins. Critias s'étend beaucoup ſur les louanges de la coutume que l'on obſervoit dans Lacedemone à cet égard. On ne buvoit à la ſanté de perſonne: on ne buvoit point à la ronde; on ne faiſoit point d'excès; on gardoit un certain milieu qui ranimoit l'humeur guerriere, & la gaieté des converſations, & qui en un mot faiſoit du bien & au corps & à l'eſprit, rendoit très-propre aux fonctions d'amour, & provoquoit un bon dormir. Je remarque auſſi que le même Auteur cite l'Ouvrage de Critias ſur la République de Lacedemone, pour montrer les différentes manieres de boire: & il ſe trouve que ce Critias fait la même obſervation que j'ai déja rapportée; c'eſt que les Lacedemoniens ne portoient point de ſantés. Cela eſt plus propre à prouver qu'il n'y a ici qu'un Critias, qu'à prouver qu'il y en a deux. Notez que Julius Pollux, qui a cité Critias une infinité de fois ſans ſpécifier aucun Livre, a ſpecifié une fois l'Atalante, & une fois le Traité des Républiques.

(a) *Il étoit le plus jeune des fils d'Iſaï Bethléémite.*] Iſaï deſcendoit en droite ligne de Juda l'un des douze enfans de Jacob, & demeuroit à Bethléem petite Ville de la Tribu de Juda. Quelques nouveaux Rabins diſent que lorſque David fut conçu, Iſaï ſon pere ne croyoit point jouïr de ſa femme, mais de ſa ſervante, & c'eſt par-là qu'ils expliquent le verſet 7 du Pſeaume LI, où David aſſûre *qu'il a été formé en iniquité, & que ſa mere l'a échauffé en péché.* Cela, diſent-ils, ſignifie qu'Iſaï *ſon pere commit un adultere en l'engendrant, parce qu'encore qu'il l'engendrât de ſa femme, il croyoit ne l'engendrer que d'une ſervante, à la pudicité de laquelle il avoit tendu des piéges.* Cette explication eſt peu conforme à la doctrine du péché originel; & c'eſt pour cela que le Pere Bartolocci, ayant rapporté ce ſentiment des nouveaux Rabins, s'eſt cru obligé d'examiner par occaſion, ſi les anciens Juifs ont reconnu la vérité de cette doctrine. Si la ſuppoſition de ces Rabins étoit véritable, ils auroient raiſon de dire qu'Iſaï auroit commis un adultere: mais, d'autre côté, il faudroit dire qu'il ne l'auroit point commis, ſi croyant de bonne foi qu'il jouïſſoit de ſa femme, il eût engroſſé ſa ſervante. Cette ſup-

Digitized by Google

Il étoit le plus jeune des huit fils d'Iſaï Bethléémite (*a*). Après cela, l'Ecriture nous apprend qu'il fut envoyé au Roi Saül, pour lui faire paſſer les accès de ſa frénéſie, au ſon des inſtrumens de Muſique (*b*). Un ſervice de cette importance le fit tellement aimer de Saül, que ce Prince le retint dans ſa maiſon, & le fit ſon Ecuyer. L'Ecriture dit enſuite que David s'en retournoit de temps en temps chez ſon pere pour avoir ſoin des troupeaux, & qu'un jour ſon pere l'envoya au camp

poſition Rabinique eſt bien éloignée de la tradition que St. Jerôme rapporte. Il dit qu'on a cru qu'Iſaï pere de David ne commit jamais aucun péché actuel, & qu'il n'y eut en lui aucune ſouillure que celle qu'il apporta du ſein de ſa mere. Au reſte, ceux qui voudroient adopter l'impertinence des Rabins ſur la conception de David, paſſeroient aiſément dans une autre impertinence, qui ſeroit de mettre David au nombre des bâtards illuſtres. La raiſon phyſique que l'on allegue pourquoi les bâtards viennent ſi ſouvent au monde avec tant de talens naturels, auroit lieu ici de la part du pere.

Je viens de lire un Livre Italien, où ce Conte des Rabins eſt rapporté en cette maniere. Le pere de David aimoit ſa ſervante, & après l'avoir cajolée pluſieurs fois, il lui dit enfin qu'elle eût à ſe tenir prête à coucher cette nuit-là avec lui. Elle n'ayant pas moins de vertu que de beauté, ſe plaignit à ſa maîtreſſe, qu'Iſaï ne lui donnoit nul repos par ſes ſollicitations. *Che non poteva haver ripoſo, riſpetto che il patrone continuamente la tentava per farla giacere una notte con lui.* Promets-lui de le contenter cette nuit-ci, lui répondit ſa maîtreſſe, & j'irai me mettre à ta place. La choſe s'exécuta deux ou trois nuits conſécutives. Quand Iſaï ſe fut apperçu que ſa femme avec laquelle il ne couchoit plus depuis long-tems étoit néanmoins enceinte, il l'accuſa d'adultere, & ne voulut point ajoûter foi au récit qu'elle lui fit de l'accord paſſé avec la ſervante. Ni lui ni ſes fils ne voulurent voir l'enfant qu'elle mit au monde, ils le tinrent pour bâtard: il la traita avec le dernier mépris, & fit élever l'enfant à la campagne parmi les pâtres. Il ne parla point de ce myſtere à ſes voiſins; il cacha cette honte domeſtique pour l'amour de ſes enfans. Les choſes demeurerent en cet état jusques à ce que le Prophete Samuel fut chercher un Roi dans la famille d'Iſaï. Son choix ne s'étant pas arrêté ſur aucun des fils qu'on lui montra, il fallut faire venir David: on le fit avec répugnance, parce qu'on craignit de découvrir un ſecret honteux; mais quand on eut vu que ce prétendu bâtard étoit la perſonne que le Prophete cherchoit, on changea bien de penſée; ce ne furent plus que beaux Cantiques. David commença par un *Te Deum;* il loua Dieu qui avoit ouï ſes prieres, & qui l'avoit délivré de la note de bâtardiſe. Iſaï continua, & dit, *La pierre que les architectes ont rejettée eſt devenue la piere angulaire, qui ſoutiendra toute la maiſon.* Ses autres fils, Samuel, &c. dirent auſſi des ſentences. Le Rabin ajoûte que le deſſein d'Iſaï avoit été bon, ſa femme étoit vieille, ſa ſervante jeune, & il ſouhaitoit de procréer de nouveaux enfans. *Il penſiero d'Iſaï era buono, perche eſſendo la patrona vecchia, e la maſſera giovane, havea deſiderio di haver altri figlivoli.* O la bonne Apologie! ſi de pareilles excuſes ſuffiſoient, quelle multitude d'impudiques ne mettroit-on pas à couvert de la cenſure? y eut-il jamais de dogmes ſur la direction d'intention plus commodes que celui-là?

(*b*) *Il fut envoyé au Roi Saül, pour lui faire paſſer les accès de ſa frénéſie au ſon des Inſtrumens de Muſique.*] On pourroit débiter bien des Recuells ſur ce ſujet: mais je m'en abſtiens, & vous renvoye à ceux de Caſpar Loſcherus Profeſſeur en Théologie à Wittenberg. Conſultez ſa *Diſſertatio*

Digitized by Google

camp de Saül avec quelques proviſions, qu'il deſtinoit à trois de ſes fils qui portoient les armes. David, en exécutant cet ordre, ouït le défi qu'un Philiſtin nommé Goliath, fier de ſa force & de ſa taille giganteſque, venoit faire tous les jours aux Iſraélites, ſans que perſonne parmi eux oſât l'accepter. Il témoigna bonne envie de s'aller battre contre ce Géant, & là-deſſus il fut amené au Roi, & l'aſſûra qu'il triompheroit de ce Philiſtin. Saül lui donna ſes armes; mais comme David s'en trouvoit embarraſſé, il les quitta, & réſolut de ne ſe ſervir que de ſa fronde. Il le fit ſi heureuſement, qu'il terraſſa d'un coup de pierre ce Rodomont, & puis il le tua de ſa propre épée, & lui coupa la tête, qu'il vint préſenter à Saül (*c*). Ce Prince avoit demandé à ſon Général, en voyant marcher David contre Goliath, *de qui eſt fils ce jeune garçon* (*d*)? Le Général lui répondit qu'il n'en ſavoit rien, & reçut ordre de Saül de s'en informer: mais Saül l'apprit lui-même de la bouche de ce jeune homme; car, lorſqu'on le lui eut amené après la victoire, il lui demanda *de qui es-tu fils?* & David lui répondit qu'il étoit fils d'Iſaï. Alors Saül le retint à ſon ſervice, ſans lui plus permettre de s'en retourner chez Iſaï. Mais, comme les Chanſons, qu'on chanta par toutes les villes ſur la défaite des Philiſtins, faiſoient dix fois plus d'honneur à David qu'à Saül, le Roi ſentit une jalouſie véhémente, qui s'augmenta de plus en plus, parce que les emplois qu'il donnoit à David afin de l'éloigner de la Cour, ne ſervoient qu'à le rendre plus illuſtre, & à lui acquérir l'affection & l'admira-

Hiſtorico-Theologica de Saule per Muſicam curato. Elle fut imprimée à Wittemberg l'an 1688.

(*c*) *Il tua Goliath de ſa propre épée, & lui coupa la tête, qu'il vint préſenter à Saül.*] Les armes de Goliath furent conſervées comme un monument de la gloire des Iſraélites. David les porta d'abord dans ſa tente: mais apparemment on les mit enſuite dans un lieu ſacré; car nous liſons que David ayant demandé au Sacrificateur Abimelec, s'il ne pourroit point lui fournir quelque halebarde ou quelque épée, ce Sacrificateur lui répondit: *L'épée de Goliath eſt là, enveloppée d'un drap, derriere l'Ephod; prenez-la, ſi vous voulez.* David ſe la fit donner. Quant à la tête de Goliath, elle fut portée à Jeruſalem, lorſque David eut choiſi cette Ville pour la capitale de ſon Royaume. Joſephe dit poſitivement que ce fut David lui-même qui conſacra à Dieu l'épée de Goliath.

(*d*) Saül *avoit demandé à ſon Général . . . . de qui eſt fils ce jeune garçon?*] C'eſt une choſe un peu étrange, que Saül n'ait point connu David ce jour-là, vu que ce jeune homme avoit joué des inſtrumens pluſieurs fois en ſa préſence, pour calmer les noires vapeurs qui le tourmentoient. Si une narration comme celle-ci ſe trouvoit dans Thucydide, ou dans Tite-Live, tous les Critiques conclurroient

Digitized by Google

miration des Juifs. Par une fauſſe politique, il voulut l'avoir pour gendre: il eſpéra que la condition ſous laquelle il lui donneroit ſa ſeconde fille, le délivreroit de cet objet d'averſion: mais il fut confondu dans ſa ruſe. Il demanda pour le douaire de ſa fille cent prépuces de Philiſtins: David lui en apporta deux cents bien comptés; de ſorte qu'au lieu de périr dans cette entrepriſe, comme Saül l'avoit eſpéré, il en revint avec un nouvel éclat de gloire. Il épouſa la fille de Saül, & n'en devint que plus formidable au Roi. Toutes ſes expéditions furent très-heureuſes contre les Philiſtins; ſon nom fit grand bruit; il fut dans une eſtime extraordinaire; de ſorte que Saül, qui connoiſſoit beaucoup moins la vertu de ſon beau-fils, que le naturel des peuples, s'imagina que la mort de David étoit la ſeule choſe qui fût capable d'empêcher que l'on ne le déthrônât. Il réſolut donc de s'en défaire pour une bonne fois. Il fit confidence de ce deſſein à ſon fils aîné, qui, bien loin d'entrer dans la jalouſie de ſon pere, avertit David de ce noir complot. David prit la fuite, & fut pourſuivi de lieu en lieu, juſqu'à ce qu'il eût donné des preuves inconteſtables de ſa probité & de ſa fidélité à ſon beau-pere, à qui il ne fit aucun mal en deux occaſions favorables, où il ne tenoit qu'à lui de le tuer. Cela fit réſoudre Saül à le laiſſer en repos. Mais comme David craignit le retour des mauvais deſſeins de ce Prince, il n'eut garde de relâcher ſes précautions; au contraire, il ſe pourvut mieux d'aſyle qu'auparavant au pays des Philiſtins. Il de-

unanimement que les Copiſtes auroient tranſpoſé les pages, oublié quelque choſe en un lieu, répété quelque choſe dans un autre, ou inſéré des morceaux poſtiches dans l'Ouvrage de l'Auteur. Mais il faut bien ſe garder de pareils ſoupçons lorſqu'il s'agit de la Bible. Il y a eu néanmoins des perſonnes aſſez hardies, pour prétendre que tous les Chapitres ou tous les verſets du I. Livre de Samuel n'ont point la place qu'ils ont eue dans leur origine. Mr. l'Abbé de Choiſi leve mieux, ce me ſemble, la difficulté. *On amena David à Saül*, dit-il: *d'abord il ne le reconnut pas, quoi qu'il l'eût vu pluſieurs fois dans le tems qu'il l'avoit fait venir pour jouër de la harpe; mais comme il y avoit pluſieurs années, comme David étoit alors fort jeune, qu'il étoit venu à la Cour en qualité de Muſicien, & qu'on le voyoit alors habillé en berger, il ne faut pas s'étonner qu'un Roi accablé d'affaires, & dont l'eſprit étoit malade, eût oublié les traits de viſage d'un jeune homme qui n'avoit rien de conſidérable.* Je voudrois ſeulement qu'il n'eût point dit: 1, qu'il *y avoit pluſieurs années* que Saül n'avoit vu David: 2, que *David étoit fort jeune*, quand il vint à la Cour de Saül en qualité de Muſicien. Il n'y a nulle apparence qu'il fût de beaucoup moins jeune quand il tua Goliath, que lorſqu'il vint la premiere fois à la Cour de

Digitized by Google

demanda au Roi de Gath une ville pour ſa demeure, d'où il fit cent courſes ſur les pays d'alentour (*e*), & il ne tint pas à lui que ſous l'étendart de ce Prince Philiſtin il ne ſe battît encore contre les Iſraélites, dans la malheureuſe guerre ou Saül périt (*f*). Il retourna en Judée après la mort de Saül, & y fut déclaré Roi par la Tribu de Juda. Cependant, les autres Tribus ſe ſoumirent à Isbozet fils de Saül: la fidélité

Saül; car, au tems de ce premier voyage, il *étoit homme fort & vaillant, & guerrier, & qui ſavoit bien parler;* il n'avoit que trente ans, lors qu'après la mort de Saül il fut élu Roi; & il faut néceſſairement qu'il ſe ſoit paſſé bien des années depuis la mort de Goliath, juſques à celle de Saül. Voyez les Remarques (*m*) & (*n*).

(*e*) *D'où il fit cent courſes ſur les pays d'alentour.*] David ayant demeuré quelque temps dans la ville capitale du Roi Achis, avec ſa petite troupe de ſix cents braves aventuriers, craignit d'être à charge à ce Prince, & le pria de lui aſſigner une autre demeure. Achis lui marqua la ville de Siceleg. David s'y tranſporta avec ſes braves, & ne laiſſa point rouiller leurs épées. Il les menoit ſouvent en parti, & tuoit ſans miſericorde hommes & femmes; il ne laiſſoit en vie que les beſtiaux; c'étoit le ſeul butin avec quoi il s'en revenoit. Il avoit peur que les priſonniers ne découvriſſent tout le myſtère au Roi Achis; c'eſt pourquoi il n'en amenoit aucun, il faiſoit faire main-baſſe ſur l'un & ſur l'autre ſexe. Le myſtère qu'il ne vouloit point que l'on revelât eſt que ces ravages ſe faiſoient non pas ſur les terres des Iſraélites, comme il le faiſoit accroire au Roi de Gath, mais ſur les terres des anciens peuples de la Paleſtine. Franchement cette conduite étoit fort mauvaiſe; pour couvrir une faute, on en commettoit une plus grande, on trompoit un Roi à qui l'on avoit de l'obligation; & on exerçoit une cruauté prodigieuſe afin de cacher cette tromperie. Si l'on avoit demandé à David, de quelle autorité fais-tu ces choſes, qu'eut-il pu répondre? Un particulier comme lui, un fugitif qui trouve un aſyle ſur les terres d'un Prince voiſin, eſt-il en droit de commettre des hoſtilités pour ſon propre compte, & ſans commiſſion émanée du ſouverain du Pays? David avoit-il une telle commiſſion? ne s'éloignoit-il pas au contraire des intentions & des interêts du Roi de Gath? Il eſt ſur que ſi aujourd'hui un particulier, de quelque naiſſance qu'il fût, ſe conduiſoit comme fit David en cette rencontre, il ne pourroit pas éviter qu'on lui donnât de noms très-peu honorables. Je ſais bien que les plus illuſtres heros, & les plus fameux Prophetes du vieux Teſtament, ont quelquefois approuvé que l'on paſſât au fil de l'épée tout ce que l'on trouveroit en vie; & ainſi je me garderois bien d'appeler inhumanité ce que fit David, s'il avoit été autoriſé des ordres de quelque Prophete; ou ſi Dieu par inſpiration lui eût commandé à lui-même d'en uſer ainſi. Mais il paroît manifeſtement par le ſilence de l'Ecriture, qu'il fit tout cela de ſon propre mouvement.

Je dirai un mot de ce qu'il avoit réſolu de faire à Nabal. Pendant que cet homme qui étoit fort riche, faiſoit tondre ſes brebis, David lui fit demander fort honnêtement quelque gratification. Ses meſſagers ne manquerent pas de dire que jamais les bergers de Nabal n'avoient ſouffert du dommage de la part des gens de David. Comme Nabal étoit fort brutal, il demanda d'une façon incivile qui étoit David; & lui reprocha d'avoir ſecoué le joug de ſon maître; en un mot il déclara qu'il n'étoit pas aſſez imprudent pour donner à des inconnus & à des gens ſans aveu ce qu'il avoit apprêté pour ſes domeſtiques. David outré de cette réponſe fait prendre les armes à quatre cents de ſes ſoldats, & ſe met à leur tête, bien réſolu de ne laiſſer ame qui vive

Digitized by Google

lité d'Abner en fut cauſe. Cet homme, qui avoit été General d'armée ſous le Roi Saül, mit Isbozet ſur le thrône, & l'y maintint contre les efforts de David: mais n'ayant pu ſouffrir qu'Isbozet le cenſurât d'avoir pris une concubine de Saül, il négocia avec David, pour le mettre en poſſeſſion du Royaume d'Isbozet. La négociation eût été bientôt conclue au contentement de David, ſi Joab, pour ven-

ſans la paſſer au fil de l'épée. Il s'y engage même par ſerment: & s'il n'exécute point cette ſanglante réſolution, c'eſt qu'Abigaïl va l'appaiſer par ſes beaux diſcours & par ſes préſens. Abigaïl étoit la femme de Nabal, & une perſonne de grand mérite, belle, ſpirituelle, & qui plut ſi fort à David qu'il l'epouſa dès qu'elle fut veuve. Parlons de bonne foi: n'eſt-il pas inconteſtable que David alloit faire une action très-criminelle: Il n'avoit nul droit ſur les biens de Nabal, ni aucun titre pour le punir de ſon incivilité. Il erroit par le monde avec une troupe de bons amis: il pouvoit bien demander aux gens aiſés quelque gratification, mais c'étoit à lui de prendre patience s'ils la refuſoient; & il ne pouvoit les y contraindre par des exécutions militaires ſans replonger le monde dans l'affreuſe confuſion de l'état qu'on apelle de nature, où l'on ne reconnoiſſoit que la ſeule loi du plus fort. Que dirions-nous aujourd'hui d'un Prince du ſang de France qui étant disgracié à la cour, ſe ſauveroit où il pourroit avec les amis qui voudroient bien être les compagnons de ſa fortune: quel jugement, dis-je, en feroit-on s'il s'aviſoit d'établir des contributions dans les pays où il ſe cantonneroit, & de paſſer tout au fil de l'épée dans les paroiſſes qui refuſeroient de payer ces taxes? Que dirions-nous ſi ce Prince équipoit quelques vaiſſeaux, & couroit les mers pour s'emparer de tous les navires marchands qu'il pourroit prendre? En bonne foi David étoit-il plus autoriſé pour exiger des contributions de Nabal & pour maſſacrer tous les hommes & toutes les femmes au pays des Amalécites, & pour enlever tous les beſtiaux qu'il y trouvoit? Je conſens que l'on me réponde que nous connoiſſons mieux aujourd'hui le droit des gens, le *jus belli & pacis*, dont on a fait de ſi beaux ſyſtêmes; & qu'ainſi on étoit plus excuſable en ce temps-là qu'on ne le ſeroit aujourd'hui. Mais le profond reſpect qu'on doit avoir pour ce grand Roi, pour ce grand Prophete, ne nous doit pas empêcher de déſapprouver les taches qui ſe rencontrent dans ſa vie; autrement nous donnerions lieu aux profanes de nous reprocher qu'il ſuffit, afin qu'une action ſoit juſte, qu'elle ait été faite par certaines gens que nous vénérons. Il n'y auroit rien de plus funeſte que cela, à la morale Chretienne. Il eſt important pour la vraie Religion, que la vie des Orthodoxes ſoit jugée par les idées générales de la droiture & de l'ordre.

(*f*) *Il ne ſe battit contre les Iſraélites.*] Pendant que David avec ſon petit camp volant exterminoit tous les pays infideles où il pouvoit pénétrer, ou ſe préparoit dans le pays des Philiſtins à faire la guerre aux Iſraélites. Les Philiſtins aſſemblerent toutes leurs forces. David & ſes braves aventuriers ſe joignirent à l'armée d'Achis, & ſe feroient battus comme des lions contre leurs freres, ſi les Philiſtins ſoupçonneux n'euſſent contraint Achis de les renvoyer. On appréhenda que dans la chaleur du combat ils ne ſe jettaſſent ſur les Philiſtins, afin de faire leur paix avec Saül. Lorſque David eut appris qu'à cauſe de ces ſoupçons il falloit qu'il quittât l'armée, il en fut fâché: il vouloit donc contribuer de toute ſa force à la victoire des Philiſtins incirconcis, ſur ſes propres freres, le peuple de Dieu, les ſectateurs de la vraie religion. Je laiſſe aux bons caſuiſtes à juger ſi ces ſentimens étoient dignes d'un véritable Iſraélite.

Digitized by Google

venger une querelle particuliere, n'eût tué Abner. La mort de cet homme ne fit que hâter la ruine de malheureux Isbozet: deux de ſes principaux Capitaines le tuerent & portérent ſa tête à David, qui, bien loin de les en récompenſer, comme ils s'y étoient attendus, donna ordre qu'on les tuât. Les Sujets d'Isbozet ne tardérent guere à ſubir volontairement le joug de David. Ce Prince avoit régné ſept ans & demi ſur la Tribu de Juda: depuis il régna environ trente-trois ans ſur tout Iſraël. Ce long Regne fut remarquable par de grands ſuccès, & par des conquêtes glorieuſes: il ne fut guere troublé que par l'attentat des propres enfans du Prince (*g*). Ce ſont ordinairement les ennemis que les Souverains ont le plus à craindre. Peu s'en fallut que

(*g*) *Son Regne . . . ne fut guere troublé que par l'attentat de ſes propres enfans.*] Le plus grand de leurs attentats fut la révolte d'Abſalom, qui contraignit ce grand Prince à s'enfuir de Jeruſalem dans un équipage lugubre, la tête couverte, les piés nuds, fondant en larmes, & n'ayant les oreilles battues que des gémiſſemens de ſes fideles Sujets. Abſalom entra dans Jeruſalem comme en triomphe; & afin que ſes partiſans ne ſe relâchaſſent point par la penſée que cette diſcorde du pere & du fils viendroit à ceſſer, il fit une choſe très-capable de faire croire qu'il ne ſe réconcilieroit jamais avec David. Il coucha avec les dix concubines de ce Prince, à la vue de tout le monde. Il y a beaucoup d'apparence que ce crime lui auroit été pardonné: l'affliction extrême où ſa mort plongea David en eſt une preuve. C'étoit le meilleur pere que l'on vit jamais: ſon indulgence pour ſes enfans alloit au delà des juſtes bornes, & il en porta la peine tout le premier. Car s'il eût puni, comme la choſe le méritoit, l'action infame de ſon fils Ammon, il n'auroit pas eu la honte & le déplaiſir de voir qu'un autre vengeât l'injure de Tamar; & s'il eût châtié comme il falloit celui qui vengea cette injure, il n'auroit pas couru riſque d'être entiérement déthrôné. David eut la deſtinée de la plupart des grands Princes, il fut malheureux dans ſa Famille. Son fils aîné viola ſa propre ſœur, & fut tué par l'un de ſes freres à cauſe de cet inceſte; l'Auteur de ce fratricide coucha avec les concubines de David. Quel ſcandale pour les bonnes ames, que de voir tant d'infamies dans la famille de ce Roi!

(*h*) *Peu s'en fallut qu'il ne retournât à la condition . . . où Samuël le trouva . . . . Ce revers lui étoit inévitable.*] On peut voir par cet exemple qu'il n'y a nul fond à faire ſur la fidélité des peuples; car enfin, David étoit tout enſemble un bon Roi & un grand Roi. Il s'étoit fait aimer, il s'étoit fait eſtimer, & il avoit pour la Religion du pays tout le zele imaginable. Ses Sujets avoient donc lieu d'être contens, & s'ils avoient eu à choiſir un Prince, lui euſſent-ils pu ſouhaiter d'autres qualités? Cependant ils ſont ſi peu fermes dans leur devoir à l'égard de David, que ſon fils Abſalom, pour ſe faire déclarer Roi, n'a qu'à ſe rendre populaire pendant quelque temps, & à entretenir quelques émiſſaires dans chaque Tribu. On peut appliquer aux peuples la Maxime: Il n'y a de chaſte que celle que perſonne n'a jamais ſollicitée. Si l'on ne voit pas plus ſouvent des Rois déthrônés, c'eſt que les peuples n'ont pas été ſollicités à la révolte par des intrigues aſſez bien conduites. Il ne faut que cela; ſi le Prince n'eſt pas méchant, on ſait bien le faire paſſer pour tel, ou pour eſclave d'un méchant Conſeil. Les

Digitized by Google

que David ne retournât à la condition chétive où Samuel le trouva. Humainement parlant, ce revers lui étoit inévitable (*h*), s'il n'eût trouvé des gens qui firent l'office d'un traître auprès d'Abſalom ſon fils. La piété de David eſt ſi éclatante dans ſes Pſeaumes, & dans pluſieurs de ſes actions, qu'on ne la ſauroit aſſez admirer. Il y a une autre choſe qui n'eſt pas moins admirable dans ſa conduite: c'eſt de voir qu'il ait ſu mettre ſi heureuſement d'accord tant de pieté avec les maximes relâchées de l'art de régner. On croit ordinairement que ſon adultere avec Bethſabée, le meurtre d'Uri, le denombrement du peuple ſont les ſeules fautes qu'on lui puiſſe reprocher. C'eſt un grand abus: il y a bien d'autres choſes à reprendre dans ſa vie (*i*). C'eſt un ſoleil

prétextes ne manquent jamais, & pourvu qu'on les ſoutienne habilement, ils paſſent pour une raiſon légitime, quelque foibles qu'ils ſoient dans le fond.

(*i*) *Il y a bien d'autres choſes à reprendre dans ſa vie.*] Nous en avons marqué déjà quelques unes qui ſe rapportent au temps qu'il étoit homme privé: en voici quelques autres qui appartiennent au temps de ſon regne.

I. On ne ſauroit bien excuſer ſa polygamie: car encore que Dieu la tolerât dans ce temps-là, il ne faut pas croire qu'on pût l'étendre bien loin ſans lâcher un peu trop la bride à la ſenſualité. Michol ſeconde fille de Saül fut la premiere femme de David: on la lui ôta pendant ſa diſgrace; il en epouſa ſucceſſivement quelques autres, & ne laiſſa pas de redemander la premiere. Il fallut pour la lui rendre la ravir à un mari qui l'aimoit beaucoup, & qui la ſuivit auſſi loin qu'il lui fut poſſible, pleurant comme un enfant. David ne fit point ſcrupule de s'allier avec la fille d'un incirconcis; & quoiqu'il eût des enfans de pluſieurs femmes, il prit encore des concubines à Jeruſalem. Il choiſiſſoit ſans doute les plus belles qu'il rencontroit. Ainſi l'on ne ſauroit dire que par rapport aux voluptés de l'amour, il ait eu beaucoup de ſoin de mécontenter la nature.

II. Dès qu'il eut appris la mort de Saül, il ſongea ſans perdre temps à recueuillir la ſucceſſion. Il s'en alla à Hebron; *Et auſſi-tôt qu'il y fut arrivé*, dit l'abbé de Choiſy, *'toute la tribu de Juda, dont il avoit gagné les principaux par les preſens, le reconnut pour Roi.* Si Abner n'avoit conſervé au fils de Saül le reſte de la ſucceſſion, il eſt indubitable que par la même methode, je veux dire en *gagnant les principaux par des preſens*, David ſeroit devenu Roi de tout Iſraël. Qu'arriva-t-il après que la fidelité d'Abner eut conſervé onze tribus tout entieres à Isbozet? La même choſe qui ſeroit arrivée entre deux Rois infideles & très ambitieux. David & Isbozet ſe firent inceſſamment la guerre, pour ſavoir lequel des deux gagneroit la portion de l'autre, afin de jouir de tout le Royaume ſans partage. Ce que je m'en vais dire eſt bien plus mauvais. Abner mécontent du Roi ſon maître ſonge à le dépouiller de ſes états, & à les livrer à David; il ſait ſavoir à David ſes intentions; & le va trouver lui-même pour concerter avec lui les moyens de faire ce coup. David prête l'oreille à ce perfide, & veut bien gagner un Royaume par des intrigues de cette nature. Peut-on dire que ce ſoient-là les actions d'un Saint? J'avoue qu'il n'y a rien là qui ne ſoit conforme aux préceptes de la Politique, & aux inventions de la prudence: mais on ne me prouvera jamais que les lois exactes de l'équité & de la morale ſevere d'un bon ſerviteur de Dieu puiſſent approuver cette conduite. Notez

Digitized by Google

leil de sainteté dans l'Eglise : il y répand par ses Ouvrages

que David ne prétendoit pas que le fils de Saül régnât par usurpation : il convenoit que c'étoit un homme de bien, & par conséquent un Roi legitime.

III. Je fais le même jugement de la ruse dont David usa pendant la révolte d'Absalom; il ne voulut point que Chusaï, l'un de ses meilleurs amis le suivît : il lui ordonna de se jeter dans le parti d'Absalom, afin de donner de mauvais conseils à ce fils rébelle, & d'être en état de faire savoir à David tous les desseins du nouveau Roi. Cette ruse est sans doute très-louable, à juger des choses selon la prudence humaine, & selon la politique des souverains. Elle sauva David; & depuis ce siecle-là jusques au nôtre inclusivement, elle a produit une infinité d'aventures utiles aux uns, & pernicieuses aux autres : mais un casuiste rigide ne prendra jamais cette ruse pour une action digne d'un Prophete, d'un Saint, d'un homme de bien. Un homme de bien, en tant que tel aimera mieux perdre une couronne, que d'être la cause de la damnation de son ami; or c'est damner notre ami en tant qu'en nous est, que de le pousser à faire un crime; & c'est un crime que de feindre que l'on embrasse avec chaleur le parti d'un homme; que de le feindre, dis-je, afin de perdre cet homme en lui donnant de mauvais conseils, & en révélant tous les secrets de son cabinet. Peut-on voir une fourberie plus déloyale que celle de Chusaï? Dès qu'il apperçoit Absalom, il s'écrie, *Vive le Roi, vive le Roi;* & lorsqu'il voit qu'on lui demande d'où vient son ingratitude de ne pas suivre son intime ami, il se donne des airs devots, il allegue des raisons de conscience. *Je ferai* dit-il, *à celui que l'Eternel a choisi.*

IV. Lorsque David à cause de sa vieillesse ne pouvoit être échauffé par tous les habits dont on le couvroit, on s'avisa de lui chercher une jeune fille qui le gouvernât & qui couchât avec lui. Il souffrit qu'on lui amenât pour cet usage la plus belle fille que l'on put trouver. Peut-on dire que ce soit l'action d'un homme bien chaste? Un homme rempli des idées de la pureté, & parfaitement résolu de faire ce que l'ordre, ce que la belle morale demandent de lui, consentira-t-il jamais à ces remedes? Peut-on y consentir que lorsqu'on préfere les instincts de la nature, & les interêts de la chair à ceux de l'esprit de Dieu?

V. Il y a longtemps que l'on blâme David d'avoir commis une injustice criante contre Miphibozeth, le fils de son intime ami Jonathas. Le fait est que David ne craignant plus rien de la faction du Roi Saül, fut bien aise de se montrer liberal envers tous ceux qui pourroient être restés de cette famille. Il apprit qu'il restoit un pauvre boiteux nommé Miphibozeth fils de Jonathas. Il le fit venir, & le gratifia de toutes les terres qui avoient appartenu au Roi Saül; & donna ordre à Siba, ancien serviteur de cette maison, de faire valoir ces terres à son profit, & pour l'entretien du fils de Miphibozeth; car quant à Miphibozeth même, il devoit avoir toute sa vie une place à la table du Roi David. Lorsque ce Prince se sauvoit de Jerusalem pour n'y tomber pas entre les mains d'Absalom, il rencontra Siba qui lui apportoit quelques rafraîchissemens, & qui lui dit en trois mots, que Miphibozeth se tenoit à Jerusalem, dans l'esperance que parmi ces révolutions il recouvreroit le Royaume. Sur cela David donna à cet homme tous les biens de Miphibozeth. Après la mort d'Absalom, il apprit que Siba avoit été un faux délateur; & neanmoins il ne lui ôta que la moitié de ce qu'il lui avoit donné; il ne restitua à Miphibozeth que la moitié de son bien. Il y a des auteurs qui prétendent que cette injustice, qui étoit d'autant plus grande, que David avoit les dernieres obligations à Jonathas, fut cause que Dieu permit que Jeroboam divisât en deux le Royaume d'Israël. Mais il est sur que les pechés de Salomon furent cause que Dieu permit cette division. Tous les interpretes n'ont pas renoncé à l'Apologie de David. Il y en a qui prétendent que l'accusation de Siba n'étoit point injuste, ou que pour le moins

Digitized by Google

ges une merveilleuſe lumiere de conſolation & de piété: mais elle étoit fondée ſur tant de probabilités, qu'on pouvoit y ajouter foi ſans faire un jugement téméraire: mais il n'y a gueres de gens qui ſoient de cette opinion. La plûpart des Peres & des modernes croyent que Siba fut un Calomniateur, & que David ſe laiſſa ſurprendre. Remarquez bien la penſée du Pape Grégoire: il avoue que Miphibozeth fut calomnié; & néanmoins il prétend que la ſentence qui le depouilla de tous ſes biens étoit juſte. Il le prétend par deux raiſons: 1°. parce que David la prononça; 2°. parce qu'un ſecret jugement de Dieu y intervint. L'auteur que je cite prend une autre route: Puiſque la ſainteté de David, dit-il, nous eſt très-connue, & qu'il n'a jamais ordonné la réparation du tort qu'il avoit fait à Miphibozeth, il faut conclurre que la ſentence fut juſte. C'eſt établir un très-dangereux principe: on ne pourroit plus examiner ſur les idées de la morale les actions des anciens Prophetes, pour condamner celles qui n'y ſeroient point conformes; & ainſi les libertins pourroient accuſer nos caſuiſtes d'approuver certaines actions qui viſiblement ſont injuſtes; de les approuver, dis-je, en faveur de certaines gens, & par acception de perſonnes. Diſons mieux: appliquons aux Saints ce qui a été dit des grands Eſprits, *nullum ſine venia placuit ingenium;* & diſons que les plus grands Saints ont beſoin qu'on leur pardonne quelque choſe.

VI. Je ne dis rien du reproche qui fut fait à David par l'une de ſes femmes ſur l'équipage où il s'étoit mis en danſant publiquement. S'il avoit découvert ſa nudité, ſon action pourroit paſſer pour mauvaiſe moralement parlant: mais s'il ne fit autre choſe que ſe rendre mépriſable par ſes poſtures, & en ſoutenant mal la majeſté de ſon caractere, ce fut tout au plus une imprudence, & non pas un crime. Il faut bien conſiderer en quelle occaſion il danſa: ce fut lorſque l'arche fut portée à Jeruſalem; & par conſéquent l'excès de ſa joie & de ſes ſauts témoignoit ſon attachement & ſa ſenſibilité pour les choſes ſaintes. Un auteur moderne a voulu juſtifier la nudité de François d'Aſſiſe par celle de David. „*Michol femme de David*, „dit-il, *ayant vû d'une fenêtre ſon mari qui tranſporté d'une ſainte ferveur ſautoit & danſoit devant l'arche du ſeigneur, le mepriſa en ſon cœur, & lui dit en raillant:* Qu'elle eſt grande la gloire que s'eſt acquiſe aujourd'hui le Roi d'Iſraël quand il s'eſt découvert en preſence des ſervantes de ſes ſujets; & qu'il s'eſt dépouillé nu comme un debauché! *Ces dernieres paroles du texte ſacré ſemblent faire voir que David ſe dépouilla tout nu: neanmoins, comme le même texte, parlant de la danſe de David devant l'arche, dit qu'il étoit vêtu d'un Ephod de lin, je ne penſe pas qu'il ſe dépouilla tout nu: mais il ſe dépouilla aſſez pour qu'il parût comme nu, & que cela fût jugé indigne de la gravité & de la Majeſté d'un Roi; d'autant plus que la choſe ſe faiſoit publiquement, & devant un grand monde. L'action de David accompagnée de toutes ces circonſtances n'eſt pas plus favorable que celle de St. François, qui eut très-peu de ſpectateurs; de ſorte que ſi l'action de l'un mérite la cenſure, celle de l'autre ne peut pas en être exempte; auſſi liſons-nous que Michol s'en mocqua. Mais voyons ſi le ſaint Eſprit s'en eſt mocqué; & nous jugerons par-là ſi l'on doit ſe mocquer de l'action de St. François.* Il rapporte après cela ce que David répondit à Michol, & ce que l'Ecriture remarque touchant la ſtérilité cette femme. Il y auroit bien des dames qui mériteroient d'être ſtériles, s'il ne falloit pour cela qu'avoir le goût de Michol. On trouveroit fort étrange par toute l'Europe ſi un jour de proceſſion du St. Sacrement, les Rois danſoient dans les rues, n'ayant qu'une petite ceinture ſur le corps.

VII. Les conquêtes de David feront le ſujet de ma derniere obſervation. Il y a des caſuiſtes rigides qui ne croyent pas qu'un Prince chrétien puiſſe légitimement s'engager à une guerre par la ſeule envie de s'aggrandir. Ces caſuiſtes n'approuvent que les guerres défenſives, ou en général celles qui ne tendent qu'à faire reſtituer à chacun le bien qui lui appar-

Digitized by Google

mais il a eu ſes taches (*k*); & il n'eſt pas juſques à ſes dernieres paroles où l'on ne trouve les obliquités de la politique

tient. Sur le pié de cette maxime David auroit ſouvent entrepris des guerres injuſtes. Car outre que l'Ecriture ſainte nous le repréſente ſouvent comme l'aggreſſeur, il ſe trouve qu'il étendit les bornes de ſon Empire depuis l'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Il vaut donc mieux dire pour ne pas condamner David, que les conquêtes peuvent être quelquefois permiſes; & qu'ainſi l'on doit prendre garde ſi en déclamant contre les Princes modernes on ne frappe pas ce grand Prophete ſans y penſer.

Mais ſi généralement parlant, les conquêtes de ce ſaint Monarque lui ont été glorieuſes, ſans préjudicier à ſa juſtice, on a de la peine à convenir de cette propoſition quand on deſcend dans le détail. Ne ſouillons point par nos conjectures dans les ſecrets que l'hiſtoire ne nous à point revelés. Ne concluons pas que puiſque David voulut profiter de la trahiſon d'Abner & de celle de Chuſaï, il n'y a gueres de ruſes qu'il n'ait miſes en uſage contre les Rois infideles qu'il ſubjugua. Arrêtons nous uniquement à ce que l'hiſtoire ſainte nous dit de la manière dont il traitoit les vaincus. *Il emmena*, eſt-il dit au II. livre des Rois, *le Peuple qui étoit dans Rabba, & le mit ſur des ſcies, & ſur des herſes de fer & ſur des coignées de fer, & les fit paſſer par un fourneau à briques. Ainſi en fit-il en toutes les villes des enfans de Hammon.* C'étoient-là autant de ſupplices à mort dont on uſoit anciennement. Voyons comme il traita les Moabites. *Il les meſura au cordeau*, (eſt-il dit au-même livre), *les faiſant coucher par terre, & en meſura deux cordeaux pour les faire mourir, & un plein cordeau pour les laiſſer en vie;* c'eſt-a-dire, qu'il voulut préciſement en faire mourir les deux tiers, ni plus ni moins. L'Idumée reçut un plus rude traitement: *il y fit tuer tous les mâles. Joab y demeura ſix mois avec tout Iſraël, juſqu'à tant qu'il eût exterminé tous les mâles d'Edom.* Peut-on nier que cette maniere de faire la guerre ne ſoit blâmable? Les Turcs & les Tartares n'ont-ils pas un peu plus d'humanité? Et ſi une infinité de petits livrets crient tous les jours contre des expéditions militaires de notre temps, dures à la vérité & fort blâmables, mais douces en comparaiſon de celles de David: que ne diroient pas aujourd'hui les auteurs de ces petits livres, s'ils avoient à reprocher les ſcies, les herſes, les fourneaux de David, & la tuerie générale de tous les mâles grands & petits?

(*k*) *Il a eu ſes taches.*] Le dénombrement du peuple fut une choſe que Dieu conſidéra comme un grand péché. Ses amours pour la femme d'Uri, & les ordres qu'il donna de faire périr le même Uri, ſont deux crimes très-énormes: mais il en fut ſi touché, & il les expia par une repentance ſi admirable, que ce n'eſt pas l'endroit de ſa vie par où il contribue le moins à l'inſtruction & à l'édification des ames fideles. On y apprend la fragilité des Saints: & c'eſt un précepte de vigilance: on y apprend de quelle maniere il faut pleurer ſes péchés; & c'eſt un très-beau modele.

(*l*) *Il n'eſt pas juſqu'à ſes dernieres paroles où l'on ne trouve les obliquités de la politique.*] Prenez bien mon ſens: Je ne veux pas dire que David en cet état ne parloit point ſelon ſes penſées; mais que la maniere franche & nette dont il ouvrit ſon cœur témoigne qu'auparavant il avoit ſacrifié en deux rencontres remarquables la juſtice à l'utilité. Il avoit clairement connu que Joab méritoit la mort, & que l'impunité des aſſaſſinats dont cet homme avoit les mains teintes étoit une injure criante faite aux lois & à la raiſon. Joab neanmoins avoit conſervé ſes charges, ſon credit, ſon autorité. Il étoit brave, il ſervoit fidélement & utilement le Roi ſon maître; on pouvoit craindre de fâcheux mécontentemens ſi l'on entreprenoit de le châtier. Voilà des raiſons de politique qui firent ceder les lois à l'utilité. Mais lorſque David n'eut plus beſoin de ce général, il donna

Digitized by Google

que (*l*). l'Ecriture ſainte ne les rapporte qu'hiſtoriquement: eſt pourquoi il eſt permis à un chacun d'en juger. Finiſſons par

rdre qu'on le fit mourir; ce fut un es articles de ſon teſtament. Son ucceſſeur Salomon fut chargé d'une mblable exécution contre Semeï. et homme ſachant que David ſe uvoit de Jeruſalem en grand deſor- re, à cauſe de la révolte d'Abſalom, : vint inſulter au beau milieu du nemin, & lui fit des reproches en- ore plus durs que les Pierres qu'il ui jetoit. David ſouffrit cette injure ort patiemment; il y reconnut & y dora la main de Dieu avec des mar- ues d'une piété ſinguliere; & lorſ- ue ſes affaires furent rétablies, il ardonna à Semeï, qui fut des pre- niers à ſe ſoumettre, & à implorer a clemence. David lui jura qu'il ne e feroit point mourir, & il lui tint a parole juſqu'au lit de mort: mais ſe oyant en cet état, il chargea ſon ls de faire mourir cet homme: preuve vidente qu'il ne l'avoit laiſſé vivre ue pour s'attirer d'abord la gloire 'un Prince clement, & puis afin 'éviter que perſonne ne lui reprochât n face d'avoir manqué de parole. e voudrois bien ſavoir ſi dans la igueur de ces termes un homme qui romet la vie à ſon ennemi s'acquitte le ſa promeſſe lorſque par ſon teſta- nent il ordonne de le tuer.

De tout ce que je viens de dire lans les Remarques précédentes & lans celle-ci, on peut aiſément infé- er que ſi les peuples de la Syrie ivoient été d'auſſi grands faiſeurs de ibelles que le ſont aujourd'hui les Européens, ils auroient étrangement lefiguré la gloire de David. De quels ioms & de quels titres infames n'euſ- ent-ils pas accablé cette troupe d'a- enturiers qui le fut joindre après u'il ſe fut retiré de la cour de Saül! L'Ecriture nous apprend que tous eux qui ſe voyoient perſecutés par eurs créanciers, tous les mécontens & tous ceux qui étoient mal dans eurs affaires, coururent vers lui, & u'il ſe rendit leur chef. Il n'y a rien ui puiſſe être plus malignement em- oiſonné qu'une telle choſe. Les Hiſ- toriens de Catilina & ceux de Ceſar fourniroient là bien des couleurs à un peintre Satyrique. L'Hiſtoire a conſer- vé un petit échantillon des médiſances auxquelles David étoit expoſé parmi les amis de Saül. Cet échantillon témoigne qu'ils l'accuſoient d'être un homme de ſang, & qu'ils regardoient la révolte d'Abſalom comme la juſte punition des maux qu'il diſoit que David avoit faits à Saül & à toute ſa famille. Voici comme la Bible fait parler Semeï a David au 2me Livre des Rois: *Sors, ſors homme de ſang, méchant garnement. L'Eternel a fait retourner ſur toi tout le ſang de la maiſon de Saül, au lieu du quel tu as regné; & l'Eternel a mis le royaume entre les mains de ton fils Abſalom; & te voilà en ton propre mal, parce que tu es un homme de ſang.* Joſephe raconte qu'un Parent de Saül ſe trouva ſur le paſſage de David; qu'il lui diſoit des injures & lui jetoit des pierres; & que comme les amis du Roi ſe mettoient au devant pour le couvrir, Semeï l'injurioit d'autant plus, „l'appe- „lant homme ſanguinaire, fléau de la „nation, homme débordé & abomi- „nable, lui criant qu'il s'en allât bien „loin; qu'on devoit remercier Dieu „qui ſe ſervoit du fils même pour pu- „nir le pere de ſes excès, & des mau- „vais traitemens qu'il avoit autrefois „faits à ſon Roi." Ils outroient les choſes. Il eſt vrai que ſelon le té- moignage de Dieu même David étoit un homme de ſang; & c'eſt pour cela que Dieu ne lui voulut pas permettre de bâtir le Temple. Il eſt vrai encore que pour appaiſer les Gabaonites, il leur livra deux fils & cinq petits fils de Saül, qui furent tous crucifiés: mais il eſt faux qu'il ait jamais attenté ni à la vie ni à la couronne de Saül.

Ceux qui trouveront étrange que je diſe mon ſentiment ſur quelques actions de David comparées avec la morale naturelle, ſont priés de conſidérer trois choſes: 1. Qu'ils ſont eux- mêmes obligés de confeſſer que la conduite de ce Prince envers Uri eſt un des plus grands crimes qu'on

Digitized by Google

par dire que l'Hiſtoire du Roi David peut raſſurer pluſieurs têtes couronnées contre les allarmes que les caſuiſtes ſeveres leur pourroient donner, en ſoutenant qu'il n'eſt presque pas poſſible qu'un Roi ſe ſauve. La Vie de ce grand Prince publiée par Mr. l'Abbé de Choiſi eſt un bon Livre, & ſeroit beaucoup meilleur, ſi l'on avoit pris la

puiſſe commettre. Il n'y a donc entre eux & moi qu'une différence du plus au moins; car je reconnois avec eux que les fautes de ce Prophete n'empêchent pas qu'il n'ait été rempli de piété & d'un grand zele pour la gloire de l'Eternel. Il a été ſujet à l'alternative des paſſions & de la grace. C'eſt une fatalité attachée à notre nature depuis le péché d'Adam. La grace de Dieu le conduiſoit très-ſouvent: mais en diverſes rencontres les paſſions prirent le deſſus; la politique impoſa ſilence à la religion; 2. Qu'il eſt très-permis à de petits particuliers comme moi de juger des faits contenus dans l'Ecriture lorſqu'ils ne ſont pas expreſſément qualifiés par le St. Eſprit. Si l'Ecriture en rapportant une action la blâme ou la loue, il n'eſt plus permis à perſonne d'appeler de ce jugement; chacun doit régler ſon approbation ou ſon blâme ſur le modele de l'Ecriture. Je n'ai point contrevenu à ce devoir: les faits ſur leſquels j'ai avancé mon petit avis ſont rapportés dans l'Hiſtoire ſainte, ſans l'attache du ſaint Eſprit, ſans aucun caractere d'approbation; 3. Qu'on feroit un très-grand tort aux lois éternelles, & par conſéquent à la vraie religion ſi on donnoit lieu aux profanes de nous objecter, que dès qu'un homme a eu part aux inſpirations de Dieu, nous regardons ſa conduite comme la régle des mœurs; de ſorte que nous n'oſerions condamner les actions du monde les plus oppoſées aux notions de l'equité quand c'eſt lui qui les a commiſes. Il n'y a point de milieu: ou ces actions ne valent rien; ou les actions ſemblables à celles-là ne ſont pas mauvaiſes. Or puiſqu'il faut choiſir l'une ou l'autre de ces deux choſes, ne vaut-il pas mieux menager les intérets de la morale, que la gloire d'un particulier? Autrement ne témoigneroit-on pas que l'on aime mieux commettre l'honneur de Dieu que celui d'un homme mortel?

(*m*) *Je ne marquerai pas beaucoup de fautes de Mr. Moreri.*] Cinq ſeulement.

I. David étoit âgé de vingt-deux ans, lors que Samuel *l'oignit de l'huile deſtinée au ſacre des Rois.* Cela eſt incompatible avec ce qui ſuit, & avec ce qui précede. Cet Auteur venoit de dire que David *naquit l'an* 2950 *du Monde*; & un peu après il marque que David vainquit Goliath l'an 2971 du Monde. Il eſt manifeſte que la victoire ſur Goliath eſt poſtérieure au ſacre de David, au lieu que ſelon Moréri la cérémonie du ſacre ne ſe fit qu'un an après cette victoire. Pour corriger cette faute, il faut dire que David reçut l'onction âgé de vingt ans. Le reſte n'a pas beſoin de correction; car il eſt vrai que David vainquit Goliath l'année d'après ſon ſacre.

II n'eſt pas vrai que Saül ait renouvellé la perſécution contre David, depuis que celui-ci ſe fut abſtenu deux fois de lui faire le moindre mal, en ayant la plus favorable occaſion du monde. Il eſt un peu ſurprenant que l'Ecriture, pour aggraver le crime de Saül, n'ait pas remarqué qu'il ſe repentit bientôt de ſa réconciliation avec David, & qu'il ſe rendit coupable d'une noire ingratitude. Dans le chapitre XXIV du I livre de Samuel il apprend que David, le pouvant tuer dans une caverne, n'avoit voulu lui faire aucun mal: il admire cette générosité: il ſouhaite que le bon Dieu la récompenſe; il reconnoit que la couronne eſt deſtinée à David: il lui recommande ſa famille; & s'en retourne dans ſa maiſon. Dans le chapitre XXVI du même livre, il apprend que David le pouvant tuer de

Digitized by Google

la peine de marquer en marge les années de chaque fait, & les endroits de la Bible ou de Joſephe qui ont fourni ce que l'on avance. Un Lecteur n'eſt pas bien aiſe d'ignorer ſi ce qu'il lit vient d'une ſource ſacrée, ou d'une ſource profane. Je ne marquerai pas beaucoup de fautes de Mr. Moréri (*m*). L'Article de David, que je

nuit dans ſa tente, s'eſt retiré ſans lui rien faire: il admire cette générosité; il donne ſa bénédiction à David; il lui prédit toutes ſortes de proſpérités; & s'en retourne chez ſoi. Mr. Moréri prétend que ces deux choſes ſi ſemblables arrivérent la même année. Je le répete: il eſt un peu ſurprenant que l'Ecriture ne ſe ſerve point du premier de ces deux faits, pour rendre plus odieuſe l'opiniâtreté de Saül à perſécuter ſon gendre. Deux ou trois lignes pouvoient faire un grand effet: un Lecteur eût été frappé de voir que Saül, redevable de la vie à ſon beau-fils, le loue, l'admire, lui ſouhaite mille bénédictions, & ne laiſſe pas dans peu de tems de ſe remettre en campagne pour le perdre. Les loix de la narration demandent ſans doute qu'en parlant de cette nouvelle pourſuite, on obſerve qu'elle étoit une infraction de cet accord ſolennel qui avoit ſuivi l'aventure de la caverne. Cependant, vous ne trouvez pas un ïota dans l'Ecriture touchant cette circonſtance. Voici d'autres ſujets de ſurpriſe. David expoſant à Saül qu'il ne s'étoit point rendu digne de la perſécution qu'il ſouffroit, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui de le tuer dans ſa tente, ne repréſente pas que c'étoit la ſeconde fois qu'il avoit eu la vie du Roi entre ſes mains, & que le Roi avoit bientôt mis en oubli l'aventure de la caverne. Saül de ſon côté, qui avoue qu'il a tort, & qui parle à David de la maniere du monde la plus honnête, n'obſerve point que c'eſt la ſeconde fois qu'il lui doit la vie. Avouons que de telles circonſtances ne s'oublient pas. De plus, nous voyons que dans la premiere de ces deux rencontres, David & Saül tiennent à-peu-près les mêmes paroles que dans la ſeconde. Si je voyois deux récits de cette nature, ou dans Elien, ou dans Valere Maxime, je ne ferois pas difficulté de croire qu'il n'y auroit là qu'un fait, qui ayant été rapporté en deux manieres auroit ſervi de ſujet à deux articles, ou à deux chapitres. Le fait ſeroit que David ayant en ſes mains la vie de Saül ſon cruel perſécuteur, l'auroit conſervé précieuſement. Les deux manieres de conter la choſe ſeroient, 1, que Saül obligé par quelque néceſſité naturelle de s'écarter de ſes gens, entra dans une caverne où étoit David; 2, que David ſe gliſſa de nuit juſqu'à la tente de Saül, les gardes dormant profondément. Je laiſſe au Pere Simon, & à des Critiques de ſa volée, à examiner s'il ſeroit poſſible que les Livres Hiſtoriques du Vieux Teſtament rapportaſſent deux fois la même choſe. Il me ſemble que l'action des Ziphiens, rapportée dans le chapitre XXIII du I livre de Samuel, n'eſt point différente de celle qui eſt rapportée dans le chapitre XXVI du même livre. Quiconque voudra faire le parallele de ces deux Récits ſera ſans doute de mon ſentiment. Ce qu'il y a de bien certain c'eſt que Saül n'a point perſécuté David depuis la ſeconde réconciliation. C'eſt la ſeconde faute de Mr. Moréri.

La III conſiſte en ce qu'il aſſûre que David *fut ſi bien reçu* d'Achis Roi de Gath, *que ſa nouvelle faveur faillit à faire ſoulever les Grands.* Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela; & je ne vois rien qui ait pu produire cette fauſſeté, que les ſoupçons que l'on forma contre David, lorſqu'on le vit avec ſes troupes à l'arriere-garde de l'armée Philiſtine. Les Chefs voulurent abſolument qu'il s'en retournât dans la Ville qui lui avoit été donnée.

Digitized by Google

je viens de lire dans le Dictionnaire de la Bible, me fournira la matiere d'une Remarque (*n*). J'ai oublié d'obſerver qu'on auroit tort de blâmer David de ce qu'il donna l'excluſion à ſon fils ainé (*o*).

DEMO-

Il y avoit une grande différence entre ces Chefs & les grands de la Cour du Roi de Gath.

IV. Le prétendu mécontentement des Grands n'obligea point David à ſe retirer de cette Cour. Il s'en retira par reſpect, il craignit que lui & ſes gens n'incommodaſſent le Prince par leur ſéjour dans la capitale: il pria donc Achis de lui aſſigner une autre demeure; ce qui lui fut accordé. Ceci avint avant que les Chefs des Philiſtins demandaſſent que David ſortît de leur camp.

V. Il ne falloit pas dire que David *revint* à Siceleg, puiſque l'on n'avoit pas dit qu'il y eût déjà ſéjourné.

(*n*) *L'Article de David du Dictionnaire de la Bible me fournira la matiere d'une Remarque.*] Les Imprimeurs en étoient ici, lors qu'on m'a fait voir un Dictionnaire, que j'ai conſulté tout auſſi-tôt à l'Article du Prophete David. J'y ai trouvé des endroits qui m'ont donné lieu à faire des Obſervations. 1°. Il n'eſt point vrai que David ſoit venu au monde 110 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt: il y a plus de mille ans entre la naiſſance de l'un & la naiſſance de l'autre. 2°. L'Auteur s'efforce d'ôter la difficulté qui ſaute aux yeux de tous les Lecteurs, quand ils conſidérent que Saül ne connoît point David le jour que Goliath fut tué: il s'efforce, dis-je, de la lever, & il s'y embrouille plus qu'il ne faudroit; car il dit en un endroit, que David âgé de dix-ſept ans alla jouer de la harpe auprès de Saül, & en un autre il ne lui donne que quatorze ou quinze ans, & la taille d'un *fort petit* garçon. Peu après, voulant réfuter ceux qui diſent que ce combat contre Goliath précéda le *jeu de la harpe*, il ſe fait une objection ſpécieuſe tirée de ce que ceux qui propoſérent David comme un ſujet propre à chaſſer par la muſique le Démon qui affligeoit Saül, lui donnérent l'éloge de vaillant homme, & de bon guerrier. *Je répons à cela*, dit-il, *qu'on ne doit pas conclurre par ces deux mots* Fortiſſimum & Bellicoſum, *que le combat ſoit avant le jeu de la Harpe, puiſqu'on peut donner le nom de fort à qui que ce ſoit, pourvû qu'il le ſoit véritablement ſelon ſon âge. Eſt-ce pas être très-fort que de prendre les Ours & les Lions à la courſe, combattre contre eux & les étouffer?* Voilà une réponſe qui ſuppoſe que David étant encore *fort petit*, & *un jeune garçon de* 14 *ou* 15 *ans*, s'étoit battu contre des lions, les avoit pris à la courſe, les avoit étouffés, & pouvoit être appellé un homme fort, un homme guerrier, un homme qui parloit bien. Cette difficulté eſt aſſez grande pour mériter d'être repouſſée: d'où vient donc que notre Auteur ne fait pas même ſemblant de l'entrevoir? Son ſilence n'empêchera pas que les Lecteurs qui auront du nez ne ſentent bien que puiſque David ſe battit à l'âge de vingt & un ans contre Goliath, il devoit avoir près de vingt ans la premiere fois qu'il fut à la Cour de Saül. Et ainſi la raiſon que notre Auteur débite comme la meilleure pourquoi Saül ne connut point David le jour du combat contre Goliath, ne peut rien. Cette raiſon eſt qu'un petit garçon change tellement de viſage pendant ſept ans, que ceux qui ne le revoyent qu'après une abſence de ſept années ne le reconnoiſſent point. David n'eſt point dans le cas, il faut donc recourir à d'autres raiſons. L'Auteur rapporte celles que divers Commentateurs ont imaginées. Si elles ne ſatisfont pas pleinement ceux qui ne ſont pas faciles à contenter, il s'en faut prendre à la nature de la queſtion. III. L'Auteur oublie la

Digitized by Google

DEMOCRITE, l'un des plus grands Philoſophes de l'antiquité, étoit d'Abdere dans la Thrace. Il fut élevé par des Mages (*a*), qui lui enſeignérent la Théologie & l'Aſtrologie. Il ouït enſuite Leucippe, &

plus forte preuve qu'on puiſſe alléguer contre ceux qui veulent que David n'ait été mandé pour chaſſer le Démon de Saül, qu'après le combat de Goliath. Il n'allegue point que ces gens-là renverſent l'ordre ſelon lequel l'Ecriture narre les événemens: il n'allegue point que le Serviteur de Saül, qui loua David d'être robuſte, guerrier, éloquent, beau, ne parla pas de la victoire remportée ſur Goliath. Or il eſt impoſſible de comprendre que ceux qui auroient voulu le recommander au Roi après ce combat, euſſent été aſſez bêtes pour ne pas dire tout court au Prince: *Ce même jeune homme, qui a tué Goliath, joue bien des inſtrumens, c'eſt lui qui vous guérira.*

La crainte d'être trop long m'empêche d'examiner, ſi dans le reſte de l'Article l'Auteur a manqué d'exactitude. Il a évité l'inconvénient que je marque à Mr. l'Abbé de Choiſi, il a rapporté les années où David a fait telle & telle choſe.

(*o*) *Il donna l'excluſion à ſon fils aîné.*] David laiſſa ſon Royaume à Salomon au préjudice du droit d'aîneſſe; droit qui dans les couronnes héréditaires doit être inviolablement maintenu, à moins qu'on ne veuille ouvrir la porte à mille guerres civiles. Neanmoins David eut de très-juſtes raiſons de déroger à ce droit, puiſqu'Adonias ſon fils aîné avoit eu tant d'impatience de régner qu'il étoit monté ſur le thrône avant que David eut ceſſé de vivre. Ce bon pere n'avoit oſé témoigner ſon reſſentiment contre une impatience qui dans le vrai ne differoit point de l'uſurpation. Il avoit été toujours fort tendre pour ſes enfans; & ſon âge preſque décrépit n'étoit pas fort propre à corriger la molleſſe qui accompagne les cœurs tendres: mais la mere de Salomon excitée & dirigée par un Prophete qu'Adonias n'avoit point prié au feſtin royal, para le coup. Elle & le Prophete obligerent David à ſe déclarer en faveur de Salomon, & à donner tous les ordres néceſſaires pour l'inſtallation de ce jeune Prince. Adonias ſe crut perdu, & ſe réfugia au pié des autels: mais Salomon le fit aſſurer qu'il ne lui feroit aucun mal, pourvû qu'il le vit tenir une bonne & ſage conduite. Il le fit tuer néanmoins pour une raiſon qui paroît aſſez légere; je veux dire à cauſe qu'Adonias avoit demandé en mariage la Sunamite qui avoit ſervi à réchauffer David. Ceci confirme ce que j'ai dit ci-deſſus, que le Roi Prophete fut malheureux en enfans. Ils n'avoient aucun naturel, ni envers lui ni les uns envers les autres. Voici le plus ſage de tous qui répand le ſang de ſon aîné pour une vetille; car il ne faut pas s'imaginer qu'il l'ait fait mourir à cauſe du dereglement qu'il y avoit dans ces amours d'Adonias. Tous les fils de David devoient regarder la Sunamite comme le fruit defendu. Sa virginité avoit appartenu à leur pere: il s'en ſeroit mis actuellement en poſſeſſion ſi ſes forces l'avoient permis. Adonias étoit donc blâmable de jeter les yeux ſur cette fille: mais ce ne fut point pour cette raiſon que ſon frere le tua: ce fut à cauſe que ſa demande réveilla les jalouſies de Salomon; & fit craindre que ſi on l'accoutumoit à demander des faveurs, il ne ſongeat bientôt à faire valoir ſon droit d'aîneſſe. Une politique à quelques égards de la nature de celle des Ottomans le fit perir.

(*a*) *Il fut élevé par des Mages.*] Xerxes Roi de Perſe, ayant logé chez le pere de Democrite, lui fit préſent de quelques Mages, qui furent les Précepteurs de Democrite. Or com-

Digitized by Google

& apprit de lui le Syſtème des atomes & du vuide. L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les Sciences le porta à voyager dans tous les pays du monde où il eſpéra de trouver d'habiles gens. Il fut trouver les Prêtres d'Egypte: il conſulta les Chaldéens & les Philoſophes Perſans; & l'on veut même qu'il ait pénétré juſques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conferer avec les Gymnoſophiſtes. Il dépenſa à cela tout ſon patrimoine, qui valoit plus de cent talens; après quoi il eut beſoin d'être entretenu par ſon frere: & s'il

me il y a une différence infinie entre loger le Roi Xerxes, & régaler ſon Armée, on ne peut diſculper l'Auteur, qui a dit que le pere de Democrite avoit pu fournir un repas à l'Armée de ce Monarque ſans s'incommoder. Mr. Moréri donne dans ce panneau; il l'eût évité, s'il avoit pris garde aux paroles de Diogene Laërce: mais il ne paroît pas l'avoir conſulté. Auroit-il dit après une telle conſultation, que Diogene Laërce veut que Democrite ſoit de Milet? Laërce ne veut point cela; il dit ſeulement que c'eſt l'opinion de quelques-uns. Je dirai en paſſant que Monſr. Moréri ne devoit point citer Herodote tout court. C'étoit le moyen de perſuader à ſes Lecteurs, que l'on trouve dans les Muſes d'Herodote le fait dont il parle. Or cela eſt faux, & il n'y a nulle apparence que Diogene Laërce ait voulu citer l'Auteur de ces Muſes. Je crois qu'en cet endroit, & en quelques autres, il entend un Herodote différent de celui que nous avons.

(*b*) *S'il n'eût pas donné des preuves . . . , d'un grand eſprit . . . , il eût encouru une note d'infamie, pour n'avoir pas conſervé ſon bien.*] Les Loix du pays portoient que ceux qui auroient depenſé leur patrimoine ne fuſſent point enterrés dans le tombeau de la Famille. Pour éviter les reproches & les chagrins que ſes envieux lui auroient pu faire en conſéquence de ces Loix, il tâcha de ſe faire diſpenſer de la peine qu'il pouvoit avoir encourue. Pour cet effet, il choiſit entre ſes Ouvrages celui qui ſurpaſſoit tous les autres, & le lut aux Magiſtrats. Ils en furent ſi charmés, qu'ils lui firent un préſent de cinq cens talens, & lui érigérent des ſtatues, & ordonnérent qu'après ſa mort le public auroit ſoin de ſes funérailles; ce qui fut exécuté. Diogene Laërce étrangle de telle ſorte ſes narrations, que j'ai cru y devoir joindre quelques petites circonſtances. Athenée conte mieux le fait: voici comment. C'eſt que Democrite fut accuſé dans les formes, & obligé de plaider ſa cauſe, & qu'ayant lu un de ſes Livres, & repréſenté que les dépenſes qu'il avoit faites pour ſe mettre en état de le compoſer avoient englouti ſon patrimoine, il fut abſous. Simon Boſius a cru à tort, qu'Horace par un défaut de mémoire avoit dit de Democrite, ce qu'il falloit dire d'Anaxagoras. Il eſt vrai que Plutarque nous apprend qu'Anaxagoras laiſſa ſes terres incultes: mais rien n'empêche que Democrite n'en ait fait autant. Ciceron ne l'avoit-il pas dit avant Horace? Philon témoigne que les Grecs ont dit qu'Anaxagoras & Democrite avoient laiſſé leurs terres incultes, afin de s'occuper avec moins de diſtraction à l'étude de la ſageſſe. Mais comment, me direz-vous, peut-on accorder ceci & les Auteurs qui ont dit que Democrite partageant la ſucceſſion avec ſes deux freres, choiſit le plus petit lot, qui conſiſtoit en argent, & qui par conſéquent étoit plus propre à un voyageur? Je réponds que l'on ſe doit contenter d'appren-

Digitized by Google

s'il n'eût pas donné des preuves ſenſibles de ſon grand eſprit, il eût encouru une note d'infamie, pour n'avoir pas conſervé ſon bien (*b*). L'eſprit des grands voyageurs régna en lui : il alla chercher juſqu'au fond des Indes les richeſſes de l'érudition, & ne ſe ſoucia guere des thréſors qu'il avoit preſque à ſa porte. Il ne fut jamais à Athenes, ſi nous en croyons quelques Auteurs; ou s'il y fut, comme l'aſſûrent quelques autres, il ne s'y fit connoître à perſonne. Il donna deux preuves d'une ſagacité extraordinaire (*c*), qui le firent admirer

dre les divers récits que l'on trouve de ces choſes: il ſeroit trop difficile la plupart du temps de les accorder, & de choiſir le meilleur. Voilà Valere Maxime qui nous conte que Democrite donna tous ſes biens à ſa patrie, à la réſerve d'une ſomme très-modique. Il nous repréſente ce patrimoine comme un bien immenſe, & il ne fait aucune mention des freres de Democrite. C'eſt narrer les choſes très-négligemment. Il y a quelques autres fautes dans ſon récit. Les grands voyages de Democrite, dont on ne dit rien, méritoient quelque conſidération. On n'a rien dit du merveilleux de ce ſéjour. Il falloit principalement faire réflexion ſur le mépris qu'eut Democrite pour la gloire qu'il auroit acquiſe, s'il eût voulu ſe faire connoître.

(*c*) *Il donna deux preuves d'une ſagacité extraordinaire.*] Democrite étant allé voir Hippocrate, celui-ci fit apporter du lait. On ne dit point ſi ce fut pour mettre à l'épreuve l'habileté de Democrite; on dit ſeulement qu'il décida que ce lait étoit d'une chevre noire, qui n'avoit porté qu'une fois. Hippocrate avoit mené avec lui une femelle: la premiere fois que Democrite la vit, il l'appella fille, mais le lendemain il l'appella femme; & il ſe trouva qu'elle avoit été déflorée la nuit précédente. Voilà ſans doute un eſprit fort pénétrant, & je ne m'étonnerois pas qu'Hippocrate l'eût admiré. Si l'on me demandoit mon ſentiment ſur cette Hiſtoire, je répondrois ſans héſiter que je la crois fauſſe. Ce n'eſt pas que je ne croye poſſible que la cauſe de la noirceur d'une bête, & la fécondité réiterée, produiſent quelque qualité particuliere dans le lait. Il n'eſt point impoſſible que cela ſe faſſe, & il eſt d'autre côté fort poſſible que cela ne ſe faſſe point. Diſons le même de l'autre article. Il eſt poſſible que la perte de la virginité produiſe quelque changement dans l'extérieur des perſonnes; & il eſt poſſible qu'elle n'y en produiſe aucun. Ces deux choſes oppoſées étant poſſibles, ſuppoſons que dans le lait d'une chevre noire, & qui n'a porté qu'une fois, il y ait une qualité particuliere qui dépende de la noirceur, & de la premiere portée, ſera-t-il poſſible à un homme de connoître cette qualité? Je réponds que cela ne me paroît pas impoſſible : mais je ne crois pas que juſqu'ici aucun homme ſoit parvenu à ce degré de connoiſſance. On dit que les abeilles ont un diſcernement aſſez fin pour connoître entre pluſieurs perſonnes qui s'approchent de leurs ruches, celles qui ont goûté depuis peu le plaiſir vénérien. Il n'y a rien là qui ne ſoit probable; car les organes des inſectes ſont ſi délicats, qu'une émanation de corpuſcules qui n'excite point de ſenſation dans un homme, peut irriter l'odorat des abeilles & des fourmis. Mais la ſcience de Democrite ſurpaſſeroit celle des abeilles, puiſqu'on ne dit pas qu'elles

Digitized by Google

mirer du grand Hippocrate. Mais il ne faut point croire ce qu'on a dit là-dessus; il faut plûtôt s'imaginer que l'on s'est plu à répandre sur l'Histoire des Philosophes autant d'aventures prodigieuses que sur celle des Paladins; & il est sûr qu'en matiere de bravoure

sachent discerner si c'est la premiere fois qu'on a exercé cet acte. Je dis donc que quand tout ce que l'on conte des abeilles seroit vrai, & qu'il seroit constant que la perte du pucelage changeroit quelque chose dans l'exterieur, il n'en faudroit pas inférer qu'aucun homme ait jamais connu ce changement: & quoi qu'il en soit, je demeure persuadé que Democrite n'a point connu les deux choses dont il s'agit. Je puis neanmoins les rapporter sans être coupable de mensonge; car je ne fais qu'alléguer ce que je trouve dans Diogene Laërce.

Je ne serois pas aussi innocent de menterie que je le suis, si je me hasardois de débiter cette Historiette avec quelques additions que je ne trouverois pas dans les vieilles sources: & c'est pourquoi j'accuse ici de mensonge & de falsification, ceux qui ont dit que Democrite connut aux yeux de la fille qui accompagnoit Hippocrate, qu'elle avoit passé la nuit avec un homme. Ce qu'ils ajoûtent que cette sagacité est odieuse à la moitié du genre humain, pourroit passer, s'ils ne le tiroient d'une fausse supposition; car il est vrai que ce seroit une chose très-importune, que d'avoir à redouter des gens qui connoîtroient aux yeux d'une fille si elle a perdu sa virginité. Ceux qui aiment les fraudes pieuses devoient travailler à faire accroire qu'il y a quantité de gens qui le connoissent: mais il seroit à craindre que cette erreur ne fût plus fortement & plus efficacement combattue qu'aucune superstition. Une infinité de gens seroient esprits forts, & dogmatiseroient en esprits forts contre cette fraude pieuse. Il y en a qui disent que ce fut à la voix de cette fille que Democrite reconnut la défloration. Il remarqua, disent-ils, qu'elle n'avoit pas le ton de voix du jour précédent; & sur cela ils nous content qu'Albert le Grand, sans sortir de son cabinet, reconnut la faute d'une servante. On l'avoit envoyée chercher du vin dans un cabaret; elle revint en chantant. Albert appliqué à ses études ne laissa pas de remarquer que la voix de cette fille étoit devenue moins claire qu'elle n'étoit, & il conclut qu'on avoit dépucelé cette servante durant ce petit voyage.

Je n'ai rien à dire contre Mr. de la Mothe le Vayer; car s'il dit que Democrite connut à l'odeur du lait les qualités de la chevre, il nous déclare en même temps que selon Diogene Laërce ce fut la vue, & non l'odorat, qui fit connoître cela à Democrite. Ainsi la Mothe le Vayer ne nous trompe point; il ne nous donne pas lieu de croire que sa conjecture soit un fait qu'il ait tiré des anciens Auteurs. On ne sera pas fâché de trouver ici le fondement de sa Conjecture: *Democrite*, dit-il, *se fit admirer dans sa conférence avec Hippocrate, jugeant de mesme que le lait qu'on leur avoit présenté estoit d'une chevre noire, & qui n'avoit encore porté qu'une fois. Je sai bien que l'Ecrivain de sa Vie parle de ce discernement comme d'un effet de la veue. Mais ce que nous lisons dans Philostrate d'un jeune Pasteur, qui reconnut au flairer que le lait n'estoit pas pur, me fait penser la même chose de l'action de Democrite. Ce Rustique, grand & fort à merveille, se nommoit Agathion, & avoit prié le Sophiste Herode de luy tenir prest au lendemain un vase plein de lait pur à son égard, c'est-à-dire, qui n'eust pas esté tiré de la main d'une femme. Mais il s'appercent aussi-tôt qu'on le luy offrit, com-*

Digitized by Google

voure les exploits du fameux Roland ne ſeroient point plus admirables, qu'en matiere de ſecrets de la nature ces deux découvertes de Democrite. Quelques-uns ont dit qu'il vécut 109 ans (*d*); & qu'en faveur de ſa ſœur il recula de quelques jours l'heure de ſa

me il n'étoit pas tel qu'il l'avoit demandé, proteſtant que l'odeur des mains de celle qui l'avoit tiré luy offenſoit l'odorat. Philoſtrate le nomme Divin là-deſſus.

Quelque frivole que puiſſe être le conte que j'ai rapporté de la découverte d'Albert le Grand, on peut dire que de très-habiles Médecins s'amuſent beaucoup à raiſonner ſur les rapports qu'ils prétendent qui ſe trouvent entre les organes de la génération, & le goſier; & c'eſt une choſe aſſez ordinaire que de voir des gens, & des gens même du commun peuple, qui remarquent qu'un Prédicateur, la premiere année de ſon mariage, a un ton de voix plus ſec, plus caſſé, plus enroué. Meurſius aſſûre qu'anciennement les nourrices meſuroient tous les matins avec un fil le cou des filles qu'elles avoient ſous leur garde, qu'elles le meſuroient, dis-je, afin de connoître ſi la virginité s'en étoit allée, ou non. Il prouve cela par un paſſage de Catulle; mais j'aimerois mieux dire que ce Paſſage montre ſeulement qu'on leur meſuroit le cou le jour des noces, & le lendemain. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, au mois de Janvier 1686, page 27. Iſaac Voſſius commentant ce même paſſage a fait une Note, où il eſt parlé d'un prétendu Livre de Democrite, dans lequel on marque de quelle maniere il faut meſurer le cou. Cela donc appartient de droit à cette partie de mon Commentaire. Il y avoit une autre méthode de meſurer: Severin Pineau en parle dans le v chapitre du premier livre *de Notis Virginitatis*, & Gaſpar à Reies dans ſa Queſtion XXXVIII.

(*d*) *Quelques-uns ont dit qu'il vécut* 109. *ans.*] On ne trouve rien de certain, ni ſur le tems de ſa naiſſance, ni ſur le tems de ſa mort. Auſſi voyons-nous que Scaliger ne fait autre choſe que marquer en quoi les Auteurs ſe contrediſent. Démocrite dans la Chronique d'Euſebe fleurit au commencement de la 70 Olympiade, & meurt l'an 2 de la 83. Sur ce pied-là, il faudroit qu'il eût vécu beaucoup plus de 109 ans, ou qu'il eût fleuri dès ſa 19 aunée. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la 1 année de la 94 Olympiade. Lucien aſſûre que Democrite ſe laiſſa mourir de faim à l'âge de 104 ans. Si l'on avoit quelque choſe d'aſſûré touchant l'âge d'Anaxagoras, on connoîtroit mieux la Chronologie de Democrite; car ce dernier aſſûre dans quelqu'un de ſes Ouvrages, qu'il étoit de 40 ans plus jeune qu'Anaxagoras. Mais on ne trouve que diſcorde entre les Auteurs qui marquent les tems d'Anaxagoras. Il avoit 32 ans, dit-on, quand Xerxes paſſa en Europe: il vécut 72 ans, & il mourut la 1 année de la 78 Olympiade. Je laiſſe pluſieurs autres brouilleries qui ne ſont pas plus aiſées à démêler que celles-ci. On peut aſſûrer hardiment qu'Elien s'eſt abuſé, en ſuppoſant que Democrite ſe mocqua bien d'Alexandre, ſur l'inquiétude où étoit ce Prince par la conſidération qu'il n'avoit pas encore conquis un Monde, & qu'il y en avoit une infinité ſelon Democrite. Les 109 ans que l'on donne à ce Philoſophe ne peuvent pas le mener juſques aux conquêtes d'Alexandre. L'opinion d'Aulugelle eſt ſolide; il l'avoit acquiſe par de bonnes voies: il aſſûre que Socrate étoit plus jeune que Democrite. Or Socrate mourut la 1 année de la 95 Olympiade, âgé de 70 ans; il falloit donc que Democrite fût alors âgé de 80 ans pour le moins.

Digitized by Google

ſa mort (*e*). Il compoſa un très-grand nombre de Livres: il ne s'en faudroit pas étonner, quand même il n'auroit pas vécu ſi long-tems; car il aimoit la retraite, & il s'appliquoit à l'étude d'une facon toute ſinguliere (*f*). C'étoit d'ailleurs un beau génie, un eſprit vaſte, pénétrant, qui donnoit dans tout. La Phyſique, la Morale, les Mathématiques, les belles Let-

Il en auroit donc eu plus de 140, s'il eût été en vie lorſqu'Alexandre monta ſur le thrône la 1 année de la 111 Olympiade. N'oublions pas le genre de mort que Marc Antonin attribue à Democrite contre tous les autres Ecrivains. Il le fait mourir de la maladie pédiculaire: il prit apparement l'un pour l'autre, Pherecyde pour Democrite. Vous verrez dans la Remarque (*e*) diverſes autorités touchant la mort volontaire de notre Philoſophe.

(*e*) *En faveur de ſa ſœur, il recula de quelques jours l'heure de ſa mort.*] Sa Sœur s'attriſtoit, non pas de voir qu'il alloit mourir, mais de voir qu'à cauſe de cette mort elle n'aſſiſteroit pas aux fêtes de Ceres. Pour la tirer de cette inquiétude, il ſe fit porter du pain chaud tous les matins, & avec la ſeule odeur de ce pain, il ſoutint ſa vie juſques à ce que les trois jours de la fête fuſſent paſſés: après quoi il ſe laiſſa tomber tout doucement entre les bras de la mort. C'eſt ainſi que Diogene Laërce le raconte. Cela ſent fort l'invention d'un eſprit oiſeux. Athénée ne raconte pas la choſe avec les mêmes circonſtances. Il dit que Democrite las de la vieilleſſe réſolut de hâter ſa mort, en diminuant chaque jour ſon ordinaire. Les fêtes de Ceres approchoient, & les femmes du logis eurent belle peur qu'il n'allât mourir pendant cet anniverſaire; car elles n'euſſent pu avoir part à cette cérémonie, s'il fût mort en ce tems-là. Elles le prierent donc de renvoyer ſon trépas après la fête, afin qu'elles puſſent la célébrer joyeuſement: il y conſentit, & donna ordre qu'on lui apportât un pot de miel. La ſeule odeur de ce miel l'entretint en vie durant quelques jours: enſuite de quoi il le fit ôter, & mourut. Un Moderne s'eſt mêlé témérairement de critiquer Athenée. Il lui impute d'avoir dit que la ſœur de Democrite, Prêtreſſe de Ceres, pria ſon frere de ne mourir pas pendant la fête, & que Democrite ſe fit porter un grand pot de miel, & ne mangea que du miel pendant pluſieurs jours. Cela n'eſt guere probable, dit notre Moderne, il eſt beaucoup plus vraiſſemblable de dire que ce bon vieillard prêt à expirer, & incapable de nourriture, ne prolongea ſa vie qu'en flairant le miel, comme mon compatriote Celius Rhodiginus l'aſſûre. Qui ne riroit en liſant cela? Car 1°, il n'eſt pas vrai qu'Athenée diſe que Democrite mangea du miel: il aſſûre que ce Philoſophe n'en prit que l'odeur 2°. Il eſt faux que l'odeur du miel ſoit plus propre que le miel même à prolonger la vie d'un homme pendant pluſieurs jours. Suppoſez cet homme à quatre doigts de la foſſe, je ne m'en dédis pas. 3°. Athenée ne parle point de la ſœur de Democrite, tant s'en faut qu'il la faſſe Prêtreſſe de Ceres, dignité que Diogene Laërce ne lui donne pas. C'eſt ce dernier Hiſtorien qui fait agir les prieres de cette ſœur. 4°. Enfin, on ſe mocque du monde, quand on cite un Celius Rhodiginus, ſur des faits qui ſe ſont paſſés il y a plus de deux-mille ans.

(*f*) *Il s'appliquoit à l'étude d'une façon toute ſinguliere.*] Il ſe choiſit une chambre dans une maiſon ſituée au milieu d'un jardin, & il ſe tenoit enfermé dans cette chambre avec un ſi grand détachement de tout ce qui ſe faiſoit autour de lui, que

Digitized by Google

Lettres, les beaux Arts, ſe trouvérent dans la ſphere de ſon activité. Il devint très-habile dans toutes ces choſes, & juſqu'à ſe pouvoir élever à la gloire de l'invention, comme nous l'apprend Seneque. J'ai lu dans quelques Modernes que ſa longue vie fut une ſuite de ſa chaſteté (*g*): mais je ne trouve point cela dans les Anciens. Si tout ce qu'on cite de lui a été tiré de

quand on le vint avertir un jour de ſe trouver au ſacrifice, il ne s'étoit point apperçu, ni que le bœuf qui devoit être immolé eût été attaché proche de ſa chambre, ni que ſon pere fut venu donner les ordres pour cette cérémonie. Il falloit bien qu'il aimât la ſolitude, puiſqu'il ſe plaiſoit à s'enfermer dans les tombeaux. Il le faiſoit pour ſonder les forces de ſon imagination, & pour éprouver tous les ſens ſelon leſquels elles pourroient ſe tourner. Lucien fait là-deſſus un joli Conte: c'eſt que Democrite s'enferma dans un ſépulcre qui étoit hors de la Ville, & y paſſa les jours & les nuits à étudier & à compoſer. Il y eut des jeunes gens qui tâcherent de lui faire peur; ils ſe déguiſérent en cadavres, ils prirent les maſques les plus affreux, ils vinrent roder autour de lui, & faire cent ſants & cent bonds. Il ne daigna pas les regarder, & ſe contenta de dire tout en écrivant, *ceſſez de faire les fous*. C'eſt, dit Lucien, qu'il étoit fortement perſuadé que l'ame mouroit avec le corps, & que tout ce qu'on dit des ſpectres & des ſantômes, & du retour des eſprits, eſt par conſéquent une chimere. Perſonne preſque n'a ouï parler de Democrite, ſans apprendre qu'Hippocrate fut appellé pour le guérir. De fort bons Critiques ſont perſuadés que les Lettres qu'on voit ſur cela parmi celles d'Hippocrate ſont ſuppoſées: mais on ne ſauroit douter que cette fiction ne ſoit fort ancienne. On a donc feint il y a long-temps que les Abdérites écrivirent à Hippocrate, pour le prier de venir voir Democrite. Ils craignoient qu'il ne devînt tout-à-fait fou, & que ſon grand ſavoir ne le démontât entiérement; & ils regardoient cela comme un grand malheur public. Ils le voyoient ne ſe ſoucier de rien, rire de tout, dire que l'air étoit plein d'images, chercher ce que diſent les oiſeaux, ſe vanter qu'il faiſoit de tems en tems un voyage dans l'eſpace immenſe des choſes. Il paroit par une de ces Lettres d'Hippocrate, que l'amour de la ſolitude avoit expoſé Democrite aux mauvais bruits qui couroient de lui. Au reſte, la ſuppoſition de ces Lettres ne m'empêcheroit pas de croire, qu'Hippocrate fut appellé par les Abdérites, & qu'en un mot celui qui forgea ces Lettres, s'appuya ſur des faits autoriſés par un aſſez bonne tradition. Mais voici quelque choſe de plus fort. Mr. Drelincourt, Profeſſeur en Médecine à Leyde, un des plus ſavans hommes de notre ſiecle, m'a aſſûré, qu'il n'y a point lieu de douter que les Lettres qui concernent Democrite, parmi celles d'Hippocrate, ne ſoient légitimes: c'eſt le ſentiment ordinaire des Médecins, dit-il.

(*g*) *J'ai lu dans quelques Modernes, que ſa longue vie fut une ſuite de ſa chaſteté.*] Un Auteur, que j'ai déjà réfuté, aſſûre que Democrite qui fut redevable d'une vie de plus de cent ans au miel, & à ſon exacte continence, déteſtoit l'œuvre de l'amour comme une choſe qui faiſoit ſortir un homme d'un homme. On cite Pline au livre XXVIII chapitre VI; mais vous n'y trouvez pas un mot, ni de la vertu du miel, ni de celle de la continence, par rapport à la longue vie de Democrite. A l'égard du miel, notre Auteur moderne eût pu trouver un garant, puiſqu'Athenée nous aſſûre que De-

Digitized by Google

de ſes véritables Ecrits, on ne peut nier qu'il ne ſe repût de chimeres à certains égards (*h*); car il faudroit croire qu'il avoit une recette qui pouvoit procurer

mocrite avoit toûjours fort aimé le miel, & qu'il avoit cru que pour conſerver ſa ſanté il falloit appliquer du miel aux parties intérieures, & de l'huile aux parties extérieures. Il ſemble même que ce Philoſophe eût promis la reſurrection aux cadavres qu'on auroit enſevelis dans du miel. Mais ſur l'autre chef je ne ſai point où notre Moderne trouveroit une caution. Permettons-lui de raiſonner, il ne viendra pas à ſon but: s'il dit que Democrite n'a blâmé le jeu d'amour, que parce qu'il s'étoit extrêmement bien trouvé de s'en abſtenir, il ſuppoſera un faux principe, puiſqu'il y a un très-grand nombre de gens qui conſeillent la chaſteté, parce qu'ils éprouvent les triſtes & fâcheuſes ſuites de l'incontinence. Un autre Moderne s'avance trop, quand il dit que Democrite recommandoit, & par des raiſons, & par ſon exemple, de ne s'approcher du ſexe que rarement. Il cite Pline & le chapitre IV du III livre de Rodericus à Caſtro *de Natura Mulierum*. Il ne dit point quel endroit de Pline il faut conſulter: mais il a égard ſans doute aux paroles que j'ai citées du chapitre VI du livre XXVII, paroles, où l'on ne trouve nullement que Democrite ſe ſoit donné en exemple. Roderic de Caſtro n'impute point à Democrite de s'être cité; & quand il le lui imputeroit, il ne pourroit être qu'un aveugle qui conduit un autre aveugle.

Je ne dis point ceci pour donner la moindre atteinte à la continence de Democrite: je veux ſeulement faire ſentir aux Auteurs modernes l'obligation où ils ſont de n'avancer rien qu'ils ne trouvent dans des témoins dignes de foi. Nous verrons ci-deſſous que Tertullien ne lui donne pas un bon témoignage ſur ce chapitre.

(*h*) *On ne peut nier qu'il ne ſe repût de chimeres à certains égards.*] Columelle a cité le Livre que Democrite avoit compoſé touchant les Antipathies. On y trouvoit que ſi une femme dans le tems de ſes ordinaires faiſoit trois fois le tour de chaque compartiment, à pieds nuds & les cheveux déliés, elle faiſoit mourir toutes les chenilles d'un jardin. Que peut-on dire qui ſente plus la ſuperſtition? Democrite diſoit auſſi, que pour faire confeſſer la vérité à une femme, il falloit lui appliquer ſur le cœur, quand elle dormoit, la langue d'une grenouille. Mais il falloit une langue qui eût été arrachée à une grenouille vivante, & il falloit l'avoir arrachée ſans tenir la grenouille par un autre endroit. Il falloit de plus remettre dans l'eau la grenouille. Si l'on veut ſavoir quel jugement faiſoit Pline de cette pratique, on n'a qu'à le conſulter à l'endroit où il rapporte une vertu toute ſemblable que l'on attribuoit au cœur du hibou. On prétendoit que le mettant ſur le teton gauche d'une femme endormie, on lui faiſoit dire tous ſes ſecrets. Pline appelle cela une hablerie de Magicien: il faiſoit ſans doute le même jugement du Conte de Democrite; il le mettoit au nombre de ces hableries; car immédiatement après il remarque que les Magiciens ajoûtent quelques autres choſes, qui ſeroient, ſi elles étoient véritables, que les grenouilles ſeroient plus utiles au genre humain que les Loix. Les grenouilles fourniroient un expédient immanquable pour faire ceſſer la galanterie parmi les femmes. Les paroles de Pline n'ont pas aſſez de clarté, ni à l'égard de l'application du remede, ni à l'égard d'une circonſtance notable. Il ne dit pas ſi l'expédient prevenoit le cocuage, ou ſi ſeulement il empêchoit la perſévérance de la femme dans l'adultere. Ce n'eſt point là une diſtinction de Logique; la choſe eſt de conſéquence: il y falloit peſer tous les termes, & fuir juſ-

Digitized by Google

rer l'intelligence du chant des oiſeaux. Il faudroit auſſi croire qu'il étoit fort adonné à la Magie (*i*); je veux dire à la Magie qui eſt fondée ſur un pacte avec le Demon.

qu'aux moindres ambiguités. Il les falloit fuir auſſi quant à la maniere d'appliquer l'expédient.

Voici d'autres rêveries de Democrite. Il diſoit qu'en mêlant enſemble le ſang de quelques oiſeaux, dont il marquoit le nom, on faiſoit naître un ſerpent qui avoit une propriété ſi admirable, que quiconque le mangeoit pouvoit entendre ce que les oiſeaux s'entre-diſent. Pline a raiſon de ſe mocquer de cette chimere. Puis-qu'il le trouve ſi crédule, qu'il ſe croit en droit de l'inſulter, & de s'applaudir de ce qu'il n'adopte pas de telles fadaiſes, il faut ſans doute que les Contes de Democrite fuſſent bien étranges. Le Livre que ce Philoſophe avoit compoſé touchant le Cameleon, étoit, je penſe, l'un des meilleurs magaſins de ſon extrême crédulité.

Pline eſt louable de n'avoir rapporté les prétendues vertus occultes du Cameleon, qu'afin de les décrier & de s'en mocquer: mais il ſeroit encore plus digne de louange, s'il avoit gardé pour Democrite une partie de ſon incrédulité; je veux dire s'il n'eût pas cru trop légérement que ce Philoſophe fût l'Auteur de cet Ouvrage, & de pluſieurs autres qui couroient injuſtement ſous ſon nom. La penſée d'Aulugelle me paroît fort raiſonnable, que ce n'eſt point Democrite qui eſt l'Auteur de ces Contes touchant le caméléon & touchant l'intelligence du chant des oiſeaux: mais que certains charlatans s'étoient couverts de l'autorité de ce fameux Philoſophe. On ne peut que faire ce jugement, quand on ſe ſouvient du caractere que Lucien lui a donné. Il met Democrite, Epicure, Metrodore, dans la claſſe de ces eſprits forts, qui ont une ame de diamant contre ceux qui leur veulent perſuader les prodiges. A ſon compte, Democrite demeure toûjours perſuadé que les faiſeurs de miracles ne font rien que par artifice: il cherche la maniere dont ils trompent, & s'il ne peut la trouver, il ne laiſſe pas de croire qu'il n'y a là que de l'impoſture.

(*i*) *Il faudroit croire qu'il étoit fort adonné à la Magie.*] Cela ne s'accorde nullement avec les idées de Lucien qui viennent d'être alléguées. Pline nous apprend 1, que les partiſans de Democrite ont toujours nié qu'il eût fait les Livres magiques qu'on lui imputoit; 2, mais que cette attribution étoit pourtant bien fondée.

Avant que de paſſer outre, je m'arrêterai un peu ſur le Titre d'un Ouvrage que Pline lui impute. Monſieur Saumaiſe a trouvé heureuſement que ce Livre ne devoit pas être intitulé, *Chirocineta*, comme le ſuppoſoit Pline; il a donc corrigé ce mot qui étoit dans les Editions de Pline, & montré qu'il falloit mettre à la place *Chirocmeta*. Il a corrigé en même tems un Paſſage de Vitruve, où il eſt parlé du même Ouvrage de Démocrite. Toute la Critique de Caſaubon n'étoit allée qu'à conjecturer qu'on pourroit peut-être guérir le mal de Diogene Laërce par le *Chirocineta* de Pline. Mais c'eût été chaſſer un mal par un autre mal. Ceux qui ont cru qu'il falloit laiſſer dans Pline le mot de *Chirocineta* l'ont expliqué ſelon leur caprice: les uns ont dit que ce Titre ſignifioit que l'Ouvrage devoit être manié ſouvent, d'autres ont cru que ce Livre fut ainſi intitulé, *Pource qu'il le falloit manier avec la main en grandes ceremonies.* Heſychius confirme merveilleuſement les corrections de Saumaiſe: car il nous apprend que les Critiques mettoient un morceau de cire ſur les endroits d'un Ouvrage qui leur paroiſſoient obſcurs, & dignes d'être plus amplement examinés. Il reſte une puiſſante Objection. Si le *Chirocineta* de Democrite étoit un Ouvrage

Digitized by Google

mon. Je ne penſe pas qu'il ait été aſſez viſionnaire pour s'être

où il avoit mis ſon cachet ſur toutes les choſes dont il parloit par expérience, d'où vient qu'il étoit rempli de tant de fables, & de contes ridicules & ſuperſtitieux ? Pline ne ſe contente pas de le caractériſer en général : il en cite pluſieurs choſes qui ſentent la Magie noire.

Je trouve de l'embarras dans tout ceci, & je ne vois point de meilleur expédient que le NON LIQUET, ou l'ἐπέχω des Sceptiques. Il ſe pourroit faire que Democrite, ſans trop examiner les conſéquences de ſon Syſtême, eût eſpéré de découvrir pluſieurs qualités occultes, & l'art de faire mille choſes extraordinaires par le moyen de la Magie. Cela étant une fois poſé, nous pouvons nous figurer qu'il a lu avidement tous les Livres de Magie, & qu'il a compilé les prétendues merveilles qu'il y a vues, & celles qu'il pouvoit apprendre de vive voix. Il a pu faire des expériences ſurprenantes de la vertu de certaines herbes, & marquer de ſon cachet la page de ſon *Chirocmeta* dans laquelle il expoſoit ſes expériences. Ce Livre a pu être intitulé de la ſorte ; quoique la plupart des choſes qu'il contenoit ne fuſſent pas approuvées du ſceau de l'Auteur ; & ainſi rien n'empêche que Pline n'y ait trouvé bien des fables. Voilà un parti à prendre. Ce n'eſt pas celui qui me paroît le meilleur. J'aimerois mieux dire que Democrite n'a point compoſé les Ecrits ſuperſtitieux, fabuleux, magiques, qui ont couru ſous ſon nom. Diogene Laërce ayant donné une longue Liſte des Ouvrages de ce Philoſophe, ajoute qu'on lui en attribuoit fauſſement d'autres. Columelle le reconnoît nommément à l'égard d'un certain Livre dont le véritable Auteur s'appelloit *Dolus Mendeſius*. Il ſemble que Suidas ne donne qu'un petit nombre de Livres pour de véritables Ouvrages de Democrite. Nous avons vu ci-deſſus la plainte que fait Aulugelle. Enfin, on peut dire que ſi Diogene Laërce n'en a pas rejetté davantage, cela prouve ſeulement qu'il y avoit eu des Fauſſaires, qui peu après que Democrite fut mort publiérent divers Ecrits ſous ſon nom : on les prit pour des enfans légitimes, les ſiecles ſuivants ſe conformérent à cet avis ; il n'en fallut pas davantage à Pline & à Diogene Laërce pour recevoir ces Ouvrages comme de vraies productions de Democrite. Et ce qui fit qu'on fut aiſément trompé au commencement, c'eſt que l'exceſſive curioſité de ce Philoſophe, ſon amour pour la ſolitude, ſon application aux expériences, le ſuccès de quelques-unes de ſes prédictions, perſuadoient ſans peine qu'il avoit laiſſé par écrit tous les ſecrets, toutes les remarques que l'on voyoit dans les Livres qui parurent ſous ſon nom.

Petrone témoigne que Democrite paſſa ſa vie à faire des expériences ſur les végétaux & les minéraux. On dit qu'ayant prévu que l'année ſeroit mauvaiſe pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immenſe, dont néanmoins il ne voulut pas profiter : il ſe contenta de faire connoître qu'il ne tenoit qu'à lui d'être riche. On s'étonnoit qu'un homme, qui n'avoit jamais paru ſe ſoucier que de ſes études, ſe mît tout d'un coup dans le trafic : qui doute que quand on en eut appris la raiſon, pluſieurs ne l'ayent regardé comme un Magicien ? D'autres le crurent digne des honneurs divins. Une autre fois il pria ſon frere d'employer uniquement ſes moiſſonneurs à tranſporter dans la grange le blé qu'ils avoient coupé. Il prévit un furieux orage, qui arriva bientôt après. J'ai ouï dire qu'un Gentil-homme de Normandie, ayant connu par le barometre qu'il pleuvroit bientôt, fit ſerrer ſon foin pendant qu'il faiſoit un très-beau temps. Cela fit dire aux villageois d'alentour qu'il avoit commerce avec le Diable, puiſqu'il devinoit ſi à propos pour ſon intérêt le changement des ſaiſons. Etoit-

Digitized by Google

s'être crevé les yeux (*k*), comme quelques-uns l'ont dit. La

on moins téméraire à juger mal du prochain au ſiecle de Democrite? Les ſecrets de la nature n'étoient-ils pas alors entre les mains de moins de gens ſans comparaiſon qu'aujourd'hui? Democrite étoit donc plus expoſé aux ſoupçons magiques qu'il ne le ſeroit préſentement.

Je dirai par occaſion qu'il me ſemble que Mr. de Saumaiſe réfute aſſez mal Solin, touchant les combats de Democrite contre les Mages. Solin prétend que ce Philoſophe ſe ſervit utilement contre eux de la pierre *catochites*. Monſr. Saumaiſe oppoſe à Solin divers Paſſages de Pline, qui, comme on l'a vu dans cette Remarque, témoignent que Democrite s'attachoit beaucoup aux Magiciens. Mais qui a dit à Saumaiſe que l'émulation n'a point lieu parmi ces gens-là? N'eſt-il pas très-vraiſſemblable qu'ils ſont aſſaut de réputation? Cela n'eſt-il pas confirmé par nos Ecrivains Demonographes? Ne nous diſent-ils pas qu'il y a des Magiciens qui peuvent défaire ce que ſont les autres? Il eſt apparent que Janes & Mambres qui réſiſtérent à Moyſe, le prenoient pour un Magicien. Ainſi Democrite auroit pu pendant un aſſez long temps être l'humble Sectateur des Magiciens, & puis lorſqu'il crut en ſavoir autant ou plus que les autres, contrequarrer ceux qu'il rencontroit, afin d'élever ſa réputation au deſſus d'eux.

(*k*) *Je ne penſe pas qu'il ait été aſſez viſionnaire pour s'être crevé les yeux.*] Pluſieurs Auteurs rapportent cette ſottiſe. La raiſon la plus ordinaire que l'on donne pourquoi il en uſa de la ſorte, eſt qu'il eſpéra de méditer plus profondément, lors que les objets de la vue ne feroient point diverſion aux forces intellectuelles de ſon ame. Ne lui ſuffiſoit-il pas de s'enfermer dans un lieu obſcur, ou de n'ouvrir pas les yeux pendant les heures de méditation? Laberius, dans une Piece de Théatre, feignit que ce Philoſophe s'aveugla, afin que la proſpérité des méchans ne lui frappât plus la vue: Laberius, dis-je, feignit cela ſans autre raiſon, ſi ce n'eſt que cette Hypotheſe lui étoit commode pour ſoutenir le perſonnage qu'il avoit en main. Il expliqua même comment Democrite s'étoit aveuglé; ce fut, diſoit-il, en s'expoſant à la lumiere qu'un bouclier lui réfléchiſſoit. Plutarque avoit ouï dire que Democrite s'étoit ſervi de miroirs brûlans, ſur leſquels il attacha fixement la vue, & cela afin de s'ôter un obſtacle de méditation. Il rejette ce Conte comme une Fable. L'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, ayant rapporté la cauſe qui, ſelon Laberius, obligea ce Philoſophe à s'aveugler, ajoûte: „D'autres diſent „qu'il s'aveugla pour méditer avec „moins de diſtraction. Cela eſt plus „vraiſſemblable, quoique peut-être „auſſi faux; car quelle apparence „que Democrite qui rioit de toutes „choſes, ſe fît une cauſe de chagrin „de la proſpérité d'un mal-honnête „homme? Ce devoit être une fête „& un régale pour un Philoſophe „comme lui, qui ne cherchoit qu'à „tourner le monde en ridicule." Il ſe pouvoit repaître par-là d'un triomphe imaginaire ſur la Religion. Tertullien allégue une autre raiſon de la conduite de ce Philoſophe. Il prétend que Democrite ne pouvoit ni regarder une femme ſans en ſouhaiter la jouïſſance, ni manquer d'en jouïr, ſans ſe chagriner & ſe dépiter. Il n'y eut donc point de meilleur remede contre cette perſécution, que de ſe priver de la vue. Tertullien tire de là pour les vrais fidéles un grand ſujet de triomphe ſur les Sages du Paganiſme. C'eſt un triomphe bien imaginaire; car ce que l'on ſait de plus certain touchant Democrite renverſe de fond en comble la ſuppoſition de Tertullien. C'étoit un homme détaché des ſens, un méditatif, qui mépriſoit les honneurs & les richeſſes, & qui voyagea juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans. On ne s'aviſe guere d'entreprendre de grands voyages

Digitized by Google

La maniere dont il conſola Darius eſt aſſez ingénieuſe (*l*). Il eſt excuſable de s'être mocqué de toute la vie humaine (*m*): il valoit mieux faire cela que d'imiter Heraclite, qui pleuroit éternellement. Il a été le précurſeur d'Epicure (*n*); car le Syſtême de ce dernier ne differe de celui de Democrite qu'en vertu de quelques réparations. C'eſt encore Democrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des ſens; car outre qu'il avoit accoutumé de dire que la Vérité étoit cachée au fond d'un puits

quand on eſt aveugle; & ſi ceux qui ont paſſé l'âge de quatre-vingts ans, avoient beſoin de s'aveugler, ce ne ſeroit pas à cauſe que la vue des femmes allume en eux le feu de l'amour. Un deſir ſuivi du regret de ne jouïr pas, ne ſe guérit point par la privation de la vue: l'impudicité du cœur a beſoin d'un autre remede. Clement d'Alexandrie dit une choſe qui à la bien prendre réfute invinciblement Tertullien; je l'ai rapportée dans le corps de cet Article à la fin.

(*l*) *La maniere dont il conſola Darius eſt aſſez ingénieuſe.*] Je ne la rapporte point; on la peut lire dans Mr. Moréri, & dans un Auteur dont les Livres ſe trouvent partout. Ce dernier l'a un peu brodée. Comme il ne cite perſonne, je ſuppléerai ce défaut. Je dis donc qu'on ne trouve cette hiſtoriette que dans une Lettre de l'Empereur Julien.

(*m*) *Il eſt excuſable de s'être mocqué de toute la vie humaine.*] Voyez là-deſſus Montagne, cité par l'Auteur des Nouvelles Lettres contre l'Ex-Jéſuite Maimbourg.

(*n*) *Il a été le précurſeur d'Epicure.*] Je ne ſaurois approuver ceux qui diſent que le peu d'innovations que l'on vit dans le Syſtême de Democrite, après qu'il eut été adopté par Epicure, ſont autant de dépravations. Mais j'avoue qu'Epicure n'y ajoûta pas beaucoup de choſes, & qu'il en gâta quelques-unes. Il ſe fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Democrite, & en le traitant de rêveur, ou de donneur de billeveſées.

(*o*) *Il n'étoit rien moins qu'Orthodoxe touchant la nature divine.*] S'il avoit ſeulement dogmatiſé que Dieu étoit un Eſprit placé dans une ſphere de feu, & l'ame du monde, il ſeroit cent fois moins intolérable qu'il ne l'eſt: mais je trouve d'autres dogmes bien plus dangereux qui lui ſont attribués dans les Livres de Ciceron. Ils ſont tels qu'on peut aſſûrer que quiconque les embraſſe eſt véritablement dans le cas de celui qui dit,

O Jupiter, car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom.

Car la nature que Democrite appelloit Dieu n'avoit ni l'unité, ni l'éternité, ni l'immutabilité, ni les autres attributs qui ſont eſſentiels à la nature divine. Il prodiguoit le nom de Dieu aux images & aux idées des objets, & à l'acte de notre entendement par lequel nous connoiſſons les objets. J'oſe bien dire que cette erreur, quelque groſſiere qu'elle ſoit, ne ſera jamais celle d'un petit eſprit: & qu'il n'y a que de grands génies qui ſoient capables de la produire. Je ne ſai ſi jamais perſonne a pris garde que le ſentiment de l'un des plus ſublimes eſprits de ce ſiecle, *que nous voyons toutes choſes dans l'Etre infini, dans Dieu*, n'eſt qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Democrite. Prenez bien

Digitized by Google

puits, il ſoutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reſte ne conſiſtoit qu'en opinion. C'eſt ce que les Cartéſiens diſent aujourd'hui touchant les qualités corporelles, la couleur, l'odeur, le ſon, la ſaveur, le chaud, le froid; ce ne ſont, diſent-ils, que des modifications de l'ame. Democrite n'étoit rien moins qu'Orthodoxe touchant la nature divine (*o*), & il croyoit que notre derniere fin eſt la tranquilité de l'eſprit. Platon le haïſſoit; & peu s'en fallut qu'il ne brûlât tous les Livres de Democrite (*p*). Cela

garde que Democrite enſeignoit que les images des objets, ces images, dis-je, qui ſe répandent à la ronde, ou qui ſe tournent de tous côtés pour ſe préſenter à nos ſens, ſont des emanations de Dieu, & ſont elles-mêmes un Dieu; & que l'idée actuelle de notre ame, eſt un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette penſée à dire que nos idées ſont en Dieu, comme le P. Mallebranche le dit, & qu'elles ne peuvent être une modification d'un eſprit créé? Ne s'enſuit-il pas de-là que nos idées ſont Dieu lui-même? Or nos idées & notre ſcience peuvent paſſer facilement pour la même choſe. Ciceron fera dire tant qu'il lui plaira par l'un de ſes perſonnages, que ces penſées de Democrite ſont dignes d'un Abdéritain; c'eſt-à-dire, d'un ſot & d'un fou: je ſuis ſûr qu'un petit eſprit ne les formera jamais. Pour les former, il faut comprendre toute l'étendue de pouvoir, qui convient à une nature capable de peindre dans notre eſprit les images des objets. Les eſpeces intentionelles des Scholaſtiques ſont la honte des Péripatéticiens: il faut être je ne ſai quoi pour ſe pouvoir perſuader qu'un arbre produit ſon image dans toutes les parties de l'air à la ronde, juſques au cerveau d'une infinité de ſpectateurs. La cauſe qui produit toutes ces images eſt bien autre choſe qu'un arbre. Cherchez-la tant qu'il vous plaira, ſi vous la trouvez au deçà de l'Etre infini, c'eſt ſigne que vous n'entendez pas bien cette matiere. Je ne diſconviens pas qu'au fond ces dogmes de Democrite ne ſoient très-abſurdes. St. Auguſtin les a réfutés ſolidement, & nous a montré une différence entre Democrite & Epicure, de laquelle peu d'Auteurs parlent. Il obſerve que ſelon Democrite il y avoit dans les atomes, ou une vertu animée & ſpirituelle, qui faiſoit que les images des objets participoient à la nature divine, ou du moins une ame capable de nous faire du bien & du mal: mais Epicure ne reconnoiſſoit que la nature d'atome ou de corpuſcule dans ſes principes. Je ne ſai ſi St. Auguſtin a bien entendu le Texte de Ciceron qu'il paraphraſe. Il ſeroit excuſable de ne l'avoir pas entendu; car Ciceron ne s'eſt pas trop clairement expliqué.

(*p*) *Peu s'en fallut que* Platon *ne brûlât tous les Livres de Democrite.*] Il les ramaſſa diligemment, & il les alloit jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſentérent que cela ne ſerviroit de rien, à cauſe que pluſieurs perſonnes s'en étoient déjà pourvues. La haine de Platon envers Democrite a paru en ce qu'ayant fait mention de preſque tous les anciens Philoſophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agiſſoit de le contredire. Diogene Laërce qui dit cela ajoute que ce fut une politique bien entendue, puiſque c'étoit empêcher qu'on ne s'appercût que Platon contrediſoit le plus excellent des Philoſophes. L'Hiſtorien eût apparemment mieux frap-

Digitized by Google

Cela, ce me ſemble, faiſoit moins de tort que d'honneur à ce dernier. Le Syſtême des atomes n'eſt pas à beaucoup près auſſi abſurde que le Spinozisme (*q*): mais c'eſt une choſe aſſez plaiſante que de dire avec Monſr. Moréri, que ſelon Democrite les atomes étoient *infinis en grandeur*; car au contraire ils étoient d'une petiteſſe inimaginable. Nous dirons dans la Remarque [*k*] qu'il a couru ſous ſon nom pluſieurs Livres qui n'étoient pas de lui. Nous verrions ſans doute plus clair ſur cette matiere, ſi nous avions le Traité de Callimachus, ou le Traité de Thraſyllus touchant ſes Ouvrages. Je ne ſai ſi le Sieur Pierre Borel, qui avoit promis trois Volumes in folio, *de Vita & Philoſophia Democriti*,

pé au but, s'il ſe fût ſervi de la penſée que Mr. Salo employa en faiſant l'Extrait d'un Livre. On trouve à redire, dit-il, *que ce Cardinal témoigne que ſon principal deſſein eſt de faire voir toutes les fautes qui ſe trouvent dans Fra-Paolo, & de ce qu'il nomme cet Auteur preſque dans tous les chapitres de ſon Livre. On dit que Baronius en a uſé avec beaucoup plus d'adreſſe. Parce que bien qu'il eût entrepris ſes Annales pour combattre les Héréſies & les fauſſetés des Centuriateurs de Magdebourg: neantmoins, il s'eſt bien donné de garde de les contredire viſiblement dans ſon Livre: mais il a fait ſon Hiſtoire purement & ſimplement, ſans les nommer que ſous le nom général d'Hérétiques & de Novateurs. Et la raiſon qui l'a obligé d'en uſer de la ſorte, eſt qu'il a jugé que le moins qu'on en pourroit parler, ſeroit le mieux; de crainte d'exciter la curioſité du monde, & de faire venir l'envie de voir un Livre, dont la lecture eſt toujours dangereuſe: au-lieu que de la maniere qu'en a uſé le Cardinal Palavicini, on ne peut lire ſon Livre ni le comprendre, qu'on ne liſe celui de Fra-Paolo. Et alors il y a danger, comme cette Hiſtoire eſt très-bien faite, qu'on ne la préfere à celle de ce Cardinal, qui peut être plus vraiſemblable.* L'inconvénient que Baronius voulut éviter eſt, ce me ſemble, le même que celui dont Platon ſe voulut donner de garde. Voilà toute la fineſſe. Diogene Laërce ne connoiſſoit guere les ruſes de la Guerre des Auteurs, puiſqu'il n'a point mis la main ſur celle-ci en parlant de la conduite de Platon. On a voulu dire qu'Ariſtote fit réellement ce que Platon avoit eu deſſein de faire; & qu'afin d'être le ſeul Philoſophe dont la poſtérité eût connoiſſance, & pour ſe pouvoir emparer impunément des tréſors de ceux qui avoient philoſophé avant lui, il brûla tous leurs Ecrits. Un Profeſſeur de Pavie débite cela comme un fait certain, & prétend que Pline en parle d'une maniere intelligible. Les Juifs content ſotement qu'Ariſtote ayant appris toute ſa Philoſophie dans les Livres de Salomon, trouvés à Jéruſalem lorſqu'Alexandre ſe rendit maître de cette Ville, les brûla *pour ſe faire honneur de la ſageſſe qu'ils contenoient.*

(*q*) *Le Syſtême des atomes n'eſt pas .... auſſi abſurde que le Spinozisme.*] Car au moins les Atomiſtes reconnoiſſent une diſtinction réelle entre les choſes qui compoſent l'Univers; après quoi il n'eſt pas incompréhenſible que, pendant qu'il fait froid en un pays, il faſſe chaud en un autre; & que, pendant qu'un homme jouït d'une parfaite ſanté, un autre ſoit bien malade. Dans le Spinozisme, où tout l'univers n'eſt qu'une ſeule & unique ſubſtance, c'eſt une contradiction à quoi il ne manque rien; c'eſt, dis-je, une contradiction de cette nature, que de ſoutenir que Pierre eſt docte pendant que Guillaume eſt ignorant; & ainſi de toute ſorte d'attributs contraires qui ſe vérifient tout à la fois de pluſieurs per-

Digitized by Google

criti, auroit pu nous donner quelques éclairciſſemens. Si Elien a dit que Protagoras étoit fils de Democrite, il s'eſt trompé. Democrite n'approuvoit point qu'on ſe mariât, ou qu'on s'amusât à procréer des enfans. C'eſt s'engager, diſoit-il, à des ſoins trop importuns, & qui détournent d'une occupation plus néceſſaire. Voyez la Remarque [*l*] vers la fin. Il diſoit auſſi que le plaiſir de l'amour étoit une petite épilepſie (*r*).

Ce qu'on raconte du déplaiſir que lui cauſa ſa ſervante en lui apprenant une choſe dont il vouloit chercher une raiſon naturelle, eſt aſſez curieux (*s*).

DES-

ſonnes, les uns de celles-ci, les autres de celles-là. En ſuppoſant une infinité d'atomes réellement diſtincts les uns des autres, & doués tous eſſentiellement d'un principe actif, on conçoit l'action & la réaction, & les changemens continuels qui ſe remarquent dans la nature: mais où il n'y a qu'un ſeul principe, il ne peut point y avoir d'action & de réaction, ni de changement de ſcéne. Ainſi, en quittant le droit chemin, qui eſt le ſyſtême d'un Dieu créateur libre du Monde, il faut néceſſairement tomber dans la multiplicité des principes; il faut reconnoître entre eux des antipathies & des ſympathies, les ſuppoſer indépendans les uns des autres quant à l'exiſtence & à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entrenuire par l'action & la réaction. Ne demandez pas pourquoi en certaines rencontres l'effet de la réaction eſt plutôt ceci que cela; car on ne peut donner raiſon des propriétés d'une choſe, que lorſqu'elle a été faite librement par une cauſe qui a eu ſes raiſons & ſes motifs en la produiſant.

(*r*) *Il diſoit que le plaiſir de l'Amour étoit une petite épilepſie.*] C'eſt à Democrite que l'on donnoit cette penſée, ſi nous en croyons Galien. Clement d'Alexandrie a voulu dire la même choſe; car ſon Sophiſte d'Abdere n'eſt autre que Democrite: mais il n'a pas entendu le ſens de ce Philoſophe, puiſqu'il lui impute d'avoir enſeigné par-là que l'acte vénérien eſt un mal qu'on ne peut guérir. Aulugelle n'attribue point à Democrite, mais à Hippocrate, la définition de quoi il s'agit ici. Macrobe a copié mot à mot ſelon ſa coutume tout le paſſage d'Aulugelle; de ſorte que l'on n'a qu'un ſeul témoin pour l'attribution de cette penſée au grand Hippocrate. Ce témoin c'eſt Aulugelle: or l'autorité d'Aulugelle n'eſt point comparable à celle de Galien, ſur un fait comme celui-ci. Perſonne ne ſavoit mieux que Galien ſi Hippocrate avoit dit ou n'avoit pas dit une telle choſe: puis donc qu'il la donne à Democrite, c'eſt une ſorte préſomption qu'elle venoit de ce Philoſophe, & non pas du Médecin Hippocrate. Le ſavant homme que j'ai cité ci-deſſus m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'il ne doute point qu'Aulugelle ne ſe ſoit trompé. Sa raiſon eſt que ſur des matieres de Médecine, l'exactitude de Galien eſt beaucoup plus vraiſſemblable que l'exactitude d'Aulugelle. D'ailleurs, on ne trouve ces paroles dans aucun Livre d'Hippocrate; quoiqu'il ſoit vrai qu'il inſinue ce ſentiment en quelques endroits de ſes Oeuvres: & de plus nous voyons que Clement d'Alexandrie eſt conforme à Galien, & non pas à Aulugelle. Je vois auſſi que Mr. Menage ſe déclare pour Galien contre Aulugelle. Il cite Stobée qui attribue cette définition de l'acte vénérien non-ſeulement à Eryximaque, mais auſſi à Democrite.

(*s*) *Ce qu'on raconte du déplaiſir que lui cauſa ſa ſervante . . . eſt aſſez curieux.*] Je n'ai encore trouvé aucun

Digitized by Google

DES-BARREAUX (JACQUES DE VALLEE, SEIGNEUR) né à Paris l'an 1602 d'une Famille très-noble (*a*), a été un des beaux Eſprits du XVII ſiecle. Il fit ſes études chez les Jéſuites avec beaucoup de progrès; & parce qu'ils reconnurent que ſon eſprit étoit capable des plus grandes choſes, ils tâchérent de l'enrôler dans leur Compagnie: mais ni lui ni ſa Famille ne voulurent prêter l'oreille à cette propoſition. Il ne les aimoit point, & il ſe déchaînoit quelquefois contre eux agréablement. Les liaiſons qu'il eut avec Théophile (*b*) contribuérent ſans doute beaucoup à cela, comme auſſi au libertinage qui l'a rendu ſi fameux. Il étoit encore aſſez jeune, lorſque ſon pere le fit pourvoir d'une charge de Conſeiller au Parlement de Paris. Son bel eſprit y fut admiré, quoiqu'il

Moderne, qui ait cité pour cela un ancien Auteur: voici de qu'elle maniere Montagne rapporte la choſe. „Democritus, ayant mangé à ſa ta„ble des figues qui ſentoient le miel, „commença ſoudain à chercher en „ſon eſprit d'où leur venoit cette dou„ceur inuſitée, & pour s'en éclaircir, „s'alloit lever de table, pour voir „l'affiette du lieu où ces figues avoient „été cueillies; ſa chambriere ayant „entendu la cauſe de ce remuement, „luy dit en riant, qu'il ne ſe peinaſt „plus pour cela, car c'étoit qu'elle „les avoit miſes en un vaiſſeau „où il y avoit eu du miel. Il ſe dépi„ta dequoy elle luy avoit oſté l'oc„caſion de cette recherche, & déro„bé matiere à ſa curioſité. Va, luy „dit-il, tu m'as fait déplaiſir, je ne „lafferay pourtant d'en chercher la „cauſe, comme ſi elle étoit naturelle. „Et voiontiers n'eûſt failly de trouver „quelque raiſon vraie, à un effect „faux & ſuppoſé". Mr. Kuhnius rapporte le même Conte, ſans citer aucun Auteur. Il eut pu citer Plutarque.

(*a*) *Il étoit d'une Famille très-noble.*] Il étoit fils de JACQUES DE VALLEE Seigneur des-Barreaux, qui eſt mort Maître des Requêtes, & Préſident au grand Conſeil, & petit-fils de JACQUES DE VALLEE, Chevalier, Seigneur des-Barreaux, de Châteauneuf, & de Chenailles, Contrôleur Général des Finances, homme ſi conſidéré ſous le Regne de Henri trois, & au commencement du Regne ſuivant, qu'il eut beaucoup de part dans les Conſeils, & que le Roi tint ſouvent chez lui le Conſeil, & lui écrivit ſouvent de ſa propre main pour des affaires importantes. Mr. des-Barreaux qui fait la matiere de cet Article avoit pour couſin iſſu de germain Mr. de l'Aubespine-Châteauneuf Garde des Sceaux; & du côté de ſa mere il étoit couſin germain de la Comteſſe de Bouteville, & par conſéquent oncle à la mode de Bretagne du Maréchal du Luxembourg, & de la Ducheſſe de Mecklenbourg. Marie de Vallée ſa ſœur aînée n'a point laiſſé d'enfans de ſon mariage avec le Préſident Viole. Elizabeth de Vallée ſon autre ſœur fut mariée à Mſr. du Boulai-Favier Maître des Requêtes, qui a été Intendant en Normandie. De ce mariage ſortirent deux filles, dont l'une fut mariée à Monſr. Talon, & l'autre au Comte de Tillere & de Carouge.

(*b*) *Il eut des liaiſons avec Theophile.*] Il étoit fort beau garçon dans ſa jeuneſſe, & l'on prétend que Theophile en fut amoureux, & quelquefois même jaloux. Ce Poëte dit quelque part en parlant de lui, *Notre Vallée, qui fut autrefois le mien.* Il y a eu des gens qui ont voulu dire qu'il en avoit abuſé: mais des perſonnes qui ont connu inti-

Digitized by Google

qu'il n'ait jamais voulu y rapporter aucun procès (*c*). On verra dans les Remarques ce qui l'obligea à ſe défaire de cette charge (*d*). Comme il aimoit extrêmement ſes plaiſirs & la liberté, il ne s'eſtima pas fort malheureux de quitter la Robe. Il a fait quantité de Vers Latins & François, & de fort jolies chanſons; mais il n'a jamais rien publié: il ne ſongeoit qu'à la bonne chere & aux divertiſſemens. Il étoit admirable dans les entretiens de table, connu & aimé des plus grands Seigneurs & des plus honnêtes gens du Royaume. Il n'y avoit point de Province où il n'eût des amis particuliers, qu'il viſitoit fort ſouvent, & il ſe plaiſoit à changer de domicile ſelon les ſaiſons de l'année (*e*). Quatre ou cinq ans avant ſa mort il revint de tous ſes égaremens: il paya ſes

ment Monſr. Des-Barreaux aſſûrent qu'il a eu toujours en horreur le péché contre nature.

(*c*) *Son pere le fit pourvoir d'une charge de Conſeiller au Parlement: ... il n'a jamais voulu y rapporter aucun procès.*] Il diſoit que c'étoit une occupation ſordide, & indigne d'un homme d'eſprit, de s'attacher à des papiers de chicane, & de les déchiffrer. Il ſe chargea une fois d'être Rapporteur: le procès n'étoit pas de conſéquence, & ſe voyant preſſé par les parties, il les fit venir, & brûla le procès en leur préſence, & paya de ſon argent ce qui étoit demandé.

(*d*) ... *On verra dans les Remarques ce qui l'obligea à ſe défaire de cette charge.*] Ce fut, dit-on, une amourette du Cardinal de Richelieu pour la fameuſe Marion de Lorme, coiffée de notre Mr. Des-Barreaux. Je m'en vais vous alléguer mon Auteur. „Le „Cardinal vit Marion de Lorme ſans „en être vu, & la trouva mille fois „plus belle qu'il ne ſe l'étoit imagi„né. Il voulut ſavoir ſi S. Mars en „étoit aimé, & il donna la commiſ„ſion à Bois-robert de le découvrir. „Cet Abbé ne tarda gueres de don„ner à Son Eminence l'éclairciſſement „qu'elle ſouhaitoit, & il lui apprit „que dans les complaiſances que Ma„rion de Lorme avoit pour le Favori „du Roi, la vanité y avoit plus de „part que l'amour; & que toute la „tendreſſe de cette fille étoit pour „des-Barreaux, Conſeiller au Parle„ment, jeune homme, bien fait de „ſa perſonne, d'un eſprit vif, & d'u„ne converſation enjouée, mais dé„bauché & impie au dernier point. „Le Cardinal fit propoſer à des-Bar„reaux, par Bois-robert que s'il vou„loit lui céder ſa Maîtreſſe, & l'en„gager à répondre à ſa bonne volon„té, on auroit tant de reconnoiſſance „pour ce ſacrifice, qu'on feroit pour „ſa fortune tout ce qu'il pourroit de„ſirer. Bois-robert s'acquitta de ſa „commiſſion avec beaucoup d'adreſſe: „mais des-Barreaux ne répondit à „cette ouverture qu'en plaiſantant, & „feignant toujours de croire le Cardi„nal incapable d'une telle foibleſſe. „Ce Miniſtre en fut ſi irrité qu'il per„ſécuta des-Barreaux tant qu'il vé„cut, & l'obligea à ſe défaire de ſa „charge, & à ſortir du Royaume".

Celui qui nous a fourni des Mémoires touchant Monſr. des-Barreaux, nous avoit promis la réfutation de ce paſſage des Galanteries des Rois de France: mais une longue maladie l'a empêché de nous envoyer cela.

(*e*) *Il ſe plaiſoit à changer de domicile ſelon les ſaiſons de l'année.*] Il alloit chercher les bons fruits & les bons vins dans les climats où ils excelloient. Mais principalement il alloit chercher le ſoleil ſur les côtes de Provence pendant l'hiver. Il paſſoit à Marſeille les trois mois de la vilaine ſaiſon. La maiſon qu'il appelloit ſa

Digitized by Google

ſes dettes; il abandonna à ſes ſœurs tout ce qui lui reſtoit de bien, moyennant une penſion viagere de quatre mille livres; & ſe retira à Châlons ſur Saone, le meilleur air, diſoit-il, & le plus pur qui fût en France. Il y loua une petite maiſon, où il étoit viſité des honnêtes gens, & ſurtout

favorite étoit dans le Languedoc: c'étoit celle du Comte de Clermont de Lodeve, où il diſoit que la bonne chere & la liberté étoient dans leur trône. Il avoit en Anjou la Maiſon du Lude, où étoit autrefois l'abord des plus beaux eſprits & des plus honnêtes gens. Il alla voir quelquefois Mr. de Balzac ſur les bords de la Charante; mais où il a le plus réſidé, c'eſt à Chenailles ſur la Loire, maiſon agréable, & autrefois de plaiſir & de bonne chere. Elle appartenoit à l'un de ſes oncles, & puis à Mr. de Chenailles ſon couſin germain, Conſeiller au Parlement de Paris. Il faut que j'ajoute que les plaiſirs de l'eſprit étoient quelquefois le ſujet de ſes voyages, comme quand il vint exprès en Hollande pour y voir Mr. des Cartes ſon ami, & pour profiter des inſtructions de ce grand génie.

(*f*) *Il avoit fait un Sonnet dévot . . . qui eſt connu de tout le monde*] Je ne laiſſerai pas de le mettre ici tout du long.

Grand Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité;
Toûjours tu prends plaiſir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera ſans choquer ta juſtice.
Ouy, Mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice:
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité;
Et ta clémence même attend que je périſſe.
Contente ton deſir, puiſqu'il t'eſt glorieux;
Offenſe toy des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il eſt temps, rends moi guerre pour guerre:
J'adore en périſſant la raiſon qui t'aigrit:
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du ſang de JESUS-CHRIST?

L'Auteur de l'Art de parler trouve ce Sonnet *admirable*. Il l'a inſéré dans ſon Livre comme un exemple de la figure que les Rhéteurs nomment *epiſtrophe* ou *conſentement*. On trouve ce Sonnet dans une Lettre de Mr. Bourſault. Le Titre de cette Lettre marque qu'elle fut écrite *à Monſieur Des-Barreaux qui ne croyoit en Dieu que lorſqu'il étoit malade*. L'Auteur lui parle de *la mort d'une malheureuſe femme qui étoit l'opprobre de ſon ſexe, & qui laiſſa des enfans qui étoient les héritiers de ſon infamie*. Il prétend que par cette mort Dieu avoit *briſé les obſtacles qui empêchoient* Des-Barreaux *de s'approcher de lui*. Concluons de-là que cette femme avoit été la maîtreſſe de ce Libertin. On ajoute qu'on *ne doute point que des mauvais exemples* qu'ils s'étoient *mutuellement prêtés, elle n'eût retenu* de lui *celui de croire en Dieu* dans la maladie. On lui repréſente ce que la miſericorde de Dieu avoit fait ſouvent pour lui. *Ne fut-ce pas cette miſericorde*, lui dit-on, *qui pour vous retirer des égaremens où vous étiez, vous envoya la derniere maladie que vous eûtes: où touché de la grandeur de vos péchez, vous fiſtes ce Sonnet, qui vous a acquis autant de gloire qu'il vous cauſera un jour de confuſion, d'avoir été aſſez habile pour ſi bien penſer, & aſſez malheureux pour ſi mal vivre? . . . . Laiſſons pour un moment le Chrétien, & ne parlons que de l'honnête homme. Dites moy, je vous prie, ſi un homme qui auroit dit à un autre ce que vous dites à Dieu, & qui lui manqueroit auſſi indignement de parole que vous luy en manquez, ſeroit honnête homme? . . . . . Qu'allez-vous faire, avec la mort qui marche à deux pas de vous, aujourd'hui aux Capucins, & demain aux Minimes? qu'y chercher ce que vous devriez fuir,*

Digitized by Google

tout de Monſieur l'Evêque, qui lui a rendu un bon témoignage. Il y mourut en bon Chrétien l'an 1674. Il avoit fait un Sonnet dévot deux ou trois ans avant ſa mort, qui eſt connu de tout le monde (*f*), & qui eſt très-beau. Ni ſes parens, ni ſes amis, ne ſauroient disconvenir de ſon grand libertinage, *& ſi je l'oſe dire, inſulter Dieu où les autres le vont adorer?* On lui envoye la Fable du Faucon malade: on lui ſoutient que *s'il y a quelque choſe au Monde de plus extravagant que de ne pas croire en Dieu, c'eſt d'avoir la foibleſſe de l'invoquer ſans y croire: Et comme il n'eſt pas plus Dieu quand nous nous portons mal que quand nous nous portons bien, il n'y a ni plus ni moins de raiſon à le croire dans un temps que dans un autre.* On ſuppoſe que ce fut la réponſe de la mére du Faucon; & l'on déclare qu'*on ne ſait qu'Eſope capable d'inſpirer une réponſe auſſi judicieuſe que* celle-là: enfin, on exhorte très-vivement Mr. Des-Barreaux à ne point laſſer la miſéricorde de Dieu. Je n'ai point trouvé cette Fable parmi celles qui ſont attribuées immédiatement à Eſope dans l'Edition de Nevelet: mais je l'ai trouvée parmi celles qu'un Anonyme a miſes en Vers Latins, & qu'il a données comme originaires d'Eſope. Je n'y ai vu aucune trace de la penſée que Mr. Bourſault débite, & qu'il croit que le ſeul Eſope eſt capable d'inſpirer. Cela ſoit dit en paſſant.

Il a raiſon de dire que ce ſeroit la derniere extravagance d'adreſſer des prieres à une Divinité qu'on ne croiroit point: mais je ne ſai ſi Des-Barreaux a jamais fait cette folie. St. Paul ſemble ſuppoſer qu'une telle extravagance ne ſe trouve point parmi les hommes: *Comment invoqueront-ils*, dit-il, *celui auquel ils n'ont point cru?* Il me paroît aſſez poſſible que ceux qui n'ont rien determiné poſitivement, ni ſur l'exiſtence, ni ſur la non-exiſtence de Dieu, lui faſſent des vœux & des prieres à la vue d'un grand péril. Or c'eſt l'état de preſque tous les incrédules. Ils doutent s'il y a un Dieu, ils ne connoiſſent pas clairement ſon exiſtence: mais auſſi ils ne connoiſſent pas clairement qu'il n'exiſte point. Mr l'Evêque de Tournai commence par cette penſée ſes Réflexions ſur la Religion. Il eſt naturel que de telles gens aux approches de la mort prennent le parti le plus ſûr, & qu'ils ſe recommandent à la grace & à la miſericorde divine. Ils eſpérent quelque choſe de leurs prieres en cas qu'il y ait un Etre qui les entende, & qui les puiſſe exaucer; & ils n'ont rien à craindre en cas qu'il n'y ait point un tel Etre. Mais ſi quelqu'un étoit parvenu à un tel degré de mécréance, qu'il ſe fût fermement perſuadé le pur Athéiſme, & qu'il demeurât dans cette perſuaſion pendant qu'il ſeroit malade dangereuſement, je ne conçois pas qu'il ſoit poſſible qu'il invoquât Dieu au fond de ſon cœur. N'allons donc pas nous imaginer que Des-Barreaux tombât dans l'extravagance qu'on lui impute, d'invoquer Dieu ſans croire qu'il y eût un Dieu. Diſons plutôt que ſa coutume de l'invoquer dans ſes maladies eſt une marque, ou qu'au tems de ſa ſanté il ne doutoit point de l'exiſtence de Dieu; c'eſt ce qu'on aſſûre dans le Mémoire qui m'a été communiqué; ou que tout au plus il mettoit cela en problême, mais en problême dont il embraſſoit l'affirmative quand il craignoit de mourir. L'inclination à la volupté lui faiſoit reprendre ſon premier train, ſon premier langage, lorſque ſa ſanté étoit revenue. Cela ne prouve point qu'en effet il fût Athée. Cela prouve ſeulement, ou qu'il rejettoit preſque tous les dogmes particuliers des Religions poſitives, ou que par un principe d'orgueil il craignoit qu'on ne le raillât d'être déchu de la qualité d'Eſprit-fort, s'il ne continuoit pas à parler en Libertin. Il eſt aſſez apparent que ceux qui affectent dans les compagnies de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en diſent plus

Digitized by Google

libertinage (*g*): mais ils prétendent que la renommée a outré les choſes (*h*), ſelon ſa coutume, & que ſur la fin de ſes jours

qu'ils n'en penſent. La vanité a plus de part à leurs diſputes que la conſcience. Ils s'imaginent que la ſingularité & la hardieſſe des ſentimens qu'ils ſoutiendront leur procurera la réputation de grands eſprits. Les voilà tentés d'étaler contre leur propre perſuaſion les difficultés à quoi ſont ſujettes les doctrines de la Providence, & celles de l'Evangile. Ils ſe font donc peu à peu une habitude de tenir des diſcours impies, & ſi la vie voluptueuſe ſe joint à leur vanité, ils marchent encore plus vîte dans ce chemin. Cette mauvaiſe habitude contractée d'un côté ſous les auſpices de l'orgueil, & de l'autre ſous les auſpices de la ſenſualité, émouſſe la pointe des impreſſions de l'éducation. Je veux dire qu'elle aſſoupit le ſentiment des vérités qu'ils ont appriſes dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis, & l'Enfer: mais ce n'eſt pas une foi éteinte, ce n'eſt qu'un feu caché ſous les cendres. Ils en reſſentent l'activité dès qu'ils ſe conſultent, & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Ils paſſent juſqu'à la ſuperſtition: le ſouvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en ſentoient pour les choſes ſaintes, & d'avoir tâché de ſe ſouſtraire intérieurement auſſi à ce joug, redouble leur inquiétude. On n'a presque jamais vu qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de la terre, ſe ſoit amuſé à dogmatiſer pour l'impiété dans les compagnies, encore qu'une longue ſuite de méditations profondes, mais mal conduites, l'ait précipité dans la rejection intérieure de toute Religion. Bien loin qu'un tel homme voulût ôter de l'eſprit des jeunes gens les doctrines qui les peuvent préſerver de la débauche, bien loin qu'il voulût inſpirer ſes opinions à ceux qui en pourroient abuſer, ou à qui elles pourroient faire perdre les conſolations que l'eſpérance d'une éternité heureuſe leur fait ſentir dans leurs miſeres, il les fortifieroit là-deſſus par un principe de charité & de généroſité. Il gardé ſes ſentimens, ou pour lui ſeul, ou pour des perſonnes qu'il ſuppoſe très-capables de n'en faire pas un mauvais uſage. Voilà ce que font les Athées de Syſième, ceux que la débauche ni l'eſprit hableur n'ont point gâtés. Le malheur d'avoir été trop frappés d'un certain principe, & de l'avoir ſuivi avec trop de gradations de conſéquences, les a menés à une certaine perſuaſion. La grace de Dieu les en peut tirer à la vue de la mort: mais ſans cela ils perſiſtent dans leur indolence au milieu des maladies & des tempêtes, & s'ils ſe conforment aux cérémonies mortuaires de l'Egliſe, c'eſt pour épargner à leurs parens les ſuites fâcheuſes de la réjection du Rituel. Cela porte à croire que les Libertins ſemblables à Des-Barreaux ne ſont guere perſuadés de ce qu'ils diſent. Ils n'ont gueres examiné, ils ont appris quelques objections, ils en étourdiſſent le monde, ils parlent par un principe de ſanfaronnerie, & ils ſe démentent dans le péril. Mr. de Balzac les a bien caractérifés, lorſqu'il s'eſt mocqué d'un Grammairien de Gaſcogne, qui faiſoit le Rodomont contre la Divinité, & qui tomboit pour la moindre choſe dans la ſuperſtition la plus timide. Obſervons par occaſion, que pluſieurs perſonnes très perſuadées des vérités du Chriſtianiſme oublient après le péril les vœux qu'elles avoient faits. De-là eſt venu le Proverbe, *Paſſato il pericolo, gabbato il Santo.* Combien y a-t-il de débauchés très-orthodoxes d'ailleurs, qui dans la peur de faire naufrage, ou de mourir d'une maladie, promettent à Dieu que s'ils en échappent, ils vivront très-ſagement? Ils en échappent, & vivent auſſi mal qu'ils avoient fait. Ne diroit-on pas qu'ils font alluſion à ces Loix humaines qui diſpenſent de tenir leur parole ceux qui l'ont donnée preſſés par une force majeure, en priſon, à un ennemi qui leur tenoit le piſtolet ſur la gor-

Digitized by Google

jours il acquieſça aux vérités de la Religion; & quant au reſte ils ſoutiennent qu'il a toujours été ſelon le monde un honnête hom-

ge, ſaiſis en un mot d'une crainte légitime.

(*g*) *Ses amis ne ſauroient diſconvenir de ſon grand Libertinage.*] Ils diſent qu'il goûtoit aſſez les vérités du Chriſtianiſme, & qu'il eût bien voulu en être très-perſuadé; mais il prétendoit qu'il n'y a rien de ſi difficile à un homme d'eſprit que de croire. Il étoit né Catholique: mais il n'avoit aucune créance ni au culte ni aux dogmes de la Religion Romaine; & il diſoit que ſi l'Evangile & l'Ecriture ſont la régle de ce que nous devons faire, & de ce que nous devons croire, il n'y avoit point de meilleure Religion que la Réformée.

(*h*) . . . *mais ils prêtendent que la renommée a outré les choſes.*] Pluſieurs, ſans le connoître, ont parlé de lui comme d'un Impie & d'un Athée: mais la vérité eſt qu'hormis quelques faillies dans la chaleur de la diſpute, où il pouſſoit quelquefois ſon raiſonnement trop loin, il n'a jamais fait paroître que ſes ſentimens allaſſent à nier l'exiſtence de Dieu. Il y avoit quelquefois de l'emportement trop fort dans ſes petites Chanſons de débauche. Voilà ce que portent les Mémoires que l'on m'a communiqués. J'ai lu dans la ſeconde Edition du *Menagiana* une choſe à quoi je ne penſe pas que l'on doive ajoûter foi, car c'eſt un Conte qui ſe dit par-tout, & qui eſt attribué à mille ſortes de gens. Quoi qu'il en ſoit, voici le Conte de Mr. Menage. *Un jour que* Mr. Des-Barreaux & Mr. d'Elbene *étoient encore enſemble, c'étoit en Carême, ils voulurent manger de la viande, & ne trouvérent que des œufs, dont on leur fit une omelette. Dans le temps qu'ils la mangeoient, il ſurvint un orage & un tonnerre ſi terrible, qu'il ſembloit qu'il allât renverſer la maiſon où ils étoient. Monſieur Des-Barreaux, ſans ſe troubler prit le plat & le jetta par la fenêtre, diſant, Voilà bien du bruit pour une omelette.* Je n'ajoute pas plus de foi à un autre Conte que j'ai ouï dire. On prétend que Des-Barreaux, étant bien malade, fit venir les Prêtres avec autant de dilligence que s'il eût été vieux dévot. L'eau benite, les chandelles benites, les croix, les images, & tout l'attirail de la dévotion Romaine entouroit ſon lit. On lui demanda comment il ſe portoit. *Jugez*, dit-il, *du mauvais état de mon corps & de mon eſprit par l'attirail qui m'environne.* On a forgé apparemment ce petit Conte ſur le modele de la réponſe que fit Pericles, lorſqu'il ſe laiſſa pendre au cou un remede de vieille femme. Ce que je m'en vais rapporter eſt tiré des Lettres de Guy-Patin. „On me vient de dire que le „débauché Monſieur des Barreaux eſt „mort; belle ame devant Dieu, s'il „y croyoit! Au moins il parloit bien „comme un homme qui n'avoit gue„res de foi pour les affaires de l'au„tre monde; mais il a bien infecté „de pauvres jeunes gens de ſon li„bertinage; ſa converſation étoit bien „dangereuſe & fort peſtilente au pu„blic: on dit qu'il en avoit quelque „grain avant qu'aller en Italie; mais „à ſon retour il étoit achevé: un „rieur diſoit que la trop fréquente „converſation des Moines l'avoit gâté, „non pas de ces Anachoretes de la „Thebaïde, ou de nos bonnes gens „qui s'employent à la dévotion & à „l'étude, mais de ceux qui ſont en ſi „grand nombre dans les Villes d'Ita„lie, qui ne ſongent à rien moins „qu'à Dieu.„ Comme Patin écrivoit cela le 28 de Mai 1666, on voit clairement qu'il ſe fondoit ſur un faux bruit touchant la mort de Des-Barreaux. Il n'en étoit pas encore deſabuſé le 18 de Juin ſuivant; car voici ce qu'il écrivit dans une Lettre datée de ce jour-là. „On ne dit rien de „Monſieur des-Barreaux,' je ne ſai „où il eſt à préſent. Il a vécu de la „Secte de Cremonin: point de ſoin „de leur ame & gueres de leur corps, „ſi ce n'eſt trois piés en terre. Il „n'a pas laiſſé de corrompre les „eſprits de beaucoup de jeunes gens, „qui ſe ſont laiſſés inſatuer à ce Li„bertin.“ Ce qu'il écrivit quatre ans après au ſujet de St. Pavin montre

Digitized by Google

homme, un homme d'honneur, *qu'il avoit un bon fond d'ame & de cœur, qu'il étoit honnête, officieux, charitable, bon ami, généreux & libéral.* Il ne ſe maria jamais, & n'eut point de frere, mais ſeulement deux ſœurs.

DIAGORAS, ſurnommé l'Athée, vivoit en la 91 Olympiade *(a)*. On a pu dire qu'il étoit un Philoſophe d'Athenes, car il a philoſophé dans cette ville: mais il n'en étoit point qu'il avoit connu la fauſſeté de ſa nouvelle; car il parle de Des-Barreaux comme d'un homme vivant, & qui faiſoit pénitence. *Il eſt ici mort depuis peu de jours*, dit-il, *un grand ſerviteur de Dieu, nommé Mr. de St. Pavin, grand camarade de des-Barreaux, qui* EST *un autre fort illuſtre Iſraëlite*, ſi credere fas eſt. Ce diſcours inſinue aſſez clairement, ce me ſemble, que l'un & l'autre de ces deux fameux Libertins voulurent paſſer pour convertis; & ainſi l'événement eût été bientôt contraire aux prédictions de Monſr. Despréaux, qui avoit mis la converſion de Saint Pavin au nombre des impoſſibilités morales.

Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée;
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint Sorlin Janſéniſte, & SAINT PAVIN BIGOT.

Il ne faut point douter que St. Pavin ne fût encore dans la mauvaiſe route, lorſque Monſr. Despréaux parla de lui. D'où vient donc que le ſavant Hadrien Valois met la converſion de St. Pavin au jour de la mort de Theophile? Il s'eſt trompé aſſûrément. Voyez le *Valeſiana*; vous y trouverez auſſi quelque choſe touchant notre Des-Barreaux: „J'ai vu étant jeune „Meſſ. des-Barreaux & Bardouville „grands camarades. Ils étoient des „Diſciples de Theophile..... Pour „ce qui eſt de Mr. des-Barreaux, „après avoir bien fait parler de luy „dans Paris, & voyant qu'il venoit „un peu ſur l'âge, il ſe mit dans la „dévotion. Quelque médiſant qui „croyoit que ce ne fuſt pas un pur „motif de pieté, qui l'euſt porté à „changer de vie, fit alors cette Epi„gramme ſur lui:

„*Des Barreaux ce vieux débauché*
„*Affecte une réforme auſtere:*
„*Il ne s'eſt pourtant retranché*
„*Que ce qu'il ne ſauroit plus faire.*

(a) Il vivoit en la 91 *Olympiade.*] Ce fut alors qu'il abandonna le pays des Athéniens, pour n'être pas puni de ſon Athéiſme. Euſebe s'eſt donc trompé, quand il l'a mis ſous la 74 Olympiade. Scaliger lui a relevé cette faute, où il a trouvé 66 ans de mécompte: il devoit y en trouver 67, car il remarque qu'en la 2 année de la 91 Olympiade, les Athéniens firent promettre un talent à celui qui tueroit Diagoras, & deux talens à celui qui l'ameneroit vivant. Or Euſebe a placé Diagoras ſous l'an 3 de la 74 Olympiade: il ſe trompe donc de 67 années. Voſſius n'a point évité cette faute. Lactance s'eſt plus trompé dans l'autre ſens, c'eſt-à-dire, en faiſant Diagoras moins ancien qu'il ne falloit. Non-ſeulement il le fait vivre après Epicure, mais auſſi après les ſiecles où la Philoſophie floriſſoit: il le renvoye aux temps où cette Science étoit déchue.

(b) L'Ile de Melos, . . . ou la Ville de Melia, ... étoient le lieu de ſa naiſſance.] On le ſurnomme *Melius*. C'eſt l'Epithete que Ciceron, Elien, & Diogene Laërce, lui ont donnée. Euſtathius, qui lui donne celle de Mileſien, ſe trompe: Voſſius qui le fait Athénien, ſe trompe auſſi. Il cite les paroles où Tatien dit que Diagoras étoit d'Athenes. Creſollius ne parle que d'un Diagoras Athénien, qui eſt le même que celui que Tatien a cité; de ſorte que comme,

Digitized by Google

point natif. L'Ile de Melos l'une des Cyclades, ou la ville de Melia dans la Carie, étoit le lieu de ſa naiſſance *(b)*. Un entêtement d'auteur, une tendreſſe exceſſive pour une production de ſon eſprit, l'entraina dans l'impiété *(c)*. Ce fut l'un des plus francs & des plus déterminés Athées du monde: il n'uſa point d'équivoques, ni d'aucun patelinage; il nia tout court qu'il y eût des Dieux *(d)*. Les Athéniens le citérent pour lui faire rendre compte de ſon dogme: mais il prit la fuite,

ſelon toutes les apparences, Tatien n'a eu en vue que le même Diagoras qui fut ſurnommé l'Athée, il faut conclurre qu'ils ont tous ignoré d'où il étoit. Volaterran & Benoît ont ſuivi l'erreur d'Euſtathius, celui-là au XV Livre de ſa Compilation, celui-ci dans ſon Commentaire ſur Pindare.

(c) Un entêtement d'Auteur . . . . . l'entraîna dans l'impiété.] Voici comment cette affaire ſe paſſa. Il ſe plaiſoit à faire des Vers, & il avoit compoſé un Poëme qu'un poëte lui déroba. Il fit un procès au voleur: celui-ci jura qu'il n'avoit rien dérobé, & un peu après il publia cet Ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagoras conſidérant que celui qui lui avoit fait du tort, non-ſeulement n'avoit pas été puni de ſon vol & de ſon parjure, mais auſſi qu'il en avoit tiré de la gloire, conclut qu'il n'y avoit point de Providence, ni point de Divinités, & fit des Livres pour le prouver. C'eſt Heſychius Illuſtrius qui fait ce Conte: Il faut avouer que jamais Auteur n'a été plus amoureux de ſes Ouvrages que Diagoras, & ne les a oſé mettre à un tel prix. Quoi, parce que Diagoras a perdu la gloire qu'il attendoit de l'un de ſes Livres, il faut que tout l'Univers en ſouffre, il faut que la nature ſoit privée de ſon directeur & de ſon conſervateur? quelle compenſation eſt-ce que cela? Qu'on ne me diſe pas que ma Réflexion eſt forcée: je conviens qu'il y a du faux dans ce tour-là, & quelque choſe d'outré; mais je maintiens que Diagoras n'eût point raiſonné comme il fit, s'il n'eût eu une eſtime très-particuliere, & une affection très-intime pour le bien qu'il avoit perdu. Je ne ſai ſi jamais la proſpérité d'un malhonnête homme a fait douter de la Providence à ceux qui ſe reſſentoient de cette proſpérité, ou qui du moins n'en recevoient aucun mal. Nous verrons dans la Remarque ſuivante d'autres cauſes de l'impiété de Diagoras.

(d) Il nia tout court qu'il y eût des Dieux.] C'eſt ainſi qu'on caractériſe ſes dogmes, quand on les veut diſtinguer de ceux de Protagoras, qui ne faiſoit que mettre en problême la Religion. Il y a donc bien de l'apparence que Valere Maxime s'eſt trompé, quand il a dit que Diagoras fut banni d'Athenes pour avoir dit qu'il ne ſavoit point s'il y avoit des Dieux, & que s'il y en avoit, il n'en connoiſſoit pas la nature. Cela convient parfaitement à Protagoras, & nullement à Diagoras: diſons donc que Valere Maxime a pris l'un pour l'autre: cela lui eſt aſſez ordinaire. Mr. Moréri le copie ſans ſe défier de rien, & tombe dans pluſieurs péchés d'omiſſion ſelon ſa coutume. Voyez ci-deſſous le Paſſage d'Athenagoras, & la Remarque (g), où nous parlerons du Titre d'un Livre de Diagoras contre la Divinité. Ce que Sextus Empiricus obſerve mérite notre attention. Diagoras avoit été ſuperſtitieux autant que qui que ce fût, & il avoit commencé dévotement ſes Poëſies: mais dès qu'il eut vu l'impunité de l'homme parjure qui lui avoit fait du tort, il ſoutint qu'il n'y avoit point de Dieu. Le Scholiaſte d'Ariſtophane aſſûre que Diagoras, fort craignant Dieu auparavant, ſe jeta dans l'impiété pour avoir perdu un dépôt par la fraude du dépoſitaire. Ce dépôt

Digitized by Google

fuite, sur quoi ils mirent sa tête à prix. Ils firent promettre à son de trompe un talent à quiconque le tueroit, & deux à quiconque l'ameneroit vif; & ils firent graver ce Décret sur une colonne de cuivre. Leur sévérité s'étendit fort loin:

ne consistoit point en Vers, mais en effets, ou en argent. On lit dans le même Scholiaste que Diagoras devint Athée, parce que les Athéniens avoient subjugué sa patrie. A cela se rapporte, ce me semble, ce que le même Scholiaste raconte en un autre lieu; c'est que l'Edit de proscription qui fut donné contre cet impie à cause qu'il divulguoit les mysteres, & qu'il détournoit les gens de s'y enrôler, fut principalement publié lors de la prise de Melos; car avant ce temps-là il n'empêchoit point que l'on ne se fît initier. L'Edit promettoit un talent à quiconque le tueroit, & deux à quiconque l'ameneroit. Craterus n'oublia pas cet Edit dans son Recueil des Décrets des Athéniens. Nous venons de voir que le Scholiaste d'Aristophane cite ce Recueil. Il le cite aussi dans ses Notes sur la Comédie des Grenouilles, à la VII Scene du I Acte. Consultez le feuillet 105 de l'Edition de Florence 1525.

(e) *La sévérité des Athéniens s'étendit fort loin.*] Car outre qu'ils mirent la tête de Diagoras à prix, comme nous venons de dire, ils persuadérent à tous les peuples du Peloponese d'en faire autant. C'est ce qu'on peut recueillir du Scholiaste d'Aristophane, à l'endroit que j'ai cité de ses Notes sur la Comédie des Grenouilles. Il emprunte cela de Craterus. En un autre endroit il cite Menandre, qui avoit dit dans son Traité des Mysteres, que la proscription regardoit non-seulement Diagoras, mais aussi les Pellaniens, à cause qu'ils avoient mis en lumiere son Ouvrage. Le même Scholiaste rapporte que l'indignation des Athéniens contre Diagoras les porta à faire beaucoup de maux à Melos la patrie de cet Athée. Les Meliens acquirent une si mauvaise réputation depuis l'affaire de Diagoras, qu'on croit qu'Aristophane ne donne à Socrate le surnom de Melien, qu'afin de le faire passer pour Athée. „Aristophane donne ce nom à Socrate, parcequ'il „avoit été Disciple d'Aristagoras, qui „étoit de l'île de Melos, & que tous „les Meliens avoient la réputation „d'être Athées, depuis le Philosophe „Diagoras qui s'avisa de nier la Divinité". C'est Mademoiselle le Fevre qui dit cela dans la page 349 de ses Notes sur les Nuées d'Aristophane. Elle l'a pris du vieux Scholiaste, & par conséquent ce n'est pas contre elle, mais contre lui que je m'en vais faire une Observation. Le Décret des Athéniens contre l'impie Diagoras fut publié l'an 1 de la 91 Olympiade: c'est donc depuis ce temps-là que les Meliens auroient dû avoir ce mauvais renom. Or alors Socrate avoit plus de cinquante ans: il se feroit donc passé plusieurs années depuis les Leçons qu'Aristagoras lui auroit faites; aussi c'eût été une très-mauvaise plaisanterie, que de faire remonter si haut, & par un effet si rétroactif, les médisances que Diagoras excita contre sa patrie. Aristagoras eût été alors dans le tombeau, ou du moins fort vieux. Qui pourroit comprendre qu'Aristophane eût pu se persuader qu'il feroit grand tort à Socrate, en faisant souvenir le peuple qu'Aristagoras Melien avoit enseigné Socrate? Je pourrois proposer une autre Objection. La Comédie des Nuées, où Socrate est appelé Mélien, fut jouée avant la proscription de Diagoras: mais si l'on en croit les Scholiastes, il y a des choses dans cette Comédie qui se rapportent à des faits postérieurs à la proscription; ainsi je n'insiste point sur cette difficulté. Or comme ni Diogene Laërce, ni ses Commentateurs, n'ont aucune connoissance de cet Aristagoras Melien, maître de Socrate, il me vient un petit soupçon que le mot *Aristagoras* s'est fourré dans les Scholies d'Aristophane au lieu de *Diagoras*. Ce qui fortifie

Digitized by Google

loin (*e*) : mais elle ne fit pas qu'on l'attrapât, car il s'embarqua & fit naufrage. Tatien raconte qu'il fut puni pour avoir mis à l'étalage les myſteres des Athéniens (*f*). Quelques Savans conjecturent que le Livre qu'il lui attribue traitoit des

ma Conjecture eſt de voir, que le Scholiaſte donne deux caractéres à ſon Ariſtagoras qui conviennent à Diagoras: il le fait Poëte dithyrambique, & profanateur des myſteres. En un autre lieu de ces Scholies il eſt dit que Diagoras eſt contemporain de Simonide & de Pindare. Selon cette ſuppoſition, il auroit pu enſeigner Socrate.

(*f*) *Tatien raconte qu'il fut puni pour avoir mis à l'étalage les myſteres des Athéniens.*] Je ne ſai ſi un bon Rhétoricien eût voulu raiſonner comme Tatien: *Vous avez puni un homme qui avoit profané vos myſteres ; & quoique vous liſiez ſes Livres, vous ne laiſſez pas de nous haïr.* Le but de Tatien eſt de faire voir que la haine des Gentils pour les Chrétiens étoit injuſte; & pour le prouver il leur allegue deux choſes; l'une, qu'on avoit puni le profane Diagoras, l'autre qu'on liſoit ſes Livres. Il me ſemble qu'il n'y avoit pas trop d'adreſſe à rappeller le ſouvenir de l'ancienne ſévérité des Athéniens contre ceux qui s'étoient mocqués de la Religion des Grecs, comme les Chrétiens s'en mocquoient. Et puis Tatien ne voyoit-il pas qu'il étoit facile de lui répondre? *Quand on vous aura traités comme on fit Diagoras, on traitera vos Livres comme l'on traite les ſiens: il y aura des curieux qui conſerveront les Ecrits que vous compoſez contre nos Dieux, n'en ſoyez pas en peine, ſouffrez ſeulement une punition ſemblable à celle de Diagoras dont vous nous faites reſſouvenir.* Qu'on me pardonne ſi je critique quelquefois les défauts de raiſonnement. Il eſt encore plus utile de les montrer aux jeunes Lecteurs, que de leur montrer une fauſſeté de fait. Je reviens à mon Texte.

Athenagoras & Suidas nous apprennent ce même étalage des myſteres des Atheniens. Je mets en marge les paroles de Suidas: elles témoignent que cet impie ne ſe contentoit pas de faire ſavoir à tout le monde ce que c'étoit que ces myſteres; il s'en mocquoit auſſi, & détournoit de s'y faire initier ceux qui en avoient envie. Je trouve une choſe que très-peu d'Auteurs profanes ont rapportée: je parle du traitement qui fut fait à un Hercule par Diagoras: le Pere Garaſſe en parle, & y met trop de brodure. Voici ce qu'il dit: *J'attens bien que nos beaux eſprits pretendus me repreſentent que Diagoras Mileſius, qui fut appellé* L'ATHÉÏSTE *par excellence, avoit un fort bon eſprit, & que Sardanaple étoit un brave Prince; car pour Diagoras qui ſe mocquoit publiquement des Dieux, & dogmatiſoit qu'il n'y avoit point de divinité au monde autre que la bonne nature, entrant à ce qu'on dit un jour dans une hoſtellerie, fit un repart d'eſprit, dont toute l'antiquité fit grand état, d'autant que n'ayant trouvé autre choſe que des lentilles pour ſon diſner, & le logis deſpourvu de bois pour les faire cuire; il s'adviſa d'un vieux idole d'Hercule, qui étoit le Dieu tutelaire du logis, & s'addreſſant à luy, luy va dire,* Veni, Hercules, tertium decimum ſubi certamen & excoque lentem. *Il faut dit-il, qu'aujourdhuy je vous faſſe entreprendre un treizieme combat, contre des lentilles. Et une autre fois entrant dans la baſſe-Cour où les Preſtres prenoient augure du manger des oyſeaux, & voyant que tout le ſacré College étoit grandement effrayé de ce que les poulets ne mangeoient pas, il les prit comme en cholere, & les ſauſſant trois ou quatre fois dans une cuve pleine d'eau:* Vous boirez, *dit-il*, puiſque vous ne mangez plus: *& par ces deux rencontres on voudra conteſter que cet Athéiſte avoit fort bon eſprit, & que d'introduire l'Athéiſme n'eſt point marque de beſtiſe. Je confeſſe que ces deux reparts de gueule ſont aſſez bons pour un faquin: mais de tirer de ces deux reſponſes que Diagoras eût l'eſprit excellent, c'eſt cela que je ne puis comprendre : d'autant qu'il y a maintenant mille crocheteurs*

Digitized by Google

des myſteres de la Déeſſe Cybele *(g)*. D'autres diſent que Diagoras dicta de très-juſtes Loix au Législateur des Mantinéens

& ſavetiers, leſquels ayant l'eſprit un peu gay & aucunement échauffé de vin, font des rencontres meilleurs que ceux-là, & au partir de-là ſont des bêtes, tel qu'eſtoit Diagoras.

(g) *Quelques Savans conjecturent que le Livre que* Tatien *lui attribue traitoit des myſteres de la Déeſſe Cybele.*] Voſſius a cru cela. Il me ſemble que Tatien a dû alléguer les Ecrits les plus impies de Diagoras, & par conſéquent ceux dont nous voyons le Titre dans Heſychius Illuſtrius & dans Suidas. Ces deux Auteurs content que quand il eut vu la proſpérité de ſon Plagiaire, il publia un Ouvrage touchant ſon renoncement à la Religion; c'eſt-à-dire, qu'il publia les motifs de la derniere de toutes les apoſtaſies, les motifs ſelon lui de ſa converſion. Hadrien Junius veut que le titre de cet Ouvrage ſignifie *des diſcours qui precipitent du haut en bas d'une tour.* Æmilius Portus, Traducteur de Suidas, explique ce Titre comme s'il ſignifioit, *des diſcours qui renverſent les tours & les fortifications.* Peut-être que l'Auteur avoit en vue de ſignifier que ſon Ouvrage étoit une fortereſſe munie de très-bonnes tours contre tous les traits des Théologiens. Selon l'idée de Junius, cet Impie ſe ſeroit vanté d'avoir renverſé du ciel dans les abîmes du néant toutes les Divinités; ſelon celle d'Æmilius Portus, il ſe vanteroit d'avoir ruiné les remparts dont la Religion s'eſt fortifiée. Peut-être s'adreſſoit-il directement à Cybele, comme Voſſius le prétend; à Cybele, dis-je, la mere des Dieux, la Déeſſe toute couverte de tours. Peut-être s'imaginoit-il qu'en ruinant la mere il ruinoit toute la famille, ſans prendre la peine d'attaquer chaque Dieu en particulier. Selon cette conjecture, qui ne me paroît pas trop ſolide, on concilieroit aiſément Tatien avec Suidas & avec Heſychius, touchant le Titre de l'Ouvrage de Diagoras.

(h) *D'autres diſent qu'il dicta de très-juſtes Loix . . . au Législateur des Mantinéens.*] Il n'y aura rien dans cette Remarque qui ne ſoit digne d'attention. Elien ayant débité que les Loix de Mantinée étoient très-juſtes, & auſſi bonnes que celles des Locriens, celles de Crete, celles de Lacédémone, & celles des Athéniens, ajoûte que celui qui donna ces Loix au Peuple de Mantinée étoit l'Athlete Nicodore, très-renommé par ſes victoires, mais qui s'étant appliqué ſur ſes vieux jours à dreſſer des Loix, avoit rendu à ſa patrie un ſervice beaucoup plus utile que ne pouvoient être les proclamations des prix dont il avoit été honoré. Ce n'eſt pas le tout: Elien remarque que ſelon l'opinion commune ces Loix furent compoſées par Diagoras, qui les donna toutes dreſſées à Nicodore ſon ami. Enfin Elien déclare qu'il auroit beaucoup de choſes à dire de Nicodore, mais qu'il n'en fera rien, parce que les louanges qu'il lui donneroit, ſembleroient appartenir auſſi à Diagoras. Voilà quelque choſe de remarquable. Un Athée ſans détour ni réſerve, qui donne des Loix à un Etat, auſſi juſtes que celles de Solon, & que celles de Lycurgue. D'autre côté, voilà un Prêtre qui s'érige en Hiſtorien, & qui ſupprime les louanges que Nicodore à très-juſtement méritées: qui les ſupprime, dis-je, parce que la gloire en rejailliroit ſur Diagoras. Ce n'eſt pas que Diagoras ne fût digne de participer à ces éloges: mais il nioit la Divinité, & par conſéquent il ne falloit pas que l'Hiſtorien fût équitable en ſon endroit; il falloit être prévaricateur aux Loix de l'Hiſtoire, puiſque cela déroboit à un Athée le bien qui lui étoit dû. On s'étonneroit moins d'une Morale ſi dépravée, ſi l'on ne ſongeoit que c'eſt un Prêtre Païen qui la débite. Pauvres gens! vous vous regardez comme néceſſaires à Dieu, vous croyez qu'il a beſoin de l'uſage politique que vous faites de vos injures & de vos louanges. Vous ne croiriez pas cela, ſi vous aviez de la foi pour les Oracles de Job.

Digitized by Google

néens *(h)*. Ciceron rapporte quelques reparties profanes de Diagoras *(i)*. Quelques-uns disent que cet impie étoit redevable

Remarquons ici un grand travers du Jurisconsulte Baudouin. Il rapporte ce qui concerne le Législateur de Mantinée, & y fait cette réflexion, que l'impiété est non-seulement une grande plaie des Loix, mais aussi une grande ruine des Etats; & qu'il faut plutôt souhaiter qu'il n'y ait ni Loix, ni jurisdiction, ni société, que non pas que la justice soit entre les mains de l'impiété; & qu'il soutiendra toûjours que les Loix de Diagoras sont suspectes. Si ceux qui exercent la justice, soit par l'établissement des Loix, soit par l'exécution des Edits & des Ordonnances du Législateur, étoient tout ensemble dans les principes de l'Athéisme, & animés de passion contre tout ce qui appartient à la piété & à la vertu: il est certain qu'il vaudroit mieux vivre sans Loix & sans Tribunaux, que d'être soumis à une telle jurisdiction: mais si nonobstant leur Athéisme, ils avoient du zèle pour le bien public, & se piquoient de faire valoir les Réglemens qu'ils jugeroient les plus propres à réprimer les malfaiteurs, a prévenir les chicanes, & maintenir les droits des veuves & des orphelins, la bonne foi dans le commerce, la concorde dans les familles, &c. qui doute qu'il ne fût incomparablement plus avantageux de vivre sous de tels Législateurs, ou sous de tels Juges, que sans aucune jurisdiction? Mais pour mieux connoître combien Baudouin avoit l'esprit faux quand il composoit cette partie de son Ouvrage, il suffit de considérer deux choses: l'une, que n'ayant point d'autre connoissance des Loix de Diagoras, que celle qu'il avoit acquise par la lecture d'Elien, il ne laisse pas de dire qu'elles lui sont suspectes; & cependant Elien, quelque disposé qu'il fût à ne rendre point justice à Diagoras, les avoit louées le plus magnifiquement du monde. La seconde chose qu'il faut remarquer est que Baudouin compare l'Empereur Diocletien, & les Auteurs du Droit Romain, avec le Législateur de Mantinée dirigé par notre Diagoras. Il admire les belles Loix qu'ils ont faites, il s'étonne seulement que des Impies ayent pu former un si excellent Ouvrage; & trois lignes après il nous vient dire qu'il vaudroit mieux n'avoir ni Loix ni police, que d'en avoir qui fussent dressées par l'impiété, c'est-à-dire par les Empereurs qui perfécutérent les Chrétiens. Plus je lis, plus je me persuade qu'il n'est pas aussi difficile de trouver des Ecrivains qui ayent de belles & de bonnes pensées, que d'en trouver qui les expriment sans s'embarrasser dans quelque mauvais raisonnement: un bon Logicien est plus rare qu'on ne pense.

(*i*) *Ciceron rapporte quelques réparties profanes de Diagoras.*] Etant à Samothrace, on lui montra plusieurs Tableaux qui étoient autant d'*Ex-voto* appendus par des personnes réchapées d'un naufrage: Regardez cela, lui dit-on, vous qui ne croyez pas qu'il y ait une Providence. Je ne m'étonne pas, répondit-il, de voir les Tableaux de ceux qui sont réchapés: la coutume est que l'on peigne ces gens-là; mais on ne s'avise de représenter nulle part ceux qui périssent sur Mer. Diogene Laërce rapporte beaucoup mieux la chose: il en fait d'abord sentir la pointe; mais de la maniere que Ciceron la raconte, il faut être presque devin pour en comprendre le sens. Ce qui suit à été mieux dévelopé. Diagoras étoit à bord d'un Vaisseau qui essuya une fort rude tempête: pendant le gros tems on se mit à dire à Diagoras, qu'on avoit bien mérité ce qu'on souffroit, puis qu'on s'étoit chargé d'un impie comme lui. Regardez, répondit-il, le grand nombre de Vaisseaux qui essuient la même tempête que la nôtre; croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens? Cela doit apprendre aux fideles & aux orthodoxes, qu'il ne faut point alléguer à toutes sortes d'incrédules les raisons que l'on emprunte du train ordinaire de la Providence.

Digitized by Google

vable de ſa liberté à Democrite (*k*). La bévue de Pierre Gregoire de Toulouſe eſt des plus groſſieres. Il a cru que Diagoras fut accuſé d'avoir volé les Poëſies d'un autre (*l*). Clément d'Alexandrie n'a pas bien connu la doctrine de ce Philoſophe (*m*).

DIOGENE le Cynique a été un de ces hommes extraordinaires qui outrent tout, ſans en excepter la Raiſon, & qui vérifient la Maxime, *Qu'il n'y a point de grand Eſprit dans le caractere duquel il n'entre un peu de folie.* Il naquit à Sinope ville du Pont, & en fut chaſſé pour le crime de fauſſe monnoie.

(*k*) *Quelques-uns diſent qu'il étoit redevable de ſa liberté à Democrite.*] On dit que ce Philoſophe, le voyant au milieu de pluſieurs eſclaves expoſés en vente, l'examina, & lui trouva un naturel ſi heureux qu'il l'acheta dix mille drachmes, & en fit non pas ſon valet, mais ſon Diſciple.

(*l*) *Pierre Gregoire . . . a cru qu'il fut accuſé d'avoir volé les Poëſies d'un autre.*] Pierre Gregoire n'a point entendu l'Auteur qu'il cite: Diagoras ne fut point l'Accuſé, mais l'Accuſateur. Cette fauſſeté mérite d'être relevée; car elle eſt capable d'impoſer. Il eſt vraiſemblable qu'un homme innocent qui appelle les Dieux à témoin de ſon innocence, en ſe purgeant par ſerment, ſe dépite d'une terrible maniere lorſqu'il voit que ſon calomniateur triomphe de lui. C'eſt pourquoi la narration de Pierre Gregoire étant preſque auſſi vraiſemblable que celle d'Heſychius, eſt très-propre à faire égarer du droit chemin.

(*m*) *Clement d'Alexandrie n'a pas bien connu la doctrine de ce Philoſophe.*] Il a cru que Diagoras, & quelques autres qui ont paſſé pour Athées, n'ont eu cette mauvaiſe réputation que parce qu'ils connoiſſoient plus diſtinctement la fauſſeté de la Religion Païenne; & il s'étonne que des gens d'une vie auſſi réglée que la leur ayent été diffamés comme des impies. Ils ne ſont point parvenus, dit-il, juſques à la connoiſſance de la vérité: mais ils ont ſenti l'erreur, & ce ſentiment eſt une bonne ſemence pour produire la lumiere de la vérité. Voilà une doctrine bien différente de l'opinion d'une infinité de gens, qui s'imaginent qu'il eſt plus facile de convertir à la vraie Religion un Païen ſuperſtitieux, qu'un Athée. Muret approuve le ſentiment de ce Pere, touchant la cauſe qui a fait paſſer pour Athée Diagoras & quelques autres: mais il eſt ſûr qu'ils ſe trompent. Diagoras a eu la réputation d'Athée, parcequ'il rejettoit abſolument & ſans nulle reſtriction l'exiſtence de la Divinité. Voyez ci-deſſus la Remarque (*d*). Il ne faut compter pour rien ce que l'on trouve dans les Scholies d'Ariſtophane: *Le Poëte Diagoras athée, qui auſſi introduiſoit de nouvelles divinités.* Un tel témoignage, oppoſé aux autorités contraires, eſt une mouche oppoſée à un éléphant.

(*a*) *Il obtint par ſa grande perſévérance que le Philoſophe Antiſthenes voulût devenir ſon Maître.*] Un fort habile homme ayant voulu parler de ceci a fait une groſſe faute contre la Chronologie. Voici ſes paroles: „On „fait récit du même Diogene, que le „Philoſophe Antiſthene, Auteur de „la Secte des Cyniques, ſon Précepteur, s'eſtant fait Diſciple de „Socrate, & ayant renvoyé pour cela tous ſes Ecoliers, Diogene ne vou„lut point le quitter, dont Antiſthene „s'eſtant mis en colere contre lui, „prit un bâton pour le chaſſer. Mais „cela ne fit pas peur à Diogene, le„quel baiſſa la tête pour recevoir le „coup, & dit: *Il n'y a point de bâton „ſi dur que je n'endure, pour apprendre „de vous quelque choſe de bon.*" Socrate mourut la 1 année de la 95 Olympiade, & la mort de Diogene doit être miſe dans la même année

Digitized by Google

noie. Son pere, qui étoit Banquier, fut banni pour le même crime. Diogene ſe retira à Athenes, & obtint par ſa grande perſévérance que le Philoſophe Antiſthenes voulût devenir ſon Maitre (*a*). Non-ſeulement il ſe ſoûmit avec joie au genre de vie qui étoit propre aux Sectateurs de ce Fondateur des Cyniques: mais auſſi il y joignit de nouveaux degrés d'auſtérité: de ſorte qu'on n'a jamais vu de Philoſophe qui mépriſât autant que lui les commodités de la vie. On ſe tromperoit ſi l'on croyoit qu'avec ſon bâton & ſa beface, & le tonneau qui lui ſervoit de logis (*b*), il fût plus humble que ceux qui ſe traitent

que celle d'Alexandre le Grand, ou peu d'années après. Or ce Prince mourut la derniere année de la 113 Olympiade, ſelon Euſebe, ou la 1 année de la 114, ſelon le Pere Petau. Nous pouvons donc ſuppoſer que Diogene mourut la 3 année de la 114 Olympiade; puis donc qu'il mourut à l'âge d'environ 90 ans, il étoit né la premiere année de la 92 Olympiade: il n'avoit donc qu'environ 12 ans lors que Socrate mourut; il n'avoit donc pas été exclus de l'Ecole d'Antiſthene par la raiſon que Mr. Joli allegue. On gagnera quelque année ſi l'on s'attache rigoureuſement à ceux qui diſent qu'Alexandre & Diogene moururent le même jour: mais pour cela on ne trouvera point ſon compte; car il faut ſe ſouvenir que le procès de Socrate dura quelque temps: or pendant les procédures Antiſthene ne ferma point ſon Ecole pour aller à celle de Socrate, cela eſt ſans difficulté. De plus Diogene ne vint à Athenes qu'après avoir fait la fauſſe monnoie dans ſon pays, & avoir même exercé une charge dans la Monnoie, & qu'après avoir été à Delphes pour y conſulter l'Oracle. Peut-on dire raiſonnablement après cela qu'il n'avoit que quinze ou ſeize ans, lorsqu'il commença de ſolliciter à Athenes une place parmi les Diſciples d'Antiſthenes?

(*b*) *Un tonneau lui ſervoit de logis.*] Il avoit donné ordre à quelqu'un de lui préparer une cellule: mais comme on n'exécuta point promtement cet ordre, il s'impatienta, & ſe logea dans un tonneau qui étoit au Temple de la mere des Dieux. C'eſt ce qu'il rapporte lui-même dans quelqu'une de ſes Lettres. Je voudrois que les Commentateurs de Diogene Laërce euſſent recherché comment il eut permiſſion de s'approprier une choſe qui appartenoit à un Temple. Il n'eut pas toujours le même tonneau: il ſe trouva un jeune inſolent, qui lui mit en pieces le premier, & qui pour cette inſolence fut condamné au fouët. Les Atheniens, qui lui infligérent ce châtiment, donnérent un autre tonneau à Diogene. Ce tonneau fut ſans doute différent de celui qu'il eut à Corinthe, où il demeuroit lorſque Philippe Roi de Macedoine ſongeoit à attaquer cette place. Tous les habitans travaillérent avec un empreſſement extrême à fortifier la Ville. Diogene, ne voulant pas être le ſeul qui ne fît rien, s'amuſa à faire rouler ſon tonneau. Mr. Menage tire de-là une preuve que ce tonneau n'étoit pas d'argile; mais il avoue en même temps qu'il y a moyen de rouler un tonneau de cette matiere ſans le mettre en pieces. Je ne trouverois pas étrange que l'on condamnât l'exceſſive affectation de pauvreté que Diogene faiſoit paroître, en ne voulant avoir qu'un tonneau pour tout logis; mais de prétendre trouver là une preuve d'ivrognerie, c'eſt donner dans le ridicule. On va voir une tirade d'impertinences qui ne ſera pas à beaucoup près un endroit auſſi ennuyeux que le reſte de cet Article. „Pour „Diogenes le Cynique, ſon nom lui „ſert d'éloge; car c'eſt comme qui „diroit Diogenes de l'humeur des „chiens: ce galant faiſoit du Philo„ſophe, & ſes principales actions ont

Digitized by Google

tent délicatement (*c*); il regardoit toute la terre de haut en bas, & il exerçoit ſur le genre humain une cenſure magiſtrale, & ſe croyoit ſans doute fort ſupérieur au reſte des Philoſophes. On ne ſauroit s'empêcher de trouver de la grandeur dans ſes manieres, lorſqu'on les enviſage d'un certain ſens; & puiſqu'A-

„eſté celles-cy. 1. De demeurer jour „& nuict dans un tonneau: c'eſt ainſi „que les compagnons d'Ænée, après „avoir mangé la chair vinrent aux „aſſiettes, & lui après avoir beu le „vin ſe ſervit du tonneau, c'eſt-à-„dire qu'il l'aimoit tant qu'il y vou-„lut faire ſa demeure. C'eſt ainſi „que la bonne vieille d'Ariſtophane „ordonna qu'on enſeveliſt ſon corps „dans la cave ſoubs le tonneau, pour „arroſer ſes os: c'eſt ainſi que les „yvrognes dans un cabaret après avoir „vuidé la bouteille ſe ſervent du col „en façon de chandelier, pour jouër „après le repas: c'eſt ainſi que Bu-„chanan en ſa derniere maladie fit „porter à ſon chevet de lict un muy „de vin de Grave, pour rendre ſon „ame à l'odeur de cette liqueur déli-„cieuſe: c'eſt ainſi que Bettheau le „peſcheur, dit Ronſard, ſe fit enſe-„velir dans ſon batteau. C'eſt ainſi „que Diogenes demeuroit jour & nuit „dans ſon tonneau; bien marry, pen-„ſez, qu'il fût vuide; c'eſt ainſi que „nos beaux eſprits pretendus demeu-„rent jour & nuict dans la taverne." Jamais homme ne mérita moins que Diogene d'être accuſé de goinfrerie. Il trouvoit fort étrange que ceux qui ont ſoif ne boivent pas à la premiere fontaine qu'ils rencontrent: il les trouvoit plus déraiſonnables que les bêtes; & pour lui il ne cherchoit point d'autre remede à ſa ſoif, que celui que la nature lui fourniſſoit dans une riviere. Mais au reſte il n'eſt pas certain qu'il n'ait point eu d'autre logis qu'un tonneau. On lui demanda un jour: *Comme vous n'avez ni valet ni ſervante, qui eſt-ce qui vous enterrera quand vous ſerez mort? Celui qui aura beſoin de maiſon*, répondit-il. ... Cela ſuppoſe qu'il avoit une maiſon.

(*c*) *Il ne faut pas croire qu'il fût plus humble que ceux qui ſe traitent délicatement.*] Il diſoit que toutes les malédictions du Théatre étoient tombées ſur lui, puiſqu'il étoit vagabond, qu'il n'avoit ni ſeu ni lieu, qu'il mendioit, qu'il étoit mal habillé, & qu'il vivoit au jour la journée. Et néanmoins, ajoûte l'Hiſtorien, il tiroit autant de vanité de toutes ces choſes, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la Terre.

(*d*) *Alexandre le Grand trouva de la grandeur dans ſes manieres.*] Il fallut bien qu'il y en trouvât, puiſqu'il dit que s'il n'étoit Alexandre, il voudroit être Diogene. Je ne m'étonne point qu'il ait admiré un homme qui pouvant obtenir de lui toutes ſortes d'avantages ne lui voulut rien demander, & l'avertit même ſans compliment ni cérémonie, de ſe mettre dans une ſituation qui ne lui dérobât pas la préſence du ſoleil. Un Prince qui ſe voit toûjoûrs obſédé de loups béans, & qui, quelque puiſſance qu'il ait acquiſe, ſe trouve incapable de contenter tous les importuns, n'admireroit-il pas un particulier qui refuſe les richeſſes qu'on lui offre? Alexandre avoit vu venir à lui de toutes parts les hommes d'Etat & les Philoſophes: chacun s'étoit empreſſé à lui aller faire la cour. Diogene ſut le ſeul qui ne bougea de ſa place; il fallut qu'Alexandre ne le voyant pas venir vers lui, comme il s'y étoit attendu, l'allât trouver. Si cette indifférence lui parut quelque choſe de peu commun, il admira la grandeur d'ame qui parut dans la réponſe de ce Philoſophe. On a eu raiſon de dire qu'en cette rencontre Alexandre fut vaincu par un ſimple particulier.

(*e*) .... *Ne nous fions pas à ceux qui ont critiqué Alexandre ſur ce ſujet.*] „Si Alexandre, n'eût pas été „Alexandre, il eût voulu être Dio-„gene: tant la pauvreté vertueuſe ſe „fait eſtimer par la royauté & par la „grandeur." Ces paroles ſe trouvent dans un Sermon que Balzac a critiqué; & voici en quels termes il les

Digitized by Google

qu'Alexandre y en trouva (*d*), lui qui ſur un tel chapitre étoit ſi bon connoiſſeur, il falloit bien qu'il y en eût. Ne nous fions pas à ceux qui ont critiqué Alexandre ſur ce ſujet (*e*), ni à ceux qui ont blâmé la conduite de ce Philoſophe envers ce Prince (*f*). Ceux qui trouvent des contradictions dans les choſes

cenſure. „Le Prédicateur a trouvé „ce mot extrêmement bon, & moi „je le trouve extrêmement mauvais. „Car à votre avis, & dans la vérité „de la choſe, qu'eſt-ce que d'être „Diogene? Je vais vous le dire, en „traduiſant ſeulement le Texte Grec, „ſans aucune addition de ma part. „Etre Diogene, c'eſt violer les cou„tumes établies & les Loix reçues; „c'eſt n'avoir ni pudeur ni honnêteté; „c'eſt ne connoître ni parent, ni hôte, „ni ami; c'eſt ou japper ou mor„dre toûjours; c'eſt manger en plein „marché une ſole crue, ou de la „viande toute ſanglante, c'eſt offen„ſer les yeux du Peuple par des „actions encore plus ſales & plus vi„laines, des actions pour leſquelles „il ne doit point y avoir d'aſſez grand „ſecret, ni d'aſſez profonde ſolitude. „Voilà ce que c'eſt que d'être Dio„gene & ce qu'Alexandre vouloit „être, s'il n'eût été Alexandre. Il „ne pouvoit pas ſortir un plus mau„vais mot de la bouche du Diſciple „d'Ariſtote, & le Prédicateur ne pou„voit pas déſobliger davantage ceux „qu'il avoit deſſein de louer, qu'en „ſe ſervant d'une comparaiſon ſi „odieuſe, pour le moins à quiconque „n'eſt pas étranger dans les bons li„vres." On critique là deux perſonnes, Alexandre, & le Prédicateur. Ce dernier me paroît digne de la cenſure qu'on lui décoche, car il faut empêcher le plus que l'on peut, quand on loue la mendicité des Moines, qu'un Lecteur ne faſſe attention à celle des Philoſophes Cyniques. Mais pour Alexandre, je le garantis mal critiqué, & j'en allegue pour preuve ces paroles de Mr. Coſtar: *Vous ſemble-t-il, Monſieur, que ce ſoit-là penetrer aſſez avant dans la penſée du grand Alexandre? Ce Conquerant ne ſavoit point cette definition de Diogene, & ne deſiroit de lui que ce qu'il venoit d'y reconnoître & d'y remarquer; un dédain extrême de tout ce qui paroiſſoit dans la vie de plus éclatant & de plus pompeux. Il lui avoit offert ſes richeſſes & ſon credit; & ce ſage tout déchiré lui avoit demandé pour toute faveur qu'il ſe retirât de ſon ſoleil; comme s'il eût voulu dire, Ne m'ôtez point les biens de la Nature, & je vous laiſſe ceux de la Fortune, que je tiens au deſſous de moi. Alexandre comprit admirablement la vigueur & la fermeté d'une ame ſi haute; & ſe tournant vers les Seigneurs de ſa Cour, Ne vous mocquez point, leur dit-il, de cet homme-là: ſi je n'étois ce que je ſuis, je voudrois être ce qu'il eſt; c'eſt-à-dire, ſi je ne poſſedois tous les biens & tous les honneurs, je me tiendrois bien heureux de les mepriſer comme fait ce Philoſophe. Quoi qu'en die Mr de Balzac, ce ſentiment eſt aſſez delicat & aſſez fin pour un diſciple d'Ariſtote.* Pour peu qu'on ait l'eſprit juſte, on ſent que Coſtar a frappé au but, & que la Critique de Balzac eſt une très-fauſſe penſée. Plutarque a paraphraſé ce mot d'Alexandre d'une maniere qui mérite d'être lue.

(*f*) *... ni à ceux qui ont blâmé la conduite de ce Philoſophe envers ce Prince.*] „Il eſtoit ſi brutal, qu'eſtant „enquis par Alexandre, qui l'alla „voir un jour dans ſon tonneau, pour „avoir le plaiſir entier, lui parla „juſtement en mesmes termes que „Brusquet avoit coutûme de parler „au Roi, & après lui avoir fait la gri„mace, le tutoyant par familiarité à la „vieille Gauloiſe, N'as tu point de „peur, dit-il, Alexandre, que je te „morde, car je ſuis un chien enragé, „c'eſt-à-dire enragé contre le luxe, „contre tes excès, contre ta Majeſté „trop inſolente? & puis eſtant enquis „de quelques-uns de la ſuite d'Alexan„dre, qui s'en jouoient comme d'un „badin de Comedie, s'il avoit jamais „veu de bons & ſages Princes; il ſe „prit à rire, un ris Sardonien, & „dit en bouffonnant, j'en ay veu,

Digitized by Google

choſes qu'on rapporte de Diogene (*g*), doivent prendre garde qu'un homme de ſon humeur ne pouvoit manquer d'être ſujet à des inégalités notables. Il avoit beaucoup de préſence d'eſprit: cela paroit par ſes bons mots, & par ſes promptes reparties, qui pour la plûpart contiennent un ſel fort piquant. On

„dit-il, autant que de corneilles & „de hanetons au printemps: tel fut „l'eſprit & la civilité du perſonnage, „qui méritoit bien un chaſtiment „exemplaire." Il y a là bien d'autres choſes à cenſurer que celle que le Prieur Ogier y cenſura. 1°. Alexandre n'alla point voir Diogene pour rire; ce fut une viſite ſérieuſe. 2°. Quand on agit de bonne foi, on ne rapporte pas les choſes telles qu'on les trouve dans des Auteurs apocryphes: on les emprunte des Ecrivains les plus graves & les plus dignes de foi, comme ſont à l'égard de cette viſite d'Alexandre ceux qui ont fait la Vie de ce grand Prince, ou ceux qui ont fait la Vie de Diogene. Qu'a fait le Pere Garaſſe? Il a ſupprimé la narration de Plutarque & celle de Diogene Laërce, & en a donné une toute différente dont il n'a point indiqué la ſource. 3°. Il n'y a rien de plus abſurde que de recourir à cette viſite d'Alexandre, quand on veut couvrir d'infamie la mémoire de Diogene; car où ſont les Lecteurs qui ne ſachent l'admiration que ce Prince conçut pour lui? & lorſque l'on ſonge à un tel admirateur, n'eſt-on pas bien plus porté à admirer Diogene, qu'à le mépriſer? Et ainſi, quoique Garaſſe ſe ſoit bien gardé de dire ce qu'Alexandre déclara ſur ce ſujet, il n'a pas laiſſé de faire le coup d'un très-méchant Orateur: il a mis ſes Lecteurs en train de ſe ſouvenir d'une choſe qui ruinoit ſon but.

Qui voudra voir la réponſe aux invectives de Garaſſe contre notre Diogene, qu'il conſulte Monſr. de la Mothe le Vayer. *Il s'eſt trouvé un Ecrivain parmi nous ſi peu équitable*, dit-il, *je ne veux pas uſer d'un plus rude mot, qu'il n'a point fait de conſcience de comparer Diogene & Democrite, à Brusquet, & à Maiſtre Guillaume, qu'il aſſûre avoir eſté pour le moins auſſi ſages que ces Philoſophes. Bon Dieu, eſt-il poſſible qu'on ſe diſpenſe de parler de la ſorte! Il dit que Plutarque & Laërtius ſe fuſſent bien paſſés de tranſmettre juſques à nous les ſottiſes de ces deux faquins, dont l'un ne merite autre éloge d'honneur que celui d'un Farſeur, à ſavoir Democrite, & l'autre d'un gros gueux de l'oſtiere. Bref, continne-t-il, toute leur difference ne ſe trouvoit que comme de Maitre Guillaume à Jean-Farine, & de Brusquet à Pantalon: Diogene eſtant un fou & maniaque parfait, Democrite un bouffon perpetuel, ce ſont ſes propres termes. En verité, il n'y a point d'eſprit raiſonnable, ni tant ſoit peu connoiſſant la nature des choſes, qui n'en ſoit ſcandaliſé, & que de ſi extravagantes ſimilitudes ne jettent dans l'indignation.*

Notez qu'on conte qu'Alexandre ayant trouvé Diogene endormi, lui cita le 24 Vers du II livre de l'Iliade.

(*g*) *On trouve des contradictions dans les choſes qu'on rapporte de Diogene.*] D'un côté on nous conte qu'il n'avoit point d'autre logis qu'un tonneau, & qu'il jetta ſa taſſe de bois quand il ſe fut apperçu qu'il pouvoit boire dans le creux de ſa main. L'on marque même expreſſément qu'il n'avoit ni valet, ni ſervante. Mais d'autre côté on nous parle de la ſuite de ſon valet. Quelques-uns pourroient ſoupçonner un peu de fiction là-deſſous, c'eſt-à-dire que l'on a feint la déſertion de cet eſclave, afin d'avoir lieu d'attribuer un bon mot à Diogene. On prétend qu'il répondit à ceux qui lui conſeillerent de faire chercher ce fugitif: *Ne ſeroit-il pas ridicule que Menades pût vivre ſans Diogene, & que Diogene ne pût vivre ſans Menades?* Pour moi je ne trouve point que ces Contes ſoient contradictoires. Cet homme-là avec les travers d'eſprit auxquels il devoit être ſujet, pouvoit-il être uniforme? Ne doutons point qu'il n'ait voulu en un tems ce qu'il rejettoit en un autre tems. Sa vie a été aſſez

Digitized by Google

On ne jugeoit pas mal de lui, quand on l'appeloit un Socrate fou. Il paſſa une bonne partie de ſa vie à Corinthe, & il y mourut fort âgé. On ne s'accorde ni ſur le genre, ni ſur le tems de ſa mort (*h*). Il ſe ſoucia peu d'être enterré, & il le fut néanmoins avec honneur (*i*). La raiſon pourquoi il demeura

longue pour nous fournir des années où il ſe faiſoit ſervir, & des années où il n'avoit point d'autre taſſe que ſa main creuſe. Voilà ce qu'il faudroit dire, ſi l'on n'avoit touchant ce Cynique que la Vie que Diogene Laërce nous en a laiſſée : mais nous avons dans Elien un chapitre qui nous diſpenſe de recourir à une telle ſolution. Elien nous fait connoître que Diogene n'étoit point encore Philoſophe, quand ſon valet le quitta. Ce fut en ſe retirant de Sinope qu'il prit avec lui l'un de ſes eſclaves, & qu'il en fut abandonné. Il avoit dès-lors un commencement de Philoſophie qui le fit dire: *Il ſeroit honteux que Manes ſe pût paſſer de Diogene, & que Diogene ne pût point ſe paſſer de Manes:* mais il ne fut Cynique, mais il ne renonça au ſuperflu, que longtems après. Elien ajoute que ce valet fut errant de lieu en lieu, juſques à ce que les chiens le déchirérent à Delphes.

(*h*) *On ne s'accorde point ſur le genre . . . . . de ſa mort.*] Les uns diſent qu'un débordement de bile, cauſé par un pié de bœuf, qu'il avoit mangé tout cru, fut la cauſe de ſa mort: les autres, qu'il s'étouffa lui-même en retenant ſon haleine: les autres, qu'il mourut de la morſure d'un chien: les autres, qu'il ſe précipita: les autres, qu'il s'étrangla. Cette derniere opinion eſt rapportée par St. Jerôme comme la bonne, & avec des circonſtances qu'il ne ſera pas inutile de ſavoir. Sa mort, dit-il, eſt un témoignage de ſa tempérance & de ſa vertu; car comme il s'en alloit aux jeux Olympiques, la fievre le prit en chemin. Il ſe coucha ſous un arbre, & refuſa les offices de ceux qui l'accompagnoient, & qui lui offroient ou un cheval ou un chariot. Allez-vous en au ſpectacle, leur dit-il, cette nuit décidera de ma maladie; ſi je la ſurmonte, j'irai demain aux Jeux Olympiques; ſi elle m'emporte, je deſcendrai aux enfers. Il s'étrangla cette nuit même, & prétendit ne perdre pas tant la vie que la fievre. Quelques uns ont dit qu'il mourut le même jour qu'Alexandre, dans la 113 Olympiade. Il étoit âgé de près de 90 ans. Mais s'il n'avoit point vécu après Alexandre, auroit-il pu être mandé par Perdiccas, & menacé de la mort s'il ne venoit? Auroit-il pu être prié d'une viſite par Craterus?

(*i*) *Il ſe ſoucia peu d'être enterré, & il le fut néanmoins avec honneur.*] On dit qu'il ordonna en mourant que ſon cadavre ne fût point du tout enterré, ou qu'il fût ſeulement couvert d'un peu de pouſſiere dans une foſſe. Il ſouhaitoit ſervir de pâture à toute ſorte de bêtes. On trouve de plus dans Diogene Laërce, qu'il voulut être jetté dans l'Iliſſus pour le ſervice de ſes freres; mais ces paroles ont été ſans doute fourrées mal-à-propos dans le texte de l'Hiſtorien: car où eſt l'Auteur aſſez abſurde pour dire que ce Philoſophe voulut être jetté dans une riviere, afin d'être utile aux chiens? Il n'y a donc point d'apparence que ces paroles viennent de Diogene Laërce. On les aura d'abord miſes à la marge, pour marquer le ſentiment d'Elien qui eſt que notre Cynique ordonna qu'on jettât ſon corps dans l'Iliſſus; & puis quelque Copiſte les aura couſues groſſiérement au Texte. Remarquez que l'Iliſſus eſt une riviere du pays d'Attique, & que Diogene mourut dans un fauxbourg de Corinthe; & concluez de-là qu'Elien a fait une faute. Mr. Menage a fait ſur ceci une Note très-ſavante. Il y a dans Ciceron une Paſſage qui mérite d'être rapporté: on y apprend que Diogene, ſur la demande que lui firent ſes amis, ſi le deſir qu'il avoit de n'être pas inhumé tendoit au profit des bêtes ſauvages, ou à celui des

Digitized by Google

demeura à Corinthe, fut qu'un homme de cette ville l'acheta (*k*), & le fit Précepteur de ſes fils. La captivité où il ſe trouva n'empêchoit point qu'il ne conſervât tout ſon caractere.

des oiſeaux, leur répondit qu'il vouloit qu'on lui mît en main un bâton afin qu'il pût repouſſer l'attaque. *Et comment pourrez-vous le faire*, repliquérent-ils, *vous ne ſentirez rien: Que m'importe donc*, reprit-il, *que les bêtes me déchirent?* On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogene pour la ſépulture. Ses amis l'ayant trouvé mort ne doutérent pas qu'il n'eût mis fin à ſa vie par la ſuppreſſion de l'haleine. Ils diſputerent avec tant d'ardeur à qui l'enterreroit, qu'ils penſérent en venir aux mains. Des perſonnes d'autorité vinrent appaiſer le différend. Diogene fut enterré proche la porte de l'Iſthme: ſon tombeau fut orné d'une colonne ſur laquelle on mit un chien de marbre. Pauſanias fait mention de ce tombeau. Les habitans de Sinope dreſſerent des ſtatues de bronze en l'honneur de ce Philoſophe leur compatriote. J'oubliois de dire qu'il y a une opinion qui porte qu'il fut enterré par les fils de Xeniades, deſquels il avoit été Précepteur. On ajoûte que Xeniades lui demanda comment il vouloit être enterré, & qu'il répondit, *Le viſage vers la terre; car*, reprit-il après qu'on lui eut demandé la raiſon de ſa fantaiſie, *il arrivera bientôt un renverſement des choſes, qui mettra le deſſous deſſus.* Il vouloit dire, ſi l'on en croit ſon Hiſtorien, que le Royaume de Macédoine deviendroit grand de petit qu'il avoit été. Cette explication n'eſt point juſte, puiſque Diogene mourut dans le tems que les Macédoniens étoient parvenus au plus haut comble de leur puiſſance. Il mourut, ſelon quelques-uns, le même jour qu'Alexandre; il avoit donc vu la gloire de cette nation élevée prodigieuſement. Selon quelques autres, il faut croire qu'il ſurvécut à ce Prince, & qu'il vit les diviſions de ſes Succeſſeurs. Il devoit donc plutôt prédire la decadence des Macedoniens, que leur aggrandiſſement. L'expreſſion de Diogene Laërce n'eſt juſte, qu'au cas qu'on ſuppoſe qu'elle ſe rapporte au tems de Philippe Roi de Macédoine. Ce fut ſous Philippe que cette Nation, qui avoit fait une aſſez petite figure, commença de devenir formidable.

(*k*) *Un homme de* Corinthe *l'acheta.*] En paſſant à l'île d'Egine, il fut pris par des Pirates qui l'amenérent dans l'Ile de Crete, & l'expoſérent en vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit, *Que ſavez-vous faire?* qu'il ſavoit commander aux hommes; & ayant apperçu un Corinthien qui paſſoit par-là, il le montra au Crieur, & lui dit, *Vendez-moi à ce Monſieur, car il a beſoin de maître.* Ce Corinthien s'appelloit Xeniades. Il acheta Diogene, l'amena à Corinthe, & le donna pour Précepteur à ſes fils. Il lui donna auſſi toute l'intendance de ſa maiſon. Diogene s'acquitta ſi bien de tous ces emplois, que Xeniades ne pouvoit ſe laſſer de dire partout, *Un bon Génie eſt entré chez moi.* Les amis de Diogene le voulurent racheter. *Vous êtes des fats*, leur dit-il, *les lions ne ſont pas eſclaves de ceux qui les nourriſſent, mais ceux-ci ſont les valets des lions.* Il dit nettement à Xeniades, *Il faut que vous m'obéiſſiez, car les gouverneurs & les médecins, quoique valets, ne laiſſent pas de demander l'obéiſſance à ceux dont ils ſont gouverneurs & médecins.* Il éleva très-bien les enfans de Xeniades, & s'en fit tellement aimer qu'ils le recommandoient fort à leurs pere & mere. Il vieillit dans cette maiſon, & quelques-uns diſent qu'il y mourut, & que ſes Diſciples l'enterrérent. La vente de Diogene ſervit de ſujet à quelques Auteurs: Menippe, & Eubulus firent des Traités qui avoient pour Titre: *La Vente de Diogene.* Suidas remarque que Diogene étoit déjà vieux, lorſque les Pirates le prirent. Mais s'il fut attaché tout le reſte de ſa vie au ſervice de Xeniades, comment ſera vrai ce qu'aſſûre Dion Chryſoſtome, que Diogene paſſoit l'Hiver à Athenes, & l'Eté à Corinthe? On ne s'étonnera pas qu'il

Digitized by Google

tere. Ce qu'il y a de plus impudent & de plus inexcusable dans sa vie, est qu'à la vue du public il se plongeoit brutalement dans les exercices de l'impureté (*l*). Il en donnoit de

ait si bien réussi dans l'éducation des enfans de Xeniades, si l'on se souvient de l'éloquence persuasive que son Historien lui a donnée, & des effets de cette éloquence. Oneficrite avoit envoyé à Athenes l'un de ses fils: ce jeune homme ayant ouï Diogene se fixa dans cette ville; son frere aîné en fit autant dès qu'Oneficrite l'y eut envoyé. Oneficrite lui-même ayant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son Disciple, tant l'éloquence de Diogene avoit d'attraits. Ce fut un homme d'importance qu'Oneficrite; il fut fort confidéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire. Phocion encore plus illustre que lui fut Disciple de Diogene. Ajoutez que Stilpon de Megare le fut aussi.

(*l*) *Il se plongeoit brutalement dans les exercices de l'impureté.*] Voici quel étoit son raisonnement. Ce n'est point un péché que de dîner; donc ce n'est point un péché que de dîner dans les rues. Sur ce fondement, il mangeoit en quelque lieu que ce fût, & il prétendoit que son principe se devoit étendre sur toutes les nécessités naturelles; de sorte que comme il croyoit qu'il étoit permis davoir affaire avec une femme, il concluoit qu'il n'y avoit point de mal à la connoître à la vue du public. C'étoit appeller la raison au secours de ses passions, c'étoit l'outrer, c'étoit ne l'entendre pas, à force de subtiliser pour l'entendre. Diogene ennemi de toute superfluité, & cherchant l'independance autant qu'il étoit possible, commettoit publiquement ce que les Casuistes appellent péché de molesse, & disoit effrontément qu'il seroit bien aise de pouvoir appaiser par une semblable voie les desirs de son estomac. Il se glorifioit de cette impudence, prétendant trouver en lui-même, & sans aucuns frais, ce qui porte les autres hommes à faire mille dépenses & mille ravages. Il ajoutoit que si tout le monde lui eût ressemblé, Troie n'eût pas été prise, ni Priam tué sur l'autel de Jupiter. Il cherchoit dans la nature, & dans la mythologie de quoi se justifier; il alléguoit l'exemple de certains poissons. Il alléguoit aussi l'exemple de Pan. Il disoit que Mercure ayant eu pitié de son fils Pan, qui couroit nuit & jour par les montagnes enragé d'amour pour une maîtresse qu'il ne pouvoit embrasser, (c'étoit l'Echo,) lui enseigna cette voie de soulagement, & que Pan l'enseigna ensuite aux bergers. Cette vilenie se trouve, non seulement dans les deux Auteurs que j'ai cités, mais aussi dans Athenée, dans Plutarque, dans l'Homélie de St. Chrysostome sur le Martyr Babylas, dans l'Homélie XXXIV du même Pere sur St. Matthieu, dans l'Anthologie, dans Galien, &c. Il est donc bien surprenant qu'Erasme, qui avoit tant manié le Babylas de Saint Chrysostome, se soit si lourdement abusé sur l'endroit où Diogene Laërce parle de la Chirurgie impure du Cynique. A peine se pouvoit-on imaginer, si on ne l'apprenoit par ses propres yeux, qu'Erasme eût pu faire une si lourde bévue. Il a cru que Diogene Laërce disoit que son Philosophe Cynique s'étant appliqué à un travail corporel, & y ayant gagné beaucoup d'appétit, avoit souhaité de pouvoir satisfaire son ventre en le frottant. Erasme a trouvé là l'humeur de ces personnes studieuses, qui sont fâchées que les besoins de leur corps les détachent de leurs Livres, & il a mis ce discours au nombre des Apophtegmes de Diogene. Il en a été cruellement censuré par Robortel, & très-mal justifié par Nannius. Je m'étonne que Galien ait plus travaillé à exténuer ce crime, qu'à le condamner. Il dit que ce Philosophe Cynique le plus ferme de tous les hommes contre le plaisir des sens, goûta celui de l'amour, non pas par l'attrait de la volupté, mais afin de chasser les maux que la rétention de

Digitized by Google

de fort mauvaiſes raiſons (*m*). Il eut d'illuſtres Diſciples, & il compoſa pluſieurs Livres: mais on doute que les Tragédies qui coururent ſous ſon nom fuſſent de lui. On ne fau-

la ſemence a coutume de cauſer. Une fille de joie lui avoit promis de ſe rendre auprès de lui; mais parce qu'elle tarda trop, il ne put avoir patience, & ſe . . .; puis quand elle fut venue, il la renvoya, & lui dit qu'il n'avoit plus beſoin d'elle, & qu'il y avoit déjà pourvu. Il n'en uſoit pas ainſi avec la fameuſe Courtiſane Laïs. La Chronique ſcandaleuſe rapporte que cette femme, qui attiroit tant de beau monde par ſes charmes, & qui mettoit ſes faveurs à un ſi haut prix, faiſoit la courtoiſie toute entiere à notre Cynique. Tout mauſſade & pié-poudreux qu'il étoit, elle lui permettoit de jouïr d'elle pour rien: *Vous lui donnez tant d'argent*, c'eſt ce que le valet d'Ariſtippe diſoit à ſon maître, *& elle ſe veautre avec ce chien de Diogene ſans en tirer une maille.*

(*m*) . . . . *Il en donnoit de fort mauvaiſes raiſons.*] Je les ai rapportées au commencement de la Remarque précédente.

(*n*) *On ne ſauroit dire bien certainement s'il étoit Athée.*] Car toutes les preuves que l'on allegue ſont équivoques. Le Pere Garaſſe en apporte deux: l'une, qu'*il ſe mocquoit des Dieux que la populace adoroit communément;* l'autre qu'*il dogmatiſoit qu'il ne falloit avoir aucune honte de faire tout ce que la nature nous dicte.* La premiere de ces preuves eſt impertinente; car il n'y avoit rien de plus digne d'un Philoſophe bien perſuadé de l'exiſtence du vrai Dieu, que de ſe mocquer des ſuperſtitions païennes. La ſeconde preuve n'eſt point concluante, vu qu'il eſt poſſible de croire un Dieu, & d'être perſuadé en même temps que la honte n'eſt fondée que ſur le droit poſitif. Les Adamites ne ſoutenoient-ils pas leurs erreurs par l'Ecriture mal entendue? ils n'étoient pourtant point Athées. Voici d'autres preuves de l'Athéiſme de Diogene. 1°. Il diſoit en voyant les Précepteurs, les Médecins, & les Philoſophes, que l'homme eſt le plus ſage de tous les animaux; mais quand il voyoit les Interpretes des ſonges, les Devins, ceux qui ajoutent foi à ces gens-là, les avares, & les ambitieux, il croyoit que l'homme étoit le plus fou de tous les êtres. 2°. Il refuſa d'être initié; & quand on lui dit que ceux qui avoient eu cet avantage dans ce monde régnoient dans l'autre, il répliqua que rien ne ſeroit plus ridicule que de voir Ageſilaüs & Epaminondas dans le bourbier, pendant que pluſieurs faquins qui auroient *été* initiés ſeroient ſur le thrône des bienheureux. 3°. On lui attribue la raillerie que j'ai rapportée dans l'Article de DIAGORAS, c'eſt qu'il y a beaucoup plus de gens qui périſſent nonobſtant leurs vœux, qu'il n'y en a dont les prieres ſoient exaucées. 4°. Il diſoit que la longue proſpérité d'Harpalus portoit témoignage contre l'exiſtence de Dieu. De ces quatre preuves les deux premieres ſont ſi foibles, qu'elles ne méritent pas d'être examinées. La troiſieme eſt un peu plus forte, & néanmoins incapable de convaincre; car combien y a-t-il de gens aujourd'hui, qui, ſans ceſſer d'être Papiſtes pourroient & penſer & dire en voyant les *Ex voto* de Notre Dame de Lorette, ce que l'on fait dire à Diogene au ſujet des *Ex voto* de Samothrace? Il y a tant d'autres preuves de l'exiſtence de Dieu, outre celle qui ſe tire de l'efficace des prieres, qu'un homme qui rejetteroit celle-ci pourroit néanmoins demeurer très-perſuadé, qu'il y a un Dieu qui gouverne toutes choſes. Si la quatrieme preuve étoit convaincante, il faudroit compter Claudien parmi les Athées, lui qui a dit de Ruffin la même choſe que Diogene avoit dite d'Harpalus. Il a dit que le châtiment de Ruffin avoit été une ſentence d'abſolution pour les Dieux: il croyoit donc que Ruffin pendant ſa proſpérité portoit témoignage contre les Dieux. Malherbe Poëte Chrétien a eu la mê-

Digitized by Google

fauroit dire bien certainement s'il étoit Athée (*n*): mais il eſt ſûr qu'en certaines choſes ſes Préceptes de Morale étoient fort bons (*o*), & qu'ils l'ont paru à pluſieurs Peres de l'Egliſe. On

me penſée touchant le Maréchal d'Ancre. Si tous ceux qui ont dit que la longue proſpérité des méchans eſt une raiſon de douter de la Providence, étoient Athées, il y auroit bien des Athées parmi les Auteurs. Mais ce ſont deux choſes bien différentes que de dire, *un tel fait fournit une objection forte contre l'exiſtence de Dieu*, & de dire, *cette objection me perſuade que Dieu n'exiſte point.*

On peut fortifier tout ceci par trois Remarques. 1°. Les Anciens, qui ont parlé des Athées, n'ont point mis Diogene le Cynique dans la Liſte de ces gens-là, autant qu'il m'en pent ſouvenir. 2°. Saint Jerôme attribue à ce Philoſophe un Diſcours qui ſent la croyance de l'immortalité de l'ame. 3°. Parmi les bons-mots de Diogene, il y en a quelques-uns qui ſemblent prouver qu'il croyoit un Dieu. On lui demanda un jour s'il croyoit qu'il y eût des Dieux? *Comment ne le croirois-je pas*, répondit-il à celui qui lui faiſoit cette demande, *puiſque je ne doute point qu'ils ne te haiſſent.* Une autre fois s'appercevant qu'une femme tranſportée de dévotion s'étoit tellement proſternée devant les Dieux, qu'elle en étoit dans une poſture très-indécente, il courut à elle pour l'avertir que Dieu eſt par-tout, & qu'elle prît garde de ne faire pas la dévergondée. Il faut convenir de bonne foi que la derniere de ces trois Remarques n'a gueres de force, car ces deux bons-mots de Diogene peuvent n'être qu'une pure raillerie. Et en effet, on attribue le premier à un Athée de profeſſion. En général, on ne ſauroit conclurre des bons-mots d'un homme, s'il a intérieurement quelque Religion ou non; car la paſſion de dire un bon mot eſt ordinairement ſi puiſſante, qu'on aime mieux la ſatisfaire que de conſerver un ami, & de prévenir un fâcheux revers de fortune. Plutôt que de perdre un bon-mot, un railleur qui croit en Dieu parlera comme un profane, & un profane parlera comme un homme qui croit en Dieu. Je ne m'arrête donc point à l'Hypotheſe de notre Cynique, *tout eſt plein de Dieu*; car il ne s'en ſervoit que pour y fonder une raillerie. Le principe par où il prouvoit que tout appartient aux ſages, ne m'empêcheroit point de croire qu'il ne fût Athée. *Tout appartient aux Dieux*, diſoit-il; *or les ſages ſont amis des Dieux, & toutes choſes ſont communes entre les amis; donc tout appartient aux ſages.* Dans la bouche d'un mocqueur tel que Diogene, ce raiſonnement ne garantit pas mieux ſa Religion, que ſi c'étoit Bion le Boryſthenite qui nous alléguât le Dilemme dont j'ai parlé ci-deſſus.

Concluons par le Texte de cette Remarque, *on ne ſauroit dire bien certainement ſi* Diogene *étoit Athée.* La Mothe le Vayer s'en eſt tenu là en faiſant l'Apologie de ce Cynique. *Je ne voudrois pas aſſurer*, dit-il, *que Diogene ne fût auſſi Athée que cet Ecrivain le fait, rien ne m'obligeant à ſuſpendre ma créance pour ce regard, que l'autorité des Peres qui ont parlé de luy en ſi bonne part. Mais de le ſoûtenir tel parce qu'il ſe mocquoit des Dieux de la populace, c'eſt une très-vicieuſe conſequence.* Remarquez bien que cet homme, dont la foi à l'égard de l'exiſtence de Dieu eſt un fait très-incertain, n'a pas laiſſé de donner de très-excellens Préceptes de Morale. C'eſt de quoi je m'en vais toucher un mot.

(*o*) *En certaines choſes ſes Préceptes de Morale étoient fort bons.*] Ils étoient abominables ſur certains chefs, comme on l'a vu ci-deſſus: mais on ne peut nier que ſur d'autres ils ne fuſſent très-excellens. Il prêchoit contre le luxe, contre l'avarice, contre l'ambition, contre l'eſprit de vengeance, auſſi fortement qu'on le pouvoit faire. Il montroit la vanité des occupations humaines par cette raiſon principalement, c'eſt que nous négligeons de régler notre intérieur, &

Digitized by Google

On a admiré la maniere dont il réfuta le Philoſophe qui nioit l'exiſtence du mouvement (*p*); mais nous ferons voir que ſa réponſe étoit incomparablement plus ſophiſtique que les Argumens de ce Philoſophe.

DIOGENE, natif d'Apollonie dans l'île de Crete (*a*), tint un rang conſidérable parmi les Phyſiciens qui fleurirent en

faiſons notre capital des choſes externes. Par exemple, il cenſuroit les Grammairiens qui recherchoient ſoigneuſement les malheurs d'Ulyſſe, pendant qu'ils ignoroient leurs propres deſordres. Servons nous des paroles d'un Auteur célébre. *A l'égard de ſon ſyſtême Philoſophique*, dit-il, *qui ne regardoit . . . . . que la ſeule Morale, rien ne peut mieux décharger ſes profeſſeurs de toutes les ſaletés qu'on leur a voulu imputer, que la ſeule approbation des Stoïciens, reconnus pour les plus auſteres de tous les Philoſophes, & qui ſe fuſſent bien empêchés de donner leurs ſuffrages à des perſonnes dont la vie eût été ſi pleine d'ordures. Or chacun ſait qu'ils vivoient en fort bonne intelligence avec les Cyniques, comme n'ayant les uns & les autres qu'une meſme fin, de vivre ſelon la vertu, en quoi ils conſtituoient le ſouverain bien C'eſt pourquoi les mêmes Stoïciens nommerent le Cyniſme la plus courte voye que l'on pouvoit tenir pour arriver à cette belle vertu . . . . Quant à la perſonne de Diogene, les plus grands hommes de l'Antiquité l'ont eu en admiration, Alexandre le mit à un ſi haut point, qu'il proteſta au ſortir d'une conférence qu'ils eurent enſemble, que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Seneque ne ſe peut laſſer de le loüer en mille lieux, & l'ayant nommé* virum ingentis animi *dans ſon livre de la Tranquilité de noſtre vie, il adjouſte ce bel éloge à tous les autres, que ſi quelqu'un n'eſt pas bien aſſuré de la felicité de Diogene, celuy-là peut encore revoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur beatitude. Saint Jean Chryſoſtome le propoſe comme un exemplaire de beaucoup de vertus religieuſes, au ſecond des livres qu'il a faits contre ceux qui mépriſoient la vie Monaſtique. Saint Hieroſme parle de luy très-honorablement: il le nomme plus grand, & plus puiſſant qu'Alexandre; étale toutes ſes vertus devant Jovinien, pour lui en faire honte.* Je n'ajoûte qu'une choſe à ce Paſſage; c'eſt que Dion Chryſoſtome, dans quelques-unes de ſes Harangues, a débité ſous le nom de Diogene ce qu'il avoit à repréſenter de plus rigide touchant les mœurs.

(*p*) *On a admiré la maniere dont il réfuta le Philoſophe qui nioit l'exiſtence du mouvement.*] Après avoir écouté aſſez patiemment la leçon de ce Philoſophe, il ſe mit à faire deux ou trois tours dans l'auditoire. Voyez la Remarque (*k*) de l'Article de ZENON d'Elée, où nous montrerons que ce n'étoit pas ôter la difficulté, ni l'entendre.

(*a*) *Il étoit natif d'Apollonie dans l'île de Crete.*] Nous ignorerions cela, ſi nous n'avions point de cette particularité, lorſqu'il fit la Liſte des Hommes illuſtres de l'Iſle de Crete, car il n'y mit point notre Diogene; il s'étoit néanmoins ſervi de ce Paſſage d'Etienne de Byzance dans un chapitre du même Livre. Mr. Menage s'eſt imaginé fauſſement que certains Auteurs ont dit que ce Diogene étoit de Smyrne. Il met Diogene Laërce au nombre de ces Auteurs-là. Il a raiſon juſques-là, & les preuves qu'il allegue ſont ſolides. Il rapporte un Paſſage de Clement d'Alexandrie, & un Paſſage d'Euſebe, où il eſt dit qu'Anaxarque fut Diſciple de Diogene le Smyrnéen. Mais quand il ajoute que le Diogene, qui eſt ſurnommé *Smyrnaios* dans la Vie d'A-

Digitized by Google

en Ionie avant que Socrate philoſophât à Athenes. Il fut Diſciple d'Anaximenes, & l'on peut même s'imaginer avec quelque vraiſſemblance, qu'il enſeigna après lui dans l'Ecole d'Ionie. Il rectifia un peu le ſentiment de ſon Profeſſeur touchant la Cauſe premiere (*b*); car s'il enſeigna que l'Air étoit la matiere de tous les Etres, il reconnut auſſi que rien ne

naxarque, eſt le même que celui qui dans le chapitre précédent a le ſurnom *d'Apolloniatis*, il ſe trompe. Pour bien connoître cette illuſion, il faut prendre garde à deux choſes 1°. Diogene Laërce a obſervé que Diogene d'Apollonie fut Diſciple d'Anaximenes, & contemporain d'Anaxagoras. Eſt-il croyable que peu de lignes après il lui donne pour Diſciple Anaxarque, qui, comme il le dit expreſſément, eut quelques converſations avec Alexandre? Il y eut depuis la mort d'Anaxagoras juſqu'au Regne d'Alexandre trois ſucceſſions philoſophiques à Athenes; Archelaüs qui avoit été Diſciple d'Anaxagoras laiſſa ſa chaire à Socrate, celui-ci l'ayant tenue long-temps la laiſſa à Platon, qui eut pour Diſciple le Précepteur d'Alexandre. Il faudroit violenter la Chronologie pour trouver qu'un Diſciple du Diſciple d'Anaximenes ſuivit la Cour de ce Roi de Macedoine. 2°. Nous voyons que le même Clement d'Alexandrie, qui inſinue fort clairement que Diogene d'Apollonie fut Diſciple d'Anaximenes, & par conſéquent l'un des ſuppôts de la Secte d'Ionie, remarque expreſſément, que Diogene le Smyrnéen Diſciple de Metrodore, qui l'avoit été de Protagoras, étoit de la Secte Eleatique, & enſeigna Anaxarque. Comment ſe pourroit-on imaginer que le même Philoſophe ait été Diſciple d'Anaximenes, & du Diſciple de Protagoras?

(*b*) *Il rectifia un peu le ſentiment de ſon Profeſſeur touchant la cauſe premiere.*] Je n'ai trouvé dans aucun Auteur autant de détail ſur cela que dans la Cité de Dieu de St. Auguſtin. Ciceron a repréſenté d'une maniere beaucoup plus ſuccinte ce dogme de Diogene. Toute la ſubſtance & toute la force du Paſſage où St. Auguſtin parle de Diogene aboutit au même ſens que celui de Ciceron: qui eſt de dire, que ſelon les Hypotheſes de Diogene, l'air étoit Dieu. Il enſeignoit, ſi nous en croyons St. Auguſtin, qu'il y avoit deux choſes dans l'air; premierement une matiere, dont tous les corps de l'Univers pouvoient être produits; ſecondement une vertu divine, ſans laquelle rien ne pouvoit être produit de cette matiere. N'étoit-ce point faire de l'air & de la vertu divine un tout ou un compoſé, dans lequel ſi l'air étoit la matiere, la vertu divine étoit l'ame ou la forme? Or comme c'eſt la forme qui ſpécifie le compoſé, & qui lui donne le nom, il s'enſuit que l'air animé d'une vertu ou d'une nature divine, devoit être appellé Dieu; & par conſéquent lorſque Ciceron ſuppoſe que l'air étoit Dieu, ſelon Diogene, il ne ſuppoſe que ce qui réſulte néceſſairement de l'expoſition que St. Auguſtin a donnée de la doctrine de ce Philoſophe. L'Objection que le Jéſuite fonde ſur le mot *Stoicheion* eſt nulle; car, comme je l'ai déjà dit, notre Diogene admettoit deux choſes dans l'air, une matiere, & une cauſe efficiente, & il les uniſſoit intimement l'une à l'autre: ſur ce pié-là, l'air entant que matiere étoit l'élément ou le *Stoicheion* des différens corps de l'Univers: mais cela n'empêchoit point que conſidéré conjointement avec la vertu divine dont il étoit doué, il ne fût Dieu. On peut fortifier ceci par une nouvelle obſervation; les paroles de St. Auguſtin nous peuvent faire juger que cette Raiſon ou cette Vertu divine que Diogene joignoit à l'air, étoit plutôt un attribut, qu'une forme ou qu'une ame diſtincte de l'air, c'eſt-à-dire que ſelon Diogene, il n'y avoit qu'une ſubſtance dans l'air, laquelle étoit tout enſemble le principe matériel de toutes choſes, & la Raiſon, la Sageſſe, l'Intelligence, qui comme

Digitized by Google

ne pouvoit être produit de cette matiere ſans la vertu divine qu'il attribuoit à l'Air. Anaximenes n'avoit point ainſi expliqueé la génération des choſes; l'air avoit été, ſelon lui, la cauſe unique & univerſelle; les Dieux mêmes en avoient été produits (*c*). On accuſa à tort Ciceron de n'avoir point rapporté fidélement ce dogme de Diogene. Il ne faut point douter que Plutarque n'ait allégué quelquefois les opinions de ce Phyſicien (*d*), quand il a marqué ſimplement que Diogene

cauſe efficiente dirigeoit la production de toutes choſes. C'eſt donc avec toute la bonne foi imaginable que le Velleius de Ciceron attribue à Diogene d'avoir enſeigné que l'air eſt Dieu. Ariſtote favoriſera merveilleuſement ceux qui entendront de cette maniere la Phraſe de St. Auguſtin. Il nous apprend que l'ame de l'homme étoit d'air ſelon Diogene, & qu'elle connoiſſoit & ſe mouvoit entant qu'elle étoit d'une nature aërienne. Sa connoiſſance étoit fondée ſur ce que l'air eſt le principe de toutes choſes: ſa vertu motrice procédoit de ce que l'air eſt le plus ſubtil de tous les êtres. Par les paroles d'Ariſtote on voit clairement que Diogene donnoit à l'air la nature de premier principe, celle de premier moteur, la connoiſſance, & la ſouveraine ſubtilité, comme des attributs qui conſtituoient une ſeule & même ſubſtance, qui étoit Dieu. D'où il réſulte que ſon Syſtême ne différoit preſque point du Spinoziſme: Dieu y étoit tout à la fois la cauſe matérielle, & la cauſe efficiente de toutes choſes; il étoit la cauſe immanente de tous les êtres; il produiſoit en lui-même tous les corps de l'Univers, cette infinité de mondes que Diogene reconnoiſſoit. Obſervons en paſſant que les Vers de Sidonius Apollinaris que je rapporte en un autre endroit, conviennent infiniment mieux à la doctrine de Diogene, qu'à celle d'Archelaüs à qui Savaron les a appliqués. Juſte Lipſe a eu beaucoup de raiſon de les prendre pour la deſcription du ſentiment de Diogene.

Il eſt bon de voir comment il philoſophoit ſur la production du Monde: ſes penſées à certains égards & en gros ſont aſſez conformes à l'Hypotheſe de Monſr. Des-Cartes. Toutes choſes étant en mouvement, diſoit-il, les unes ſe condenſérent, & les autres ſe raréfiérent: or dans les endroits où la condenſation ſe forma, les corps firent volte face, ils ſe tournérent, & entraînérent les autres par leur révolution; ce qui ſe trouva plus ſubtil & plus léger gagna le haut, & forma le Soleil dans la région ſupérieure. Il ne ſemble point facile d'accorder cette Hypotheſe avec ce que nous avons vu ci-deſſous qu'Ariſtote dit des ſentimens de ce Phyſicien. Il lui attribue d'avoir enſeigné que l'air eſt le plus ſubtil de tous les êtres. Comment donc eût-on pu dire après cela qu'au commencement du Monde il y eut des corps qui ſe condenſérent, & d'autres qui ſe raréfiérent? Ce qui eſt ſubtil & délié au ſouverain point n'eſt pas ſuſceptible de raréfaction. Je ne vois qu'un ſeul moyen de réſoudre la difficulté: c'eſt de ſuppoſer qu'au premier branle que l'air reçut, il s'épaiſſit, comme on voit que le vin ſe trouble quand on remue le tonneau. Le mouvement continua, & dans ce progrès d'agitation il y eut des parties qui s'épaiſſirent encore plus, & d'autres qui ſe clarifiérent. Celles-ci n'acquirent point un degré de raréfaction ſupérieur à la ſubtilité eſſentielle du premier principe, mais ſupérieur ſeulement à la denſité où toute la maſſe de l'air fut réduite par le premier mouvement. Si nous avions les Ecrits de Diogene, nous verrions ſans doute qu'il avoit prévenu ou éclairci toutes ces ſortes de difficultés: mais comme ſon Syſtême ne nous eſt connu que par un très-

Digitized by Google

gene enſeignoit ceci ou cela. C'étoit une fort mauvaiſe maniere de citer, puiſqu'il y avoit eu pluſieurs Philoſophes très-illuſtres qui s'appelloient Diogene. Celui dont je parle dans cet Article avoit beaucoup d'éloquence. Son mérite l'expoſa dangereuſement à la jalouſie de quelques perſonnes dans Athenes; de ſorte qu'il y fut en danger de la vie. On nous a conſervé le commencement de ſon Ouvrage; c'eſt un début qui nous donne une idée avantageuſe de ſes lumieres. Nous

petit nombre de particules detachées, nous ne pouvons marcher qu'à tâtons, quand nous voulons entreprendre d'y rajuſter les pieces mal aſſorties. Notez qu'Ariſtote le loue d'avoir reconnu que ſi toutes choſes n'étoient point faites d'un ſeul principe, il ne pourroit point y avoir d'action & de réaction; car le froid & le chaud ne ſe peuvent point métamorphoſer l'un en l'autre, ils demandent donc un ſujet commun qui ſoit ſucceſſivement froid & chaud. Ariſtote trouvoit ſon compte dans cette notion générale, lui qui ôtoit aux quatre élémens la nature de premier principe matériel, pour la donner à un ſeul être, qu'il nommoit matiere premiere.

Je crois que Diogene Laërce ſe trompe, quand il dit que Diogene d'Apollonie admettoit un vuide infini. J'aime mieux ſuivre Plutarque, qui aſſûre que tous les Phyſiciens ſucceſſeurs de Thales juſques à Platon rejettérent le vuide.

(c) *L'air avoit été ... la cauſe unique, les Dieux mêmes en avoient été produits.*] C'eſt une choſe tout-a-fait étrange, qu'il y ait eu des Philoſophes aſſez aveugles pour donner à Dieu une ſi baſſe origine. L'ordre vouloit qu'ils aſſûraſſent que Dieu a produit les corps, & quelques-uns d'eux au contraire ont aſſûré que les corps avoient produit Dieu. La cauſe peut-elle être moins parfaite que ſon effet? Une nature intelligente ne peut donc pas avoir pour cauſe une matiere brute. Je ne ſai ſi l'expérience de l'eſpece humaine n'a point obſcurci les notions du ſens commun. On voyoit ſortir les Héros, les Sages, les plus grands hommes, d'où? à peine les yeux, l'imagination, peuvent ſouffrir cet objet, tant il eſt ſale, dégoûtant, hideux. C'eſt là néanmoins qu'il vous faut trouver les principes des plus grandes ames, à moins que Dieu ne nous révéle que c'eſt lui qui crée un eſprit pour l'unir à la machine du corps humain. Nous verrons ailleurs, ſi ce qui ſe paſſe dans la propagation de l'animal raiſonnable a pu jetter dans l'égarement ceux qui ont chanté tant de chimeres ſur l'origine des Dieux.

(d) *Il ne faut point douter que Plutarque n'ait allégué quelquefois les opinions de ce Phyſicien.*] Je ne conſidere ici que ſes Livres des Opinions des Philoſophes. Les endroits où il rapporte les ſentimens de Diogene ſont ceux-ci, autant que j'ai pu m'en appercevoir; le I, le VIII, & le XIII chapitres du II livre: les chapitres V & XVI du IV livre: les chapitres XV, XX, & XXIII du V livre. Je ſuis perſuadé qu'il entend preſque toûjours Diogene d'Appollonie, & j'en ſerois perſuadé ſans nulle exception, ſi Monſ. du Rondel ne m'avoit écrit qu'il vaut mieux croire que le Paſſage que l'on verra ci-deſſous concerne Diogene le Cynique. Ce Paſſage eſt au XX chapitre du V Livre de Plutarque, & ſemble ſignifier que le Diogene qu'on cite ôtoit aux bêtes le ſentiment. Il y a une circonſtance qui eſt une forte tentation à ſe figurer qu'il s'agit là de Diogene d'Apollonie. Nous avons vu ci-deſſus qu'il diſoit que l'ame étoit d'air; or le Diogene de ce Paſſage de Plutarque enſeignoit que les animaux participent à l'entendement & à l'air. C'étoit le langage que devoit tenir

Digitized by Google

Nous y voyons qu'il étoit d'avis qu'un Docteur posât d'abord un principe incontestable, & se servit d'un style où il y eût tout à la fois de la gravité & de la simplicité. Je ne rapporte point les opinions que Diogene Laërce lui attribue: on les peut voir dans Moréri. Son opinion sur l'origine & sur la distribution des vents se trouve dans Aristote. Ce qu'il disoit de la nature de la semence, & d'où il tiroit l'étymologie du mot ἀφροδίσια, c'est-à-dire, *affaires vénériennes*, se peut voir dans Clement Alexandrin. Il y a quelque conformité entre le dogme de ce Physicien, & celui de Mr. Des-Cartes touchant la génération du Monde.

DIOGENE, Philosophe de la Secte des Stoïques, fut surnommé Babylonien, quoiqu'il ne fût pas de Babylone, mais

Diogene d'Apollonie, voulant seulement ôter aux bêtes l'intelligence & la sensation actuelle; mais non point l'ame ou le principe de l'intellection & du sentiment. Il paroit manifestement que c'étoit son but: il admettoit l'ame dans les bêtes, mais il croyoit que l'épaisseur & l'humidité des organes hébétoit en elle l'activité. François de Fougerolles, qui a traduit & paraphrasé en François Diogene Laërce, attribue ce sentiment-là à Diogene d'Apollonie. *Il estimoit*, dit-il, . . . *que toutes sortes d'animaux ont bien entendement: mais la plus grand partie d'iceux ayant le temperament grossier n'a pas l'usage de la raison libre, non plus que les furieux, pour quelque empeschement.* On voit bien qu'il vise au Passage de Plutarque, mais qu'il le rapporte avec peu de fidélité.

(a) *Il composa divers Ouvrages.*] Un Traité de la Divination, un autre de la Noblesse, un autre des Loix, un autre de Minerve. Il expliquoit physiquement dans ce dernier ce que l'on disoit de la naissance extraordinaire de cette Déesse. Je ne sai point dans quel Ouvrage il enseigna ce que Ciceron rapporte. Cela concerne la bonne foi dans le commerce: sa Morale étoit là-dessus un peu moins rigide que celle d'Antipater son Disciple.

(b) *Il donna un témoignage d'une grande modération.*] Ces paroles de Seneque vont nous apprendre ce fait: *Contumeliam tibi fecit aliquis. Numquid majorem quam Diogeni, Philosopho Stoico? cui de ira cum maximè disserenti adolescens protervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor: sed dubito tamen an irasci oporteat.* Je ne me fâche point, dit-il; mais néanmoins je doute si je devrois me fâcher. Ce fut prêcher d'exemple: il faisoit une Leçon sur la colere; il combattoit en chaire cette passion: rien n'est plus facile. On lui donna lieu de patriquer ce qu'il conseilloit; on lui fit un affront énorme pendant son Sermon de la Patience, & il ne s'emporta pas. Voilà un Stoïcien de pratique: mais il lui échappa une parole qui ne s'ajustoit point parfaitement avec la doctrine de sa Secte. Il devoit être assûré en qualité de Stoïque, qu'il ne devoit point se mettre en colere.

(c) *Je ne crois pas qu'il doive être confondu avec celui dont Athenée a médit.*] Il parle d'un Diogene Philosophe Epicurien, natif de Seleucie proche de Babylone: il en parle, dis-je, comme d'un personnage assez éloquent, & assez docte, mais dont les mœurs ne valoient rien, & qui étoit envieux & satyrique, n'épargnant pas même les Rois, dans les occasions de plaisanter. Il se rendit agréable à un Roi de Syrie qui étoit pourtant prévenu des maximes des Stoïciens. C'étoit Alexandre Bala: ce Philosophe,

Digitized by Google

mais de Seleucie ſur le Tigre. Le voiſinage de ces deux villes fut la cauſe de ce ſurnom: outre que l'on a donné quelquefois à la derniere le nom de la premiere. Ce Philoſophe fut Diſciple de Chryſippe, & compoſa divers Ouvrages (*a*). Il falloit que ſa réputation fût grande, puiſque les Athéniens le députérent à Rome avec Carneade le chef des Académiciens, & avec Critolaüs le chef de l'Ecole Péripatéticienne. J'ai parlé ailleurs de cette Ambaſſade. Notre Diogene vécut quatre-vingt-huit ans, & philoſopha juſqu'à la fin de ſa vie. Il donna un témoignage d'une grande modération (*b*), lorſqu'un jeune homme très-inſolent lui eut craché au viſage. Je ne crois pas qu'il doive être confondu avec celui dont Athenée a médit (*c*): mais je ne le diſtin-

par une hardieſſe qui convenoit mal à ſon caractere, demanda un jour à ce Prince la permiſſion de ſe parer d'une tunique de pourpre, & d'une couronne d'or au milieu de laquelle paroiſſoit l'image de la Vertu. Le Prince lui fit préſent de l'une & de l'autre, & tout auſſi-tôt le Philoſophe en fit préſent à une femme qu'il aimoit. Alexandre l'ayant ſu pria à dîner quelques Philoſophes, & quelques autres perſonnes illuſtres, & dit à Diogene de ſe mettre à table avec la tunique de pourpre & avec la couronne d'or. Le Philoſophe s'en excuſa comme d'une impertinence. Là-deſſus le Roi fit ſigne qu'on fît entrer ſa Muſique, & l'on vit parmi ceux qui la compoſoient la maîtreſſe de Diogene ornée de la tunique & de la couronne dont il lui avoit fait un préſent. On ſe mit à rire: Diogene attendit que cela ceſſât, & puis il fit un long éloge de cette femme. Antiochus qui ſucceda à Alexandre ne put ſouffrir la mauvaiſe langue de ce Philoſophe; il le fit tuer. Bien des choſes me perſuadent que ce récit ne concerne point notre Diogene. En 1 lieu, Athenée dit expreſſément que celui qui fut aimé d'Alexandre Roi de Syrie, étoit de la Secte d'Epicure, & que la prévention de ce Prince pour les dogmes des Stoïciens ne l'empêcha pas de goûter. Cela montre qu'il ne parle point d'un Philoſophe Stoïcien dans la théorie, Epicurien dans la pratique: Il ne parle donc point du Diſciple de Chryſippe, & du Collegue de Carneade dans l'Ambaſſade de Rome. En 2 lieu, Ciceron aſſûre que Diogene le Stoïcien philoſopha toute ſa vie, c'eſt-a-dire qu'il fit des Leçons dans le Portique d'Athénes juſques à ſa mort. Pourroit-on parler ainſi d'un Philoſophe, qui, après ſon Ambaſſade de Rome, auroit paſſé en Syrie à la Cour des Rois tout le reſte de ſes jours? En 3 lieu, le Diogene d'Athenée étoit en vie l'an de Rome 610; car Antiochus qui le fit mourir ne commença de régner qu'en ce tems-là. Or Diogene le Stoïcien étoit mort, quand Caton diſoit de lui ce que je viens de citer du Traité *de Senectute*, & il eſt ſûr que l'époque de cet Ouvrage précéde de quelques années l'an de Rome 610. Enfin, il n'y a point d'apparence que ſi le célébre Philoſophe que la République d'Athenes envoya au Sénat Romain avoit terni ſa réputation par une vieilleſſe honteuſe, & par une mort violente bien méritée, aucun Auteur ne l'eût remarqué. Concluons que ce n'eſt point de lui qu'Athenée veut parler, & qu'ainſi Jonſius ſe trompe en plaçant ſa mort ſous la 159 Olympiade; car cette Chronologie n'a pour fondement que le récit d'Athenée.

Notez que je me défie un peu de la troiſieme raiſon, quand je conſidere d'un côté que Diogene a vécu qua-

Digitized by Google

diſtingue point de celui qui enſeigna la Logique à Carneade (*d*). Je marquerai une erreur de Mr. Moréri (*e*). Voyez-la ci-deſſous dans la derniere Remarque.

DIOSCORIDE, en Latin *Dioscoridu*, île de la Mer rouge, ſelon Etienne de Byzance. On croit qu'elle ſe nomme aujourd'hui Zocotora. Si c'eſt la même que celle dont parle Montagne, il faut que l'on en ait fait des Relations bien différentes; car ſelon Mr. Moréri, les habitans de Zocotora *n'ont point d'autre Religion que la Mahometane, & ne*

tre vingts-huit ans ſelon Lucien, & de l'autre que ſon Ambaſſade eſt de l'an 598 de Rome. Il s'enſuit delà que, s'il eſt mort avant le temps où l'on ſuppoſe que Caton a dit ce que nous liſons dans le Livre *de Senectute*, il vint à Rome en Ambaſſade âgé pour le moins de quatre-vingts-trois ans. Or, comme il n'y a perſonne qui obſerve cette circonſtance, & que Ciceron même, qui eût pu s'en prévaloir ne ſuppoſe pas que Caton l'ait obſervée, il me ſemble qu'on peut dire que ce Philoſophe n'étoit pas ſi vieux lorſqu'il vint à Rome pour les affaires des Athéniens. Ne nous imaginons pas que Ciceron ait obſervé ſi exactement la Chronologie dans ſes Dialogues, qu'il n'y ait jamais bronché à cet égard-là. Rien n'eſt plus difficile qu'une telle exactitude, quand on fait parler un homme qui a vécu avant nous. Nous le faiſons parler quelquefois ſelon nos idées. Ce qu'il dit de la mort ou de la vieilleſſe des gens n'eſt un menſonge, que parce qu'au lieu de nous mettre à ſa place, nous le mettons à la nôtre. Ciceron auroit pu joindre Diogene avec les anciens Philoſophes qui n'avoient ceſſé d'étudier qu'en ceſſant de vivre: mais Caton ne pouvoit pas faire cette jonction; car, ſi je ne me trompe, il mourut avant Diogene. On ne laiſſe pas dans le Dialogue *de Senectute*, de le faire diſcourir comme un perſonnage qui ſurvivoit à ce Philoſophe.

(*d*) *Je ne le diſtingue point de celui qui enſeigna la Logique à Carneade.*] L'endroit où Ciceron obſerve cela eſt curieux; c'eſt pourquoi je le rapporte. Lorſque Carneade tomboit ſur quelques Diſputes ſubtiles & entortillées, il y mêloit ce grain de plaiſanterie: Si ma conſéquence eſt bonne, j'ai gagné: ſi elle ne l'eſt pas, que Diogene me rende mon argent.

(*e*) *Je marquerai une erreur de Mr. Moréri.*] Il prétend que notre Diogene fut envoyé à Rome avec Carneade & Critolaüs, *ſous le Conſulat de P. Scipion & de M. Marcellus, du temps de la ſeconde Guerre Punique.* On ne doute point de cela, dit-il. Cependant, il eſt certain que pluſieurs en doutent, & que le Jéſuite Leſcalopier condamne ceux qui ne diſtinguent point ce Diogene d'avec celui qui fut envoyé à Rome pour les affaires des Athéniens. Si Mr. Moréri avoit dit, *On n'a point raiſon de douter, &c.* je ne lui reprocherois rien; car il eſt ſûr, quoi qu'en veuille dire ce Jéſuite, qu'il n'y a ici qu'un Diogene. Mais ce n'eſt pas la faute dont je veux parler principalement. Il eſt beaucoup plus blâmable par un autre endroit, puiſque pendant la ſeconde Guerre Punique il n'y a point eu d'année où un Scipion & un Marcellus ayent été Conſuls, & que l'Ambaſſade des trois Philoſophes a été poſtérieure à la fin de la ſeconde Guerre Punique. C'eſt de quoi je donne des preuves démonſtratives dans l'Article de CARNEADE. Notez que Voſſius a fourni à Mr. Moréri cette mépriſe. Je ne dis rien de quelques petites fautes dont une partie ne paroît pas dans l'Edition de Hollande. Il eût été néceſſaire d'y marquer de quelle Secte étoit Diogene. On eût par-là remédié à une omiſſion.

Digitized by Google

ne ſouffrent l'exercice d'aucune autre, & ils ſont naturellement fourbes. Mais, ſelon l'Auteur cité par Montagne, ils ſont Chrétiens, & les plus honnêtes gens du monde, ſans autre défaut que celui de n'entendre rien dans la Religion qu'ils profeſſent. Cela eſt plus ordinaire qu'on ne penſe, & peut s'accorder en quelque façon avec les principes des Quiétiſtes (*a*), gens dont la prétendue dévotion s'eſt chargée de tant de folies myſtérieuſes, qu'il n'y a preſque point d'extravagance, ni de blaſphème, à quoi elles ne confinent par quelque bout. Mais voyons ce que dit Montagne (*b*).

E. EPI-

(*a*) *Cela peut s'accorder en quelque façon avec les principes des Quiétiſtes*] Ces miſérables Docteurs enſeignent que *la perfection de la contemplation ne conſiſte pas à connoître Dieu plus parfaitement que les autres, mais à ne le point connoître.* Que *le vrai contemplatif ne ſe forme point d'idée de Dieu; qu'il n'a de connoiſſance diſtincte d'aucun de ſes attributs; qu'il ne le connoît point par des réflexions, & par des raiſonnemens, mais par une foi obſcure, générale & confuſe ſans diſtinction de perfection, d'attributs, ni de perſonnes.* Que *la vraie contemplation parfaite a pour ſeul objet l'Eſſence de Dieu, conſidérée ſous l'idée la plus abſtraite qu'il eſt poſſible.* Que „l'ame doit ſe perſuader que les „créatures ſont trop groſſieres pour „lui ſervir de maîtres & de guides „dans la connoiſſance de Dieu. Il „faut donc que l'amour prenne les „devants, & qu'elle laiſſe l'entende„ment derriere. Que l'ame aime „Dieu comme il eſt en lui-même, & „non comme l'imagination le lui re„préſente. Que ſi elle ne peut le „connoître tel qu'il eſt, qu'elle l'aime „ſans le connoître ſous le voile ob„ſcur de la foi, à peu près comme „un enfant qui n'auroit jamais vu „ſon pere, & qui s'en rapportant à „ceux qui lui en parlent l'aimeroit „autant que s'il l'avoit vu". Que tout ce que l'Ecriture Sainte dit de Dieu *ne peut paſſer que pour des fleurs; & s'y arrêter, c'eſt s'arrêter à la ſuperficie, parce que Dieu ne pouvant ſe comprendre par l'eſprit, ne peut auſſi être expliqué par les paroles, & quand nous voulons par-là nous élever à lui, nous nous abaiſſons.* Que *Dieu n'a fait écrire ces Livres que pour nous donner une haute opinion de ſa grandeur, afin que ſi nous l'aimions en ce qu'on dit de lui, nous l'aimaſſions encore plus en lui-même. Mais que ſi l'ame aimoit Dieu tel qu'il eſt repréſenté dans les Ecritures, elle n'aimeroit qu'un phantôme, ou que le maſque de Dieu, & non pas Dieu tel qu'il eſt.* Que „Dieu n'eſt „rien de ce que conçoit la Raiſon, „parce que tout ce que nous connoiſ„ſons ſe peut comprendre, & Dieu „eſt incompréhenſible. Quand nous „voulons connoître Dieu, nous chan„geons la Créature en Dieu comme „les Idolâtres, & nous abbaiſſons „Dieu à la Créature. Que *tant que l'a„me connoîtra quelque choſe par des ima„ges ou par des ſimilitudes, de quelque „nature qu'elles ſoient, même infuſes & „ſurnaturelles, elle ne conçoit point Dieu*". Que l'idée que St. Paul donna de Dieu aux Athéniens adorateurs d'un Dieu inconnu *eſt fauſſe, en ce qu'elle ne repréſente pas Dieu comme il eſt, car il ne peut être compris ni connu,* Qu'on *eſt obligé de ſe ſervir des termes proportionnés à notre foibleſſe pour parler de lui: mais ces expreſſions n'ont rien de digne de lui, & les idées qu'elles forment en nous ne ſont pas la véritable idée de Dieu.* Qu'on *peut dire de Dieu* qu'il eſt juſte, bienfaiſant, rémunérateur, vengeur, tout-puiſſant, &c: *mais tout cela n'eſt point Dieu. Ce n'eſt point de cette maniere que la Foi le regarde; elle n'a d'autre objet qu'un Dieu inconnu, préſent par-tout.* Voyez à la fin de la Remarque ſuivante un Paſſage du faux Denys l'Aréopagite.

(*b*) *Voyons ce que dit Montagne.*] „Un Eveſque a laiſſé par eſcrit, qu'eu

E

EPICURE, l'un des plus grands Philoſophes de ſon ſiecle, naquit à Gargettium (*a*) dans l'Attique, l'an troiſiéme de

„l'autre bout du Monde, il y a une île, „que les anciens nommoient Dioſco„ride, commode en fertilité de tou„tes ſortes d'arbres, fruicts & ſalu„brité d'air; de laquelle le peuple „eſt Chrétien, ayant des Egliſes & „des Autels, qui ne ſont parés que „de Croix, ſans d'autres Images: „grand obſervateur de jeûnes & de „feſtes, exact payeur de dixmes aux „Prêtres; & ſi chaſte, que nul d'eux „ne peut connoître qu'une femme „en ſa vie. Au demeurant, ſi con„tent de ſa fortune, qu'au milieu de „la mer il ignore l'uſage des navires: „& ſi ſimple que la religion qu'il „obſerve ſi ſoigneuſement, il n'en „entend un ſeul mot. Choſe incroya„ble, à qui ne ſauroit, les Payens „ſi devots idolâtres, ne connoître „de leurs Dieux, que ſimplement „le nom & la ſtatue. L'ancien com„mencement de Menalippe, Trage„die d'Euripides, portoit ainſi;

„O Jupiter, car rien de toy ſinon
Je ne connois ſeulement que le
nom".

Ce que Montagne obſerve des anciens Païens eſt très-vrai: l'idée qu'ils attachoient au mot *Dieu* ne reſſembloit nullement à la nature divine, & en étoit infiniment éloignée; de ſorte que les Athéniens n'étoient point les ſeuls à qui Saint Paul eût pu dire qu'ils avoient dreſſé un Autel au Dieu inconnu. Tous leurs Autels méritoient cette Inſcription, & je ne ſaurois penſer à la diſtinction qu'on fit à Athenes entre les Dieux inconnus & les Dieux connus: je n'y ſaurois, dis-je, penſer, ſans me ſouvenir de la diſtinction que l'on fait dans les Ecoles d'Ariſtote, entre les qualités occultes, & les qualités manifeſtes. Il n'y a point d'autre différence parmi les Péripatéticiens, entre les qualités manifeſtes & les qualités occultes, ſi ce n'eſt qu'ils ont des mots pour déſigner les qualités manifeſtes, *calor, frigus, humiditas, ſiccitas*, &c. & qu'ils n'en ont point pour déſiguer les qualités de l'aimant. Diſons de même, que, parmi les Athéniens, il n'y avoit point d'autre différence entre les Dieux inconnus & les Dieux connus, ſi ce n'eſt qu'on avoit des noms à donner aux uns. *Jupiter, Mars, Mercure, Venus*, &c. & qu'on ne ſavoit comment appeller les autres. Si la nature divine qu'ils adoroient n'étoit point comme la Quinte-eſſence d'Ariſtote, auſſi dépourvue de nom qu'ignorée, elle étoit pour le moins auſſi peu connue. Les habitans de Marſeilles faiſoient profeſſion ouverte d'adorer des Dieux inconnus, & ils trouvoient même que cela leur inſpiroit plus de crainte pour leurs Divinités. Ils les adoroient de loin; ils ne s'approchoient point du lieu où elles avoient leurs ſtatues. Le Prêtre ne s'en approchoit qu'en tremblant, & il craignoit qu'elles ne lui apparuſſent, c'eſt-à-dire, qu'il craignoit de les connoître. Lucain s'imagine qu'à cauſe qu'ailleurs les Dieux étoient adorés ſous des figures expoſées aux yeux du public, il y avoit une grande différence entre les Maſſiliens & les autres peuples; car, dit-il, les Maſſiliens, ne connoiſſant pas leurs Dieux, les redoutent davantage. Il s'imaginoit donc que dans la Grece & dans l'Italie ou connoiſſoit mieux la Divinité qu'à Marſeille: il s'abuſoit bien, il devoit ſeulement dire que l'on y connoiſſoit mieux ſous quelle figure les Statuaires & les Peintres la repréſentoient. Les Païens ne pourroient pas rétorquer cette remarque ſur le Chriſtianiſme, ſous prétexte qu'on y recommande de captiver ſon entendement ſous l'obéiſſance de la foi, & qu'on y dit que la foi ſe définit mieux par l'ignorance que par la connoiſſance: & qu'il faut ſe conduire non par la voie de l'examen, mais par la voie de l'autorité, & adorer les myſteres, ſans les comprendre: cette rétorſion, dis-je, ſeroit injuſte, ſi on la faiſoit ſur le Chriſtianiſme en général, puiſque les Communions Proteſtantes ne rejettent point la voie de

Digitized by Google

de la cent neuvieme Olympiade (*b*). Son Pere Neocles, & ſa mere Chereſtrata (*c*) furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyerent dans l'île de Samos. C'eſt

l'examen, & ne craignent pas comme le Prêtre de Marſeille, que les objets de leur foi ſe manifeſtent.

On a vu dans la Remarque précédente les Maximes des nouveaux Myſtiques: mais il faut obſerver ici qu'ils prétendent qu'elles ſont auſſi anciennes que la Théologie Myſtique; car ils citent ces paroles de Saint Denys: „Pour vous, mon „cher Timothée, appliquez vous ſé„rieuſement aux contemplations my„ſtiques, abandonnez vos ſens, les „opérations de votre eſprit, tous les „objets ſenſibles & intelligibles, & „généralement toutes choſes qui ſont, „& qui ne ſont pas, afin que vous vous „éleviez, autant que l'homme le peut, „& que vous vous uniſſiez d'une ma„niere inconnue & inexprimable, à „celui qui eſt au deſſus de tout être „& de toute connoiſſance". Notez qu'il y a des Philoſophes qui trouvent que ce que les Quiétiſtes diſent de la fauſſeté des Notions ſous leſquelles on ſe repréſente ordinairement la Divinité, eſt fort condamnable, & que les images dont les Ecrivains Sacrés ſe ſont ſervis pour nous la faire connoître, ont beſoin d'être rectifiées. Voyez ce que je citerai de Charron dans l'une des Remarques de l'Article SIMONIDE.

(*a*) *Il naquit à Gargettium.*] C'eſt pour cela que Stace le nomme Gargettien. Ciceron lui en avoit montré l'exemple. Elien & pluſieurs autres ſe ſont ſervis du même ſurnom en parlant de notre Epicure. Je m'étonne donc que Cruquius ait pu croire que Stobée en ſe ſervant de ce ſurnom a deſigné un autre Epicure. *Toutesfois*, dit-il, *Stobée fait ſouvent mention d'un certain Epicure qu'il ſurnomme auſſi Gargettien.* On ne parle pas ainſi quand il s'agit du grand Epicure: ou ſi on le fait, on mérite d'être ſifflé, comme ce bon Provincial qui diſoit *un nommé Turenne.* C'eſt à Cruquius à choiſir; & quelque parti qu'il prenne, il ſe convaincra d'une bévue. S'il dit qu'il a cru que le *Gargettius Epicurus* de Stobée eſt le Fondateur de la Secte des Epicuriens, il avouera qu'il a parlé impertinemment; on ne ſe ſert pas des termes *un certain Epicure* quand on parle de ce Fondateur. S'il dit qu'il a ignoré que l'épithete de *Gargettius* fût propre au grand Epicure, il reconnoîtra qu'un fait très-commun ne lui étoit pas connu. Je ne le crois point coupable de l'incivilité ruſtique, ou plutôt de l'impertinence qui ſe trouve dans les termes *un certain Epicure*, appliqués à celui de cet Article. Je crois que ſe ſouvenant qu'il y a eu diverſes perſonnes du nom d'Epicure, il s'eſt figuré que celui à qui Stobée donne l'épithete de *Gargettien* eſt un de ceux qui ſont differents du Fondateur de la Secte Epicurienne.

(*b*) . . . . *l'an troiſieme de la cent neuvieme Olympiade.*] Il faut relever ici une faute de Voſſius. Il met la mort d'Epicure à la 107 Olympiade. On ne peut pas le diſculper en diſant qu'il avoit écrit *Olymp. CXXVII*, qui eſt le vrai tems de la mort de ce Philoſophe, mais que l'Imprimeur oublia deux Lettres numérales. Cette Apologie ſeroit ici très-inutile, ce ſeroit le précipiter dans une autre erreur auſſi palpable que celle dont on le voudroit juſtifier: on le chargeroit d'avoir cru que l'an 12 du Regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, appartient à la 127 Olympiade. Concluons donc que la faute étoit dans ſon Manuſcrit. Or il eſt bien étrange que ſa mémoire ait été aſſez infidele ce jour-là pour lui laiſſer écrire qu'Epicure ſortit du monde avant qu'Alexandre montât ſur le thrône.

(*c*) *Et ſa mere Chereſtrata.*] Je ne ſai ſur quoi ſe fonde Mr. Moréri, quand il dit qu'elle étoit *ſortie d'une famille très-noble.* Laërce & Gaſſendi, qu'il cite, n'en diſent rien. Il la nomme Cherecrate dans l'Article d'Epicure: c'eſt ſa ſeconde faute. Ses péchés d'omiſſion lui peuvent

Digitized by Google

C'eſt ce qui fit qu'Epicure paſſa dans cette île les années de ſon enfance. Il ne revint à Athenes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer; car à l'âge de vingt-trois ans il alla trouver ſon pere, qui demeuroit à Colophon, & depuis il ſéjourna en divers endroits avant que de ſe fixer à

être reprochés; car il y avoit deux choſes curieuſes à dire ſur cette femme.

I. Elle s'en alloit avec ſon fils *juſques dans les maiſons déſertes pour en chaſſer les lutins à force de prieres.* C'eſt ainſi que le docte Mr. du Rondel a rendu le Grec de Diogène Laërce. Il a expliqué la choſe plus amplement dans ſon Edition Latine, & toûjours d'une maniere avantageuſe à Epicure. Quand je dis qu'il a tourné la choſe d'une maniere avantageuſe à Epicure, je n'entens pas lui imputer d'avoir prétendu que l'occupation de Chereſtrata fût honorable. Il a trop d'eſprit & d'érudition pour ne ſavoir pas qu'on regardoit comme un emploi vil & mercenaire celui de ces vieilles femmes, qui alloient lire certains formulaires de prieres afin de purifier les maiſons ou les perſonnes. Ce métier d'Exorciſte ne paſſoit point pour honorable. L'Orateur Eſchine fils d'une femme qui l'avoit exercé, eſſuya mille reproches honteux ſur ce ſujet de la part de Demoſthene. Epicure & lui ſe trouvoient dans le même cas: ils avoient aidé chacun ſa mere dans cette cérémonie; Demoſthene le reproche à l'un, & les Stoïciens à l'autre. Notez qu'il y a eu des Auteurs célébres, qui ont compoſé de ces formulaires d'expiation. On me dira peut-être qu'on ne trouve point que les formulaires de Chereſtrata & de ſon fils Epicure ayent été des exorciſmes de Lutins: mais qu'importe? Mr. du Rondel ne laiſſe pas d'avoir eu un fondement légitime pour avancer ce qu'il a dit; car il eſt indubitable que les Païens ont eu des cérémonies deſtinées à chaſſer les ſpectres. Mr. Lomeier a cité Ovide, Valerius Flaccus, & Lucien. Or voici de quelle maniere le tour qu'a pris Mr. du Rondel eſt avantageux à Epicure. Ce Philoſophe ne croyant pas que les Dieux ſe mélaſſent de nos affaires, étoit ſuſpect d'irreligion: cela le rendoit odieux, & l'expoſoit à l'infamie. Il n'y a donc rien de plus propre à lui conſerver ſa réputation, que de dire que dès ſa plus tendre jeuneſſe il alloit lire des prieres dans les maiſons pour le ſervice de ſon prochain. C'étoit un acte de piété ſuperſtitieuſe.

II. La ſeconde choſe curieuſe qu'on pouvoit dire de Chereſtrata, c'eſt qu'au dire de ſon fils, elle avoit eu dans ſon corps cette quantité d'atomes, dont le concours eſt néceſſaire pour former un Sage. Plutarque allegue cela comme une preuve de la vanité d'Epicure. Cette preuve n'eſt pas mal choiſie, car c'eſt une grande préſomption que de croire que l'on a été formé de l'élite des atomes, & qu'on a eu une mere en qui la nature avoit raſſemblé tout autant d'ingrédiens [illegible] falloit pour la formation d'un Sage. Je ne vois perſonne qui ait rapporté fidelement ce paſſage de Plutarque. Tout le monde s'imagine que ce fut Neocles, frere d'Epicure, qui dit cela de ſa mere. Gaſſendi, qui entendoit bien le Grec, n'auroit point commis cette faute, s'il avoit eu recours à l'Original: mais comme il crut que les Traductions étoient fideles, il ne paſſa pas plus loin. La Verſion Latine & la Verſion d'Amyot ſont telles, que l'on ne pourroit pas ſoutenir qu'elles ne contiennent pas le ſens de l'Original: néanmoins elles ſont défectueuſes, parce qu'elles ſont également ſuſceptibles de deux interprétations. Elles peuvent auſſi bien ſignifier que Neocles diſoit cela, que ſignifier qu'Epicure le diſoit. D'où l'on peut recueillir en paſſant que les Vaugelas & les Bouhours ont plus de raiſon qu'on ne penſe, de recommander un arrangement de mots qui exclue juſqu'aux moindres ambiguïtés. Naudé avant Gaſſendi avoit

Digitized by Google

à Athenes, comme il fit à l'âge d'environ trente-six ans. Il se mit à ériger une Ecole dans un beau jardin qu'il acheta: il y vécut avec ses amis fort tranquillement, & il y éleva un grand nombre de Disciples. Ils vivoient tous en commun avec leur Maître (*d*), & l'on n'avoit jamais vu de société

commis cette faute. *Neocles*, dit-il, *disoit à la louange d'Epicure son frere, que lors de sa génération, la nature avoit assemblé tous les atomes de la prudence dans le ventre de sa mere.* Il est clair que c'est une Paraphrase bien libre du Grec de Plutarque; ou plutôt que c'en est une falsification. Le P. Rapin s'est égaré encore plus. *Epicure*, dit-il, *étoit naturellement sage, puisqu'il étoit Philosophe jusques dans le plaisir: il étoit si éclairé que son frere Nocles dit dans Plutarque, que la nature avoit assemblé tous les atomes de la sagesse & de la science pour composer sa personne, pendant qu'il dit lui-même qu'il ne sait rien.* Ce qu'il y a ici de rare, est de voir que l'on allégue comme une preuve de la modestie d'Epicure, ce que Plutarque avoit allégué pour le convaincre d'orgueil. On suppose qu'il rejette très-humblement les éloges que son frere lui présente, & c'est lui-même qui se donne ces éloges dans l'Auteur qu'on cite. Tant il est vrai que quand on s'amuse à appliquer des Passages pris hors de la source, ou qu'on se hasarde à en tirer des consequences avant que d'être assuré du sens littéral & original, on s'expose à d'étranges menteries!

Mr. Chevreau a suivi l'erreur de Gassendi, & du Pere Rapin. Voyez la 2 page du I Tome du *Chevræana*.

(*d*) *Ses disciples vivoient tous en commun avec leur maître.*] Laërce témoigne qu'Epicure avoit tant d'amis, que les villes mêmes n'auroient pu les contenir. On alloit à lui de toutes les villes de la Grece, & de l'Asie. L'Egypte même lui envoyoit des Disciples. La ville de Lampsaque, où il avoit professé la Philosophie, lui en envoyoit beaucoup. Il ne voulut pas imiter Pythagoras, qui enseignoit qu'entre amis les biens doivent être communs: il trouvoit qu'un tel établissement marquoit de la défiance, & il aimoit mieux que les choses fussent sur un pié que chacun contribuât volontairement aux besoins des autres quand cela étoit nécessaire. Il est sûr que cette idée approche plus de la perfection que ne fait la communauté de biens, & qu'on ne sauroit assez admirer l'union des Disciples d'Epicure, & l'honnêteté avec laquelle ils s'entre-aidoient, chacun demeurant le maître de son patrimoine. Qu'on nous vienne dire aprés cela que des gens qui nient la Providence, & qui établissent pour leur derniere fin leur propre satisfaction, ne sont nullement capables de vivre en societé; que ce sont nécessairement des traîtres, des fourbes, des empoisonneurs, des voleurs, &c.

L'une des accusations intentées à Epicure fut d'avoir parlé satyriquement des plus illustres Philosophes. Diogene Laërce, voulant montrer que c'étoit une calomnie insensée, se contente de dire qu'on avoit des témoignages suffisans de l'honnêteté, & de la débonnaireté extrême d'Epicure envers tout le monde. Il allegue les statues d'airain érigées à ce Philosophe, le grand nombre de ses amis, l'attachement immuable de tous ses Disciples, & la succession perpétuelle de son Ecole. Il dit que les Leçons d'Epicure furent un chant de Sirene, qui captiva tous ses Auditeurs, excepté Metrodore de Stratonice, qui le quitta pour s'attacher à Carneade. Selon la Traduction latine, Diogene veut dire que la bonté extraordinaire d'Epicure fut cause que ce Metrodore le quitta. Ce sens choque d'abord les Lecteurs: mais il s'accorde parfaitement bien avec le but de Diogene Laërce, & quand on a fait une serieuse attention aux bisarreries du cœur humain, on ne trouve point incroyable qu'il y ait des gens qui se trouvent rebutés, importunés, & fatigués de l'excessive bonté de

Digitized by Google

cieté mieux réglée que celle-là. Le reſpect que ſes Sectateurs conſervérent pour ſa mémoire eſt admirable. Son Ecole ne ſe diviſa jamais; on y ſuivit ſa doctrine comme une Oracle. Son jour natal étoit encore ſolenniſé du tems de Pline &

leur bienfaiteur. C'eſt pourquoi ſi l'on ſuppoſe que Diogene Laërce a voulu dire que Metrodore, qui de tous les Diſciples d'Epicure fut le ſeul qui l'abandonna, ne le fit peut-être, que parce que les trop grandes bontés d'Epicure lui étoient à charge, on trouvera un raiſonnement ſuivi, & un fait aſſez poſſible; on trouvera que la déſertion même de Metrodore ſert à prouver l'humanité incomparable dont il s'agiſſoit d'aſſurer la louange & la poſſeſſion à Epicure. Mais comme il arrive plus fréquemment ſans comparaiſon que les marques exceſſives d'amitié attirent les gens, qu'il n'arrive qu'elles les éloignent, il y a une interprétation des paroles de Laërce mille fois plus naturelle que celle qui a couru juſqu'ici; c'eſt de dire, que Metrodore ne ſe ſépara d'Epicure pour s'attacher à Carneade, que parce, peut-être qu'il ſe trouva accablé du poids des bontés que Carneade avoit eues pour lui. Cette interprétation eſt moins favorable au but de l'Auteur que la premiere, & néanmoins elle ne le traverſe pas beaucoup: car ſi vous ſuppoſez que rien ne débaucha Metrodore que l'amitié extraordinaire, & que les careſſes exceſſives de Carneade, vous ne pourrez pas ſoutenir que ſa déſertion ébranle ce que l'on a dit du bon naturel d'Epicure, & qu'on a prouvé entre autres raiſons par l'attachement fidele de ſes Diſciples. Ainſi rien n'empêche que nous ne prenions pour plus naturel ce nouveau ſens des paroles de Diogene Laërce. Ce n'eſt pas peut-être ce qu'il a voulu dire, car cet Auteur n'ayant guere plus d'exactitude dans ſes raiſonnemens que dans ſes récits, on peut fort bien ſe tromper, en lui imputant les penſées qui ſemblent avoir la plus grande liaiſon avec ſes phraſes. Quoi qu'il en ſoit, faiſons ſavoir au public que Mr. de la Monnoie eſt l'Auteur de la nouvelle interprétation qu'on a vue ci-deſſus; & mettons ici l'Extrait d'une de ſes Lettres. „Je ſuis perſuadé avec Gaſ„ſendi, que lorsque Diogene écrit, „que de tous les diſciples d'Epicure, „Métrodore eſt le ſeul qui le quitta „pour s'attacher à Carnéade, on ne „doit pas entendre que Métrodore „ait été auditeur d'Epicure; mais „ſimplement qu'il a été le ſeul Epi„curien qui ait changé de ſecte, & „renoncé à la Philoſophie d'Epicure „pour ſuivre celle de Carnéade. Mr. „Ménage déclare qu'il ſeroit volon„tiers de ce ſentiment ſans certains „mots de Diogene, par où il paroît, „dit-il, que, nonobſtant toutes les ex„plications de Gaſſendi, il falloit que „ce Métrodore fuſt contemporain d'E„picure, puiſque ce ne fut que pour „ſe défaire des honnêtetés fatiguantes „d'un ſi bon maître, deſquelles il étoit „accablé, qu'il ceſſa d'eſtre Epicurien „& paſſa de ce parti à celui de Car„néade. Mr. Ménage ni Mr. Gaſſendi „n'ont pas vû que le veritable ſens „du paſſage de Diogene eſt, que ſi „Métrodore, d'Epicurien qu'il étoit „auparavant, devint ſectateur de Car„néade, ce ne fut peut-être qu'à „cauſe des bontés ſans bornes dont „celui-ci l'accabloit.

Ceux qui rapportent le pronom αὐτοῦ à Epicure doivent convenir que Diogene Laërce eſt coupable d'une inſigne fauſſeté; c'eſt-à-dire, qu'il a cru que Carneade & Epicure ont philoſophé en même temps. Gaſſendi montre fort bien que c'eſt une erreur groſſiere. Il ſait voir qu'Epicure mourut avant que Carneade naquît. Il remarque que Metrodore n'a point paſſé de la Secte d'Epicure à l'Ecole du Carneade dont Ciceron a parlé à la fin du V Livre *de Finibus:* car ce Carneade étoit lui-même Epicurien. Il prouve auſſi que Metrodore de Stratonice n'a point été Auditeur d'un Carneade contemporain d'Epicure & d'Arceſilas, mais du Carneade qui fut le quatrieme ſuc-

Digitized by Google

& l'on fêtoit même tout le mois de ſa naiſſance. Ils mettoient ſon portrait par-tout. Il écrivit beaucoup de Livres, & il ſe piquoit de ne rien citer (*e*). Il mit dans une extrême réputation le Syſtême des atomes. Il n'en étoit pas l'Inventeur d'Arceſilas, & qui fonda la troiſieme Académie. On peut ajoûter à ſes preuves, ce que Jonſius obſerve, que Metrodore de Stratonice n'a pu être ami d'Epicure, qui étoit mort avant que la Ville de Stratonice fût fondée. Notez que Jonſius & M. Menage s'accordent à dire que Diogene Laërce s'eſt exprimé en homme qui vouloit apprendre à ſes Lecteurs qu'Epicure & Carneade floriſſoient en même tems. C'eſt rejetter l'explication de Gaſſendi; & je ne m'étonne pas qu'ils la rejettent, car elle eſt forcée au dernier point. Il ſe figure que l'Hiſtorien n'a voulu dire que ceci; c'eſt que Metrodore étoit le ſeul Epicurien qui eût quitté le parti, & qu'il l'avoit quitté à cauſe que la tendreſſe d'Epicure, mort depuis aſſez long-temps, vivoit encore dans la Secte. On n'a pas beſoin d'un ſi mauvais dénouement quand on explique le Paſſage comme fait Mr. de la Monnoie. Il ne faut pas que j'oublie que Mr. Foucher ſe prévalut de ces paroles de Diogene Laërce, pour ſoutenir ſa fauſſe ſuppoſition que Carneade & Epicure avoient vécu en même tems. Mr. Lantin lui repondit entre autres choſes, que *Diogene Laërce n'eſt pas un Auteur bien ſeur, & qu'il eſt aiſé de remarquer dans ſon hiſtoire pluſieurs endroits qui ſe contrarient à cauſe qu'il a ſuivi des Auteurs qui ſont contraires.* Nous trouverons une de ſes contradictions ſans ſortir de notre ſujet. Nous avons vu qu'il aſſûre que Metrodore de Stratonice étoit le ſeul qui eût abjuré; & néanmoins peu auparavant il avoit dit que Timocrate Diſciple d'Epicure avoit quitté cette Ecole, & publié enſuite bien des médiſances contre ſon ancien Profeſſeur. Je n'ai lu perſonne qui ait relevé cette faute. Si Gaſſendi l'eût apperçue, il n'auroit pas employé le raiſonnement que l'on va voir: *Certainement, dit-il, ſi Metrodore avoit quitté Epicure encore vivant, on n'auroit pas demandé à Arceſilas, (qui ſurvécut de douze ans à Epicure) pourquoi il y avoit des gens qui quittoient les autres écoles pour aller trouver les Epicuriens, & qu'il n'y avoit point d'Epicuriens qui quittaſſent leur école pour une autre.* N'eſt-il pas certain que Timocrate ſe ſepara d'Epicure? Puis donc que ſa déſertion n'empêcha point la demande qui fut faite à Arceſilas, pourquoi paſſe-t-on des autres Ecoles à celle d'Epicure, & non pas de celle-ci aux autres: la déſertion de Metrodore n'eût point empêché cette demande, & par conſéquent Gaſſendi ſe ſert d'une très-mauvaiſe preuve. Le Proverbe *une hirondelle ne fait pas le printemps*, eſt la ſolution de ceci: car quoiqu'on fût l'inconſtance d'un ſeul Sectateur d'Epicure, on ne laiſſoit pas de juger en gros que perſonne ne quittoit l'Epicuréiſme.

(*e*) *Il écrivit beaucoup de Livres, & il ſe piquoit de ne rien citer.*] Diogene Laërce, en parlant des Philoſophes qui ont le plus écrit, met Chryſippe au 1. rang, & Epicure au 2: c'eſt ainſi qu'il diſpoſe des places dans ſa Preface; mais dans ſon X Livre il dit abſolument & ſans réſerve, qu'Epicure eſt celui de tous les Auteurs qui a le plus compoſé. Ses Ouvrages, continue-t-il, montent à 300 Volumes, & l'on n'y voit rien qui ne ſoit de lui: il n'y rapporte les paroles d'aucun Auteur, il ne cite perſonne. Mais pour Chryſippe, qui ne vouloit point ſouffrir qu'Epicure le ſurpaſſât en nombre de compoſitions, il ne faiſoit qu'entaſſer témoignage ſur témoignage; de ſorte que ſi on lui eût ôté ce qu'il citoit, on l'eût réduit à la carte blanche. Son émulation étoit telle, qu'auſſitôt qu'il voyoit paroître quelque nouveau Livre d'Epicure, il en compoſoit un autre; & cela ſi à la hâte, pour ne demeurer pas long tems en reſte, qu'il ne reliſoit point ſa compoſition, ce qui l'engageoit à des redites, & lui faiſoit avancer bien des

Digitized by Google

l'Inventeur: mais il y changea quelque choſe, & ce ne fut pas

choſes peu correctes. Diogene cite ailleurs Apollodore, qui prouva par cette raiſon qu'Epicure avoit compoſé plus de Livres que Chryſippe. Celui-ci n'avoit fait que copier ce que d'autres avoient dit: mais Epicure avoit tout tiré de ſon propre fond.

Puiſque l'occaſion s'en préſente, diſons quelque choſe ſur ces deux manieres de compoſer, je parle de celle d'Epicure, & de celle de Chryſippe. On auroit grand tort de prétendre, généralement parlant, que la méthode d'Epicure eſt celle des grands génies, & celle qui coûte le plus, & que la méthode de Chryſippe eſt celle des petits eſprits, & celle qui coûte le moins. Prenez bien garde que par la méthode de Chryſippe j'entens ſeulement la coutume de ramaſſer des Autorités. Je n'entens pas la négligence perſonnelle de ce Philoſophe, & les excès où il ſe portoit en compilant. Cela poſé, je ſoutiens qu'il y a d'auſſi grands Auteurs, & des génies auſſi ſublimes dans la Secte de Chryſippe, que dans la Secte oppoſée; & je le prouve par les trois grands noms que Gabriel Naudé va produire ſur les rangs. *Il me ſemble*, dit-il, *qu'il n'appartient qu'à ceux-là qui n'eſperent jamais d'être cités, de ne citer perſonne: & c'eſt une trop grande ambition de ſe perſuader d'avoir des conceptions capables de contenter une ſi grande diverſité de Lecteurs ſans rien emprunter d'autrui: car s'il y eut jamais Autheurs qui puſſent véritablement s'eſtimer tels, ç'ont été ſans controverſe Plutarque, Seneque, & Montagne, qui n'ont toutesfois rien laiſſé chez les autres de ce qui pouvoit ſervir à l'embelliſſement de leurs diſcours: témoins les vers Grecs & Latins qui ſe rencontrent preſque à chaque ligne de leurs œuvres, & entre autres cette conſolation de ſept ou huit feuilles que le premier envoya à Apollonius, dans laquelle on peut remarquer de compte fait plus de cent-cinquante vers d'Homere, & preſque autant d'Héſiode, Pindare, Sophocle, & Euripide. Et de plus je ne crois point que ces nouveaux Cenſeurs de la façon d'eſcrire ſoient ſi peu judicieux, que d'oppoſer aux authorités precedentes celle d'Epicure, lequel en trois cents volumes qu'il laiſſa n'avoit pas mis & inſeré une ſeule allegation, parceque ce ſeroit me fournir les moyens de leur condamnation, veu que les œuvres de Plutarque, Seneque, & Montagne ſont tous les jours leuës, feuilletées, venduës, & r'imprimées, où à grand' peine le catalogue de celles d'Epicure nous eſt-il reſté dans Diogene Laërce.* On pouvoit joindre Ciceron à ces trois exemples, & l'on ne ſauroit condamner ceux qui y joignent Apulée, puiſque c'étoit un des hommes de ſon ſiecle qui avoit le plus d'eſprit. Comptez bien tous les exemples qui ſuivent. „Nous voyons dans ce beau „Dialogue des plus illuſtres Orateurs „de Rome, qu'ils ne croyoient pas „que leur éloquence pût être corrom„pue par des citations, le diſ„cours d'Aper nous apprenant qu'on „deſiroit alors que les oraiſons fuſſent „parées des beautés de la poëſie „d'Horace, de Virgile, ou de Lu„cain: pour ne rien dire de celle „d'Ennius, ou de Nevius, qui rem„plit des pages entieres dans les „Oeuvres Philoſophiques de Ciceron „,...& nous pouvons encore remar„quer par l'Apologie d'Apulée, l'une „des plus éloquentes pieces de toute „l'antiquité, non-obſtant les impure„tés de quelques locutions dont nous „avons déja parlé, que du temps des „Antonins on ne penſoit pas que les „paſſages Grecs & Latins deuſſent „gaſter un bel ouvrage, veu que ce„luy-là eſt rempli de textes de Pla„ton, & de pluſieurs autres Philoſo„phes, avec un grand nombre de vers „d'Homere, de Catulle, & de Vir„gile". La Mothe le Vayer plaide là ſa cauſe, car c'étoit le plus grand Citateur du monde. On dira tant qu'on voudra que ſes Livres ſeroient meilleurs, s'ils n'étoient pas farcis de penſées étrangeres: on ne niera jamais, ſans manquer de diſcernement & de goût, qu'il n'eût beaucoup de génie. On dira tant qu'on voudra que les Ecrits de Coſtar ſont trop pleins d'Autorités, on l'appellera tant qu'on voudra le protecteur des Lieux communs, il n'en ſera pas moins vrai que c'étoit un bel Eſprit. Mr. Mena-

Digitized by Google

pas toujours une vraie réparation : car, par exemple, ce fut gâter

ge qui lui donne cet éloge eſt lui-même l'un des Auteurs qui feront le plus d'honneur à la France. Je ne vois guere de gens qui lui conteſtent le titre de Varron François. En un mot c'eſt un grand Auteur; cependant il diſoit lui-même, *Mademoiſelle de Scuderi a fait 10 volumes, qu'elle a tous tirés de ſa tête, & moi j'ai tiré de côté & d'autre tout ce que j'ai compoſé.* Contentons-nous de ces exemples : n'alléguons point les Tiraqueaux, les Briſſons, les Servins, & telles autres grandes lumieres du Parlement de Paris : ne diſons pas qu'ils citoient prodigieuſement, & qu'on le faiſoit auſſi dans ces Pieces d'apparat que les Premiers Préſidens ou les Gens du Roi récitoient en ce ſiecle-là à l'ouverture des Audiences. Ne parlons point non plus des excellens & des admirables Plaidoyers de Mr. le Maître, l'ornement du même Barreau au ſiecle ſuivant. Qui ne ſait qu'ils ſont pleins de Citations?

C'eſt donc une vérité de fait inconteſtable, qu'il ſe trouve de grands génies & de grands Auteurs dans la Seſte de Chryſippe, & que ce n'eſt pas le propre des génies & des Auteurs de cette eſpece, de ne citer rien ou de citer peu. Parlons préſentement de l'autre Queſtion : examinons quelle méthode de compoſer eſt la plus pénible.

Je crois qu'on peut réduire à deux Claſſes les grands Citateurs; il y en a qui ſe contentent de piller les Auteurs modernes, & de ramaſſer en un corps les compilations de pluſieurs autres qui ont travaillé ſur une même matiere. Ils ne vérifient rien, ils ne recourent jamais aux Originaux : ils n'examinent pas même ce qui précede & ce qui ſuit dans l'Auteur moderne qui leur ſert d'Original; ils n'écrivent point les Paſſages; ils marquent ſeulement à leur Imprimeur les pages des Livres imprimés d'où il faut tirer ces Paſſages. On ne peut nier que cette méthode de faire des Livres ne ſoit très-aiſée, & que ſans fatiguer beaucoup la tête d'un Ecrivain, elle ne le puiſſe mener bientôt à dix gros volumes. Il y a d'autres Citateurs, qui ne ſe fient qu'à eux-mêmes; ils veulent tout vérifier, ils vont toujours à la ſource, ils examinent quel a été le but de l'Auteur, ils ne s'arrêtent pas au Paſſage dont ils ont beſoin, ils conſidérent avec attention ce qui le précéde, ce qui le ſuit. Ils tâchent de faire de belles applications, & de bien lier leurs Autorités : ils les comparent entre elles, ils les concilient, ou bien ils montrent qu'elles ſe combattent. D'ailleurs ce peuvent être des gens qui ſe font une religion, dans les matieres de fait, de n'avancer rien ſans preuve. S'ils diſent qu'un tel Philoſophe Grec croyoit ceci ou cela, qu'un tel Sénateur ou Capitaine Romain ſuivoit certaines maximes, ils en produiſent les preuves tout auſſi-tôt; & parce qu'en certaines occaſions la ſingularité de la choſe demande pluſieurs témoignages, ils en ramaſſent pluſieurs. Je ne crains point de dire de cette méthode de compoſer, qu'elle eſt cent fois plus pénible que celle de notre Epicure, & qu'on ſeroit un Livre de mille pages en moins de tems ſelon la derniere méthode, qu'un livre de quatre cents pages ſelon la premiere. On comprendra mieux cela par un exemple. Qu'un habile homme ait à prouver qu'un tel Pere de l'Egliſe a été d'un tel ſentiment, je ſuis ſûr qu'il lui faudra plus de jours afin d'aſſembler les Paſſages qui lui ſeront néceſſaires, qu'afin de raiſonner à perte de vue ſur ces Paſſages. Ayant une fois trouvé ſes Autorités & ſes Citations, qui peut-être ne rempliront pas ſix pages, & qui lui auront coûté un mois de travail, il aura dans deux matinées 20 pages en raiſonnemens, en objections & en réponſes à des objections; & par conſéquent ce qui naît de notre propre génie coûte quelquefois beaucoup moins de tems que ce qu'il faut compiler. Je ſuis ſûr que Mr. Corneille auroit eu beſoin de plus de tems pour juſtifier une Tragedie par un grand ramas d'Autorités, que pour la faire, & je ſuppoſe le même nombre de pages dans la Tragédie, & dans la Juſtification. Heinſius mit

Digitized by Google

gâter le Syſtème, que de ne pas retenir la doctrine de Democrite touchant l'ame des atomes (*f*). Ce qu'il enſeigna ſur

peut-être plus de tems à juſtifier contre Balzac ſon *Herodes infanticida*, qu'un Métaphyſicien Eſpagnol n'en met à un gros volume de Diſputes où il débite tout de ſon cru. Je penſe que les Playdoyers où Mr. le Maître ramaſſa quantité d'Autorités lui coûterent plus que les autres, & qu'ils furent compoſés avec plus de peine, que ceux de Mr. Patru, qui ne citoit preſque rien.

Je n'entre point dans la queſtion de la préférence: je dirai ſeulement que les Auteurs qui n'empruntent rien ſont pour l'ordinaire moins inſtructifs que ceux qui répandent leurs Recueils. *Une bonne penſée, de quelque endroit qu'elle parte, vaudra toujours mieux qu'une ſottiſe de ſon cru, n'en déplaiſe à ceux qui ſe vantent de trouver tout chez eux, & de ne tenir rien de perſonne.* J'ajoûte qu'il n'y a pas moins d'eſprit ni moins d'invention à bien appliquer une penſée que l'on trouve dans un Livre, qu'à être le premier Auteur de cette penſée. Cela paroît dans les Entretiens de Voiture. On a ouï dire au Cardinal du Perron, que l'application heureuſe d'un Vers de Virgile, étoit digne d'un talent. Je laiſſe ceux qui comparent la premiere production d'une penſée avec l'acte de la génération, & l'art d'appliquer les vieilles penſées avec la puiſſance de reſſuſciter. C'eſt ſe déclarer trop partial pour les Recueils: néanmoins j'allégueraï les paroles de celui qui s'eſt montré ſi prévenu. „Comme beaucoup de perſonnes pe„chent en l'uſage immoderé des al„légations, il y en a aſſez d'autres „ridicules dans une ſotte affectation „de ne citer jamais perſonne, & de prendre tout chez eux; ſemblables „à cet Hippias Elien, qui ſe vantoit „badinement de ne rien porter que „ſes mains n'euſſent fait. Car j'attri„bue facilement à cette vanité le „grand mépris que quelques-uns font „de toute ſorte d'autorités, pour mon„trer qu'ils ne produiſent rien que „d'eux-mesmes, que les belles pen„ſées ſortent de leur teſte, comme „Pallas de celle de Jupiter, & qu'ils „engendrent comme luy ſans l'aide „d'autrui. A quoi néantmoins on „pourroit répondre, que la génération „ſe fait par une action ſi commune „dans tous les ordres de la Nature, „qu'il n'y a pas lieu de faire tant de „cas d'une choſe ſi facile; au-lieu „que c'eſt un miracle de reſſuſciter „les morts en les faiſant parler de „telle ſorte, que comme on a dit dans „la Religion que les oſſemens avoient „operé plus de merveilles que les „corps animés, on peut ſouſtenir de „mesme dans la Rhétorique, que „ceux qui ne ſont plus, ont beaucoup „plus de force à nous perſuader, que „n'en ont les vivans."

(*f*) *Ce fut gâter le Syſtème des atomes . . . que de ne pas retenir la doctrine de Democrite touchant l'ame des atomes.*] St. Auguſtin ne nous permet pas de douter que Democrite n'ait cru que tous les atomes étoient animés. Prétendre qu'un aſſemblage d'atomes inanimés peut être une ame, & peut envoyer des images qui nous donnent des penſées; c'eſt ſe payer d'une Hypotheſe plus confuſe que le chaos d'Heſiode. C'étoit néanmoins la prétention d'Epicure. Mais en ſuppoſant une fois que tous les atomes ont une ame, on concoit ſans peine que leurs divers aſſemblages forment diverſes eſpéces d'animaux, diverſes manieres de ſentimens, diverſes combinaiſons de penſées; & par-là on eſt à l'abri de l'Objection foudroyante de Galien: *Comme un ſeul Atome ne ſauroit éprouver le ſentiment de la douleur, puiſqu'il eſt incapable de ſentir, ſi l'on pique quelqu'un avec une pointe, un Atôme ne ſentant rien, ni deux, ni trois, ni pluſieurs ne ſentiront pas d'avantage, & il en ſera de même que d'un monceau de diamans, ou d'autres matieres invulnérables, qu'on voudroit percer. De même que deux doigts joints ſe ſéparent ſans douleur, il en ſera de même des Atomes qu'on ſéparera, puiſqu'ils ne ſont autre choſe que de ſe toucher.* Plutarque avoit déjà fait une ſemblable Objection à Colotes. Qu'on

Digitized by Google

ſur la nature des Dieux eſt très-impie (*g*). Quant à ſa doctrine touchant le ſouverain bien ou le bonheur, elle étoit fort

ſe tourne de tous les côtés imaginables, comme ont fait Lucrece & Gaſſendi, pour ſoudre cette difficulté, on ne pourra pas même l'effleurer; & ce qu'on dira de meilleur eſt que tous les Philoſophes qui reconnoiſſent que les principes des corps mixtes ſont privés de ſentiment, s'expoſent autant qu'Epicure à la même difficulté. Il faut dire les choſes comme elles ſont: l'Hypotheſe de l'ame du Monde, ou celle des automates, eſt la ſeule voie de ſe tirer de cet embarras: car il ſeroit dangereux de reconnoître dans les bêtes une ame immaterielle comme dans l'homme; & pour ce qui eſt de la diſtinction de nos Peripateticiens entre la matiere & l'ame materielle des bêtes, c'eſt un vain ſubterfuge, qui n'eſt pas moins foudroyé par l'Objection de Galien, que les atomes d'Epicure. Au reſte il n'eſt pas plus abſurde de ſuppoſer que les atomes ſont eſſentiellement animés, que de ſuppoſer qu'ils exiſtent & qu'ils ſe meuvent d'eux-mêmes.

(*g*) *Ce qu'il enſeigna ſur la nature des Dieux eſt très-impie.*] Ce ſeroit obſerver un peu trop négligemment les loix ſacrées de l'équité, que d'accuſer Epicure d'avoir cru que les Dieux ne méritent pas notre culte, nos reſpects & nos hommages; car il a profeſſé ouvertement le contraire, & publié d'excellens Livres ſur le culte que l'on doit aux Dieux. J'avoue qu'on lui objectoit qu'en agiſſant ſelon ſes principes il ne devoit avoir nulle Religion: mais en cela on ne faiſoit que diſputer ſur le droit, on ne nioit pas le fait, on tomboit d'accord de ſa Religion extérieure. Il honoroit les Dieux à cauſe de l'excellence de leur nature, encore qu'il n'attendit d'eux aucun bien, & qu'il n'en craignit aucun mal. Il leur rendoit un culte qui n'étoit point mercenaire; il n'y confidéroit aucunement ſon propre intérêt, mais les ſeules idées de la Raiſon, qui demandent que l'on reſpecte, & que l'on honore tout ce qui eſt grand & parfait. On ne ſe trompoit pas peut-être lorſqu'on l'accuſoit de n'agir ainſi que par politique, & afin d'éviter la punition qui lui eût été immanquable s'il eût renverſé le culte des Dieux: mais quand même cette accuſation auroit été bien fondée, elle n'auroit pas laiſſé d'être téméraire. L'équité veut que l'on juge de ſon prochain ſur ce qu'il fait, & ſur ce qu'il dit, & non pas ſur les intentions cachées que l'on s'imagine qu'il a. Il faut laiſſer à Dieu le jugement de ce qui ſe paſſe dans les abîmes du cœur, Dieu ſeul eſt le ſcrutateur des reins & des cœurs. Et après tout, pourquoi ne voudrions-nous pas qu'Epicure ait eu l'idée d'un culte, que nos Théologiens les plus Orthodoxes recommandent comme le plus légitime & le plus parfait? Il nous diſent tous les jours que quand on n'auroit ni le Paradis à eſpérer, ni l'Enfer à craindre, l'on ſeroit pourtant obligé d'honorer Dieu, & de faire tout ce que l'on croiroit lui être agréable. Je rapporterai ci-deſſous le témoignage que Diogene Laërce a rendu à la piété d'Epicure.

Ainſi la ſeule preuve du Texte de cette Remarque eſt qu'Epicure réduiſoit la Nature Divine à l'inaction: il lui ôtoit le Gouvernement du Monde, il ne la reconnoiſſoit point pour la cauſe de cet Univers. C'eſt une énorme impiété. Les Auteurs ne s'accordent pas ſur la queſtion, s'il enſeignoit que les Dieux étoient compoſés d'atomes. S'il avoit enſeigné cela, il auroit ôté à la Nature Divine l'éternité, & l'indeſtructibilité, dogme affreux & infiniment blaſphématoire: mais je ne crois point qu'on puiſſe le lui imputer: car l'un de ſes premiers principes étoit que Dieu étant bienheureux & immortel, ne fait du mal à perſonne, & ne ſe mêle d'aucune affaire. Nous voyons que le premier point de méditation qu'il donnoit à ſes Diſciples étoit l'immortalité & la félicité de Dieu. Il ne croyoit pas que les Dieux euſſent été faits comme le Monde par la rencontre for-

Digitized by Google

fort propre à être mal interprétée, & il en réſulta de mauvais effets qui décriérent ſa Secte: mais au fond elle étoit très-raiſonnable, & l'on ne ſauroit nier qu'en prenant le mot

tuite des atomes; il ſentoit bien que par-là il les eût viſiblement aſſujettis à la mort. Tertullien, & St. Auguſtin, ſoutiennent pourtant qu'il diſoit que la Nature Divine étoit compoſée d'atomes: mais Lactance à mieux rapporté le ſentiment de ce Philoſophe. Je finis cette Remarque par cenſurer ces paroles de Mr. Moréri: *Les ſentimens* d'Epicure *pour l'ame & pour la Divinité ne ſemblent pas raiſonnables à quelques-uns.* Eſt-il poſſible qu'un Prêtre ait parlé ainſi d'un ſentiment qui renverſe l'immortalité de l'ame, & la providence de Dieu?

(*h*) *C'eſt en vain que Mr. Arnauld a critiqué cette doctrine.*] Pour rendre plus intelligible ce que j'ai à dire, j'obſerve d'abord que preſque tous les anciens Philoſophes qui ont parlé du bonheur de l'homme ſe ſont attachés à une notion externe, & c'eſt ce qui a produit parmi eux un grand partage de ſentimens. Les uns ont mis le bonheur de l'homme dans les richeſſes; d'autres dans les ſciences: d'autres dans les honneurs; d'autres dans la réputation; d'autres dans la vertu, &c. Il eſt clair qu'ils ont attaché l'idée de la béatitude, non pas à ſa cauſe formelle, mais à ſa cauſe efficiente; c'eſt-à-dire, qu'ils ont appelé notre bonheur ce qu'ils ont jugé capable de produire en nous l'état de félicité, & qu'ils n'ont point dit quel eſt l'état de notre ame quand elle eſt heureuſe. C'eſt cet état que je nomme la cauſe formelle du bonheur. Epicure n'a point pris le change, il a conſideré la béatitude en elle-même, & dans ſon état formel, & non pas ſelon le rapport qu'elle a à des êtres tout-à-fait externes, comme ſont les cauſes efficientes. Cette maniere de conſidérer le bonheur eſt ſans doute la plus exacte, & la plus digne d'un Philoſophe. Epicure a donc bien fait de la choiſir, & il s'en eſt ſi bien ſervi, qu'elle l'a conduit préciſément où il falloit qu'il allât: le ſeul dogme, que l'on pouvoit établir raiſonnablement ſelon cette route, étoit de dire que la béatitude de l'homme conſiſte à être à ſon aiſe, & dans le ſentiment du plaiſir, ou en général dans le contentement de l'eſprit. Cela ne prouve point que l'on établit le bonheur de l'homme dans la bonne chere, & dans le commerce impur que les ſexes peuvent avoir l'un avec l'autre; car tout au plus ce ne peuvent être que des cauſes efficientes, & c'eſt de quoi il ne s'agit pas: quand il s'agira des cauſes efficientes du contentement, on vous marquera les meilleures; on vous indiquera d'un côté les objets les plus capables de conſerver la ſanté de votre corps, & de l'autre les occupations les plus propres à prévenir l'inquiétude de votre eſprit: on vous preſcrira donc la ſobriété, la tempérance, & le combat contre les paſſions tumultueuſes & déréglées qui ôtent à l'ame ſon état de béatitude, c'eſt-à-dire, l'acquieſcement doux & tranquille à ſa condition. C'étoient-là les voluptés où Epicure faiſoit conſiſter le bonheur de l'homme. On ſe récria ſur le mot de volupté; les gens qui étoient déjà gâtes en abuſérent; les ennemis de ſa Secte s'en prévalurent, & ainſi le nom d'Epicurien devint très-odieux. Tout cela eſt accidentel au dogme, & n'empêche pas qu'Epicure n'ait ſolidement philoſophé. Bien entendu qu'il commettoit une grande faute, en ne reconnoiſſant pas qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe produire dans notre ame l'état qui la rend heureuſe.

Paſſons à Mr. Arnauld. Il critiqua de toutes ſes forces cette doctrine du P. Mallebranche, *Tout plaiſir eſt un bien, & rend actuellement heureux celui qui le goûte.* L'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, en donnant l'Extrait du Livre de Mr. Arnauld, ſe déclara ſur cet Article pour le P. Mallebranche. *Il n'y a rien de plus innocent*, dit-il, *ni de plus certain que de dire*, que tout plaiſir rend heureux celui qui en jouït pour le tems qu'il en jouït, & que néanmoins

Digitized by Google

mot de bonheur comme il le prenoit, la félicité de l'homme ne conſiſte dans le plaiſir. C'eſt en vain que Mr. Arnauld a critiqué cette doctrine *(h)*. Les Stoïciens qu'on pourtoit nom-

il faut fuir les plaiſirs qui nous attachent aux corps..... *Mais, dit-on, c'eſt la vertu, c'eſt la grace, c'eſt l'amour de Dieu, ou plutôt c'eſt Dieu ſeul qui eſt notre béatitude. D'accord en qualité d'inſtrument ou de cauſe* efficiente, *comme parlent les philoſophes; mais en qualité de cauſe* formelle, *c'eſt le plaiſir, c'eſt le contentement qui eſt notre ſeule félicité.* La-deſſus Monſr. Arnauld prit à partie le Nouvelliſte de la République des Lettres, & lui adreſſa un Avis, dans lequel il le réfuta de point en point, & ſelon toutes les regles de ſa maniere de combattre, qui étoit ſans doute celle d'un très-habile Logicien. Le Nouvelliſte répliqua, & ſoûtint toûjours ſon dogme, & s'attacha principalement à ôter les équivoques qui ont été répandues ſur cette matiere, par la diverſité des phraſes *tropologiques* dont on s'eſt ſervi: la plupart des Ecrivains ayant donné à la cauſe le nom de l'effet, je veux dire, ayant appellé bonheur ou malheur, non pas ce qui l'eſt effectivement, mais ce qui le cauſe. Il s'engagea même à réfuter ceux qui s'imaginent que les plaiſirs de nos ſens ne ſont point ſpirituels: il ſoûtint qu'à ne les conſidérer que ſelon leur *entité* phyſique ils ſont purement ſpirituels, & qu'on ne peut les appeller corporels qu'en conſéquence d'un rapport accidentel & arbitraire qu'ils ont au corps; car ce rapport n'eſt fondé qu'en ce qu'il a plu à Dieu d'établir pour la cauſe occaſionelle de ces plaiſirs; l'action de certains objets ſur le corps de l'homme. Mr. Arnauld ne voulut pas avoir le dernier: il réfuta tout de nouveau ſon Adverſaire par une docte Diſſertation, où il n'y a rien de plus important, ce me ſemble, que la derniere partie. Elle a pour titre, *Examen d'une nouvelle ſpeculation touchant la ſpiritualité & la matérialité des plaiſirs des ſens.* Il la commence de cette maniere: „Il ne me reſte „plus, Monſieur, qu'à vous dire un „mot de la plus importante choſe de „votre Ecrit. C'eſt une penſée mé-

„taphyſique ſi ſubtile & ſi abſtraite, „que j'ai une double peur: l'une, de „n'avoir pas tout-à-fait bien pris vo„tre penſée; l'autre, de ne pouvoir „dire la mienne d'une maniere qui „puiſſe être entendue de tout le mon„de. Vous prétendez, Monſieur, „qu'il faut diſtinguer deux choſes „dans les plaiſirs des ſens, leur *ſpi„ritualité*, que vous regardez comme „leur étant eſſentielle, & leur *maté„rialité*, que vous voulez qui leur ſoit „*acceſſoire & accidentelle*: d'où vous „concluez, qu'un plaiſir des ſens pour„roit demeurer *idem numero*, & n'a„voir rien de matériel, parce que la „matérialité en peut être ſeparée. „ Il développe enſuite fort nettement la doctrine de ſon Adverſaire, & la combat d'une maniere très-digne de ſa Logique & de ſon habileté: mais je crois pourtant qu'il n'a pas raiſon dans le fond, & qu'il n'a pas aſſez pris garde à la différence qui ſe trouve entre nos ſentimens & nos idées. Le rapport de nos idées à leur objet eſt eſſentiel; & il a raiſon de dire que Dieu ne pourroit pas faire que l'idée du cercle fût ſéparée du rapport au cercle. Mais il n'en va pas de même de nos ſentimens. Notre ame pourroit ſentir du froid ſans le rapporter à un pied, ni à une main, tout comme elle ſent la joie d'une bonne nouvelle & le chagrin, ſans les rapporter à aucune des parties du corps; & ſi pendant qu'elle eſt unie à un corps elle rapporte à quelque partie de ce corps la douleur & certains plaiſirs, le ſentiment de brûlure, le chatouillement, &c. ce n'eſt que par un établiſſement tout-à-fait libre de l'Auteur de ſon union avec le corps, ce n'eſt qu'afin qu'elle puiſſe mieux veiller à conſerver la machine qui lui eſt unie. Si cette raiſon ceſſoit, il ne ſeroit plus néceſſaire qu'elle rapportât hors de ſoi ſes ſentimens, & néanmoins elle ſeroit toujours ſuſceptible de la modification qu'on nomme douleur, plaiſir, froid, chaud: Dieu pourroit lui imprimer

Digitized by Google

nommer les Phariſiens du Paganiſme, firent tout ce qu'ils purent contre Epicure, afin de le rendre odieux & de le faire perſécuter. Ils lui imputérent de ruiner le culte des Dieux, & de pouſſer dans la débauche le genre humain. Il ne s'oublia point en cette rencontre: il expoſa ſes ſentimens aux yeux du public, il fit des Ouvrages de piété, il recommanda la vénération des Dieux, la ſobriété, la continence ; & il eſt certain qu'il vécut exemplairement, & conformément aux régles de la ſageſſe & de la frugalité Philoſophique: mais on fit courir des impoſtures contre ſes mœurs

toutes ces modifications ou ſans ſe régler ſur aucune cauſe occaſionelle, ou en ſe réglant ſur une cauſe occaſionelle qui ne ſeroit pas un corps, mais les penſées de quelque eſprit. L'Auteur de l'Art de penſer a raiſon de dire *qu'il eſt très-poſſible, qu'une ame ſéparée du corps ſoit tourmentée par le feu ou de l'Enfer ou du Purgatoire, & qu'elle ſente la meſme douleur que l'on ſent quand on eſt brûlé, puiſque lors meſme qu'elle eſtoit dans le corps, la douleur de la brûlûre eſtoit en elle, & non dans le corps; & que ce n'eſtoit autre choſe, qu'une penſée de triſteſſe qu'elle reſſentoit, à l'occaſion de ce qui ſe paſſoit dans le corps auquel Dieu l'avoit unie.* Mais il n'a pas raiſon de ſuppoſer qu'il faudroit que Dieu diſpoſât tellement une certaine portion de la matiere à l'égard d'un eſprit, que le mouvement de cette matiere fût une occaſion à cet eſprit d'avoir des penſées affligeantes. Un être tout-à-fait immatériel pourroit faire la fonction d'une telle cauſe occaſionelle, & en ce cas-là notre ame pourroit ſentir le même plaiſir que nous nommons ſenſuel & corporel; elle le pourroit, dis-je, ſentir ſans le rapporter à une bouche, ou à une oreille, comme nous y rapportons préſentement le plaiſir de la bonne chere & de la muſique. D'où il réſulte que le plaiſir, de quelque eſpece qu'on le ſuppoſe, peut faire le bonheur de l'ame en quelque état qu'on la ſuppoſe, unie ou non avec la matiere. Cela meriteroit un diſcours à part. Si le nouvelliſte de la République des Lettres n'avoit pas été malade, quand la Diſſertation de Mr. Arnauld parut, il l'auroit réfutée; & il jugea qu'il ſeroit trop tard de la réfuter, lorſque la ſanté lui permit de prendre la plume.

(*i*) *On fit courir des impoſtures contre ſes mœurs.*] On le fit paſſer pour un goinfre, pour un impudique, pour un nouveau Sardanapale; & comme, ſelon la coutume de ces ſiecles-là, il reçut au nombre de ſes Diſciples quelques femmes qui aimoient la Philoſophie, on fit paſſer ſon école pour un franc bordel. On diſoit que la Courtiſane Leontium étant devenue curieuſe de Philoſophie, & s'étant adreſſée à ce Philoſophe, n'avoit pas diſcontinué ſon premier métier, & qu'elle faiſoit plaiſir de ſon corps à toute la bande, & nommément à Epicure tout à découvert. On ne ſe contenta pas de répandre ces médiſances dans la converſation, on les infera dans des Livres; & ce qu'il y eut de plus injuſte, on forgea des lettres laſcives, que l'on publia ſous le nom de ce Philoſophe. Nous avons encore une Lettre attribuée à Leontium: mais c'eſt une Piéce ſuppoſée. On feint que Leontium écrivit à Lamia les chagrins qu'elle avoit à eſſuyer auprès d'Epicure vieillard de 80 ans, & retombé en enfance, couvert de poux, & de ſi mauvaiſe humeur qu'il ne faiſoit que gronder contre ſa maîtreſſe, & que l'aſſaſſiner de ſes ſoupçons. La ſuppoſition de cette Lettre eſt évidente, puiſque Leontium mourut avant Epicure, & qu'Epicure ne vécut qu'un peu plus de ſoixante & onze ans. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Metrodore l'un des principaux amis d'Epicure couchoit avec cette Leontium; peut-être l'avoit-il épouſée: au pis aller il la tenoit pour ſa

Digitized by Google

mœurs (*i*), & il y eut un transfuge de ſa Secte, qui en dit beaucoup de mal (*k*). Un fort ſavant homme a ſoutenu depuis deux ans que ce Philoſophe n'a point nié la Providence divine (*l*). Quoiqu'il ne nous reſte aucun des Ouvrages d'Epicure, il n'y a point d'ancien Philoſophe dont les ſentimens ſoient plus connus que les ſiens. On eſt redevable de cela au Poëte Lucrece & à Diogene Laërce, & plus encore au ſavant Gaſſendi, qui a travaillé avec une extrême diligence à ramaſſer tout ce qui ſe trouve ſur la doctrine & ſur la perſonne de ce Philoſophe dans les anciens Livres,

concubine; or dans le Paganiſme le concubinage n'étoit pas fort décrié. Danaë fille de Leontium ne fut pas plus chaſte que ſa mere. Quelques-uns prétendent que Leontium coucha avec un certain Corniade, & qu'il pouvoit ſavoir combien de fois, car il tenoit regître de ſes débauches; & quand il vouloit repaſſer par ſa mémoire ſes bonnes fortunes & ſes bons jours, il conſultoit ſon papier journal. D'autres prétendent que Gaſſendi s'eſt laiſſé tromper ici par le Traducteur Latin de Plutarque; & que le Grec porte que les gens modeſtes & ſages n'entretiennent point dans leur eſprit les images des plaiſirs paſſés, & ne ſont pas ce qui expoſa Corniade à la mocquerie; ils ne récitent pas comme s'ils liſoient dans leurs tablettes, ou dans leur Livre de compte, combien de fois ils ont eu affaire avec Hedia ou avec Leontium, &c. Voyez dans Gaſſendi au VII Livre de la Vie d'Epicure, une ſolide réfutation des calomnies que j'ai rapportées.

(*k*) *Il y eut un transfuge de ſa Secte, qui en dit beaucoup de mal.*] Ces gens-là pour l'ordinaire médiſent furieuſement du parti qu'ils quittent. L'envie de ſe venger de quelque injure, ou de farie accroire que ce n'eſt point par inconſtance qu'ils en ſont ſortis, les pouſſe à le décrier, & quelque ſuſpects qu'ils puiſſent être, ils ne laiſſent pas de trouver beaucoup de crédules. Je me ſouviens d'avoir lu qu'une Religieuſe qui ſortit de Port-Royal fort mécontente, débita pluſieurs petits Contes dont les Jeſuites ſe prévalurent dans leurs Ecrits. Mais parlons du transfuge dont il eſt ici queſtion. Il étoit frere de Metrodore, & il s'appeloit Timocrate. Il publia que l'on faiſoit des aſſemblées nocturnes dans le jardin d'Epicure, deſquelles il n'avoit pu s'échapper qu'avec mille difficultés. Comme il y avoit quelques femmes parmi les diſciples d'Epicure, je vous laiſſe à penſer quels Commentaires on faiſoit ſur ces paroles de Timocrate. On eſt allé juſqu'à comparer avec le Sabbath des Sorciers ces conventicules d'Epicure; & je ne doute point qu'on n'en ait dit la même choſe que des aſſemblées des Adamites. Outre cela Timocrate faiſoit paſſer Epicure pour un goulu & pour un ivrogne, que les excès de la goinfrerie faiſoient vomir deux fois chaque jour. Epicure n'épargna pas ce déſerteur de ſa Secte, il écrivit contre lui, & le traita durement. On voit dans un Ouvrage de Ciceron, qu'afin d'inſulter ce Philoſophe, on ſuppoſe que ſes démêlés avec Timocrate n'étoient fondés que ſur une bagatelle. Il n'y a nulle bonne foi dans cette Objection; & ſi jamais l'emportement d'un Ecrivain étoit excuſable, ce ſeroit dans des diſputes ſemblables à celles d'Epicure contre ſon diſciple fugitif.

(*l*) *Un fort ſavant homme a ſoutenu . . .*, qu'Epicure *n'a point nié la Providence divine.*] Ce ſavant homme s'appelle Mr. du Rondel. Il étoit Profeſſeur en Eloquence dans l'Académie de Sedan depuis un aſſez bon nombre d'années, lorſqu'on ſupprima cette Académie l'an 1681. Il ſe retira en Hollande, où ſon mérite lui fit bientôt trouver de l'emploi: on l'appella à Maſtricht pour y être

Digitized by Google

Livres, & à le réduire en un Syſtême complet. Si jamais on a eu ſujet de connoître que le temps fait enfin juſtice à l'innocence opprimée, c'eſt à l'égard d'Epicure: car il s'eſt élevé tant d'illuſtres Defenſeurs de ſa Morale (*m*) pratique, & de ſa Morale ſpéculative, qu'il n'y a plus que des entêtés ou des ignorans qui en jugent mal. Il mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, avec une patience & une con-

Profeſſeur aux Belles-Lettres. Il y exerce cette charge avec beaucoup de réputation. Avant que de quitter ſa patrie, il avoit donné au public une édition de Muſée en Grec & en Latin avec des Notes, la Vie d'Epicure en François; & une Diſſertation ſur la Gloire. Depuis qu'il eſt hors de France il a publié des Réflexions ſur un chapitre de Théophraſte, une Diſſertation ſur le *Chenix* de Pythagore, & un Traité de la vie & des mœurs d'Epicure. C'eſt dans ce dernier Ouvrage qu'il a entrepris de prouver qu'Epicure n'a point nié la Providence de Dieu. Ceux qui voudront connoître le mérite de ſes Productions, & qui ne les auront pas, feront bien de conſulter les Journaliſtes qui en ont parlé. Ils y trouveront une partie des éloges qui ſont dûs à ſa profonde érudition, & à ſon eſprit pénétrant. Quand il voudra produire les thréſors de ſon Cabinet, le public ſera convaincu qu'il faudra que les Journaliſtes employent les expreſſions les plus remplies de louange, s'il veulent lui rendre juſtice. Je m'étendrois davantage ſur cette matiere, ſi l'amitié qui eſt entre nous ne m'avoit appris que je ne lui ferois pas plaiſir. Voyez la Préface du Projet de ce Dictionnaire que je lui ai adreſſée. Au reſte, on ne pouvoit pas ſoutenir plus doctement, ni plus finement qu'il a fait, le Paradoxe de l'orthodoxie d'Epicure ſur le chapitre de la Providence. Lorſque Mr. Minutoly eut ſu que ce Livre de Mr. du Rondel avoit paru, il m'écrivit que dans le Recueil de Jean Michel Brutus il y a *une Lettre de Pierre Victorius à Jean della Caſa, Archevêque de Benevent, qui roule ſur la queſtion, ſi Lucrece, qui dans le commencement de ſon Poëme invoque Vénus, ne péche pas en cela contre la doctrine d'Epicure, & ſi cela eſt compatible avec l'inaction que ce Philoſophe donnoit aux Dieux.*

(*m*) *Il s'eſt élevé tant d'illuſtres Défenſeurs de ſa Morale*] Le ſavant Gaſſendi remarque qu'auſſi-tôt que l'on commença de reſſuſciter les Belles Lettres au XV ſiecle, il y eut d'habiles gens qui parlérent pour Epicure opprimé depuis tant de ſiecles barbares ſous un tas de préjugés. Il nomme Philelphe, Alexander ab Alexandro, Cœlius Rhodiginus, Volaterran, & Jean François Pic. Il obſerve ſur la foi de Jean Tritheme, que Baptiſte Guarinus a fait un Livre de la Secte d'Epicure. Il ajoute que Marc Antoine Bonciarius en avoit compoſé un, pour établir qu'Epicure eſt de tous les anciens Philoſophes celui qui s'eſt le plus approché de la vérité. Enfin outre Palingenius, dont il rapporte pluſieurs vers à la louange d'Epicure, il remarque qu'André Arnaud, Auteur Provençal, a fait une Apologie de ce Philoſophe.

Gaſſendi a fait mention d'Erycius Puteanus parmi ceux qui ont loué Epicure. Le fameux Don Franciſco de Quevedo fit imprimer à Madrid une Apologie de ce Philoſophe l'an 1635. Son Livre eſt intitulé *Epicteto Eſpanol en verſos con conſonantes, con el origen de los Eſtoicos, y ſu defenſa contra Plutarcho, y defenſa de Epicuro contra la opinion comun.* Je n'ai point vu celle que Sarrazin à écrite en notre Langue pour la Morale d'Epicure. Le Sieur Colomiés en fait mention dans la page 125 de ſa *Bibliothéque choiſie.* Mais j'ai vu les *Réflexions* de Mr. St. Evremond ſur cette matiere: elles ſont curieuſes & de bon goût. On les trouve dans l'Edition de ſes Oeuvres

Digitized by Google

conſtance toute particuliere, l'an 2 de la 127 Olympiade. Il commençoit d'entrer dans ſa ſoixante-douxieme année. On ne ſauroit dire aſſez de bien de l'honnêteté de ſes mœurs, ni aſſez de mal de ſes opinions ſur la Religion. Une infinité de gens ſont orthodoxes, & vivent mal: lui au contraire, & pluſieurs de ſes Sectateurs, avoient une mauvaiſe doctrine, & vivoient bien (*n*). N'oublions pas qu'il avoit une

contrefaite en Hollande l'an 1693 à la fin du III Tome. On les avoit imprimées à Amſterdam l'an 1684, avec trois ou quatre Piéces du même Auteur. Mr. le Baron des Coutures publia la Morale de ce Philoſophe avec des Réflexions l'an 1685: l'Edition de Paris fut contrefaite deux fois en Hollande la même année. Ce Livre fait voir Epicure par un très-beau côté, & vaut un Panégyrique. Il nous produit le Chancelier de l'Egliſe & de l'Univerſité de Paris, ſur le pié d'un Apologiſte d'Epicure. La Mothe le Vayer & Sorbieré ont joué le même rôle: mais je ne crois point qu'en quelque pays, ou en quelque tems que l'on ait écrit pour ce Philoſophe, on ait égalé notre Gaſſendi. Ce qu'il a fait là-deſſus eſt un chef-d'œuvre, le plus beau & le plus judicieux Recueil qui ſe puiſſe voir, & dont l'ordonnance eſt la plus nette, & la mieux réglée. Mr. le Chevalier Temple, ſi illuſtre par ſes Ambaſſades, & par ſes beaux Livres, s'eſt déclaré depuis peu le Défenſeur d'Epicure avec une adreſſe toute particuliere.

(*n*) *Lui, & pluſieurs de ſes Sectateurs avoient une mauvaiſe doctrine, & vivoient bien.*] Rien n'eſt plus capable d'éteindre la dévotion dans le cœur de l'homme, & de faire entierement renoncer à tout le culte de Dieu, que de croire que Dieu ne fait aucun bien ni aucun mal au genre humain; qu'il ne châtie point ceux qui l'offenſent, & qu'il ne récompenſe point ceux qui le ſervent. Les Chrétiens les plus dévots, s'ils veulent être ſinceres, avoueront que le plus fort lien qui les unit à Dieu, c'eſt de le regarder ſous l'idée de bienfaiſant; c'eſt de conſidérer qu'il diſtribue des recompenſes infinies à ceux qui lui obéiſſent, mais que d'ailleurs il punit éternellement ceux qui l'offenſent. Voici un homme qui s'acquittoit des devoirs de la Religion ſuivant la coutume de ſon pays, ſans aucun motif d'intérêt; car il faiſoit profeſſion de croire que les Dieux ne diſtribuoient ni peines ni récompenſes. „Il étoit fort aſſidu aux temples, „& la premiere fois que Diocles le „vit, il ne put s'empêcher de s'écrier, „quelle fête! quel ſpectacle pour moi „de voir Epicure dans un temple! „tous mes ſoupçons s'évanouïſſent, la „piété reprend ſa place, & je ne vis „jamais mieux la grandeur de Jupi„ter, que depuis que je vois Epicure „à genoux". J'ajoute à cela ces paroles de Diogene Laërce, qu'Epicure ne ſe relâcha jamais ni dans le culte des Dieux, ni dans le zele pour le bien de la patrie.

Pour réfuter pleinement ceux qui l'accuſent de goinfrerie, il ſuffit de les renvoyer au témoignage que ſes ennemis mêmes lui ont rendu ſur le chapitre de la frugalité. Voyez Seneque, qui en qualité de grand Stoïcien a dû le mordre en toutes rencontres, pour peu que les apparences lui fuſſent contraires; il ne laiſſe pas de convenir qu'on faiſoit tres-mauvaiſe chere dans le jardin d'Epicure. Peu s'en faut que de l'aveu de Seneque, les hôtes de notre Epicure ne vécuſſent au pain & à l'eau. Voyez pluſieurs ſemblables autorités dans le Livre que je cite. Pour ce qui eſt du plaiſir venerien, non-ſeulement les maximes & les conſeils d'Epicure étoient extrêmement ſages: mais il prêchoit tellement d'exemple, que Chryſippe ſon perpetuel Antagoniſte ſe vit obligé d'expliquer ce phénomene, par l'inſenſibilité de tempérament qu'il lui imputa. Je renvoye aux beaux

Digitized by Google

une très-bonne Morale par rapport à l'obéiſſance qui eſt due aux Magiſtrats (*o*). Il fut beaucoup plus célèbre après ſa mort que pendant ſa vie (*p*), comme Seneque l'a remarqué, & comme Metrodore l'avoit prédit.

Il ne ſera pas inutile de donner ici un exemple de la malignité & de la mauvaiſe foi que l'on employoit en cenſurant Epicure. Il fit un Ouvrage intitulé *le Feſtin*, & il y traita

Recueils de Gaſſendi: mais je ne puis me paſſer de dire que Ciceron donne à pluſieurs de ſes Sectateurs l'éloge de bons amis, d'honnêtes gens, de perſonnes graves, qui rempliſſoient exactement les devoirs de la vertu. On leur objecte ſeulement qu'ls ne vivoient pas ſelon leurs principes: objection qui n'eſt pas moins vraie contre les orthodoxes, & qui à leur égard eſt mille fois plus honteuſe. Ciceron vous met en fait qu'il n'y a rien à redire aux mœurs d'Epicure, & qu'on lui reproche ſeulement de n'avoir pas eu aſſez d'eſprit, pour mettre d'accord ſes dogmes avec ſa conduite.

On s'étonnera peut-être qu'Epicure ayant pratiqué une ſi belle Morale, ſoit tombé dans une infamie qui a rendu odieuſe & ſa Secte, & ſa mémoire, pendant pluſieurs ſiecles partout où il a été connu. Je fais là-deſſus trois petites Obſervations. J'obſerve premierement qu'il faut reconnoître ici comme en pluſieurs autres choſes l'empire de la fatalité. Il y a des gens heureux, il y a des gens malheureux; c'eſt la meilleure raiſon qu'on puiſſe donner de leur diverſe fortune. Je dis en ſecond lieu que la concurrence d'Epicure avec le célébre Philoſophe qui fut le Fondateur des Stoïciens, a dû produire de fâcheuſes ſuites. Les Stoïciens faiſoient profeſſion d'une Morale ſevere: ſe commettre avec ces gens-là c'étoit à-peu-près le même inconvénient, que d'avoir aujourd'hui des démêlés avec les dévots. Ils intéreſſoient la Religion dans leur querelle, ils faiſoient craindre que la jeuneſſe ne fût pervertie, ils allarmoient tous les gens de bien, on ajoûtoit foi à leurs délations: le peuple ſe perſuade aiſément que le vrai zele & l'auſtérité des maximes vont toûjours enſemble. Il n'y avoit donc point d'auſſi grands deſtructeurs de réputation que ces gens-là. Il ne faut donc pas trouver étrange qu'à force de décrier Epicure, & d'employer contre lui les fraudes pieuſes, les ſuppoſitions de Lettres, ils ayent formé des impreſſions deſavantageuſes qui ont duré fort long-tems. Je dis en troiſieme lieu qu'il étoit facile de donner un mauvais ſens aux dogmes de ce Philoſophe, & d'effaroucher les gens de bien avec le terme de volupté dont il ſe ſervoit. Si l'on n'en avoit parlé qu'en y ajoûtant ſes explications, on n'eût pas gendarmé le monde: mais on écartoit avec ſoin tous les éclairciſſemens qui lui étoient favorables: & puis il ſe trouva quelques Epicuriens qui abuſerent de ſa doctrine. Ils ne ſe débauchérent pas à ſon Ecole: mais ils eurent la fineſſe de mettre à couvert leurs débauches ſous l'autorité d'un ſi grand nom. Conſultez Gaſſendi, qui développe ceci à merveilles, & qui montre de quelle maniere pluſieurs grands hommes entraînés par le torrent, ont ſuivi de ſiecle en ſiecle les préjugés établis, ſans examiner les choſes au fond. Pluſieurs Peres ſont dans le cas; mais Gregoire de Nazianze ne ſe laiſſa point tromper, & je me ſouviens d'avoir lu dans Origene, que les Sectateurs d'Epicure s'abſtenoient de l'adultere autant que les Stoïciens, quoiqu'ils le fiſſent par un différent motif.

(*o*) *Il avoit une très-bonne Morale par rapport à l'obéiſſance qui eſt due aux Magiſtrats.*] Nous avons vu ci-deſſus comment on le loue de n'avoir jamais varié dans le zele pour le bien de la patrie. Il n'en ſortit point dans le tems fâcheux, il voulut avoir ſa part des maux que ſouffroient ſes compa-

Digitized by Google

traita la queſtion. Quel eſt le temps le plus propre à s'approcher d'une femme. Ses cenſeurs voulant avoir un prétexte de médire, repréſentérent infidelement ſon procédé, ils en changérent les circonſtances. Il faut bien qu'il ait été innocent, puiſque Plutarque a eu l'équité de faire voir qu'il n'y avoit rien là qui ne fût digne d'un Philoſophe *(q)*. Le même Plutarque a fait un Traité exprès pour prouver que

triotes. Il ſe nourrit de féves, & il en nourrit ſes Diſciples, pendant que Demetrius aſſiegeoit Athenes, & il les partagea avec eux comptées une par une. Il ſouhaitoit de bons Souverains, & ſe ſoûmettoit à ceux qui gouvernoient mal. C'eſt une Maxime très-néceſſaire au bien public; c'eſt le fondement de la ſûreté de tous les Etats. Je ſuis témoin, diſoit un Sage moderne, & non pas juge de la vie des Princes, & quand je n'approuverois pas leur conduite, je me tiendrois ferme à ce vieux Oracle, *Deſirer des temps heureux, & ſupporter ceux où l'on vit.* Cela eſt pris de Tacite, & ſe trouve auſſi dans la Harangue qu'un Empereur fit à ſes ſoldats.

(*p*) *Il fut beaucoup plus célèbre après ſa mort, que pendant ſa vie.*] Seneque, parlant de pluſieurs grands hommes qui n'avoient pas reçu de leur ſiecle la juſtice qu'ils méritoient, n'oublie pas Epicure. De ſon temps, non-ſeulement les doctes, mais auſſi les ignorans avoient de l'admiration pour Epicure. Un Pere de l'Egliſe avoue que Metrodore ne ſe repaiſſoit pas d'illuſions, ou de vaines eſpérances, en s'imaginant que la Secte d'Epicure ſon bon ami feroit plus de bruit dans les ſiecles à venir, qu'elle n'en faiſoit pendant leur vie. Lactance déclare que cette Secte a toûjours été plus floriſſante que les autres.

(*q*) *Plutarque a eu l'équité de faire voir qu'il n'y avoit rien dans . . .* ſon Feſtin, *qui ne fût digne d'un Philoſophe.*] On connoît ſes préventions contre Epicure, & ainſi l'on eſt aſſûré qu'il ne lui fait point de grace, & que s'il le juſtifie, c'eſt parce qu'il trouve qu'on le critique mal-à-propos. Il commence par dire qu'on *le deſchiroit comme homme impudent qui avoit importunément mis en avant un propos qui n'eſtoit ni beau ni honneſte, & encore moins neceſſaire, mesmement en un banquet où il y avoit force jeunes gens, d'aller faire mention des œuvres de Venus; un homme vieil & ancien comme lui, devant de jeunes adoleſcens, & propoſer la queſtion, s'il eſt meilleur avoir affaire aux femmes devant ou après le ſouper, cela ſembloit procéder d'extrême incontinence* Il dit enſuite que *Zopyrus le Medecin, qui eſtoit fort verſé* dans la lecture de ce Philoſophe, repréſenta à ces Critiques: „Qu'ils n'avoient pas „aſſez diligemment leu le convive „d'Epicurus, parce qu'il n'avoit pas „pris ceſte queſtion à traiter dès le „commencement, comme un ſujet „expreſſément choiſi, pour terminer „encore leur devis à ne parler d'autre choſe que d'icelui: mais ayant „fait lever les jeunes hommes de table, pour ſe pourmener après le „ſouper, il encommença à diſcourir „pour les induire à continence & „tempérance, & les retirer des cupidités diſſolues, comme de choſe „toujours dangereuſe à faire tomber „l'homme en quelque inconvénient, „mais qui faiſoit encore plus de mal „à ceux qui en uſoient après avoir „bien beu & fait grand'chere en un „feſtin. Et quand bien, dit-il, il „euſt pris pour ſon principal ſujet, „le diſcourir de ce point-là, eſt-il impertinent & du tout malſéant à un „Philoſophe de traiter & enquérir du „temps propre & commode à coucher avec les femmes, ou bien „(eſtant certain qu'il vaut trop mieux „en uſer en temps opportun, & avec „raiſon, qu'autrement) eſt-il deshonneſte d'en deviſer en un feſtin à la „table, encore qu'il ne fuſt pas impertinent d'en diſputer ailleurs?

Digitized by Google

que l'on ne peut vivre agréablement dans les Principes d'Epicure. Il fait voir entre autres choſes que la Doctrine qui rejette la Providence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, ôte à l'homme une infinité de conſolations pendant la vie, & le réduit au déſeſpoir quand il faut mourir (*r*). Je ne regrette point que cet Auteur ſe ſoit abſtenu d'examiner ſi ceux qui nioient la Providence dogmatiſoient plus conſéquemment que ceux qui la reconnoiſſoient; je veux dire ſi en ſuppoſant, comme faiſoient tous les Philoſophes, que la matiere ne devoit qu'à elle-même ſon exiſtence, il n'étoit pas d'un plus ſolide raiſonnement de ſoûtenir que les Dieux n'agiſſoient point ſur la matiere, que de ſoûtenir qu'ils en diſpoſoient à leur

„Quant à moi, il me ſemble au con„traire, qu'on pourroit avec raiſon „reprendre & blaſmer un Philoſophe „qui diſputeroit publiquement de „plein jour en ſon eſcole, devant „toute ſorte de gens, de ceſte ma„tiere: mais eſtant la table miſe de„vant ſes familiers & amis, là où il „eſt quelquefois expédient de diver„ſifier, en buvant, un propos qui ſe„ra ou tiede ou froid, comment vou„lons-nous qu'il ſoit deshonneſte de „dire & d'ouïr choſe qui ſoit ſalubre „& utile aux hommes pour l'uſage „de la compagnie des femmes; car „quant à moi, par le Chien, j'aime„rois mieux que les eſquarquillemens „de Zenon euſſent été couchés en quel„que livre de banquet, & en quelque „joyeux traité, qu'en une compoſi„tion ſi grave, & ſi ſerieuſe, comme „ſont les livres du gouvernement de „la choſe publique.„ Voilà donc Epicure juſtifié par un Ecrivain qui n'étoit guere de ſes amis; le voilà, dis-je, juſtifié & quant au fond & quant aux manieres, contre un tas de médiſans qui avoient tort dans le fond, & qui rapportoient de mauvaiſe foi les circonſtances. Mais voici une autre ſorte de juſtification. Plutarque l'imite, il traite à table la même queſtion, il la tourne de tous les côtés, il en raiſonne en grand maître. C'eſt néanmoins l'un des plus graves Auteurs du Paganiſme, & celui qui ſe déclaroit le plus conſtamment pour les bonnes mœurs. Ce qui doit apprendre à nos faux dévots, & à nos faux délicats, qu'ils ſe ſcandaliſent témérairement de la liberté qu'on s'eſt donnée dans ce Dictionnaire, de rapporter ce qu'on nomme matieres graſſes. Nos Médecins Chrétiens, je parle même de ceux qui conſervent ſoigneuſement le caractere de la gravité, & qui témoignent beaucoup de zele pour la pureté des mœurs, ne traitent-ils pas la même queſtion que l'on blâmoit Epicure d'avoir traitée? Quel que ſoit leur ſtyle, la peuvent-ils examiner ſans remuer des ordures, & ſans offrir à l'eſprit une infinité d'images obſcenes? Mais ne ſeroit-on pas ridicule de prétendre ſous ce prétexte, qu'ils ne doivent pas la diſcuter, quelque utiles que puiſſent être les réglemens, les ménagemens, les obſervations qu'ils étalent? Notez qu'Amyot, Evêque d'Auxere, & Grand-Aumônier de France, n'a fait nul ſcrupule de publier en François le Chapitre dont j'ai cité des morceaux: cependant il eſt tout ſarci de matieres graſſes, qu'il a exprimées bien naïvement. Avouons auſſi que la Morale de Plutarque y eſt très-belle, il veut par un principe de Religion qu'on prenne la nuit: *Car tout le monde*, dit-il, *n'a pas le grand loiſir d'Epicurus, ni proviſion pour toute ſa vie de ce grand repos qu'il diſoit avoir acquis par les lettres & l'eſtude de Philoſophie; ains n'y a celui qui ne ſe trouve par chacun jour aſſailli de pluſieurs affaires, & de pluſieurs exercices qui le travaillent infiniement, auxquels il n'eſt ni beau ni bon d'expoſer le corps ainſi réſolu, affoibli &*

Digitized by Google

leur fantaiſie. Encore un coup, je ne regrette point que Plutarque ne ſoit point entré dans l'examen de cette queſtion: car il étoit trop prévenu contre l'Epicuréiſme, & trop engagé dans certaines hypotheſes, pour ne pas embarraſſer & embrouiller ce grand ſujet: mais je ſuis fâché de n'avoir lu aucun Livre où il y eût quelque choſe touchant cette diſcuſſion. Il me ſemble que parmi tant d'Apologiſtes d'Epicure, il y en devoit avoir quelques-uns qui en condamnant ſon impiété, s'efforçaſſent de montrer qu'elle couloit naturellement & philoſophiquement de l'erreur commune à tous les Païens ſur l'exiſtence éternelle de la matiere (*s*). Je ferai quelques Obſervations là-deſſus, qui montreront entre autres choſes

debilité d'un furieux exploit de concupiſcence. Parquoi laiſſons lui tenir quant à lui ſa folle opinion, que les Dieux eſtans immortels & bien-heureux, ne ſe ſoucient & ne s'entremettent point de nos affaires: mais nous, obéiſſans aux loix, us & couſtumes de notre pays, ainſi comme tout homme de bien doit faire, donnons-nous bien garde d'entrer le matin au temple, & de mettre la main aux ſacrifices, venans tout freſchement de faire un tel acte. Car il eſt honneſte qu'interpoſans la nuict & le ſommeil entre deux, & y mettans ſuffiſant eſpace & intervalle, nous nous y venions préſenter purs & nets, comme nous eſtans levés en un autre jour nouveau avec toute nouvelle penſée, ainſi que dit Democritus.

(*r*) *La doctrine qui rejette la Providence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ôte à l'homme une infinité de conſolations, &c.*] Plutarque prouve cela ſi ſolidement, qu'après avoir lu ce qu'il expoſe, on ne peut être aſſez étonné du pouvoir qu'ont ſur notre eſprit les premieres impreſſions de certains objets. La premiere idée qui ſe préſente à ceux qui veulent examiner l'état de l'irreligion, eſt l'idée d'une liberté fort heureuſe ſelon le monde, dans laquelle on ſatisfait tous ſes deſirs ſans aucune crainte, ſans aucun remors. Cette idée s'enracine ſi avant dans l'ame, & en occupe tellement la capacité, que ſi quelqu'un nous vient dire que l'état d'un homme pieux n'eſt point comparable, en fait d'avantages temporels, à celui d'un Epicurien, nous rejettons cela comme un menſonge très-abſurde. Et cependant ce menſonge prétendu a de ſon côté une ſuite de raiſons très-fortes, comme Plutarque l'a fait voir. La bonne foi de cet Auteur dans cette partie de ſa diſpute me paroît conſidérable, en cas qu'il ait bien connu combien ſes raiſons pouvoient ſervir à diſculper l'Epicuréiſme; car s'il eſt certain qu'en niant la Providence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, on ſe prive de mille douceurs & de mille conſolations, ce n'eſt point par des motifs d'intérêt, par amour propre, par attachement à la volupté, qu'Epicure a choiſi l'Hypotheſe Philoſophique qu'il a enſeignée. Il auroit plutôt choiſi l'autre, s'il ſe fût déterminé par de ſemblables motifs. Il y a beaucoup de choſes à dire ſur cette matiere: mais il vaut mieux les renvoyer à un autre Livre, où j'examinerai auſſi une Objection que Mr. le Fevre a propoſée contre Plutarque. Il l'accuſe de s'être contredit, & pour le prouver il allégue ce que Plutarque diſputant contre Epicure a obſervé ſur les avantages & ſur le bonheur temporel de la Religion, & ce que le même Plutarque a ſoutenu en un autre endroit, que la Superſtition eſt pire que l'Athéiſme.

(*s*) Quelques *Apologiſtes d'Epicure* auroient dû *s'efforcer de montrer que* ſon impiété *couloit naturellement ... ſur l'exiſtence éternelle de la matiere.*] Il y eut parmi les Phyſiciens du Pa-

Digitized by Google

choſes, I, Que quand on n'eſt point dans le Syſtême de l'Ecri-

ganiſme une grande diverſité d'opinions ſur l'origine du Monde, & ſur la nature de l'élément, ou des *éléments* dont ils prétendirent que les corps particuliers furent formés. Les uns ſoûtinrent que l'eau fut le principe de toutes choſes, d'autres donnerent cette qualité à l'air, d'autres au feu, d'autres à des parties *homogenes*, &c. mais ils s'accordérent tous en ce point, que la matiere du Monde étoit improduite. Il n'y eut point de diſpute entre eux ſur la queſtion ſi quelque choſe avoit été fait de rien, ils convinrent tous que cela étoit impoſſible, & par conſéquent l'éternité indépendante qu'Epicure attribuoit aux atomes, n'étoit point un ſentiment que les autres Sectes pullent condamner à l'égard de cette exiſtence néceſſaire & incréée, car chacune d'elles attribuoit la même nature aux principes qu'elle admettoit. Or je dis que cette impiété une fois poſée, que Dieu n'eſt point le créateur de la matiere, il eſt moins abſurde de ſoûtenir, comme faiſoient les Epicuriens, que Dieu n'étoit pas l'Auteur du Monde, & qu'il ne ſe mêloit pas de le conduire, que de ſoûtenir, comme faiſoient pluſieurs autres Philoſophes, qu'il l'avoit formé, qu'il le conſervoit, & qu'il en étoit le directeur. Ce qu'ils diſoient étoit vrai: mais ils ne laiſſoient pas de parler inconſéquemment, & c'étoit une verité intruſe, elle n'entroit point dans leur Syſtême par la porte, elle y entroit par la fenêtre; ils ſe trouvoient dans le bon chemin, parce qu'ils s'étoient égarés de la route qu'ils avoient priſe au commencement. S'ils avoient ſu s'y conduire, ils n'euſſent pas été orthodoxes, & ainſi leur orthodoxie étoit une production bâtarde & monſtrueuſe, elle étoit ſortie de leur ignorance par accident, ils en étoient redevables à l'incapacité de raiſonner juſte. Ce reproche étoit encore beaucoup plus fort à l'égard des Philoſophes qui précédérent Anaxagoras, puiſqu'ils expliquérent la génération du Monde, ſans y faire intervenir le doigt de Dieu. Si après cela ils admettoient la Providence divine, ils raiſonnoient beaucoup plus mal que ceux qui ne l'admettoient, qu'après avoir ſuppoſé que l'Entendement divin préſida au débrouillement du chaos, & à la premiere formation des parties de ce Monde.

Si je n'en diſois pas davantage, la plupart de mes lecteurs s'imagineroient, que je débite un Paradoxe auſſi impie que le dogme même d'Epicure. Il faut donc développer tout ceci le plus nettement qu'il ſera poſſible. Pour cet effet, je dois établir d'abord ce fondement, que ſelon le Syſtême de tous les Philoſophes Païens qui croyoient un Dieu, il y avoit un Être éternel & incréé diſtinct de Dieu: c'étoit la Matiere. Cet Etre ne devoit ſon exiſtence qu'à ſa propre nature. Il ne dépendoit d'aucune autre cauſe ni quant à ſon eſſence, ni quant à ſon exiſtence, ni quant à ſes attributs & à ſes propriétés. On n'a pu donc dire ſans choquer les loix & les idées de l'ordre, qui ſont la régle de nos jugemens & de nos raiſonnemens, qu'un autre Etre a exercé ſur la matiere un ſi grand empire, qu'il l'a tout-à-fait changée; & par conſéquent, ceux qui ont dit que la matiere, ayant exiſté par elle-même éternellement ſans être un Monde, a commencé à être un Monde lorſque Dieu s'eſt appliqué à la mouvoir en cent façons différentes, à la condenſer en un lieu, à la raréfier en un autre, &c. ont avancé une doctrine qui choque les notions les plus exactes, à quoi l'on ſoit tenu de ſe conformer en philoſophant. Si Epicure avoit ainſi queſtionné un Platonicien, *Dites-moi, je vous prie, de quel droit Dieu a ôté à la matiere l'état où elle avoit ſubſiſté éternellement? quel eſt ſon titre? d'où lui vient ſa commiſſion pour faire cette réforme?* Qu'auroit-on pu lui répondre? Eût-on fondé le titre ſur la force ſupérieure dont Dieu ſe trouvoit doué? Mais en ce cas-là ne l'eût-on point fait agir ſelon la loi du plus fort, & à la maniere de ces Conquérans uſurpateurs, dont la conduite eſt manifeſtement oppoſée au droit, & que la raiſon & les idées de l'or-

Digitized by Google

l'Ecriture à l'égard de la création, plus on raisonne conséquemment

dre nous font trouver condamnable? Eût-on dit que Dieu étant plus parfait que la matiere, il étoit juste qu'il la soumît à son empire? mais cela même n'est pas conforme aux idées de la Raison. Le plus excellent personnage d'une ville n'est pas en droit de s'en rendre maître, & il ne peut y dominer légitimement, à moins qu'on ne lui confére l'autorité. En un mot, nous ne connoissons point d'autre titre légitime de domination, que celui que la qualité de cause, ou la qualité de bienfaiteur, ou celle d'acheteur, ou la soumission volontaire, &c. peuvent conférer. Or rien de tout cela n'a lieu entre une matiere incréée & la Nature divine: il faut donc conclurre, que sans violer les loix de l'ordre, Dieu ne pouvoit se rendre maître de cette matiere pour en disposer à sa fantaisie. Si vous m'alléguez ce qui se passe entre l'homme & les autres animaux, cet empire qu'il exerce sur les bêtes sans les avoir ni produites, ni nourries, je vous répondrai que ses besoins, ou ses passions étant la base de cet empire, cela ne peut point servir à faire comprendre que Dieu se soit emparé du commandement sur la matiere, lui qui n'a besoin de rien, & qui trouve en soi-même tout le fond de sa béatitude infinie; qui n'est capable d'aucune passion, & qui ne peut faire aucune action qui ne soit parfaitement conforme à la justice la plus exacte. Un Platonicien qu'on presseroit de la sorte se verroit contraint de dire que Dieu n'exerça son pouvoir sur la matiere, que par un principe de bonté. Dieu, diroit-il, connoissoit parfaitement ces deux choses: l'une, qu'il ne feroit rien contre le gré de la matiere en la soumettant à son empire; car comme elle ne sentoit rien, elle n'étoit point capable de se fâcher de la perte de son indépendance: l'autre, qu'elle étoit dans un état de confusion, & d'imperfection, un amas informe de matériaux dont on pouvoit faire un excellent édifice, & dont quelques-uns pouvoient être convertis en des corps vivans, & en des substances pensantes; il voulut donc communiquer à la matiere un état plus beau & plus noble que celui où elle étoit. Y a-t-il là quelque chose qui ne soit digne de l'Etre souverainement juste, & souverainement bon? Voilà, ce me semble, ce qu'un Platonicien pourroit répondre de plus sensé: mais il me semble aussi qu'Epicure ne demanderoit pas mieux que de voir réduite à ces termes-là cette Controverse. Il auroit beaucoup de difficultés à proposer.

1°. Il demanderoit s'il peut y avoir un état plus convenable à une chose, que celui où elle a toûjours été, & où sa propre nature, & la nécessité de son existence, l'ont mise éternellement; une telle condition n'est-elle pas la plus naturelle qui se puisse imaginer? Ce que la nature des choses, ce que la nécessité à laquelle tout ce qui existe de soi-même doit son existence, a réglé & déterminé, peut-il avoir besoin de quelque réforme? Ne doit-il pas durer nécessairement une éternité, & n'est-ce pas une preuve que toute réforme viendroit trop tard, & seroit par conséquent incompatible avec la sagesse du Réformateur?

2°. Mais supposons la Maxime, *Il vaut mieux tard que jamais; præstat sero quàm nunquam*: comment sera ce Réformateur pour changer l'état & la condition de la matiere? ne faudra-t-il pas qu'il y produise le mouvement; & pour cela ne faudra-t-il pas qu'il la touche, & qu'il la pousse? S'il la peut toucher & pousser, il n'est pas distinct de la matiere; & s'il n'est pas distinct de la matiere, c'est à tort que vous admettez deux Etres incréés, l'un que vous appellez matiere, l'autre que vous appellez Dieu, il n'y a en effet que de la matiere dans l'Univers, notre Dispute est finie, cet Auteur du Monde, ce Directeur, cette Providence divine dont il s'agissoit, s'en vont en fumée. S'il est distinct de la matiere, il n'a aucune étendue; dites-moi donc comment il se pourra appliquer à des corps pour les chasser de leur place? Le Platonicien répondroit que la matiere a eu toujours du mouvement, & qu'ainsi il a seule-

Digitized by Google

quemment, plus on s'égare: II, Que ce Syſtême eſt le ſeul

ment fallu le diriger: mais on lui répliqueroit, que pour diriger le mouvement de certains corps, il en faut remuer d'autres. Cela paroît dans la manœuvre des Vaiſſeaux, & dans toutes les machines: c'eſt pourquoi la Nature divine, ſi elle n'étoit pas corporelle, ne pourroit pas plus aiſément donner une nouvelle détermination à un mouvement exiſtant, que produire de nouveau le mouvement. Notez qu'Ariſtote a trouvé abſurde la ſuppoſition du mouvement éternel de la matiere. Il réfute très-bien Platon qui a dit qu'avant la formation du Monde, il y avoit dans les élémens une agitation déréglée: il le convainc de contradiction, & il obſerve en général contre tous ceux qui ont enſeigné que le mouvement antérieur à l'exiſtence du Monde étoit en desordre, qu'ils avançoient une abſurdité, vu que le mouvement qui convient à plus de choſes, & plus longtemps, doit être cenſé naturel; d'où il s'enſuit que la production du Monde feroit plutôt un renverſement de l'état de la nature, qu'une introduction du vrai état naturel. C'eſt pourquoi il remarque qu'Anaxagoras, qui ſuppoſa que les parties de la matiere étoient en repos quand le Monde commença d'être produit, avoit entendu habilement cette affaire-là. Revenons à Epicure.

3°. Ne comptons pour rien toutes mes raiſons *à priori*, ſi vous voulez, diroit-il au Platonicien. Je renonce même à cette Objection, c'eſt que la bonté pour être louable doit être accompagnée du jugement. Or nous ne voyons pas que les perſonnes judicieuſes, quelque bon que ſoit leur naturel, s'ingérent de leur propre mouvement dans les deſordres domeſtiques de leur prochain: ils ſe contentent de mettre un bon ordre chez eux. Un Prince ſage remédie aux abus de ſon Etat: mais il ne ſe mêle point de réformer les Monarchies voiſines, il en laiſſe le ſoin à ceux à qui elles appartiennent. L'on pourroit préſuppoſer ſur cette idée de ſageſſe, que Dieu ne pouvoit pas entreprendre de remédier aux imperfections de la matiere. Il n'en étoit pas reſponſable, puiſqu'il n'avoit eu nulle part à la production des corps. C'étoit l'Ouvrage de la Nature, c'étoit donc à elle d'en diſpoſer. Je renonce à cette inſtance, diroit Epicure, & je vous permets de vous ſervir de l'exemple de ces Héros qui ont été mis au rang des Dieux pour avoir rendu de grands ſervices au genre humain; voyons d'un autre ſens ſi ces motifs de bonté dont vous parlez n'ont pas dû céder à des raiſons de ſageſſe.

4°. Un agent ſage n'entreprend point de mettre en œuvre un grand amas de matériaux, ſans en avoir bien examiné les qualités, & ſans avoir reconnu qu'ils ſont ſuſceptibles de la forme qu'il auroit envie de leur donner. Et ſi la diſcuſſion de leurs qualités lui fait connoître qu'ils ont des défauts incorrigibles, qui feroient que leur nouvelle condition ſeroit pire que la premiere; il ſe garde bien d'y toucher, il les abandonne à leur état, & il juge qu'il ſe conduira, & plus ſagement & avec plus de bonté, en laiſſant les choſes comme elles ſont, qu'en y donnant une autre forme qui deviendroit pernicieuſe. Or vous convenez, vous autres Platoniciens, qu'il y a eu dans la matiere un vice réel, qui a été un obſtacle au projet de Dieu, un obſtacle, dis-je, qui n'a point permis à Dieu de faire un Monde exempt des deſordres que nous y voyons; & il eſt certain d'autre côté que ces deſordres rendent la condition de la matiere infiniment plus malheureuſe, que ne l'étoit l'état éternel, néceſſaire, & indépendant ſous lequel elle avoit été avant la génération du Monde. Tout étoit inſenſible ſous cet état: le chagrin, la douleur, le crime, tout le mal phyſique, tout le mal moral, y étoient inconnus. On n'y ſentoit à la vérité aucun plaiſir: mais cette privation de bien n'étoit pas un mal, car elle ne ſauroit être un malheur qu'entant qu'on s'en apperçoit, & qu'on s'en afflige. Vous voyez donc qu'il n'étoit pas d'une bonté ſage de faire changer d'état à la matiere, pour

Digitized by Google

seul qui ait l'avantage d'établir les fondemens solides de la

la métamorphoser en un Monde tel que celui-ci. Elle contenoit en son sein les semences de tous les crimes & de toutes les miseres que nous voyons: mais c'étoient des semences infécondes, & dans cet etat elles ne faisoient pas plus de mal, que si elles n'eussent pas existé: elles n'ont été pernicieuses & funestes qu'après que les animaux en ont été éclos par la formation du Monde. Ainsi la matiere étoit une Camarine qu'il ne falloit pas remuer. Il falloit la laisser dans son repos éternel, & se souvenir que plus on agite une matiere puante, plus on répand à la ronde son infection. Ne doutons pas que la Nature Divine ne se soit conduite par cette idée. Ce n'est donc pas elle qui a fait le Monde.

5°. On ne pourroit pas répondre à Epicure que Dieu ne prévoyoit pas la malignité des ames qui seroient écloses de ces semences de la matiere; car il répliqueroit tout aussitôt, 1, que par-là on attribuoit à Dieu une ignorance qui auroit eu des suites funestes: 2, que pour le moins Dieu auroit remis les choses au premier état, après avoir vu les mauvais effets de son Ouvrage; & qu'ainsi le Monde n'auroit pas duré jusques au temps où lui Epicure disputoit sur la doctrine de la Providence avec un Platonicien.

6°. Sa derniere Objection seroit la plus forte de toutes. Il auroit représenté à son Adversaire que la notion la plus intime, la plus générale, la plus insaillibile, que l'on ait de Dieu, est que Dieu jouït d'une parfaite béatitude. Or cela est incompatible avec la supposition de la Providence; car s'il gouverne le Monde, il l'a créé; s'il l'a créé, il avoit prévu tous les desordres qui y sont, ou il ne les avoit pas prévus. S'il les avoit prévus, on ne peut pas dire qu'il eût fait le Monde par un principe de bonté, ce qui renverse la meilleure réponse du Platonicien. S'il ne les avoit point prévus, il est impossible qu'en voyant le mauvais succès de son Ouvrage, il n'ait eu un très-grand chagrin. Il se sentoit convaincu d'avoir ignoré les qualités des matériaux, ou de n'avoir pas eu la force d'en vaincre la résistance, comme il l'avoit espéré sans doute. Il n'y a point d'ouvrier qui puisse connoître sans chagrin qne ses espérances l'ont trompé, qu'il n'a pu parvenir à son but, qu'ayant eu dessein de travailler au bien public, il a fait une machine ruineuse, &c. Nous avons bien des idées pour connoître que Dieu ne se peut jamais trouver dans un tel cas: mais non pas pour connoître que si par impossible il s'y trouvoit, il ne seroit pas à plaindre, & très-malheureux.

7°. Si vous supposez ensuite, qu'au lieu de ruiner un tel Ouvrage, il s'obstine à le conserver, & à travailler sans fin & sans cesse ou à la réparation des défauts, ou à faire enforte qu'ils ne s'augmentent, vous nous donnez l'idée de la plus malheureuse nature qui se puisse concevoir. Il avoit voulu construire un magnifique Palais pour y loger commodément les créatures animées, qui devoient sortir du sein informe de la matiere, & pour les y combler de bienfaits; & il se trouva que ces créatures ne firent que s'entre-manger, incapables qu'elles étoient de continuer à vivre, si la chair des unes ne servoit d'aliment aux autres. Il se trouva que le plus parfait de ces animaux n'épargna pas même la chair de son semblable; il y eut des Anthropophages, & ceux qui ne se portérent pas à cette brutalité, ne laissérent pas de se persécuter les uns les autres, & d'être en proie à l'envie, à la jalousie, à la fraude, à l'avarice, à la cruauté, aux maladies, au froid, au chaud, à la faim, &c. Leur Auteur luttant continuellement avec la malignité de la matiere productrice de ces desordres, & obligé d'avoir toujours la foudre à la main, & de verser sur la terre la peste, la guerre, & la famine, qui, avec les roues & les gibets dont les grands chemins abondent, n'empêchent pas que le mal ne se maintienne, peut-il être regardé comme un Etre heureux? Peut-on être heureux, quand au bout

Digitized by Google

la Providence & des perfections de Dieu (*t*). Il n'y a rien

de quatre mille ans de travail on n'eſt pas plus avancé qu'au premier jour, dans l'ouvrage qu'on a entrepris, & que l'on ſouhaite paſſionnément d'achever? Cette image d'infortune n'eſt-elle pas auſſi parlante que la roue d'Ixion, que la pierre de Siſyphe, que le tonneau des Danaïdes? Je ne dis rien qui ne ſoit très-vraiſſemblable, quand je ſuppoſe qu'Epicure ſe perſuadoit que les Dieux ſe ſeroient bientôt repentis d'avoir fait le Monde, & que la peine de gouverner un animal auſſi indocile & réfractaire que l'homme, troubleroit leur félicité. Ne voyons-nous pas dans l'Ecriture que le vrai Dieu s'accommodant à notre portée s'eſt révélé comme un Etre qui après avoir connu la méchanceté de l'homme, ſe repentit & fut marri de l'avoir créé, & comme un Etre qui ſe fâche, & qui ſe plaint du peu de ſuccès de ſa peine? *Il dit quant à Iſrael, j'ai tout le jour étendu mes mains contre un peuple rebelle & contredisant.* Je ſai bien que le même Livre qui nous apprend toutes ces choſes, nous apprend auſſi à rectifier l'idée qu'elles préſentent d'abord; mais Epicure deſtitué des lumieres de la Révélation ne pouvoit pas redreſſer ſa Philoſophie. Il falloit néceſſairement qu'il ſuivît la route qu'un tel conducteur lui montroit. Or en le ſuivant fidelement & appuyé ſur ces deux principes, l'un que la matiere exiſtoit par elle-même, & ne ſe laiſſoit point manier ſelon les deſirs de Dieu, l'autre que la félicité de Dieu ne peut jamais être troublée le moins du monde, il a dû trouver ſon port dans cette concluſion-ci, c'eſt qu'il n'y a point de Providence divine. Nous tirerons de cela quelques conſéquences au profit des vérités de la Religion Chrétienne. Voyez la Remarque qui ſuit. Notez que ſi au lieu de mettre Epicure aux priſes avec un Platonicien, je l'avois fait diſputer avec un Prêtre d'Athenes, il auroit remporté la victoire plus facilement. Voyez la Remarque ſuivante.

(*t*) Le *Syſtême* de l'Ecriture *eſt le ſeul qui ait l'avantage d'établir les fondemens ſolides de la Providence & des perfections de Dieu.*] Les Objections d'Epicure, qui ont été établies dans la Remarque précédente, & qui pouvoient mettre à bout les Philoſophes du Paganiſme, diſparoiſſent & s'évanouiſſent comme de la fumée par rapport à ceux à qui la Révélation a enſeigné que Dieu eſt le Créateur du Monde tant à l'égard de la matiere qu'à l'égard de la forme. Cette vérité eſt d'une importance non-pareille; car on en tire comme d'une ſource féconde les dogmes les plus ſublimes, & les plus fondamentaux, & l'on ne ſauroit poſer l'Hypotheſe oppoſée à celle-là ſans ruiner pluſieurs grands principes du raiſonnement. De ce que Dieu eſt le Créateur de la matiere, il réſulte, 1°, Qu'avec l'autorité la plus légitime qui puiſſe être, il diſpoſe de l'Univers comme bon lui ſemble. 2. Qu'il n'a beſoin que d'un ſimple acte de ſa volonté pour faire tout ce qu'il lui plaît. 3. Que rien n'arrive que ce qu'il a mis dans le plan de ſon Ouvrage. Il s'enſuit delà que la conduite du Monde n'eſt pas une affaire qui puiſſe ou fatiguer ou chagriner Dieu, & qu'il n'y a point d'événemens, quels qu'ils puiſſent être, qui puiſſent troubler ſa béatitude. S'il arrive des choſes qu'il a défendues, & qu'il punit, elles n'arrivent pas néanmoins contre ſes Décrets, & elles ſervent aux fins adorables qu'il s'eſt propoſées de toute éternité, & qui ſont les plus grands Myſteres de l'Evangile. Mais pour mieux connoître l'importance de la doctrine de la Création, il faut auſſi jetter la vue ſur les embarras inexplicables à quoi s'engagent ceux qui la nient. Conſidérez donc ce qu'Epicure pouvoit objecter aux Platoniciens comme on l'a vu ci-deſſus, & ce qu'on peut dire aujourd'hui contre les Sociniens. Ils ont rejetté les myſteres Evangéliques parcequ'ils ne les pouvoient accorder avec les lumieres de la Raiſon. Ils ne ſe ſeroient point ſuivis, s'ils étoient tombés d'accord que Dieu a créé la matiere; car ce principe philoſophique *ex nihilo nihil fit, rien ne ſe fait de rien*, eſt d'une

Digitized by Google

rien de plus pitoyable que la méthode dont Epicure ſe ſervoit

auſſi grande évidence que les principes en vertu deſquels ils ont nié la Trinité & l'union hypoſtatique. Ils ont donc nié la Création; mais que leur eſt-il arrivé? C'eſt de tomber dans un abîme en fuyant un autre abîme: il a fallu qu'ils reconnuſſent l'exiſtence indépendante de la matiere, & que cependant ils la ſoûmiſſent à l'autorité d'un autre Etre. Il a fallu qu'ils avouaſſent que l'exiſtence néceſſaire peut convenir à une ſubſtance qui eſt d'ailleurs toute chargée de défauts & d'imperfections, ce qui renverſe une notion très-évidente, ſavoir que ce qui ne dépend de quoi que ce ſoit pour exiſter éternellement, doit être infini en perfection; car qui eſt-ce qui auroit mis des bornes à la puiſſance, & aux attributs d'un tel Etre? En un mot, ils ont à répondre à la plûpart des difficultés que j'ai ſuppoſé qu'Epicure pouvoit propoſer aux Philoſophes qui admettoient l'éternité de la matiere. Inferez de-là en paſſant qu'il eſt très-utile à la vraie Religion que l'on faſſe voir que l'éternité de la matiere entraîne après ſoi la deſtruction de la Providence divine. On montre par ce moyen la néceſſité, la vérité, & la certitude de la Création.

Je ſuis ſûr qu'un des plus grands Philoſophes de ce ſiecle, & en même temps l'un des Ecrivains les plus zélés pour les dogmes de l'Evangile, tombera d'accord qu'en faiſant l'Apologie d'Epicure, telle qu'on l'a vue *ex hypotheſi* dans la Remarque précédente, on rend beaucoup de ſervice à la vraie Foi. Il enſeigne non-ſeulement qu'il n'y auroit point de Providence, ſi Dieu n'avoit point créé la matiere; mais même que Dieu ignoreroit qu'il y eût une matiere, ſi elle étoit incréée. Je rapporterai un peu au long ſes paroles: les Sociniens y trouveront leur condamnation. „Que „les Philoſophes ſont ſtupides & ridi„cules! Ils s'imaginent que la création „eſt impoſſible, parce qu'ils ne con„çoivent pas que la puiſſance de Dieu „ſoit aſſez grande pour faire de rien „quelque choſe. Mais conçoivent-ils „bien que la puiſſance de Dieu ſoit „capable de remuer un ſeru? S'ils y „prennent garde, ils ne conçoivent „pas plus clairement l'un que l'au„tre; puiſqu'ils n'ont point d'idée „claire d'efficace ou de puiſſance. „De ſorte que s'ils ſuivoient leur faux „principe, ils devroient aſſûrer que „Dieu n'eſt pas même aſſez puiſſant „pour donner le mouvement à la „matiere. Mais cette fauſſe con„cluſion les engageroit dans des ſen„timens ſi impertinens & ſi impies, „qu'ils deviendroient bien-tôt l'objet „du mépris & de l'indignation des „perſonnes même les moins éclai„rées. Car ils ſe trouveroient bien„tôt réduits à ſoutenir qu'il n'y a point „de mouvement ou de changement „dans le Monde, ou bien que tous ces „changemens n'ont point de cauſe qui „les produiſe, ni de ſageſſe qui les „régle .... Si la matiere étoit in„créée, Dieu ne pourroit la mouvoir „ni en former aucune choſe. Car „Dieu ne peut remuer la matiere, „ni l'arranger avec ſageſſe, ſans la „connoître. Or Dieu ne peut la con„noître, s'il ne lui donne l'être. Car „Dieu ne peut tirer ſes connoiſſan„ces que de lui-même. Rien ne peut „agir en lui, ni l'éclairer. Si Dieu „ne voyoit donc point en lui-même, „& par la connoiſſance qu'il a de ſes „volontés, l'exiſtence de la matiére, „elle lui ſeroit éternellement incon„nue. Il ne pourroit donc pas l'ar„ranger avec ordre ni en former au„cun Ouvrage. Or les Philoſophes „demeurent d'accord auſſi bien que „nous, que Dieu peut remuer les corps. „Ainſi, quoiqu'ils n'ayent point d'i„dée claire de puiſſance ou d'efficace, „quoiqu'ils ne voyent nulle liaiſon „entre la volonté de Dieu & la pro„duction des créatures, ils doivent „reconnoître que Dieu a créé la ma„tiere, s'ils ne veulent le rendre im„puiſſant & ignorant, ce qui eſt cor„rompre l'idée qu'on a de lui, & nier „ſon exiſtence".

Ne finiſſons pas ſans faire cette Obſervation. J'ai fait diſputer Epicure contre un Philoſophe Platonicien.

Digitized by Google

voit pour expliquer la liberté (*u*) des actions humaines.

EUCLI.

Ce n'étoit pas ménager ſes avantages; car il ſeroit venu plus facilement à bout de la plûpart des autres Sectes que de celle de Platon. Mais ſon plus grand avantage eût été de diſputer avec un Prêtre. Donnons un eſſai de cela: feignons qu'Epicure lui diſoit, Vous me traitez d'impie, parce que j'enſeigne que les Dieux ne ſe mêlent point du gouvernement du Monde; & moi je vous accuſe de ne ſavoir pas raiſonner, & outre cela de faire un grand tort aux Dieux. Eſt-ce ſuivre les lumieres de la Raiſon, que de croire que Jupiter a toute puiſſance ſur la machine du Monde, lui qui eſt fils de Saturne & petit-fils du Ciel? C'eſt bien à une Divinité de trois jours comme lui, à conduire la matiere, qui eſt un être éternel & indépendant! Sachez que tout ce qui a commencé n'eſt que d'hier & d'aujourd'hui en comparaiſon de l'éternité. Ne renverſez donc point l'ordre, en ſoûmettant à un Dieu ſi jeune la matiere de l'Univers. Paſſons à l'autre point, répondez-moi, s'il vous plaît: les Dieux ſont-ils contens de leur adminiſtration, ou en ſont-ils mécontens? Prenez bien garde à mon dilemme: s'ils ſont contens de ce qui ſe paſſe ſous leur Providence, ils ſe plaiſent au mal; s'ils en ſont mécontens, ils ſont malheureux: or il eſt contre les notions communes qu'ils aiment le mal, & qu'ils ne ſoient pas heureux. Ils n'aiment point le mal, répondroit le Prêtre, ils le regardent comme une offenſe qu'ils puniſſent ſévérement: de là viennent les peſtes, les guerres, les famines, les naufrages, les inondations, &c. Je conclus de votre Réponſe, repliqueroit Epicure, qu'ils ſont malheureux; car il n'y a point de vie plus malheureuſe que d'être continuellement expoſé à des offenſes, & continuellement expoſé à s'en venger. Le péché ne ceſſe point parmi les hommes, il n'y a donc aucun moment dans la journée où les Dieux ne reçoivent des affronts: la peſte, la guerre, & les autres maux que vous venez de nommer, ne ceſſent jamais ſur la Terre; car s'ils finiſſent de temps en temps dans un Pays, il ne finiſſent jamais à l'égard de tous les Peuples, & ainſi les Dieux n'ont pas plutôt achevé de ſe venger d'une Nation, qu'il faut qu'ils ſe mettent à en punir une autre; c'eſt toûjours à recommencer: quelle vie eſt-ce que cela? Que pourroit-on ſouhaiter de plus atroce à ſon mortel ennemi? J'aime bien mieux leur attribuer un état tranquille, & ſans aucun ſoin. Mais, diroit le Prêtre, vous voulez donc qu'ils regardent de ſang froid & ſans y apporter nul remede, les déſordres du genre humain? Cette indifférence leur eſt-elle bien honorable? Ne ſont-il pas venus depuis que le Ciel étoit formé? diroit Epicure: ne dites-vous pas que le plus ancien des Dieux qui régnent préſentement compte le Ciel pour ſon grand-pere? Ils n'ont donc point fait le Monde, ce n'eſt donc point à eux à s'intéreſſer à ce qui ſe paſſe ſur la Terre, ou ailleurs? Ils ſavent que la matiere exiſte de toute éternité, & qu'on ne change pas la néceſſité fatale des êtres qui exiſtent par eux-mêmes: ils laiſſent donc paſſer le torrent, & n'entreprennent pas de réformer un ordre immuable. Et il ne faudroit pas s'étonner que leurs perfections fuſſent limitées; car vous avouez que celles de la matiere qui exiſte éternellement ſont fort petites. Votre Jupiter & ſes aſſeſſeurs au Conſeil céleſte n'ont pas bonne grace de vouloir punir l'impudicité, eux qui ſont ſi infideles à leurs épouſes, & qui ont violé tant de filles. Vous ne ſauriez du moins nier, répondroit le Prêtre, que le dogme de la Providence ne ſerve beaucoup à tenir les peuples dans leur devoir. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit, lui répondroit-on: ne changez pas l'état de notre Diſpute. Nous cherchons, non pas ce qui peut avoir été établi comme une invention utile, mais ce qui émane véritablement des lumieres de la Raiſon.

(*u*) *Rien de plus pitoyable que ſa méthode . . . d'expliquer la liberté*] Il n'y a point de Syſtême d'où la néceſſité fatale de toutes choſes ſorte plus inévitablement que de celui qu'Epicure emprunta de Leucippe & de De-

Digitized by Google

EUCLIDE, natif de Megare, & Diſciple de Socrate

mocrite; car ce qu'ils diſoient que le Monde s'étoit formé par haſard, ou par la rencontre fortuite des atomes, n'excluoit que la direction d'une cauſe intelligente, & ne ſignifioit point que la production du Monde ne fût la ſuite des Loix éternelles & néceſſaires du mouvement des principes corporels. Auſſi eſt-il certain que Democrite attribuoit toutes choſes à un deſtin néceſſitant. Epicure ne pouvant pas s'accommoder d'une opinion qui paroiſſoit renverſer toute la Morale, & réduire l'ame humaine à la condition d'une machine, abandonna ſur ce point le Syſtême des atomes, & ſe rangea du parti de ceux qui admettoient le franc arbitre dans la volonté de l'homme. Il ſe déclara contre la néceſſité fatale, & il prit même des précautions inutiles; car de peur que l'on inférât que ſi toute propoſition eſt vraie ou fauſſe, tout arrive fatalement, il nia que toute propoſition ſoit vraie ou fauſſe. Cependant il auroit pu accorder cela ſans que perſonne en eût pu raiſonnablement conclurre la néceſſité du *fatum*. Ciceron lui montre la vérité de ce que je viens de dire. Cette doctrine a été amplement dévelopée dans les Cours de Philoſophie des Jéſuites: il n'y a point de Philoſophes plus ardens qu'eux à ſoutenir *que de deux propoſitions contradictoires ſur les futurs contingents l'une eſt déterminément vraie & l'autre fauſſe*; & néanmoins on ne voit guere de gens qui ſe déclarent plus qu'eux pour le dogme de la liberté d'indifférence. Concluons de là qu'il ſe trouve des moyens de concilier le franc arbitre de l'homme avec l'Hypotheſe *que toute propoſition eſt vraie ou fauſſe*. Mais comme Epicure n'étoit pas fort aſſûré de ſon fait, il craignit de s'embarraſſer s'il ne nioit pas ce dogme: il n'en connoiſſoit pas tous les tenans & aboutiſſans; & ainſi, pour jouer au plus ſûr, il aima mieux ſe retrancher dans la négative. Chryſippe n'y étoit guere plus éclairé: car il croyoit qu'à moins de prouver que toute propoſition eſt vraie ou fauſſe, il ne viendroit pas à bout de prouver que toutes choſes arrivent par la force du deſtin. Ni l'un ni l'autre de ces deux grands Philoſophes ne comprit que la vérité de cette Maxime, *Toute propoſition eſt vraie ou fauſſe*, eſt indépendante de ce qu'on appelloit *fatum*, comme Chryſippe le prétendoit, & comme Epicure le craignoit. Chryſippe n'eût pu accorder ſans ſe faire tort, qu'il y a des propoſitions qui ne ſont ni vraies ni fauſſes: mais il ne gagnoit rien à établir le contraire; car ſoit qu'il y ait des cauſes libres, ſoit qu'il n'y en ait point, il eſt également vrai que cette propoſition, *Le grand Mogol ira demain à la chaſſe, ou n'y ira pas*, eſt vraie ou fauſſe. On a eu raiſon de conſidérer comme ridicule ce diſcours de Tirésias, *Tout ce que je dirai arrivera ou non, car le grand Apollon me confere la faculté de prophétiſer*. Si par impoſſible il n'y avoit point de Dieu, il ſeroit pourtant certain que tout ce que le plus grand fou du monde prédiroit, arriveroit, ou n'arriveroit pas. C'eſt à quoi ni Chryſippe ni Epicure ne prenoient pas garde.

Mais voyons ce qu'Epicure inventa pour ſe tirer de l'embarras du deſtin. Il donna à ſes atomes un mouvement de déclinaiſon, & il établit là le ſiége, la ſource, & le principe des actions libres; il prétendit que par ce moyen il y avoit des événemens qui ſe ſouſtrayoient à l'empire de la néceſſité fatale. Avant lui on n'avoit admis dans les atomes que le mouvement de peſanteur, & celui de réflexion. Celui-là ſe faiſoit toujours par des lignes perpendiculaires, & de là venoit la liberté, diſoit-il. Remarquons en paſſant que ce ne fut pas le ſeul motif qui le porta à inventer ce mouvement de déclinaiſon: il le fit ſervir auſſi à expliquer la rencontre des atomes; car il vit bien qu'en ſuppoſant qu'ils ſe mouvoient tous avec une égale viteſſe par des lignes droites qui tendoient toutes de

Digitized by Google

te (*a*), ne ſuivit point l'eſprit de ſon Maître; car au lieu de s'attacher principalement à la doctrine des mœurs, il ſe mit à rafiner les ſubtilités de la Logique. Il fonda une Secte qui paſſe pour une branche, ou plutôt pour une continuation de l'Ecole de Xenophanes, de Parmenide, & de Zenon d'Elée. Ceux

haut en bas, il ne ſeroit jamais comprendre qu'ils euſſent pu ſe rencontrer, & qu'ainſi la production du Monde auroit été impoſſible. Il fallut donc qu'il ſuppoſât qu'ils s'écartoient de la ligne droite. S'il s'agiſſoit de montrer les abſurdités de cette doctrine, on en montreroit pluſieurs; car en 1er lieu, qu'y a-t-il de plus indigne d'un Philoſophe que de ſuppoſer du bas & du haut dans un eſpace infini? C'eſt néanmoins ce qu'Epicure ſuppoſa; car il prétendit que tous les atomes ſe mouvoient de haut en bas. S'il eût ſuppoſé qu'ils ſe mouvoient par toutes ſortes de lignes droites, il eût aſſigné une bonne cauſe de leur rencontre ſans être obligé de recourir au prétendu mouvement de déclinaiſon. En 2d lieu, ce mouvement-là l'engageoit à ſe contredire. Il enſeignoit que de rien on ne faiſoit rien, & cependant la déclinaiſon des atomes ne dépendoit ſelon lui d'aucune cauſe: elle venoit donc de rien. Cette conſéquence eſt d'autant plus forte, que nous avons vu que Lucrece avoue que les actions libres de notre ame viendroient de rien, ſi les atomes n'avoient pas le mouvement de déclinaiſon. Il prétend qu'elles ne dépendent ni du mouvement de peſanteur, ni du mouvement de répercuſſion des atomes; car en ce cas-là il ſeroit contraint de reconnoître qu'elles ſe trouvent dans l'enchaînement des cauſes éternelles & néceſſaires, & par conſéquent qu'elles ſont aſſujetties à la fatale néceſſité dont il les veut exempter. Et ce qui fait ſelon lui que ne dépendant nullement ni de la peſanteur, ni de la répercuſſion des atomes, néanmoins elles ne ſont pas faites de rien, c'eſt que les atomes ont un mouvement de déclinaiſon. Je conclus de-là que ce mouvement ſe fait de rien, ou ce qui eſt la même choſe, qu'il n'a point de cauſe; & je précipite Epicure dans l'abîme qu'il a voulu fuir. S'il répond qu'il eſt autant de la nature des atomes de décliner, que de ſe mouvoir de haut en bas, & de s'entre-choquer toutes les fois qu'ils ſe rencontrent: je réplique que leur déclinaiſon ne ſert de rien à la liberté humaine, & n'empêche pas la fatalité: je lui ſoûtiens *ad hominem*, que toute la fatalité des Stoïques eſt conſervée; car il avoue que le mouvement de peſanteur, & celui de répercuſſion, introduiſent inévitablement la néceſſité fatale. En 3me lieu, il eſt abſurde de ſuppoſer qu'un être qui n'a ni raiſon, ni ſentiment, ni volonté, s'écarte de la ligne droite dans un eſpace vuide, & qu'il s'en écarte non pas toûjours, mais en certains temps & en certains points de l'eſpace non réglés. Pour 4me abſurdité je lui allegue la diſproportion qui ſe rencontre manifeſtement entre la nature de la liberté, & le mouvement, quel qu'il puiſſe être, d'un atome qui ne ſait, ni ce qu'il fait, ni où il eſt, ni qu'il exiſte. Quelle conſéquence y a-t-il entre ces deux Propoſitions, *l'ame de l'homme eſt compoſée d'atomes qui en ſe mouvant neceſſairement par des lignes droites déclinent un peu du droit chemin, donc l'ame de l'homme eſt un agent libre*? Ciceron a très-bien jugé de cette Hypotheſe d'Epicure, quand il a dit qu'il ſeroit beaucoup moins honteux d'avouer que l'on ne peut pas répondre à ſon Adverſaire, que de recourir à de ſemblables Réponſes. Il étoit facile, ce me ſemble, de l'embarraſſer: Comment voulez-vous, lui pouvoit-on dire, que la liberté de l'homme ſoit fondée ſur un mouvement d'atomes qui ſe fait ſans aucune liberté? la cauſe peut-elle donner ce qu'elle n'a pas? Cent atomes qui ſe penchent ſans ſavoir ce qu'ils font, peuvent-ils former un jugement par lequel l'ame ſe détermine avec connoiſſance de cauſe au choix de l'un des partis qui

Digitized by Google

Ceux qui ſuivirent ſa méthode de philoſopher furent nommés Megariens, & enſuite Diſputeurs, & enfin Dialecticiens. On ne connoit guere le détail de ſes opinions, & il eſt aſſez difficile de comprendre quelque choſe dans ſa doctrine ſur la nature du bien *(b)*. Il n'employoit que des Concluſions

ſe préſentent ? Epicure eût pu connoître par là combien il lui importoit d'attribuer à chaque atome une nature animée & ſenſitive, comme il ſemble que Democrite l'avoit fait, & comme Platon avoit ſuppoſé que la matiere avoit une ame avant même que Dieu eût conſtruit le Monde.

Il ne faut pas oublier ce que Ciceron rapporte, c'eſt que Carneade inventa une ſolution bien plus ſubtile que tout ce que les Epicuriens avoient forgé. Ce fut de dire que l'ame avoit un mouvement volontaire dont elle étoit la cauſe. Il eſt certain que Carneade leur fourniſſoit là une Réponſe non-ſeulement beaucoup plus ſolide que celle qu'ils employoient, mais auſſi la plus ingénieuſe & la plus forte que l'eſprit humain puiſſe produire. J'avoue qu'on eût pu lui demander, ces actions volontaires de l'ame, qui ne dépendent point d'une cauſe externe, dépendent-elles de la nature de l'ame, comme le mouvement de peſanteur dépend de la nature des atomes ſelon Epicure? En ce cas-là vous n'ôtez point la fatalité des Stoïques; car vous n'admettez aucun effet qui ne ſoit produit par une cauſe néceſſaire. Ni Carneade, ni aucun autre Philoſophe Païen, n'étoit capable de répondre rien de poſitif à cette queſtion.

(a) Il étoit Diſciple de Socrate.] Ciceron, Strabon & Diogene Laërce témoignent cela: mais aucun d'eux n'a rapporté une circonſtance très-curieuſe que nous trouvons dans Aulugelle; c'eſt qu'Euclide n'oſant aller à Athenes à cauſe que les Atheniens avoient établi la peine de mort contre tous les Mégariens qui y viendroient, y alloit de nuit déguiſé en femme, & après avoir reçu des inſtructions de Socrate s'en retournoit à Megare le lendemain matin avec le même déguiſement. Notez qu'il avoit été Diſciple de ce Philoſophe avant que cet Arrêt ſévere des Atheniens eût été rendu. Aulugelle rapporte ce qu'il avoit ouï dire à un célèbre Philoſophe Platonicien nomme Taurus, qui faiſoit en même temps une oppoſition entre ce qu'on avoit pratiqué envers Socrate, & ce que faiſoient alors les Philoſophes. Nous voyons aujourd'hui les Philoſophes, diſoit-il, aller enſeigner dans les maiſons riches, & attendre juſqu'à midi que les Diſciples ayent diſſipé les vapeurs du vin. Il y aura bien des gens qui ne liront point ceci ſans ſe ſouvenir de la Comédie du Bourgeois Gentilhomme, où l'une des plus agréables Scenes eſt compoſée d'un Maître de Philoſophie, d'un Maître de Muſique, d'un Maître à danſer, d'un Maître d'Armes, &c. Je ne ſai ſi jamais Ariſtophane & Lucien raillérent plus cruellement les Philoſophes, que Moliere les joua en cet endroit. Il les repréſente comme des gens qui vont montrer dans les maiſons, à l'exemple d'un Maître à danſer, d'un Maître d'Armes; & puis il ſuppoſe qu'ils ſe querellent avec ces autres Maîtres, & qu'ils en ſont bien battus. Notez que la Juriſprudence n'a pas été moins avilie que la Philoſophie. La plupart des jeunes gens faiſoient venir un Sifleur des Inſtitutes, & ne ſe donnoient point la peine d'aller aux Leçons publiques. Mr. le Tellier, qui eſt mort Chancelier de France, fit faire des Réglemens contre cet abus.

(b) Il eſt aſſez difficile de comprendre quelque choſe dans ſa doctrine ſur la nature du bien.] Il le faiſoit unique, ſous différens noms: on l'appelle, ajoûtoit-il, tantôt prudence, tantôt Dieu, tantôt entendement, & ainſi du reſte. Il rejetta toutes les choſes contraires au bien, & enſeigna même qu'elles n'avoient aucune exiſtence. C'eſt ainſi que ſa doctrine eſt repréſentée dans Diogene Laërce;

Digitized by Google

ſions dans ſes Diſputes ; & par-là nous pouvons juger de l'ardeur & de l'impétuoſité qu'il y apportoit. Nous en pouvons juger auſſi par le caractere d'eſprit qu'il inſpira à ſes Diſciples. Ce fut une rage ou une fureur de diſputer. Eubulide qui lui ſuccéda fut l'Inventeur de divers Sophiſmes extraordinairement captieux & embarraſſans (c). Alexinus, qui ſuccéda à Eubulide, fut grand amateur de la Diſpute, & s'y porta avec tant de véhemence, qu'il en acquit un ſurnom. Diodore autre Diſciple d'Eubulide s'entêta & s'infatua

Ciceron en donnoit à peu près la même idée. Mais il faut ou que Ciceron, ou que Diogene Laërce ayent mal décrit ce dogme d'Euclide ; car s'il n'y a qu'un bien, & ſi le bien eſt toûjours ſemblable à ſoi-même, & toûjours unique, comme Ciceron la ſuppoſe, comment pouvoit-on dire que la prudence, Dieu & l'entendement étoient le bien? La prudence, & l'intelligence de l'homme ne différent-elles pas de Dieu? ſont-elles ſemblables à Dieu? ſont-elles une ſimple & unique eſſence avec Dieu? Je crois franchement qu'aucun de ces Auteurs n'a bien compris la doctrine des Megariens; & que ceux-ci mêmes, ou ne la comprenoient pas, ou n'en donnoient pas une bonne explication. On y entrevoit quelques rayons de ce que nos Théologiens enſeignent de la nature du ſouverain bien. Il ſemble auſſi que notre Euclide ait eu quelque petite notion de ce qu'ils enſeignent ſur la nature du mal. Ils diſent que le mal n'eſt rien, & qu'il ne conſiſte que dans une pure privation. A qui eſt-ce que les Megariens eſpéroient de faire accroire, que les maladies, les chagrins, les vices, & toutes les autres choſes contraires au bien, ſont des chimeres qui n'ont aucune exiſtence? Leur Syſtême à cet égard-là étoit un chaos.

(c) *Eubulide . . . fut l'Inventeur de divers Sophiſmes extraordinairement captieux & embarraſſans.*] Voici leurs noms : *le monteur, le trompeur, l'Electre, le voilé, le ſorites, le cornu, le chauve.* Vous trouverez dans Gaſſendi une bonne explication de tous ces Sophiſmes, fortifiée d'exemples. Vous la trouverez auſſi dans Mr. Menage. Je me contenterai de faire connoître ce que c'étoit que le menteur. On ſuppoſoit un homme qui diſoit *je mens*, & puis argumentoit de telle maniere que de ce qu'il diſoit vrai, on concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit, on concluoit qu'il diſoit vrai, *Si tu dis que tu ments, tu dis vrai; ſi tu dis que tu dis la verité, tu mens : mais tu dis que tu ments, & tu dis la verité; donc tu ments.* Pour embarraſſer davantage on faiſoit conſidérer, que dans les raiſonnemens ſemblables à celui-là quant à la forme, la concluſion étoit vraie : Comment donc oſerez-vous rejetter la concluſion de celui-ci, diſoit-on, pendant que vous admettez celle des autres? Ciceron remarque que Chryſippe, qui formoit lui-même ces difficultés, n'en pouvoit donner la ſolution. On bâtiſſoit le même Sophiſme ſur ce qu'Epimenide, qui étoit de l'île de Crete, avoit dit, que tous les Cretois étoient menteurs. Il a donc menti en diſant cela, concluoit-on, donc les Cretois ne ſont pas menteurs, donc ils ſont dignes de créance, donc il faut ajouter foi à l'affirmation d'Epimenide, donc tous les Cretois ſont menteurs. Ariſtote a reconnu que ces ſophiſtiqueries étoient preſque inexplicables. Le Juriſconſulte Africanus, ayant poſé un cas où le nœud étoit indiſſoluble, le compare au Sophiſme dont il s'agit ici. Quelques-uns ſéchérent ſur pié en s'appliquant trop à méditer ces ſortes de choſes, ils y contracterent une maigreur qui leur fit perdre la vie, & cela fut mis ſur leur Epitaphe. On pourroit donc dire ſans hy-

Digitized by Google

fatua ſi fort de cette eſpece de combats, qu'il mourut de déplaiſir pour n'avoir pu ſoudre ſur le champ les queſtions de Dialectique que Stilpon lui avoit faites. Si cette Secte avoit contribué quelque choſe à l'éclairciſſement de la Vérité, il faudroit regarder cela comme un prodige; car rien n'eſt plus propre à brouiller & à obſcurcir les matieres, & à jeter des doutes dans l'eſprit des Auditeurs & des Lecteurs, que l'application aux ſubtilités, & aux quinteſſences de la Controverſe (*d*), qui dégénerent preſque toûjours en chicanes,

perbole & ſans figure, que les inventions d'Eubulide étoient des Sophiſmes à tuer les gens. Les ſubtilités de Stilpon ſon Condiſciple ne furent pas moins meurtrieres. Ceci rapproche du vrai ce que Timon le Phliaſien objectoit à notre Euclide: ſon terme de *rage de diſpute* en devient moins hyperbolique. Notez que les Scholaſtiques ſe ſont eſcrimés ſur cette matiere; on n'a qu'à voir ce qu'ils diſent touchant les Propoſitions qu'ils nomment *ſeipſas falſificantes*.

Comme j'ai parlé aſſez amplement du *ſorites* dans un autre endroit, il n'eſt pas néceſſaire d'y revenir. Je dirai ſeulement qu'il me ſemble que le Sophiſme qu'on nomme *le chauve* étoit une eſpece de *ſorites*, & qu'il conſiſtoit à demander le nombre précis de cheveux qu'il faut attacher à un homme pour le rendre chauve. Un ou deux ſuffiſent-ils? Il falloit répondre que non: on continuoit d'interroger, en paſſant de trois à quatre, & de quatre, à cinq, &c; & ſi enfin vous répondiez *ce nombre ſuffit*, vous vous trouviez obligé de confeſſer que la différence du chauve, & du non-chauve, conſiſte en un ſeul cheveu. Voyez Gaſſendi à la page 41 du I Tome de ſes Oeuvres.

(*d*) *Rien n'eſt plus propre à . . . obſcurcir les matieres, & à jetter des doutes . . . que l'application aux quinteſſences de la Controverſe.*] De tous les exercices philoſophiques il n'y en a point à qui la médiocrité ſoit plus néceſſaire qu'à celui de la Diſpute: car dès qu'on y paſſe certaines bornes, on tombe dans des inutilités, & même dans des travers qui gâtent l'eſprit, & qui l'empêchent de trouver la vérité. Une Diſpute bien réglée, & bien limitée, & où l'on ne ſe propoſe que d'éclaircir les matieres, eſt la choſe du monde la plus utile dans la recherche de la Vérité; & l'on n'a pas tort de dire que la Diſpute reſſemble au choc de deux pierres, qui en fait ſortir le feu qu'elles renferment inviſiblement. Mais il eſt fort difficile de tenir un juſte milieu dans cette fonction. Pour peu qu'on lâche la bride à la paſſion de diſputer, on ſe fait un goût de fauſſe gloire qui engage à trouver toûjours des ſujets de contredire, & dès-lors on n'écoute plus le bon-ſens, & l'on s'abandonne à la paſſion de paſſer pour un grand maître de ſubtilités. On peut pardonner à un Profeſſeur la peine qu'il prend d'éveiller par cette voie l'eſprit d'un jeune Ecolier: mais on ne ſauroit excuſer Euclide, ni ſes Succeſſeurs, d'avoir fait leur capital de cela toute leur vie, & d'avoir voulu ſe diſtinguer par des inventions qui ne tendoient qu'à embarraſſer l'eſprit. Elles ne ſervoient de rien à la correction du vice, elles ne pouvoient guérir d'aucun défaut important, & outre cela elles n'avançoient en aucune maniere la connoiſſance des vérités ſpéculatives; elles étoient beaucoup plus propres à la retarder. Voilà deux défauts énormes. Seneque a très-bien décrit le premier. L'eſprit de Diſpute dégénere facilement en fauſſe ſubtilité. Ceux qui le cultivent tombent dans leurs propres piéges; & après avoir embarraſſé leur Antagoniſte, ils ſe trouvent eux-mêmes incapables de ſe ſoûtenir contre les Sophiſmes qu'ils ont inventés, &

Digitized by Google

nes, en opiniâtreté, en mauvaiſe foi, & en vanité de Sophiſte. Nous ne ſavons rien du Syſtême de Phyſique de ces Philoſophes, & il n'y a guere d'apparence que leur paſſion de rafiner les idées Dialecticiennes leur ait laiſſé ou l'envie ou le loiſir de travailler à l'explication des effets de la Nature. J'ai lu dans Ariſtote, qu'ils enſeignoient qu'il n'y a point

que l'on peut employer contre leurs dogmes. Voyez ce que j'ai dit de Chryſippe: c'eſt un grand exemple de ce que je viens de remarquer. Il faiſoit profeſſion d'être Dogmatique, & il ne laiſſoit pas de travailler pour les intérêts du Scepticiſme autant preſque que Carneade, qui faiſoit profeſſion de n'aſſurer rien. L'un & l'autre ſacrifioient principalement aux ſubtilités de leur eſprit, ils ſe mettoient peu en peine de la Vérité, pourvu qu'ils euſſent la joie de faire briller & triompher leurs Objections. Celui qui a dit qu'à force de conteſter, on fait perte de la Vérité, n'étoit pas un mal-habile homme. Combien y a-t-il de gens qui jouïſſent d'une profonde tranquillité dans une ferme perſuaſion de la véritable doctrine, qui ſe rempliroient de doutes s'ils vouloient entendre les raiſons de part & d'autre? Et combien y en a-t-il, qui au lieu de diſſiper leur incertitude s'y plongeroient davantage, s'ils prêtoient l'oreille aux répliques & aux dupliques de deux ſubtils Diſputeurs? Ceux-là, je veux dire ceux qui ne doutent point, ſe plaindroient du mauvais office que la Diſpute leur auroit rendu. Ceux-ci, je veux dire ceux qui ont quelques doutes, ſe plaindroient d'être beaucoup plus flotans qu'auparavant. St. Auguſtin a cru que les Diſputes ſubtiles de la Logique étoient tellement à craindre, qu'il falloit demander à Dieu par des proceſſions publiques la grace de n'y être pas expoſé. C'eſt un inſtrument dont on peut tirer de bons uſages contre le menſonge: mais il n'en demeure point-là; car après avoir détruit l'Erreur, il attaque la Vérité: il reſſemble à ces poudres corroſives, qui après avoir mangé les chairs baveuſes d'une plaie, rongeroient auſſi la chair vive, & carieroient les os, ſi on les laiſſoit faire. N'allons pas ſi avant, contentons-nous de conſidérer les mauvais effets de la Diſpute par les raiſons que Montagne expoſe. *Nos diſputes*, dit-il, *devroyent être deffendues & punies, comme d'autres crimes verbaux. Quel vice n'éveillent-elles & n'amoncellent, toujours régies & commandées par la colere? Nous entrons en inimitié, prémierement contre les raiſons, & puis contre les hommes. Nous n'apprenons à diſputer que pour contredire; & chacun contrediſant, & étant contredit, il en advient que le fruict du diſputer, c'eſt perdre & aneantir la vérité. Ainſi Platon, en ſa République, prohibe cet exercice aux eſprits ineptes & mal nais.... Que ſera-ce enfin? l'un va en Orient, l'autre en Occident: ils perdent le principal, & l'écartent dans la preſſe des incidens. Au bout d'une heure de tempeſte, ils ne ſavent ce qu'ils cherchent: l'un eſt bas, l'autre haut, l'autre coſtier. Qui ſe prend à un mot & une ſimilitude. Qui ne ſent plus ce qu'on luy oppoſe, tant il eſt engagé en ſa courſe, & penſe à ſe ſuivre, non pas à vous. Qui ſe trouvant foible de reins, craint tout, refuſe tout, meſle dès l'entrée, & confond le propos: ou ſur l'effort du débat, ſe mutine à ſe taire tout plat par une ignorance dépite, affectant un orgueilleux mépris, ou une ſottement modeſte fuite de contention. Pourveu que cettuy-cy frappe, il ne s'enquiert pas combien il ſe decouvre. L'autre compte ſes mots & les poiſe pour raiſons. Celuy là n'y employe que l'avantage de ſa voix & de ſes poulmons En voilà un qui conclud contre ſoy-même: & cettuy-cy qui vous aſſourdit de préfaces & digreſſions inutiles. Cet autre s'arme de pures injures, & cherche une querelle d'Allemaigne, pour ſe défaire de la ſociété & conférence d'un eſprit qui preſſe le ſien. Ce dernier ne void rien en la raiſon, mais il vous tient aſſiégé ſur la*

Digitized by Google

point de puiſſance ſéparée de ſon acte, c'eſt-à-dire, qu'une cauſe qui ne produit pas actuellement un effet n'a pas le pouvoir de le produire. C'eſt un des Paradoxes impies des Spinoziſtes. Ariſtote l'a bien réfuté. Je marquerai ici quelques fautes du Pere Rapin (*e*).

H. HIE-

cloſture dialectique de ſes clauſes, & ſur les formules de ſon art.

On pourroit dire très-juſtement que l'eſprit & le caractére de notre Euclide, & de ſes Succeſſeurs, ont régné dans les Ecoles Chrétiennes depuis le fameux Dialecticien Abelard. Mais qu'a-t-on produit par-là en faveur de la Vérité? Quels ſont les dogmes Philoſophiques que les Nominaux & les Réaux, les Thomiſtes & les Scotiſtes, ont éclaircis? Qu'ont-ils fait que multiplier les opinions, & trouver l'Art de ſoûtenir le pour & le contre à la faveur de pluſieurs termes barbares? Ce que l'un ſoûtient, l'autre le nie; & ils ont tous des diſtinctions & des ſubterfuges pour s'empêcher d'être réduits au ſilence. Ils ont fait triompher tour-à-tour les dogmes les plus oppoſés: or voici la ſuite naturelle de cette méthode de philoſopher. Mr. Rohault la décrit admirablement. *On remarque*, dit-il, ***une opiniâtreté invincible*** „ dans la „pluſpart de ceux qui ont achevé leur „Cours de Philoſophie, & qui pro„bablement ne ſont tombés dans une „ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, „que parce qu'ils ne ſont pas accoû„tumés à des vérités convaincantes, „& qu'ils voyent que ceux qui ſouſ„tiennent en public quelque doctrine „que ce ſoit, triomphent toûjours de „ceux qui tâchent de prouver le con„traire; de maniere qu'à leur égard „toutes choſes ne paſſent que pour „des Probabilités. Ils ne regardent „pas l'eſtude comme un moyen pour „parvenir à la découverte de nouvel„les vérités; mais comme un jeu „d'eſprit dans lequel on s'exerce, & „dont toute la fin n'eſt que de con„fondre tellement le vray avec le „faux, par le moyen de quelques ſub„tilités, qu'on puiſſe également ſouſ„tenir l'un & l'autre, ſans paroiſtre „jamais forcé à ſe rendre par aucune „raiſon, quelque opinion extrava„gante que l'on puiſſe deffendre. Et „c'eſt en effet le ſuccès ordinaire de „toutes les actions publiques, où ſou„vent dans la mesme chaire des opi„nions toutes contraires ſont alterna„tivement propoſées, & triomphent „également, ſans que les matieres „en ſoient plus éclaircies, ni qu'au„cune vérité en ſoit mieux eſtablie.„ Je ne dis rien d'un mal infiniment plus conſidérable, que cet eſprit diſputeur & dialecticien a produit. Il eſt paſſé des Chaires de Philoſophie aux Auditoires de Théologie, & y a rendu problématiques les plus grands points de la Morale Chrétienne; car quel eſt le dogme de Morale que les Caſuiſtes relâchés n'ayent ébranlé, & tellement obſcurci, que le ſeul moyen d'avoir quelque certitude eſt d'écouter uniquement la ſimplicité de l'Ecriture, ſans aucun égard aux raiſons ſubtiles & captieuſes de ces Docteurs?

Nous verrons dans la Remarque ſuivante quelques Penſées du Pere Rapin, qui ne repréſentent pas moins le défaut de nos Philoſophes de Megare, que celui des Scholaſtiques.

(*e*) *Je marquerai quelques fautes du Pere Rapin*] Ce ne ſera qu'après l'avoir fait connoître par un beau côté: „Les eſprits trop vifs & trop „ſubtils ne ſont pas toûjours les plus „propres à la Philoſophie. Il vau„droit mieux s'épaiſſir l'imagination „par quelque choſe de groſſier, que „de la laiſſer évaporer en des ſpécu„lations trop fines. Le bon-ſens tout „ſimple de Socrate triompha de tout „l'art & de toute la fineſſe des So„phiſtes. La Philoſophie ne devint „abſtraite que quand elle ceſſa d'eſtre „ſolide: on s'attacha à des formalités, „quand on n'eut plus rien de réel à

H.

HIEROCLES, Philoſophe Platonicien au V ſiecle, enſeigna dans Alexandrie avec un très-grand éclat : il ſe faiſoit admirer par la force de ſon génie, & par la beauté féconde de ſes expreſſions. Il compoſa ſept Livres ſur la Providence & ſur le Deſtin, & les adreſſa au Philoſophe Olympiodore, qui rendit par ſes Ambaſſades beaucoup de ſervices à l'Empire Romain, au temps d'Honorius & de Theodoſe le jeune. On n'a plus ces Livres-là, & nous ne les connoiſſons que par les Extraits qui s'en trouvent dans Photius. Ces Extraits apprennent qu'Hierocles avoit montré qu'il y avoit un parfait accord entre la doctrine de Platon, & la doctrine d'Ariſtote; & que ceux qui ont nié cet accord n'entendoient pas bien les

„dire, & l'on ne s'aviſa de recourir „à la ſubtilité, que quand on n'eſpéra „plus faire valoir la raiſon par ſa ſim„plicité. Ce Protagoras, qui chercha „le premier des raiſonnemens cap„tieux, ne prit cet air ſubtil que par„ce qu'il n'avoit rien que de faux „dans l'eſprit. ..... On gâta tout, „dit Seneque, à force de rafiner ſur „tout. Car pour faire une vaine „oſtentation d'eſprit, on quitta ce „qu'il y avoit d'eſſentiel dans les „Sciences: on commença à affoiblir „la vérité des choſes, par l'artifice des „paroles; on ſe ſervit de Sophiſmes, „quand on manqua de bonnes raiſons. „Ce fut par cet art nouveau que Nau„ſiphanés & Parmenidés renverſe„rent tout. . . . Ainſi la ſimplicité „de la raiſon ſe corrompit par l'arti„fice du diſcours, & l'on ſe joua de „la vérité, au lieu de la traiter avec „reſpect. Ce fut le défaut des Eſ„pagnols du dernier ſiecle: ils firent „de la Philoſophie comme de la Po„litique: ils porterent par la qualité „de leur eſprit né aux réflexions, „l'une & l'autre à des ſubtilités in„concevables: il n'y eut point de diſ„ciple qui ne rafinaſt ſur ſon maître. „D'où arriva un déſordre ſemblable „à celui dont s'étoit autrefois plaint „Seneque: la diſpute devint tout le „fruit de la Philoſophie, & l'on s'en „ſervit moins pour guérir l'ame, que „pour exercer l'eſprit.„ Cela eſt bon & beau: notre Euclide & Eubulide euſſent pu s'y reconnoître. Mais voyons ce que le Pere Rapin dit d'eux nommément.

„Euclide de Megare ſubtiliſa en„core davantage ce qu'il y avoit déjà „de ſubtilité dans la Dialectique, & „il y ajoûta un air de diſputer plus „vif, en donnant plus d'ardeur à ſon „diſcours : il porta même cela à un „excès qui donna lieu à Timon de „luy reprocher d'avoir inſpiré à ceux „de Megare *une rage de diſputer*, par „cette Logique captieuſe & ſophiſti„que, qu'il leur apprit, & que Socrate „n'approuvoit pas, parce qu'il n'y „avoit aucune ſincérité dans ſa ma„niere. Ce fut Euclide, & ſon Diſ„ciple Eubulides, qui inventérent „ces Sophiſmes, leſquels furent de„puis ſi fameux dans l'Ecole, dont „Diogene Laërce fait mention, & „qui après tout n'ont rien de réel que „leur ſubtilité, comme le Dilemme, „l'Argument cornu, l'Electre, le So„rites, ces Interrogations Mégariques „ſi celebres, dont parle Plutarque, „& toutes ces chicanes de leur façon, „qui rendirent la Dialectique ſi mé„priſable à Athenes, que Socrate fut „obligé de la traiter de ridicule, dans „ſes diſcours contre les Sophiſtes, „pour en détromper les eſprits. Ce „fut de cet Euclide que Demoſthene „apprit l'art du Dilemme & ces ma„nieres preſſantes, qui le rendirent „ſi véhément dans le caractére d'élo„quence qu'il prit.„ Il y a ſix fau-

Digitized by Google

les ſentimens de ces deux grands hommes. Il donna mille mouvemens à ſon eſprit pour expliquer les difficultés de la Providence, & du Deſtin, & du Franc-Arbitre; & il prétendit que la baſe ou la clé de toutes ces choſes conſiſtoit dans le paſſage des ames d'un corps à un autre, & dans la vie qu'elles avoient menée avant que d'entrer dans les corps humains. Il épuiſa la-deſſus toutes ſes forces, & il ne lui en reſta plus pour s'aviſer des bonnes raiſons qui établiſſent la doctrine qu'il entreprenoit de prouver. C'eſt pourquoi Photius remarque que tout ce grand attirail de raiſonnemens ſe réduit à des niaiſeries. On voit une choſe fort ſinguliere dans la doctrine de ce Philoſophe; car il ſoûtenoit que Platon a enſeigné que le Monde a été produit de rien (*a*): Il

tes dans ce Paſſage. 1°. Socrate étoit mort quand la Logique d'Euclide parut; il ne fut donc point en état de la blâmer. 2°. Le Dilemme n'a point été mis par Diogene Laërce entre les Sophiſmes qu'Enclide & Eubulide inventérent. Je ne crois point que d'autres Auteurs l'ayent mis dans cette Liſte; & dans le fond il eſt faux que le Dilemme ſoit un Sophiſme. C'eſt une auſſi bonne maniere de raiſonner que le Syllogiſme; & s'il y a des Dilemmes faux, il y a auſſi des Syllogiſmes qui ont cette mauvaiſe qualité: mais ſous prétexte que l'on peut faire des Syllogiſmes ſophiſtiques, on ſe tromperoit beaucoup ſi l'on diſoit que le Syllogiſme eſt un Sophiſme. Appliquez tout cela au Dilemme, & vous trouverez que notre Pere Rapin s'eſt trompé, & quant à ſa citation, & quant à la choſe même. 3°. Si Socrate n'a pu déſapprouver la Dialectique d'Euclide, encore moins a-t-il pu traiter de ridicule celle d'Eubulide, Diſciple & Succeſſeur d'Euclide. 4°. Demoſthéne apprit d'Eubulide & non pas d'Euclide, l'art de raiſonner. C'eſt ce qu'Apulée & Diogene Laërce, témoignent. 5°. Après avoir mis le Dilemme entre les Sophiſmes qui *rendirent la Dialectique ſi mépriſable à Athenes, que Socrate fut obligé de la traiter de ridicule*, il ne falloit point le donner pour une cauſe de ce caractére d'éloquence qui fit admirer Demoſthene. 6°. Ce ne fut point par le Dilemme, mais par l'Enthymeme, que cet Orateur ſe diſtingua, ſoit qu'on prenne l'Enthymeme ſelon la notion des Rhéteurs, ſoit qu'on le prenne ſelon la notion des Logiciens. Je paſſe au Pere Rapin la Citation de Pierre Ramus: c'étoit Laërce qu'il eût dû citer.

Juſtifions la prémiere de ces ſix Cenſures. Il eſt certain que les Diſciples de Socrate ne fondérent point d'Ecole pendant la vie de leur Maître, & qu'Euclide ne ſe retira d'Athenes qu'après la mort de Socrate. Il ſe retira à Megare en ce tems-là, & il devint Fondateur d'une Ecole de Philoſophie; & par conſéquent la Dialectique qu'il enſeigna, & à laquelle il donna un nouvel air de ſubtilité, fut poſtérieure à la mort de Socrate. Diſons en paſſant qu'il reçut chez lui à Megare Platon & les autres Philoſophes d'Athenes, lorſque la même tyrannie qui avoit fait périr Socrate les obligea à ſe retirer en un lieu de ſûreté.

(*a*) *Il ſoûtenoit que Platon a enſeigné que le Monde a été produit de rien.*] Hierocles réfuta très-ſolidement les Platoniciens, qui aſſûroient que Dieu, opérant de toute éternité par ſa puiſſance & par ſa ſageſſe, ne ſeroit point capable de former un Monde ſans le concours d'une Matiere increée. Ils diſoient donc qu'il n'avoit produit les choſes qu'avec la

Digitized by Google

Il ne ſe maria que dans la vue d'avoir des enfans (*b*). Sa femme devint poſſédée: il ſe ſervit inutilement de paroles de civilité pour la délivrer du Démon, cet Eſprit n'eut aucun égard à ces complimens: mais Theoſebius, ſans entendre la Magie, l'exorciſa de telle ſorte, qu'il le contraignit de décamper. Jonſius, qui prouve très-ſolidement que notre Hierocles a vécu après Euſebe, ſe trompe d'ailleurs (*c*) en le ſuppoſant Auteur d'une Hiſtoire d'Apollonius de Tyane, & en ſuppoſant que les ſept Livres de la Providence ont été réfutés par un Ecrivain nommé Euſebe différent de celui qui a compoſé une Hiſtoire Eccléſiaſtique, &c.

HOB-

coopération d'une matiere dont l'exiſtence ne dépendoit point de lui. Toutes choſes, ajoûtoient-ils, étoient contenues en puiſſance dans cette matiere; Dieu n'a fait que les en tirer, & les arranger. Hierocles raiſonna avec beaucoup de jugement contre cette ſuppoſition: il dit qu'un tel ouvrage de Dieu ne ſeroit pas tant une marque de ſa bonté, que l'effet d'une diligence ſuperflue; car pourquoi s'efforceroit-il d'arranger ce qu'il n'a point fait? Le bon ordre ne ſe trouve-t-il pas aſſez en ce qu'un être ſubſiſte éternellement par lui-même? Tout ce qui ſurvient à à un tel être n'eſt-il pas hors de ſa nature? N'eſt-ce point par conſéquent un défaut? Il conclut de là que Dieu n'auroit pu commencer ſon ouvrage que par une mauvaiſe action, ſavoir par l'entrepriſe de dépouiller de ſon état naturel une ſubſtance incréée auſſi bien que lui, & ſa propre ſœur. Ce ſont des raiſons ſi fortes, que toute perſonne qui les aura bien peſées, & qui s'intéreſſera à la gloire de Platon, tâchera de faire voir qu'il n'a point admis deux Principes collatéraux, éternels, & indépendans l'un de l'autre, Dieu & la Matiere. Voilà ſans doute ce qui fit que notre Hierocles lui attribua le dogme de la création proprement dite. Je me perſuade qu'il l'avoit lu dans les Ecrits des Chrétiens, & qu'ayant été frappé des Argumens qui combattent l'exiſtence d'une Matiere incréée, & qu'ayant joint à cela les notions de Créateur qui portent au plus haut point la puiſſance & la majeſté divine, il ſuppoſa pour la gloire de la Secte, que ſon Fondateur avoit connu Dieu ſous l'idée d'une nature dont un ſimple acte de volonté peut ſuffire à la formation de l'Univers. Mais il ſeroit aiſé de montrer que c'eſt un menſonge officieux, puiſque Platon a tenu fort clairement le concours d'une Matiere indépendante & incréée. Diſons donc qu'Hierocles fit valoir ici ſon induſtrie autant qu'en nul autre endroit: je parle de l'induſtrie de donner aux Phraſes des Auteurs morts tel ſens qu'on veut, ou de trouver pour le moins dans leurs Ouvrages deux ou trois Syſtèmes différens. Il entendoit ce manege; car les deux Explications qu'il donna du Gorgias de Platon ne ſe reſſembloient en rien, & neanmoins elles paroiſſoient conformes à la doctrine Platonique. Ce ſont des jeux d'eſprit, mais qui demandent beaucoup de fécondité d'imagination.

(*b*) *Il ne ſe maria que dans la vue d'avoir des enfans.*] Damaſcius fait la même Obſervation en parlant de Theoſebius Diſciple d'Hierocles; & cela nous montre que les plus célèbres Platoniciens ſe perſuadoient que c'étoient là les juſtes regles & les véritables bornes du mariage, & que tout ce qui alloit au delà de ces limites, étoit un déréglement, ou pour le moins une licence que les Sages ne ſe devoient pas permettre. Ce Theoſebius ayant vu que ſon épouſe étoit ſtérile, fit une bague de chaſteté, & la lui donna. Je vous fis préſent

Digitized by Google

HOBBES (THOMAS) l'un des plus grands eſprits du XVII ſiecle, naquit à Malmesburi en Angleterre le 5 d'Avril 1588 (*a*). Il avoit fait de grands progrès dans les Langues (*b*), lorſqu'à l'âge de quatorze ans il fut envoyé à Oxford, où il étudia pendant cinq années la Philoſophie d'Ariſtote. Il entra enſuite chez Guillaume Cavendish, qui peu après obtint le titre de Comte de Devonshire, il y entra, dis-je, pour être le Gouverneur de ſon fils aîné. Il voyagea en France & en Italie avec ſon Diſciple; & s'étant apperçu qu'il ne ſe ſouvenoit guere ni de ſon Grec ni de ſon Latin, & que la Philoſophie d'Ariſtote, dans laquelle il avoit fait beaucoup

autrefois, lui dit-il, d'un anneau de génération: mais je vous donne aujourd'hui un anneau de continence, qui vous aidera toûjours à vous comporter chaſtement: demeurez avec moi ſi vous voulez, ou ſi vous pouvez vous contenir; que ſi cette condition ne vous accommode pas, je conſens que vous épouſiez un autre homme, & je ne vous demande autre choſe ſi ce n'eſt que nous nous ſéparions bons amis. Elle accepta volontiers la condition. Mon Auteur s'arrête là, & nous laiſſe dans l'incertitude; car on ne ſait ſi la femme accepta le premier parti ou le dernier. Il n'eût point fallu laiſſer dans le récit une telle ambiguité.

(*c*) *Jonſius, qui prouve .... qu'Hierocles a vécu après Euſebe, ſe trompe d'ailleurs.*] Sa premiere Preuve eſt tirée de ce qu'Hierocles avoit fait mention de Plutarque l'Athenien, qui a été poſtérieur à Jamblique. Or celui-ci floriſſoit ſous Julien l'Apoſtat; nous avons encore quelques Lettres que cet Empereur lui avoit écrites. La 2de preuve eſt priſe de ce qu'Olympiodore, à qui les Livres d'Hierocles furent dédiés, n'a point précédé le Regne d'Honorius & de Theodoſe le jeune; car il compoſa une Hiſtoire qui commençoit au 7me Conſulat d'Honorius, & au 2de Theodoſe le jeune, & il la continua juſqu'à Valentinien Succeſſeur d'Honorius, ou juſqu'à l'année 425. Jonſius a raiſon après cela de ſoûtenir que le même Euſebe qui a fait une Hiſtoire Eccléſiaſtique, la Préparation Evangélique, &c. n'a point réfuté les Ecrits de cet Hierocles: mais il ſe trompe quand il dit qu'un autre Euſebe les a réfutés. Voici la cauſe de ſon erreur. Il s'imagine que le même Hierocles, qui eſt Auteur des ſept Livres ſur le Deſtin, a fait une Hiſtoire d'Apollonius de Tyane intitulée *Philaletes*, & dont nous avons la réfutation parmi les Oeuvres d'Euſebe. C'eſt confondre Hierocles perſécuteur des Chrétiens ſous l'Empire de Dioclétien, avec Hierocles Philoſophe d'Alexandrie ſous Theodoſe le jeune. Il eſt un peu ſurprenant que Jonſius, qui avoit une connoiſſance très-vaſte & très-exacte des Auteurs qui ont porté le même nom, n'ait point connu le Préſident de Bithynie, & le Gouverneur d'Alexandrie, qui fit tant de mal aux Chrétiens, qui écrivit contre eux, & qui ſe nommoit Hierocles. Diſons auſſi que ce ſavant homme s'eſt trompé en croyant qu'Euſebe réfute les ſentimens d'un Hierocles ſur la deſtinée. Il eſt ſûr qu'Euſebe n'a réfuté que le ſentiment d'Apollonius tel qu'il l'avoit vu dans Philoſtrate.

(*a*) *Il naquit à Malmesburi. .... le 5 d'Avril* 1588.] Sa mere épouvantée par les bruits qu'on faiſoit courir de l'approche de l'Armée navale des Eſpagnols, accoucha de lui avant terme. C'eſt donc une choſe bien ſurprenante qu'il ait tant vécu. Le pere d'Hobbes étoit Miniſtre.

(*b*) *Il avoit fait de grands progrès dans les Langues.*] Avant que de ſor-

Digitized by Google

coup de progrès, étoit mépriſée des plus ſages têtes, il s'appliqua tout entier aux Belles-Lettres, dès qu'il fut de retour en ſon pays. Thucydide lui ayant paru préférable à tous les Hiſtoriens Grecs, il le traduiſit en Anglois, & il publia cette Traduction l'an 1628, afin de faire voir aux Anglois dans l'Hiſtoire des Athéniens, les deſordres & les confuſions du Gouvernement Démocratique (*c*). L'an 1629 il s'engagea à conduire en France un jeune Seigneur Anglois; & il s'attacha à l'étude des Mathématiques pendant ce voyage (*d*). L'an 1631 il entra chez la Comteſſe de Devonshire, qui avoit un fils âgé de treize ans, qu'elle lui donna à inſtruire, & qui

tir de l'Ecole de Malmesburi pour aller à l'Académie d'Oxford, il avoit traduit en Vers Latins la Medée d'Euripide.

(*c*) *Les deſordres & les confuſions du Gouvernement Démocratique.*] J'ai connu des gens d'eſprit qui s'étonnoient, que dans des Royaumes où l'autorité du Prince n'a guere de bornes, on permît aux Inſtructeurs de la jeuneſſe de ſe ſervir des Livres des anciens Grecs & Romains, où l'on trouve tant d'exemples de l'amour de la Liberté, & tant de Maximes antimonarchiques. Mais cela n'eſt pas plus ſurprenant, que de voir que les Etats Républicains ſouffrent que leurs Profeſſeurs en Droit expliquent le Code & le Digeſte, où il y a tant de principes qui ſuppoſent l'Autorité ſuprême & inviolable de l'Empereur. Voilà donc deux choſes qui ſemblent également ſurprenantes, & qui au fond ne doivent ſurprendre perſonne; car mettant à part pluſieurs raiſons que l'on pourroit alléguer, ne peut-on pas dire que les mêmes Ouvrages qui contiennent le poiſon, ou par rapport aux Monarques, ou par rapport aux Républiques, contiennent auſſi l'antidote? Si vous voyez d'une part les grandes Maximes de la Liberté, & les beaux exemples du courage avec lequel on l'a maintenue, ou recouvrée; vous voyez de l'autre, les factions, les ſéditions, les biſarreries tumultueuſes, qui ont troublé, & enfin ruiné ce nombre infini de petits Etats, qui ſe montrérent ſi ennemis de la tyrannie dans l'ancienne Grece. Ne ſemble-t-il pas que ce tableau ſoit une leçon bien capable de deſabuſer ceux qui s'effarouchent de la ſeule idée de Monarchie? Hobbes le croyoit, puiſqu'il publia dans cette vue la Verſion d'un Hiſtorien d'Athenes. Tournez la médaille, vous trouverez que ce tableau ſera propre à donner une inſtruction bien différente de celle-là, & à fortifier l'horreur pour la Monarchie: car d'où vient, demandera-t-on, que les Grecs & les Romains ont mieux aimé être expoſés à ces confuſions, que de vivre ſous un Monarque? Cela ne vient-il point de la dure condition où les tyrans les avoient réduits? Et ne faut-il pas qu'un mal ſoit bien rude, bien inſupportable, bien déplorable, lorſqu'on veut s'en délivrer à un ſi haut prix? Il eſt certain que la deſcription que l'Hiſtoire nous a conſervée de la conduite qu'ont tenu pluſieurs Monarques, donne de l'horreur, & fait dreſſer les cheveux. Ne m'objectez point qu'ordinairement parlant on a cauſé plus de deſordres par les conſpirations qui ont fait ceſſer la tyrannie, qu'il n'y en eut eu dans la patience. Ne me repréſentez point ce qui a été dit dans l'Article d'HIERON II. Les Syracuſains, qui avoient joui d'un très-grand bonheur ſous le long Regne de ce Prince, perdirent bientôt patience ſous ſon Succeſſeur, qui ſe gouvernoit tyranniquement. Ils le tuérent qu'il ne faiſoit que commencer la deuxieme année de ſon Regne; & peu après ils firent mourir les deux filles d'Hieron,

Digitized by Google

qui trois ans après voyagea ſous ſa conduite en France & en Italie. Pendant le ſéjour qu'il fit à Paris il s'appliqua à l'étude de la Phyſique, & ſur-tout à examiner les cauſes des opérations ſenſitives des Animaux. Il s'entretenoit ſur cela avec le Pere Merſenne de jour en jour. Il fut rappellé en Angleterre l'an 1637: mais ayant prévu la guerre civile, dès qu'il eut fait réflexion aux choſes qui ſe paſſérent dans les premieres ſéances du Parlement de l'an 1640, il alla chercher à Paris une retraite agréable, pour philoſopher tranquillement avec le Pere Merſenne, avec Gaſſendi, & avec quelques autres grands hommes. Il y compoſa le Traité *de Cive* (*e*), dont

& ſes trois petites filles. De ces cinq Dames il y en avoit trois contre qui on n'avoit aucune plainte à former, & qui s'étoient réfugiées, pour ainſi dire, au pié des autels. N'étoit-ce pas ôter une tyrannie pour en établir une plus grande? Tite-Live a-t-il tort de remarquer à ce ſujet-là, que le peuple eſt incapable de ſe tenir dans la médiocrité; humble juſqu'à la baſſeſſe quand il obéit; inſolent au dernier point quand il commande? Le maſſacre de ces cinq Dames ne fut point l'action de quelques particuliers ſans aveu: il fut commandé par le Sénat & par le Peuple de Syracuſe; & cela lorſque la mémoire d'Hieron étoit encore toute fraîche; Prince qu'ils avoient aimé ſi tendrement, & ſi juſtement. L'iniquité de leur barbare Décret fut ſi viſible, qu'ils la connurent bientôt; ils le révoquérent; mais cela ne ſervit de rien; il étoit déjà exécuté. Repréſentez tout ceci tant que vous voudrez, vous n'en ferez point un bon Argument auprès des perſonnes préoccupées contre la Monarchie: on vous répondra que de cela même qu'on ne peut remédier à ſes deſordres que par des maux ſi affreux, vous devez conclurre qu'elle eſt un grand mal.

(*d*) *Il s'attacha à l'étude des Mathématiques pendant ce voyage.*] C'eſt dommage qu'il ait attendu ſi longtems à s'y appliquer: il avoit plus de quarante ans lorſqu'il commença cette étude; & c'eſt ce qui a été cauſe qu'il n'a pu s'y perfectionner autant qu'il eût été neceſſaire, pour ne donner pas de priſe à ſes Critiques. Sa deſtinée a été ſemblable à celle de Scaliger. Au reſte, il connut parfaitement pourquoi il faut étudier les Mathématiques: ce n'eſt pas afin de connoître les propriétés des angles, ou des nombres, ou des ſuperficies; mais afin d'accoûtumer ſon eſprit à une ſolide méthode de raiſonner & de prouver.

(*e*) *Il compoſa* à Paris *le Traité* de Cive.] Il en fit une Edition de peu d'Exemplaires à Paris l'an 1642. Il la revit peu après, & il l'augmenta de la maniere que cet Ouvrage a paru dans l'Edition d'Amſterdam 1647. Ce fut Sorbiere qui procura cette ſeconde Edition. Il fit plus; car il traduiſit ce Livre en François, & le publia en cette Langue. Hobbes ſe fit beaucoup d'ennemis par cet Ouvrage: mais il fit avouer aux plus clairvoyans qu'on n'avoit jamais ſi bien pénétré les fondemens de la Politique. Je ne doute point qu'il n'ait outré pluſieurs choſes; cela eſt ordinaire à ceux qui écrivent pour combattre un Parti contre lequel ils ont conçu beaucoup d'averſion. Hobbes étoit indigné contre les principes des Parlementaires: leur conduite étoit cauſe qu'il vivoit hors de ſa patrie, & il apprenoit tous les jours dans le lieu de ſon exil, que leur rébellion triomphoit de l'Autorité Royale. Il paſſa dans une autre extrémité: il enſeigna que l'autorité des Rois ne devoit point avoir de bornes; & qu'en particulier l'extérieur de la Religion, comme la cauſe la plus féconde des guerres civiles, devoit dépendre

Digitized by Google

dont il ne publia que peu d'Exemplaires l'an 1642. Il enſeigna les Mathématiques au Prince de Galles, qui avoit été contraint de ſe retirer en France; & il donna tout le tems qu'il avoit de reſte à compoſer ſon Leviathan (*f*), qu'il fit imprimer en Angleterre l'an 1651. Il ſe tenoit encore à Paris. Quoiqu'il eût donné des preuves de ſa foi ſelon le rite de l'Egliſe Anglicane

de leur volonté. Il y a des gens qui croyent qu'à ne conſidérer que la théorie, ſon Syſtême eſt très-bien lié, & très-conforme aux idées qu'on ſe peut former d'un Etat bien affermi contre les troubles. Mais, parce que les plus juſtes idées ſont ſujettes à mille inconvéniens, quand on les veut réduire en pratique, c'eſt-à-dire, quand on les veut commettre avec une horrible cohue de paſſions qui regne parmi les hommes, il n'a pas été mal-aiſé d'appercevoir bien des défauts dans le Syſtême Politique de cet Auteur. Il pouvoit répondre que le Syſtême oppoſé enferme, même dans la théorie, un principe néceſſaire de confuſion & de rébellion. Quoi qu'il en ſoit, on prétend que l'amour de la patrie lui inſpira le deſſein de cet Ouvrage, & qu'il eut en vue de déſabuſer ſa Nation des faux principes qui y produiſoient un mépris horrible de l'Autorité Royale. On ne ſera pas fâché, je m'aſſûre, de trouver ici le jugement de Mr. Des Cartes ſur cet Ouvrage de Hobbes. *Je juge*, dit-il, *que l'Auteur du Livre* De Cive *eſt le même que celui qui a fait les troiſiémes Objections contre mes Méditations. Je le trouve beaucoup plus habile en Morale, qu'en Métaphyſique, ni en Phyſique: quoique je ne puiſſe nullement approuver ſes principes ni ſes maximes, qui ſont très-mauvaiſes & très-dangereuſes, en ce qu'il ſuppoſe tous les hommes méchans, ou qu'il leur donne ſujet de l'être. Tout ſon but eſt d'écrire en faveur de la Monarchie: ce qu'on pourroit faire plus avantageuſement qu'il n'a fait en prenant des maximes plus vertueuſes & plus ſolides. Il écrit auſſi fort au déſavantage de l'Egliſe, & de la Religion Romaine; de ſorte que s'il n'eſt particuliérement appuyé de quelque faveur fort puiſſante, je ne vois pas comment il peut exempter ſon Livre d'être cenſuré.* Mr. Des Cartes a raiſon de déſapprouver qu'on *ſuppoſe tous les hommes méchans;* & cela me fait ſouvenir que Montagne, tout éclairé qu'il étoit ſur les défauts du Genre humain, ne trouve pas bon que Guicciardin attribue à de méchans motifs toutes les actions qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire. Il eſt ſûr qu'il y a des gens qui ſe conduiſent par les idées de l'honnêteté, & par le deſir de la belle gloire, & que la plupart des hommes ne ſont que médiocrement méchans. Cette médiocrité ſuffit, je l'avoue, à faire que le train des choſes humaines ſoit rempli d'iniquités, & imprime preſque partout des traces de la corruption du cœur: mais ce ſeroit bien pis, ſi le plus grand nombre des hommes n'étoit capable de réprimer en pluſieurs rencontres ſes mauvaiſes inclinations, par la crainte du déshonneur, ou par l'eſpérance des louanges. Or c'eſt une preuve que la corruption n'eſt point montée au plus haut degré. Je ne conſidere point ici les bons effets de la vraie Religion; je regarde l'homme en général.

Quant aux inconvéniens qui pourroient naître des ſuppoſitions de Hobbes miſes en pratique, je le dis encore un coup, ce n'eſt pas l'endroit par où il les faut combattre; car le Syſtême oppoſé n'a-t-il pas dans la pratique pluſieurs grands inconvéniens? Qu'on faſſe ce qu'on voudra, qu'on bâtiſſe des Syſtêmes meilleurs que la République de Platon, que l'Utopie de Morus, que la République du Soleil de Campanella, &c: toutes ces belles idées ſe trouveroient courtes & défectueuſes, dès qu'on les voudroit réduire en pratique. Les paſſions des hommes, qui naiſſent les unes des autres dans une variété prodigieuſe, ruineroient bientôt les eſpérances qu'on auroit conçues de ces beaux Syſtêmes. Voyez ce qui arrive quand les Mathématiciens veulent

Digitized by Google

cane (*g*), on ne laiſſa pas de le décrier auprès des Epiſcopaux, & avec tant de ſuccès, qu'il reçut ordre de ne ſe plus trouver chez le Roi. Cela fut cauſe qu'il s'en retourna en Angleterre, où pour un homme d'un ſi grand mérite, il ſe tint d'une façon aſſez obſcure chez le Comte de Devonshire (*h*). Il retira de ſon état peu éclatant cet avantage, c'eſt qu'il eut plus de

appliquer à la matiere leurs ſpéculations, touchant les points & les lignes. Ils ſont ſout ce qu'ils veulent de leurs lignes & de leurs ſuperficies; c'eſt une pure idée de notre eſprit; elle ſe laiſſe dépouiller autant qu'il nous plaît de ſes dimenſions, & c'eſt pour cela que nous démontrons les plus belles choſes du monde ſur la nature du cercle, & ſur la diviſibilité infinie du continu. Mais tout cela ſe trouve court, quand on l'applique à la matiere qui exiſte hors de notre eſprit; matiere dure & impénétrable. Voilà une image des paſſions humaines, comparées aux ſpéculations d'un homme qui ſe forme les idées d'un Gouvernement parfait. Vous trouverez une Critique bien forte du Syſtême Politique de Hobbes dans l'Auteur que je cite

(*f*) *Il donna tout le tems qu'il avoit de reſte à compoſer ſon Leviathan.*] Il déſigne le Corps Politique ſous le nom de cette bête. Les Théologiens de l'Egliſe Anglicane, qui étoient en France auprès de Charles II, crié-rent beaucoup contre cet Ouvrage, & dirent qu'il contenoit pluſieurs impiétés, & que l'Auteur n'étoit point du Parti Royal. Leurs plaintes furent écoutées. Hobbes reçut ordre de ne venir plus à la Cour; & comme il avoit irrité extrêmement les Papiſtes, il ne crut point qu'il fît bon pour lui en France, depuis que la protection du Roi d'Angleterre lui manquoit. Il traduiſit ſon Leviathan en Latin, & le fit imprimer avec un Appendix, l'an 1668. Dix ans après on l'a imprimé en Flamand. Le précis de cet Ouvrage eſt, que ſans la paix il n'y a point de ſûreté dans un Etat, & que la paix ne peut ſubſiſter ſans le commandement, ni le commandement ſans les armes; & que les armes ne valent rien ſi elles ne ſont miſes entre les mains d'une perſonne; & que la crainte des armes ne peut point porter à la paix ceux qui ſont pouſſés à ſe battre par un mal plus terrible que la mort, c'eſt-à-dire, par les diſſenſions ſur des choſes néceſſaires au ſalut. On a fort écrit contre ce Leviathan, principalement en Angleterre.

(*g*) *Il avoit donné des preuves de ſa foi ſelon le rite de l'Egliſe Anglicane.*] Etant fort malade auprès de Paris, il reçut une viſite du Pere Merſenne, qui avoit été averti de ne pas le laiſſer mourir hors du giron de l'Egliſe. Ce bon Pere s'aſſit auprès du malade, & après les préambules ordinaires de conſolation, il ſe mit à diſcourir ſur la puiſſance qu'avoit l'Egliſe Romaine de pardonner les péchés. *Mon Pere*, lui répondit Hobbes, *j'ai examiné depuis long-tems toutes ces choſes, il me ſâcheroit d'en diſputer préſentement; vous me pouvez entretenir d'une maniere plus agreable. Quand avez-vous vu Mr. Gaſſend?* Le bon Moine comprit bien ce que cela vouloit dire, & détourna la converſation ſur d'autres matieres. Le Docteur Coſin peu de jours après s'offrit à prier Dieu avec Hobbes, qui s'y accorda pourvu qu'on fît les Prieres de l'Egliſe Anglicane. Après les Prieres il reçut le Viatique. Etant retourné en Angleterre l'an 1651, il trouva les Temples occupés par des ſéditieux, diſoit-il, qui n'avoient nulle Liturgie, & il fut trois mois ſans ſavoir avec qui communier. Mais au bout de trois mois on le mena dans une Aſſemblée où la Cene ſe célébroit ſelon l'Egliſe Anglicane, & il y communia. L'Auteur de ſa Vie fait remarquer que c'étoit un ſigne de l'attachement de Hobbes au Parti Epiſcopal, & de la ſincérité de ſon Chriſtianiſme, puiſqu'alors perſonne n'étoit contraint de s'aggréger à aucune Communion particuliere.

(*h*) *Il ſe tint d'une façon aſſez obſcure chez le Comte de Devonshire.*] Ce

Digitized by Google

de loiſir pour travailler à ſon Livre *de Corpore*, & à quelques autres (*i*): il reçut de grands témoignages d'eſtime de Charles II rétabli l'an 1660 (*k*). Depuis ce tems-là juſques à ſa mort il s'appliqua à ſes études, & à réſiſter aux attaques de ſes Adverſaires qui étoient en très-grand nombre. Il conſerva l'uſage de ſon eſprit juſques à ſa derniere maladie (*l*), quoiqu'il ait vécu plus de quatre-vingts & onze ans. Sa longue vie a toû-

n'eſt pas qu'il n'eût de puiſſans Amis: mais comme il avoit de grands Ennemis, tout ce qu'on put faire pour lui fut de l'empêcher d'être opprimé. Ainſi ſon état fut un effet de l'équilibre de l'amitié & de la haine qu'on avoit pour lui. Il paſſa le reſte de ſes jours chez le Comte de Devonshire.

(*i*) *Il travailla à ſon Livre* de Corpore, *& a quelques autres.*] Ce Livre ſortit de deſſous la preſſe à Londres l'an 1655. ſous le Titre de *Elemens de Philoſophie, Section premiere, du Corps*: l'année ſuivante Hobbes publia *les ſix Prælections aux Profeſſeurs de Seville*, Son livre *de l'homme, ou la ſeconde Section des Elemens de Philoſophie* fut imprimé à Londres en 1658. *Ses Queſtions ſur la liberté, la neceſſité, & le haſard* furent imprimées dans la même ville en 1656. Il eut une Diſpute ſur la même matiere avec Benjamin Laney, Evêque d'Ely, laquelle il ne publia qu'en 1676. Le Docteur Wallis, Profeſſeur en Mathematiques à Oxford, ayant publié ſon *Abregé de la Geometrie de Hobbes*, l'an 1655, fit naître une guerre qui a duré juſques à la mort de Hobbes, & où il y a eu bien des injures répandues.

(*k*) *Il reçut de grands témoignages d'eſtime de Charles II.*] Hobbes quitta la campagne pour venir à Londres, dès qu'il fut l'arrivée du Roi. Ce Prince paſſant en caroſſe devant la maiſon où Hobbes logeoit, l'apperçut, & le fit venir. Il lui donna ſa main à baiſer, & lui demanda des nouvelles de ſon état, & de ſa ſanté. Quelque tems après il lui donna une audience particuliere, l'aſſûra de ſon affection, & lui promit un facile accès. Il fit faire le Portrait de Hobbes par un Peintre fort habile, & le mit dans ſon cabinet. Ce qu'il y eut de plus réel dans les marques de ſon affection, c'eſt qu'il gratifia Hobbes d'une penſion annuelle de cent Jacobus.

(*l*) *Il conſerva l'uſage de ſon eſprit juſques à ſa derniere maladie.*] Non ſeulement il eut la force de cultiver les Mathématiques, ayant paſſé l'âge de quatre-vingts-ſix ans, mais auſſi de faire de très-longs Poëmes. Il traduiſit en Vers Anglois quelques Livres de l'Odyſſée l'an 1674; & parce que cet eſſai eut l'approbation des Savans, il publia une ſemblable Verſion de l'Iliade & de toute l'Odyſſée peu après, avec une Diſſertation des vertus du Poëme Héroïque.

(*m*) *Ceux qui ont fait ſa Vie ſoûtiennent qu'il avoit des opinions très-orthodoxes ſur la nature de Dieu.*] De toutes les vertus morales il n'y avoit guere que la Religion qui fût une matiere problématique dans la perſonne de Hobbes. Il étoit franc, civil, communicatif de ce qu'il ſavoit, bon ami, bon parent, charitable envers les pauvres, grand obſervateur de l'équité, & il ne ſe ſoucioit nullement d'amaſſer du bien. Cette derniere qualité eſt un préjugé favorable pour ſa bonne vie; car il n'y a point de ſource d'où ſortent plus de mauvaiſes actions que de l'avarice. Ainſi, quand on connoiſſoit Hobbes, on n'avoit que faire de demander s'il eſtimoit, & s'il aimoit la vertu; mais on pouvoit être tenté de lui faire cette queſtion: *Or reponds, que penſes-tu de Jupiter?* La réponſe qu'il auroit pu faire ſincérement, ſi l'on en croit ceux qui ont compoſé ſa Vie, auroit été qu'il y a un Dieu qui eſt l'origine de toutes choſes, & qu'il ne faut pas enfermer dans la ſphere de notre petite Raiſon. Il eût ajoûté qu'il embraſſoit le Chriſtianiſme, tel qu'on le trouvoit établi

Digitized by Google

toûjours été celle d'un parfaitement honnête homme. Il aimoit ſa patrie, il étoit fidele à ſon Roi, bon ami, charitable, officieux. Il a néanmoins paſſé pour Athée: mais ceux qui ont fait ſa Vie ſoûtiennent qu'il avoit des opinions très-orthodoxes ſur la nature de Dieu (*m*). On a dit auſſi qu'il avoit peur des fantômes & des Démons (*n*). Ils ſoûtiennent que c'eſt une fable. Ils avouent de bonne foi, que dans ſa jeuneſſe

en Angleterre ſelon les Loix: mais qu'il avoit de l'averſion pour les Diſputes des Théologiens; qu'il eſtimoit principalement ce qui ſert à la pratique de la piété, & aux bonnes mœurs, & qu'il avoit accoutumé de blâmer les Prêtres qui gâtoient la ſimplicité de la Religion, par le mélange ou d'un culte ſuperſtitieux, ou de plusieurs vaines & profanes ſpéculations. Ils concluent que ceux qui l'accuſent d'Athéiſme ſont d'inſignes Calomniateurs, qui ne pourroient alléguer d'autre prétexte que celui-ci peut-être, c'eſt qu'il avoit rejetté pluſieurs Doctrines Scholaſtiques, ſelon leſquelles on donnoit à Dieu certains attributs, dont on prenoit le modele ſur notre petit génie. Il eſt indubitable qu'il n'y a point d'Accuſation qui ſoit tombée dans un auſſi grand abus, que l'Accuſation d'Athéiſme. Une infinité de petits eſprits, ou de gens malins, l'intentent à tous ceux qui bornent leurs affirmations aux grandes & aux ſublimes vérités d'une ſolide Métaphyſique, & aux Doctrines générales de l'Ecriture. On veut de plus les obliger à l'adoption de tous les Articles particuliers, que l'on a coutume de propoſer mille & mille fois au peuple. Tous ceux qui oſent ſe retirer de cette routine ſont des impies, & des eſprits-forts, ſi l'on en croit certains Docteurs. C'eſt ainſi que Monconys encourut ce mauvais blâme. Il diſputoit quelquefois fort librement contre ceux qui aviliſſent la grandeur de Dieu, par la conduite qu'ils lui attribuent, & par les foibles raiſons qu'ils alléguent; & on lui fit l'injuſtice de le traiter de Libertin, lui qui étoit pénétré d'une idée de Dieu la plus ſublime qui ſe puiſſe concevoir. Liſez ce qui ſuit; „Cette „maniere agréable avec laquelle on „le voyoit quelquefois contredire à „de certains eſprits limités, qui af„foibliſſent par leurs preuves les vé„rités qu'ils veulent établir, faiſoit „prendre à ces perſonnes prevenues „cet effet de ſa franchiſe, & de ſa „candeur, pour une mauvaiſe liber„té. Mais la ſolidité de ſa vertu & ſa „piété ſincere ont éclaté par-tout, & „il en a donné des marques que l'on „verra dans ces Voyages. En ſa der„niere maladie il a avoué à un de ſes „amis, qu'il a toujours conſervé dans „ſon cœur une ſoûmiſſion profonde „& un reſpect infini pour la Divinité, „dont il avoit une idée plus haute „que tout ce que les hommes en ont „conçu. Lorſqu'il étoit à Alexandrie, „en un temps où il ſembloit ne rien „refuſer à la curioſité, ſe trouvant „une nuit tout ſeul ſur une de ces „terraſſes, qui ſervent de couvert aux „bâtimens du Levant, il ſe trouva „tout-à-coup ſi occupé d'une connoiſ„ſance ſenſible de la Divinité, qu'il „paſſa une partie de cette nuit avec „une conſolation inexplicable, dans „des adorations continuelles du Prin„cipe de tous les Etres.

(*n*) *On a dit auſſi qu'il avoit peur des fantômes & des Démons.*] Ses amis ont traité cela de fable. Mais il ſemble qu'ils ne nient pas qu'il n'oſoit demeurer ſeul; ils ſe contentent d'inſinuer que c'étoit à cauſe qu'il craignoit les aſſaſſins. Si ſa Philoſophie l'exemptoit de l'autre crainte, & non pas de celle-ci, elle ne l'empêchoit pas d'être malheureux, car c'eſt l'être que de trembler toujours pour ſa vie. Pour dire ceci en paſſant, ſes Principes de Philoſophie n'étoient point propres à lui ôter la crainte des apparitions d'Eſprits; car, à raiſonner conſéquemment, il n'y a point de Philoſophes qui ſoient moins en

Digitized by Google

jeuneſſe il aima un peu le vin & les femmes; & que néanmoins il vécut dans le célibat pour n'être pas détourné des études de Philoſophie. Il avoit beaucoup plus médité que lu (o); & il ne s'étoit jamais ſoucié d'une grande Bibliothéque. Il mourut le 4 de Décembre 1679, chez le Comte de Devonshire, après une maladie de ſix ſemaines.

L.

LEONTIUM, Courtiſane Athenienne, ſe rendit fameuſe premierement par ſes impudicités, & en ſecond lieu par l'application à l'étude de la Philoſophie. La ſeconde profeſſion auroit réparé la honte de la premiere, ſi Leontium avoit renon-

droit de rejetter la Magie & la Diablerie, que ceux qui nient l'exiſtence de Dieu. Mais, dit-on, Hobbes ne croyoit point l'exiſtence des Eſprits. Parlez mieux: il croyoit qu'il n'y avoit point de ſubſtances diſtinctes de la matiere. Or comme cela ne l'empêchoit point de croire qu'il n'y eût beaucoup de ſubſtances, qui veulent du mal ou du bien aux autres, & qui leur en font, il pouvoit & il devoit croire qu'il y a des Etres dans l'air ou ailleurs tout auſſi capables de méchanceté, que les corpuſcules qui forment, diſoit-il, toutes nos penſées dans notre cerveau. Pourquoi ces corpuſcules auront-ils plus de connoiſſance des moyens de nuire, que ces autres Etres? Et quelle raiſon y a-t-il qui prouve que ces autres Etres ignorent la maniere dont il faut agir ſur notre cerveau, pour nous faire voir un ſpectre?

Prenons la choſe d'un autre biais. On ſeroit non-ſeulement fort téméraire, mais auſſi fort extravagant, ſi l'on s'engageoit à ſoûtenir qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ſe ſoit imaginé qu'il voyoit un ſpectre; & je ne crois point que les incrédules les plus opiniâtres, les plus exceſſifs, ayent jamais ſoûtenu cela. Tout ce qu'ils font ſe réduit à dire que les perſones qui ont cru avoir été les témoins de l'apparition des Eſprits, avoient l'imagination bleſſée. On avoue donc qu'il y a certains endroits du cerveau, qui étant affectés de telle ou de telle ſorte, excitent l'image d'un objet qui n'exiſte point réellement hors de nous, & ſont que l'homme, dont le cerveau eſt ainſi modifié, croit voir à deux pas de lui un ſpectre affreux, une furie, un ſantôme menaçant. Il ſe paſſe de ſemblables choſes dans la tête des plus incrédules, ou pendant qu'ils dorment, ou pendant qu'ils ſont tourmentés d'une fievre chaude. Oſeroient-ils ſoutenir après cela qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui veille, & qui n'eſt pas en délire, reçoive en certains endroits du cerveau une impreſſion à-peu-près ſemblable à celle qui ſelon les Loix de la Nature eſt liée avec l'apparence d'un ſantôme? S'ils ſont forcés de reconnoître cette poſſibilité, ils ne peuvent pas répondre que jamais un ſpectre ne ſe produira devant eux, c'eſt-à-dire, que jamais en ne dormant pas ils ne croiront voir ou un homme ou une bête, quand ils ſeront ſeuls dans une chambre. Hobbes pouvoit donc s'imaginer qu'une certaine combinaiſon d'atomes agités dans ſon cerveau l'expoſeroit à une telle viſion, quoiqu'il fût perſuadé qu'aucun Ange, ni aucune ame d'homme mort, ne ſe mêleroit de cela. Il étoit peureux au dernier point, & par conſéquent il avoit ſujet de ſe défier de ſon imagination, lorſqu'il étoit ſeul dans une chambre pendant la nuit: car malgré lui la mémoire de ce qu'il avoit lu & oui dire, touchant les apparitions d'Eſprits, ſe réveilloit, quoiqu'il ne fût point perſuadé que ces choſes fuſſent réelles. Ces images-là, jointes à ſa timidité de tempérament, lui pouvoient jouer un mauvais tour.

Digitized by Google

renoncé au commerce de l'amour dès qu'elle ſe fut aviſée de philoſopher : mais on prétend qu'elle n'en rabattit rien de ſes deſordres. Elle fut ou la femme, ou la concubine de Metrodore, & elle eut un fils de lui, qu'Epicure recommanda aux exécuteurs de ſon Teſtament. Quelques-uns croyent qu'elle eſt la même Leontium qui fut maîtreſſe du Poëte Hermeſianax (*a*). Il eſt plus certain qu'elle s'appliqua tout de bon à philoſopher (*b*); & que même elle s'érigea en Auteur (*c*). Notez que ſon Metrodore étoit l'un des principaux Diſciples d'Epicure. Elle eut une fille, qui ſe gouverna très-mal, & qui périt de mort violente, comme on le verra ci-deſſous

Et il eſt bien certain qu'un homme auſſi mécréant que lui, mais plus courageux, s'étonneroit s'il croyoit voir entrer dans ſa chambre quelqu'un de ceux qu'il ſait être morts. Ces apparitions en ſonge ſont fréquentes, ſoit qu'on croye l'immortalité de l'ame, ſoit qu'on ne la croye pas. Suppoſons qu'elles arrivaſſent une fois à un incrédule éveillé, comme elles lui arrivent ſouvent lorſqu'il dort, nous comprenons qu'il auroit peur, quoiqu'il eût bien du courage. A plus forte raiſon devons-nous croire qu'Hobbes en eût été bien épouvanté.

(*a*) *Quelques-uns croyent qu'elle eſt la même Leontium qui fut maîtreſſe . . . d'Hermeſianax.*] Athenée parle de cette Maîtreſſe, & il rapporte même une aſſez longue tirade de Vers priſe du III Livre des Elégies qu'Hermeſianax compoſa en faveur de Leontium. Mr. Menage eſt perſuadé que cette femme ne differe point de la bonne amie d'Epicure ; & par là il cenſure Voſſius qui a mis Hermeſianax au nombre des Poëtes dont le tems eſt inconnu. Les Vers de ce Poëte rapportés par Athenée contiennent une longue liſte de perſonnes amoureuſes, & il eſt fort apparent que tout l'Ouvrage rouloit là-deſſus : car Antonin Liberalis a tiré du II Livre de ces Elégies une Hiſtoire d'Amour ; Parthenius a tiré de ce même Poëte la V & la XXII de ſes Hiſtoires.

(*b*) *Elle s'appliqua tout de bon à philoſopher.*] De là vient que le Peintre Theodore la peignit comme méditante.

(*c*) *Elle s'érigea en Auteur.*] Elle écrivit contre Theophraſte, qui étoit le plus ferme appui de la Secte d'Ariſtote, & l'ornement de ſon ſiecle. Ciceron témoigne qu'elle écrivit cet Ouvrage fort poliment. Ces dernieres paroles ont exercé les Critiques : on les arrange en pluſieurs façons, & je doute que l'on ſache la véritable : on ne laiſſe pas de connoître le but de l'Auteur. Il veut exagérer la licence que l'on ſe donnoit dans l'Ecole d'Epicure : afin de mieux réuſſir il allegue la hardieſſe de Leontium, femme débauchée qui oſa prendre la plume contre Théophraſte. Mais quelque habile Rhétoricien que fût Ciceron, il a beaucoup moins réuſſi que Pline à donner une forte idée de l'indignité qu'il trouvoit dans l'entrepriſe de Leontium. Nous apprenons de Pline que l'audace de cette femme fit naître un Proverbe dont le ſens étoit, qu'il ne reſtoit plus qu'à s'aller pendre, puiſque les habiles gens étoient expoſés à de tels affronts.

Digitized by Google

deſſous (*d*). J'ignore d'où Louïs Vivès a tiré la raiſon qu'il donne pourquoi elle fit un Livre contre Théophraſte. Il prétend qu'elle le fit à cauſe que ce Philoſophe avoit publié pluſieurs bonnes choſes concernant le Mariage (*e*).

M.

MANICHEENS, Hérétiques dont l'infame Secte fondée par un certain Manès (*a*), commença au troiſiéme Siécle, &

(*d*) *Elle eut une fille, qui . . . périt de mort violente, comme on le verra. . . .*] Cette fille s'appelloit DANAÉ. En fait de Galanterie elle ſuivit le train de ſa mere: je ne ſai point ſi elle ſe mêla tôt ou tard de philoſopher. Athenée n'en dit rien, & il eſt l'unique Auteur qui m'ait appris quelque choſe touchant cette femme. Il dit qu'elle ſe jetta dans la profeſſion de Courtiſane, & qu'elle devint concubine de Sophron Gouverneur d'Epheſe. Elle s'inſinua auſſi dans les bonnes graces de Laodice, juſques à être ſa confeillere & la confidente de tous ſes ſecrets. Ayant ſu que Laodice vouloit faire mourir Sophron, elle lui fit ſigne de ſe retirer. Il comprit le péril dont elle l'avertiſſoit, & il fit ſemblant d'avoir oublié quelque choſe, ſans quoi il ne pouvoit pas répondre ſur la matiere qu'on donnoit à examiner. Il obtint du tems pour rappeler ſes idées: mais il ne comparut plus, il ſe ſauva de nuit à Corinthe. Laodice n'eut pas plutôt découvert que Danaé avoit été cauſe de cette évaſion, qu'elle la condamna à être précipitée. Danaé, ſachant le péril qu'elle couroit, fut aſſez fiere pour ne vouloir rien répondre aux queſtions de Laodice: mais elle ne fut pas muette en allant au lieu du ſupplice, il lui échapa un murmure très-inſolent contre la Divinité, *C'eſt avec raiſon*, dit-elle, *que pluſieurs perſonnes mépriſent les Dieux; car toute la recompenſe qu'ils m'accordent pour avoir ſauvé la vie de mon mari, c'eſt que je vais être précipitée, pendant que Laodice qui a fait mourir le ſien jouït d'une grande dignité.*

(*e*) *Vivès prétend qu'elle fit ſon Livre contre Theophraſte, à cauſe que ce Philoſophe avoit publié pluſieurs bonnes choſes concernant le Mariage.*] Il eſt vraiſemblable que de tels Ecrits devoient déplaire à une femme qui ne ſe marioit point, & qui avoit des galans: mais cette probabilité n'excuſeroit point Louïs Vivès, ſi ſans avoir lu le fait dans quelque Auteur digne de foi, il le donnoit, de ſon chef, pour conſtant, comme il le fait: C'eſt une choſe que Ciceron n'a point remarquée, ni Pline non plus, quand ils ont parlé du Livre que Leontium publia contre Theophraſte. C'eſt pourquoi on n'eût pas dû la débiter, ſans une bonne citation. Cela eſt infiniment moins neceſſaire à l'égard des faits qu'on trouve par-tout. J'obſerverai en paſſant, que la Traduction Françoiſe de cet Ouvrage de Vivès, faite par Antoine Tiron, & par l'Ordre de Plantin l'an 1579, ne contient pas ce Paſſage, ni pluſieurs autres. Cela m'étonne; car je m'imagine que la cauſe de ces omiſſions eſt que Plantin ne ſe ſervit pas des Editions que Vivès avoit revues & augmentées. .

(*a*) *Secte fondée par un certain Manès.*] Il étoit Perſe de Nation, & de fort baſſe naiſſance, mais *bien fait & de bon eſprit*; ce qui lui cauſe qu'une veuve, qui l'avoit acheté, *le prit en affection, l'adopta pour ſon fils, & prit ſoin de le faire inſtruire par les Mages dans la Diſcipline & la Philoſophie des Perſes, où il profita ſi bien, qu'eſtant d'ailleurs naturellement éloquent, & s'expliquant aiſément & de bonne grace, il acquit la réputation de ſubtil & ſavant Philoſophe.* Il étudia principalement les Livres d'un certain Arabe nommé Scythien, & il en tira la plupart de ſes méchans dogmes. Terebinthus, héritier des biens, & de l'argent, & des impietés de Scythien, avoit attiré ſur lui une grande perſécution, pour avoir voulu dogmatiſer dans la Perſe, & s'étoit réfugié chez cette veuve. Il périt d'une maniere bien tragique. Ses Livres & ſon argent demeurérent à la veuve; & ce fut par ce moyen que Manès trouva

Digitized by Google

& s'établit en plusieurs Provinces, & subsista fort long-tems. Elle enseignoit néanmoins les choses du monde qui devoient donner le plus d'horreur. Son foible ne consistoit pas, comme il le semble d'abord dans le dogme des deux Principes, l'un bon & l'autre méchant; mais dans les explications particulieres qu'elle en donnoit, & dans les conséquences pratiques qu'elle en tiroit (*b*). Il faut avouer que ce faux dogme, beaucoup plus

chez elle les Ecrits de Scythien. *Comme, selon sa coutume, il fut monté de nuit au plus haut de ce logis pour invoquer sur la plate-forme à découvert les démons de l'air, ce que les Manichéens ont fait depuis dans leurs exécrables cérémonies: il fut frapé fondamentement d'un coup du Ciel, qui le précipita du haut en bas sur le pavé, où il eut la tête écrasée & le cou rompu.* St. Epiphane raconte que Scythien avoit eu le même sort, c'est-à-dire, qu'il étoit tombé du haut du logis. D'autres disent que le Diable transporta Terebinthe dans un desert, & l'y étrangla; & que Scythien fut écrasé sous les ruines de sa maison à Jerusalem. Ils disent aussi que Manès épousa la veuve qui l'avoit affranchi; & par là ils trouvent de quoi continuer le parallele qu'ils forment entre lui & Mahomet. Ils ajoutent qu'on le fit écorcher tout vif, à cause des enchantemens ou des sortiléges dont il s'étoit servi pour faire mourir le fils de son Roi. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il fit tout ce qu'il lui fut possible pour le guérir. Ce qu'il y a de plus sûr, est qu'il se fit fort de lui redonner la santé, & qu'il ne tint point sa promesse. „Le bruit s'étant „répandu par-tout de ce grand pou„voir qu'il disoit avoir de faire des „miracles, il fut appelé par le Roi „Sapores pour guérir son fils fort ma„lade. D'abord ce hardy trompeur „chassa tons les Medecins qui avoient „entrepris la guérison de ce petit „Prince, & promit au Roi de le re„mettre bientôt en pleine santé, sans „autre remede que celui de ses orai„sons. Mais l'enfant étant mort entre „ses bras, le Roi furieusement irrité „contre lui le fit mettre en prison, d'où „s'étant échapé il s'enfuit en Mesopo„tamie. Il y fut deux fois convaincu „en deux disputes solemnelles par le „saint & savant Evêque Archelaüs, „qui eut bien de la peine à le sauver „de la fureur du peuple, qui vouloit „le mettre en pieces. Cela neanmoins „ne lui servit gueres; car peu de tems „après il fut repris par des Cavaliers „qu'on avoit envoyés par-tout après „lui, & mené à Sapores, qui le fit écor„cher tout vif, puis fit jetter son corps „aux chiens pour en être dévoré, & pen„dre sa peau remplie de paille devant „une des portes de la ville".

(*b*) *Les explications ..... qu'elle en donnoit, & les conséquences pratiques qu'elle en tiroit.*] Selon les Manichéens, les deux Principes s'étoient battus, & dans ce conflict il s'étoit fait un mélange du bien & du mal. Depuis ce tems-là le bon Principe travailloit à dégager ce qui lui appartenoit: il répandoit sa vertu dans les élémens pour y faire ce triage. Les Elus y travailloient aussi; car tout ce qu'il y avoit d'impur dans les viandes qu'ils mangeoient, se séparoit des particules du bon Principe, & alors ces particules dégagées & purifiées étoient transportées au Royaume de Dieu leur premiere patrie, sur deux vaisseaux destinés à cet emploi. Ces deux vaisseaux sont le Soleil & la Lune. Ces Hérétiques „s'imaginoient que pour sauver les ames, „Dieu avoit fait une grande machine „composée de douze vaisseaux, qui éle„voient insensiblement les ames en „haut, & ensuite se déchargeoient „dans la Lune, laquelle, aprés avoir „purifié ces ames par ses rayons, les „faisoit passer dans le Soleil & dans „la gloire, expliquant par là les diffé„rentes phases de la Lune. Elle étoit „dans son plein quand les vaisseaux y „avoient apporté quantité d'ames, & el„le étoit en décours à proportion qu'el„le s'en déchargeoit dans la gloire". Il y avoit dans ces vaisseaux, disoient-ils, certaines Vertus qui prenoient

Digitized by Google

plus ancien que Manès (*c*), & insoutenable dès que l'on admet l'Ecri-

la forme d'homme, afin de donner de l'amour aux femmes de l'autre Parti; car pendant l'émotion de la convoitise, la lumiere qui eſt engagée dans les membres s'enſuit, & on la reçoit dans les vaiſſeaux de tranſport, qui la remettent en ſa place naturelle. Pendant que certaines Vertus prenoient la figure d'homme, d'autres prenoient celle de femme, afin de donner de l'amour aux hommes, & de faire en ſorte réciproquement que ce feu de laſciveté ſéparât les ſubſtances de lumiere, d'avec les ſubſtances ténébreuſes. Sivous joignez à cela qu'ils ſe figuroient, que les parties de lumiere étoient beaucoup plus entrelacées avec les parties ténébreuſes, dans les perſonnes qui travaillent à la génération, que dans les autres, vous comprendrez l'alliance monſtrueuſe qu'ils formoient entre ces deux dogmes: l'un qu'il ne falloit point ſe marier, ni procréer des enfans; l'autre qu'on pouvoit lâcher la bride aux tranſports de la nature, pourvû que l'on empêchât la conception. Il ſemble qu'ils ayent cru que Saclas, l'un des Princes des ténébres, plus grand dévoreur d'enfans que Saturne, ne trouva point de meilleur moyen de tenir dans une étroite priſon les particules divines qu'il avoit mangées, que celui de la génération, & que pour cet effet il s'approcha de ſa femme, & lui fit deux enfans, qui furent Adam & Eve. Or parce qu'ils regardoient leurs Elus comme de très-bons purificateurs, je veux dire comme des perſonnes qui filtroient admirablement les parties de la ſubſtance divine embarraſſées & empriſonnées dans les alimens, ils leur donnoient à manger les principes de la génération, & l'on prétend qu'ils les mêloient avec les ſignes de l'Euchariſtie; choſe ſi abominable, que Mr. de Meaux a raiſon de dire *qu'on n'oſe même y penſer, loin qu'on puiſſe l'écrire.* Ils ne demeuroient pas d'accord qu'ils commiſſent cette abomination: mais on prétend qu'ils en furent convaincus. Rapportons ces paroles d'un Moderne: „Comme ils „croyoient que l'eſprit venoit du bon „Principe, & que la chair & le corps „eſtoient du méchant, ils enſeignoient „qu'on le devoit haïr, luy faire honte, „& le deshonorer en toutes les manie„res quon pourroit; & ſur cet infame „prétexte il n'y a ſortes d'execrables „impudicités dont ils ne ſe ſouillaſ„ſent dans leurs Aſſemblées". Saint Auguſtin ne leur attribue pas ce raiſonnement; je ne dis pas néanmoins que Mr. Maimbourg ſe trompe; car on rapporte en pluſieurs manieres la doctrine & la conduite des Manichéens; ce qui vient ſans doute ou de ce qu'ils ont varié d'un Siecle à l'autre, ou de ce que tous leurs Docteurs contemporains ne s'expliquoient pas de la même ſorte, ou enfin de ce que tous leurs Adverſaires ne les entendoient pas bien. On a trouvé bon d'exterminer tous les Livres des Manichéens: cela peut avoir eu ſes utilités; mais il en réſulte un petit inconvénient: c'eſt que nous ne pouvons pas être aſſûrés de leur doctrine, comme nous le ſerions en conſultant les Ouvrages de leurs plus ſavans Auteurs. Par les fragmens de leur Syſtême que l'on rencontre dans les Peres, il paroît évidemment que cette Secte n'étoit point heureuſe en Hypotheſes, quand il s'agiſſoit du détail. Leur premiere ſuppoſition étoit fauſſe: mais elle empiroit entre leurs mains par le peu d'adreſſe & d'eſprit Philoſophique qu'ils employoient à l'expliquer, & à l'appliquer.

(*c*) *Ce faux Dogme, beaucoup plus ancien que Manès...*] Nous avons vu qu'il le trouva dans les Livres que Terebinthus avoit hérités de ſon Maître Scythien. Il n'eſt pas vrai, comme le ſuppoſe St. Epiphane, que ce Scythien ait vécu du temps des Apôtres: il falloit ſeulement dire qu'il auroit pu être l'ayeul de Manès: mais il eſt très-vrai que le dogme des deux Principes étoit connu dans le monde long-tems avant la prédication des Apôtres. Scythien en fut redevable à Pythagore, ſi nous en croyons St. Epiphane. Quelques-uns diſent que Terebinthus l'emprunta d'Empedocle. Les Gnoſtiques, les Cerdoniens, les Marcionites, & pluſieurs autres Sectaires qui firent entrer cette mauvaiſe doctrine dans le Chriſtianiſme, avant que Manès fît parler

Digitized by Google

l'Ecriture Sainte, ou en tout, ou en partie, ſeroit aſſez diffi-

de lui, n'en furent pas les inventeurs: ils la trouvérent dans les Livres des Philoſophes Païens. Plutarque va nous apprendre l'antiquité & l'univerſalité de ce Syſtême, non pas comme un ſimple Hiſtorien, mais comme un fidele Sectateur. *Il eſt impoſſible*, dit-il, *qu'il y ait une ſeule cauſe bonne ou mauvaiſe qui ſoit principe de toutes choſes enſemble, pource que Dieu n'eſt point cauſe d'aucun mal, & la concordance de ce monde eſt compoſée de contraires, comme une lyre du haut & bas, ce diſoit Heraclitus: & ainſi que dit Euripide,*

Jamais le bien n'eſt du mal ſéparé,
L'un avec l'autre eſt tousjours temperé,
Afin que tout au monde en aille mieux.

Parquoi ceſte opinion fort ancienne, deſcendue des Théologiens & Legiſlateurs du temps paſſé juſques aux Poëtes & aux Philoſophes, ſans qu'on ſache toute-fois qui en eſt le premier auteur, encore qu'elle ſoit ſi avant imprimée en la foi & perſuaſion des hommes, qu'il n'y a moyen de l'en effacer ni arracher; tant elle eſt fréquentée, non pas en familiers devis ſeulement, ni en bruits communs, mais en ſacrifices & divines cérémonies du ſervice des dieux, tant des nations barbares, que des Grecs en pluſieurs lieux, que ni ce monde n'eſt point flotant à l'aventure ſans eſtre régi par providence & raiſon, n'y auſſi n'y a-il une ſeule raiſon qui le tienne & qui le régiſſe avec ne ſai quels timons, ne ſai quels mors d'obéiſſance, ains y en a pluſieurs meslez de bien & de mal: & pour plus clairement dire, il n'y a rien ici bas que nature porte & produiſe, qui ſoit de ſoi pur & ſimple, ne n'y a point un ſeul deſpenſier de deux tonneaux qui nous diſtribue les affaires comme un tavernier fait ſes vins, en les meslant & brouillant les uns avec les autres: ains ceſte vie eſt conduite de deux principes, & de deux puiſſances adverſaires l'une à l'autre, l'une qui nous dirige & condnit à coſté droit, & par la droite voie, & l'autre qui au contraire nous en deſtourne & nous rebute: ainſi eſt ceſte vie meslée, & ce monde, ſinon le total, à tout le moins ce bas & terreſtre au deſſous de la Lune, inegal & variable, ſujet à toutes les mutations qu'il eſt poſſible: car il n'y a rien qui puiſſe eſtre ſans cauſe précédente; & ce qui eſt bon de ſoi ne donneroit jamais cauſe de mal, il eſt force que la nature ait un principe & une cauſe dont procede le mal auſſi bien que le bien.

C'eſt l'avis & l'opinion de la plus part & des plus ſages anciens; car les uns eſtiment qu'il y ait deux Dieux de meſtier contraire, l'un auteur de tous biens, & l'autre de tous maux: les autres appellent l'un Dieu qui produit les biens, & l'autre Demon, comme fait Zoroaſtres le Magicien, qu'on dit avoir été cinq cents ans devant le temps de la guerre de Troye. Ceſtui donc appelloit le bon Dieu Oromazes, & l'autre Arimanins: & d'avantage il diſoit que l'un reſſembloit à la lumiere, plus qu'à autre choſe quelconque ſenſible, & l'autre aux ténebres & à l'ignorance; & qu'il y en avoit un entre les deux qui s'appelloit Mithres: c'eſt pourquoi les Perſes appellent encore celui qui intercede & qui moyenne, Mithres: & enſeigna de ſacrifier à l'un pour lui demander toutes choſes bonnes, & l'en remercier; & à l'autre pour divertir & deſtourner les ſiniſtres & mauvaiſes..... Les Chaldéens diſent qu'entre les dieux des planetes qu'ils appellent, il y en a deux qui font bien. & deux qui font mal, & trois qui ſont communs & moyens; & quant aux propos des Grecs touchant cela, il n'y a perſonne qui les ignore: qu'il y a deux portions du monde, l'une bonne qui eſt de Jupiter Olympien, c'eſt à dire celeſte: l'autre mauvaiſe qui eſt de Pluton infernal: & feignent davantage, que la déeſſe Armonie, c'eſt-à-dire accord, eſt née de Mars & de Venus, dont l'un eſt cruel, hargneux & querelleux, l'autre eſt douce & générative. PRENEZ *garde que les Philoſophes meſmes conviennent à cela, car Heraclitus tout ouvertement appelle la guerre, pere, roy, maître & Seigneur de tout le monde, & dit qu'Homere quand il prioit,*

Puiſſe perir au ciel & en la terre,
Et entre dieux, & entre hommes, la guerre,

ne ſe donnoit pas de garde qu'il maudiſſoit la génération & production de toutes choſes, qui ſont venues en eſtre par combat & contrarieté de paſſions, & que le Soleil n'outrepaſſeroit pas les bornes qui lui ſont préfixes, autrement que les Furies miniſtres & aides de la juſtice le rencontreroient. Et Empedocles chante, que le prin-

difficile à réfuter, ſoûtenu par des Philoſophes Païens aguerris

cipe du bien s'appelle Amour & Amitié, & ſouvent Armonie: & la cauſe du mal,
Combat ſanglant & noiſe peſtilente.

Quant aux Pythagoriciens, ils déſignent & ſpécifient cela par pluſieurs noms, en appellant le bon principe, un, fini, repoſant, droit, non pair, quarré, dextre, lumineux: & le mauvais, deux, infini, mouvant, courbe, pair, plus long que large, inégal, gauche, ténébreux. Ariſtote appelle l'un forme, l'autre privation. Et Platon, comme umbrageant & couvrant ſon dire, appelle en pluſieurs paſſages l'un de ces principes contraires, le Meſme, & l'autre l'Autre: mais les Livres de ſes Loix qu'il eſcrivit eſtant desja vieil, il ne les appelle plus de noms ambigus ou couverts, ni par notes ſignificatives, ains en propres termes, il dit que ce monde ne ſe manie point par une ame ſeule, ains par pluſieurs à l'adventure, à tout le moins, non par moins que deux, deſquelles l'une eſt bienfaiſante, l'autre contraire à celle-là, & produiſant des effets contraires: & en laiſſe encore entre deux une troiſiéme cauſe; qui n'eſt point ſans ame, ni ſans raiſon, ni immobile de ſoi-même, comme aucuns eſtiment, ains adjacente & adherente à toutes ces deux autres. Plutarque, dans un autre Livre, dit formellement, que la nature de Dieu ne lui permet que de bien faire, & non pas de ſe fâcher contre quelqu'un ou de lui nuire. Il faut donc que cet Auteur ait été perſuadé, que les afflictions qui tourmentent ſi ſouvent les hommes ont une autre cauſe que Dieu, & par conſéquent qu'il y avoit deux Principes, l'un qui ne fait que du bien, l'autre qui ne fait que du mal. J'ajoûte que les Philoſophes Perſes, bien plus anciens que ceux d'Egypte, ont enſeigné conſtamment cette doctrine.

Plutarque lui donne trop d'étendue, puiſqu'il prétend qu'elle paroiſſoit dans les actes publics de la Religion, parmi les Barbares & parmi les Grecs: car il eſt bien vrai que les Païens ont reconnu & honoré des Dieux malfaiſans: mais ils enſeignoient auſſi & par leurs Livres & par leurs pratiques, que le même Dieu en nombre qui répandoit quelquefois ſes biens ſur un peuple, l'affligeoit quelque temps après pour ſe venger de quelque offenſe. Pour peu qu'on liſe les Auteurs Grecs, on connoît cela manifeſtement. Diſons la même choſe de Rome. Liſez Tite Live, Ciceron, & les autres Ecrivains Latins: vous comprendrez clairement que le même Jupiter à qui l'on offroit des ſacrifices pour une victoire gagnée, étoit honoré en d'autres rencontres afin qu'il ceſſât d'affliger le Peuple Romain: & quoiqu'il y eût un *Vejovis* beaucoup plus porté à faire du mal, qu'à faire du bien, on ne laiſſoit pas de croire que le *Dijovis*, ou le *Dieſpiter*, c'eſt-à-dire le bon Jupiter, lançoit la foudre. Aulugelle s'exprime de telle ſorte, qu'il diſtingue nettement Jupiter d'avec Vejovis. Plutarque ſe trompe auſſi, lorſqu'il veut que les Philoſophes & les Poëtes ſe ſoient accordés dans la doctrine des deux Principes. Ne ſe ſouvenoit-il pas d'Homere le Prince des Poëtes, leur modele, leur ſource commune; d'Homere, dis-je, qui n'a prépoſé qu'un Dieu aux deux tonneaux du bien & du mal? Mr. Coſtar cenſura avec raiſon ces paroles de Mr. de Girac: *Il ſemble que vous avez voulu imiter le Jupiter d'Homere, & que puiſant dans des tonneaux, vous verſez comme lui avec les deux mains cette diverſité de matieres au haſard & ſans choix.* Voici la Cenſure: „la Comparaiſon de „Jupiter me fait de l'honneur: mais elle „n'en fait guere à celui qui l'allegue ſi „mal à propos. Homere, qui eſt l'in„venteur de cette fiction, & Platon qui „la rapporte dans ſa Republique, n'ex„priment point que Jupiter ayant puiſé „dans ſes tonneaux les biens & les „maux de la vie, les répandit *inconſidé„rément* ſur les miſérables mortels. Ils „diſent ſeulement que tantoſt il en fai„ſoit un meslange; d'ou venoit qu'en„tre les hommes les uns eſtoient toû„jours malheureux, & que la deſtinée „des autres n'eſtoit qu'un flux récipro„que de bonheur & d'adverſité". Mais Mſr. Coſtar a oublié une choſe qui méritoit d'être obſervée: il n'a point dit que des trois choſes qui ſe pouvoient faire auprès de ces deux tonneaux, Jupiter n'en fait que deux. On pouvoit ou ne verſer que du bon tonneau, ou ne verſer que du mauvais, ou prendre de l'un &

Digitized by Google

ris à la diſpute (*d*). Ce fut un bonheur que St. Auguſtin, qui

de l'autre. Homere s'eſt bien gardé de parler de ces trois fonctions: il ſavoit trop bien que la premiere n'a point de lieu; & je crois même qu'il auroit bien fait de ſupprimer la ſeconde; car où eſt l'homme ſi malheureux dont le ſort ne ſoit mêlé d'aucun bien? Platon a rejetté cette penſée d'Homere, par la raiſon qu'il eſt de l'eſſence de Dieu de ne faire que du bien: d'où il conclut que Dieu n'eſt la cauſe que d'une partie des événemens humains. Il dit que les Poëtes qui nous donnent cette fiction des deux tonneaux, parlent follement de Dieu, & commettent un grand péché. L'Apologie de Coſtar étant aſſez rare dans les pays étrangers, je ne me fais pas un ſcrupule d'en citer ce long Paſſage: „Peut-„être que Monſieur de Girac en a „cru le Roman de la Roſe, qui veut „que la Fortune ſoit *la Taverniere* „qui diſtribue à pot & à pinte les di-„verſes liqueurs de ces deux tonneaux, „ſelon ſon caprice & ſa fantaiſie:

„Jupiter en toute ſaiſon
„A ſur l'iſſuë de ſa maiſon
„Ce dit Homer, deux pleins ton-
neaux,
„S'il n'eſt vieulx Homs ne Garçon-
neaux,
„Ni n'eſt Dame, ni Damoiſelle,
„Soit vieille, jeune, laide, ou belle,
„Qui vie en ce monde reçoive,
„Qui de ces deux tonneaux ne boive.
„C'eſt une Taverne pleniere,
„Dont Fortune eſt la Taverniere,
„Et en trait en pots & en coupes
„Pour faire à tout le monde ſoupes.
„Tous elle en abreuve à ſes mains,
„Mais aux uns plus, aux autres
moins,
„N'eſt nul qui chacun jour ne pinte
„De ces tonneaux, ou quarte ou pinte,
„Ou muy, ou ſeptier, ou chopine,
„S'il, comme il plaiſt à la mechine,
„Ou plene paulme, ou quelque goute,
„Que la Fortune au bec luy boute:
„Et bien & mal à chacun verſe,
„Si comme elle eſt douce & perverſe.

Au reſte, l'ancienne Héréſie des deux principes regne encore dans quelques pays de l'Orient; & l'on croit qu'elle a été fort commune parmi les anciens Barbares de l'Europe. Les Gurdes, Nation dans l'Aſie, ſervent deux Principes, l'un comme l'auteur du bien, l'autre comme la cauſe du mal: mais avec cette difference, qu'ils ſont infiniment plus exacts dans le culte du dernier, que dans celui du premier.

(*d*) . . . . *ſeroit aſſez difficile à réfuter, ſoûtenu par des Philoſophes Païens aguerris à la diſpute.*] Par les raiſons *à priori* ils auroient été bientôt mis en fuite: les raiſons *à poſteriori* étoient leur fort; c'étoit là qu'ils ſe pouvoient battre long-temps, & qu'il étoit difficile de les forcer. On m'entendra mieux par l'expoſition que l'on va lire. Les idées les plus claires de l'ordre nous apprennent qu'un Etre qui exiſte par lui-même, qui eſt néceſſaire, qui eſt éternel, doit être unique, infini, tout-puiſſant & doué de toutes ſortes de perfections. Ainſi, en conſultant ces idées, on ne trouve rien de plus abſurde que l'hypotheſe des deux Principes éternels, & indépendans l'un de l'autre, dont l'un n'ait aucune bonté, & puiſſe arrêter les deſſeins de l'autre. Voilà ce que j'appelle raiſons *à priori*. Elles nous conduiſent néceſſairement à rejetter cette Hypotheſe: & à n'admettre qu'un Principe de toutes choſes. S'il ne falloit que cela pour la bonté d'un Syſtême, le procès ſeroit vuidé à la confuſion de Zoroaſtre, & de tous ſes Sectateurs; mais il n'y a point de Syſtême qui, pour être bon, n'ait beſoin de ces deux choſes, l'une que les idées en ſoient diſtinctes, l'autre qu'il puiſſe donner raiſon des expériences. Il faut donc voir ſi les phénomenes de la nature ſe peuvent commodément expliquer par l'Hypotheſe d'un ſeul Principe. Quand les Manichéens nous alléguent, que puiſqu'on voit dans le monde pluſieurs choſes qui ſont contraires les unes aux autres, le froid, & le chaud; le blanc, & le noir; la lumiere, & les ténèbres: il y a néceſſairement deux premiers Principes; ils ſont pitié. L'oppoſition qui ſe trouve entre ces êtres, fortifiée tant qu'on vou-

Digitized by Google

qui ſavoit ſi bien toutes les adreſſes de la controverſe, abandonna le Manichéiſme; car il eût été capable d'en écarter les erreurs

dra par ce qu'on appelle variations, déſordres, irrégularités de la nature, ne ſauroit faire la moitié d'une Objection contre l'unité, la ſimplicité, & l'immutabilité de Dieu. On donne raiſon de toutes ces choſes, ou par les diverſes facultés que Dieu a données aux corps, ou par les loix du mouvement qu'il a établies, ou par le concours des cauſes occaſionelles intelligentes ſur leſquelles il lui a plu de ſe régler. Cela ne demande pas les Quinteſſences que les Rabins ont imaginées, & qui ont fourni à un Evêque d'Italie un Argument *ad hominem*, en faveur de l'Incarnation. *Di queſta unione parla diffuſamente l'Autore, portando gli eſempi e le ſimilitudini, con cui la ſpiegano i Rabbini (alcune delle quale ſono le medeſime che adoprano i noſtri Teologi per eſplicar l'Incarnatione) e con le ſteſſe loro dottrine prova evidentemente ch'ella non ſia altro che un inſeſtratione, cioe due nature ſefireita e Divinita inſieme in un ſuppoſto.* Ils diſent que Dieu s'eſt uni avec dix Intelligences très-pures nommées *Sefira*, & qu'il opere avec elles de telle ſorte, qu'il faut leur attribuer toutes les variations, & toutes les imperfections des effets. *Attribuendoſi à Dio ne' ſacri libri atti frà ſe contrarii e imperfetti, per ſalvare l'immutabilità e ſua ſomma perfettione, hanno poſta una Gerachia di dieci Intelligenze puriſſime, per mezzo delle quali, come inſtrumenti della ſua potenza, egli opera tutte le coſe, ma in modo che à loro ſole s'attribuiſce ogni varietà, imperfettione e mutatione.* Sans ſe mettre en tant de frais, on peut ſauver la ſimplicité & l'immutabilité des voies de Dieu: le ſeul établiſſement des cauſes occaſionnelles y ſuffit, pourvu que l'on n'ait à expliquer que les phénomenes corporels, & que l'on ne touche point à l'homme. Les Cieux & tout le reſte de l'univers prêchent la gloire, la puiſſance, l'unité de Dieu: l'homme ſeul, ce chef-d'œuvre de ſon Créateur entre les choſes viſibles; l'homme ſeul, dis-je, fournit de tres-grandes Objections contre l'unité de Dieu. Voici comment:

L'homme eſt méchant & malheureux: chacun le connoît par ce qui ſe paſſe au dedans de lui, & par le commerce qu'il eſt obligé d'avoir avec ſon prochain. Il ſuffit de vivre cinq ou ſix ans, pour être parfaitement convaincu de ces deux articles: ceux qui vivent beaucoup, & qui ſont fort engagés dans les affaires, connoiſſent cela encore plus clairement. Les voyages ſont des leçons perpétuelles là-deſſus: ils font voir partout les monumens du malheur & de la méchanceté de l'homme; par-tout des gibets, & des mendians. Vous voyez ici les débris d'une ville floriſſante; ailleurs vous n'en pouvez pas même trouver les ruines.

Les gens d'étude, ſans ſortir de leur cabinet, ſont ceux qui aquierent le plus de lumieres ſur ces deux articles; parce qu'en liſant l'Hiſtoire ils ſont paſſer en revue tous les ſiecles & tous les pays du monde. L'Hiſtoire n'eſt à proprement parler qu'un Recueil des crimes & des infortunes du Genre humain: mais remarquons que ces deux maux, l'un moral & l'autre phyſique, n'occupent pas toute l'Hiſtoire, ni toute l'expérience des particuliers: on trouve partout & du bien moral & du bien phyſique; quelques exemples de vertu, quelques exemples de bonheur; & c'eſt ce qui fait la difficulté. Car s'il n'y avoit que des méchans & des malheureux, il ne faudroit pas recourir à l'Hypotheſe des deux Principes: c'eſt le mêlange du bonheur & de la vertu avec la miſere & avec le vice, qui demande cette Hypotheſe; c'eſt là que ſe trouve le fort de la Secte de Zoroaſtre. Voyez le raiſonnement de Platon & de Plutarque dans les Paſſages que j'ai cités ci-deſſus.

Afin que l'on voye combien il ſeroit difficile de réfuter ce faux Syſtême, & qu'on en conclue qu'il faut recourir aux lumieres de la Révélation pour le ruiner, feignons ici une diſpute entre Meliſſus & Zoroaſtre: ils étoient tous deux Païens, &

Digitized by Google

erreurs les plus groſſieres, & de fabriquer du reſte un Syſtême qui entre ſes mains eût embarraſſé les Orthodoxes. Le Pape

grands Philoſophes. Meliſſus, qui ne reconnoiſſoit qu'un Principe, diroit d'abord, que ſon Syſtême s'accorde admirablement avec les idées de l'ordre : l'Etre néceſſaire n'eſt point borné ; il eſt donc infini & tout-puiſſant, il eſt donc unique ; & ce ſeroit une choſe monſtrueuſe & contradictoire, s'il n'avoit pas de la bonté, & s'il avoit le plus grand de tous les vices, ſavoir une malice eſſentielle. Je vous avoue, répondroit Zoroaſtre, que vos idées ſont bien ſuivies, & je veux bien vous avouer qu'à cet égard vos Hypotheſes ſurpaſſent les miennes : je renonce à une Objection dont je me pourrois prévaloir, qui ſeroit de dire que l'infini devant comprendre tout ce qu'il y a de réalités, & la malice n'étant pas moins un être réel que la bonté, l'Univers demande qu'il y ait des Etres méchans & des Etres bons ; & que comme la ſouveraine bonté, & la ſouveraine malice, ne peuvent pas ſubſiſter dans un ſeul ſujet, il a fallu néceſſairement qu'il y eût dans la nature des choſes un Etre eſſentiellement bon, & un autre Etre eſſentiellement mauvais ; je renonce, dis-je, à cette Objection, je vous donne l'avantage d'être plus conforme que moi aux notions de l'ordre : mais expliquez-moi un peu par votre Hypotheſe d'où vient que l'homme eſt méchant, & ſi ſujet à la douleur & au chagrin. Je vous défie de trouver dans vos principes la raiſon de ce phénomene, comme je la trouve dans les miens ; je regagne donc l'avantage : vous me ſurpaſſez dans la beauté des idées, & dans les raiſons *à priori* ; & je vous ſurpaſſe dans l'explication des phénomenes, & dans les raiſons *à poſteriori*. Et puiſque le principal caractere du bon Syſtême eſt d'être capable de donner raiſon des expériences, & que la ſeule incapacité de les expliquer eſt une preuve qu'une Hypotheſe n'eſt point bonne, quelque belle qu'elle paroiſſe d'ailleurs, demeurez d'accord que je frappe au but en admettant deux Principes, & que vous n'y frappez, pas, vous qui n'en admettez qu'un.

Nous voici ſans doute au nœud de toute l'affaire : c'eſt ici la grande occaſion pour Meliſſus. Continuons de faire parler Zoroaſtre.

Si l'homme eſt l'ouvrage d'un ſeul Principe ſouverainement bon, ſouverainement ſaint, ſouverainement puiſſant, peut-il être expoſé aux maladies, au froid, au chaud, à la faim, à la ſoif, à la douleur, au chagrin ? Peut-il avoir tant de mauvaiſes inclinations ? Peut-il commettre tant de crimes ? La ſouveraine ſainteté peut-elle produire une créature criminelle ? La ſouveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuſe ? La ſouveraine puiſſance, jointe à une bonté infinie, ne combleroit-elle pas de biens ſon ouvrage, & n'éloigneroit-elle point tout ce qui le pourroit offenſer ou chagriner ? Si Meliſſus conſulte les notions de l'ordre, il répondra que l'homme n'étoit point méchant lorſque Dieu le fit. Il dira que l'homme reçut de Dieu un état heureux ; mais que n'ayant point ſuivi les lumieres de la conſcience, qui ſelon l'intention de ſon auteur le devoient conduire par le chemin de la vertu, il eſt devenu méchant, & qu'il a mérité que Dieu ſouverainement juſte, autant que ſouverainement bon, lui fît ſentir les effets de ſa colere. Ce n'eſt donc point Dieu qui eſt la cauſe du mal moral : mais il eſt la cauſe du mal phyſique, c'eſt-à-dire de la punition du mal moral : punition qui, bien loin d'être incompatible avec le principe ſouverainement bon, émane néceſſairement de l'un de ſes attributs, je veux dire de ſa juſtice, qui ne lui eſt pas moins eſſentielle que ſa bonté. Cette Réponſe, la plus raiſonnable que Meliſſus puiſſe faire, eſt au fond belle & ſolide : mais elle peut être combattue par des raiſons qui ont quelque choſe de plus ſpécieux & de plus ébloüiſſant : car Zoroaſtre ne manqueroit pas de repréſenter, que ſi l'homme étoit l'ouvrage d'un

Digitized by Google

Pape Leon I. témoigna beaucoup de vigueur contre les Manichéens;

Principe infiniment bon & ſaint, il auroit été créé non-ſeulement ſans aucun mal actuel, mais auſſi ſans aucune inclination au mal: puiſque cette inclination eſt un défaut qui ne peut pas avoir pour cauſe un tel principe. Il reſte donc que l'on diſe que l'homme ſortant des mains de ſon Créateur, avoit ſeulement la force de ſe déterminer de lui-même au mal, & que s'y étant déterminé, il eſt ſeul la cauſe du crime qu'il a commis, & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'Univers. Mais, 1°, nous n'avons aucune idée diſtincte qui puiſſe nous faire comprendre, qu'un Etre, qui n'exiſte point par lui-même, agiſſe pourtant par lui-même. Zoroaſtre dira donc que le libre arbitre donné à l'homme n'eſt point capable de ſe donner une détermination actuelle, puiſqu'il exiſte inceſſamment & totalement par l'action de Dieu. 2°. Il ſera cette Queſtion: Dieu a-t-il prévu que l'homme ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre? Si l'on répond qu'oui, il répliquera qu'il ne paroît point poſſible qu'aucune choſe prévoye ce qui dépend uniquement d'une cauſe indéterminée. Mais je veux bien vous accorder, dira-t-il, que Dieu a prévu le péché de ſa créature, & j'en conclus qu'il l'eût empêchée de pécher; car les idées de l'ordre ne ſouffrent pas qu'une cauſe infiniment bonne & ſainte, qui peut empêcher l'introduction du mal moral, ne l'empêche pas, lors ſur-tout qu'en la permettant, elle ſe verra obligée d'accabler de peines ſon propre ouvrage. Si Dieu n'a point prévu la chûte de l'homme, il a du moins jugé qu'elle étoit poſſible: puis donc qu'au cas qu'elle arrivât il ſe voyoit obligé de renoncer à ſa bonté paternelle, pour rendre ſes enfans très-miſérables, en exerçant ſur eux la qualité d'un Juge ſévére, il auroit déterminé l'homme au bien moral, comme il l'a déterminé au bien phyſique: il n'auroit laiſſé dans l'ame de l'homme aucune force pour ſe porter au péché; non plus qu'il n'y en a laiſſé aucune pour ſe porter au malheur, entant que malheur. Voilà à quoi nous conduiſent les idées claires & diſtinctes de l'ordre, quand nous ſuivons pié-à-pié ce que doit faire un Principe infiniment bon. Car ſi une bonté, auſſi bornée que celle des peres, exige néceſſairement qu'ils préviennent autant qu'il leur eſt poſſible le mauvais uſage que leurs enfans pourroient faire des biens qu'ils leur donnent: à plus forte raiſon une bonté infinie & toute-puiſſante préviendra-t-elle les mauvais effets de ſes préſens. Au lieu de donner le franc-arbitre, elle déterminera au bien ſes créatures; ou ſi elle leur donne le franc-arbitre, elle veillera toûjours efficacement pour empêcher qu'elles ne péchent. Je crois bien que Meliſſus ne demeureroit point court: mais tout ce qu'il pourroit répondre ſeroit combattu tout auſſi-tôt par des raiſons auſſi plauſibles que les ſiennes, & ainſi la diſpute ne ſeroit jamais terminée.

S'il recouroit à la voie de la rétorſion, il embarraſſeroit beaucoup Zoroaſtre: mais en lui accordant une fois ſes deux Principes, il lui laiſſeroit un chemin fort large pour arriver au dénouement de l'origine du mal. Zoroaſtre remonteroit au tems du chaos: c'eſt un état à l'égard de ſes deux Principes fort ſemblable à celui que Thomas Hobbes appelle l'état de nature, & qu'il ſuppoſe avoir précédé l'établiſſement des Societés. Dans cet état de nature, l'homme étoit un loup à l'homme, tout étoit au premier occupant: perſonne n'étoit maître de rien qu'en cas qu'il fût le plus fort. Pour ſortir de cet abîme, chacun convint de quitter ſes droits ſur tout, afin qu'on lui cédât la propriété de quelque choſe: on fit des transactions; la guerre ceſſa. Les deux Principes las du chaos, où chacun confondoit & bouleverſoit ce que l'autre vouloit faire, convinrent de s'accorder: chacun céda quelque choſe; chacun eut part à la production de l'homme, & aux loix de l'union de l'ame. Le bon Principe obtint celles qui procurent à l'homme mille plaiſirs, & conſentit à celles qui expoſent l'homme à mille

Digitized by Google

chéens; & comme ſon zele fut ſoutenu par les Lois impériales

douleurs; & s'il conſentit que le bien moral fût infiniment plus petit dans le Genre humain que le mal moral, il ſe dédommagea ſur quelque autre eſpece de créatures, où le vice ſeroit d'autant moindre que la vertu. Si pluſieurs hommes dans cette vie ont plus de miſeres que de bonheur, on récompenſe cela ſous un autre état: ce qu'ils n'ont pas ſous la forme humaine, ils le retrouvent ſous une autre forme. Au moyen de cet accord, le chaos ſe débrouilla; le chaos, dis-je, principe paſſif, qui étoit le champ de bataille des deux principes actifs. Les Poëtes ont repréſenté ce débrouillement ſous l'image d'une querelle terminée. Voilà, ce que Zoroaſtre pourroit alléguer, ſe glorifiant de ne pas attribuer au bon Principe, d'avoir produit de ſon plein gré un ouvrage qui devoit être ſi méchant & ſi miſérable; mais ſeulement après avoir éprouvé qu'il ne pouvoit faire mieux, ni s'oppoſer mieux aux deſſeins horribles du mauvais Principe. Pour rendre ſon Hypotheſe moins choquante, il pouvoit nier qu'il y ait eu une longue guerre entre ces deux Principes, & chaſſer tous ces combats, & ces priſonniers dont les Manichéens ont parlé. Tout ſe peut réduire à la connoiſſance certaine que les deux Principes auroient eue, que l'un ne pourroit jamais obtenir de l'autre que telles & telles conditions. L'accord auroit pu ſe faire éternellement ſur ce pié-là.

On pourroit objecter à ce Philoſophe mille grandes difficultés: mais comme il trouveroit des Réponſes, & qu'après tout il demanderoit qu'on lui fournît donc une meilleure Hypotheſe, & qu'il prétendroit avoir réfuté ſolidement celle de Meliſſus, on ne le rameneroit jamais au point de la vérité. La Raiſon humaine eſt trop foible pour cela; c'eſt un principe de deſtruction, & non pas d'édification: elle n'eſt propre qu'à former des doutes, & à ſe tourner à droite & à gauche pour éterniſer une diſpute; & je ne crois pas me tromper, ſi je dis de la *Révélation* naturelle, c'eſt-à-dire des Lumieres de la Raiſon, ce que les Théologiens diſent de l'Economie Moſaïque. Ils diſent qu'elle n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme ſon impuiſſance, & la néceſſité d'un Rédempteur, & d'une Loi miſéricordieuſe. Elle étoit un Pédagogue (ce ſont leurs termes) pour nous amener à Jeſus-Chriſt. Diſons à-peu-près le même de la Raiſon: elle n'eſt propre qu'à faire connoître à l'homme ſes ténèbres & ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une autre Révélation, c'eſt celle de l'Ecriture. C'eſt là que nous trouvons de quoi réfuter invinciblement l'Hypotheſe des deux Principes, & toutes les Objections de Zoroaſtre. Nous y trouvons l'unité de Dieu, & ſes perfections infinies; la chûte du premier homme, & ce qui s'enſuit. Qu'on nous vienne dire avec un grand appareil de raiſonnemens, qu'il n'eſt pas poſſible que le mal moral s'introduiſe dans le monde, par l'ouvrage d'un Principe infiniment bon & ſaint, nous répondrons que cela s'eſt pourtant fait, & par conſéquent que cela eſt très-poſſible. Il n'y a rien de plus inſenſé que de raiſonner contre des faits: l'axiome, *on conclut de l'acte à la puiſſance*, eſt auſſi clair que cette Propoſition, 2 & 2 ſont 4. Les Manichéens s'apperçurent de ce que je viens de remarquer: c'eſt pour cela qu'ils rejetterent le Vieux Teſtament; mais ce qu'ils retinrent de l'Ecriture fourniſſoit d'aſſez fortes armes aux Orthodoxes: ainſi on n'eut pas beaucoup de peine à confondre ces Hérétiques, qui d'ailleurs s'embarraſſoient puérilement lorſqu'ils defendoient dans le détail. Or puiſque c'eſt l'Ecriture qui nous fournit les meilleures ſolutions, je n'ai pas eu tort de dire qu'un Philoſophe Païen ſeroit mal-aiſé à vaincre ſur cette matiere. C'eſt le Texte de cette Remarque.

Quelque longue qu'elle ſoit, je ne la finirai pas ſans avertir mon Lecteur qu'il me reſte encore trois Obſervations à faire, que je renvoye à un autre Article. Je dirai dans la 1re, ſi les Peres ont toujours bien raiſonné contre les Manichéens, & s'ils ont pu les pouſſer à bout: dans

Digitized by Google

les (*e*), cette Secte reçut alors un très-rude coup. Elle se rendit formidable dans l'Armenie au IX Siécle, comme je le dis ailleurs, & parut en France dans le Siécle des Albigeois: c'est ce qu'on ne peut nier; mais il n'est pas vrai que les Albigeois ayent été Manichéens. Ceux-ci, entre autres erreurs, enseignoient que l'ame des plantes étoit raisonnable; & ils condam-

la 2de, que selon les dogmes du Paganisme, les Objections de Zoroastre n'avoient pas beaucoup de force; & dans la 3me, en quel sens on pourroit dire que les Chrétiens ne rejettent pas le Système des deux Principes. Ils ont plus de peine que les Païens à éclaircir ces difficultés par la voie de la Raison, parce qu'ils ont entr'eux des disputes sur la liberté, dans lesquelles l'aggresseur semble être toujours le plus fort; & parce aussi que le petit nombre des prédestinés, & l'éternité de l'Enfer, fournissent des Objections que Melissus n'auroit pas fort redoutées.

(*e*) *Le zele* du Pape Leon *fut soûtenu par les Loix Impériales*] Il y avoit déjà des Manichéens à Rome, lorsque St. Augustin y arriva l'an 383; *car il logea chez un Manichéen, & conversoit le plus souvent avec ceux de cette Secte .... Mais après que Carthage fut prise & desolée par Genseric Roi des Vandales* l'an 439, *la plûpart des Manichéens d'Afrique se réfugierent aussi bien que les Catholiques, en Italie, & principalement à Rome.* Le Pape Leon obligea le peuple à faire une exacte recherche de ces Hérétiques, & indiqua à quelles marques on les pourroit reconnoître. „Pour donner encore à tout le monde plus d'horreur „d'une Secte si détestable, il tint une „Assemblée, où avec les Evesques „voisins de Rome il fit entrer les prin„cipaux du Clergé, du Senat, de la „Noblesse de Rome, & du Peuple. „Là il produisit les plus considéra„bles d'entre les Manichéens, & un „de leurs Evesques, qui firent une „confession publique de leurs abomi„nables impudicités, que je n'ose „exposer, de peur de blesser les oreil„les, ou plûtôt les yeux chastes de „mon Lecteur, & que ceux mesmes „qui les avoient commises dans leurs „Assemblées secrettes, par l'ordre „de ce faux Evesque, déclarerent de„vant tout le monde, faisant connoi„tre en mesme temps quels estoient „leurs Evesques & leurs Prestres, „les endroits les plus retirés où ils „s'assembloient, leurs profanes mys„teres, & leurs sacriléges cérémo„nies, ce qui fut mis authentique„ment par écrit. Et saint Leon en „rendit compte au peuple peu après „dans un Sermon, qu'il fit pour le „jeûne des Quatre-temps du mois de „Decembre, où il déclara, qu'on „estoit obligé en conscience de défé„rer ceux qu'on sauroit estre enga„gés dans une si infame & pernicieu„se hérésie; que tous devoient s'unir „& agir avec un même zele & une „égale vigilance contre ces ennemis „communs; & que ceux qui croyoient „qu'il ne falloit pas les découvrir, se„roient coupables d'un silence très„criminel devant le Tribunal de „Jesus Christ, quoiqu'ils n'a„yent jamais eu aucune part à leurs „erreurs. Enfin il apporta tant de „soin dans la recherche qu'il fit des „Manichéens, & le peuple l'y secon„da si bien, qu'aucun d'eux ne leur „put échaper, de sorte qu'il eut le „bonheur de délivrer entierement „Rome de cette peste. Car plusieurs „de ces hérétiques, fortement tou„chés de ses puissantes exhortations, „se convertirent sérieusement à Dieu; „& après avoir fait publiquement ab„juration de leur heresie dans l'Eglise, „& signé le formulaire qu'on leur „présenta, contenant la condam„nation de Manès, de sa doctrine & „de ses livres, ils se soûmirent à la „pénitence qui leur fut imposée. „Ceux qui demeurerent obstinés dans „l'erreur, & refuserent de souscrire „à cette condamnation, furent con„damnés par les Juges au banniſſe-

Digitized by Google

damnoient l'Agriculture comme un exercice meurtrier: mais ils la permettoient à leurs Auditeurs en faveur de leurs Elus (*f*).

Comme dans cet Article, dans celui des MARCIONITES, & des PAULICIENS, & dans quelques autres, il y a certaines choſes qui ont choqué beaucoup de perſonnes, & qui leur ont paru capables de faire croire que j'avois voulu favoriſer le Mani-

„ment, ſelon les Loix & les Ordon-„nances des Empereurs. Or parce „que les plus méchans, & les plus „dangereux d'entre les Sectateurs de „cette exécrable héréſie, craignant „la punition de leurs crimes, avoient „pris la fuite, il en avertit les Evê-„ques d'Italie & des autres Provin-„ces, par une Lettre circulaire, dans „laquelle, après leur avoir expoſé „tout ce qui s'eſtoit fait à Rome en „cette cauſe des Manichéens, il les „exhorte à pourſuivre ces fugitifs, „& à donner tous les ordres néceſ-„faires pour empêcher qu'ils ne puiſ-„ſent trouver aucune retraite dans „leurs Dioceſes, proteſtant qu'ils ſe-„ront inexcuſables devant Dieu, s'il „arrive jamais qu'aucun de leurs ſu-„jets ſe laiſſe ſéduire à ces impoſ-„teurs, faute d'avoir pris tout le ſoin „qu'ils doivent avoir de les décou-„vrir, de leur donner la chaſſe, & „de faire en ſorte qu'ils ne puiſſent „répandre parmi leurs peuples le ve-„nin de leur déteſtable doctrine. Et „ce qui acheva d'exterminer cette he-„reſie, fut que l'Empereur Valen-„tinien III, ayant ſceu ce que le St. „Pape avoit découvert des crimes „des Manichéens, fit publier un Edit, „par lequel il confirme & renouvelle „toutes les Ordonnances de ſes pré-„déceſſeurs contre eux, les déclare „infames, incapables de toutes Char-„ges, & de porter les armes, de „teſter & de contracter, & de faire „aucun acte valable dans la ſocieté „civile; defend à tous les ſujets de „l'Empire d'en céler & d'en retirer „aucun, & veut qu'on les dénonce, „pour eſtre punis auſſi-tôt qu'ils ſe-„ront connus. Ainſi cette héréſie, „qui de l'Afrique eſtoit paſſée dans „l'Italie, en fut bien-tôt bannie par „le zele efficace de ſaint Leon.„ Le Pere Thomaſſin n'oublie pas cet exemple de l'uſage des Loix pénales contre l'Héréſié. *Saint Leon Pape*, dit-il, *dans ſa premiere Decretale dit que pluſieurs Manichéens venoient de ſe convertir à Rome; mais que quelques-uns d'entre eux s'étoient ſi avant engagés dans ces deteſtables erreurs, que quelques remedes qu'on eût employés, on n'avoit pu les en retirer; qu'on avoit enſuite uſé de la vigueur des loix; & que ſelon les conſtitutions des Princes Chrétiens, les Juges publics les avoient condamnés à un exil perpétuel, de peur que leur contagieux commerce n'infectât le reſte du troupeau.* C'eſt en effet ce que dit préciſément Saint Leon. Un peu après il cite le Code de Juſtinien, pour nous apprendre que la Loi onzieme du Titre V. du I. Livre, condamne *les Manicheens à perdre la tête, quelque part qu'on les trouve dans l'Empire Romain*: Manichæo in loco Romano deprehenſo caput amputare. La Loi ſuivante, continue-t-il, *eſt de l'Empereur Juſtin, & elle diſtingue auſſi les Manichéens, non ſeulement des Hérétiques, mais auſſi des Grecs, c'eſt-à-dire des Païens, des Juifs, & des Samaritains. Les Manichéens ſont punis de mort; tous les autres ne ſont condamnés, non plus que les Hérétiques, qu'à ne pouvoir obtenir aucune Magiſtrature, ny aucune dignité, ny faire la fonction de Juges, ou de Défenſeurs, ou de Peres des Cités.*

(*f*) *Ils permettoient l'Agriculture à leurs Auditeurs en faveur de leurs Elus.*] LesManichéens étoient diviſés en deux ordres; en celui des Elus, & en celui des Auditeurs. Il n'étoit pas permis à ceux-là d'exercer l'Agriculture, ni même de cueillir un fruit: on le permettoit aux autres, & l'on aſſûroit que les homicides qu'ils commettoient dans cet exercice leur étoient pardonnés, par l'interceſſion des par-

Digitized by Google

Manichéiſme, & inſpirer des doutes aux Lecteurs Chrétiens, J'AVERTIS ici que l'on trouvera [à la fin du grand Dictionnaire] un Eclairciſſement qui montrera que ceci ne peut donner nulle atteinte aux fondemens de la Foi Chrétienne.

MARCIONITES. C'eſt ainſi qu'on nomme les Diſciples de l'Héréſiarque MARCION, qui vivoit au deuxieme Siecle (*a*). Il étoit né à Sinope, ville de Paphlagonie ſur le Pont-Euxin, & il avoit pour pere un bon & pieux Evêque. Il s'attacha d'abord à la vie monaſtique: mais il obſerva très-mal les Loix de la continence; car il débaucha une fille. Son pere exerça ſur lui toute la ſévérité de la diſcipline: il l'excommunia, & ne ſe laiſſa jamais fléchir à ſes prieres, ni à ſes offres de pénitence. Alors Marcion, expoſé aux railleries & au mépris

ticules de Dieu qui ſe dégageoient de la priſon, lorſque les Elus les mangeoient. Ainſi la rémiſſion de ces meurtres étoit fondée ſur ce qu'ils fourniſſoient des alimens aux Elus, & qu'ils procuroient la liberté aux particules de la ſubſtance divine enchaînées dans les plantes. Saint Auguſtin raconte fort bien ces chimeres, & s'en mocque comme il faut.

(*a*) *Marcion vivoit au deuxieme Siecle.*] Voilà ce qu'on en peut dire de certain: car pour l'année où il vint à Rome, & pour le temps où il commença de s'ériger en faux Docteur, on ne ſauroit les démêler à travers les brouilleries que l'on trouve ſur ce ſujet dans les anciens Peres. Selon St. Epiphane il vint à Rome après la mort du Pape Hygin, c'eſt-à-dire, ſuivant le compte de Baronius, après l'an de grace 157. Tertullien prétend qu'il vint à Rome ſous le Pape Anicet; c'eſt-à-dire, ſi nous en croyons Mr. Wetſtein, ſous l'Empire d'Antonin Pius. Mais comme les deux Paſſages de Tertullien, l'un en vers, l'autre en proſe, s'entre-détruiſent, il ne falloit pas les confirmer l'un par l'autre, ni les rapporter tous deux à l'Empire d'Antonin Pius. Conſultez les Annales de Baronius, vous y trouverez la mort de cet Empereur ſous l'an 163; & celle du Pape Pie, & l'exaltation d'Anicet, ſous l'an 167: de ſorte que s'il eſt vrai que Marcion ſoit venu à Rome ſous le Pontificat d'Anicet, il eſt faux qu'il y ſoit venu ſous Antonin Pius; & par conſéquent Tertullien n'a pu dire la vérité dans ſes vers, ſans dire un menſonge dans ſa proſe, *& vice verſa*. Il a dit en un autre endroit que cet Hérétique fut chaſſé & rechaſſé de la Communion des fideles ſous le Pape Eleuthere. C'eſt nous mener bien loin de l'Empire d'Antonin Pius; car Eleuthere fut créé Pape l'an 179. Outre qu'il n'y a nulle apparence que l'on ait différé juſques au Pontificat d'Eleuthere à excommunier Marcion, qui s'étoit rendu ſi abominable par ſes Héréſies ſous le Pontificat d'Anicet, que St. Polycarpe l'appelle le fils aîné de Satan. Conſultez St. Irenée, qui rapporte que St. Polycarpe étant allé à Rome au temps du Pape Anicet, ramena pluſieurs Sectateurs de Marcion, & repouſſa cet Hérétique par l'éloge que j'ai rapporté. Ce fut pour répondre à la demande que Marcion lui avoit faite, *Ne me connoiſſez-vous pas?* Baronius obſerve que Marcion commença de dogmatiſer ſous l'Empire d'Hadrien: cela ſe prouve par Origene, qui dit que le Philoſophe Celſus, qui écrivit contre les Chrétiens ſous cet Empereur, parle ſouvent des erreurs de cet Hérétique. Philaſtrius ſemble confirmer cela, quand il dit que Marcion avant

Digitized by Google

pris de toute la ville, en ſortit ſecretement, & ſe retira à Rome. Il ne put jamais y être reçu à la Communion, quoiqu'il ſe fût ſervi des artifices d'une femme, qui avoit pris les devans pour lui préparer les voies. Ce refus l'obligea à s'ériger par dépit en Chef de Parti (*b*). Il devint Diſciple de Cerdon; & afin de mieux ſoûtenir le dogme des deux Principes, qu'il avoit appris de cet Hérétique, il s'appliqua à l'étude de la Philoſophie (*c*). Il eut un grand nombre de Sectateurs, qui non-ſeulement ſe maintinrent après ſa mort, mais qui auſſi ſe répandirent de toutes parts, & formérent des Egliſes à l'envi des Orthodoxes par-tout où ils purent (*d*). Il fallut armer contre eux le bras ſéculier, lorſque l'Empire fut dévolu aux Chrétiens; & il ſe paſſa quelques Siecles avant que ce bon remede vint à bout de cette Secte. Elle ſe glorifioit de ſes prétendus

que d'aller à Rome fut convaincu de ſes faux dogmes dans l'Aſie par St. Jean, & chaſſé d'Epheſe. On ſuppoſera tant qu'on voudra qu'il fut excommunié diverſes fois, & qu'il fit pluſieurs voyages à Rome, on n'excuſera jamais Tertullien d'avoir parlé ſans aucune exactitude.

(*b*) *Il ne put jamais être reçu à Rome à la Communion . . . Ce refus l'obligea à s'ériger . . . en Chef de Parti.*] Je tromperois mes Lecteurs, ſi je laiſſois ces paroles ſans Commentaire; & j'aurois beau dire que ſaint Epiphane, les ayant trompés tout le premier, je ne m'en devois pas faire un grand ſcrupule: on ne ſe payeroit pas d'une ſi mauvaiſe apologie. Faiſons donc voir en quoi conſiſte le défaut de la narration de St. Epiphane. Il n'y a perſonne qui, après avoir lu ce Pere, ne ſe perſuade que jamais l'Egliſe de Rome n'admit Marcion à ſa Communion, & que les Conducteurs de cette Egliſe lui ayant dit, *Nous ne pouvons vous admettre ſans la permiſſion de votre pere qui vous a excommunié*, il les menaça d'un Schiſme, & leur tint parole. Si Saint Epiphane avoit conſulté Tertullien, il auroit ſu que Marcion fut chaſſé diverſes fois de la Communion des Orthodoxes; marque évidente qu'ils s'étoient payés plus d'une fois des proteſtations qu'il leur avoit faites de renoncer à ſes erreurs, & qu'ils l'avoient réuni à leur Egliſe. Peut-être même que ſi la mort ne l'eût prévenu, il eût tâché de ſatisfaire à la condition que l'on exigea de lui la derniere fois qu'il fit paroître ſa repentance: on voulut qu'il deſabuſât ceux qu'il avoit débauchés de la vraie foi. Il y a des gens qui diſent qu'après avoir été chaſſé de l'Egliſe avec ſon argent, il s'aggrégea à la Secte des Cerdonites; ce qu'ils prouvent par les Paſſages où Tertullien & Philaſtrius aſſûrent qu'il fut Diſciple de Cerdon. Je crois qu'ils confondent les temps; car l'expulſion dont ils parlent fut la derniere, & ſe fit ſous Eleuthere: or il n'y a nulle apparence que Cerdon fût encore en vie.

(*c*) *Il s'appliqua à l'étude de la Philoſophie.*] J'ai ſuivi la penſée d'un ſavant Commentateur. Mais je ne blâme pas ceux qui croyent qu'il étoit déjà bon Stoïcien, lorſque la Communion de l'Egliſe lui fut interdite pour la premiere fois.

(*d*) *Ses Sectateurs formerent des Egliſes à l'envi des Orthodoxes par-tout où ils purent.*] St. Epiphane témoigne que l'Héréſie des Marcionites ſubſiſtoit encore, non ſeulement à Rome, & dans le reſte de l'Italie, mais auſſi dans l'Egypte, dans la Paleſtine, dans l'Arabie, dans la Syrie, dans l'Ile de Cypre, dans la Thebaïde, dans la Perſe, & en d'autres

Digitized by Google

tendus Martyrs. Ce fait a donné lieu à une diſpute (*e*), dont il

lieux. N'eſt-il pas étrange que Lambert Daneau, qui s'eſt ſervi de ce Paſſage de Saint Epiphane, pour prouver que cette Secte avoit fait de grands progrès, ne s'en ſerve point pour prouver qu'elle étoit encore fort répandue du tems de ce Pere? Il ne cite Saint Epiphane, quant au temps préſent, qu'afin de prouver qu'il y avoit encore à Rome quelques Marcionites. Si l'on faiſoit des Recueils des Citations mal choiſies, les Auteurs les plus célèbres s'y trouveroient aſſez ſouvent. Cette partie de la Critique ne ſeroit pas la moins utile de toutes : elle ſerviroit à faire connoître comment on peut diſcerner les vrais Savans d'avec ceux qui n'en ont que l'apparence.

(*e*) *Cette Secte ſe glorifioit de ſes ..... Martyrs. Ce fait a donné lieu à une diſpute.*] Produiſons les Pieces de ce Procès l'une après l'autre, ſelon le rang qui leur eſt dû.

I. La premiere ſera fournie par Mr. Maimbourg: voici ſes paroles : „Ils ne peuvent ignorer que le plus „célèbre de leurs Docteurs, qui a „écrit qu'on doit punir les Héréti„ques, fit brûler à Geneve Michel Ser„vet Sabellien obſtiné juſques à la „mort, & que conformément à la „doctrine des Saints Peres, qui diſent „que ce n'eſt pas la peine, mais la „cauſe, qui fait le Martyr, il ne luy „donne cette illuſtre qualité, non „plus qu'aux Marcionites, & à tant „d'autres anciens Hérétiques qui „couroient au ſupplice avec une in„croyable ardeur de mourir pour „leur Secte.

II. Voyons ce qui lui fut répondu : *Je ne ſai ſi l'on a jamais vu un exemple d'une auſſi prodigieuſe ignorance dans un homme qui ſe mesle d'eſcrire, ou d'une auſſi grande hardieſſe dans un Autheur qui ſait que ſon Livre doit eſtre examiné à la rigueur. Les Marcionites, dit-il, couroient au ſupplice afin de mourir pour leur ſecte. Il faut ſavoir premierement que les Marcionites ont eu leur regne dans le ſecond & dans le troiſieſme ſiecle, dans leſquels les Chreſtiens eſtoient ſous la croix: comment auroient-ils envoyé les Marcionites & les autres Heretiques au ſupplice, eux qui n'avoient point de juges, point de tribunaux, & qu'on envoyoit tous les jours à la mort ? Il faut remarquer de plus que dans le ſiecle des Marcionites la morale de l'Egliſe eſtoit ſi ſevere, que la plus part des Chreſtiens ne croyoient pas qu'il fuſt fort ſeur pour la conſcience d'exercer des charges de magiſtrature. Ils n'auroient pas voulu condamner à la mort des ſcelerats, & ils auroient envoyé au ſupplice, des Heretiques ? Mais ſur tout il faut obſerver que les Marcionites eſtoient une branche des Gnoſtiques, & que l'erreur generale de ces Gnoſtiques eſtoit, que* Dieu n'eſtoit point alteré du ſang des Chreſtiens, & que Jeſus-Chriſt n'attendoit point le ſalut de noſtre mort. *C'eſt pourquoy ils tournoient en ridicule les martyrs, & ſe mocquoient de la pretendue ſottiſe qu'ils avoient de s'aller expoſer pour leur Religion. Et meſme Tertullien nous dit que les Gnoſtiques, les Valentiniens, & les autres Hérétiques dans le temps de la perſecution, ſe meloient des plus avant entre les perſecuteurs, afin de n'eſtre point perſecutés.* Quùm igitur fides æſtuat, & Eccleſia exuritur de figura rubi, tunc Gnoſtici erumpunt, tunc Valentiniani proſerpunt, tunc omnes martyriorum refragatores ebulliunt, calentes & ipſi offendere, figere, occidere. *Et ſur ces paroles,* omnes martyriorum refragatores, *Rigault fait cette Obſervation :* Il déſigne les Gnoſtiques & les autres Hérétiques, qui travailloient à empêcher que perſonne ne ſouffriſt le martyre, & qui le combattoient. *Voyla les Heretiques qui, ſelon le ſavant Pere Maimbourg, couroient au ſupplice avec une ardeur incroyable de mourir pour leur ſecte. Mais afin que ce déclamateur ne nous eſchape pas, nous le prions, s'il veut quitter le ſiecle des Marcionites, de nous indiquer quels Heretiques ſont morts en foule pour ſouſtenir l'Hereſie, & quand cela eſt arrivé. Car pour nous, qui ne ſavons rien de l'Hiſtoire que ce que les Livres nous enſeignent, nous ne trouvons point ces ſiecles, nous ne rencontrons pas cette foule d'Hérétiques qui meurent pour l'erreur. Nous*

Digitized by Google

il ne ſera pas inutile de rapporter le détail. Au reſte, ſi l'on en

ſavons ſeulement que dans le IV ſiecle quelques Eveſques orthodoxes ont pourſuivi juſqu'à la mort certains Heretiques Eſpagnols .... C'eſt un grand malheur pour un homme quand il veut ſortir de ſa ſphere. Le Sieur Maimbourg s'eſt occupé à copier depuis quelques années des Hiſtoires modernes; mais s'il eſtoit ſage, il ne diroit jamais rien de l'Hiſtoire ancienne. Car il n'en ſauroit rien dire qui ne faſſe voir ſon ignorance. Et il faut avoüer que de ſemblables endroits nous font un grand plaiſir; car il nous apprennent que ce grand Autheur qui s'eſt meſlé d'eſcrire des Hiſtoires anciennes, entre autres celle de l'Arrianiſme, n'eſt qu'un pauvre Copiſte qui ne ſait rien dans l'Antiquité.

III. Nous allons voir ce qu'on répliqua pour Mr. Maimbourg. „Quelque paſſion qu'on puiſſe avoir de „découvrir des fautes dans un Auteur qu'on critique, il me ſemble „qu'on ne doit jamais luy faire un „procès ſur une choſe qui eſt ſuſceptible d'un bon ſens auſſi bien que „d'un mauvais. Celle que Monſieur „Maimbourg a avancée ſur le ſujet „des Marcionites eſt de cette nature. „Elle peut avoir un mauvais ſens en „diſant, avec l'Apologiſte, que les „Marcionites n'avoient garde de courir en foule au Martyre; puiſque les „premiers Chrétiens n'avoient ni pouvoir ni envie de les faire mourir pour „leur ſecte, tant parce qu'ils étoient „ſous la Croix & ſans Tribunaux de „Juſtice, qu'à cauſe qu'ils avoient de „l'averſion pour les Magiſtratures. „Mais, d'un autre côté, les Marcionites pouvoient courir au ſupplice „afin de mourir pour leur Secte, ſi, „pour montrer qu'elle étoit bonne, „ils ſouffroient le martyre pour la „cauſe de Jeſus-Chriſt, auſſi bien que „ceux des autres Chrétiens qui n'étoient pas de leur ſentiment. Ce „ſens n'eſt pas moins naturel que „l'autre, & il l'eſt même davantage; „& je ne doute pas que Mr. Maimbourg ne l'ait eu en vûe quand „il a parlé des Marcionites. Ce qui „me le perſuade, c'eſt qu'il s'eſt contenté de dire que les Marcionites „*couroient au ſupplice;* & qu'il n'a pas „dit que c'étoient les Chrétiens qui „les y envoyoient. C'eſt l'Apologiſte qui ajoûte cette circonſtance „de ſon chef: mais on peut luy dire „que ſon commentaire n'eſt pas conforme à la penſée de l'Auteur qu'il „interprete. Si cela eſt, comme je „le crois, Monſr. Maimbourg n'aura „pas fait voir une prodigieuſe ignorance, ſuppoſé qu'on puiſſe prouver „qu'il y a eu de pretendus Martyrs „parmi les Marcionites. L'Apologiſte ſoûtient que, bien loin que ces „Hérétiques s'expoſaſſent au martyre, ils étoient du nombre de ceux „qui le combattoient, & qui ſe mocquoient de ceux qui le ſouffroient. „Si je ne faiſois profeſſion de bannir „de cette diſpute les termes offenſans, je pourrois dire à l'Apologiſte „qu'il eſt tombé dans l'ignorance „qu'il reproche à ſon Adverſaire. „Mais je rétracte le mot d'ignorance: & je veux non-ſeulement en „employer un plus doux; mais je „voudrois même pouvoir trouver „une autre expreſſion que celle dont „je ſuis obligé de me ſervir, en luy „diſant qu'il s'eſt trompé. En voici „la preuve. Euſebe dit qu'un de „ceux que Dieu ſuſcita pour écrire „contre les Phrygiſtes, avoit combattu, dans ſon troiſiéme livre, ceux „qui ſe vantoient d'avoir eu pluſieurs „Martyrs parmi eux. *Après qu'ils „ont été convaincus (diſoit cet Anonyme) dans tous les poinſts dont j'ay „parlé, & qu'ils n'ont plus rien à répondre, ils tâchent de ſe retrancher „ſur les Martyrs, aſſurant qu'ils en ont „pluſieurs; & que cela prouve évidemment la puiſſance de l'eſprit Prophétique qu'ils diſent avoir dans leur parti. „Mais ils ſe trompent à mon avis; car „les Sectateurs des autres Hérêſies ſe vantent auſſi d'avoir pluſieurs Martyrs: „& cependant nous n'entrons pas dans „leur ſentiment; & nous n'avouerons jamais que la verité eſt de leur côté. „Les Marcionites diſent qu'ils ont pluſieurs Martyrs de Jeſus-Criſt: mais „cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient „d'une Religion contraire à celle de Jeſus-Chriſt.* Je pourrois remarquer

Digitized by Google

en veut juger charitablement, Marcion mourut dans de bonnes

„encore contre l'Apologiſte, que les „Marcionites ne régnerent pas telle„ment dans le ſecond & dans le troi„ſiéme ſiecle, qu'il n'y en eût enco„re dans le quatriéme: puiſque ſaint „Epiphane nous parle d'une diſpute „qu'il eut avec un Marcionite. Mais „je paſſe cette minucie, pour venir „à quelque choſe de plus conſidéra„ble.... Si l'on peut (comme on „le peut certainement) appeller *mon„rir pour l'Hereſie*, lorſqu'on s'expoſe „au Martyre en veue de la relever, „nous ne ſerons pas en peine d'indi„quer d'autres Martyrs que ceux des „Marcionites, en alléguant les Phry„giſtes, dont l'Anonyme d'Euſebe a „fait mention. Plusieurs de ces He„rétiques s'expoſoient au Martyre; „& ils le ſouffroient dans l'eſprit que „j'ay marqué, comme il paroît par „l'Anonyme qui combat leur Héré„ſie. Saint Auguſtin raconte que, „dans le temps qu'on adoroit encore „publiquement les idoles, on voyoit „aux ſolemnités des Païens, de gran„des troupes de Donatiſtes ſe jetter „teſte baiſſée au travers de ces Idola„tres pour ſe faire tuer par leurs ado„rateurs. Voilà des Hérétiques qui „courent en foule à la mort.

„IV. Il eſt juſte d'entendre ce que „Mr. Maimbourg répliqua lui-même. „Monſieur Ferrand .....s'eſt con„tenté de faire connoître, le plus „honnêtement du monde, qu'il s'eſt „trompé dans tous ces chefs. Car „premierement il lui montre, que je „n'ay jamais dit, ni prétendu, que „les Marcionites ayent été envoyés „au ſupplice par les Chrétiens, mais „bien par les perſécuteurs Païens. „Secondement, que les Marcionites „n'ont pas été ſeulement dans le ſe„cond & le troiſiéme ſiécle ſous les „Empereurs Païens, mais auſſi dans „le quatriéme; comme il le prouve „par Saint Epiphane: & moi je dis, „comme on a déjà veu en cette Hi„ſtoire, qu'il y en avoit encore dans „le ſixiéme ſous les Empereurs Chré„tiens, lorſque, ſelon les Loix & „Conſtitutions imperiales, on puniſ„ſoit de mort les Hérétiques. En „troiſieme lieu, il lui fait voir que „les Marcionites, & pluſieurs autres „Hérétiques couroient au ſupplice „pour ſoûtenir & pour honorer leur „Secte par un prétendu Martyre, „ainſi que je l'ai dit. C'eſt ce qu'il „lui apprend par des témoignages „très-convaincans, & ſur tout par „celui d'Euſebe, afin qu'il ſache „que ce qu'il nous dit hardiment qui „ne paroît point dans l'Hiſtoire, y eſt „évident. Car voicy comme parle „Euſebe en ſon Hiſtoire, en rap„portant ce que dit un ancien Au„teur que Dieu ſuſcita pour écrire „contre les Phrygiſtes ou Cataphry„ges, Hérétiques qui ſe vantoient „d'avoir eu parmy eux pluſieurs „Martyrs. *Après qu'ils ont été con„vaincus dans tous les points dont j'ay „parlé*; ce ſont les paroles de cet „Auteur Anonyme comme elles ſont „rapportées par Euſebe en Grec, & „par Monſieur Ferrand en François, „*& qu'ils n'ont plus rien à répondre, ils „tâchent de ſe retrancher ſur les Mar„tyrs, &c.* ... Que dira mainte„nant l'Apologiſte? Voicy des Cata„phryges, & pluſieurs autres anciens „Hérétiques, qui ſe ſont expoſés au „ſupplice en ſouffrant un prétendu „Martyre, & voici même *des Marcio„nites* qui le ſouffrent, & le ſouffrent „par des Païens, & nullement par „l'ordre des Chrétiens, puiſqu'ainſi „qu'il le dit lui-même, ils n'avoient „point encore de Tribunaux en ce „temps-là. Voilà donc un témoi„gnage très-authentique de l'Hiſtoire „qui me juſtifie pleinement, & le de„ſole, & le détruit entierement en „tout ce qu'il dit contre moi ſur ce „ſujet. Et ſi la confuſion qu'il en „doit avoir lui pouvoit permettre de „faire encore un pas plus avant, il „trouveroit dans ce qu'on lui rappor„te de Saint Auguſtin, de grandes „troupes de Donatiſtes, qui couroient „en foule à la mort, & qui préten„doient être Martyrs quand ils ſe „jettoient tête baiſſée au travers des „Païens, pour ſoûtenir leur Secte en „recevant la mort de la main de ces „Idolatres. Mais eſt-il poſſible que „cet Apologiſte, qui ſe croit ſi habile „homme, ignore ce qu'il n'y a preſ-

Digitized by Google

nes diſpoſitions, il ne fut pas auſſi opiniâtre dans ſon Héréſie que

„que perſonne qui ne ſache, ſavoir „que c'eſt à cette occaſion des prétendus Martyrs des Donatiſtes, que „Saint Auguſtin a dit en plus d'un „endroit de ſes Ouvrages, cette Sentence ſi belle & ſi commune, *Que ce „n'eſt point le ſupplice & la peine, qui „fait le Martyr, mais la cauſe pour laquelle il ſouffre.* C'eſt ce qu'il avoit „appris de Saint Cyprien, qui a dit „long temps avant luy, au ſujet des „Schiſmatiques & des Hérétiques „qui ſe vantoient de leurs Martyrs, „*Celuy qui n'eſt point dans l'unité ne „peut être Martyr; il peut bien être „mis à mort, mais non pas être con„ronné.* Et notre St. Gregoire ne produit-il pas à ce propos ce beau ſentiment de Saint Cyprien, en ſe „ſervant néantmoins des paroles de „Saint Auguſtin, pour réprimer la „préſomption & l'orgueil de ces Evêques Schiſmatiques, qui ſe glorifioient de ce qu'ils ſouffroient perſecution comme les Martyrs? *Vous „devez ſavoir*, leur dit-il, *que ſelon „Saint Cyprien ce n'eſt pas la peine, „mais la cauſe, qui fait le Martyr. Ce„la étant, c'eſt une choſe trop injuſte, „& trop déraiſonnable que vous oſiez „encore vous glorifier de cette perſecu„tion que vous ſouffrez.* N'y avoit-il donc pas du temps de ces Saints Peres, des Schiſmatiques & des Hérétiques qui prétendoient avoir des „Martyrs dans leur parti, puiſqu'on „leur montre qu'ils ſe trompent, & „que ce n'eſt ni la perſecution, ni le „ſupplice, ni la mort même que l'on „ſouffre, qui fait le Martyr, mais la „bonne cauſe, & la verité pour laquelle on ſouffre? Quelle créance „après tout ce que je viens de dire „peut-on donner à des gens qui écrivent ſi hardiment, & même avec „inſulte, des choſes dont on découvre ſi manifeſtement la fauſſeté"?

V. Il me reſte encore une Piece à faire voir, c'eſt la Réplique du Cenſeur de Mr. Maimboug; la Réplique, „dis-je, qu'il fit à Mr. Ferrand. Il *m'accuſe d'ignorance, parceque j'ay ignoré un paſſage d'Euſebe dans lequel il eſt dit*, que les Marcionites diſent qu'ils ont pluſieurs Martyrs de J. CHRIST. *Je ne me ſerois point une honte d'apprendre de M. Ferrand en matiere de citations. Mais je puis bien l'aſſurer que j'avois lû & remarqué ce paſſage d'Euſebe avant qu'il m'en eût averti: & que cela ne m'a pas fait comprendre qu'il y eût la moindre choſe du monde à rétracter ſur ce que j'avois dit contre le Sr. Maimbourg.* 1°. *Il ne s'agit pas de ce que les Marcionites diſoient, il s'agit de ce qui eſt. Je ne doute pas qu'après que le peril étoit paſſé, & que la paix étoit rendue à l'Egliſe, les Marcionites ne ſe vantaſſent comme les autres d'avoir des Martyrs. C'eſt un honneur qu'ils ſe faiſoient ſans qu'il leur en coutaſt rien. Mais il étoit faux qu'ils euſſent aucuns Martyrs. Tertullien, & tous les autres Anciens, ſont plus croyables là-deſſus que les Marcionites eux-meſmes. Ils ſe meſloient des plus avant dans la foule des perſecuteurs, bien loin de ſouffrir eux-meſmes perſecution.* 2°. *De plus je „voudrois bien ſavoir, ſi un petit mot dit foiblement & en paſſant comme celuy-cy:* Les Marcionites diſent qu'ils ont pluſieurs Martyrs de JESUS-CHRIST, *ſuffit pour aſſurer d'un ton ferme*, que les Marcionites couroient au ſupplice avec une ardeur incroyable de mourir pour leur Secte? *Vous diriez à entendre cela, que Mr. Maimbourg auroit vû quelque Martyrologe Marcionite, où il auroit lû l'Hiſtoire & toutes les circonſtances de la mort de ces Martyrs, & où entr'autres il auroit remarqué leur conſtance, & leur zele incroyable. Aſſeurément je le redis encore une fois, s'il avoit lû Tertullien, il n'auroit pas avancé une fauſſeté telle que celle-cy avec tant d'aſſurance. Ainſi, n'en déplaiſe à Mr. Ferrand, nous dirons que le Sr. Maimbourg n'eſt ni ſolidement ni univerſellement ſavant. Dans le reſte Mr. Ferrand fait une longue Digreſſion, pour citer une infinité de paſſages des Anciens ſur les ſupplices des hérétiques: les uns voulant qu'on les abandonne à leur conſcience, les autres voulant bien qu'on les réprime, mais non par les derniers ſupplices; & quelques autres enfin, trouvant bon qu'on les conduiſe juſqu'à la mort. Il acheve ſon chapitre en nous citant de longs Extraits d'Optat & de St. Auguſtin, qui prouvent la maxime,*

Digitized by Google

que le furent ſes Diſciples. Nous pouvons dire de ſon Syſtême la

cauſa non pœna facit Martyrem. *Il ſemble que Mr. Ferrand ſoit de ſerment de ne rien dire d'à propos: A quoy bon tout cela? qui eſt-ce qui nie que ce n'eſt pas la mort, mais la cauſe de la mort qui fait le Martyr? qui eſt-ce qui nie qu'il n'y ait eu des Hérétiques qui ſoient morts pour leur Héréſie? Il s'agiſſoit de ſavoir s'il eſt poſſible que des Hérétiques meurent pour l'Héréſie; 1, en grand nombre; 2, des perſonnes de tout ſexe,* &c.

Mes Lecteurs ont là le Procès auſſi inſtruit qu'il le peut être; car les parties ont produit tout ce qu'elles pouvoient dire: ils n'ont donc qu'à prononcer ſur le tort & ſur le droit, & ils trouveront bon ſans doute que je donne ici mon petit avis.

En 1r lieu, il me ſemble que Mr. Maimbourg n'a pas aſſez bien peſé ſes termes: ſes expreſſions ſont outrées; il n'eſt pas certain, ni que les Marcionites ayent eu beaucoup de Martyrs, ni que ces Martyrs ayent enduré la mort entant que Marcionites. Il y eût eu donc plus de prudence à rapporter tout ſimplement, que cette Secte ſe vantoit d'avoir produit des Martyrs. 2°. Mais ſi les expreſſions de Mr. Maimbourg ont été hyperboliques, celles de ſon Cenſeur l'ont été beaucoup davantage; car, ſous prétexte que l'on employe des termes trop forts, on ne doit pas être accuſé, ni *d'une prodigieuſe ignorance,* ni *d'une grande hardieſſe.* 3°. Le Cenſeur s'eſt tellement emporté, que ſi l'on ne voyoit pas un grand air de modération dans tout l'Ouvrage de Mr. Ferrand, l'honnêteté exceſſive dont il s'eſt ſervi en cet endroit pourroit paſſer pour une ruſe maligne deſtinée à faire paroître plus hideuſe la laideur de la Critique qu'il réfutoit. Quand on lit cette page de ſon Livre, on croit voir de belles perles au cou d'une Ethiopienne, qui relevent leur éclat par la noirceur qui les environne, pendant qu'elles donnent de nouveaux degrés d'obſcurité à cette noirceur. 4°. Selon toutes les apparences, le Cenſeur ne ſavoit rien de ce Paſſage d'Euſebe, lorſqu'il publia ſon Apologie des Réformateurs, & il ignoroit que la Secte des Marcionites eût ſubſiſté au IV. Siecle. D'où vient donc, demandera-t-on, qu'il *aſſûre qu'il avoit lu & remarqué ce Paſſage avant que* Mr. Ferrand *l'en eût averti?* Ne renverſe-t-il pas lui-même toute ſa Réfutation, en avouant qu'il n'ignoroit pas cet endroit d'Euſebe? Puis donc que cet aveu lui étoit préjudiciable, il faut conclurre qu'il eſt ſincere. Je réponds que de deux maux on choiſit toûjours le moindre: or en comparant le mal qui lui pouvoit arriver de ſon aveu, avec le mal qui lui pouvoit arriver d'une conduite toute oppoſée, il a trouvé moins de dommage dans le premier parti que dans le ſecond. Il s'eſt donc vanté d'avoir connu ce qu'Euſebe nous apprend ſur le Martyre des Marcionites. S'il eût avoué qu'il n'en ſavoit rien, tous les Lecteurs auroient fait un jugement deſavantageux de ſes lumieres: les plus ſtupides auroient eu aſſez d'eſprit, pour conclurre ſans aucune peine qu'il étoit un vrai novice dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & qu'il avoit très-mauvaiſe grace de reprocher ce défaut à ſon Adverſaire avec une telle hauteur. Le mal étoit grand, le danger inévitable, le préjudice très-mal-aiſé à réparer. Mais qu'avoit-il à craindre en ſe vantant de ſavoir bien ſon Euſebe? Je m'en vais vous le dire ici en deux mots, & je le dirai ci-deſſous plus en détail. Il pouvoit craindre que les Lecteurs qui raiſonnent, & qui prennent la peine de comparer exactement les Objections avec les Réponſes, & de voir ſi une preuve qui ſeroit bonne en elle-même, perd ſa force dès qu'on ſuppoſe ceci ou cela, ne s'appercuſſent de la foibleſſe de ſa Critique. Ce mal n'eſt pas ſi grand: de mille Lecteurs à peine s'en trouve-t-il deux qui entrent dans ces diſcuſſions, ou qui ſoient capables d'y réuſſir; c'eſt pourquoi on haſarde infiniment plus, quand on s'expoſe à être pris pour un ignorant par tous ceux qui ſavent lire, que quand on s'expoſe à être pris pour un mauvais Dialecticien par un petit nombre de Lecteurs. A-t-on beſoin d'un plus

Digitized by Google

la même choſe que de celui des Manichéens. Il n'en fut pas faire

grand motif pour ſe conduire comme l'on a fait? Cela vaut bien la peine de ſe vanter qu'on n'ignoroit pas les prétentions des Marcionites rapportées par Euſebe; de s'en vanter, dis-je, dans des circonſtances où l'on s'expoſoit aux fâcheux inconvéniens que je m'en vais expoſer. 5°. Les preuves qui ont été employées contre Maimbourg, ſe réduiſent à ceci. Les Marcionites n'ont ſubſiſté qu'au ſecond & au troiſieme ſiecle; donc ils n'ont point eu de Martyrs; car en ce temps-là l'Egliſe Chrétienne n'avoit point de Tribunaux: & d'ailleurs ils enſeignoient avec les Gnoſtiques, qu'il falloit être bien ſot pour s'expoſer au Martyre. Ce raiſonnement ſuppoſe que les Sectateurs de Marcion n'ont été perſécutés, ni par les Chrétiens, ni par les Païens. Oſeroit-on dire cela, ſi l'on ſavoit, 1, qu'un Auteur, cité par Euſebe, avoue qu'ils ſe vantoient de la multitude de leurs Martyrs? 2, qu'Euſebe ne nie point le fait, & qu'il ſe contente de nier que ce grand nombre de Martyrs Marcionites fût une preuve de la bonté de leur Secte? 6°. Ce Paſſage d'Euſebe ruine entiérement la prétention du Critique, ſavoir que les Sectateurs de Marcion enſeignoient avec les Gnoſtiques, qu'il n'y avoit que des ſots qui ſe laiſſaſſent ôter la vie pour leur Religion, & qu'ils *ſe mêloient des plus avant entre les perſécuteurs, afin de n'être point perſécutés.* Comment auroient-ils enſeigné cela, puiſqu'ils prétendoient prouver par leurs Martyrs qu'ils étoient la vraie Egliſe? 7°. C'eſt mal-à-propos que l'on cite Tertullien, puiſqu'il ne parle pas nommément de cette Secte; & il eſt ridicule de prétendre que ceux qui joindront la Note de Mr. Rigaut avec les paroles de Tertullien, n'oſeront faire mention des Martyrs Marcionites. 8°. Il eſt bien vrai que Marcion convenoit avec les Gnoſtiques en certaines choſes: mais cela n'empêchoit point que ſa Secte ne fût différente de la leur; & ainſi, ſans un témoignage exprès, & ſans des preuves particulieres, on n'a nul droit de lui imputer les ſentimens des Gnoſtiques touchant le Martyre. Autrement, il ſeroit permis de dire, *Les Arminiens ſont une branche des Proteſtans, donc ils croyent la Preſence réelle comme ceux de la Confeſſion d'Augsbourg, & la Predeſtination abſolue comme ceux de la Confeſſion de Geneve.* 9°. Il eſt étonnant qu'un homme, qui oſe inſulter Mr. Maimbourg ſur l'ignorance de l'Antiquité, n'ait point ſu que la Secte des Marcionites floriſſoit beaucoup vers la fin du quatrieme Siecle, comme nous l'apprend St. Epiphane. Elle floriſſoit encore au temps de Theodoret, qui nous apprend qu'il convertit, & qu'il batiſa plus de dix mille Marcionites. Au reſte, Lambert Daneau n'a pas ignoré que ces Sectaires ſe glorifioient de leurs Martyrs: mais avec St. Cyprien il prétend que ceux d'entr'eux qui avoient ſouffert la mort pour la Religion, n'étoient point Martyrs. Il parle d'un Prêtre Marcionite qui fut brûlé à Smyrne au même temps que St. Polycarpe. 10°. Je ne ſais ſi je dois dire que vraiſſemblablement ces gens-là comptoient pour Martyrs, ceux d'entr'eux qui avoient été tués peut-être dans quelque émotion du peuple orthodoxe. Il ne faudroit pas trop s'étonner ſi quelqu'un croyoit qu'avant même que les Empereurs fuſſent Chrétiens, les Hérétiques furent expoſés quelquefois à la violence des Catholiques; car nous apprenons de St. Epiphane, que peu s'en fallut que Manès ne fût aſſommé par la populace dans la ville de Caſchara, où il avoit diſputé publiquement avec l'Evêque du lieu. Il y auroit laiſſé infailliblement la vie, ſi un fort honnête homme nommé Marcellus, n'eût arrêté par ſa préſence vénérable le zele ardent des bourgeois. Cet honnête homme avoit déjà uſé de la même modération, pour empêcher que l'Evêque ne fît tuer Manès. Ce Prélat s'appelloit Archelaüs; il ſe mit dans une telle colere quand il fut ce que Manès avoit écrit à Marcellus, qu'il voulut partir de la main pour ſe ſaiſir de cet Hérétique. Marcellus l'en empêcha par ſes prieres.

Digitized by Google

faire jouer là principale machine (*f*): il s'embarraſſa dans un détail d'explications mal imaginées; & de-là vint que les Peres con-

Quelques jours après il eut encore beſoin de toute ſon éloquence, pour réprimer le zéle de ce Prélat. Manès ayant reçu la Réponſe de Marcellus, ſe rendit auprès de lui. Archelaüs opinoit qu'on le tuât comme une bête féroce qui pouvoit faire de grands ravages dans la bergerie du Seigneur. Mais Marcellus, par ſes ſages remontrances, porta les choſes à la douceur, & fit convenir Archelaüs de conférer paiſiblement avec cet Héréſiarque. Ceci fait voir que ſous prétexte que les Orthodoxes n'avoient point de Tribunaux pendant les trois premiers Siecles, il ne falloit pas conclurre ſi magiſtralement que les Hérétiques ne pouvoient pas ſe vanter d'avoir des Martyrs. Toutes les Communions s'accordent à honorer de ce titre quelques-uns de ceux qui périſſent pour leur Religion, par les attentats de la populace. 11°. Enfin je remarque que Mr. Ferrand ne devoit pas être inſulté ſur les *longs Extraits d'Optat & de Saint Auguſtin, qui prouvent la maxime* cauſa non pœna facit martyrem; car il a fallu qu'il les donnât pour ſatisfaire au déſir de l'Apologiſte; & pour en montrer la témérité, voici la teneur de ce défi encore une fois: „mais afin que ce „déclamateur ne nous eſchape pas, „nous le prions, s'il veut quitter le „ſiecle des Marcionites, de nous in„diquer quels Hérétiques ſont morts „en foule pour ſoûtenir l'Héréſie, & „quand cela eſt arrivé. Car pour „nous, qui ne ſavons rien de l'Hiſ„toire que ce que les Livres nous „enſeignent, nous ne trouvons point „ces ſiecles, nous ne rencontrons pas „cette foule d'Hérétiques qui meu„rent pour l'erreur. Nous ſavons „ſeulement que dans le IV Siecle „quelques Evêques orthodoxes ont „pourſuivi juſques à la mort certains „Hérétiques Eſpagnols". Ce défi contient manifeſtement cette Theſe, *Dans les 4 premiers ſiecles il n'y a point eu d'autres Martyrs hérétiques que quelques Priſcillianiſtes.* On lui a fait voir le contraire par de longues Citations. Qu'y a-t-il après cela de plus ridicule que de ſe moquer de ces longs Extraits, & que de dire qu'ils ne ſont point à propos, & que l'on ne *nie point qu'il n'y ait eu des Heretiques qui ſoyent morts pour leur Hereſie*: & qu'il ne *s'agiſſoit point de ſavoir s'il eſt poſſible que des Heretiques meurent pour l'Hereſie*, mais s'il eſt poſſible qu'ils le faſſent dans les circonſtances qu'il articule, cinq en nombre? Il eſt manifeſte, que ſon défi ne contient quoi que ce ſoit de ces circonſtances, de ſorte que cet Auteur eſt notoirement convaincu d'avoir agi de mauvaiſe foi. Il défie qu'on lui prouve une telle choſe, & quand il voit qu'on l'a prouvée démonſtrativement, il ſe plaint de la longueur de la preuve, & dit qu'il n'étoit point queſtion de cela, mais d'une autre choſe. Ce qui étonne le plus eſt de voir qu'un homme qui s'eſt tant mêlé de controverſe, ait oſé porter un défi tel que celui-là: vu que preſque tous les Controverſiſtes Romains à qui l'on allegue le Martyrologe des Proteſtans, répondent que les anciens Hérétiques ſe glorifioient de la même choſe.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un bon Critique prît la peine de ramaſſer toutes les Pieces des Procès ſemblables à celui-ci, & de les placer l'une après l'autre, comme je viens de le faire, à l'égard de la Diſpute ſur les Martyrs Marcionites. J'ai voulu donner ici un échantillon de ce travail, pour encourager à l'entrepriſe de cet Ouvrage ceux qui en ſeront capables. Les utilités en ſeroient très-grandes; ſoit pour découvrir la mauvaiſe foi qui regne dans les diſputes, ſoit pour accoutumer les Auteurs à l'exactitude; car comme ils ſont aſſûrés que preſque perſonne ne compare les Répliques & les Dupliques diſperſées en pluſieurs Volumes, ils ne craignent point les ſuites de leur mauvais procédé; & ils les craindroient ſans doute, s'ils ſavoient que certaines gens feront un Recueil des Objections & des Réponſes, des Répliques & des Dupliques, tout-à-fait propre à mon-

Digitized by Google

confondoient facilement les Marcionites. Il ſemble que ceux-ci ayent été atterrés par la premiere réponſe qui leur étoit faite; &

trer dans un moment le fort & le foible des unes & des autres, d'autant plus facilement que l'on y joindroit des Obſervations, comme j'ai fait ci-deſſus. Il ſeroit bon que tout cela fût rangé dans deux ou dans trois colonnes.

(f) *'Il n'en fut pas faire jouer la principale machine.*] Si un homme d'autant d'eſprit que Mr. Des Cartes avoit eu en main cette affaire, on n'auroit pas pu confondre le Syſtême des deux Principes auſſi aiſément que les Peres le confondoient, n'ayant à combattre qu'un Cerdon, un Marcion, un Apelles, un Manès, gens qui ne pouvoient ſe bien ſervir de leurs avantages, ſoit parce qu'ils admettoient l'Evangile, ſoit parce qu'ils n'avoient pas eu aſſez de lumieres pour éviter les explications les plus ſujettes aux grands inconvéniens. C'etoit la choſe du monde la plus ridicule, de ſoûtenir qu'à la vérité Jeſus-Chriſt avoit paru ſur la terre, mais non pas avec un vrai corps humain, & d'en donner pour raiſon que la chair n'eſt pas l'ouvrage du bon Principe, & que c'eſt la production du mauvais. Les Marcionites ſont pitié quand ils diſputent ſur cela. En général, ſi nous jugeons de leurs forces par les Objections qu'ils propoſent dans le Dialogue d'Origene, nous en aurons mauvaiſe Opinion. On ne voit point qu'ils pouſſaſſent les difficultés ſur l'origine du mal; car il ſemble que dès qu'on leur répondoit que le mal étoit venu du mauvais uſage du franc-arbitre de l'homme, ils ne ſavoient plus que répliquer, ou que s'ils faiſoient quelque inſtance ſur la prévision de ce pernicieux uſage, ils ſe payoient de la premiere réponſe, quelque foible qu'elle fût. Origene ayant répondu qu'une créature intelligente, qui n'eût pas joui du libre arbitre, auroit été immuable & immortelle tout comme Dieu, ferme la bouche au Marcionite; car celui-ci ne réplique rien. Il étoit pourtant bien facile de réfuter cette réponſe: il ne falloit que demander à Origene ſi les bienheureux du Paradis ſont égaux à Dieu, dans les attributs de l'immutabilité & de l'immortalité. Il eût répondu ſans doute que non. Par conſéquent, lui auroit-on répliqué, une créature ne devient point Dieu dès qu'elle eſt déterminée au bien, & privée de ce que vous appellez franc-arbitre. Vous ne ſatisfaites donc point à l'Objection; car on vous demandoit pourquoi Dieu ayant prévu que la créature pécheroit, ſi elle étoit abandonnée à ſa bonne foi, ne l'a point tournée du côté du bien, comme il y tourne continuellement les ames des bienheureux tranſportées dans le Paradis? Vous répondez d'une maniere qui fait connoître que vous prétendez qu'on vous demande, pourquoi Dieu n'a pas donné à la créature, un être auſſi immuable, & auſſi indépendant qu'il l'eſt lui-même? Jamais on n'a prétendu vous faire cette demande. St. Baſile a fait une autre Réponſe qui a le même défaut. Dieu, dit-il, n'a point voulu que nous l'aimaſſions par force, & nous-mêmes nous ne croyons pas que nos valets ſoient affectionnés à notre ſervice, pendant que nous les tenons à la chaîne, mais ſeulement lorſqu'ils obéiſſent de bon gré.

Pour convaincre St. Baſile que la penſée eſt très-fauſſe, il ne faut que le faire ſouvenir de l'état du Paradis. Dieu y eſt aimé, Dieu y eſt ſervi parfaitement bien; & cependant les bienheureux n'y jouiſſent pas du franc-arbitre: ils n'ont plus le funeſte privilége de pouvoir pécher. Faut-il donc les comparer à ces eſclaves qui n'obéiſſent que par force? A quoi ſongeoit St. Baſile? Et puiſqu'il répond aux difficultés par le parallele qu'on a vu, c'eſt un ſigne que les Sectateurs de Marcion, ni ceux de Manès, ne répliquoient rien, quand ils ſe voyoient accablés de cet Argument, & qu'ils ne s'aviſoient pas de faire ſonger à la condition des ames glorifiées. S'il y avoit aujourd'hui

Digitized by Google

& l'on diroit qu'à la vûe des priviléges inviolables de la liberté humaine qui leur étoient d'abord allegués, ils ſe trouvoient tout interdits & muets comme des poiſſons. Il étoit néanmoins facile

des Marcionites auſſi forts à la diſpute, que le ſont, ou les Jéſuites contre les Janſéniſtes, ou ceux-ci contre les Jéſuites, ils commenceroient par où leurs ancêtres finiſſoient. Ils attaqueroient d'abord le dernier retranchement d'Origene, ſavoir le franc-arbitre, & ils n'auroient pas fait trois Syllogiſmes, qu'ils obligeroient le Soûtenant à confeſſer qu'il ne comprend pas ce qu'il avance, & que ce ſont des abîmes de l'*imperſcrutable* Souveraineté du Créateur, où notre Raiſon eſt toute engloutie, ne nous reſtant plus que la Foi qui nous ſoûtienne. C'eſt dans le vrai notre reſſource: la Révélation eſt l'unique magaſin des Argumens qu'il faut oppoſer à ces gens-là; ce n'eſt que par cette voie que nous pouvons réfuter l'éternité prétendue d'un mauvais Principe. Mais quand nous voulons déterminer de quelle maniére s'eſt conduit le Créateur, à l'égard du premier péché de la créature, nous nous trouvons bien embarraſſés. Toutes les Hypotheſes que les Chrétiens ont établies, parent mal les coups qu'on leur porte: elles triomphent toutes quand elles agiſſent offenſivement: mais elles perdent tout leur avantage quand il faut qu'elles ſoûtiennent l'attaque. Nos idées là-deſſus ne ſont claires, qu'autant qu'il le faut pour éterniſer la guerre; ſemblables à ces Princes qui n'ont pas la force d'empêcher que l'on ne ravage leurs frontieres, & qui ſont aſſez puiſſans pour faire des courſes dans le pays ennemi. Il ne paroît pas que Marcion & ſes Sectateurs ayent bien connu le fort & le foible des Orthodoxes.

Prudence, qui a fait un Poëme de l'origine du Péché, n'a guere bien répondu à l'Objection de ces Hérétiques.

(g) *Il étoit néanmoins facile de le répliquer à cela.*] On a vu dans la Remarque précédente, que pour réfuter invinciblement la Réponſe de ſaint Baſile, il ne falloit que le prier de faire attention à l'état des bien-heureux. J'ajoûte ici qu'il n'étoit pas néceſſaire de lui demander une ſi haute contemplation; car il ſuffiſoit de lui faire conſidérer l'état des juſtes en cette vie. C'eſt par un effet de la grace du Saint Eſprit que les enfans de Dieu, dans l'état de voyageurs, je veux dire dans ce monde, aiment leur Pere céleſte, & produiſent de bonnes œuvres. Saint Baſile, ni les autres Peres Grecs, ne le pouvoient pas nier, quoiqu'ils n'enſeignaſſent pas auſſi fortement que ſaint Auguſtin, la néceſſité de la Grace efficace par elle-même. La Grace de Dieu réduit-elle les fideles à la condition d'un eſclave qui n'obéit que par force? Empêche-t-elle qu'ils n'aiment Dieu volontairement, & qu'ils ne lui obéiſſent d'une franche & ſincere volonté? Si l'on eût fait cette queſtion à ſaint Baſile, & aux autres Peres qui réfutoient les Marcionites, n'euſſent-ils pas été obligés de répondre négativement? Mais quelle eſt la conſéquence naturelle & immédiate d'une pareille réponſe? N'eſt-ce pas de dire que ſans offenſer la liberté de la créature, Dieu peut la tourner infailliblement du côté du bien? Le péché n'eſt donc point venu de ce que le Créateur n'auroit pu le prévenir ſans ruiner le franc-arbitre de la créature. Il faut donc chercher une autre cauſe. On ne peut comprendre, ni que les Peres de l'Egliſe n'ayent pas vu la foibleſſe de ce qu'ils répondoient, ni que leurs Adverſaires ne les ayent pas avertis. Je ſai bien que ces matieres n'avoient pas encore paſſé par toutes les diſcuſſions que l'on a vues au XVI & au XVII Siecle: mais il eſt ſûr que la primitive Egliſe a connu diſtinctement l'accord de la liberté humaine avec la Grace du St. Eſprit. Les Sectes Chrétiennes les plus rigides reconnoiſſent aujourd'hui, que les Decrets de Dieu n'ont point impoſé au premier homme la néceſſité de pécher,

Digitized by Google

facile de répliquer à cela (*g*). Je ferai peu d'obſervations contre Moréri (*h*).

METRO-

& que la Grace la plus efficace n'ôte point la liberté à l'homme pécheur. On avoue donc que les Decrets de conſerver le Genre humain conſtamment & invariablement dans l'innocence, quelque abſolus qu'ils euſſent *été*, euſſent permis à tous les hommes de remplir très-librement tous leurs devoirs. Les Thomiſtes ſoûtiennent que la prédetermination phyſique perfectionne la liberté de notre ame, bien loin de l'ôter, ou de la bleſſer : & néantmoins ils enſeignent que cette prédétermination eſt d'une telle nature, que quand elle eſt donnée pour faire produire un acte d'amour, il n'eſt pas poſſible *in ſenſu compoſito*, que l'ame produiſe un acte de haine. Je crois franchement qu'ils ne comprennent pas trop, que la liberté de la créature ſoit perfectionnée par cette qualité phyſique prédéterminante, que la cauſe premiere, diſent-ils, produit dans l'ame de l'homme avant que cette ame ait agi: mais qu'ils le comprennent, ou qu'ils ne le comprennent pas, il eſt toûjours ſûr qu'ils fourniſſent de quoi renverſer de fond en comble la ſolution que ſaint Baſile a donnée aux Objections des Manichéens; & pour ce qui eſt des Moliniſtes, ils ne pourroient point ſe ſervir d'une telle ſolution; car ils ne rejettent point les graces de Dieu qui aſſûrent infailliblement à un homme la prédeſtination, ils ne nient point que ſi Dieu vouloit, il ne pût faire qu'un homme agiſſant toûjours librement, n'évitât toûjours le péché dans les tentations les plus périlleuſes.

(*h*) *Je ferai peu d'Obſervations contre Moréri.*] 1°. Sa Remarque que *Sinope ville de Paphlagonie* avoit été *autrefois de Pont*, eſt très-mauvaiſe, puiſque Sinope a été tout à la fois & une ville de Paphlagonie, & une ville du Pont. 2°. Il n'eſt pas vrai que Marcion n'ait jamais été reçu à la communion de l'Egliſe de Rome. 3°. Ni qu'*après avoir long-tems ſuivi les erreurs* de Cerdon, il en ait *inventé de nouvelles en* 134 Nous avons vu ci-deſſus qu'il vint à Rome ſous Antonin Pius, qui ne commença de régner qu'en 138. Baronius, ſe fondant ſur quelques Paſſages de Tertullien, croit que Marcion commença à dogmatiſer dans Rome l'an 146 ; & néanmoins il y a d'autres Paſſages de ce Pere qui témoignent que Marcion n'arriva à Rome que ſous le Pape Anicet: ce qui ſuppoſe qu'il n'y ſeroit arrivé que vingt ans après la naiſſance de ſa Secte. Tertullien avoit raiſon quand il diſoit qu'ils s'étoit peu informé du temps où cet Hérétique commença de dogmatiſer. 4°. Puiſque Cerdon alla à Rome ſous le Pape Hygin, qui ne fut créé qu'en l'an 153, comment ſeroit-il poſſible que Marcion eût inventé de nouvelles Héréſies l'an 134 après avoir ſuivi long-temps celles que Cerdon lui avoit appriſes dans Rome? 5°. Il eſt faux que Marcion *ſe nommât* JESUS-CHRIST *envoyé pour abolir la loi comme mauvaiſe*. Moréri le calomnie en lui imputant cela. Si l'on dit que ces paroles de Moréri, *il ſe nommoit* JESUS-CHRIST, &c. ſe rapportent, non pas à Marcion, mais à l'un des Dieux de cet Hérétique, à celui qu'il reconnoiſſoit pour *l'Auteur de l'Evangile & le Redempteur de l'Univers*, on ne diſculpera pas Moréri; il ſera coupable, & de s'être mal exprimé, & d'avoir mal rapporté l'opinion de cet Hérétique. Marcion admettant deux Dieux, l'un bon & l'autre mauvais, diſoit que l'un avoit fait le Monde, & que l'autre étoit le Pere de Jeſus-Chriſt. La confuſion avec laquelle Baronius parle de cela eſt peut-être ce qui a trompé Moréri. C'eſt ainſi qu'on lit ce Paſſage dans mon Edition de Baronius. Je ne ſai ſi les Imprimeurs ont oublié quelques mots, ou s'il faut attribuer à Baronius la contradiction qui ſe trouve là, & qui conſiſte à dire que Jeſus-Chriſt ſoit le bon Principe, & que ſon Pere l'ait envoyé dans ce Monde.

Digitized by Google

METRODORE de Chio, Disciple de Democrite, eut entre autres Disciples le Philosophe Anaxarque & Hippocrate le Médecin. D'autres assûrent qu'il fut Disciple de Nessas, qui l'avoit été de Democrite, & qu'il fut Maître de Diogene, qui le fut d'Anaxarque. Il enseignoit l'éternité de l'Univers; car si l'Univers, disoit-il, avoit commencé, il auroit été produit de rien. Il le faisoit infini par une raison tirée de son éternité, & immobile par une raison tirée de son infinité. Il disoit que les nues, & ensuite la pluie, se formoient de l'air condensé, & que la pluie qui tomboit sur le Soleil l'éteignoit, mais que la raréfaction qui succédoit à cette extinction le rallumoit; qu'à la longue cet Astre s'épaississoit par la sécheresse, & que l'eau brillante lui servoit de matiere pour produire des étoiles. Voilà comment il donnoit raison de la suite alternative des jours & des nuits, & en général des éclipses. On le compte parmi ceux qui ont nié la certitude, & l'on cite pour cela un passage de Ciceron (*a*). On n'a point de preuve certaine que Pline ait cité notre Metrodore; car il ne donne jamais le surnom de *Chius* à celui qu'il cite. Athenée le lui donne avec un Ouvrage intitulé Τροικὰ, c'est-à-dire des affaires de Troïe.

N. NI.

(*a*) *On le compte parmi ceux qui ont nié la certitude, & l'on cite pour cela un Passage de Ciceron.*] Metrodore étoit Sceptique: Sextus Empiricus le range parmi ceux qui n'ont point admis le *criterium*, ou la regle de la Vérité. Je ne comprens point, que ni Democrite, ni Metrodore, ni aucun autre, ayent jamais pu extravaguer jusques au point de soûtenir qu'ils ne savoient pas s'il y avoit quelque chose; car ils ne pouvoient point douter qu'ils ne doutassent, ni s'imaginer que ce qui doute n'est rien, ou n'existe pas. Il faut donc dire qu'ils prétendoient excepter leur propre existence.

Notez qu'Aristocles peut confirmer le sens que Mr. Menage donne aux paroles de Ciceron; car, après avoir observé que Metrodore de Chio admettoit comme Democrite son Maître, le plein & le vuide pour les deux principes, l'un en qualité de néant, il ajoute que son Livre de la Nature commençoit ainsi: *Aucun de nous ne connoît quoi que ce soit, on ne sait pas même si l'on sait, ou si l'on ne sait pas quelque chose.* On ne peut pas prétendre que Metrodore se contredisoit assûrant cela d'un côté, & soûtenant de l'autre qu'il ne faut ajoûter foi qu'aux sensations & aux imaginations. Ces deux doctrines s'accordent fort bien ensemble. Il disoit que toutes choses sont dans un flux perpétuel, & que c'est pourquoi Homere les fait naître de l'Ocean. Protagoras inféra de ce principe, que l'Homme est la mesure de toutes choses, & que chacune est justement ce qu'elle paroît, & qu'on ne peut porter aucun jugement des autres. C'est un parfait Pyrrhonisme: vous y trouvez d'un côté que les sens sont l'unique regle de nos opinions; & de l'autre, qu'il n'y a rien de certain, & que la nature des choses n'a rien de stable, rien qui ne subisse une infinité de variations.

(*a*) *Il se donne assez constamment, le surnom de Sueſſanus.*] Sur cela on doit observer cette particularité, qu'ayant

Digitized by Google

N.

NIPHUS (AUGUSTIN) l'un des plus célébres Philoſophes du XVI. Siecle, étoit né à Jopoli dans la Calabre, & non pas à Seſſa dans la Terre de Labour, quoiqu'il ſe donne aſſez conſtamment l'épithete de *Sueſſanus* (*a*). Se voyant maltraité chez ſon pere qui s'étoit remarié, il prit la fuite, & s'en alla à Naples, où il eut le bonheur de plaire à un habitant de Seſſa qui le mit auprès de ſes enfans. Il étudia avec eux, & les ayant ſuivis à Padoue il donna dans la Philoſophie avec une forte application. Etant retourné à Seſſa & à Naples, & ayant appris que ſon pere, après avoir mangé tout ſon bien, étoit ſorti de ce monde, il ne ſongea plus à Jopoli ſa patrie, & prit une femme dans la ville de Seſſa, & enſeigna la Philoſophie dans Naples pendant pluſieurs années. Il s'attacha ſi fortement aux opinions dangereuſes de Nicolet Vernias ſon Profeſſeur en Philoſophie à Padoue, qu'ayant eu la hardieſſe d'écrire ſur ce ſujet, l'an 1491. il ſe commit avec les Moines, & penſa ſe perdre (*b*). Le Profeſſeur Vernias ſoutenoit avec chaleur l'opinion d'Averroes ſur l'unité de l'entendement, (*c*) de ſorte que les Philoſophes vulgaires diſoient partout, qu'il avoit

dit dans l'un de ſes livres qu'il étoit né en Calabre, il effaça cet endroit dans la ſeconde Edition. Ceci montre qu'il préféroit Seſſa ſa patrie d'adoption à Jopoli ſa patrie de naiſſance. Paul Jove ne ſavoit que confuſément ce qui concerne le pays natal d'Auguſtin Niphus; il le fait natif de Seſſa, & originaire de Prophea (vulgairement Tropea) dans la Calabre. Jerome Marafiori, qui publia en Italien les Antiquités de Calabre l'an 1601. prétend que Niphus fit la principale partie de ſes études à Tropea. Ses petits fils & pluſieurs de ſes alliés, ajoute t-il, demeurent encore dans un lieu de Campagne qui n'eſt pas fort éloigné de cette ville.

(*b*) *Il ſe commit avec les Moines & penſa ſe perdre.*] Ce fut par un Livre ſur l'Entendement & ſur les Démons. Il y ſoutenoit qu'il n'y a qu'un Entendement, & qu'il n'y a point d'autres ſubſtances ſéparées de la matiere que les Intelligences qui meuvent les cieux. Il ſe fit par-là des affaires dangereuſes, & il lui en eût peut-être coûté la vie, ſi Pierre Baroci Evêque de Padoue n'eût détourné la tempête. De là vient que Tibere Ruſſilien introduit la Philoſophie qui repréſente à Leon X. qu'elle a préſervé du feu Auguſtin Niphus & Pomponace. Il fallut que Niphus effaçât certaines choſes dans ſon Ouvrage lorſqu'il le fit imprimer l'an 1492.

(*c*) *Le Profeſſeur Vernias ſoutenoit avec chaleur l'opinion d'Averroes ſur l'unité de l'Entendement.*] Naudé me l'apprend. L'Evêque de Padoue que j'ai nommé engagea ce Vernias par ſes douces Remontrances à faire un livre Orthodoxe. Ce Livre traite de l'Immortalité de l'ame, & fut imprimé l'an 1499. L'Auteur y ſoutint, non pas l'unité de l'ame de tous les hommes, comme il avoit fait opiniatrément pendant trente années, mais la multiplication des ames ſelon la multitude des corps.

Digitized by Google

avoit perſuadé cette erreur à presque toute l'Italie. Niphus, ayant conjuré la tempête pas les ſoins de l'Evêque de Padoue, & par quelques corrections de ſon Ouvrage *de Intellectu & Dæmonibus*, imprimé l'an 1492. fit paroître coup ſur coup divers autres Livres, qui lui donnerent une ſi grande réputation que les plus fameuſes Univerſités lui offrirent une Chaire de Philoſophie avec de bons appointemens *(d)*. Le Pape Leon X. le conſidéra beaucoup, & lui permit d'inſérer dans ſon Ecuſſon les armes de la Maiſon de Médicis, & le créa Comte Palatin. On a les lettres patentes de ces conceſſions: mais on n'y voit pas qu'il lui permette de porter le nom de Médicis: il eſt cependant certain qu'il lui accorda cette grace, & que Niphus s'en ſervit publiquement. Il reçut ordre du même Pape d'écrire pour l'affirmative ſur la queſtion, Si par les principes d'Ariſtote l'ame de l'homme eſt immortelle. Il eut beaucoup d'accés chez de grands Seigneurs & de grandes Dames, à

(*d*) *Les plus fameuſes Univerſités lui offrirent une Chaire de Philoſophie avec de bons appointemens.*] Selon Paul Jove il enſeigna dans presque toutes les Academies d'Italie avec de gros gages au même temps que l'Achillini & Pomponace fleuriſſoient. Ces deux Profeſſeurs ont enſeigné la Philoſophie dans Padoue, & ſi l'on en croit Gauric, ils eurent Auguſtin Niphus pour leur Collègue. Cependant on ne le voit pas dans le Catalogue des Profeſſeurs de Padoue publié par Riccobon: mais Niphus inſinue lui même qu'il a enſeigné dans cette vniverſité. Il eſt certain à tout le moins, qu'on lui offrit & à Padoue & à Boulogne les gages de mille écus d'or par an, qui étoit la ſomme dont il fut gratifié dans l'Academie de Piſe. Il nous l'apprend lui même. Notez qu'il étoit Profeſſeur à Piſe environ l'an 1520. La preface de ſes *Dilucidationes Metaphyſicæ*, Ouvrage qu'il commença de compoſer à Salerne environ l'an 1507. nous fait voir que pendant qu'à cauſe des malheurs publics, il étoit réduit à philoſopher dans ſa patrie, il fut attiré à Salerne par Robert de Sanſeverin, qui vouloit y faire fleurir les Sciences. Il accepta la Profeſſion en Philoſophie, & pendant qu'il l'exerçoit, il reçut ordre de ce Prince d'éclaircir toutes les Oeuvres d'Ariſtote. Je remarque cela, afin qu'on ſache en quel temps il fut Profeſſeur à Salerne. On dit qu'il fut appellé à Rome par Leon X. pour enſeigner la Philoſophie dans le Collège de la Sapience. On peut douter qu'il l'ait enſeignée dans l'Academie de Boulogne, il ne paroit pas dans la liſte qu'Alidoſius a donnée des Profeſſeurs de cette Univerſité.

(*e*) *Il avoit . . . . . mauvaiſe mine: mais néanmoins il parloit de bonne grace, & ſur tout quand il ſe mettoit à plaiſanter.*] C'eſt ce que Paul Jove nous apprend.

(*f*) *Il raporte un rare exemple de l'amitié que ſa femme avoit pour lui.*] Pendant la Compoſition d'un Ouvrage intitulé *Theſſerologium Aſtronomicum*, il ſe tint ſi enfermé parmi les Livres, qu'il ne voyoit plus perſonne. Sa femme s'imagina qu'il étoit atteint de mélancholie, & ſe ſervit vainement de diverſes voies pour l'en guérir. Enfin elle s'imagina qu'un Objet nouveau produiroit un heureux effet; c'eſt pourquoi elle fit entrer dans le Cabinet de ſon mari une

Digitized by Google

quoi contribua extrêmement le talent qu'il eut de faire rire par des contes & des bons mots. Il avoit l'air fort groſſier, & mauvaiſe mine: mais néanmoins il parloit de bonne grace, & ſur tout quand il ſe mettoit à plaiſanter (*e*). On étoit ſurpris de la différence que l'on voyoit de lui à lui-même ſelon qu'il ne diſoit mot, ou qu'il diſcouroit. Il étoit d'un tempérament amoureux, & cette paſſion lui donnoit des ridicules dans ſa vieilleſſe. Sa femme ſe nommoit Angeletta, il en fait mention quelquefois dans ſes Ouvrages, & il rapporte un rare exemple de l'amitié qu'elle avoit pour lui (*f*). Il en eut des enfans: il mourut d'un mal de gorge qu'il contracta pour avoir ſenti du froid en marchant de nuit (*g*). Paul Jove aſſure que ce fut la même nuit qu'on aſſaſſina Alexandre de Médicis Duc de Florence, c'eſt-à-dire le 6 de Janv. 1537. mais Naudé prouve que Niphus vivoit encore l'an 1545 (*h*). Il tâche de l'excuſer de ſes erreurs & de ſes obſcénités (*i*); & il le

belle fille dont elle étoit jalouſe, & qu'à cauſe de cela elle haïſſoit de tout ſon cœur, la priant de ne rien refuſer à ſon mari. Niphus fit la ſourde oreille: ce qui fit recourir la femme à des vœux & des larmes. Cela dura jusques à ce qu'il eût achevé ſon livre; après quoi il reprit ſa gaieté ordinaire, & vit du monde comme auparavant; & la bonne femme reprit auſſi ſa bonne humeur.

(*g*) *Il mourut d'un mal de gorge qu'il contracta pour avoir ſenti du froid en marchant la nuit.*] Paul Jove eſt ici mon Original. Puiſque ſelon lui la ville de Seſſa étoit la Patrie de Niphus, commenta-t-on pû dire qu'étant revenu trop tard de Seſſa, il contracta une maladie qui le fit mourir dans ſa patrie? Cette queſtion fait voir ſeulement que l'auteur n'a pas aſſez bien narré les choſes: mais on peut ſans peine diſſiper la brouillerie. Il entendoit ſans doute que Niphus, ayant demeuré trop tard dans Seſſa, retourna pendant la nuit à ſa Maiſon de Campagne, qui n'en étoit pas éloignée. Cette Maiſon eſt ſans doute ce qu'il appelloit *Niphanum*, d'où il a daté quelques Livres. Il n'eſt pas ſi aiſé de prouver que le lieu où il eſt mort a été marqué éxactement par Paul Jove; car Leandre Albèrti aſſure que Niphus mourut à Salerne où il avoit enſeigné long-temps la Philoſophie. Il y demeuroit l'an 1534. comme il paroît par la date de ſon Traité *de Re aulica*. Il dédia ſon livre *de Rege* & Tyranno imprimé à Naples la même année, au Prince de Salerne, Ferdinand de Sanſeverin.

(*h*) *Naudé prouve que Niphus vivoit encore l'an* 1545.] Car il dit que Niphus dedia à Paul III. ſon livre *de Animalibus* l'an 1545. Il conclut de là que l'auteur avoit alors 70 ans, & ſe fonde ſur une ſuppoſition très-vraiſſemblable, qui eſt de lui donner l'âge de 20 ans lors de la Diſpute dont j'ai parlé ci deſſus, & qui ſe rapporte à l'an 1491. Il eut pû trouver une preuve plus directe dans l'Epitre Dedicatoire d'un livre que ce Philoſophe compoſa l'an 1534. dans la quelle il ſe donne 90 ans. Je m'étonne que Naudé ne cenſure pas Paul Jove ſur le temps de la mort de Niphus.

(*i*) *Naudé tâche de l'excuſer de ſes erreurs & de ſes obſcénités.*] Il en rejette la faute ſur la licence de ces temps-là; & il montre par des exemples qu'avant les Décrets du

Digitized by Google

le loüe d'avoir été le premier qui réfuta les menaces d'un déluge que les Aſtrologues avoient faites pour l'an 1524, & qui répandirent beaucoup de frayeur par toute l'Europe. Il nomme trois Antagoniſtes de Niphus, qui en uſerent honnêtement & obligeamment (*k*). Si Gui Patin n'eſt pas mieux inſtruit lorsqu'il parle de la viſite faite à Niphus par l'Empereur Charles Quint, que lorsqu'il ajoute que Niphus mourut d'une maladie contractée pour avoir trop danſé à ſes ſecondes noces, il n'en conte que des fauſſetés. On marquera quelques mépriſes du Dictionnaire de Moréri (*l*).

O. ORI-

Conclite de Trente touchant l'examen & la Cenſure des Livres; on ſe donnoit une extrême liberté de ſoutenir des Propoſitions erronées, & de publier des Contes & des Satires, ſans aucun égard aux oreilles chaſtes. Il reconnoit qu'Auguſtin Niphus abuſa de cette coutume dans des écrits compoſés pour le beau monde, & même dans des Traités Philoſophiques, mais non pas d'une maniere auſſi débordée que pluſieurs autres Auteurs.

(*k*) *Il nomme trois Antagoniſtes de Niphus qui en uſerent honnêtement & obligeamment.*] Le premier eſt un Moine de l'ordre de St. François, qui publia contre Niphus quelques Théorèmes de Philoſophie. Il ſe nommoit *Franciſcus Lychettus*. Le ſecond ſe nommoit Luc Praſſicius: il étoit d'une famille Patricienne d'Averſe, & il fit imprimer dans ſa patrie en 1520. Le troiſieme eſt Pomponace, qui ne répondit point à Niphus par des plaiſanteries, comme aux autres Cenſeurs de ſon Traité *de Animæ Immortalitate, ex Ariſtotelis mente*, mais en recueillant toutes les forces de ſon eſprit. C'eſt une marque de ſon eſtime pour Auguſtin Niphus.

(*l*) *On marquera quelques mépriſes du Dictionnaire de Moréri.*] I. Il ſeroit fort mal-aiſé de prouver que Leon X. *vouloit avoir continuellement* Niphus *auprès de lui*. II. Phauſina n'étoit point une Courtiſane, mais une Demoiſelle d'honneur de la Princeſſe de Salerne. Le bon homme Niphus n'en jouïſſoit point: je ne parle pas ainſi à cauſe qu'il dit, qu'il ne l'aime que parce qu'elle eſt pudique, & qu'il venoit d'aſſurer que lorsqu'il aimoit une honnête fille il ne ſe ſentoit point des déſirs impurs, ma raiſon eſt que le Prince & la Princeſſe de Salerne ne ſouffroient cette galanterie que pour ſe divertir des extravagances de ce vieillard; la jeune Demoiſelle s'en divertiſſoit auſſi, & voilà tout. III. Il ne lui dédia point un Livre *ſous le nom de l'Aurore*, mais ſous celui de *Phauſina*, nom qu'il avoit forgé pour ſignifier qu'elle étoit l'aurore. Cette Demoiſelle s'appelloit *Phœbe Rhea*. IV. Cet Ouvrage a pour titre *de Re Aulica*, & non pas *de Viro Aulico*: il eſt vrai qu'il contient deux Livres, le premier *de Viro Aulico*, le ſecond *de Muliere Aulica*. V. Moréri avoit fort bien dit qu'il appella Quintia une autre de ſes Maitreſſes, parce qu'elle étoit la cinquieme: mais dans les Editions de Hollande & celle de Paris 1699. on a mal mis *Quinta*. VI. On a ſuivi l'erreur de Paul Jove touchant le temps de la mort de Niphus, VII. Et puisqu'on le vouloit ſuivre, il valoit mieux dire comme lui, *la même nuit qu'Alexandre de Medicis fut aſſaſſiné*, que de dire *environ la même année*.

(*a*) *Une Remarque de Mr. Daillé ſur* ... Saint Origene *eut des ſuites*

Digitized by Google

O.

ORIGENE, l'un des plus féconds Ecrivains, & l'un des plus rares génies qui ayent fleuri dans l'Egliſe primitive, a vécu au troiſiéme Siecle. On parle ſi amplement de lui dans le Dictionaire de Moréri, & l'on y indique tant d'Auteurs aiſés à trouver, qui décrivent toute ſon Hiſtoire, que je ne dois faire ici qu'un petit Article. Je me borne à ces quatre choſes. J'indique 1°. deux Auteurs François qui nous inſtruiſent pleinement des actions & des opinions d'Origene. Je dis en 2d. lieu, qu'une Remarque de Monſieur Daillé, ſur ce que Monſieur Cottibi avoit cité *Saint Origene*, eut des ſuites qui méritent d'être ſues (*a*). 3°. Qu'un Miniſtre de Hollande a fait depuis peu

qui méritent d'être ſues.] Mr. Cottibi Miniſtre de Poitiers, ayant changé de Religion l'an 1660, écrivit une Lettre à ſon Conſiſtoire, où il donnoit quelques raiſons de ſon changement. On pria Mr. Daillé de lui répondre, & il le fit avec une grande exactitude. Sa Réponſe fut imprimée avec la Lettre de l'Ex-Miniſtre l'an 1660 ſous ce Titre, *Lettre eſcrite à M. le Coq Sieur de la Talonniere ſur le changement de Religion de Monſieur Cottibi.* Il remarqua entre autres choſes que le nouveau converti, qui ſe mêloit de parler de Peres, & de prôner l'ancienne Egliſe, avoit peu de connoiſſance de ce pays-là. On l'en convainquit par diverſes preuves, dont la ſeconde eſt tirée de l'éloge de *ſaint* qu'il avoit donné à Origene. *Ce langage le trahit, & montre qu'il eſt étranger, & dans la République des Antiquitaires, qui ne parlent pas ainſi d'un homme damné par un Concile œcumenique; & ſur tout dans les archives des Papes, où tant s'en faut que le pauvre Origene ait pû obtenir le titre de Saint, que dés l'an 494, il y fut nommé ſchiſmatique, & tous ſes Livres, excepté quelques uns en petit nombre, condamnés par Gelaſe. Il n'y a pas encore tout à fait deux cents ans, que Jean Pic, Comte de la Mirandole, ayant publié à Rome entre ſes neuf cens propoſitions, qu'*il eſt plus raiſonnable de croire le ſalut d'Origene, que ſa damnation, *les Maiſtres en Theologie l'en reprirent, diſant, que* cette concluſion eſt téméraire & blâmable, qu'elle ſent l'hérèſie, & eſt contraire à la determination de l'Egliſe univerſelle; *comme il le rapporte lui même dans ſon Apologie. Que n'euſſent-ils point fait, s'il euſt mis Origene entre les Saints, comme a fait Mr. Cottibi? eux qui ne peurent ſouffrir qu'il doutaſt de ſa perdition, ni qu'il jugeaſt qu'il y avoit plus d'apparence de le croire ſauvé, que damné?* Voilà ce qu'on appelle une Critique victorieuſe: & quand nous ne ſaurions point d'ailleurs que le Miniſtre de Poitiers n'avoit point d'autre connoiſſance de la doctrine des Peres, que celle qu'il avoit acquiſe par la lecture de quelques Controverſiſtes, cette Remarque de Mr. Daillé nous en convaincroit. Continuons l'Hiſtoire de cette Cenſure; nous y apprendrons qu'un Auteur ſurpris en faute, & manifeſtement convaincu de s'être trompé, n'a point de meilleur parti à prendre que d'avouer de bonne grace la dette, ou au moins de ne dire mot; car preſque toûjours les efforts qu'il fait pour ſe diſculper, ſont de pures extravagances. Mr. Cottibi répondit, que peut-être le titre de *ſaint* ne ſe trouvoit pas dans l'original de ſa Lettre, *ou qu'il le laiſſa paſſer dans la foulepar un trait de plume,* plaçant Origene *au milieu de beaucoup d'autres* anciens Peres *à qui cette Epithete de Saint eſt veritablement deuë.* Ce ſont deux échapatoires qu'on réfuta invinciblement. On ſoûtint que *Saint Origene* ſe trouvoit dans l'original écrit de la propre main de l'Auteur, & l'on prouva qu'il n'avoit pu y être mis par mégarde. *Qui croira,* dit Mr. Daillé, *qu'il n'ait copié au net, & leu & relen plus d'une*

Digitized by Google

fois une Lettre qu'il écrivoit à un Confiſſoire, dont il abandonnoit & la Religion & le miniſtere? Une Lettre où il entreprenoit de leur perſuader de ſuivre un exemple qu'il n'ignoroit pas les devoir ſaiſir de douleur & d'indignation? Une Lettre dont par conſequent il ne pouvoit douter, qu'elle ne fuſt exactement examinée par des perſonnes irritées, & en colere contre lui? Aſſeurément, ou il n'a pas le ſens commun, ou il a bien touché & limé cette Lettre, & en a veu un plusieurs fois la copie avant que de l'envoyer, pour n'y rien laiſſer qui peuſt donner ſujet ou de mocquerie à ceux qui ne l'aimoient pas, ou de dégout à ceux qui l'affectionnoient. Et néantmoins, après tout cela ce Saint Origene *eſt demeuré dans ſa Lettre, telle qu'il l'a envoyée & que nous l'avons veue. Certainement l'Auteur ne ſavoit donc pas, que ce n'eſt pas-là la qualité légitime d'Origene. S'il l'euſt ſçeu, il l'euſt oſtée de ſa Lettre. Et s'il n'a pas ſçeu un ſecret qui eſt commun parmy ceux qui frequentent le pays de l'antiquité, je ne vois pas comment je me puis fier aux promeſſes qu'il me faiſoit, &c.* La ſuite de l'Apologie de Cottibi eſt plus mauvaiſe ; car il ſe jette ſur le lieu commun de la haine des Miniſtres pour les Saints, & dit cent choſes hors de propos, comme l'on va voir. „Mais comme il ſem„ble que les Miniſtres ſoient gagés „pour faire la guerre aux Saints, „vous avez cru, qu'il étoit de votre „devoir d'attaquer celui-ci, quoiqu'il „n'en eût que l'extérieur & l'appa„rence, car c'eſt aſſez de paroître „ſous cet habit & d'en prendre le nom, „pour n'être plus à couvert de vos „coups ; ſi vous conteſtez cette glo„rieuſe qualité à ceux qui l'ont hau„tement méritée, & dont l'Egliſe „chante tous les jours les loüanges, „ce n'eſt pas merveille, que vous ne „l'ayez pû ſouffrir dans un homme à „qui elle ne l'a jamais déférée. Auſſi „n'ay-je garde d'être ſurpris de votre „procedé, & je trouve qu'en effet „vous avez grand intereſt de vous op„poſer à ce que le nombre des Saints „n'augmente : vous prevoyez avec rai„ſon, que plus il y en aura dans le „Ciel, & plus votre parti aura d'en„nemis, & l'Egliſe d'interceſſeurs. „Je voudrois ſeulement que des gens „qui font dire à Saint Paul que *les „enfans des Fideles ſont Saints dès le „ventre de leurs meres*, ne refuſaſſent „pas cet éloge à celui qui étoit Fils „d'un Pere & d'une Mere, non-ſeu„lement Fideles, mais Martyrs, & „qui après avoir lui-même dans ſa „plus tendre jeuneſſe, ſouffert perſé„cution pour le nom de Jeſus-Chriſt, „témoigna deſirer avec tant de piété „& d'ardeur, de couronner ſes pre„miers travaux de la gloire du Mar„tyre. Ce bel eſprit, de l'authorité „duquel vous vous ſervez avec eſtime, „en avoit tant lui-même pour la ſa„geſſe de Socrate, que toutes les fois „qu'il penſoit à ce grand Homme, „peu s'en falloit, que dans ſon raviſ„ſement il ne s'écriaſt, *Saint Socrate, „priez pour nous.* Ce ne ſeroit donc „pas un crime irrémiſſible, quand „mon ame auroit été touchée de quel„que vénération pour les vertus d'un „Chrétien, que l'Evangile rend preti„euſes, puiſque les yeux de votre ami „ſe ſont laiſſés éblouïr par les actions „d'un Païen, qui n'étoient après „tout que *des pechés éclatans.* Si „quelques uns ont trouvé des taches „dans le Soleil, je ne m'étonne pas „que ce Docteur ait eû les ſiennes, & „je ne ſerai point ſon Apologie après „que les Conciles ont fait ſon procès. „Je dirai neantmoins avec ce noble „Eſcrivain qui s'offrit de le deffendre „publiquement dans Rome à l'âge de „24 ans, qu'Origene en avoit plus de „60, premier que de ſe déterminer „dans ſes Ecrits, & qu'il a pû avoir „des erreurs ſans être Hérétique, ne „les ayant jamais retenues avec opi„niâtreté, ni deffendues par la rébel„lion, puiſqu'elles n'ont été condam„nées qu'après ſa mort, & que mê„me, il en avoit fait pénitence du„rant ſa vie. C'eſt donc en vain, que „vous tâchez d'animer contre moi tout „ce qu'il y a de *Maîtres en Theologie;* „ce jeune Comte me r'aſſeure, qui „m'apprend, qu'il avoit le Pape de „ſon côté, avec un grand nombre „de ceux qui compoſoient le Senat „Apoſtolique, pendant que quelques „Eſprits envieux murmuroient de ſes „propoſitions. En tout cas, ſi par „votre credit & par vos ſollicitations, „j'avois à tomber dans la diſgrace du „Sacré Conclave, j'aimerois encore „mieux, que ce fût pour avoir mis „innocemment un Docteur extraordi„naire dans le Catalogue des Saints, „ſans approbation & ſans aveu, que

Digitized by Google

„pour m'être opoſé comme vous à la „gloire de ceux qu'il a canoniſés, tâ„chant, par le plus ſacrilége de tous „les attentats, d'en effacer les noms, „& du Calendrier de l'Egliſe, & de la „mémoire des hommes." Cela ne méritoit point d'autre reponſe que celle-ci, Apprenez-lui *quelle difference il y a dans le ſtile de la Cour & de l'Egliſe Romaine, entre un* Conſiſtoire *& un* Conclave. *C'eſt une faute pardonnable à un novice. Le mal eſt, que dans tous ces égaremens où il s'emporte hors de la route de notre diſpute, il n'a peu rien trouver qui nous faſſe voir que ce ſoit le ſtile des hommes ſavans dans l'antiquité, de dire Saint Origene.*

Le Pere Adam ſe voulut mêler de l'Apologie de Cottibi ſur cet Article, & s'en acquitta ſi mal, qu'on ne vit jamais peut-être des tours de Sophiſte plus impertinens. Le paſſage que je m'en vais citer eſt un peu long: mais comme il contient des faits qui appartiennent à l'Hiſtoire d'Origene, & que d'ailleurs il pourra ſervir de remede aux Ecrivains qui ſe jettent à travers champs, je n'en ai voulu rien retrancher. Voici donc comment Mr. Daillé parle au Jéſuite Jean Adam: „Sentant que ce lieu eſt „fâcheux, vous vous gardez bien d'y „faire ferme; & comme vous êtes „hardi & deliberé tout ce que le peut „être un homme de votre robbe, a„bandonnant ce poſte incommode vous „vous jettez ſur moi à belles injures „à votre ordinaire, m'accuſant d'igno„rance & *d'une andace magiſtrale, qui „n'eſt qu'une tumeur, & non pas une „ſcience & un embompoint.* Puis m'ayant „prié de peſer ce que vous m'allez „dire, vous me faites une leçon „de la difference qu'il y a entre les „perſonnes errantes, & les erreurs, „où vous mêlez Saint Auguſtin & „S. Jeroſme, Janſenius & S. Cyran, „& leurs opinions. De là vous tom„bez ſur Origene, & ſur les erreurs „dont il a été ſoupçonné, & notam„ment de l'Arrianiſme, dont vous di„tes que Saint Athanaſe l'a mis à cou„vert. Puis vous louez l'incompara„ble innocence de ſa jeuneſſe, ſa „chaſteté, ſon zele; vous dites, que „ſi j'ai lu l'Hiſtoire, je ſai bien que „voyant conduire les Martyrs au ſup„plice, il ſortoit de ſa maiſon, & ſe „jettant à genoux devant *les bourreaux, „les conjuroit de lui couper la teſte avec„ques les autres Chrétiens.* Vous dites „encore que je ſay bien qu'il a rem„pli le monde de ſes Ouvrages; que „ſon pere & ſa mere ont été Martyrs; „& *que ſouvent ſa mere tirant le rideau „de ſon lit lorſqu'il dormoit, baiſoit la „poitrine de ſon fils avec ces paroles, „Je baiſe le Temple du Saint Eſprit.* „Vous nommez Saint Gregoire de „Neocœſarée, Chryſoſtome, & Baſile, „qui l'ont fort eſtimé: (je laiſſe paſ„ſer Chryſoſtome, bien que plus jeu„ne, devant S. Baſile, pour vous „montrer que je ne ſuis pas ſi chagrin „que vous voulez le faire croire.) „Vous me demandez quelle raiſon j'ai „pour prouver, que ce grand homme „ſoit mort ſans faire pénitence, & „m'alléguez un vieux conte pour ré„futer cette opinion. Voilà l'abregé „de votre diſpute ſur l'affaire d'Ori„gene. Sur quoi je vous dirai pre„mierement, que vous me faites tort „de m'imputer de ſavoir qu'il ait „prié les bourreaux de lui couper la „teſte. C'eſt ce que je ne ſavois pas, „n'en ayant rien vu dans Euſebe, qui „traite ſon Hiſtoire fort au long dans „le ſixieſme Livre. Vous m'accuſez „auſſi avec la même injuſtice de ſa„voir que *ſa mere* lui baiſoit la poitrine „pendant qu'il étoit endormi. J'ai „bien appris d'Euſebe que Leonidas „ſon pere l'avoit quelquefois ainſi ca„reſſé en ſon enfance, lui baiſant „l'eſtomac avec reſpect, comme un „ſanctuaire au dedans duquel étoit „conſacré le Saint Eſprit, & qu'il ſe „diſoit heureux d'avoir un ſi admira„ble enfant. Sans doute vous aurez „trouvé ces Hiſtoires en la forme que „vous les débitez, dans le même Au„teur qui vous a appris qu'Athanaſe „avoit été autrefois grandement loué „& eſtimé par les Arriens. Mais la „plus cruelle de toutes les injures que „vous me faites, eſt que pour avoir „occaſion de débiter ces lieux com„muns & ces Hiſtoires, vous m'ac„cuſez d'avoir creu, & aſſeuré com„me une choſe certaine, qu'Origene „eſt damné. *Vous faites paſſer* (me „dites vous) *les défauts de ſa doctrine „juſqu'à ſa perſonne, parlant même de „ſa damnation, comme ſi vous aviez été „par avance dans les enfers, & que vous „y euſſiez trouvé Origene;* & deux pa-

Digitized by Google

peu une Obſervation très-ſolide ſur l'un des dogmes d'Origene

„ges plus bas, *je ne ſaurois ſouffrir*, „dites-vous, *que vous premiez le parti „de ceux qui ſoûtiennent qu'Origene eſt „damné*; & à la fin du chapitre, *vous „avez pris*, dites-vous, *l'opinion de „ceux qui tiennent qu'Origene eſt damné* .... Mais mettant à part ces „excès de votre paſſion, qui vous a „dit que je tiens qu'*Origene eſt damné?* „Où eſt-ce que j'ai declaré que ce „ſoit là mon ſentiment? A Dieu ne „plaiſe qu'une ſi injuſte préſomption „me ſoit jamais entrée dans l'eſprit. „Je laiſſe au Seigneur ſes ſecrets, & „ne ſuis pas ſi hardi que de m'éman„ciper à définir ce que nul homme ne „peut ſavoir avec une certitude de „foy. Mais au reſte, s'il nous eſt per„mis de juger de ces choſes par les „apparences, je crois d'Origene ce „que j'en ſouhaite, que Dieu, dont „les miſericordes ſont infinies, lui a „pardonné ſes erreurs, & n'a pas „laiſſé périr, avecque les infideles, „un vaiſſeau qu'il avoit orné de tant „de dons admirables, & dont tout ce „que nous avons de véritables ouvra„ges ne reſpire qu'une foi & une „pieté ſinguliere, & où les erreurs „mêmes, dont ils ſont quelquefois ta„chés (car on ne le peut nier) ſont „toujours accompagnées d'une mo„deſtie & d'une humilité raviſſante; „pour ne point parler de ſes vertus „& de la pureté de ſa vie. C'eſt là „mon ſentiment, & je n'en ai jamais „eu d'autre; & ceux qui m'ont connu „particulierement, ſavent à quel point „j'ai toûjours admiré ce grand & im„comparable eſprit; & ce que j'en ai „écrit en quelques endroits de mes „petits Ouvrages en peut faire foi. „Si j'ai rapporté ce qu'écrit le Comte „de la Mirandole, que les Theologiens „de Rome ne peurent ſouffrir qu'il „doutaſt de la damnation d'Origene, „je ne l'ai fait, comme il paroît, que „pour montrer combien les Maiſtres „Docteurs, dont Mr. Cottibi a em„braſſé la communion, ſont éloignés „du ſtile qui donne le nom de *Saint* „à ce perſonnage. Ce n'eſt pas que „j'approuve aucunement leur pré„ſomption inhumaine. Si j'ai noté „la qualité de *Saint* que Mr. Cottibi „lui a donnée, je l'ai notée comme „une marque de ſon ignorance dans „les choſes de l'Antiquité, & dans „la façon dont ceux qui les ſavent ont „accoutumé d'en parler. Je ne l'ai „point accuſé d'avoir peché en cela „contre la loi, ni contre la bonté des „mœurs. L'ignorance de l'Antiquité „n'eſt incompatible ni avec l'une, ni „avec l'autre; je lui permets de bon „cœur d'avoir d'Origene des ſenti„mens auſſi avantageux qu'il lui plai„ra. Mais les Loix de votre Egliſe, „& celles de ſon ſtile, & l'uſage com„mun & public de tous les ſavans; „c'eſt-à-dire la Loy ſouveraine de leur „langage, ne lui permettant pas de „dire *Saint Origene*, quelque opinion „qu'il ait de ſa perſonne, il ne fau„roit parler ainſi ſans temoigner „l'ignorance que je lui ai reprochée."

On trouve mille exemples de cette nature dans les Ecrits polémiques; & comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, on ne feroit pas mal de les raſſembler. Cela ne ſeroit pas inutile pour refréner la licence que tant d'Auteurs ſe donnent, de s'écarter à droite & à gauche de l'état de la queſtion. Je ne ſai ſi les autres exemples égaleroient celui-ci en pieces hors d'œuvre.

(*b*) *Un Miniſtre .... a fait depuis peu une Obſervation très-ſolide ſur l'un des dogmes d'Origene.*] Avant que de rapporter les paroles du Miniſtre, je copierai celles de ſon Adverſaire, qui ont donné lieu à ſa réflexion. *C'eſt une faute conſidérable de comparer l'opinion d'Origene, touchant la non-éternité des peines, avec le dogme des Sociniens ſur cet Article. Origene ne nioit pas l'immortalité de l'ame, & n'a jamais enſeigné que les méchans périſſent corps & ame par la mort. L'erreur d'Origene eſt dangereuſe, mais au moins elle n'a rien d'impie: mais l'opinion Socinienne eſt l'impieté Epicurienne.* Voici la cenſure de ce paſſage: „Il „y a plus de danger pour la Morale, „à dire, *les reprouvés ſeront ſauvés un „jour*, qu'à dire, *ils ſeront anéantis*. „Origene a mis les Démons & les „damnés, à peu près au même rang,

ne (*b*). Si l'Auteur du *Janua cœlorum reſerata* l'avoit employée

„où les Papiſtes mettent les fidéles „& les régénerés, qui meurent chargés d'un grand nombre de péchés „veniels, & qui n'ont pas de quoi „faire dire des Meſſes pour abbréger „ou pour adoucir leurs peines dans le „Purgatoire, dont le feu ne différe „de celui de l'enfer qu'en durée. „Ainſi les Libertins qui perſévérent „dans leur libertinage & dans leurs „crimes juſqu'à la mort, peuvent à „peu près avoir, ſelon la Théologie „d'Origene, les mêmes craintes & „les mêmes eſpérances, que les „meilleurs Catholiques ont, ſelon la „doctrine de leurs Prêtres & de leurs „Moines. Le temps n'eſt rien en „comparaiſon de l'éternité. Un enfer temporel ne peut pas être mis „en parallele avec un Paradis éternel. Il eſt vrai que les maux préſens effacent dans l'eſprit des mondains l'idée des biens à venir; & „que le ſentiment de ceux-là eſt ordinairement plus vif & plus fort, que „le deſir & l'eſpérance de ceux-ci. „Mais cela vient de la folie & de la „corruption des hommes, & non pas „de la nature des objets. De plus, „il faut ſavoir que les maux à venir „ſont à peu près conſidérés comme „les biens à venir, c'eſt-à-dire, que „les étourdis & les brutaux ne ſont „guére touchés ni des uns ni des autres; mais les ſages & les gens à „réflexion, enviſagent de près les „peines & les joyes de l'autrevie, & „s'en font une juſte idée. D'où il „ſuit, que les gens de la premiere „eſpece ne feront pas plus effrayés „de l'Enfer ou du Purgatoire dont „Origene les menace, qu'encouragés „& conſolés par la fin de leurs ſupplices, & par la jouïſſance d'une béatitude éternelle dans le Paradis, que „ce Docteur leur fait eſpérer: & „qu'au contraire, ceux qui ont des „penſées plus ſérieuſes & plus profondes, jugeront des biens & des „maux futurs par leur durée, & ſe „réſoudront ſans peine à traverſer „quelques ſiécles de mauvais temps, „s'ils ſont aſſûrés de trouver au delà „une éternité de bonheur & de joyes „infinies. Pour la doctrine des Sociniens, elle ne donne point d'autre „conſolation aux pécheurs endurcis, „que leur anéantiſſement. Or de la „maniere dont les hommes ſont faits, „ils aiment mieux être malheureux „& heureux ſucceſſivement, que de „n'être point du tout. Et ſelon la „droite raiſon, il y a infiniment plus „d'avantage à être éternellement „comblé de bonheur, après avoir „ſouffert quelque tems, qu'à rentrer „dans le néant, & à ſe voir ainſi privé pour jamais d'une béatitude in„finie, dont on pouvoit s'aſſûrer la „poſſeſſion, & que l'on ne perd que „par ſa négligence .... L'erreur „d'Origene pourra inſpirer le mépris „de la repentance à quelques-uns, & „celle des Sociniens pourra en retenir d'autres dans l'impieté. Cependant l'une & l'autre eſt très-pernicieuſe; & c'eſt avoir un faux poids „& une fauſſe meſure, & une acception de perſonnes trop viſible, „de dire que l'erreur d'Origene, quoique dangereuſe, n'a rien d'impie; „mais que l'opinion Socinienne eſt „l'impieté Epicurienne. Si Origene „avoit anéanti les reprouvés après un „long Purgatoire, ſa Théologie ſeroit „moins indulgente aux pécheurs im„pénitens que celle des Sociniens, „qui les anéantiſſent ſans leur avoir „fait ſouffrir aucune peine conſidéra„ble. Mais le Paradis qu'il leur promet au bout de leur Enfer, & qui „les rendra éternellement ſemblables „aux Apôtres, aux Martyrs, & aux „plus grands Saints, eſt un puiſſant „contrepoids contre la terreur d'un „ſupplice qui ſera place à des joyes „& à des felicités éternelles.

Si l'on veut ſavoir la cauſe de cette acception de perſonnes, on n'aura qu'à lire ces paroles du même Auteur: *La charité que l'on a pour* ceux qui ſont morts depuis pluſieurs ſiécles *ne coûte guéres: parce que leur mérite n'excite pas notre jalouſie & notre envie, & que nous ne les regardons pas comme nos concurrens. Mais pour juger charitablement d'un adverſaire, qui parle & qui écrit contre nous, & dont la réputation offuſque notre gloire, il faut un*

ployée (*c*), il auroit donné de nouvelles forces à l'une de ſes Objections. IV. Qu'il y a beaucoup de Théologiens dans la

peu mortifier l'amour propre ; & c'eſt un ſacrifice que l'on ne fait pas facilement. Comme Monſr. Jurieu n'a pas eu de querelle avec Origene, & qu'il a des ennemis perſonnels dans le parti Socinien, il ne faut pas s'étonner s'il a plus de tolérance pour celui-là, que pour ceux-ci. On s'eſt ſervi pluſieurs fois de cette penſée, pour donner raiſon de la conduite de ceux qui ont ſoûtenu que Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Ariſtote, &c. ont ſurpaſſé de beaucoup Corneille, Racine, Moliere, Des Cartes, &c.

(*c*) *Si l'Auteur du* Janua cœlorum reſerata *l'avoit employée.*] Cet Auteur montre par pluſieurs preuves, que Mr. Jurieu, raiſonnant conſéquemment, doit enſeigner que le Socinianiſme ne damne pas. L'une de ſes raiſons eſt tirée de ce que ce Miniſtre avoue, que les Arriens ont appartenu à l'Egliſe, dans laquelle le ſalut ſe peut obtenir. Cette raiſon ſeroit foible, ſi les doctrines des Sociniens qui n'ont pas été enſeignées dans l'Arrianiſme étoient mortelles. C'eſt pourquoi l'Auteur du livre intitulé *La Porte des Cieux* ſe propoſe cette Objection, & il montre que poſé le cas que les Hérèſies communes aux Sociniens & aux Arriens ne ſoient pas mortelles, l'on ne ſauroit ſoûtenir raiſonnablement, que les doctrines particulieres aux Sociniens méritent la damnation. Parcourant ces Hérèſies particulieres, il commence par la réjection de l'éternité des enfers, & il met en fait que l'on n'oſeroit damner Origene ni Arnobe, préciſément à cauſe de cette erreur. Il obſerve que le dogme d'Origene donne plus de bornes à la Juſtice divine, que le dogme des Sociniens, puiſque ceux-ci mettent à la fin des peines un acte de ſévérité, ſavoir l'annihilation du pécheur, au lieu qu'Origene y met un acte d'une ſouveraine bonté, ſavoir le tranſport des eſprits damnés dans la jouïſſance de la ſouveraine béatitude ; vous voyez bien, dis-je, qu'il obſerve cette différence ; mais il ne la dévelope pas avec autant d'exactitude que Monſr. Saurin l'a dévelopée. Bien davantage, il ſe fait une Objection qu'il eût pu ruïner par la Remarque de Mr. Saurin, & néanmoins il ſe ſert d'une toute autre réponſe. Il ſuppoſe qu'on lui dira que la réjection de la Trinité n'eſt pas auſſi pernicieuſe à la République que la réjection de l'éternité des peines ; & il ſe contente de répondre qu'il ne faut point juger par cette regle, ſi une Hérèſie eſt fondamentale, ou ſi elle ne l'eſt pas ; car autrement il faudroit dire que des erreurs très-groſſieres & très-honteuſes ne ſeroient qu'une vétille, attendu qu'elles ſont très-propres à tenir en bride les citoyens. Voilà toute ſa réponſe. Il a oublié ce qu'il y avoit de meilleur à dire ſur cette Objection ; il n'a point dit que le ſentiment d'Origene eſt plus pernicieux à la République, que celui des Sociniens ; le ſentiment, dis-je, d'Origene, que Mr. Jurieu regarde comme une erreur digne d'excuſe. Si Larebonius avoit fait la réflexion de Mr. Saurin, il auroit tiré à brûle-pourpoint ſur ſon Adverſaire. Rapportons encore un paſſage du Paſteur d'Utrecht. „Mr. „Jurieu veut bien *excuſer les erreurs „d'Origene à cauſe de ſon grand zele : „mais ſi quelqu'un nous venoit aujourd'hui „débiter les rêveries de cet ancien, Mr. „Jurieu ne ne ſe croiroit obligé à aucun „ſupport.* Si ces rêveries ſont des hé„reſies & des impiétés, qui changent „l'enfer en un purgatoire, & qui „anéantiſſent par ce moyen la crainte „des peines éternelles, & la crainte „de Dieu, pourquoi les doit-on ſup„porter dans Origene ? Où eſt le grand „zéle de ce Docteur, s'il a été héréti„que & Docteur d'héréſie ? Si ces er„reurs n'étoient pas fondamentales „dans Origene & dans le troiſiéme „ſiécle, par quelle machine ſont-elles „devenues fondamentales dans le dix„ſeptiéme ſiécle, & dans les Doc„teurs modernes ? Nous verrons bien„tôt qu'il y a de la difference entre „l'opinion d'Origene, & celle des „Sociniens ſur les peines de l'enfer,

Digitized by Google

la Communion de Rome, qui croyent que ce Pere eſt dans les Enfers (*d*).

Depuis

„& que cette différence, dont Monſr. „Jurieu veut tirer de l'avantage pour „Origene, lui eſt tout-à-fait deſavan„tageuſe. „

Si l'Auteur du *Janua cœlorum* ne s'eſt pas ſervi de ſes avantages, Mr. Saurin d'autre part a laiſſé paſſer à ſon homme deux groſſes fautes: l'une eſt d'avoir imputé aux Sociniens qu'ils enſeignent que l'ame meurt avec le corps; l'autre que leur ſentiment ſur la deſtruction de l'ame eſt l'impiété Epicurienne. La 1 de ces deux fautes eſt un menſonge, ou plutôt une calomnie. La 2 eſt une ignorance inexcuſable. La Secte Socinienne n'enſeigne pas que les méchans ne ſouffriront rien après cette vie; elle dit ſeulement que leurs peines ceſſeront enfin par l'anéantiſſement de leur ame. Et quand même il ſe trouveroit quelque Auteur Socinien, qui enſeigneroit que leur ame eſt anéantie dès qu'elle quite le corps, ſon ſentiment ne ſeroit pas celui d'Epicure: car ce Philoſophe croyoit d'un côté que les Dieux n'ont aucune part ni à la mort, ni à la vie des hommes; & de l'autre, que l'ame meurt avec le corps, parce qu'elle ne conſiſte que dans un certain mélange d'atomes. Le Socinien au contraire, dont nous parlons, ſoûtiendroit que les ames des méchans ſont d'une nature à durer toujours après cette vie, & qu'elles ne ceſſent d'être que parce que Dieu les anéantit en punition de leurs fautes. Les Docteurs les plus orthodoxes ſur la nature de l'ame conviennent que Dieu la peut anéantir à toute heure. Notez que rien ne peut nous diſpenſer de cette regle de l'équité naturelle, qu'on ne doit point attribuer à une Secte les ſentimens de quelques particuliers.

(*d*) *Il y a beaucoup de Théologiens dans la Communion de Rome, qui croyent qu'*Origene *eſt dans les Enfers.*] Nous avons déjà vu les plaintes qui furent faites contre Pic de la Mirande, qui ſoûtenoit un ſentiment oppoſé. Le Jéſuite Etienne Binet, publiant un Livre à Paris l'an 1629 touchant le ſalut d'Origene, n'oſa ſe déclarer pour l'affirmative qu'en tremblant. Il prit le parti de donner à cette affaire la forme d'une révifion de Procès. Il fit ouïr des témoins: il fit plaider pour & contre, & intervenir les *concluſions des gens du Roi du Ciel.* Enfin il fit prononcer cet Arrêt: VEU *tout ce qui a été dit de part & d'autre, & les Concluſions des gens du Roy du Ciel, il a été dit, que l'affaire ſera appointée au conſeil ſecret de Dieu, & à lui reſervée la ſentence définitive. Et néantmoins par proviſion, & au profit d'*Origene, *a été dit, que tout bien balancé, les preuves qui le ſauvent ſont plus fortes & mieux concluantes que celles qui le damnent, partant il y a plus d'apparence de le croire ſauvé que damné.* Les témoins qu'il fait ouïr pour Origene ſont Jacques Merlin, & Eraſme. Les Avocats qu'il fait plaider pour le même Pere, ſont Genebrard, & Jean Pic de la Mirande. Après cela *le grand Cardinal Baronius au nom du Cardinal Bellarmin, & de tous ceux qui ſont contre Origene*, harangue les Juges pour demander la condamnation de l'Accuſé, dont il étale les Héréſies & les Crimes. Voici quelques-unes de ſes Héréſies: 1. Que les ames avoient peché avant qu'elles fuſſent dans les corps. 2. Qu'après la réſurrection les corps des Saints ſeroient ronds & lumineux comme le ſoleil 3. Que le ſoleil, la lune, & les étoiles ſont vivantes. 4 *Qu'au jour du jugement les Anges gardiens ſeront chaſtiez, s'ils n'ont bien fait leur devoir à la garde des hommes commis aux ſoings de leur charité.* 5. *Que devant la création de ce monde il y en avoit eu pluſieurs autres. & que quand celui-ci ſeroit réduit en pouſſiere, on en créeroit pluſieurs les uns après les autres.* 6. Que les étoiles ſont des Livres où l'on trouve *la bonne fortune des humains, que les Anges y font l'horoſcope des hommes, & y apprennent leur bonne adventure, & qu'ils ont enſeigné aux hommes une partie de cette Aſtrologie judiciaire, afin de tirer la nativité d'un*

Digitized by Google

Depuis la premiere Edition de ce Dictionaire, il a paru deux Ouvrages qui m'obligent à donner quelques Supplémens à cet Article. L'un intitulé *Parrhaſiana* fut publié à Amſterdam l'an 1699 par un ſavant homme qui s'eſt déguiſé ſous le nom de Théodore Parrhaſe. L'autre a été imprimé à Paris l'an 1700, & s'intitule *Hiſtoire des Mouvemens arrivés dans l'Egliſe au ſujet d'Origene & de ſa Doctrine.* Le Pere Doucin Jéſuite eſt l'Auteur de celui-ci. On trouve dans le Parrhaſiana quelques réflexions ſur la Diſpute des Manichéens & des Orthodoxes. Elles ſont précédées d'une Obſervation auſſi équitable qu'on la pouvoit eſpérer d'un très-honnête homme; elles ſont, dis-je, précédées d'un jugement tout-à-fait conforme à l'équité, à la vérité, & à la raiſon, touchant les vûes dans leſquelles

homme, ſans forcer pourtant le franc arbitre, ny violenter ſa volonté. 7. *Que la terre eſt un gros animal capable de bien & de mal, & en ſuite digne de récompenſe ou de chaſtiment; & de la vient que Dieu la bénit, ou la maudit; ſelon qu'elle ſe comporte bien ou mal, & ſe rend capable de l'un ou de l'autre.* „8. Qu'après le jour du jugement, „les femmes ſeront transformées en „hommes, & les corps humains en „ames tres-pures, & que ce ne ſe„ront plus hommes compoſés d'os & „de chairs glorieuſes; mais que tous „ne ſeront que des eſprits tous purs, „& comme des anges du ciel.„ La „grande raiſon de Baronius eſt celle-ci: „Le Concile general ne s'eſt pas con„tenté à l'ordinaire de condamner ſa „doctrine, mais a paſſé juſques-là que „de condamner ſa perſonne, & a fou„droyé l'anathème ſur ſa perſonne „propre, & l'a condamné par ſon „nom, & voici les paroles du ſaint „Concile. Sur la requiſition de l'Em„pereur *qu'Origene fût condamné auſſi „bien que ſes erreurs*; le S. Concile ayant „meurement conſideré l'affaire, & in„voqué l'aſſiſtance du St. Eſprit, enfin „prononça ces paroles, ou plûtôt ces „eſclats de tonnerre. En premier „lieu il lança dix anathèmes contre „la venimeuſe doctrine d'Origene, „puis paſſant outre, dit, *Anathéme „également à Origene dit Adamantius.* „Il ajouſta exprès ce dernier mot, „afin qu'on ne creuſt pas que ce fuſt „de l'autre Origene qu'il parloit, mais „de celui qui étoit le vrai Origene, „qu'il couvroit d'anathème, comme „un homme perdu, condamné, & „damné.„ Voyons un trait de l'Eloquence de ce temps-là. Binet ſuppoſe que Baronius, ſe prévalant d'une viſion qui eſt rapportée dans le *Pré ſpirituel*, parla de cette maniere: *Faudra-t-il enfin arriver à cette extremité, que je ſois forcé d'ouvrir les enfers, pour vous faire voir qu'Origene y eſt, autrement on ne le croira pas? ſeroit-ce pas aſſez d'avoir monſtré ſon forfait, ſa mort malheureuſe, l'arreſt de ſa condamnation par les Empereurs, par les Papes, par les Saints, & par le Concile V. general, outre les autres, & quaſi par la bouche de Dieu même? Mais puiſqu'il ne reſte plus que de deſcendre aux enfers pour faire voir ce perdu, & cet Origene damné; allons, Meſſieurs, je ſuis content de le faire, pour mener l'affaire juſques au bout, & allons de par Dieu en enfer pour voir s'il y eſt ou non, & pour enfin décider cet affaire. Le S. Concile V. général a cité un livre, & a authoriſé en le citant, qu'il étoit livre digne de fournir de bonnes preuves & valables pour s'en ſervir à fortifier les décifions du Concile au fait des images. Pourquoi ne nous en ſervirons-nous pas après lui pour vuider ce differend, qui n'eſt des-ja d'ailleurs que trop eſclaircy & vuidé? Là il eſt dit qu'un bon homme ſe trouvant en peine ſur le ſalut de l'ame d'Origene, après des ardentes prieres d'un ſaint vieil-*

Digitized by Google

les je me ſuis donné la liberté de rapporter les Objections des Manichéens, & d'avouer que la lumiere naturelle ne fournit pas aux Chrétiens de quoi les réſoudre, ſoit qu'on ſuive le Syſtême de St. Auguſtin, ſoit qu'on ſuive celui de Molina, & des Remonſtrans, ſoit qu'on recourre à celui des Sociniens. Theodore Parhaſe ſoûtient le contraire, & prétend qu'un Origéniſte peut *fermer la bouche aux Manichéens. . . . . Si un homme de cette ſorte*, continue-t-il, *peut réduire un Manichéen au ſilence, que ne feroient pas ceux qui raiſonneroient infiniment mieux que les Diſciples* d'Origene? Nous examinerons ci-deſſous ce qu'il ſuppoſe que *pourroit dire un Origéniſte après avoir lu toutes les Objections des Manichéens* (*e*). Quant à l'Ouvrage du Pere Doucin, je me contente de dire que l'on y trouve un grand & curieux détail

lard, vit ouvertement comme une eſpece d'enfer à deſcouvert, il reconnut là les Hereſiarques qu'on lui nomma tous nom par nom, & au milieu il y vit Origene qui étoit là damné parmy les autres, & chargé d'horreur, de flammes, & de confuſion. Rapportons quelque choſe de ce qui fut répondu à l'Objection qu'on vient de lire. „L'Egliſe fonde-elle „ſes Canons ſur des viſions d'un Her„mite, elle qui enſeigne que les vi„ſions des particuliers jamais n'obli„gent perſonne à les croire, & que „jamais on ne fonde un article de Foy „ſur la viſion de quelque particulier? „De façon que je veux que le *Pré „ſpirituel* rapporte, qu'un bon Abbé „a veu Origene en enfer: mais eſt-ce „le premier qui a été trompé? & de „quel Origene parle-il, du nôtre, ou „de celui qui étoit infame? & de „quelle authorité eſt ce livre du *Pré „ſpirituel?* Mettons le cas que le „Concile general l'ait cité en quelque „choſe, comme au ſait des images, „eſt-ce à dire pourtant qu'il l'ait ca„nonifé en tout ce qui y eſt, & com„bien de ſimplicités ſont dans ce li„vret, qui ſemblent ridicules, & que „les ſages ont de la peine de croire! „ Encore ce petit mot: *On nous allegue une viſion d'un ſimple Abbé, & moy je vous allegue ici une viſion d'une grande ſainte nommée Mechtilde, à laquelle Dieu revela qu'il ne vouloit pas que le monde ſceuſt ce qu'étoit enfin devenu Samſon, Salomon, & Origene, pour donner de la terreur, aux plus forts, aux plus ſages, & aux plus ſavans de ce monde, les tenant en ſuſpens dans cette incertitude.*

Notez que Robert de Corceone, Cardinal Anglois qui floriſſoit au commencement du XIII. Siécle, fit un Livre ſur la Queſtion ſi Origene eſt ſauvé. Baleus en parle.

(*e*) *Nous examinerons . . . . ce qu'il ſuppoſe que pourroit dire un Origéniſte après avoir lu toutes les Objections des Manichéens.*] Quoique les raiſonnemens qu'il lui prête ſoient courts & ſerrés, je crois néanmoins que j'en garderai toute la force ſi je les réduis à ces trois Propoſitions. 1. Dieu „nous a faits libres, pour donner lieu „à la Vertu & au Vice, au blâme ou „à la louange, & à la recompenſe & „aux peines.„ 2. *Il ne damne perſonne ſimplement pour avoir peché, mais pour ne s'être pas repenti.* 3. *Les maux phyſiques & moraux* du genre humain ſont d'une durée ſi courte en comparaiſon de l'éternité, qu'ils ne peuvent pas empêcher que Dieu ne paſſe *pour bienfaiſant & pour ami de la vertu.* C'eſt dans cette derniere Propoſition que ſe trouve toute la force de l'Origéniſte, & voici pourquoi: c'eſt qu'il ſuppoſe que les tourmens de l'enfer ne dureront pas toujours, & que Dieu après avoir jugé que les creatures libres ont *aſſez ſouffert, les rendra enſuite éternellement heureuſes.*

Digitized by Google

détail ſur les matieres énoncées dans le titre, & outre cela un abrégé

Le bonheur éternel qui leur ſera conféré remplit l'idée d'une miſéricorde infinie, quand même il auroit été précédé de pluſieurs ſiécles de ſouffrance; car pluſieurs ſiécles ne ſont rien en comparaiſon d'une durée infinie, & *il y a infiniment moins de proportion entre* le temps que cette terre doit durer, & *l'éternité, qu'il n'y en a entre une minute & cent millions d'années* . . . . „Parmi les hommes, ceux „qui traitent un enfant de quelque in„commodité, & qui le guériſſent par „un remede amer, ne ſont que rire „des plaintes qu'il fait de cette amer„tume; parce qu'ils ſavent qu'en très„peu de temps il ne la ſentira plus, „& que le remede lui ſera du bien. „Il y a infiniment plus de diſpro„portion entre Dieu & les hommes „les plus éclairés, qu'il n'y en a en„tre eux & les enfans les plus ſim„ples. Ainſi nous ne pouvons pas „nous étonner raiſonnablement que „Dieu regarde les maux que nous „ſouffrons, comme preſque rien; lui „qui ſeul a une idée complette de „l'éternité, & qui regarde le com„mencement & la fin de nos ſouf„frances comme infiniment plus pro„ches, que le commencement & la „fin d'une minute. Il faut raiſonner „de même des vices & des actions „vicieuſes, qui à l'égard de Dieu ne „durent pas long-temps, & qui dans „le fond ne changent rien dans l'Uni„vers. Si un Horloger faiſoit une „Pendule, qui étant montée une „fois allât bien pendant une année „entiere, excepté deux ou trois ſe„condes, qui ne ſeroient pas égales, „lorſqu'elle commenceroit à marcher, „pourroit-on dire que cet Ouvrier ne „ſe piqueroit pas d'habileté, ni d'ex„actitude dans ſes Ouvrages? De „même ſi Dieu redreſſe un jour, „pour toute l'éternité, les déſordres „que le mauvais uſage de la Liberté „aura cauſés parmi les hommes, pour„ra-t-on s'étonner qu'il ne les ait pas „fait ceſſer, pendant le moment que „nous aurons été ſur cette Terre?„

Voyons ce qu'un Manichéen pourroit répondre à ce Diſcours d'un Origéniſte.

I. La premiere choſe qu'il pourroit dire eſt, que nous ne trouvons point dans notre eſprit l'idée de deux ſortes de bonté, dont l'une conſiſte à faire un préſent dont on prévoit les mauvais effets ſans qu'on les arrête quoi qu'on le puiſſe, & l'autre à faire une grace tellement conditionnée qu'elle ſervira toujours à l'avantage de celui qui la reçoit. Il n'eſt pas beſoin que j'avertiſſe, que par l'idée de la bonté on n'entend pas une bonté imparfaite telle qu'elle ſe rencontre dans le cœur de l'homme pécheur, mais une bonté que les abſtractions de Logique détachent de tout défaut. Cette bonté idéale n'eſt point un genre qui ait au deſſous de ſoi les deux eſpeces que j'ai décrites. Son attribut eſſentiel & diſtinctif eſt de diſpoſer ſon ſujet à faire des biens qui par les voies les plus courtes & les plus certaines dont il ſe puiſſe ſervir, rendent heureuſe la condition de celui qui les reçoit. Cette bonté idéale exclut eſſentiellement & néceſſairement tout ce qui peut convenir à un Etre malicieux. Or il eſt certain qu'un tel Etre ſe porteroit aiſément à répandre des faveurs dont il ſauroit que l'uſage deviendroit funeſte à ceux à qui il les communiqueroit. On parle d'un certain Romain qui faiſoit préſent de très-beaux habits à ceux à qui il vouloit du mal. „Quand Eutrapelus, „dit Horace, vouloit nuire à quel„qu'un, il n'en ſavoit pas de meilleur „moyen que de lui envoyer des ha„bits magnifiques: car, diſoit-il, cet „homme-là ſe croyant déjà le favori „de la Fortune, en prenant ces beaux „habits, formera de nouveaux deſ„ſeins, & concevra de nouvelles eſpé„rances. Il dormira juſqu'à midi, „il préferera une Courtiſane à tous „ſes devoirs les plus honneſtes: il „prendra le ſoin de faire profiter à „ſes dépens l'argent de ſon voiſin; & „il ſera enfin réduit à être Gladiateur, „ou valet de Jardinier, & menera au „marché un cheval chargé d'Herbes.„ Les mauvais Princes, qui chercheroient les moyens de ſatisfaire adroitement la paſſion qu'ils auroient conçue de ruiner un Grand-Seigneur,

Digitized by Google

abrégé de la vie d'Origene. On ne peut le lire ſans déplorer le

lui donneroient avec joie le Gouvernement d'une Province, s'ils ſavoient qu'en abuſant de cette charge il ſe rendroit le plus odieux de tous les hommes, & le plus digne d'un châtiment exemplaire; mais un Héros de Roman formé pour être un modele de la perfection royale, un Prince, dis-je, tiré d'après les idées encore plus exactement que le Cyrus de Xenophon, ne tendra jamais un piége par ſes libéralités. Veut-il donner des charges: il choiſit les plus convenables à ceux qu'il ſouhaite de gratifier, & ne leur donne point celles dont il conjecture qu'ils s'acquiteroient très-mal. Il donne promptement, c'eſt un caractere de bonté qui multiplie le bienfait. Il n'engage pas à de longues ſollicitations ceux qui lui demandent quelque choſe: cela détruit le mérite du bienfait, & ne convient qu'à une bonté ſi médiocre qu'elle n'eſt preſque point digne d'être diſtinguée de la dureté. Ceux qui nous ont donné le portrait du Cardinal Mazarin, y ont mis comme un grand défaut l'habitude qu'il avoit contractée de faire traîner ſi long-tems l'exécution de ſes promeſſes, que tout le plaiſir ſe conſumoit dans l'eſpérance, & qu'on trouvoit ſes faveurs toutes eſtropiées par les efforts avec quoi il avoit fallu les lui arracher. Si l'on avoit voulu faire ſon Panégyrique, & lui attribuer par adulation une libéralité achevée, l'on auroit dit que ſa promptitude à obliger prévenoit les ſollicitations, & qu'elle épargnoit à ſes cliens la honte d'une requête. Un Panégyriſte qui s'attacheroit à la perfection en idée pour l'attribuer à ſes Héros, ne manqueroit pas de faire entrer dans le caractere de leur libéralité une liaiſon indiſſoluble entre donner l'art de bien uſer d'un préſent, & donner le préſent même.

On voit par-là quelles ſont les propriétés de la bonté idéale, ce qu'elle exclut, ce qu'elle renferme. Or en conſultant cette idée de bonté, on ne trouve point que Dieu, principe ſouverainement bon, ait pu renvoyer la félicité de la créature après pluſieurs ſiécles de miſere, ni lui donner un franc arbitre dont il étoit très-certain qu'elle feroit un uſage qui la perdroit. Si elle lui eût demandé un tel préſent, il n'auroit point pu le lui accorder ſans démentir ſon eſſence. A plus forte raiſon n'a-t-il point pu le lui donner ſans qu'elle le demandât. L'auroit-elle bien voulu prendre ſi on l'avoit conſultée? & ſi elle avoit connu quelles en ſeroient les ſuites, n'auroit-elle pas crié plûtôt,

Que tels preſens ſoient pour mes ennemis!

Mais ſi la bonté infinie du Créateur lui permettoit de donner aux créatures une liberté dont elles pourroient faire un mauvais uſage auſſitôt qu'un bon uſage, il faudroit pour le moins dire qu'elle l'engageroit à veiller de telle ſorte ſur leurs démarches, qu'elle ne les laiſſeroit pas actuellement pécher. Son amour infini pour la vertu, ſa haine infinie pour le vice, ſa ſainteté en un mot, uniroit ſes intérêts avec ceux de la bonté, & par le concours de ces deux divins attributs le mauvais uſage du franc arbitre ſeroit détourné toutes les fois qu'il ſeroit prêt à éclorre. Les peres qui ne peuvent refuſer à un enfant la permiſſion de marcher ſeul, ou de monter une échelle à bras, ou d'aller à cheval, lorſqu'il eſt viſible qu'il tombera ſi l'on n'y prend garde, ne manquent jamais de donner ordre que de quelque côté qu'il chancelle il trouve toujours un appui. Si une bonté finie, & qui ne peut pas concilier inviſiblement ſon ſecours avec les forces d'un petit enfant, empêche toujours quand elle le peut, qu'il ne tombe, ou qu'il ne ſe bleſſe avec un couteau qu'il a fallu lui accorder pour faire ceſſer ſes pleurs: combien plus devroit-on être perſuadé que Dieu auroit prévenu le mauvais uſage du franc arbitre, lui qui eſt infiniment bon, infiniment ſaint, & qui peut infailliblement incliner la créature vers le bien, ſans donner atteinte aux priviléges de la liberté! C'eſt ainſi qu'un Manichéen pourroit répondre à l'Origéniſte ſur la premiere des trois Propoſitions qu'on a vues ci-deſſus. On

Digitized by Google

le fort bisarre de l'esprit humain. Les mœurs d'Origene étoient d'une

voit bien sans que je le dise, qu'il se serviroit quelquefois des Argumens qu'on appelle *ad hominem*.

Pour ce qui est de la raison alléguée par l'Origéniste, qu'il falloit accorder la liberté à la créature afin *de donner lieu à la Vertu & au Vice, au blâme & à la louange, à la recompense & aux peines*, on la pourroit très-bien réfuter, & facilement. Il suffiroit de répondre que bien loin qu'une semblable raison ait dû obliger un Etre infiniment saint, & infiniment libéral, à donner le franc-arbitre aux créatures, elle devoit au contraire l'en détourner. Le vice & le blâme ne doivent point avoir lieu dans les ouvrages d'une cause infiniment sainte, il faut qu'ils y trouvent bouchées toutes les avenues, tout y doit être louable; la vertu y doit occuper tellement les postes, que la qualité opposée ne s'y puisse jamais fourrer. Et comme tout doit être heureux dans l'empire d'un souverain Etre infiniment bon & infiniment puissant, les peines n'y doivent point avoir lieu. On ne doit point trouver en voyageant dans ce vaste empire une vallée de larmes, ni un vestibule tel que celui dont un grand Poëte a donné la description. La vertu, la louange, les faveurs, peuvent fort bien exister sans que le vice, le blâme, & les peines ayent aucune autre existence que celle qu'on nomme idéale & objective. L'Origéniste ne le peut nier, puisqu'il reconnoît une félicité éternelle pour toutes les créatures libres, qui succédera à quelques siecles de souffrance. La vertu, la louange, les bienfaits, auront lieu pendant la durée infinie de bonheur: mais le vice, le blâme, & les peines, n'y auront aucune existence hors de l'entendement. Si l'Origéniste répond, que ces bienfaits ne seroient pas une récompense au cas que les créatures n'eussent point été douées de liberté, nous répliquerons qu'il n'y a nulle proportion entre une félicité éternelle, & le bon usage que l'homme fait de son franc-arbitre: c'est pourquoi le bonheur éternel que Dieu fait sentir à un honnête homme, ne peut point être considéré proprement parlant comme une récompense; c'est une faveur, c'est un don gratuit. On ne peut donc pas prétendre selon l'exactitude des termes, que le franc-arbitre a dû être conféré aux hommes afin qu'ils pussent mériter le bonheur du Paradis, & l'obtenir à titre de récompense. Ce langage pourroit avoir lieu tout aussi bien quand même il n'y auroit qu'une subordination entre la vertu & le le bonheur éternel, c'est-à-dire, une liaison de pensées nécessairement vertueuses dans laquelle le bonheur suivroit & la vertu précederoit. Je laisse à dire, que plus la félicité éternelle seroit éloignée de la notion de récompense, plus marqueroit-elle le caractere d'une bonté infinie.

II. La Réponse à la seconde Proposition ne nous arrêtera guere. Le Manichéen ne manqueroit pas d'observer que l'impénitence n'étant autre chose, qu'un mauvais usage de la liberté, tout revient à un, soit que l'on dise que Dieu ne damne les gens qu'à cause qu'ils ne se repentent pas, soit que l'on dise qu'il les damne simplement à cause qu'ils ont péché. J'avoue que généraiement parlant c'est une marque de misericorde, que de vouloir remettre la peine à ceux qui auront regret de leur faute: mais quand on promet de pardonner sous la condition du repentir, à des gens dont on est très-assûré de l'impénitence, on ne promet rien proprement parlant, & l'on est tout aussi résolu à les châtier, que si l'on ne leur offroit aucune grace: si vous vouliez tout de bon les exempter de la peine, vous les empêcheriez d'être impénitens, chose très-facile à celui qui est le maître des cœurs. Voilà encore des Argumens *ad hominem*.

III. A l'égard de la troisieme Proposition, & de ses preuves, le Manichéen pourroit demander d'abord si l'Origéniste oseroit bien déterminer la durée des tourmens qui précédent l'éternité bienheureuse. On n'oseroit la déterminer, car non-seulement on l'ignore, mais aussi on craindroit ou de la faire trop courte, ou de la

Digitized by Google

d'une pureté admirable, ſon zele pour l'Evangile étoit très-ardent.

faire trop longue. Si on la faiſoit trop courte, comme par exemple de cent ans, on craindroit d'être accuſé de lâcher la bride aux pécheurs ; & ſi on la faiſoit d'un million d'années, on craindroit de ne point donner une juſte image de la miſericorde de Dieu, & de ne point lever tout le ſcandale de la cruauté prétendue de la doctrine des Enfers. On ne ſe fie donc guere à la nullité de proportion entre la durée d'un million de ſiecles, & une durée infinie ; & l'on ne voit pas que ce ſoit réſoudre la difficulté que de dire, *qu'il y a infiniment moins de proportion entre* la durée de la Terre *& l'éternité, qu'il n'y en a entre une minute & cent millions d'années.* Ce qui ſe peut aſſûrer d'autant de millions de ſiécles qu'il y a de goutes d'eau dans l'Océan. Ce nombre de ſiecles multiplié tant qu'il vous plaira eſt une choſe finie, or il n'y a nulle proportion entre le fini & l'infini ; il n'y en a donc aucune entre quelque nombre de ſiecles que ce ſoit, & l'éternité. Cependant perſonne ne peut s'empêcher de juger que la juſtice divine ſeroit moins ſevere, ſi elle faiſoit ceſſer au bout de cent ans le malheur des réprouvés, pour les introduire au paradis, que ſi elle ne faiſoit ce changement qu'au bout de cent mille ſiecles. Quelque effort que l'on faſſe ſur ſon eſprit, on ne ſauroit ſatisfaire la Raiſon en lui diſant, qu'à la vérité Dieu s'appaiſera enfin, mais que ce ne ſera qu'après que les peines infernales, telles qu'on les décrit ordinairement, auront duré autant de millions d'années qu'il y a de goutes d'eau dans la mer. Ce nombre d'années, qui n'eſt rien en comparaiſon de l'éternité, paroît néanmoins une durée très-longue quand il eſt conſidéré en lui-même, & par rapport à la perſonne ſouffrante. D'où que cela vienne, ſoit qu'il faille dire que notre Raiſon eſt trop forte pour pouvoir être trompée, ſoit qu'il y ait réellement quelque ſource d'illuſion & de ſophiſme dans les idées du temps, on ne peut ôter de l'eſprit d'un Philoſophe ne raiſonnant qu'en Philoſophe, que le ſupplice d'une créature continué pendant cent mille millions de ſiecles eſt incompatible avec la ſouveraine bonté du Créateur. On doit ſuppoſer que l'Origéniſte ſent bien cela, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il n'oſeroit dire que le purgatoire des damnés ſera d'une ſi longue durée. Or voici comment il me ſemble qu'un Manichéen le pourroit preſſer. Vous trouveriez de la cruauté dans un ſupplice ſi long: prenez ſeulement la moitié de cette durée, & ſi vous y trouvez autre choſe qu'une diminution de rigueur, vous vous abuſez vous-même ; car cinquante mille millions d'années ne différent de cent mille millions que du plus au moins, & l'on ne paſſe pas de la cruauté à la ſouveraine bonté par la ſimple diminution de la cruauté : les qualités *in ſummo gradu*, la chaleur par exemple exclut abſolument tous les degrés de froideur ; il faut donc que la bonté *in ſummo gradu* exclue tous les degrés quelconques de la qualité oppoſée. Vous ne pouvez donc parvenir à la ſuprême bonté de Dieu, qu'en ſupprimant juſqu'à la derniere minute les ſupplices des Enfers ; Car ce que Dieu peut être un moment, il le peut être deux heures, & deux ſiecles, & dans toute l'éternité. Mais ce qui ſeroit incompatible avec ſa nature dans l'éternité, l'eſt auſſi dans chaque inſtant de la durée des choſes. Les qualités de la créature ſont ſuſceptibles du plus & du moins, & ne ſont jamais parfaites : mais nous les appellons parfaites lorſque ce qui leur manque n'eſt point fort ſenſible. Nous louons la juſteſſe d'un Horloger, lorſque ſa pendule ne ſe détraque que dans deux ou trois ſecondes ſur une année : mais la juſteſſe d'un Ouvrier ſouverainement parfait exclut abſolument toutes exceptions ; ſa ſainteté, ſa ſageſſe, &c. ſont abſolument ſimples, & ſans nul mélange des qualités contraires, je dis ſans le plus petit mélange qui ſe puiſſe concevoir, ou qui puiſſe être dans la nature des choſes.

IV. L'idée de cette bonté exclut tous les défauts qui ſe rencontrent

Digitized by Google

ardent. Il ruinoit ſa ſanté à force de jeûnes, & de veilles: affamé

preſque toûjours dans la maniere dont les hommes ſont du bien les uns aux autres. Les uns ſe plaiſent aux délais, les autres ne peuvent ſe rendre utiles que par des détours, & ils ſont contraints malgré eux de faire paſſer par le mal ceux qu'ils veulent mener au bien. Les peres, qui ne peuvent corriger qu'à coups de fouet les mauvaiſes inclinations d'un enfant, lui font ſentir la douleur des coups de verge: mais ils s'en garderoient bien s'ils étoient perſuadés qu'une complaiſance ſans bornes ſeroit un moyen plus efficace de correction. Ils le contraignent d'avaler une médecine, qui lui cauſera des tranchées, & dont l'amertume lui ſera inſupportable: mais ils n'en uſeroient pas de la ſorte, s'ils ſavoient un autre moyen de le guérir. Ils ſe ſerviroient du ſucre, & de tout ce qui ſeroit le plus à ſon goût, s'ils eſpéroient de trouver là un meilleur remede. Ne pouvant éviter de lui faire prendre une potion deſagréable, ils en adouciſſent l'amertume le mieux qu'ils peuvent par de petites tromperies, & quoiqu'ils regardent comme une foibleſſe ridicule les plaintes qu'il fait du mauvais goût d'une médecine, perſuadés qu'ils ſont, qu'*en très-peu de temps il ne le ſentira plus, & que le remede lui ſera du bien* : nonobſtant cela, dis-je, ils lui épargneroient de tout leur cœur cette peine, & le guériroient par les liqueurs les plus favoureuſes du monde, s'ils le pouvoient. Il n'eſt pas beſoin d'être pere pour ſentir de telles diſpoſitions dans ſon ame. Il n'y a ni Médecin ni Apoticaire, qui ne faſſe des excuſes de ce que les remedes ſont amers, & qui ne proteſte que s'il étoit poſſible de leur donner le goût de la fauſſe la plus excellente que les meilleurs cuiſiniers ſachent faire, on n'y épargneroit point ſon induſtrie; mais qu'une néceſſité que tout l'art humain ne peut ſurmonter, oblige à faire prendre des médecines deſagréables. Il eſt ſûr que ce langage eſt ſincere, lors même que l'on s'en ſert auprès d'un malade que l'on n'avoit jamais vu. Demandez à un Chirurgien qui remet le bras à une perſonne inconnue: *Si vous pouviez faire cette operation ſans cauſer aucune douleur, ne la feriez-vous pas de cette maniere?* il vous répondra que cette queſtion eſt inutile, & qu'on doit tenir pour indubitable qu'un homme de ſa profeſſion, qui ſauroit panſer une plaie en deux manieres également bonnes, mais l'une douloureuſe, l'autre agréable, & qui préféreroit celle-là à celle-ci, ſeroit un monſtre de cruauté, un tigre, un Cannibale, qu'il faudroit faire expirer inceſſamment ſur une roue. Les Maîtres d'Ecole pour l'ordinaire n'ont pas l'eſprit bien tourné; cependant je doute qu'il y en ait d'une pédanterie aſſez ſauvage, pour aimer mieux employer le fouet que les careſſes, lors qu'ils ſeroient certains que la douceur & la complaiſance feroient faire autant de profit à leurs Diſciples que les châtimens. Ne donne-t-on pas des friandiſes à de petits Ecoliers pour vaincre leur répugnance? recourir aux gronderies & à la férule ſans néceſſité, je veux dire ſans que cela ſoit plus profitable que les careſſes & que les préſens, c'eſt être brutal.

On pourroit amplifier à perte de vue cette induction, & de-là naîtroit une conſéquence qui décontenanceroit un Origéniſte; car on en pourroit conclurre que les idées de l'expérience & les idées métaphyſiques s'accordent à nous montrer que faire du mal à quelqu'un, lors-même que ce n'eſt que pour peu de temps, & pour en tirer un grand bien, eſt une choſe incompatible avec la bonté, à moins qu'il ne ſoit impoſſible de trouver un chemin droit par où l'on puiſſe mener ce quelqu'un de bien en bien conſtamment & invariablement. On a donc beau dire que les peines des damnés ayant duré un certain temps, qui ſera fort court en comparaiſon de l'éternité, ſeront ſuivies d'un bonheur qui ne finira jamais; cela ne laiſſe pas de paroître d'autant plus incompatible avec la bonté de Dieu, que c'eſt une bonté infinie & ſouverainement parfaite, qui ne

Digitized by Google

affamé du martyre il soûtint avec une constance incroyable les tour-

peut souffrir la moindre diminution, ni la moindre interruption sans cesser d'être parfaite. Souvenons-nous de la doctrine des Scholastiques sur la nature des premieres qualités. La chaleur *in summo gradu*, ou *ut octo*, comme ils s'expriment, n'est plus une qualité premiere, simple, & dans la perfection, dès qu'elle est mêlée avec le plus petit degré de froid qui puisse exister. Elle passe dès-lors dans la nature des secondes qualités, ou des qualités composées; les essences consistent *in indivisibili*, dans un point indivisible: pour peu que vous en ôtiez, vous les détruisez entiérement. Il leur faut tout ou rien; & ainsi, quelque mince que puisse être le mélange de la qualité malfaisante avec la bonté, cette bonté perd l'essence de la bonté parfaite: elle change d'espece, & se trouve appartenir à l'espece des qualités imparfaites. On connoît un Axiome Philosophique qui prouve cela. Il faut donc que si les Origénistes se veulent tirer d'affaire, ils ajoutent une nouvelle Hérésie aux précédentes; il faut qu'ils soûtiennent qu'il a été impossible à Dieu de conduire les créatures libres à un bonheur éternel, sans qu'au préalable elles souffrissent les miseres de cette vie, & puis pour un certain temps, les infernales. Ils pourroient alléguer que tout de même que les poissons ne peuvent vivre dans l'air, ni les hommes sous les eaux, les esprits ne sauroient vivre dans le paradis pendant qu'ils sont chargés de la crasse que leur union avec la matiere élémentaire leur communique; qu'il faut donc les en purger dans les fournaises infernales, après quoi ils sont en état de vivre heureux dans les régions célestes. Selon cette supposition la bonté de Dieu peut subsister toute entiere avec les tourmens de la créature, tout comme l'amitié d'un Opérateur se conserve entiérement pour la personne qu'il taille, quoiqu'il lui fasse souffrir de très-cruelles douleurs, dont il ne lui est pas possible de l'exempter. Mais si l'on recouroit à cette Hypothese, on ne feroit qu'adopter une partie de l'erreur des Manichéens; on sauveroit la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, on admettroit la matiere comme un principe incréé, & si essentiellement mauvais que Dieu n'en pourroit rectifier les défauts. Ce seroit donc, non pas répondre aux difficultés des Manichéens, mais les faire triompher. Les Observations qui ont été faites sur le mal physique, par rapport à la bonté de Dieu, se peuvent facilement appliquer au mal moral par rapport à la sainteté divine.

V. Il faut prendre garde que si Origene pouvoit répondre aux Objections des Manichéens, il ne s'ensuivroit pas que l'on pourroit les résoudre à plus forte raison par des principes beaucoup meilleurs, & plus orthodoxes que les siens. Car tout l'avantage qu'il peut trouver dans cette Dispute, procede des fausseté qui lui sont particulieres, donnant d'un côté beaucoup d'étendue aux forces du franc-arbitre; & substituant de l'autre à l'éternité malheureuse qu'il supprime, une félicité éternelle. Le plus fort argument des Manichéens est fondé sur l'Hypothese que tous les hommes, à la réserve de quelques-uns, seront damnés éternellement.

VI. Il n'y a personne aujourd'hui qui donne si peu de prise aux Manichéens, que la Secte de Socin: mais ce n'est qu'à cause qu'elle s'est plus éloignée que les autres de l'Hypothese des Particularistes. Or pendant qu'elle n'ira pas encore plus loin, elle ne sera pas plus heureuse que l'Origénisme dans cette Dispute; elle y succombera si elle ne joint à ses autres impiétés, celle de dire que la matiere est un principe dont Dieu ne peut disposer que jusques à un certain point, & que hors de-là il faut qu'il cede à sa résistance, & qu'il s'accommode aux défauts incorrigibles qu'il y rencontre. Si les Sociniens ne se chargent pas encore de ce blasphème, ils se verront réduits à l'absurde, je veux dire à nier des vérités d'expérience: voici comment. Ils nient l'éternité de l'Enfer, parce-

Digitized by Google

tourmens dont les perſécuteurs de la foi ſe ſervirent contre lui (*f*), tourmens d'autant plus inſupportables qu'on les faiſoit durer long-temps; car on évitoit avec un grand ſoin *qu'il n'expirât dans la torture.* Son eſprit fut grand, beau, ſublime; ſon ſavoir, & ſa lecture, très-vaſtes; & néanmoins il tomba dans un *prodigieux nombre d'Hereſies, dont il n'y en a aucune qui ne ſoit monſtrueuſe;* & apparement il n'y tomba qu'à cauſe qu'il avoit tâché de ſauver *de l'inſulte des Païens* les vérités du Chriſtianiſme, & de les rendre *même croyables aux Philoſophes; ce qu'il deſiroit avec une ardeur extrême, ne doutant pas qu'avec eux il ne convertît l'Univers.* Tant de vertus, tant de beaux talens,

qu'ils ne ſauroient comprendre qu'elle s'accorde avec la bonté infinie de Dieu. Ils ne comprennent pas que cette bonté ſoit compatible avec un Enfer de cent fois cent mille millions d'années. Tant de ſiecles de ſouffrances leur paroiſſent une cruauté horrible. Mais comme de cette cruauté on ne parviendra jamais juſqu'à la bonté infinie par le retranchement de mille ſiecles, & puis encore de mille, &c. pendant que l'on laiſſera de reſte quelques années de tourment, il faudra dire, ſi l'on veut éviter les inconſéquences, que ſous un Dieu infiniment bon, il ne peut point y avoir d'enfer. Cela prouve trop, on ne comprend point après cette Theſe, qu'il puiſſe y avoir des maladies & des chagrins parmi les hommes. Vous poſez donc des principes d'où s'enſuit la fauſſeté, & même l'impoſſibilité de ce qui exiſte très-certainement, & dont on ne ſait que de trop fâcheuſes expériences. Direz-vous que ſous les meilleurs Monarques il y a des cachots, & des tortures & des gibets, & des bourreaux, qui font ſouvent des exécutions? On vous répondra qu'aucune de toutes ces choſes n'auroit lieu, ſi ces Monarques avoient la force d'inſpirer à tout le monde une ferme réſolution de ſe comporter comme il faut. Quel moyen de ſe tirer de ce labyrinthe; ſi Dieu diſpoſe de la matiere comme bon lui ſemble, & s'il eſt l'auteur libre des loix qui aſſujettiſſent l'homme aux maladies, & aux déplaiſirs? On ſera donc obligé de dire pour le dégager, qu'il ne ſait pas tout ce qu'il veut, & que la matiere contient des ſemences de mal qui germent, ou d'une maniere ou d'autre, bongré malgré qu'il en ait, & quelque combinaiſon ou quelque tiſſu qu'il faſſe de corpuſcules.

VII. C'eſt ainſi qu'il faut apprendre leur devoir à ceux qui veulent aſſujettir la Theologie à la Philoſophie. Il faut leur montrer les conſéquences abſurdes de leur Méthode, & les ramener par-là à cette Maxime de l'Humilité Chrétienne, c'eſt que les notions métaphyſiques ne doivent point être notre regle pour juger de la conduite de Dieu: mais qu'il faut ſe conformer aux Oracles de l'Ecriture. Quant à ceux qui pourroient craindre quelque péril pour la vraie foi, de ce qu'on montre que par les ſeules lumieres philoſophiques nous ne pouvons pas réſiſter aux Objections des Manichéens, je les renvoye aux Eclairciſſemens que je dois mettre à la fin.

(*f*) *Les tourmens dont les perſécuteurs de la foi ſe ſervirent contre lui.*] De tous les illuſtres Martyrs qui périrent ſous la ſeptieme perſécution, *nul ne fut attaqué avec plus d'opiniâtreté qu'Origene. . . . . Il fut jetté dans un noir cachot, attaché par le cou à un large collier de fer, étendu durant pluſieurs jours ſur une eſpece de chevalet, qui, à force de lui écarter les pieds, lui diſloqua les membres de telle ſorte, que*

Digitized by Google

talens, un motif ſi plein de zele, n'ont pas empêché qu'il ne ſoit mort Hérétique, & que ſa mémoire ne ſoit en horreur à une infinité de Chrétiens. Peu de perſonnes dans la Communion de Rome oſent douter de ſa damnation éternelle. Or combien y a-t-il de Docteurs voluptueux & mondains, pareſſeux & pleins de vices, & en même temps très-orthodoxes, qui reçoivent tous les jours mille & mille bénédictions pour leur fermeté inébranlable dans la vraie foi? Tant les jugemens de Dieu ſont impénétrables! On ne s'imagine pas ordinairement que les erreurs d'Origene ayent quelque liaiſon, elles ſemblent être la production d'un eſprit vague & irrégulier: mais

le reſte de ſa vie ſe paſſa dans les douleurs. Il avoit alors ſoixante & ſept ans. . . . Chaque jour on inventoit de nouvelles cruautés, que lui-même a racontées dans ſes Lettres, auxquelles les anciens nous renvoyent, mais qui ſe ſont perdues depuis. Souvent on le menaçoit de le bruler peu à peu, & à diverſes repriſes, & jamais dans ce cruel & long martyre, qui dura autant qu'on en peut juger juſqu'à la mort de Dece, il ne lui échappa rien qui ne fuſt digne d'un ſoldat de Jeſus-Chriſt. Heureux ſi rendant l'ame dans un ſi glorieux combat, il eût pû laver de ſon ſang les erreurs de ſa Doctrine. Mais Dieu ne le permit pas. Il ſouffrit beaucoup, *dit St. Epiphane*, & il n'arriva point au terme où le martyre conduit. *Il toucha la couronne de la main, ſans ſe la pouvoir mettre ſur la teſte, & celui à qui pour être martyr il n'a, ce ſemble, manqué que d'expirer dans les tourmens, dont il a porté les marques juſqu'à la mort, eſt un héréſiarque, rejetté & abhorré par l'Egliſe, parce qu'il n'a pas cru comme elle. Mais on ne doit plus s'en étonner, lorſqu'on lit dans les actes du ſaint Prêtre Pionius, qui ſouffrit pour lors à Smirne; qu'à coſté de lui bruloit un Marcionite, dont la Secte, pour inſpirer le deſir du martyre, n'étoit pas moins hérétique parce que ces faux martyrs mouroient attachés à leurs erreurs. Ce qui fait le Martyr, dit excellemment St. Auguſtin, ce n'eſt pas le ſupplice, mais la foi qui le fait endurer. Or il n'y a plus de foy dans celui qui s'eleve contre la doctrine de l'Egliſe. Où ſont ceux de ce caractere, qu'on nous veut donner pour des ſaints, quoyqu'on ne voye rien dans leur vie qui approche ni des vertus, ni des ſouffrances des martyrs, mais ſeulement une opiniâtreté beaucoup mieux marquée que celle des anciens Héréſiarques?*

J'ai rapporté ce long paſſage du Pere Doucin ſans en ôter la réflexion; car j'ai cru qu'elle ſerviroit de ſupplément aux choſes que j'ai rapportées ci-deſſus touchant la Querelle qui fut faite à Mr. Maimbourg à l'égard des Marcionites. J'ai cru qu'elle me fourniroit une occaſion de remarquer, que les voies les plus faciles du diſcernement de la bonne cauſe nous échappent tôt ou tard. Il ſeroit bien plus à la portée du peuple de connoître à certaines marques extérieures quelle eſt la vraie Religion, que d'entrer dans un examen ſévére de la doctrine. Or entre les marques extérieures, la conſtance des martyrs eſt la plus capable de faire impreſſion. Elle fut tout-à-fait utile à l'avancement de la foi Chrétienne: leurs cendres furent la ſemence des juſtes, & donnérent une infinité d'éleves à l'Evangile, Mais cette preuve devint équivoque après que le Chriſtianiſme ſe fut partagé en diverſes Communions: elles eurent toutes leurs Martyrs, & ainſi pour n'être pas abuſé, il falloit entrer dans la diſcuſſion de la doctrine, & renoncer à cette voie abrégée de la vérité, une telle Communion a des Martyrs, donc elle eſt bonne.

Digitized by Google

mais il vaut mieux dire qu'elles coulent d'une même ſource (*g*), & que ce ſont des fauſſetés de ſyſtème, & qui forment une chaîne de conſéquences. Quelques-uns de ſes Sectateurs les pouſſérent juſqu'aux ſenſualités que l'on a vûes depuis parmi les

(*g*) *Il vaut mieux dire que* les erreurs d'Origene *coulent d'une même ſource.*] C'eſt dans ſes trois Livres des Principes qu'il les a *developpées & établies, & tellement liées l'une avec l'autre, qu'on les y voit toutes naître d'un ſeul principe.* „Il eſt aiſé de démontrer, premierement, que dans les Livres des „*Principes*, ce qui eſt hérétique & digne „de cenſure, n'eſt ni une ni deux „propoſitions de celles qui ſont étrangeres au ſujet, c'eſt le corps même „de la Doctrine, c'eſt la ſubſtance de „l'ouvrage, ce ſont les propoſitions „fondamentales ſur leſquelles tout le „ſyſtème porte, & qu'on ne ſauroit „détacher ſans renverſer tout l'edifice. On peut demontrer en ſecond „lieu, que les mêmes erreurs qui infectent les livres des *Principes*, ſe „trouvent répandues dans tous les „autres du même auteur: de maniere que c'eſt par-tout le même eſprit „qui regne, par tout les mêmes idées „qui ſe manifeſtent. Pour les lui „ôter, il faut détruire juſqu'aux premiers élemens de ſa Doctrine..... „Tel eſt le ſort de quiconque oſe tenter une nouvelle route en matiere „de Religion: une ſuite épouvantable d'abimes & de précipices s'ouvre ſous chaque pas qu'il fait. Plus „il a d'eſprit, plus l'envie de raiſonner conſequemment lui fait dévorer d'abſurdités: & ce qui d'abord „ne paroiſſoit qu'une ſingularité légere, & indigne d'être relevée, devient enfin le renverſement général „de tous les dogmes. Tant il eſt funeſte d'inventer, lorſqu'il s'agit ſimplement de croire". L'Auteur qui me fournit ces paroles dit ceci en un autre endroit: „Ce qui mérite „principalement d'être obſervé, c'eſt „la liaiſon imperceptible & néanmoins réelle de toutes ces Erreurs, „dont l'une a obligé ſon Auteur de ſe „jetter dans l'autre, & d'imaginer „en même tems cette effroyable „multitude de nouveautés dont ſon „ſyſtème eſt compoſé. Car comme „St. Jerôme l'a fort bien dit, en traitant de cette matiere, il ne faut pas „croire qu'Origene ait été un inſenſé ni un eſprit foible; & la plûpart „de ceux qui l'ont lû n'y auroient „pas trouvé ces fréquentes contradictions dont ils l'accuſent, s'ils „s'étoient plus appliqués à l'étudier. „Il eſt vrai que le Livre des *Princi-*„*pes*, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'eſt pas toujours bien d'accord avec le reſte de ſes ouvrages: „mais ce n'eſt pas à l'Auteur qu'on „s'en doit prendre. Perſonne n'ignore les peines que Rufin s'eſt données „pour ôter de ſa Traduction ce qui „lui paroiſſoit capable de la faire „condamner en Occident. Ce n'eſt „que de cette façon qu'Origene combat quelquefois en Latin les mêmes erreurs qu'il établit en Grec „dans ſes autres Livres. Du reſte „on ne le trouvera point du tout contraire à lui-même, pourveu qu'on „remonte à là ſource de ſes idées, „& qu'on cherche, pour ainſi dire, „la clef de ſes Ecrits; car il y en a „une aſſurément; & il ne faut pas „s'imaginer que tant d'Héréſies differentes ſoient autre choſe que les „ſuites d'un premier égarement, „qu'il ne paroît point qu'on ſe ſoit „juſqu'icy aſſez attaché à decouvrir". Le Pere Doucin propoſe enſuite ſes Conjectures, & la maniere dont *il conçoit l'enchaînement de la doctrine d'*Origene. Cela mérite d'être lu dans l'Original.

(*h*) *Quelques-uns de ſes Sectateurs les pouſſerent juſqu'aux ſenſualités que l'on a vûes depuis parmi les Molinoſiſtes.*] Je me ſerwirai des propres termes du Pere Doucin. Ils ſont remplis de ſemences de réflexion, & indiquent l'uſage qu'on en peut faire par rapport au temps préſent. „Tandis que les Contemplatifs ſans étude donnoient inconſidérement dans „toutes les chimeres d'Origene, d'au-

Digitized by Google

les Molinoſiſtes (*h*). Mais cet Origeniſme charnel ne dura guere, & fut plus aiſé à détruire que l'Origéniſme ſpirituel, qui étoit une maniere de Quiétiſme (*i*). Il ne faut pas oublier que l'une des choſes qui donnérent le plus de cours à la Secte d'Ori-

„tres plus éclairés qu'eux, mais auſſi „plus corrompus, en apperçurent les „conſéquences très-favorables à leurs „déréglemens; & de ce que la chair „n'étoit plus regardée que comme la „priſon de l'eſprit, & nullement com„me une partie de nous-mêmes, „ſanctifiée par l'union qu'elle a avec „Jeſus-Chriſt, & deſtinée à régner „avec lui dans la gloire, ils conclur„rent que les ſouillures de la chair „n'étoient pas capables d'ôter à l'eſ„prit ſa pureté, ni le priver de la „grace du Créateur. On voit aſſez à „quelles abominations conduit ce dé„teſtable principe, qui forma dans „l'Orient une ſeconde Secte d'Origé„niſtes ſi décriés pour leurs déſor„dres, qu'on leur donna le nom d'*in„fames* & de *débordés*. Ce double „Origéniſme, l'un charnel & l'au„tre ſpirituel, a pour témoin S. Epi„phane. Ainſi on ne le prendra pas „pour l'invention d'un Hiſtorien, qui „cherche dans les ſiecles paſſés des „portraits de ce qui ſe voit dans le „nôtre. Beaucoup moins doit-on le „regarder comme une occaſion mé„nagée pour avoir lieu de s'expliquer „ſur les affaires préſentes. . . . . „Si l'exécrable Molinos, tout oppo„ſé qu'il étoit au chaſte Origene, n'a „pas laiſſé de devenir comme lui le „chef d'une héréſie ſpirituelle, & „d'une héréſie charnelle, il ne faut „pas s'en étonner. L'héréſie la plus „ſpirituelle, pour peu qu'elle ait d'af„finité avec la regle des mœurs, & „de rapport à la pratique, ouvre le „chemin aux plus monſtrueux déſor„dres. Tel ſoûpire & s'accuſe lui„même, après avoir commis une mé„chante action, que je n'ai pû éviter „dit-il, Dieu m'ayant refuſé la gra„ce. Tel autre, de ce que Dieu lui „a ôté les moyens d'éviter cette mê„me action, conclut qu'elle ne fau„roit donc être criminelle, & il la „commet ſans rougir. La différence „de l'un à l'autre n'eſt ſouvent que „dans la maniere de parler. Celui„ci parle comme il penſe, & celui„là comme il veut qu'on penſe de lui.

(*i*) *Cet Origéniſme charnel. . . fut plus aiſé à détruire que l'Origéniſme ſpirituel, qui étoit une maniere de Quiétiſme.*] „Ce qui ſemblera incroyable & qui „mérite néantmoins d'être ſoigneu„ſement remarqué, une héréſie char„nelle eſt moins à craindre pour „l'Egliſe, que celles où l'on ne voit „rien que de très-reglé dans les „mœurs. Il n'en faut point d'autres „preuves que celle du double Ori„géniſme. Le charnel dura très„peu, & fut abhorré de tout le mon„de: ceux-mêmes qui en étoient in„fectés n'oſerent produire aux yeux „des hommes une doctrine ſi affreu„ſe; au lieu que l'Origéniſme ſpiri„tuel, dont les ſectateurs, ſelon S. „Epiphane même, étoient irrépro„chables du côté de la pureté, ne „put être éteint qu'après plus de „deux ſiécles, tant la probité de ceux „qui en faiſoient profeſſion cachoit „d'aheurtement & d'orgueil ſous les „apparences ſpécieuſes d'une pieté „exemplaire".

J'ai encore beſoin de ce paſſage du Pere Doucin: *Evagre. . . . . Diacre de l'Egliſe de Conſtantinople. . . . étoit allé à Jeruſalem, & de-là en Egypte s'y confiner dans la ſolitude. . . . il n'étoit rempli que de ſon Origene. . . . . A peine fut-il dans ſon déſert, que les Moines Origéniſtes, connuiſſant ce qu'il valoit, le mirent à leur tête, & c'eſt la raiſon pourquoi l'Egliſe l'a condamné depuis comme un des chefs de cette Secte. Son occupation étoit d'écrire des livres ſpirituels, qu'on eſtimoit infiniment, & dont les fragments qui reſtent encore aujourd'hui ſont effectivement tres-beaux. Par ce moyen l'erreur fit des progrès inconcevables. St. Epiphane ne tarda pas à s'en appercevoir, & St. Jerôme avertiſſoit de ſon coté les fidelles d'y prendre garde.* „*Evagrius*, diſoit-il, *cet*

Digitized by Google

d'Origene, fut que ſes erreurs paroiſſoient capables de réfuter les Manichéens (*k*), qui embarraſſoient beaucoup par leurs Objections

„*homme venu du Nord, qui de ſa ſoli-*
„*tude écrit des lettres à tout l'Univers,*
„*qui envoye des inſtructions aux vier-*
„*ges, des inſtructions aux Moines, des*
„*inſtructions à celle dont le nom ſemble*
„*exprimer les ténebres & la noirceur de*
„*l'héréſie, (c'eſt de Melanie qu'il parle)*
„*s'eſt aviſé de publier un livre de Maxi-*
„*mes, par leſquelles il prétend ôter à*
„*l'homme tout ſentiment des paſſions*". *Voilà juſtement la prétendue perfection des Quiétiſtes. C'eſt-à-dire, ajoute S.* „*Jérome, que de ſon homme parfait*
„*Evagre en fera ou un Dieu ou une*
„*pierre.*

(*k*) Les *erreurs* d'Origene *paroiſſoient capables de réfuter les Manichéens.*] C'eſt ici principalement qu'il eſt à propos que je me ſerve de paroles empruntées. Pallade fut *élevé* d'Evagre *dans la vie Monaſtique.* Il *fut réuſſir pour le moins auſſi bien que* lui dans l'art de faire valoir une Secte. „Les femmes, & ſur tout celles qui „avoient de la lecture, aimoient à „l'entretenir, & réſiſtoient moins que „les autres à ſon artificieux langage. „Sa coutume étoit de commencer „par leur rendre ſuſpecte la créance „Orthodoxe, en la repréſentant com„me remplie d'abſurdités, dont on „ne pouvoit la ſauver que par les „principes d'Origene. Il leur de„mandoit par exemple: Quel mal a „fait un tel enfant, que vous voyez „tourmenté & poſſedé par le démon? „A quel âge reſſuſciterons-nous? „Sera-ce au même age que nous fe„rons morts, &c.... C'eſt ainſi que „Pallade ſaiſoit goûter l'Origéniſme „comme un ſyſtème néceſſaire à ex„pliquer d'une maniere ſimple & „aiſée ce qui avoit paru juſques-là „comme l'écueil de notre Religion. „Une doctrine ainſi expoſée par les „premiers hommes du ſiecle, pou„voit-elle n'avoir pas un grand ſuc„cès, ſurtout dans la diſpoſition où „les eſprits étoient alors? On ne „cherchoit qu'à répondre aux Ma„nichéens, dont la ſecte étoit deve„nue plus nombreuſe & plus floriſſan„te que jamais. S'il n'y a qu'un „ſeul Dieu, diſoient ces hérétiques, „tout-puiſſant, & infiniment bon, „comment peut-il permettre ce dé„luge de maux qui arrivent dans le „monde, & que tant de gens en „ſoient accablés dès leur naiſſance, „tandis que les autres naiſſent dans „la proſpérité, & dans l'affluence des „biens? Quelque abſurde que parût „le dogme des deux principes, l'un „bon, & l'autre mauvais, également „puiſſans & indépendans l'un de „l'autre, il avoit trouvé néantmoins „une multitude infinie de Sectateurs, „qui ſans cela ne croyoient pas pou„voir rendre raiſon des maux qui ar„rivent en cette vie. On ſait les „mouvemens que S. Auguſtin s'eſt „donnés pour les ſatisfaire là-deſſus. „On ſait encore que Pélage qui vint „enſuite, & dont le dogme fut d'a„bord très-goûté, s'appliqua ſingu„lierement à lever cette eſpece de „ſcandale, & à répondre à la queſ„tion ſi rebatue alors, D'où vient le „mal, & quelle en eſt l'origine? „Or cette origine de nos maux, & „de la diverſité de ce que chacun a „à ſouffrir perſonne ne l'expliquoit „avec plus de vrai-ſemblance que „les Docteurs Origéniſtes".

Notez que l'Origéniſte du *Parrhaſiana* fait ſuccéder une éternelle béatitude aux tourmens que ſouffriront les damnés pendant quelques ſiecles. Cela leve la plus accablante de toutes les difficultés des Manichéens, je veux dire l'éternité du mal moral & du mal phyſique des enfers. Mais le Pere Doucin rapporte autrement la doctrine d'Origene, & ne la fait pas ſi commode pour répondre à ces Hérétiques; car il ſoûtient qu'elle rejettoit également l'éternité bienheureuſe. Outre qu'Origene „trou„voit de la cruauté à faire durer „toûjours la peine des damnés, cette „éternité de peines lui paroiſſoit op„poſée au caractére eſſentiel de tou„tes les choſes créées, qui eſt l'in„ſtabilité. Il vouloit donc qu'au„tant que Dieu eſt incapable de chan„gement, autant la Créature ſut in-

Digitized by Google

jections les Orthodoxes. L'un des meilleurs Livres de cet Auteur eſt ſa Réponſe au Philoſophe Celſus: on l'a publiée en François l'an 1700 (*l*).

„capable d'être fixée à rien de per„manent & d'éternel, ſoit pour le „bien, ſoit pour le mal. Ainſi il „prétendoit qu'après que tous les „eſprits purifiés de leurs taches ſe„roient rentrés dans la Divinité „dont ils ſont des écoulemens, ſelon „lui, il leur arriveroit tout de nou„veau de ſe détacher de ſon ſein, „comme des étincelles qui ſortent „d'une fournaiſe, & qu'en punition „de cette légéreté ils ſeroient con„damnés à rentrer dans de nou„veaux corps: que pour cela il fau„droit créer de nouveaux mondes, „& qu'ainſi durant toute l'éternité „ce ne ſeroient que révolutions pé„riodiques ſemblables à celles des „ſaiſons". La Note marginale du Pere Doucin nous apprend qu'il y avoit dans l'Origéniſme un rameau du Spinoziſme, ſavoir l'identité de tous les eſprits avec la Divinité.

(*l*) *On a publié en François la Réponſe* d'Origene *au Philoſophe Celſus.*] Mr. Bouhéreau ſi connu par les doctes Lettres que Mr. le Févre de Saumur lui a écrites, eſt l'Auteur de cette Verſion. Nos Journaliſtes ayant aſſez fait connoître le mérite de ce travail, il n'eſt pas néceſſaire que j'en parle. Je dirai ſeulement une choſe qui confirmera une Obſervation que j'ai faite pluſieurs fois, c'eſt qu'il ne faut pas ſe fier beaucoup aux diſcours de converſation. J'avois ouï dire à quantité de perſonnes, que des gens de poids dans l'Egliſe Réformée de Paris, & nommément Mr. Claude, avoient déconſeillé à Mr. Bouhéreau la Verſion Francoiſe de ce Livre-là, parce qu'il n'étoit pas à propos que tout le monde pût voir les Objections du Philoſophe Païen, & les comparer avec les Réponſes d'Origene. Mais Mr. Bouhéreau n'en parle pas de cette maniere. Il dit *que des perſonnes d'un mérite diſtingué, & le fameux Mr. Claude* entre autres, *croyoient qu'il étoit dangereux de mettre Origéne entre les mains de tout le monde, à cauſe de quelques ſentimens ſinguliers qui lui ont été reprochés de tout temps.* Voilà une extrême différence entre ce que j'avois ouï dire tant de fois, & ce que Mr. Bouhéreau mieux inſtruit du fait que perſonne, nous apprend lui-même. Mais quoiqu'il ne parle pas de cette raiſon prétendue du conſeil de Mr. Claude, il eſt pourtant vrai que nos Journaliſtes l'ont rapportée, & condamnée. Ils avoient ſans doute ouï dire la même choſe que moi. On m'avoit dit auſſi que le Traducteur ſe perſuade qu'on rétabliroit tout entier le Livre de Celſus, ſi l'on joignoit enſemble tous les Paſſages qu'Origene en a allégués. Mais puiſqu'il n'obſerve point cela, ni dans ſa Préface, ni dans ſes Remarques, je me défie de ceux qui m'ont fait ce conte. Rien ne ſauroit marquer plus ſolidement la bonne foi d'Origene: pourquoi donc ne l'auroit-on pas recommandé par cet endroit-là dans la Préface de la Verſion?

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google